Méditations sur l’évangile selon Matthieu

(Traduit de l’anglais)

W. Kelly

Table des matières

Préface
Introduction
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28

Préface

L'auteur croit que cet ouvrage peut s'avérer une aide pour ceux qui acceptent l'Écriture comme étant la Parole de Dieu et qui ont confiance dans la direction pleine de grâce du Saint Esprit, qui est envoyé du ciel ici-bas pour glorifier notre Seigneur Jésus. Les questions critiques ont été peu discutées ici : elles peuvent être traitées de façon plus complète ailleurs ; car la vérité n'a rien à craindre, et beaucoup à gagner, du plus minutieux criblage, s'il est fait de façon compétente et sincère. Pour ce qu'il en est ici, cependant, l'interprétation directe a été le but, ainsi que le profit pratique pour les âmes.

Guernesey, février 1868

Introduction

Que l'Esprit de Dieu, en inspirant Matthieu, ait eu en vue les aspirations et les attentes des Juifs, la preuve que Jésus était le Messie, et les conséquences de Son rejet à la fois pour eux et pour les Gentils, est une vérité qui s'est imposée d'elle-même à la plupart des chrétiens qui ont examiné les évangiles avec soin pour les distinguer. Les preuves internes d'un tel dessein sont si grandes et si variées que le seul étonnement est : Comment un esprit intelligent pourrait-il contester les faits ou la déduction ? Pourtant, on nous dit que, si un but juif avait été constamment gardé devant l'évangéliste, la visite des mages gentils n'aurait pas pu être relatée exclusivement par Matthieu, pas plus que la circoncision de Jésus et Sa fréquentation des pâques à Jérusalem n'auraient pu être relatées exclusivement par Luc, si celui-ci avait écrit pour les Gentils. L'objection n'a aucune force, quand on voit que l'Esprit veut, par Matthieu, retracer l'éloignement des Juifs d'un Messie tel que dépeint par leurs propres Écritures, non seulement extérieurement glorieux, mais d'abord une personne divine quoiqu'un homme, indiquant dans Son nom même qu'Il était l'Éternel, venant pour sauver Son peuple de leurs péchés, et non pas simplement de leurs ennemis (chap. 1). Quel tableau suit dans le chapitre 2 ! Jérusalem troublée à la nouvelle de Sa naissance, et les mages gentils éloignés venant de l'orient pour Lui rendre hommage ! Est-ce la réfutation du but spécial de Matthieu ? Quelle plus belle illustration de celui-ci pourrait-on rechercher ? Et si Luc nous donne les plus charmants aperçus du résidu pieux d'Israël, et du Seigneur Jésus présenté tout d'abord au milieu d'eux avec l'attention la plus exacte portée à chaque exigence de la loi, comment cela met-il de côté le témoignage d'un évangile qui regorge de preuves que Dieu nous y présente Christ comme remontant jusqu'à « Adam, fils de Dieu » [3, 38], non pas descendant d'Abraham et de David, le dépositaire des promesses et la souche de la royauté en Israël ? Les objecteurs oublieront-ils que le grand apôtre des Gentils appliquait régulièrement le principe sur lequel il insiste — « au Juif premièrement, et au Grec » [Rom. 1, 16] ? Les écrivains inspirés reflétaient la richesse des voies de grâce de Dieu, non la technicité d'une routine humaine.

Il est aussi évident que les désaccords apparents dans les différents récits des évangiles synoptiques doivent provenir soit de l'infirmité des instruments humains, soit de la sagesse d'une immense portée de l'Esprit qui a imprimé sur chacun un but particulier, et a ainsi inséré, supprimé ou présenté différemment, le même fait ou vérité substantiel, en poursuivant ce but, ne donnant jamais rien d'autre que la vérité, mais donnant seulement ainsi toute la vérité. Pourquoi l'incrédulité affirme-t-elle qu'une telle différence de dessein est une théorie *a priori* ? Le témoignage habituel de chaque évangile doit décider de cette question. Que peut-il y avoir de plus manifestement *a priori* que d'imputer, sur un tel fondement, « des inexactitudes historiquement démontrables » aux écrivains inspirés des sujets les plus importants qu'il ait jamais été donné à l'homme de retranscrire ? Si la seule méthode pour écrire une vie était la simple séquentialité, cela aurait quelque

apparence de raison ; mais quelques-unes des plus fameuses biographies parmi les hommes s'écartent, globalement ou en partie, du simple ordre d'apparition. Que penserait-on d'attaquer leur crédit pour une raison telle que celle-ci ? L'erreur réside dans ceux qui objectent, non pas dans l'Écriture.

Pour moi, il est certain que Matthieu et Luc furent conduits à suivre un ordre exact, l'un dispensationnel, l'autre moral ; qu'ils sont bien plus profondément instructifs que si l'un ou l'autre, ou les deux, avait adhéré à la manière de faire très élémentaire d'un annaliste ; et que c'est donc simplement une erreur que de caractériser comme une véritable contradiction, toute différence résultant de l'arrangement (comme Matt. 8, 28, etc., comparé avec Marc 5, 1, etc., et Luc 8, 26, etc.). Que de tels défenseurs de la foi fassent de leur mieux : le chrétien n'a rien à craindre, mais seulement à croire, et il verra la gloire du Seigneur et la beauté de la vérité. Sans aucun doute, un arrangement différent consiste en ce que, et suppose que, le même incident est placé différemment, et de propos délibéré, afin de faire ressortir plus pleinement la vérité ; mais en quoi cela démontre-t-il une « véritable » contradiction ?

Il est admis de tous que le Seigneur peut avoir répété la même vérité, comme Il a souvent répété des miracles similaires. Mais seule une différence de dessein peut rendre compte de tous les phénomènes des évangiles, et ce n'est pas au déshonneur des écrivains, mais à la louange de leur véritable et divin auteur. Le témoignage oculaire et l'apostolicité ne répondent pas à cela, car deux des quatre évangélistes n'étaient ni l'un ni l'autre. Le fondement du nouvel édifice consiste en prophètes aussi bien qu'en apôtres [Éph. 2, 20] ; et bien que Dieu ait fourni des témoins oculaires, Il a démontré Sa suprématie en fournissant les détails les plus imagés du ministère de notre Seigneur par le moyen des deux qui n'ont pas vu ce qu'ils décrivent en touches plus vivantes que celles trouvées dans les deux qui décrivent ce qu'ils ont vu. Ce critère est aussi faux même dans les deux apôtres, car Jean seul *ne* donne ni la scène de l'agonie ni celle de la transfiguration, quoique lui seul de tous les évangélistes était parmi les plus proches des deux scènes. Lui seul donne la chute à terre de la bande armée, quoique Matthieu y avait assisté tout comme lui. Et Matthieu donne avec la plus grande complétude le discours prophétique sur la montagne des Oliviers ; Jean pas du tout, alors qu'il est le seul évangéliste qui était présent pour l'entendre.

Le propos de l'Esprit est la seule et véritable clé dans chaque cas. Ainsi, concernant l'inscription sur la croix, rien n'est plus simple que la perfection de chaque récit dans chaque évangile ; quoiqu'il se puisse que l'inscription exacte contenait celle de Jean avec l'ajout des paroles introductives de Matthieu, le Saint Esprit a rendu chaque forme propre à Son but, dans les évangiles respectifs. Une inspiration complète n'exclut en rien, mais accentue plutôt, le but spécial. La vraie question est : Devons-nous attribuer leurs différences de forme à la sagesse de Dieu ou à la faiblesse de l'homme ? Là encore, les différences de lecture sont une question de copies humaines, non de l'original inspiré. Enfin, l'apôtre insiste non seulement sur le fait que les hommes étaient inspirés, mais que le livre — oui, toute écriture — est divinement inspirée [2 Tim. 3, 16].

Il y a la preuve la plus solide pour montrer que le grec de Matthieu est l'original et non une traduction, quoiqu'il soit possible que l'évangéliste l'ait aussi écrit en hébreu pour l'église primitive en Judée. Ceci peut avoir disparu, et ce qui était nécessaire de façon permanente, demeurer.

Chapitre 1

J'ai pensé qu'il serait profitable de prendre un des évangiles, et de retracer, aussi simplement que le Seigneur me l'accordera, le plan général de la vérité qui y est révélée. C'est mon désir d'indiquer l'objet et le but spéciaux du Saint Esprit, de manière à fournir à ceux qui apprécient la Parole de Dieu des indications

susceptibles de répondre à certaines difficultés qui se présentent à l'esprit de plusieurs, et aussi de mettre en lumière plus clairement de grandes vérités qui sont susceptibles d'être passées à la légère. Ici, je peux supposer que l'Esprit de Dieu ne nous a pas donné ces récits de notre Seigneur assujettis aux erreurs des hommes, mais qu'Il a, au contraire, mis Sa puissante et infaillible main sur ceux qui en eux-mêmes n'étaient que des hommes ayant les mêmes passions que nous. En un mot, le Saint Esprit a inspiré ces récits afin que nous ayons une pleine certitude qu'Il est leur auteur, et ainsi, ils sont scellés de Sa propre perfection. Puisqu'il Lui a plu de nous donner différents récits, Il avait donc un motif divin pour chacun d'eux. En bref, Dieu a cherché Sa propre gloire en cela, et l'a assurée.

Maintenant, il ne peut y avoir aucun doute, pour quiconque lit les évangiles avec le moindre discernement, que le premier est le plus remarquablement adapté pour répondre aux besoins des Juifs, et qu'il met en évidence les prophéties et autres écritures de l'Ancien Testament qui ont trouvé leur réalisation en Jésus. En conséquence, il y a davantage de citations de l'Écriture appliquées à la vie et à la mort du Seigneur, dans cet évangile, que dans tous les autres réunis. Tout cela n'était pas une chose laissée à la discrétion de Matthieu. Que le Saint Esprit ait utilisé l'esprit de l'homme en exécutant Son propre but est clair ; mais qu'Il se soit plu à le garder et à le diriger parfaitement dans ce qu'il devait produire, est ce que je veux faire comprendre en disant que Dieu a inspiré Matthieu dans ce but.

Au-delà de présenter notre Seigneur d'une manière telle qu'elle convenait le mieux aux pensées et aux sentiments, justes ou faux, d'un Juif ; au-delà de fournir des preuves plus particulièrement attendues pour satisfaire son esprit, il est évident, d'après le caractère des discours et des paraboles, que le rejet du Messie par Israël, et ses conséquences pour les Gentils, sont ici les grandes idées proéminentes dans la pensée du Saint Esprit. D'où le fait qu'on ne trouve pas la scène de l'ascension dans Matthieu. Le Juif, s'il avait compris les prophéties de l'Ancien Testament, se serait attendu à un Messie qui vienne, souffre, meure, et soit ressuscité, « selon les Écritures ». En Matthieu, nous avons Sa mort et Sa résurrection, mais Il est laissé là ; et nous ne saurions pas du tout, par les faits que lui nous a rapportés, que Christ a été élevé au ciel. Nous devrions savoir que c'était impliqué par certaines des paroles que Christ a prononcées ; mais de fait, Matthieu nous laisse avec Christ Lui-même encore sur la terre. Le dernier chapitre décrit, non pas l'ascension de Christ, ni Sa session à la droite de Dieu, mais Son discours aux disciples ici-bas. Une telle présentation de Christ était particulièrement ce que les Juifs avaient besoin de connaître. Elle leur est appropriée plus qu'à tout autre peuple sur la terre.

Et qui était l'agent employé, et avec quel à propos ? — Un des douze qui avaient accompagné notre Seigneur depuis le début de Son ministère jusqu'à ce qu'Il soit séparé d'eux. Jusque-là, bien sûr, il était un témoin évidemment compétent pour le Juif, et bien plus approprié que Marc ou Luc ne l'auraient été, eux qui n'étaient pas, pour autant que nous le sachions, des compagnons personnels du Seigneur. Mais il y avait cette particularité — que Matthieu était un publicain, ou collecteur d'impôts, de profession. Bien que Juif, il était employé par les Gentils, et sa position le rendait particulièrement odieux à ses concitoyens. Ils le regarderaient avec encore plus de suspicion qu'un étranger. Cela peut sembler, à première vue, une chose des plus extraordinaires, que le Saint Esprit emploie une telle personne pour donner le récit de Jésus comme Messie. Mais rappelons-nous qu'il y a un autre objet, tout du long de l'évangile de Matthieu ; que ce n'est pas seulement le récit de Jésus comme le vrai Messie d'Israël, mais qu'il nous montre Son *rejet* par Israël, et les conséquences de leur incrédulité fatale : — toutes les barrières qui avaient existé jusque-là entre Juifs et Gentils étant jetées à bas — la miséricorde de Dieu découlant envers ceux qui étaient méprisés, et bénissant le Gentil aussi volontiers et aussi pleinement que le Juif. Ainsi, l'admirable justesse d'employer Matthieu le publicain, et sa cohérence avec le cadre de sa tâche, sont manifestes.

Ces quelques remarques peuvent aider à montrer qu'il y a le plus grand à-propos dans l'emploi du premier des quatre évangélistes pour accomplir la tâche qui lui est réservée. Si notre objet était d'examiner les autres, il serait tout aussi facile de rendre manifeste que chacun avait exactement le bon travail à faire. Au fur et à mesure que nous avancerons dans cet évangile, vous serez frappé, je n'en doute pas, par la sagesse qui a choisi un tel homme pour donner le récit du Messie rejeté, méprisé par Ses coupables frères selon la chair.

Mais je me limiterai à présent à montrer avec quelle sagesse Matthieu introduit un tel récit du Messie. Car beaucoup ont pu être plus ou moins arrêtés par la liste préliminaire des noms, et se sont peut-être demandé : Quel profit y a-t-il à avoir une liste telle que celle-ci ? Mais ne passons jamais sur quoi que ce soit dans l'Écriture, comme étant une chose peu importante, ou même douteuse. Il y a une profonde signification bénie dans le récit que Matthieu nous donne de la généalogie du Seigneur. Je dois donc m'attarder un peu sur la manière parfaite et de toute beauté avec laquelle l'Esprit de Dieu a ici retracé Sa lignée, et attirer l'attention brièvement sur la manière dont elle s'harmonise avec le récit divin de Jésus pour les Juifs, qui soulèveraient constamment la question de savoir si Jésus était bien le Messie.

On observera que la généalogie ici diffère totalement de celle que nous avons en Luc, où elle n'est pas donnée au commencement, mais à la fin du chapitre 3. Ainsi, dans ce dernier évangile, nous apprenons bien des choses sur le Seigneur Jésus avant que n'apparaisse Sa généalogie. Pourquoi cela ? Luc écrivait aux Gentils, qu'on ne pouvait pas supposer être également, ou de la même manière, intéressés par Ses relations comme Messie. Mais quand ils eurent appris dans une certaine mesure qui était Jésus, il devenait très intéressant de voir quelle était Sa lignée comme homme, et de la faire remonter de Lui jusqu'à Adam, le père de toute la famille humaine. Quoi de plus approprié que de Le relier à la tête de la race, si le but était de montrer la grâce qui allait s'étendre à toute l'humanité, la grâce de Dieu qui apporte le salut qui apparaît à tous les hommes ? On pourrait mettre ce passage de Tite 2 comme une sorte de frontispice à l'évangile de Luc. C'est la grâce de Dieu dans la personne de Son Fils, qui est devenu un homme, relié, pour ce qui concerne l'humanité, à toute la famille humaine, quoique la nature en Lui fut toujours, uniquement et entièrement, sainte.

Mais ici, en Matthieu, nous nous trouvons sur un terrain plus étroit, circonscrit à une famille particulière, la semence royale d'une certaine nation, le peuple choisi de Dieu. Abraham et David sont mentionnés dans le tout premier verset. « Livre de la généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham ». Pourquoi ces deux noms sont-ils ainsi sélectionnés ; et pourquoi sont-ils réunis ensemble ici dans ce court résumé ? Parce que toutes les espérances d'Israël étaient liées à ce qui avait été révélé à ces deux personnes. David était le grand chef du royaume, celui en qui la vraie lignée du trône du Messie était fondée. Saül était simplement le roi selon la chair qu'Israël avait cherché passagèrement pour eux-mêmes, de sa propre volonté. David était le roi choisi par Dieu, et il est ici mentionné comme l'ancêtre de l'Oint du Seigneur — « le Fils de David ». Abraham, de même, était celui en qui il avait été dit que toutes les nations de la terre seraient bénies. Ainsi, les mots d'introduction nous préparent à l'ensemble de l'évangile. Christ vint avec toute la réalité du royaume promis au fils de David. Mais s'Il devait être refusé comme Fils de David, toutefois, comme Fils d'Abraham, il y avait une bénédiction non seulement pour le Juif, mais pour le Gentil. Il est en effet le Messie ; mais si Israël ne veut pas de Lui, Dieu donnera aux nations de goûter Sa miséricorde, pendant leur incrédulité.

Nous ayant donné cette vue générale, nous en venons aux détails. Nous commençons avec Abraham, reliant Jésus non pas jusqu'à lui, mais depuis lui. Tout Israélite commencerait par Abraham et serait intéressé à suivre les étapes de la lignée provenant de lui, de qui tous tiennent[1]. « Abraham engendra Isaac, et Isaac engendra Jacob, et Jacob engendra Juda et ses frères » (v. 2). Cette note complète, « Juda et ses frères », semble avoir de l'importance, et ce, à plus d'un titre. Elle ne concorde pas avec l'idée que notre évangéliste,

dans cette partie du chapitre, a simplement copié les enregistrements conservés par les Juifs. Nous pouvons être sûrs que les hommes n'enregistrent jamais de cette façon. Pourtant, elle est de façon évidente en plus stricte harmonie avec cet évangile, car elle donne la prééminence à la tribu royale à laquelle appartenait le Messie (Gen. 49, 10), tandis qu'elle rappelle à ceux qui sont plus favorisés que d'autres, depuis trop longtemps perdus de vue, n'étaient pas oubliés de Dieu, maintenant qu'Il donne la généalogie de Son Messie.

« Et Juda engendra Pharès et Zara, de Thamar » (v. 3). Pour quelle raison introduire une femme, et nommer Tamar ici ? Il y avait des femmes très remarquables dans la lignée du Messie — des personnes que les Juifs regardaient naturellement comme saintes et honorables. Quel cœur juif ne rayonnerait pas naturellement de forts sentiments de respect, en entendant parler de Sara et de Rebecca, et des autres saintes femmes bien connues rapportées dans l'histoire de l'Ancien Testament ? Mais il n'est pas fait mention d'elles ici. D'un autre côté, Tamar est mentionnée. Pourquoi cela ? La grâce sous-tend cela, reprenant la chair de la façon la plus vive, mais des plus précieuses, à sa manière. Il y a quatre femmes, et seulement quatre, qui apparaissent dans la lignée, et sur chacune d'elles, il y avait une tache. Non pas que tous les motifs de reproche ou de honte étaient de la même sorte. Mais pour un Juif orgueilleux, avec toutes ces femmes était associé ce qui était humiliant — quelque chose qu'*il* aurait gardé dans l'obscurité. Oh, merveilleuse voie de Dieu ! Que ne peut-Il faire ? Combien il est frappant que le Saint Esprit n'attire pas ici l'attention sur celles qui auraient amené de l'honneur aux yeux d'Israël — non, mais qu'Il distingue celles qu'un Israélite charnel aurait tenues dans le mépris ! Le Messie devait surgir d'une lignée dans laquelle il y avait eu de sombres péchés. Et là où tout ce qui est dans l'homme tenterait de cacher et de retenir, l'Esprit de Dieu manifeste clairement la chose, de façon à ce qu'elle demeure non seulement dans les enregistrements éternels de l'histoire de l'Ancien Testament, mais soit répétée ici. Celles-ci, en qui il y avait de telles taches infectes au jugement de l'homme, sont les seules femmes placées spécialement devant nous. Qu'est-ce que l'homme ? Et qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'homme, que de telles choses aient jamais pu avoir lieu ? Et qu'est-ce que Dieu qui, au lieu de la couvrir, en a fait sortir l'histoire de l'obscurité et l'a placée dans la lumière pleinement révélée, mise comme un blason, si je puis dire, dans la généalogie de Son propre Fils ! Absolument pas comme si le péché n'était pas excessivement pécheur ; ni comme si Dieu pensait peu aux privilèges de Son peuple — encore moins à la gloire de Son Fils, ou à ce qui Lui est dû. Mais Dieu, sentant que le péché de Son propre peuple est le pire de tous les péchés, quoiqu'ayant introduit dans ce Messie même le seul qui pouvait sauver Son peuple de leurs péchés, n'hésite pas à amener leur péché en présence de la grâce qui peut et veut l'ôter entièrement. Les Juifs pensaient-ils que c'était un scandale ou un déshonneur fait au Messie ? De cette même semence, leur Messie devait surgir, et d'aucune autre lignée. Elle était circonscrite à la maison de David, et à la lignée de Salomon, et ils étaient en ligne directe les descendants de Pharès, fils de Juda. Aucun Juif ne pouvait échapper à la difficulté. Que ne nous est-il pas enseigné par là ! Si le Messie daigne se mettre Lui-même en relation avec une telle famille — si Dieu se plaît à ordonner les choses de manière à ce que de cette souche, quant à la chair, Son propre Fils, le Saint d'Israël, doive naître — certainement, personne ne pouvait être trop mauvais pour être reçu par Lui. Il vint pour « sauver Son peuple de leurs péchés » [v. 21], non pas pour trouver un peuple qui n'avait pas de péchés. Il vint avec toute puissance pour sauver : Il montra la grâce par la famille même de laquelle Il lui plut d'être une — ou plutôt la — branche. Dieu n'est jamais déconcerté ; ni, par grâce, celui qui croit, parce qu'il se repose sur ce que Dieu est pour lui. Nous ne pouvons jamais être quelque chose pour Dieu, jusqu'à ce que nous sachions que Dieu est tout pour nous et envers nous. Mais quand nous connaissons un Dieu et Père, tel que Jésus nous L'a révélé, d'un côté plein de bonté, et de l'autre n'ayant en Lui aucunes ténèbres, que ne pouvons-nous attendre de Lui ? Qui ne pourrait pas maintenant être né de Dieu ? Qui serait celui qu'un tel Dieu rejetterait ? Une mention telle qu'en Matthieu 1 ouvre la voie pour les merveilles de la grâce qui apparaîtront après. En un sens, aucun

homme n'a une telle position d'anciens privilèges comme le Juif ; oui, même quant au Messie, c'est le récit que le Saint Esprit donne de Sa lignée. Aucune chair ne se glorifiera en présence du Seigneur.

Mais ce n'est pas tout. « Pharès engendra Esrom… et Salmon engendra Booz, de Rachab » (v. 3-5). Et qui et qu'était-elle ? Une gentile, et autrefois une prostituée ! Mais Rahab est tirée de tout ce qui lui appartenait — séparée de tout ce qui était sa part par nature. Et elle se trouve là, dans cet évangile de Jésus écrit pour les Juifs — pour le peuple même qui Le méprisait et Le haïssait parce qu'Il considérait un Gentil. Rahab avait déjà été nommée pour le ciel, et aucun Juif ne pouvait le nier. Elle fut visitée de Dieu ; elle fut délivrée extérieurement et intérieurement par Sa grâce puissante, introduite et faite une partie d'Israël sur la terre — oui, par la grâce souveraine, faisant partie de la lignée royale de laquelle devait venir le Messie, et de laquelle, de fait, Jésus, qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement [Rom. 9, 5], était né. Oh, quelles merveilles de grâce nous apparaissent, alors que nous nous attardons sur la simple liste des noms, que l'incrédulité voudrait dénigrer comme un appendice stérile, sinon incorrect, à la Parole de Dieu ! Mais la foi dit : Je ne peux pas me passer de la sagesse de Dieu. Certainement, Sa sagesse brille dans tout ce qu'Il a écrit ici. Celui qui se glorifie, doit se glorifier dans le Seigneur [2 Cor. 10, 17].

Peut-on penser que Rahab a été appelée à une époque lointaine ? Mais non : « Salmon engendra Booz, de Rachab ; et Booz engendra Obed, de Ruth ; et Obed engendra Jessé ; et Jessé engendra David le roi ». Ruth, tout aimable qu'elle fût, était pourtant pour un Juif d'une origine particulièrement odieuse. Elle était une Moabite, et de ce fait interdite par la loi d'entrer dans la congrégation de l'Éternel jusqu'à la dixième génération. Même l'Édomite ou l'Égyptien étaient considérés avec moins d'horreur, et *leurs* enfants pouvaient entrer à la troisième génération (Deut. 23, 3-8). Ainsi était donné un témoignage encore plus profond que la grâce sortirait et bénirait au pire des Gentils. Que cela plaise ou non aux Juifs, Dieu avait introduit Rahab, la Gentile autrefois immorale, et Ruth, la douce fille de Moab, non seulement dans la nation, mais dans la lignée directe de laquelle devait surgir le Messie.

« Et Jessé engendra David le roi ; et David le roi engendra Salomon, de celle [qui avait été femme] d'Urie » (v. 6). Dans la succession de seulement quelques générations, nous avons ces trois femmes, qui auraient été, pour une raison ou l'autre, morale ou cérémonielle, complètement méprisées et exclues par le même esprit qui rejetait Jésus et la grâce de Dieu. Ce n'était alors pas une pensée nouvelle — la miséricorde divine qui sortait pour rassembler les exclus d'entre les Gentils, qui regarderait à ceux qui étaient vils pour les délivrer et les sanctifier. C'était la manière de faire de Dieu depuis longtemps. Ils ne pouvaient pas lire le récit qu'Il donne du tronc de leur propre Messie sans voir qu'il en était ainsi. Et que ce soit le canal divinement prescrit, aucun Juif ne pouvait le nier. Ils devaient tous reconnaître que le Messie ne devait venir que dans la seule lignée de Salomon. Oh, quelle grâce envers nous, qui savons ce que nous avons été comme pauvres pécheurs d'entre les Gentils, quelle méchanceté était la nôtre, et cela à cause de la culpabilité et du péché ! « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu » [1 Cor. 6, 11].

C'est pourquoi les premiers mots qui introduisent le Messie présentent la même vérité bénie, s'il y avait une oreille pour entendre, ou un œil pour voir, ce que Dieu avait en réserve et indiquait maintenant en eux. Dans le dernier cas mentionné, il y avait quelque chose de plus humiliant que dans les autres. Car bien que, autrefois, l'histoire de Tamar avait été misérable, cependant il y avait d'autres traits, fausseté et lubricité et violence, qui se trouvaient dans le cas de celle qui avait appartenu à Urie. Et c'était d'autant plus triste que la faute principale provenait de l'homme que Dieu s'était plu à honorer, à savoir « David le roi ». Qui ne sait que cela a amené la plus profonde et la plus touchante confession personnelle du péché jamais inspirée par l'Esprit de Dieu (Ps.

51) ? Et pourtant, là encore, nous voyons que celui qui avait affaire avec ce récit d'horreurs, et qui prononçait ce psaume de douloureuse confession, était l'ancêtre direct du Messie. En sorte que, si le Juif regardait à ceux dont était issu le Messie, tel devait-Il être, selon Ses ancêtres terrestres. Mais Dieu enregistre la manifestation bénie de Ses voies, à la fois pour gagner le pécheur le plus grand, le plus endurci et le plus orgueilleux, et pour la consolation et le rafraîchissement infaillibles de ceux qui L'aiment.

Je ne m'attarderai pas particulièrement sur les noms qui suivent. Nous pouvons voir péché sur péché, tache sur tache, entremêlés dans leurs diverses histoires. C'était un tissu continu de ce qui ferait honte à un Juif — ce qu'un homme n'aurait jamais osé de lui-même faire ressortir au sujet d'un roi qu'il honorait. Dieu, dans Son infinie bonté, ne voulait pas permettre à ces choses de rester en sommeil. Pas un mot n'est dit des femmes qui vinrent après la fin de l'enregistrement de l'Écriture ; mais quel Juif pouvait nier les oracles vivants qui leur furent confiés ? Omettre ce en quoi un Juif se glorifiait, et mettre en évidence ce qu'il aurait caché avec honte, et tout cela en tendre bonté envers Israël, envers des pécheurs, était de fait divin. Nous pouvons voir, de ce fait, que la mention de ces quatre femmes est particulièrement instructive. L'homme n'aurait pas pu en être à l'origine : notre place est d'apprendre et d'adorer. Chacune des femmes qui est nommée est une femme que la nature aurait soigneusement exclue de l'enregistrement ; mais la grâce les met davantage en évidence dans celui-ci. Ainsi, la vérité enseignée par ce moyen ne devait jamais être oubliée, et le Juif qui voulait connaître les droits de Jésus à être le Messie, devait apprendre là ce qui préparerait son cœur et sa conscience pour un Messie tel qu'était Jésus. Il est un Messie venu à la recherche de pécheurs, qui ne mépriserait aucun nécessiteux — pas même un pauvre publicain ou une prostituée. Le Messie reflétait si parfaitement ce que Dieu est dans Son amour saint, était si fidèle à tous les propos de Dieu, était une expression si parfaite de la grâce qui est en Dieu, qu'il n'y eut jamais une pensée, ou un sentiment, ou une parole de grâce dans Sa parole, sinon ce que le Messie était venu maintenant faire comme bien dans Ses actes envers les pauvres âmes, et tout d'abord envers les Juifs.

Telle est donc la généalogie de Christ qui nous est donnée ici. Il y a certaines omissions dans la liste, et des personnes assez instruites ont été assez faibles et téméraires, pour imputer à Matthieu une erreur qu'aucun élève intelligent de l'école du dimanche n'aurait faite. Car un enfant pouvait copier ce qui était clairement écrit devant lui ; et certainement, Matthieu aurait facilement pu prendre l'Ancien Testament et reproduire la liste des noms et des générations qui nous sont données dans les Chroniques et ailleurs. Mais il y avait une raison divine pour omettre les noms particuliers d'Achazia, Joas et Amatsia du verset 8 — trois générations. Pourquoi donc, nous permettons-nous de demander, l'apôtre Matthieu laisse-t-il tomber, bien entendu par inspiration, certains chaînons de la lignée ? L'Esprit de Dieu s'est plu à arranger les ancêtres de notre Seigneur en trois divisions de quatorze générations chacune. Or, comme il y avait en réalité plus de quatorze générations entre David et la transportation, il était nécessaire que certains soient omis afin de rendre égales les séries, et donc, seules quatorze sont enregistrées. En fait, si vous examinez les Écritures de l'Ancien Testament, vous trouverez qu'il n'est pas rare du tout, dans les généalogies, de laisser tomber certains des éléments de la chaîne. Plus du double de ce qui manque dans notre verset est omis en un même endroit (Esdr. 7, 3). Pourtant, c'était Esdras lui-même qui a écrit ce livre, et bien entendu, il connaissait sa propre lignée bien plus familièrement que nous. Et si n'importe lequel d'entre nous, en comparant avec d'autres parties, peut trouver les liens manquants, combien plus le pouvait-il. Et pourtant, en donnant sa propre généalogie (chap. 7), l'Esprit de Dieu s'est plu par son moyen à omettre non moins de sept générations. Ceci est d'autant plus remarquable que personne ne pouvait exercer ses droits de sacrificateur à moins qu'il ne puisse tracer sa lignée depuis Aaron sans aucune question quant à la succession. Je n'ai pas de doute qu'il y avait des raisons particulières pour ces omissions ailleurs, tout autant que dans notre évangile ; mais les motifs pour cela sont une question très différente. J'ai cité

l'une d'elles. Il y avait plus de deux fois sept générations, au moins dans la seconde division ; et cela a pu être une des raisons pour lesquelles l'écrivain en omette plusieurs. Mais pourquoi ceux-ci en particulier ? Athalie, la fille d'Achab, roi d'Israël, et femme de Joram, était ainsi entrée par mariage dans la maison royale de David ; et ce fut de fait une heure douloureuse pour Juda. Car Athalie, enragée par la fin prématurée de son fils, le roi Achazia, se rendit coupable d'une tentative trop réussie pour détruire la semence royale. Mais elle ne pouvait l'être totalement ; car cette famille avait été choisie d'entre toutes les familles du peuple de Dieu, pour ne jamais être éteinte jusqu'à ce que Shilo vienne [Gen. 49, 10]. Il ne restait qu'un tout jeune descendant, que Jehoshabhath sauva en le cachant dans la maison de l'Éternel. La lumière était couverte par un boisseau pour un temps ; mais elle n'était pas éteinte. Puis le fils de David apparut. C'était un temps où Juda était tombé dans un mal multiple et toujours plus grand. Mais, aussi certainement que ce jeune Joas fut tiré de ses ténèbres — aussi véritablement que le sacrificateur était là pour oindre le roi, et que l'union des deux accomplissait le grand propos de Dieu, ainsi en sera-t-il quand les années de la rébellion de l'homme contre Dieu seront complètes. Il s'avancera, Celui qui a été pendant longtemps caché et oublié, et tous les ennemis seront écrasés ; et alors Juda fleurira de fait sous le Roi, le vrai Fils de David. Car tout cela était le type de la réapparition bientôt du vrai Messie. Mais mon but n'est pas tant d'insister sur cela maintenant, que de rechercher et suggérer brièvement pourquoi ces quelques rois sont omis. La réponse me semble être, qu'ils sont issus d'Athalie. Par conséquent, ils ont été complètement ignorés. Nous voyons que Dieu marque ainsi Son ressentiment quant à l'introduction de cette méchante et idolâtre descendante de la maison d'Achab. Les descendants d'Athalie ne sont pas mentionnés jusqu'à la troisième génération. Cela semble être la raison morale du fait que nous trouvons ces trois personnes omises à cet endroit particulier. Puis, dans le verset 11, nous lisons : « Et Josias engendra Jéchonias et ses frères, au temps de la transportation de Babylone ». Il est évident que la manière de faire est résumée, Joakhaz, que le peuple avait fait roi, et qui ne régna que trois mois, n'étant pas spécifié, et Jehoïakim étant souvent appelé du même nom que son fils Jéchonias.

Mais je ne m'attarderai pas sur les moindres caractéristiques de la généalogie. La Parole de Dieu est infinie ; et, peu importe ce que nous avons déjà pu en apprendre, elle nous met seulement dans une position qui révèle notre ignorance. Quand des personnes sont complètement dans les ténèbres, elles pensent connaître tout ce qui peut être connu. Mais à mesure que nous faisons de réels progrès, nous acquérons un sentiment plus profond de combien peu nous connaissons, et en même temps davantage de patience envers d'autres qui peuvent connaître un petit peu moins d'un côté et, très probablement, un peu plus d'un autre. L'intelligence spirituelle, au lieu d'enfler le cœur qui aime, produit un sentiment croissant de notre petitesse. Là où il n'en est pas ainsi, nous avons des raisons de craindre que la pensée dépasse la conscience, et que tous deux sont loin d'être soumis à l'Esprit Saint.

Les générations sont divisées en trois sections distinctes. La première va d'Abraham à David, l'aube de la gloire pour les Juifs. Quand David « le roi » était présent, c'était le plein midi en Israël — tristement parcouru, il est vrai, et assombri par le péché ; mais toutefois, c'était le midi du jour de l'homme en Israël. La deuxième division part de là jusqu'à la transportation à Babylone. La troisième va de cette captivité jusqu'à Christ. Cette dernière était clairement l'histoire du soir du passé d'Israël. Mais ce soir n'est pas la fin. Il se termine par la lumière la plus brillante de toutes — type du jour où au temps du soir, il y aura de la lumière [Zach. 14, 7]. Tout comme le prophète Aggée parle de la maison de Dieu, telle qu'elle était alors, n'étant rien en comparaison de sa première gloire, et dit : « la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première, dit l'Éternel des armées » [2, 9], ainsi un plus grand que Salomon était là. Bien qu'il y ait eu le déclin de la splendeur d'Israël, et qu'Israël était maintenant brisé et assujetti aux Gentils, le déclin enregistré se termine à la naissance du vrai Messie. Tout du long de cette captivité prolongée, aucune persécution n'a pu détruire cette famille élue ; parce

que Jésus, le Messie de Dieu, devait naître d'elle. Au moment où Jésus acheva Sa carrière ici-bas, la chaîne put sembler brisée pour toujours, pour ce qui regarde la terre, mais ce n'est que pour être rivée au trône de Dieu dans le ciel. Jésus est là, vivant de nouveau et pour jamais. Et Jésus reviendra, et les Juifs verront et pleureront, même ceux qui sont écrits dans le livre ; et l'Éternel leur Roi, c'est-à-dire Jésus, moissonnera avec joie ce qu'Il aura semé dans les larmes et avec Son propre sang.

Mais considérons un peu le reste de l'aperçu qui nous est donné de notre Seigneur Jésus dans ce chapitre. Joseph est particulièrement mis en avant. La généalogie elle-même est celle de Joseph, non celle de Marie. D'un autre côté, Marie est la principale figure des deux en Luc, et on trouve là, je crois, *sa* généalogie. Pourquoi cela ? Il était nécessaire, pour un Juif, que Jésus soit l'héritier de Joseph. La raison en est que Joseph était le descendant en ligne directe de la branche royale de la maison de David. Il y avait deux lignées qui arrivaient sans interruption jusqu'à ces jours-là — la maison de Salomon et la maison de Nathan. Marie était la représentante de la famille de Nathan, et Joseph celui de celle de Salomon. Si Marie avait été mentionnée sans son lien avec son mari, il n'y aurait pas eu de droit légal au trône de David. Il était nécessaire que le Messie soit né, non simplement d'une vierge, ni même d'une vierge fille de David, mais d'une qui soit légalement unie à Joseph, c'est-à-dire, au regard de la loi, réellement sa femme. C'est ce qui est soigneusement enregistré ici pour l'instruction particulière d'Israël ; car un Juif intelligent aurait immédiatement posé cette question, et tout doit être protégé de toutes parts avec une sainte jalousie. Que les gens calomnient à leur gré, Marie doit être épousée par Joseph ; sinon, le Seigneur Jésus n'aurait pas eu de titre convenable au trône de David, et de là vient que l'accent ici est mis non pas sur Marie, mais sur Joseph, parce que la loi aurait toujours maintenu le droit de Joseph. D'un autre côté, si Joseph avait été le véritable père, il n'aurait pas pu y avoir de Sauveur du tout. En l'état, la merveille de la sagesse divine brille plus ostensiblement, faisant de Lui légalement le fils de Joseph, en réalité le fils de Marie, et dans la vérité de Sa nature le Fils de Dieu. Et ces trois aspects se rejoignent et se fondent dans la personne de Jésus de Nazareth. Il doit être l'héritier indiscutable de Joseph selon la loi, et Joseph devait épouser Marie. L'enfant doit naître avant même que Joseph vive avec Marie comme sa femme, et ceci nous est soigneusement montré ici.

« Or la naissance de Jésus Christ[2] arriva ainsi : sa mère, Marie, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, se trouva enceinte par l'Esprit Saint. Mais Joseph, son mari, étant juste, et ne voulant pas faire d'elle un exemple, se proposa de la répudier secrètement. Mais comme il méditait sur ces choses, voici, un ange du Seigneur lui apparut en songe », etc. (v. 18-20). Ici, l'ange apparaît à *Joseph* dans un songe. En Luc, l'ange apparaît à Marie. Il en est ainsi en Matthieu parce que Joseph était la personne importante, au regard de la loi ; et pourtant le Messie ne devait pas être, en fait, le fils de Joseph. Toute la sagesse de l'homme n'aurait pas pu comprendre ces voies auparavant ; toute sa puissance n'aurait pas pu arranger les circonstances. Si la loi exigeait que Jésus soit l'héritier de Joseph, le prophète demandait qu'Il ne soit pas le fils de Joseph, mais d'une *vierge*. Dieu s'abaissant Lui-même était ce dont l'homme avait besoin ; l'homme exalté était le conseil de Dieu. Comment toutes ces choses, et bien plus encore, devaient-elles être réunies et réconciliées en une personne ? Jéhovah Jésus est la réponse à cela. « L'ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Joseph, fils de David, ne craint pas de prendre auprès de toi Marie ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit Saint » (v. 20).

Dieu répond aux scrupules du pieux Israélite, et lui indique ce très grand honneur qu'Il a accordé à Marie, sous une apparence qui pour un moment, l'avait assombrie et affligée. Elle était la véritable vierge que Dieu avait prédite des centaines d'années auparavant — « Elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus ». Là encore, Joseph devait être celui qui agissait publiquement, alors qu'en Luc (Luc 1, 31) c'est Marie qui nomme. La différence vient du point de vue que le Saint Esprit nous donne de la personne de notre Seigneur

dans les deux évangiles. En Luc, Il prouvait que Jésus, quoique Dieu, était bien un homme — participant à l'humanité à part le péché. Dans notre cas, c'est une nature humaine pécheresse ; dans le sien, elle était sainte. Ainsi donc, en parlant de Lui simplement comme un homme, il est dit dans Luc : « c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu »[1, 35]. Ainsi Il était des plus véritablement et proprement un homme — l'enfant de Sa mère vierge ; et comme tel aussi, Il est appelé le Fils de Dieu. Dans cet évangile, un point essentiel était de prouver Son humanité sainte ; de montrer combien pleinement et convenablement Il pouvait être un Sauveur des hommes, et prendre les malheurs et la misère, et souffrir sur la croix pour le péché des autres — Lui-même étant le Saint. Il était le Fils de Dieu, qui avait véritablement pris la nature humaine dans Sa propre personne, qui était parfaitement et véritablement un homme tout aussi bien que l'un de nous ; mais un homme sans péché, mais saint, et non pas simplement innocent. Adam était innocent ; Jésus était saint. La sainteté ne veut pas simplement dire l'absence de mal, mais une puissance intérieure selon Dieu, et ainsi la puissance de résister au mal. Quand Adam fut tenté, il tomba. Jésus fut éprouvé par toute sorte de tentations, et Satan épuisa ses ruses en vain contre Lui. Tout cela, cependant, est très approprié à l'évangile de Luc, où il est montré en conséquence que l'humanité propre de Jésus découlait de Sa naissance (c'est-à-dire, de Sa mère). Son droit légal au trône de David découlait de Joseph, et Joseph, en accord avec cela, est le personnage mis en avant dans l'évangile selon Matthieu.

Mais Il avait un droit plus grand que tout ce que Joseph pouvait transmettre même de David ou d'Abraham ; et cela devait être attesté par Son nom, Son humble nom de Jésus, Jéhovah le Sauveur. « Tu appelleras son nom **Jésus** ; car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés ». Le peuple de l'Éternel était *Son* peuple ; et Il les sauverait, non seulement de leurs ennemis, mais de leurs péchés. Quel témoignage rendu *à* Lui et *pour* eux ! Béni à entendre pour toute âme pécheresse ; combien nécessaire en particulier pour un peuple alors enflé d'espérances illimitées d'agrandissement terrestre dans leur Messie attendu !

Ici aussi, le seul de tous les évangiles, nous entendons parler de Jésus comme « Emmanuel ». Cela aussi est beau et instructif, parce que les Juifs étaient susceptibles de l'oublier. Attendaient-ils un Messie divin — quelqu'un qui était Dieu aussi bien qu'homme ? Bien loin de là. Relativement peu de Juifs attendaient quelque chose d'aussi étonnant que cela. Ils désiraient et attendaient un puissant roi et un conquérant, mais pourtant toujours un simple homme. Mais là, nous trouvons que le Saint Esprit, par leur propre prophète Ésaïe, en plus de parler de Lui comme homme, prend soin de montrer qu'Il était bien plus qu'un homme, qu'Il était Dieu (v. 22, 23). Matthieu seul fait ressortir ce témoignage clair du grand prophète évangélique — « Dieu avec nous ». Dieu fournissait ainsi parfaitement aux besoins de ces pauvres Juifs, et développait les graines négligées de leurs prophéties, et réfléchissait la lumière sur les parties obscures de leur loi, de sorte que si un Juif rejetait le Messie, il le faisait à sa propre ruine éternelle. Outre le fait d'être un fils de David et d'Abraham, donc, Il était *Dieu avec nous*. Tel était le vrai Messie, et tel était le témoin qui était donné à Israël. Pouvaient-ils rejeter l'histoire de Matthieu, s'ils recevaient la prophétie d'Ésaïe ? Ils adoraient Dieu en vain, enseignant comme doctrine des commandements d'hommes[Matt. 15, 9].

« Or Joseph, étant réveillé de son sommeil, fit comme l'ange du Seigneur le lui avait ordonné, et prit sa femme auprès de lui ; et il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils premier-né ; et il appela son nom **Jésus** » (v. 24, 25). Quelques-unes des meilleures autorités (le Sinaïticus, le Vaticanus, etc.) omettent « son premier-né », et ont donc simplement « un fils ». Mais il n'y a pas de doute que ces mots sont authentiques en Luc 2, alors qu'ils pourraient avoir été introduits ici. La forme la plus courte me semble suffisante pour le but de notre évangéliste.

Nous avons suivi ce qui aurait été d'un intérêt tout spécial pour un Juif ; mais nous pouvons aussi trouver de la bénédiction pour nos âmes dans ces vérités. Tout ce qui exalte Jésus, tout ce qui manifeste la grâce de Dieu et abat l'orgueil de l'homme, est riche de bénédiction pour nous. Par la bénédiction de Dieu, en poursuivant ces leçons encore plus loin, nous verrons comment la sagesse de chaque parole de Sa part est justifiée, en nous attendant au témoignage le plus illustre rendu à Jésus le Messie, à Sa réjection par Israël, et aux bénédictions qui en découlent ainsi pour nous, autrefois pauvres Gentils.

Chapitre 2

Je pense que nous trouverons dans le chapitre qui est devant nous une abondante confirmation de la description que j'ai déjà donnée du but spécial du Saint Esprit en Matthieu. C'est-à-dire que nous verrons des preuves qu'il y a une présentation des plus soigneuse de Jésus comme le vrai Messie de Dieu, et de Sa réjection comme tel par les Juifs ; et que Dieu, en même temps, profite de la chute d'Israël pour travailler à des propos plus larges et plus profonds.

Le tout premier incident de ce chapitre l'illustre. Jésus était né. Nous ne trouvons pas ici les mêmes faits intéressants, qui nous sont donnés en Luc, des tout premiers jours de l'enfance de notre Seigneur : tout cela est omis, sauf que nous avons Christ présenté comme né à Bethléhem de Judée, l'adoration des mages de l'orient, et la fuite en Égypte. Le premier fait que le Saint Esprit nous donne ici est celui qui nous touche, qu'il n'y avait pas de cœur pour le Messie en Israël. Et cela fut démontré par les circonstances les plus parlantes. « Après que Jésus fut né, aux jours du roi Hérode, voici, des mages de l'orient arrivèrent à Jérusalem, disant : Où est le roi des Juifs qui a été mis au monde ? Car nous avons vu son étoile dans l'orient, et nous sommes venus l'adorer (ou lui rendre hommage) ». Il ne nous est pas dit combien de temps après Sa naissance. Sans doute qu'un temps assez considérable s'était écoulé. Les gens sont souvent induits en erreur à ce sujet en voyant la scène à travers les notions de leur enfance. Nous avons tous vu les images du bébé dans la crèche, et « les trois rois » venant pour L'adorer. Mais la vérité est que le Seigneur ne venait pas juste de naître, comme de telles associations le laissent entendre, quand les mages arrivèrent. Pour Sa toute première condition dans ce monde, nous devons consulter, non pas Matthieu, mais Luc.

Certains pourraient, il est vrai, recevoir une fausse impression du verset 1 de la version autorisée : « Or, quand Jésus fut né à Bethléhem de Judée, aux jours du roi Hérode ». Cela n'indique pas que la visite suivit immédiatement la naissance du Sauveur, mais laisse place à un temps plus ou moins considérable après celle-ci. Cela veut simplement dire, qu'après qu'Il soit né, ces orientaux vinrent : de nombreux mois, ou même plus d'un an, peuvent s'être écoulés. Ce qui le confirme est que les mages ont tout d'abord vu l'étoile dans l'orient, et très probablement au moment de la naissance du Seigneur. Après l'avoir vue, ils devaient évidemment faire bien des préparatifs avant de pouvoir se mettre en route, et puis avaient un long chemin à parcourir ; et voyager, en ces jours-là, était une chose difficile et fastidieuse, dans les contrées orientales du monde. Même quand ils arrivent en Judée, ils montent d'abord à Jérusalem pour s'y renseigner. Tout cela suppose forcément un laps de temps non négligeable. Leurs questions reçoivent une réponse de la part des scribes. Hérode, en entendant parler de cela, est troublé, et tout Jérusalem avec lui. Il assemble tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple, et leur demande où le Christ devait naître. Ils lui disent : À Bethléhem de Judée, sur quoi il appelle les mages et les envoie là. Tout cela prend place avant la scène de leur adoration.

Eux, quand ils eurent entendu le roi, partirent. « Et voici, l'étoile qu'ils avaient vue dans l'orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint et se tint au-dessus du lieu où était le petit enfant ». Nous ne devons pas imaginer,

d'après les notions traditionnelles, que l'étoile leur traça le chemin jusqu'à Jérusalem. Ils la virent dans l'orient, et firent le lien entre sa vue et le Messie promis ; car à cette époque, les prophéties quant à Son apparition prochaine s'étaient répandues dans une partie considérable du monde. Beaucoup de Gentils L'attendaient, en particulier dans l'orient. Et les plus grands et les plus opposés en occident étaient conscients de telles espérances. Le dernier homme qui fut connu en orient comme un prophète, avant que les Gentils ne soient brisés en présence d'Israël, était Balaam. Sans doute, c'était un méchant homme ; mais Dieu l'employa pour prononcer les plus remarquables prédictions sur la gloire à venir d'Israël. Et cette même prophétie s'était terminée par une référence à l'étoile qui devait surgir de Jacob [Nomb. 24, 17]. Et maintenant, après que tant de siècles aient passé, les traces de cette prophétie persistaient encore parmi les fils de l'orient. Il est également peu probable que les prophéties de Daniel à Babylone, en particulier celle des soixante-dix semaines, etc., aient pu ne pas être connues, étant donné sa position et les événements extraordinaires de son époque. Nous pouvons comprendre que ces prophéties étaient telles que non seulement les enfants d'Israël les chérissaient, mais que leur connaissance pourrait se répandre, en particulier dans ces pays. La plupart de ses prophéties pouvaient ne pas être clairement comprises. Pourtant, ils attendaient la venue d'un personnage merveilleux — une étoile surgissant de Jacob, et un sceptre s'élevant d'Israël.

Quand ces étrangers, donc, virent l'étoile, ils se mirent en marche pour Sa capitale traditionnelle, Jérusalem. Il est clair que l'étoile était un météore d'une nature quelconque. Alors qu'il brillait dans l'orient, ils associèrent le fait de ce phénomène remarquable avec les attentes du roi qui venait. Et cela d'autant plus, que les orientaux étaient de grands observateurs des cieux, et étaient donc plus réactifs à toute apparition inhabituelle. Cela peut leur avoir rappelé la prophétie de Balaam. Il est certain qu'ils partirent bientôt pour Jérusalem, où le récit universel parmi les Gentils assurait que le grand Roi devait régner. Étant arrivés là, Dieu va à leur rencontre ; et il est remarquable de voir comment Il le fait. C'est par Sa Parole, et Sa Parole interprétée par ceux qui n'avaient pas le moindre intérêt de cœur pour le Messie. Ils étaient tout à fait justes dans leur interprétation ; ils savaient où le Messie devait naître. Les mages pensaient probablement que Jérusalem devait être le lieu ; mais les scribes leur dirent que Bethléhem était le lieu de naissance prédit. Hélas, les hommes mêmes qui pouvaient répondre de façon si pertinente, montrèrent d'une façon non moins solennelle, parce que c'est un fait courant, qu'il est possible d'avoir une mesure de connaissance claire des Écritures, et en même temps de n'avoir aucun amour pour Celui duquel toutes témoignent ! Quant aux mages, tout ignorants qu'ils fussent, et bien qu'ils puissent avoir été dans les ténèbres quant à d'autres choses, leur désir était pourtant vrai, et Dieu s'élevait au-dessus de tout cela. Par ces Gentils, de fait, Il envoya un témoignage à Jérusalem quant à la naissance du Messie. Dieu savait comment l'accomplir et reprendre, par leur témoignage, ceux qui auraient dû par-dessus tout veiller et accueillir leur propre Messie. S'il y avait eu une reine qui vint des bouts de la terre pour voir le roi Salomon et pour entendre sa sagesse, lequel était le type de Christ, ainsi en était-il maintenant. Le Saint Esprit opérait dans et pour ces pèlerins d'un pays lointain, pour les amener en présence du vrai Roi. Les scribes pouvaient répondre aux questions, mais ils ne se souciaient nullement du Messie, et c'était pour Lui que ces mages venaient. Cela dévoile immédiatement l'état affreux dans lequel se trouvait Jérusalem. L'effet de la nouvelle que le Roi de Dieu était né, est que, au lieu de chercher Celui qui avait été promis, au lieu d'être remplis de joie en entendant parler de Celui qu'ils n'avaient pas recherché, ils sont tous troublés, depuis le roi jusqu'au plus petit. Plus particulièrement, comme nous l'apprenons ici, les principaux sacrificateurs et les scribes sont ceux dont l'état démontre l'insensibilité totale de la nation. Ils avaient assez de connaissance religieuse, ils avaient la clé dans la main, mais ils n'avaient pas de cœur pour entrer.

« Alors Hérode, ayant appelé secrètement les mages, s'informa exactement auprès d'eux du temps de l'étoile qui apparaissait » (v. 7). J'attire votre attention sur cela, comme confirmant ce que j'ai dit

précédemment. C'était après l'enquête diligente du roi auprès des mages, qu'il détermina dans son esprit à quelle époque l'enfant devait être né. Quand eux, avertis par Dieu, se furent retirés au lieu de retourner vers Hérode, il émis l'ordre cruel de tuer les enfants à Bethléhem et son territoire « depuis *l'âge de deux ans et au-dessous* » — il avait naturellement déduit qu'il y avait eu un laps de temps considérable entre la naissance de Christ et la publication de son méchant ordre.

Si nous nous tournons vers l'évangile de Luc, nous verrons l'importance de cela. Nous y trouvons notre Seigneur né, comme Matthieu le montre, dans la ville de David ; mais il nous est parlé là des circonstances qui amenèrent cela, car Bethléhem n'était pas l'endroit où habitaient habituellement Marie et Joseph. C'était un village auquel ils se rendaient à cause du commandement de l'empereur romain, qui avait publié un décret portant que tout le monde devait être recensé, ou inscrit. Eux, étant de la famille royale des Juifs, allèrent à Bethléhem, qui était la cité de David. Ainsi, Dieu amena l'accomplissement de la prophétie de Michée au moyen du décret de César Auguste. Rien n'était plus éloigné de la pensée de l'empereur romain que le résultat auquel ce décret devait servir — la naissance du Messie dans le lieu même où la prophétie le réclamait. Il semble que le recensement n'eut pas lieu alors, mais commença, puis fut stoppé pour un temps. Car il est dit en Luc 2, 2 : « Le recensement lui-même *se fit seulement* lorsque Cyrénius eut le gouvernement de la Syrie », c'est-à-dire plusieurs années après. Les gens, ne comprenant pas cela, ont conclut qu'il y avait une erreur en Luc. Ils savaient que le gouvernement de la Syrie par Cyrénius était postérieur à la naissance de Christ, et en déduisirent trop hâtivement que notre évangéliste œuvrait sous l'impression que la montée de Joseph et Marie à Bethléhem eut lieu à cette époque-là. Mais je crois que ce sont eux qui errent. Le décret de César Auguste ne fut pas pleinement mis en œuvre ou ne devint pas effectif jusqu'alors. Il avait juste été promulgué, de façon suffisante, quand l'ordre de recensement fut donné, pour amener Joseph et Marie à monter dans la ville de leur lignée ; et cela suffisait. L'objectif de Dieu était accompli. Joseph et Marie allèrent là, et pendant qu'ils y étaient, ses jours s'accomplirent et elle mit au monde son fils premier-né, et « l'emmaillota, et le coucha dans la crèche » [Luc 2, 7]. Ici, nous avons une scène totalement différente de celle que nous trouvons en Matthieu, bien que celle-ci aussi se passa à Bethléhem. Selon toute probabilité, ils firent plus d'une visite en cet endroit. Il n'était pas loin de Jérusalem, et nous savons qu'ils montaient là chaque année pour la fête de Pâque. Je ne vois aucune raison de douter que la visite des mages eut lieu lors d'une autre visite des parents à Bethléhem.

Remarquez comment les circonstances rapportées dans Matthieu diffèrent de celles dans Luc.

En Matthieu, Jérusalem est toute troublée par les nouvelles de la naissance du Messie, alors que des étrangers viennent de loin pour rendre hommage au Roi des Juifs. Ils avaient vu Son étoile ; ils savaient qu'Il était le Roi promis, et maintenant, ils sont venus pour L'adorer. Ils arrivent à Jérusalem, et quand ils en partent, sur leur chemin vers Bethléhem, ils sont de nouveau encouragés par Dieu. L'étoile qu'ils avaient vue auparavant dans l'orient, apparaît à nouveau et va devant eux jusqu'à ce qu'elle vint et se tint au-dessus du lieu où était le petit enfant — une preuve claire que l'étoile ne les avait pas accompagnés tout au long du chemin. Et nous trouverons que cela est vrai dans notre propre expérience, que là où nous agissons dans une simple obéissance, nous trouvons tout ce qui est nécessaire. Dieu prend toujours un soin particulier de ceux qui sont fidèles à la lumière reçue, même si elle est très petite ; alors que rien ne Lui est plus odieux que de grandes prétentions à la lumière, sans aucun cœur pour la vraie lumière, qui est Christ.

Nous pouvons observer que, de ceux réputés Ses parents, Joseph est ici la personne mise en évidence, comme dans le chapitre 1. La vision au verset 13 était pour Joseph. Néanmoins, les mages, « étant entrés dans la maison, virent le petit enfant avec Marie sa mère ; et, se prosternant, ils *Lui* rendirent hommage », et non pas à elle. Leur hommage était pour Lui. « Et ayant ouvert leurs trésors, ils *Lui* offrirent des dons, de l'or, et de

l'encens, et de la myrrhe ». Ils Le reconnaissent, comme de pauvres étrangers dont le plus grand honneur était de Lui appartenir. Jérusalem est en dehors de tout cela. Un usurpateur s'y trouvait ; un Édomite régnait. Et, comme il y aura un faux roi à Jérusalem quand Christ reviendra sur la terre, sous l'influence des puissances occidentales et en lien avec les chefs religieux d'Israël, ainsi en était-il lors de Sa première venue. Tout était entièrement opposé à ce que Jésus soit reconnu.

En Luc, nous avons un ordre de choses tout différent. Il n'est pas tant reconnu comme un roi, bien qu'Il était un roi, mais Il est vu là dans la plus basse condition possible. Les personnes qui Le reconnaissent sont des bergers juifs, à qui les nouvelles ont été communiquées du ciel. Les armées célestes chantent — leurs cœurs se réjouissent dans les voies de Dieu, dans le Sauveur — car c'est comme tel qu'Il leur avait été annoncé : « Car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche » [Luc 2, 11, 12]. C'était le tout début de la vie de notre cher Seigneur ici-bas, prenant place évidemment juste après Sa naissance. La circonstance de l'hommage rendu par les mages était bien postérieure. Il n'y a pas le moindre fondement pour confondre ces deux occasions. Chaque évangile est vrai quant à son but spécial. En Matthieu, ce sont Ses droits royaux sur Israël et sur les Gentils dont il est question ; en Luc, nous avons l'abaissement parfait, depuis Sa naissance même, du Sauveur Fils de l'homme ; l'intérêt du ciel dans la naissance de Christ le Seigneur, méprisé sur la terre, et ces pauvres du troupeau dont les cœurs sont réveillés pour recevoir cet Être béni — l'expression, le moyen et la substance de la grâce divine. « Voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout peuple » [Luc 2, 10], ou plutôt, « pour tout le peuple », car il signifie les Juifs. Un cercle plus large apparaît ensuite, mais en premier lieu, il ne dépasse pas encore les Juifs. Au Juif premièrement [Rom. 1, 16], tel était l'ordre divin.

De quelle façon merveilleuse ces différents récits s'accordent avec les évangiles dans lesquels ils se trouvent ! Dans l'un, le Roi, né quelque temps auparavant, est vu à Bethléhem, mais personne ne L'accueille sauf des étrangers de l'orient. De Matthieu, nous ne connaîtrions pas la moindre reconnaissance du Sauveur jusqu'au moment de leur venue. Au contraire, quand le premier souffle de ces nouvelles parvient à Jérusalem, la consternation est tout ce qui en résulte. Le roi, les sacrificateurs, les scribes, tous sont dans un état d'ébullition. *Il n'y avait pas de cœur pour Jésus*. Mais Dieu aura toujours un témoignage. Si les Juifs ne veulent pas de Lui, les Gentils viennent ; et c'est la grâce qui opère cela. Les Juifs incrédules disent aux mages là où le Roi devait naître. Eux agissent immédiatement d'après cela, et le Seigneur, les rencontrant sur leur chemin, les met en présence du Roi, à qui ils présentent leurs dons. C'est le Messie d'Israël, mais rejeté par Israël dès Sa naissance. Jérusalem est avec le faux roi, et ne daigne pas Le recevoir. Ceux qui étaient méprisés comme des chiens, que les Juifs eux-mêmes avaient dû instruire dans les premiers éléments de la prophétie, ont la gloire d'être ceux qui reconnaissent véritablement les droits du Messie. Combien c'est humiliant ! C'est le Messie venu, et reconnu par les bouts de la terre ; mais méprisé et rejeté par Sa propre nation. « Il vint chez soi, et les siens ne L'ont pas reçu » [Jean 1, 11]. Il était important qu'Israël le sache. Ici, dans le premier des évangélistes, qu'ils sachent que cela ne venait pas d'un manque de preuve de la part de Dieu. Comment ces Gentils le savaient-ils ? Et où étaient les Juifs pendant tout ce temps, pour ne pas avoir reconnu leur propre Messie ? C'était une terrible histoire, car la vérité était la chose la plus étrange pour leurs oreilles. Telle est la voie de Dieu : Il donne un témoignage, mais l'homme ne l'aime pas parce qu'il vient de Dieu. Reconnaître la personne de Christ était la difficulté. Voir par les Écritures que leur Roi devait naître à Bethléhem de Judée, était chose facile ; elle ne sondait pas la conscience, ni ne mettait le cœur à l'épreuve. Mais reconnaître que Celui qui était ignoré et méprisé, l'enfant de Marie et l'héritier de Joseph, était le Messie — cela était de fait difficile pour la chair. À ceux qui en avaient vu le signe dans les cieux, qui l'avaient recherché au milieu de grandes ténèbres,

mais qui avaient leurs yeux fixés dessus, tout était simple, et ils se hâtaient de Lui rendre honneur. Maintenant qu'Il était né, ils se réjouissaient, et venaient de loin pour avoir la joie de Le voir et d'offrir leurs dons à Ses pieds.

« Et étant avertis divinement, en songe, de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin. Or, après qu'ils se furent retirés, voici, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, et fuis en Égypte, et demeure là jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire périr » (v. 12, 13). L'incrédulité qui avait refusé la parole de Dieu, est maintenant autorisée à montrer combien elle est complètement sous le pouvoir de Satan, qui s'avère lui-même, depuis le commencement, être d'abord un menteur, puis un meurtrier [Jean 8, 44]. Mais Dieu dévoile le dessein d'Hérode ; et Joseph, en obéissance à Sa parole, prend le petit enfant et Sa mère de nuit, et part pour l'Égypte, « et il fut là jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par le prophète, disant : J'ai appelé mon fils hors d'Égypte ».

J'ai un mot à dire sur cette prophétie, et sur son application à notre Seigneur. Nous avons à prendre en considération bien des prophéties citées en Matthieu, mais la citation présente a évidemment un caractère remarquable qui lui est attaché. Il avait été dit qu'Israël était le fils de Dieu, le premier-né de Dieu, en Égypte [Ex. 4, 22]. À eux appartenait l'adoption [Rom. 9, 4]. Le prophète Osée, sept cents ans après leur sortie d'Égypte, applique de nouveau cette parole à Israël ; et maintenant, elle est utilisée au sujet de Christ, comme ce qui répondait pleinement à l'intention de l'Esprit qui l'avait inspirée. Comment se fait-il que Dieu tirant Israël du pays d'Égypte soit ainsi illustré dans l'histoire de Christ ? Parce que Christ est l'objet du Saint Esprit, dans les Écritures. Peu importe la position de Son peuple : Christ doit entrer dans tous leurs troubles ou leurs délivrances. Il n'y a aucune sorte de tentation (sauf, bien sûr, le mal intérieur) qu'Il n'ait pas connue ; ni de bénédiction de la part de Dieu qu'Il n'ait pas éprouvée. Christ est passé à travers toute l'histoire de Son peuple ; et c'est sur ce principe que des passages tels que celui-ci Lui sont appliqués. Christ Lui-même est amené dans le lieu même qui avait été la fournaise d'Israël. C'est là qu'Il trouve refuge de devant le faux roi de Judée. Quelle image ! Parce que l'anti-roi régnait alors à Jérusalem, le vrai Roi doit fuir, et fuir en Égypte. Christ était le *vrai* Israël. Comparez Ésaïe 49.

Nous voyons là qu'aucune puissance miraculeuse n'est mise en avant pour préserver Emmanuel. C'était l'accomplissement des prophéties — en complétant le tableau de la désolation, morale et nationale, que le Saint Esprit avait esquissé bien des années auparavant. Dieu montrait combien Lui était précieux chaque pas de Son Fils. Cela peut sembler une circonstance insignifiante en elle-même, que le Seigneur ait été amené en Égypte et sorti de là un autre jour. Mais quelle que soit la place de Christ — et Sa place était là où se trouvait Son peuple dans leur détresse — Il ne leur permettrait pas de ressentir une douleur sans qu'Il ne la partage. Il sait ce que c'est qu'être amené en Égypte, et cela aussi, d'une manière bien plus douloureuse que quand Israël l'avait expérimenté. Car la peine la plus amère pour Christ provenait de Son propre peuple ; le coup le plus meurtrier qui Le visait provenait du roi assis alors sur le trône au milieu d'eux. Ayant échoué, il envoie et fait tuer tous les enfants « qui étaient dans Bethléhem et dans tout son territoire, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis exactement auprès des mages. Alors fut accompli ce qui a été dit par Jérémie le prophète, disant : Une voix a été ouïe à Rama, des lamentations, et des pleurs, et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants ; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont pas » (v. 16-18). Combien trouvons-nous ici clairement que le Saint Esprit fournit aux Juifs la preuve qu'ils étaient précieux à Ses yeux, et que si Christ est entré dans leurs détresses, ils ne doivent pas s'étonner si Sa présence attirera sur eux la plus amère souffrance, du fait de ce qu'ils L'ont rejeté. Si Christ a le plus petit lien avec Israël, ils deviennent l'objet de l'animosité de Satan. C'est Hérode, conduit par Satan, qui émit l'ordre de tuer ces

petits enfants ; mais le Messie est soustrait à la scène de sa rage. En Israël, il y a des pleurs et un grand deuil. Tels étaient certains des malheurs qu'Israël faisait venir sur lui ; et ce n'est qu'une faible image de ce qui leur arrivera au dernier jour.

« Or, Hérode étant mort, voici, un ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph en Égypte, disant : Lève-toi et prends le petit enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël ; car ceux qui cherchaient la vie du petit enfant sont morts. Et lui, s'étant levé, prit le petit enfant et sa mère, et s'en vint dans la terre d'Israël » (v. 19-21). Il est doux de trouver « la terre *d'Israël* » mentionnée ici. Ce n'était pas seulement le pays, tel que connu parmi les hommes, où vivaient de pauvres Juifs avec l'autorisation de leurs maîtres gentils. Combien peu le considèrent actuellement comme « la terre d'Israël » ! Mais les pensées de Dieu sont à l'égard de Son peuple en lien avec la gloire de Son Fils. Si Jésus avait là Son attache terrestre, si Emmanuel était maintenant né de la vierge, pourquoi le pays ne serait-il pas appelé le pays d'Israël ? C'était entièrement le propos divin, de chasser le pied des Gentils qui le foulait maintenant. Si le peuple voulait seulement s'incliner et Le recevoir, pour qu'Il prenne Sa place comme leur Roi, combien serait bénie leur part ! Mais Israël voudrait-il recevoir Jéhovah-Jésus revenant maintenant d'Égypte ? — Il n'y avait encore aucune inclination pour Lui. Un Hérode était mort ; un autre suivait. C'est pourquoi, quand le petit enfant fut ramené dans la terre d'Israël, et que Joseph entendit « qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller ; et ayant été averti divinement, en songe, il se retira dans les quartiers de la Galilée, et alla et habita dans une ville appelée Nazareth ; en sorte que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen » (v. 22, 23).

La manière de faire la citation ici est digne de remarque. Notez qu'il ne s'agit pas d'un prophète en particulier, mais « les prophètes ». Et par là, nous avons à comprendre, non qu'un écrivain inspiré particulier a prononcé ces paroles, mais que c'est l'esprit des prophètes qui parle de Lui. Quand nous lisons dans un prophète : « ils frappent le juge d'Israël avec une verge sur la joue » [Mich. 5, 1] ; dans un autre : « il est méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur » [És. 53, 3] ; et encore, ce qu'ils Lui donneraient à manger, et à boire dans Sa soif, et comment ils se moqueraient de Lui jusqu'au dernier — nous pouvons comprendre cette application des prophètes. C'était le langage bien connu exprimant le mépris, en ce jour : Il devait, en d'autres termes, être appelé Nazaréen. Nazareth était le lieu le plus méprisé de tous. Non seulement les hommes de la Judée proprement dite regardaient de haut Nazareth, mais les Galiléens eux-mêmes aussi la méprisaient, bien qu'elle fasse partie de leur district. Plus tard, nous lisons d'un Israélite sans fraude qui, quand il entendit que Jésus était de là, s'exclama : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » [Jean 1, 47]. Ainsi, si un endroit en Palestine, plus qu'un autre, s'accordait avec la réjection qui était la part de Christ, c'était Nazareth. Image frappante, assurément, de Celui qui, alors qu'Il était le vrai Roi, fut pourtant rejeté par Son propre peuple ! Les Gentils ont pu Lui rendre hommage ; mais Sa propre nation était indifférente. Combien peu de fruit y avait-il là en réponse aux soins que Dieu leur avait octroyés ! Mais là se trouvait le Saint qui poursuit Son chemin d'obéissance jusqu'à la mort, qui ne montrerait pas Sa gloire en se protégeant Lui-même. Son peuple était descendu en Égypte ; Lui aussi y descend. Il avait dû être appelé hors d'Égypte : ce fut Sa part. Il ne se cacherait pas aux douleurs de Son peuple : Il les partagerait toutes avec eux. Quand Il vint, Israël n'était pas encore préparé pour Lui. Ses parents se tournent une nouvelle fois vers Nazareth, Joseph ayant de nouveau été instruit divinement dans un songe. C'est la dernière mention que nous avons de lui dans Matthieu. Luc nous donne des circonstances ultérieures ; mais Joseph disparaît complètement avant que notre Seigneur entre dans Son ministère.

Quand Il est appelé hors d'Égypte, Il ne peut aller à Jérusalem, ni à Bethléhem. Il devait être méprisé et rejeté ; les prophètes l'avaient ainsi annoncé : leurs paroles devaient s'accomplir. Archélaüs régnait en Judée : un usurpateur était toujours présent. Joseph, selon l'avertissement de Dieu, se détourne vers Nazareth, et

Jésus habita avec eux ; afin que la parole des prophètes soit accomplie dans la preuve complète que notre Seigneur devait être le plus méprisé des hommes. Il connut cela de façon prééminente sur la croix ; mais ce fut Sa part tout du long. Et c'est la manière dont Dieu parle du Messie à Israël. Il montre ce que leur dureté de cœur et leur incrédulité entraîneraient — même si c'était à l'égard du Messie Lui-même. Quel tableau de l'homme, et particulièrement d'Israël, que telle doive être *Sa* part ! Il vient et appelle, mais aucune réponse ne L'accueille. L'incrédulité de l'homme empêche la bénédiction de Dieu. C'était le péché d'Israël qui compliqua ainsi le début de l'histoire du Roi. Mais les chapitres suivants montreront que Dieu fera tourner l'incrédulité même d'Israël dans le moyen de bénir les Gentils méprisés, et que si les Juifs rejetaient le conseil de Dieu à leur propre perte, les Gentils entendraient et recevraient toute bénédiction dans le Bien-aimé.

Ainsi, nous trouvons dès le commencement de ce merveilleux livre, les germes de tout ce que la fin manifestera. Nous trouvons quelqu'un qui est vraiment le Messie, prêt à accomplir les promesses et à prendre le trône, mais le peuple n'est en aucun cas prêt pour Lui. Israël était plongé dans le péché ; ils n'avaient pas de cœur pour Lui. Ils étaient pleins de leurs propres cérémonies, de leur propre lumière, et de l'orgueil de leurs privilèges. Tout était tourné à leur propre exaltation. C'est pourquoi Jésus est rejeté dès le début. C'est l'histoire de l'homme. Les chapitres suivants nous montreront les glorieuses conséquences que Dieu, dans Sa grâce, fera découler de la réjection même de Son propre Fils. Nous reviendrons sur ce sujet plus heureux à d'autres occasions.

Chapitre 3

Nous sommes maintenant transportés du retour de notre Seigneur dans la Terre sainte, aux jours où Jean le baptiseur vint en insistant sur la grande et essentielle vérité de la repentance. Et le ministère de Jean est vu ici entièrement en lien avec la relation du Seigneur avec Israël. Il est intéressant de comparer les différentes manières d'après lesquelles les évangiles présentent Jean lui-même, comme illustrant la manière selon laquelle l'Esprit Saint utilise Son droit divin pour former et regrouper les matériaux de l'histoire de notre Seigneur, selon l'objet exact qu'Il a en vue. Un lecteur superficiel pourrait à peine reconnaître que Jean le baptiseur dans l'évangile de Jean était le baptiseur de Matthieu. La manière selon laquelle ils sont vus, et les discours qui sont rapportés, tirent leur forme du livre particulier dans lequel le Saint Esprit les a donnés. Ceci, bien loin d'être une imperfection, fait partie de la méthode admirable selon laquelle Dieu imprime le dessein qu'Il a en vue, et qui convient à la place que doit remplir chaque partie de l'Écriture. Et que peut-il y avoir d'un plus grand intérêt, ou de plus fortifiant pour la foi, que de découvrir que les passages mêmes sur lesquels l'incrédulité met le doigt comme de prétendues preuves de l'imperfection de l'Écriture (une variété de déclarations que ne peut supporter l'esprit de l'homme), au contraire, quand ils sont considérés comme faisant partie du plan de Dieu pour recommander Son Fils bien-aimé, se rangent tous à leur place propre dans le grand plan d'ensemble, qui est à la gloire de Christ. C'est là la véritable clé de toute l'Écriture ; et si cette clé est d'une grande valeur de la Genèse à l'Apocalypse, il n'y a peut-être pas d'endroit où sa valeur est si évidente que dans les évangiles. En trouvant quatre récits différents de notre Seigneur, chacun présentant les choses d'une manière différente, la première pensée du cœur de l'homme est que chacun des évangiles qui se succèdent doit ajouter ou corriger ce qui a été donné auparavant. Mais de telles pensées prouvent seulement, soit que la vérité n'a jamais été connue, soit qu'elle a été oubliée. Est-ce bien garder à l'esprit que Dieu est l'auteur des évangiles ? Une fois cette simple vérité admise, il serait évidemment blasphématoire de supposer qu'Il puisse faire des erreurs. Regardez à la chose la plus insignifiante que Dieu ait faite, au plus petit insecte que le microscope puisse découvrir sur le moindre brin d'herbe — qu'est-ce qui ne remplit pas la niche particulière pour laquelle Dieu l'a

créé ? Je ne nie pas que le péché ait apporté toutes sortes de dérangements dans le monde naturel aussi bien que dans le monde moral. J'admets que les infirmités de l'homme peuvent se manifester même dans la Parole de Dieu : tout d'abord, en ne gardant pas le dépôt sacré pur de toute corruption ; et puis en interprétant cette Parole par quelque faible moyen venant de soi-même ; et ainsi, d'une manière ou d'une autre, en entravant la pure lumière révélée de Dieu.

J'ai fait ces quelques remarques parce que tous les lecteurs peuvent ne pas être tous également familiers avec la grande vérité de la différence de propos dans les évangiles, et donc, je n'hésite pas à attirer l'attention sur l'aide immense qu'elle fournit à la compréhension de l'Écriture, et en particulier de ses apparentes contradictions.

Dans le chapitre qui est devant nous, Jean le baptiseur est présenté comme accomplissant la prophétie d'Ésaïe. Il vint « prêchant dans le désert de la Judée, et disant : Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. Car c'est ici celui dont il a été parlé par Ésaïe le prophète, disant : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers ». Dans Luc, vous trouverez que la prophétie est poussée encore plus loin. Il nous est donné davantage que les paroles que nous avons ici. « Toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline sera abaissée, et les choses tortues seront rendues droites, et les sentiers raboteux deviendront des sentiers unis ; et toute chair verra le salut de Dieu »[3, 5-6]. La portée de Luc est plus large. « *Toute* vallée sera comblée », etc. « *Toute* chair verra », etc. Je demande : Pourquoi là, cette citation est-elle poursuivie plus loin ? C'est des plus remarquable, car en général, Luc ne cite pas beaucoup l'Ancien Testament, comparé à Matthieu. Comment se fait-il que Luc s'éloigne de son habitude dans ce cas particulier ? La raison en est évidente. Sa tâche était de montrer la grâce de Dieu qui apporte le salut, et qu'elle était apparue à tous les hommes[Tite 2, 11]. Le Saint Esprit le conduit donc à s'attarder sur ces paroles qui exposent la portée universelle de la bonté de Dieu envers l'homme.

Mais il y a une autre expression sur laquelle je dois m'attarder un peu — « le royaume des cieux ». Nous sommes tous familiers avec cette expression, souvent utilisée dans l'Écriture ; mais peut-être que bien peu sont aussi familiers avec sa force. De fait, elle est même comprise très vaguement par la plupart des chrétiens. Pour beaucoup, elle véhicule l'idée de l'Église — quelquefois l'Église visible, quelquefois l'invisible. Pour d'autres, elle est supposée signifier quelque chose d'équivalent à l'évangile, ou au ciel lui-même à la fin. L'expression est dérivée de l'Ancien Testament, et c'est la raison pour laquelle elle apparaît seulement en Matthieu. Comme nous l'avons déjà vu, notre évangéliste écrit avec Israël en vue, et donc, s'empare d'une expression suggérée par l'Ancien Testament, et prise de la prophétie de Daniel, qui parle des jours à venir quand les cieux domineront. Avant cela (Dan. 2), nous entendons que le Dieu des cieux doit établir un royaume qui ne sera jamais détruit — le royaume des cieux. Et de nouveau, en Daniel 7, il nous est parlé de la venue du Fils de l'homme, et d'un royaume universel qui Lui est donné. Le chapitre 2 ne nous donne pas la personne, mais la chose elle-même : en sorte qu'il aurait pu y avoir eu un royaume sans la révélation de la personne dans les mains de laquelle il était tenu. Mais le chapitre 7 complète la boucle et nous montre que ce ne sont pas seulement les cieux dirigeant à distance, ni un royaume s'ouvrant avec le jugement sur la terre ; mais, outre cela, il y a un homme glorieux à qui la domination du ciel sera confiée. Le Fils de l'homme ne détruira pas seulement ce qui s'oppose à Dieu, mais introduira un royaume universel.

C'est ce royaume que Jean le baptiseur vint prêcher. Je ne crois pas qu'il était tout à fait conscient de la forme particulière qu'il devait prendre en premier lieu. Il prêchait simplement que le royaume des cieux s'était approché, lui-même étant le précurseur public et immédiat du Berger d'Israël, selon les pensées d'un Juif pieux, et un témoin spécial que le Messie était là — qu'Il était sur le point d'être manifesté, Lui qui exécuterait le

jugement sur le mal et introduirait le bien dans la puissance de Dieu, et apporterait la gloire promise aux pères ; et que tout cela allait être inauguré et établi dans la personne de Christ ici-bas. C'était, je crois, la pensée générale. Et nous trouverons par la suite que Jean n'était pas du tout préparé à la réjection de Jésus par les Juifs. C'est cela aussi qui devait conduire à la double forme prise par le royaume des cieux. Alors que l'ancienne vue, celle des Juifs, d'un royaume établi en puissance et en gloire comme une souveraineté visible sur la terre, est reportée, la réjection de Jésus sur la terre et Son ascension à la droite de Dieu amènent l'introduction du royaume des cieux dans une forme mystérieuse ; qui, de fait, est celle qui se poursuit maintenant. Ainsi, il a deux côtés. Quand Christ monta au ciel et prit Sa place comme le rejeté ici, mais le glorifié là, le royaume des cieux commença.

C'est une vue du royaume que nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament. À elle appartiennent les mystères du royaume des cieux, qui ne furent développés que quand le Seigneur fut manifestement rejeté par Israël. Ainsi, nous voyons en Matthieu 11 Jean envoyer deux de ses disciples pour demander si Jésus était bien le Messie, ou s'ils devaient en attendre un autre ? Que lui-même ait été perturbé, ou ses disciples, ou les deux, peu importe — tel était le résultat. Cela résonne comme une question incrédule faite au Seigneur. Il pouvait bien être étonné que Jésus ne délivre pas les Juifs, et n'introduise pas la gloire que les patriarches avaient attendue et que les prophètes avaient prédite. Il était étrange qu'au lieu de cela, Son messager était en prison ; Lui-même et Ses disciples étaient méprisés ! Notre Seigneur se réfère tout de suite à ces œuvres de puissance et de grâce qui parlaient de la présence de Dieu agissant d'une manière nouvelle, et introduisant une puissance évidemment en grâce — introduisant des pensées entièrement nouvelles, au-delà des habitudes ou des espérances du Juif le plus pieux. C'est cela qu'ils devaient rapporter à Jean. Mais Il va plus loin, et dit : « Et bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi » [11, 6]. Cela semble transmettre un reproche à Jean, et impliquer qu'il avait été plus ou moins troublé. Pourtant, il est beau de voir comment, immédiatement après le départ des messagers, notre Seigneur justifie le baptiseur devant la foule. Mais après avoir déclaré que Jean était le plus béni parmi ceux qui sont nés de femme, Il introduit soudain une vérité plus saisissante, à savoir, que quelque grand que fût Jean, le moindre dans le royaume des cieux était plus grand que lui. Cela ne se rapporte pas au royaume venant en puissance et en gloire, parce que, quand ce jour viendra, les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament devront tous être ressuscités ou changés pour y avoir leur part ; comme il est dit de ceux qui sont appelés maintenant, qu'ils seront assis « avec Abraham et Isaac et Jacob dans le royaume des cieux » [8, 11]. Que veux alors dire notre Seigneur ? Ne se réfère-t-Il pas à une forme particulière de celui-ci, dont Jean n'avait pas parlé ? Et qu'était-elle ? Il poursuit, et dit : « Depuis les jours de Jean le baptiseur jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est pris par violence, et les violents le ravissent ». Quelle déclaration extraordinaire cela dut sembler, à ceux qui l'entendirent alors ! Le Seigneur met en contraste le royaume des cieux, sous une forme publique et manifeste, avec ce royaume ouvert à la foi — seulement plus béni en tant que connu par la foi plutôt que par la vue. Comme le Seigneur plus tard le dit à Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru » [Jean 20, 29]. Cela vaut dans tous les actes de Dieu. Abraham fut davantage béni quand, quoique dans le pays de Canaan, il ne le possédait pas, que s'il avait été réellement entièrement sien. Il obtint une meilleure place dans les voies de Dieu, du simple fait de ne pas avoir un pied du pays en sa possession. De même avec David. Son règne fut moralement bien plus glorieux que celui de Salomon. Son héritier eut la position de puissance ; mais David avait ce qui ne se voyait pas, étant plus près de Dieu. Nous ne voyons jamais que Salomon soit entré dans ce qui était enseigné par l'arche, alors qu'elle était toujours ce qui attirait le plus le cœur de David. Salomon fut trouvé devant le grand autel que le monde entier pouvait voir. L'arche était dans le lieu très saint, où Dieu était assis. C'était le trône de Sa majesté

au milieu d'Israël. Le cœur de David se tournait toujours vers elle. La bénédiction de la foi est toujours meilleure que la bénédiction de la vue ici-bas, quelque grande qu'elle puisse être.

Il n'y a pas eu de période aussi bénie, dans les voies de Dieu, aussi bénie pour une âme, que les voies de Dieu maintenant. Naître dans le millénium n'est en rien comparable avec cela. Il est vrai qu'*alors*, tout sera soumis à Christ, et le cœur pourrait dire : Si seulement nous étions nés alors ! Mais même les croyants qui se trouveront en ce jour sur la terre ne connaîtront pas ce que c'est que d'entrer au-dedans du voile, ou d'avoir communion avec les souffrances de Christ. Ils ne connaîtront pas non plus dans un sens complet la joie du Saint Esprit avec le privilège d'être chassés et méprisés par le monde pour l'amour de Christ. De telle manière qu'à la fois en matière de souffrances, de joie de ce que Christ a traversé pour nous, et de Sa gloire présente dans le ciel, notre position actuelle est bien au-delà des privilèges millèniaux. Pour ceux qui souffrent maintenant, ce sera le meilleur des bénédictions célestes alors. La particularité du temps présent est que, tandis que nous sommes sur la terre, nous habitons de façon consciente dans le ciel. Nous ne sommes pas du monde, comme Christ n'est pas du monde [Jean 17, 14, 16]. Notre vie n'appartient pas à ce monde ; notre bénédiction n'en découle pas ; toute notre part est en dehors de ce monde. Et cela nous est communiqué tandis que nous sommes dans le monde, pour nous élever au-dessus du monde. Ce n'est pas, comme avec Jean ici, aller dans le désert — une expression des plus belles et des plus appropriées de ce que Dieu pensait de la cité de sainteté, Jérusalem, où les sacrificateurs eux-mêmes officiaient. Jean se retire de tout cela. Il en est en dehors dans sa sympathie : l'acte même, en lui-même, déclarait que le désert vaut mieux que la cité, même si elle contient le temple de Dieu. Mais quelle déclaration solennelle de la ruine, non seulement du monde, mais du peuple favorisé qui était le grand lien entre Dieu et les hommes, de façon générale !

Dans cette scène, on voit quelque chose de tout à fait différent. Ce n'est pas l'homme béni, et la terre amenée aussi dans la bénédiction sous le règne personnel de Christ ; mais ici, les cieux furent ouverts sur le Seigneur Jésus. Jamais auparavant ils ne s'étaient ouverts sur quiconque sur la terre, sauf comme un signe du jugement de Dieu (Éz. 1). Mais ici, pour la première fois, l'œil du ciel, du Père qui est dans le ciel, est dirigé sur le Bien-aimé. Bientôt, Il prendra Sa place dans le ciel comme l'homme qui a souffert pour les péchés et qui a introduit la justice révélée de Dieu.

Le royaume des cieux commença alors. À partir du moment où Jésus monta au ciel jusqu'à ce qu'Il revienne, la vision du royaume des cieux selon le Nouveau Testament a son cours ; et dans ce sens, le privilège de la plus faible âme amenée à la connaissance de Christ maintenant, transcende tout ce qui a jamais pénétré dans le cœur ou la pensée des hommes, ou même des saints, avant que le Seigneur meure et ressuscite. Vous pouvez vous attarder sur la marche bénie d'Énoch et la foi brillante d'Abraham ; mais cela reste toujours vrai : « Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur ; mais le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui ». Il n'y a pas d'échappatoire honnête à la conclusion qui a été donnée. Si quelqu'un argumente : Un petit enfant qui croit en Jésus maintenant est-il plus saint et plus juste que les saints bénis d'autrefois ? Je réponds : C'est une toute autre question. Il *devrait* l'être. Mais ce n'est pas ce qui est dit. Le Seigneur établit que « le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui ». En un mot, il n'est pas question de ce que sont les hommes ; mais Dieu glorifie Christ. C'est à Lui que Dieu rend honneur, et donne donc des privilèges tels au moindre qui croit en Lui. Depuis Sa mort et Sa résurrection, les adorateurs une fois purifiés, n'ont plus aucune conscience de péché [Héb. 10, 2]. Pensez à ce qu'une telle chose aurait été pour un saint de l'Ancien Testament ! Ils pouvaient l'attendre avec impatience, mais ils ne pouvaient pas dire que c'était un fait accompli. Cela aurait été contraire à la sainteté de Dieu, et une présomption positive de la part de l'homme, d'avoir cela avant que Christ vint et opère l'œuvre qui ôta entièrement le péché[3]. Or c'est de la présomption de ne pas saisir avec confiance ce que Christ a fait ; car Il a commandé que la

rémission des péchés soit prêchée en Son nom [Luc 24, 47]. Quand nous entrons dans la position dans laquelle nous sommes placés par l'œuvre de Christ, ce n'est pas seulement que nous avons la rémission : nous sommes faits la justice de Dieu en Christ ; nous nous tenons dans la relation d'enfants de Dieu, et Christ Lui-même nous donne le droit de dire que Son Dieu est notre Dieu, Son Père est notre Père [Jean 20, 17]. Nous sommes autorisés à connaître que nous sommes un avec Christ, et que la gloire que Dieu a conférée à Son Fils bien-aimé, Il la partage avec nous. La gloire *conférée*, dis-je ; car bien entendu, il y a Sa gloire divine essentielle, à laquelle nul ne peut participer. Dieu n'a jamais donné à Christ d'être Dieu. La déité était Son propre droit de toute éternité. Il ne pouvait se voir conférer la divinité. Mais Christ devint homme, et comme homme, Il était le Fils de Dieu ; Il n'était pas simplement tel comme Dieu. Il était le Fils de Dieu en tant que né dans ce monde, et comme tel, Il a été ressuscité d'entre les morts ; en vertu de cela, Il nous introduit dans la même position devant Dieu que celle que Lui-même a acquise. Il nous a entièrement délivrés de la position dans laquelle Il est entré pour nous, endurant la colère et le jugement de Dieu. Il nous introduit dans la position à laquelle non seulement Lui-même a droit, mais dont Il a acquis un droit pour nous.

Mais Jean n'avait aucune idée d'une telle étendue de bénédiction. Les Juifs regardaient le royaume comme l'état quand Israël serait béni de Dieu comme nation ; et même ceux qui pouvaient avoir plus pleinement compris, s'attendaient encore à ce que toute la puissance du royaume soit manifestée, entièrement indépendante de quoi que ce soit de leur part. « Mais le royaume des cieux est pris par violence, et les violents le ravissent ». Le Seigneur montre qu'il y a un acte de foi qui est désormais nécessaire ; que le royaume des cieux présenté ici requiert la rupture des relations naturelles et l'abandon des associations précédentes. Dans le sentiment de la puissance et de la gloire introduites par un Messie personnellement sur la terre, Jean avait déjà imprimé sur les consciences qu'il ne s'agissait pas d'une simple ordonnance ou d'un privilège de naissance — que Dieu ne se satisferait que des réalités morales. Et permettez-moi de dire que c'est une chose très solennelle en effet que de réclamer les privilèges de la grâce pour ce qui est contraire à la nature de Dieu. Je ne parle pas maintenant de l'égaré trouvé par la grâce, auquel Dieu donne une nouvelle vie provenant de Lui. Mais l'effet d'une âme qui reçoit la vie dans la personne de Christ est qu'il y a des sentiments, des pensées, des jugements et des voies agréables à Dieu qui sont produits, et qui se rapportent à Sa nature. Si quelqu'un est un enfant de Dieu, il est comme son Père ; il a une nature qui convient à Dieu, une vie qui hait le péché et qui est assurément peinée par ce qui est inique chez les autres, mais plus particulièrement en lui-même. Beaucoup de mauvais hommes sont forts contre le mal dans les autres ; ils sont faibles quant à ce qui peut les toucher. Mais un chrétien commence toujours par le jugement de lui-même. C'est la raison pour laquelle, maintenant qu'il y avait une préparation morale pour le Messie, Jean prêche : « Repentez-vous ». La repentance est le jugement moral de l'âme sur elle-même sous le regard de Dieu ; l'âme accepte le propre jugement de Dieu sur son état devant Lui, et s'incline devant. Jean les invitait à se repentir parce que le royaume des cieux s'était approché. « Car c'est ici celui dont il a été parlé par Ésaïe le prophète, disant : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers ». Cela impliquait clairement deux choses — qu'il n'était qu'une voix, ne prétendant à rien, et que l'œuvre serait faite par un autre. La voix seule était de sa part ; mais l'autre, dont il préparait le chemin, était le Seigneur, l'Éternel Lui-même. « Préparez le chemin de l'Éternel ».

Alors, nous trouvons la description de Jean le baptiseur lui-même. « Or Jean lui-même avait son vêtement de poil de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins ; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage » — tout cela convenant parfaitement à cet appel à la repentance. Pour le moment, ce n'est pas encore la grâce qui est introduite ; cela appartient au royaume des cieux, quand il sera pleinement manifesté. Mais Jean ne le connaissait pas ainsi. Il savait que le Messie venait, un Messie qui introduirait la puissance de

Dieu et délivrerait Son peuple. Mais le déploiement complet de la grâce, la puissante victoire qu'un Messie souffrant accomplirait pour l'âme, et la manière selon laquelle Dieu serait magnifié par-dessus tout par le péché ôté par la mort de Son Fils, étaient des pensées qui devaient attendre un autre temps — non pas pour être plus ou moins exprimées, mais pour leur bonne intelligence. L'arche du Seigneur doit d'abord demeurer encore dans les eaux du Jourdain. Pas un pied ne peut passer par là sans dommage tant que l'arche n'y est pas entrée. De la manière la plus convenable, donc, Jean n'introduit pas la plénitude de la grâce divine, mais l'appel moral à la repentance.

Par conséquent, Jean se trouve en dehors de la religion de l'homme, aussi bien qu'en dehors de son impiété. Il n'était pas à Rome, mais il était aussi loin de Jérusalem ; et cela, concernant le messager annoncé de l'Éternel, était un trait des plus solennels. « Alors Jérusalem, et toute la Judée, et tout le pays des environs du Jourdain, sortaient vers lui ; et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés. Et voyant plusieurs des pharisiens et des sadducéens venir à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui vient ? ». Voici une partie de cette vérité qui est extrêmement surprenante, quand nous y réfléchissons. Les pharisiens étaient, religieusement, les plus influents en Israël. Les sadducéens étaient la classe relâchée, laïque et indulgente envers elle-même ; les pharisiens, ceux qui tenaient très ferme pour ce qu'ils considéraient être la vérité. Pourtant, quand Jean les voit venir tous deux à son baptême, il dit : « Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui vient ? Produisez donc du fruit qui convienne à la repentance » — des fruits d'un caractère apparenté. Il maintient que le jour des cérémonies, ou des droits de naissance, était entièrement passé. Le pharisien pouvait bien se reposer sur sa religion ; le sadducéen, sur le fait qu'il était un enfant d'Abraham. Le désir d'échapper à la colère et d'avoir part au royaume peut n'être rien de plus que celui de la nature. Des âmes humiliées conviennent au royaume. La descendance des pères, la loi, et même les promesses, peuvent être tournées en un droit contre Dieu, qui ne le permettra pas, et qui peut susciter des enfants à Abraham à partir de pierres. Mais il devait y avoir, s'ils voulaient s'approcher de Dieu, des voies d'une nature moralement convenable pour Dieu. « Produisez donc », dit-il, « du fruit qui convienne à la repentance ». Il n'explique pas là comment un pécheur doit être sauvé, ou comment Dieu remet les péchés ; mais que, si des personnes prennent la position d'avoir affaire avec Dieu, il doit y avoir ce qui convient à Sa présence. L'apôtre dit de même aux Hébreux : « Poursuivez la paix et la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur » [12, 14]. Il ne parle pas là de ce qui est imputé, mais de la sainteté comme une chose pratique. Ceci est écrit aux chrétiens ; et le Saint Esprit n'hésite pas à insister là-dessus. La tendance à la réaction est si forte, dans la nature humaine, que même les Juifs baptisés, qui avaient plaidé pour la loi, pouvaient tomber dans l'extrême opposé et penser que le péché est compatible avec le salut que Dieu donne par grâce. Mais Dieu ne permet jamais que Sa nature puisse coexister avec une iniquité sanctionnée.

Là se trouvait donc évidemment une réprimande sévère pour les conducteurs juifs. Mais, plus que cela, Jean ajoute : « Et déjà la cognée est mise à la racine des arbres » — c'est-à-dire, que le jugement est imminent (v. 10) — « tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit est coupé et jeté au feu. Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance » — il ne va pas au-delà. La rémission des péchés dont il parle semble avoir été plutôt une question de gouvernement de Dieu, qu'une abolition complète du péché, qui était le fruit de la grâce quand l'œuvre de l'expiation fut faite. Mais même là, c'était en vue de l'apparition du Messie.

« Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses sandales : lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu » (v. 11). Là, il introduit ensemble les deux grands caractères de la première et de la seconde venues de Christ. Il ne savait rien sinon que les deux allaient ensemble. Tout ce qui pouvait se trouver entre les deux était caché à ses yeux. Les Écritures de l'Ancien Testament présentent la première et la seconde venues du Messie, mais pas de

manière à transmettre la pensée de deux époques différentes. Même après la mort et la résurrection du Seigneur, les disciples ne le comprirent pas. Ainsi, Jean réunit ces deux choses — le baptême de l'Esprit Saint et de feu. Nous savons que le baptême de l'Esprit Saint est la puissance de la bénédiction de Dieu dans le royaume des cieux telle qu'elle existe maintenant. Le baptême de feu est ce qui accompagnera le royaume des cieux tel qu'il sera quand Christ reviendra. Dans la Parole de Dieu, le baptême de feu n'est jamais utilisé pour désigner ce qui eut lieu à la Pentecôte. Le baptême de feu est l'application du jugement de Dieu ayant affaire avec les hommes ; alors que le jour de la Pentecôte fut l'effusion de la grâce de Dieu, et le don du Saint Esprit pour habiter dans les saints de Dieu, qui se référait à la puissance du Saint Esprit sortant pour rendre témoignage de telle sorte, qu'Il ne supporterait pas une seule chose mauvaise dans le cœur des hommes, alors même qu'Il montrait la grâce de Dieu. C'est le christianisme — l'amour parfait de Dieu montré envers un homme qui n'y a aucun droit : tout son mal condamné par la grâce de Dieu dans la mort de Christ ! Et c'est ainsi qu'un homme est rendu honnête à la vue de Dieu et des hommes. Il peut se permettre d'être sans culpabilité quant à lui-même, parce qu'il sait que Dieu ne lui impute rien. Quand nous lisons le récit des langues divisées au jour de la Pentecôte, c'était pour montrer la sortie du témoignage de Dieu pour les Gentils aussi bien que pour les Juifs. Mais quand Matthieu 3 parle de notre Seigneur baptisant de feu, l'allusion ne concerne pas ces langues de feu, mais l'exécution du juste jugement quand Christ reviendra. Cela ressort encore plus clairement de ce qui suit : « Il a son van dans sa main, et il nettoiera entièrement son aire et assemblera son froment dans le grenier ; mais il brûlera la balle au feu inextinguible » (v. 12). Ce n'est pas du tout ce qu'Il fait pour sauver une âme, mais tout le contraire. Cela se rapporte au temps où, les hommes ayant refusé l'évangile, rien ne demeurera que l'épanchement de la vengeance sur eux.

« Alors Jésus vient de Galilée au Jourdain auprès de Jean, pour être baptisé par lui » (v. 13). Quel monceau de merveilles ! Jésus venant pour être baptisé par Jean, qui prêchait ouvertement la repentance et la rémission des péchés. Qu'est-ce qui pouvait amener là le Seigneur Jésus ? Car Il n'a jamais confessé de péché, et n'en avait aucun à confesser. Il défie même Ses ennemis de Le convaincre de péché [Jean 8, 46]. Un homme sans péché — sans la moindre particule du moi sous quelque forme ou à quelque degré que ce soit — le plus abaissé et le plus béni de tous les hommes — Celui qui jugeait tout selon Dieu ; et pourtant, Il vient pour être baptisé ! Jean le sent immédiatement — Jésus venant pour être baptisé par lui ! Pour être baptisé tout court, mais par-dessus tout, par lui, dont le baptême était celui de la repentance ! Quelle sorte d'indication est-ce donc ? C'est la *grâce* — la source et le canal de toute chose en Jésus. Ce n'était pas le jugement de Dieu qui Le plaçait là ; ce n'était aucun besoin en Lui-même qui L'amenait là ; rien qu'Il eût à reconnaître ou à confesser ; mais c'était la grâce. Car sur qui l'œil de Dieu s'abaissait-il avec compassion, en Israël ? Sur ceux qui confessaient leurs péchés. C'est sur de tels que Son œil se repose toujours. Car la meilleure chose, après celle de n'être pas un pécheur du tout, c'est de confesser nos péchés. Nous voyons que c'est le premier grand mouvement produit par le Saint Esprit dans l'âme d'un pécheur — le sentiment de sa vraie place sous le regard de Dieu. Là se trouvait le Bien-aimé ; et quoique naturellement, rien ne pouvait réclamer Sa présence, pourtant, la grâce L'a conduit là. Et quand Jean L'en empêchait fort, disant : « Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi ! », quelle grâce et quelle vérité bénies ne dévoile pas la réponse de notre Seigneur ! « Laisse faire maintenant, car ainsi il *nous* est convenable d'accomplir toute justice ». C'était *toute* justice qui devait maintenant être accomplie, et pas simplement l'accomplissement de la loi. Là, c'était la justice de reconnaître le véritable état dans lequel se trouvait même la meilleure partie d'Israël. Car, s'il y en avait en Israël qui montraient un sentiment pour Dieu, c'était bien ceux qui étaient baptisés par Jean — ceux qui se repentaient en vue du royaume des cieux. Ils désiraient les promesses de Dieu, et ils souhaitaient être prêts pour le Roi. Et le cœur du Seigneur se trouvait tout de suite là ; les sympathies de Son âme étaient avec ceux qui s'humiliaient

dans le sentiment de leur péché devant Dieu[4]. Le même principe s'applique à nous, dans la mesure où l'Esprit de Christ n'est pas attristé dans notre âme. Même si c'est une question de reconnaître quelque chose à l'homme, quelle est la personne à qui vous pouvez le mieux ouvrir votre cœur ? À l'homme spirituel — celui qui marche le plus au-dessus du péché — voilà le sein dans lequel vous pouvez vous ouvrir de votre péché plus pleinement que dans tout autre. « Quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, *vous qui êtes spirituels*, redressez un tel homme dans un esprit de douceur » [Gal. 6, 1]. C'était exactement la perfection de la sainteté de Christ qui pouvait Lui permettre d'agir ainsi : un autre aurait craint les apparences. Si Christ avait été simplement innocent, au lieu d'être saint, L'aurions-nous trouvé là ? Jamais. La sainteté implique la puissance divine contre le péché ; l'innocence est simplement l'absence de péché. Ainsi, nous trouvons notre Seigneur, dans la pleine conscience de Sa propre sainteté parfaite, venant au baptême de Jean, et prenant Sa place avec ceux en Israël qui avaient des sentiments justes à l'égard de Dieu.

« Et Jésus, ayant été baptisé, remonta aussitôt, de l'eau ; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe, et venir sur lui. Et voici une voix qui venait des cieux, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Ne semble-t-il pas que ce merveilleux témoignage de Dieu le Père était la conséquence de l'accomplissement de toute justice par Christ dans les eaux du Jourdain ? C'était la réponse de Dieu à la place que Christ avait prise dans Sa grâce. C'était Dieu, jaloux pour la gloire de Son Fils, qui ne permettait pas qu'un doute puisse demeurer sur ce plus beau et ce plus humble des actes. Et c'est pourquoi, de peur que la pleine grâce de celui-ci ne soit pas ressentie, combien rapidement Dieu le Père dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » ! Ne pensez pas qu'*Il* a du péché. Mais si vous êtes là, Il y est avec vous ; si les brebis sont dans les eaux, le berger doit y entrer aussi. Le Père justifie immédiatement Son Fils : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Ce n'est pas simplement qu'Il était satisfait par cet acte seulement, mais c'est l'expression rétrospective du plaisir de Dieu. Elle réfute tout ce que le pauvre esprit de l'homme pouvait avoir — et a — retiré de cet événement. Il en est toujours ainsi dans la Parole de Dieu. S'il y a, pour ainsi dire, une porte fermée, la clé se trouve toujours à côté. S'il y a un cœur qui compte sur Dieu, et connaît la perfection de Son caractère, et qui est jaloux de l'honneur de Son Fils bien-aimé, Dieu est toujours avec lui. L'homme s'est efforcé de tirer profit de la grâce du Seigneur, prenant ainsi Sa place avec les hommes pieux en Israël, pour rabaisser Sa personne et Sa position même en lien avec Dieu Lui-même. Mais quand nous lisons avec un esprit soumis, qu'entendons-nous ? « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Nous verrons bientôt l'importance de cela, en lien avec ce qui suit ; mais je laisse le sujet pour le moment. Il n'y a rien, dans toute l'étendue de la Parole de Dieu, de si plein de bénédiction pour le croyant, que la personne de Christ et Ses voies ; mais cela demande une grande jalousie envers soi-même et la direction spéciale de l'Esprit Saint ; car qui est suffisant pour ces choses ? [2 Cor. 2, 16]

Chapitre 4

Il y a deux choses que nous pouvons remarquer, avant que notre Seigneur soit tenté par le diable. La première est qu'Il est reconnu de la manière la plus énergique comme le Fils de Dieu par Son Père ; la seconde, qu'Il est oint comme homme par le Saint Esprit. Maintenant, une chose semblable est vraie du croyant — bien entendu d'une manière inférieure. Toutefois, le croyant est reconnu comme fils de Dieu, et il a l'Esprit de Dieu qui lui est donné avant qu'il devienne l'objet propre des tentations de l'ennemi. Et c'est une distinction importante à garder à l'esprit. À strictement parler, la relation dans laquelle le pécheur est avec l'ennemi n'est pas sujette à la tentation. Il est un captif ; il est mené par le diable à sa guise. C'est une chose très différente de

la tentation ; car elle suppose une personne entièrement sous la puissance de Satan. Nous sommes tentés quand nous sommes hors de la puissance de l'ennemi, et parce que nous sommes enfants de Dieu. Ainsi, voyez-vous, tous les hommes ont affaire avec Satan d'une manière ou d'une autre. La grande masse de l'humanité sont ses esclaves ; mais ceux qui ont été délivrés par la puissance de Dieu, ceux qui par grâce sont les enfants de Dieu, deviennent les objets de ses assauts au moyen de la tentation. Ce n'est pas tant sa puissance que de tels doivent redouter ; car quand l'âme a reçu Jésus, la puissance de Satan est en réalité nulle ; elle est complètement anéantie, pour le croyant. Et c'est pourquoi nous sommes mis en garde plutôt contre ses ruses. Dans certains cas, il peut y avoir de la souffrance provenant de ses dards enflammés [Éph. 6, 16] ; mais même cela n'est pas sa puissance, qui n'est rien pour le croyant quand il regarde à Christ ; il doit seulement résister, et le diable s'enfuira loin de lui [Jacq. 4, 7]. Si Satan avait réellement du pouvoir, il est clair qu'il ne fuirait pas. Mais il l'a perdu, en ce qui regarde l'âme qui a reçu Christ. Mais alors, tandis que pour la foi le pouvoir de Satan est une chose détruite à la croix de Jésus, ses ruses sont une affaire très sérieuse ; et nous ne devons pas être ignorants de ses desseins [2 Cor. 2, 11]. Or Dieu s'est plu par grâce à nous donner sa manière de faire avec notre cher Seigneur. Que ce soit destiné à notre usage, comme le grand modèle et principe des tentations de Satan en tout temps, apparaît clairement de nombreuses observations évidentes et importantes.

En outre, nous savons, par l'évangile de Luc, que dans le cas de notre Seigneur, il y eut une tentation de Satan qui dura un temps très long, sur laquelle nous n'avons aucun détail. Il nous est seulement rapporté le fait que Jésus fut tenté par le diable pendant quarante jours. Mais les grandes tentations que le Saint Esprit s'est plu à enregistrer pour nous sont celles qui eurent lieu à la fin des quarante jours. Ne pouvons-nous pas conclure de là que dans la tentation de notre Seigneur, il y a eu deux parties : tout d'abord, celle qui n'était pas commune à l'homme, mais particulière à notre Seigneur ? Car nous ne sommes pas soumis à des circonstances telles que d'être conduits dans le désert pendant quarante jours. Mais, en second lieu, nous sommes exposés à des tentations semblables à celles qui nous sont données à la fin. Le Seigneur semble jeter un voile sur les premières, et dévoiler soigneusement ce par quoi, en principe, chaque enfant de Dieu peut être tenté à un moment ou à un autre. Nous verrons que ces trois tentations, présentées par Matthieu et Luc dans un ordre différent, nous donnent un aperçu admirable des voies de Satan quand il assaille ainsi les enfants de Dieu. Mais il est extrêmement doux de voir qu'avant même que Satan soit autorisé à tenter, la bénédiction de la reconnaissance du Fils par le Père est manifestée de la manière la plus complète. Et de fait, c'est quelque chose de semblable qui rend quelqu'un insupportable pour la haine de Satan. L'ennemi est bien conscient, quand Dieu convertit et vivifie une âme jusque-là morte dans ses fautes et dans ses péchés ; et immédiatement, il est prêt avec ses tentations. Elles n'ont pas, bien entendu, à se présenter dans le même ordre que pour notre Seigneur ; mais elles semblent être, plus ou moins, d'un caractère similaire à celles révélées ici.

Il est clair que la première tentation provenait des circonstances présentes de notre Seigneur. Il avait été tout ce temps dans le désert sans nourriture, et à la fin des quarante jours, il eut faim. Quand Moïse fut sans nourriture sur la montagne pendant la même durée, il était avec Dieu, et il fut miraculeusement soutenu. Mais la chose merveilleuse ici est que ce temps fut passé avec l'ennemi. Personne n'avait jamais connu cela, ni ne le connaîtra de même. Être tout ce temps dans la présence de Satan, dépendant de Dieu, était le plus grand honneur moral, quoique l'épreuve la plus difficile, par laquelle l'homme eût jamais à passer. Tout du long, le Seigneur est vu comme le Fils de l'homme, mais aussi comme le Fils de Dieu.

Cette remarque introductrice nous montre que la tentation se poursuivit pendant tout le temps que notre Seigneur fut au désert. « Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela il eut faim. Et le tentateur, s'approchant de lui, dit : Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains ». Quel que puisse être le but de Satan, c'est là une

partie centrale de sa tactique — il insinue un doute, un doute quant à notre propre relation avec Dieu. « Si tu es Fils de Dieu ». Or cherchez dans la Parole de Dieu autant que vous le voudrez, vous ne trouverez jamais que Son Esprit conduit une âme à douter. Et rien ne peut, de fait, être plus opposé à Sa manière de faire, que de sanctionner la méfiance envers Dieu. Et cela montre la subtilité extrême de Satan, qu'il a maintenant fait des enfants de Dieu eux-mêmes ses instruments, non seulement en se permettant des doutes en eux-mêmes, mais en aidant à en lever chez d'autres, souvent par une fausse allégation que ne pas se confier en Dieu est un signe d'humilité, et un désir d'être humble ! Mais la foi dit : « Nous avons toujours confiance » [2 Cor. 5, 6]. Non pas que nous ayons à reculer devant le jugement de nous-mêmes : nous trouvons que l'Écriture y exhorte. Ainsi, en 1 Corinthiens 11, les croyants sont de façon évidente exhortés à s'éprouver eux-mêmes, mais non pas avec l'idée de produire du doute. Au contraire, « que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange » ; car la question concernait la cène du Seigneur. Par la force de Sa grâce, le croyant doit s'examiner lui-même dans la pensée de venir à la table du Seigneur. Ce n'est pas une question de savoir s'il doit venir ou rester à l'écart : nous ne trouvons pas cela dans l'Écriture. D'un autre côté, je ne trouve pas que, parce que je suis un chrétien, peu importe l'état dans lequel je suis spirituellement. Mais chacun doit s'éprouver soi-même, et ainsi manger. Il est certain de trouver ce qui appellera l'humiliation. Il est important, pour une âme, de s'approcher de Dieu, et d'avoir Sa lumière jetée sur tout ce qui est en elle. Cela fournira le fondement pour l'humiliation de soi, non pas pour rester à l'écart. Tel est ce que l'Esprit de Dieu pose comme une règle générale pour la cène du Seigneur. Bien sûr, je ne parle pas là de cas de péché manifeste, où la défense de la gloire du Seigneur est nécessaire. Cela suppose un homme qui pratique le péché, et ne s'examine pas lui-même. Mais je parle maintenant de la marche habituelle de l'enfant de Dieu, et ce que nous lisons là est un examen minutieux de ce qu'il trouve en lui-même ; mais « qu'ainsi il mange ».

« *Si* tu es Fils de Dieu ». Notre Seigneur n'y ressemblait pas. Il n'y avait rien, extérieurement, qui en portait la démonstration. Si cela avait été le cas, il n'y aurait eu aucune place laissée pour la foi. Satan tire profit de l'abaissement de notre Seigneur dans la position qu'Il avait pris comme homme. Et en effet, rien ne pouvait être plus singulier que Lui se trouvant dans le désert et, comme nous le lisons en Marc, avec les bêtes sauvages. S'Il était réellement le Fils de Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, quel lieu dans lequel se trouver, et conduit là par l'Esprit, après que le Père eut parlé du ciel et L'eut reconnu comme étant Son Fils bien-aimé ! Mais il en était ainsi. Et de même maintenant, dans un sens moins élevé, pour les enfants de Dieu. Car peu importe combien ils peuvent être bénis de Dieu, ou combien véritablement ils sont reconnus comme Ses enfants et ayant Son Esprit habitant en eux, eux aussi, dans leur mesure, ont leur désert. « Comme mon Père m'a envoyé dans le monde, moi aussi je vous ai envoyés dans le monde » [Jean 17, 18]. Non pas dans quelque endroit plaisant où il n'y a pas de place pour l'épreuve, mais tout le contraire. Parce que nous appartenons à Dieu et au ciel, parce que nous avons le Saint Esprit, qui nous a scellés pour le jour de la rédemption [Éph. 4, 30], nous devons rencontrer Satan, mais avec la certitude que sa puissance est détruite, et que ses ruses sont ce à quoi nous avons à résister. Ce questionnement quant à la relation de Christ avec Dieu montre combien Satan était réellement à l'œuvre. Mais le Seigneur ne le dénonce pas comme étant Satan, jusqu'à ce que la rébellion ouverte contre Dieu soit manifestée. Quand il s'agit de simple subtilité, Il ne l'appelle pas Satan. L'ennemi est décrit de deux manières, dans l'Écriture. Il est appelé Satan et le diable. Ce dernier terme est celui qui implique son caractère d'accusateur et ses ruses ; le premier se réfère à sa puissance comme adversaire.

Nous devons attendre, même quand nous suspectons que c'est la puissance de l'ennemi qui est à l'œuvre, avant de nous prononcer absolument. Car s'il y a bien une tentation de la part du diable, Dieu met aussi une âme à l'épreuve, et cela peut être très acéré. De plus, même Dieu n'agit pas jusqu'à ce qu'une chose soit manifeste. Il montre une patience merveilleuse, tout le contraire de la hâte de l'homme. Il descend pour voir si le

mal est si grand, comme dans le cas d'Adam, et même de Sodome et de Gomorrhe. Mais il demeure toujours vrai que quoique Dieu puisse être, en d'autres choses, prompt, comme Il l'est à entendre le cri des siens dans la peine, Il est extrêmement lent à juger ; et rien ne manifeste davantage la connaissance pratique de Christ, et son effet dans nos âmes, que quand la même chose est vraie en nous. La précipitation à juger est la façon de faire de l'homme, en proportion de son manque de grâce ; et la patience n'est pas une question de connaissance, mais d'amour, qui tarde au sujet d'un autre, ne voulant pas se prononcer jusqu'à ce que tout espoir soit perdu. L'éruption dans la chair, qui semblait si menaçante, peut se révéler, après tout, n'être qu'en surface, et non pas profondément enracinée. Ainsi ici, nous voyons la patience même dans les actes du Seigneur envers l'adversaire. Ce n'est que quand il manifeste complètement ce qu'il est — seulement quand il demande l'adoration qui est due à Dieu seul — que notre Seigneur dit : « Va-t'en, Satan ». L'adversaire fuit alors immédiatement. Mais le Seigneur le laisse d'abord se dévoiler entièrement. C'est divinement sage. Parce que, bien que le Seigneur savait tout le temps qu'il était Satan, quel modèle cela aurait-il été pour nous ? Le Seigneur est ici l'homme béni dans la présence de Satan, nous montrant comment nous devons nous comporter dans les tentations qui viennent sur nous en tant que saints de Dieu.

Et laissez-moi vous dire autre chose quant à la tentation. Dans le sens dans lequel nous l'avons ici, elle est entièrement de l'extérieur. Notre Seigneur n'a jamais connu ce que c'était que d'être tenté de l'intérieur. Il fut « tenté en toutes choses comme nous » [Héb. 4, 15]. Mais le Saint Esprit le qualifie en ajoutant : « à part le péché »[5]. Ce n'était pas simplement qu'Il ne cédait pas au péché, mais qu'Il n'en avait jamais eu le principe — jamais le moindre mouvement de pensée ou de volonté contraire à Dieu. Il n'a jamais *connu* le péché. C'est en cela que nous différons tant de Lui. Nous avons quelquefois des causes d'humiliation profonde, parce que, outre le fait d'avoir affaire avec le diable à l'extérieur, nous avons une mauvaise nature à l'intérieur — ce que l'Écriture appelle « la chair », c'est-à-dire, le moi, la source de l'insubordination et de l'inimitié contre Dieu. C'est la source des désirs méchants, volontaires et impies en nous, qui naturellement ne cherchons jamais la volonté de Dieu, sauf seulement dans un esprit de crainte ; qui ne la cherchons jamais comme ce qui est aimé — nous ne le faisons jamais, jusqu'à ce que nous soyons nés de Dieu. Et même après cela, le même principe mauvais est encore là ; mais nous avons une nouvelle vie implantée par Dieu dans nos âmes, qui se complaît dans Sa volonté.

Mais bien que les tentations de notre Seigneur que nous avons ici viennent du dehors, toutefois Satan les adaptait aux circonstances dans lesquelles notre Seigneur se trouvait alors. Il avait été quarante jours sans nourriture, et le premier mot du tentateur est : « Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. Mais lui, répondant, dit : Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (v. 3, 4). Notre Seigneur se réfère au Deutéronome, faisant allusion à la manne, la nourriture quotidienne d'Israël, qui impliquait la dépendance de Dieu, et montrait qu'Israël n'avait pas besoin des ressources du monde pour son entretien. Ils n'avaient pas besoin de quelque riche contrée pour les entretenir par sa moisson abondante ; ils ne dépendaient pas non plus de l'or et de l'argent. Israël, avant d'avoir un pays à cultiver et les moyens d'en récolter, fut enseigné, seul avec Dieu. Dans le désert, où Il les avait amenés comme Son fils premier-né, Il les met à l'épreuve ; et le moyen pour cela, c'était de voir s'ils étaient satisfaits de Dieu et de la nourriture que Dieu leur fournissait jour après jour. Hélas, ils ne le furent pas !

Ici, la scène est entièrement changée. C'est un homme dans le désert ; et *Satan* y est — non pas Dieu. En esprit, Il demeurait toujours avec Son Père ; car même quand Il était sur la terre, Il était « le fils de l'homme qui est dans le ciel » [Jean 3, 13]. Il combinait ainsi deux choses dans Sa personne. Jour après jour, Il était l'homme dépendant de Dieu pour tout. Et ce fut là la première grande tentation du diable — faire appel à Ses besoins naturels terrestres. Il n'y avait pas de péché à avoir faim ; mais ç'aurait été un péché de ne pas se confier en

Dieu à cause du lieu désert. Dieu ne savait-Il pas qu'il n'y avait pas là de pain ? et n'était-ce pas Son Esprit qui L'avait conduit là ? Dieu Lui avait-Il dit de quitter le désert, ou de transformer les pierres en pain ? Il n'utiliserait pas Sa propre puissance de façon indépendante de la parole de Dieu. Et c'est le signe constant de la manière de faire de l'Esprit Saint dans les enfants de Dieu, qu'ils n'utilisent pas de puissance miraculeuse pour eux-mêmes ou pour leurs amis. Si nous regardons cela dans le Nouveau Testament, nous trouvons Paul opérant des miracles et utilisant la puissance de Dieu pour guérir les malades alentour. Mais l'utilisa-t-il jamais pour son propre entourage ? Au contraire, Paul laisse Trophime malade à Milet [2 Tim. 4, 20], et manifeste à son égard toute l'anxiété de quelqu'un qui n'aurait jamais eu le pouvoir de guérir le corps. Quand Épaphrodite fut malade, nous voyons l'exercice d'une foi qui savait que la volonté de Dieu, avec son acceptation, valait autant que mille miracles. Les miracles n'avaient pas en eux-mêmes le caractère élevé d'exercer l'âme dans la dépendance de Dieu. Obéir à Dieu, se soumettre à Lui, avoir confiance en Lui, est ce dont l'homme naturel est incapable. La puissance seule n'atteint jamais aussi haut. C'est pourquoi, dans le cas de notre Seigneur Lui-même, nous ne trouvons jamais qu'Il mette Ses œuvres de puissance au même niveau que l'obéissance. Non, Il parle même de Ses disciples comme de ceux qui feraient de plus grandes œuvres que Lui n'en avait faites [Jean 14, 12]. Mais l'obéissance était ce qui caractérisait Christ : cela ne fut jamais trouvé dans un simple enfant d'Adam.

C'est là, en face de Satan, que notre Seigneur trouve Sa force ; non en faisant des miracles, ou dans une provision quelconque qu'Il ait pu avoir faite pour Lui-même, mais dans la Parole de Dieu. La faim peut avoir des besoins légitimes, mais Il était ici tenté par Satan, et Il ne voulait pas se soustraire à l'épreuve tant qu'elle n'était pas terminée ; Il ne veut pas changer Ses circonstances ou lever un doigt pour Lui-même : Il s'attend à Dieu. « L'homme ne vivra pas de pain seulement », répond-Il, « mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». La parole de Dieu l'avait conduit là, car le Saint Esprit agit par la Parole, et Il ne voulait pas quitter le désert jusqu'à ce que la parole de Dieu L'en fasse sortir. Cela met complètement de côté les tentations de Satan. Mais plus que cela : cela manifeste le véritable secret de la vie dans la dépendance de Dieu, jour après jour, car la nourriture de la vie nouvelle est la Parole de Dieu. Combien cela nous montre de quelle immense importance doit être la Parole écrite, et de l'avoir comme notre pain ordinaire jour après jour ; non simplement la lire comme une tâche ou un devoir formel, mais, comme elle l'est de fait, la provision divinement appropriée pour l'enfant de Dieu ! Il est bon pour chacun de l'étudier, parce qu'il est de toute manière bénéfique pour l'âme jour après jour de la lire intelligemment, avec le cœur, comme ceux qui la reçoivent de Dieu Lui-même. Et Dieu ne donne pas ce que le cœur de l'homme ne peut absorber, mais ce qui est adapté à nos besoins journaliers. « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».

Ceci est donc la réponse de notre Seigneur à la première tentation. Pourquoi changerait-Il les pierres en pain ? Il s'appuyait sur la parole de Dieu : Son Père ne Lui avait pas dit de faire ainsi. Ainsi devrait-il toujours en être pour nous. Là où nous n'avons pas d'expression claire de la pensée de Dieu, c'est toujours notre place d'attendre jusqu'à ce que nous l'ayons. Quelquefois, cela peut manifester notre faiblesse, que de ne pas connaître la pensée de Dieu, et cela nous est désagréable. L'agitation aimerait aller quelque part, ou *faire* quelque chose, mais ce n'est pas la foi. La foi se montre en attendant que Dieu manifeste Sa volonté.

La tentation suivante n'était pas une tentation personnelle, mais en lien avec la religion, comme la première avait été en lien avec les besoins du corps. Nous trouverons que l'ordre est différent dans Luc. Mais ici, dans la seconde tentation mentionnée, nous avons ce que j'appellerais la tentation religieuse. Le Seigneur avait dit que l'homme « vivrait de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Le diable L'emmène donc dans la sainte cité, Le met sur le faîte du temple, et fonde sa tentation sur ce point précis de la réponse du Seigneur — la parole de Dieu. Il dit, en quelque sorte : Voici une parole de Dieu pour toi : « Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre ». Tout à fait vrai. C'était

la parole de Dieu, et évidemment prononcée au sujet du Messie. Mais dans quel but Satan l'utilisait-il ? Il dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit », etc. C'était faire un mouvement sans Dieu — faire quelque chose de soi-même. L'Écriture ne disait pas : Jette-toi en bas toi-même, parce que Dieu a donné des ordres à Ses anges à ton sujet, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre. Le Seigneur ne s'écarterait pas de l'Écriture parce que Satan l'utilisait mal. Il nous montre, de la manière la plus instructive, que nous ne devons pas quitter notre lieu fort parce qu'il peut être tourné contre nous. Notre Seigneur n'entre pas dans des distinctions subtiles, ni n'analyse ce que Satan avait dit, mais Il nous a donné ce qui devrait être, si je puis dire, le mode standard d'agir pour tout homme chrétien. Il y a ceux qui peuvent avoir le discernement spirituel pour voir que Satan pervertissait le passage qu'il citait ; mais beaucoup ne l'ont pas. Le Seigneur prend une base large, en traitant avec l'adversaire. Il s'appuie sur ce que tout chrétien devrait savoir et sentir, et c'est : « *Il est encore écrit* : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Il cite une parole de Dieu claire et positive, que Satan détruisait par l'utilisation qu'il faisait du psaume 91. C'est là le lieu fort d'un croyant qui peut avoir affaire à quelqu'un qui raisonne subtilement sur l'Écriture. « Il est encore écrit ». Il peut faire appel à ce qui est palpable et clair. On trouvera que là où une personne applique systématiquement mal l'Écriture, il détruit quelque principe fondamental de la Parole de Dieu. Tout ce qui est faux est contraire à quelque passage clair de l'Écriture. C'est là une grande grâce. Le croyant tient ferme à ce qui est sûr ; il ne quittera pas ce qu'il comprend pour quelque chose qu'il ne comprend pas. Il peut être rendu perplexe par ce que l'adversaire produit, et peut n'avoir qu'une suspicion croissante qu'il a tort. Mais il peut se dire : Je ne peux jamais abandonner ce qui est au-delà de tout doute pour ce que je ne connais pas. En d'autres termes, il tient la lumière, et refuse les ténèbres.

C'est ainsi, me semble-t-il, que notre Seigneur traite avec Satan. Il aurait pu l'écarter d'emblée sur la base de raisonnements, et avoir montré le but pervers dans lequel Satan faisait usage de l'Écriture ; mais Il traite avec lui plutôt sur des bases morales, ce dont chaque chrétien est capable de juger. Est-ce que je trouve un passage de l'Écriture utilisé dans le but de me faire perdre confiance en Dieu ? Immédiatement, je prends ma position : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne dois jamais douter que le Seigneur sera pour moi. Si je fais quelque chose pour L'éprouver, pour voir s'Il sera pour moi, c'est à la fois de l'incrédulité et de la désobéissance. C'est de nouveau une allusion à l'histoire d'Israël, et une autre citation du livre du Deutéronome. En effet, notre Seigneur tire chaque réponse aux tentations, comme on l'a remarqué depuis longtemps, du livre du Deutéronome. Vous trouverez en Exode 17 que les Israélites ont tenté l'Éternel en demandant : Est-Il au milieu de nous, ou n'y est-Il pas ? Cela ne veut pas dire qu'ils L'ont provoqué par l'idolâtrie, ou ont refusé de faire Sa volonté. Ce n'est pas ici une question de péché manifeste, mais d'incrédulité quant à Sa bonté et à Sa présence — d'incrédulité, en un mot, quant au fait que Dieu est pour nous. C'est exactement ce que plaide notre Seigneur. Me jeter en bas afin de montrer que l'Écriture est vraie et que les anges me porteront ! Je n'ai pas besoin d'une telle chose ; je suis tout à fait certain que si j'étais jeté en bas, les anges seraient là pour me soutenir. Si vous avez quelqu'un que vous suspectez d'être déshonnête chez vous, vous serez peut-être disposé à le mettre à l'épreuve d'une manière ou d'une autre. Mais qui penserait à mettre à l'épreuve quelqu'un en qui il a pleine confiance ? C'est là exactement le sens de la réponse de notre Seigneur : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Son âme repoussait l'idée d'éprouver Dieu, pour voir s'Il soutiendrait Son Fils. Dieu peut L'éprouver ; Satan peut Le mettre à l'épreuve ; mais quant à ce que Lui tente le Seigneur, comme si le Seigneur Son Dieu avait besoin d'être mis à l'épreuve, s'Il serait fidèle à Sa parole — loin de Lui une telle pensée ! Il ne voulait pas en entendre parler un seul instant.

La tentation qui est la deuxième en Matthieu, Luc la présente comme la troisième. Pourquoi cela ? Certainement, nous ne devrions pas lire l'Écriture comme si de telles différences n'avaient pas pour but de

susciter une investigation. Nous devons prendre soin de ne pas mal interpréter l'Écriture ; mais l'Écriture est faite pour être comprise. Je dis de ces ordres différents dans lesquels sont mises les tentations, que tous deux sont justes, tous deux sont inspirés de Dieu. Si tous deux avaient pour but de rapporter la tentation exactement telle qu'elle eut lieu, il est clair qu'ils ne seraient pas justes ; mais Dieu a un but plus élevé. Dieu a écrit pour notre instruction, et Dieu s'est plu, dans les différents évangiles, à donner les faits de la manière qui est la plus instructive. Matthieu rapporte simplement la tentation de façon historique, telle qu'elle eut lieu. C'est pourquoi, en Matthieu, nous avons des indications de temps : « *Alors* le diable le transporte », etc. Dans Luc, il n'y a pas une telle pensée ; c'est simplement : « *Et* le diable », etc. Ce mot nous y prépare d'emblée. Il est clair qu'il y avait eu ces différentes tentations, mais Luc les donne de manière à ne pas nous indiquer l'ordre dans lequel elles ont eu lieu.

C'est une remarque générale, vraie de tout l'évangile de Luc, qu'il s'écarte habituellement du simple ordre des faits, pour donner un arrangement convenable au but qu'il avait en vue. Dans son ensemble, l'évangile de Luc est caractérisé comme donnant les faits de la vie de notre Seigneur dans un ordre qui est approprié à la doctrine qu'Il enseignait. Ainsi, vous trouverez en Luc que même la généalogie de notre Seigneur n'est pas donnée à sa place habituelle ; c'est un écart de la simple série naturelle ; et il y a, à la place de cela, un ordre moral. Prenez le cas de la prière du Seigneur : Luc la donne à un endroit tout à fait différent de Matthieu, qui la place dans le merveilleux discours communément appelé sermon sur la montagne ; et comme la prière formait une partie des plus importantes des nouveaux principes que le Seigneur introduisait, ainsi elle forme l'un des sujets principaux du discours du Seigneur. Luc ne parle pas de cette prière jusqu'au chapitre 11, parce que notre Seigneur indique là les grandes ressources de la vie spirituelle, comment elle doit être entretenue et soutenue dans l'âme. Et cela, il nous le montre à partir de l'histoire de Marthe et Marie (Luc 10). D'où vient que Jésus approuvait le chemin et la marche de Marie plutôt que ceux de Marthe ? Ce n'est pas qu'Il ne les aimait pas toutes deux, ni que Marthe n'avait pas un véritable amour personnel pour le Sauveur, et que son cœur n'était pas vrai envers Lui. Mais il y avait une immense différence entre elles. Qu'est-ce que c'était, et pourquoi ? Luc nous donne la différence morale. Quand Marthe était toute occupée de ce qu'elle pouvait faire pour le Seigneur, pour Lui montrer son amour, Marie était occupée du Seigneur Lui-même — assise à Ses pieds, écoutant Sa parole. L'une était pleine de ce qu'*elle pouvait faire* pour Christ ; l'autre, pleine de *Christ Lui-même* ; et rien de ce qu'elle pouvait faire n'avait la moindre conséquence à ses yeux, comparé avec Christ Lui-même. Ainsi nous trouvons, dans une autre circonstance, Marie brisant le vase d'albâtre pour oindre les pieds de Jésus — une action peu considérée par les autres ; et pourtant, ce qu'elle avait fait devait être publié dans le monde entier. Notre Seigneur met en évidence en Luc ce point important — la parole de Dieu, l'attente de Jésus, étant le premier grand moyen de fortifier la nouvelle vie spirituelle ; et c'est pourquoi, immédiatement après ce récit de ces sœurs, nous trouvons la demande des disciples pour être enseignés sur comment prier. Cela avait en fait eu lieu bien longtemps auparavant ; mais ils sont réunis ensemble sous cette forme particulière par Luc, pour bien marquer le lien entre la parole de Dieu et la prière.

De même, dans la tentation, Luc s'écarte de l'ordre des faits et nous donne la succession morale. Matthieu rapporte ici simplement les faits tels qu'ils ont eu lieu. Luc les met par ordre d'importance, et s'élève de l'épreuve naturelle à l'épreuve mondaine, et puis à la tentation religieuse. Car il est tout à fait clair que la tentation par la Parole de Dieu était bien plus difficile pour quelqu'un qui appréciait Sa parole par-dessus tout, que celle qui pouvait faire appel aux besoins naturels ou à l'ambition du monde. C'est pourquoi Luc met cette tentation en dernier. En Matthieu, il n'en est pas ainsi, mais nous avons, en troisième position, la tentation par le monde. « Le diable le transporte encore sur une fort haute montagne, et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si, te prosternant, tu me rends hommage » (v. 8, 9).

Là, sur-le-champ, le diable était manifesté. L'idée même de présenter un objet d'obéissance et d'adoration entre l'âme et Dieu faisait immédiatement détecter qu'il s'agissait soit du diable lui-même, soit d'un de ses instruments. C'est pourquoi le Seigneur l'appelle tout de suite « Satan ». « Alors Jésus lui dit : Va-t'en, Satan, car il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul » (v. 10). S'il s'était agi d'un apôtre, il en aurait été exactement de même. Si l'un d'entre eux s'était laissé entraîner au point de suggérer une chose pareille, le Seigneur aurait dit « Satan » de la même façon. N'est-ce pas très solennel pour nous, quand nous avons affaire à des chrétiens même qui peuvent être devenus, pour un temps, des instruments de Satan ? Le Seigneur n'hésita pas, en une occasion, à dire « Satan » à Pierre lui-même ; et pourtant, il était le chef des douze — le premier en dignité parmi les apôtres de l'Agneau. Et pourtant, notre Seigneur Lui-même, après avoir mis un honneur signalé sur Pierre et lui avoir donné un nouveau nom, n'hésite pas à dire « Satan » à Pierre, comme à l'ennemi lui-même. Tout cela met en évidence un principe important, pour notre propre manière d'agir en ayant affaire même avec un enfant de Dieu.

En répondant à la troisième et dernière tentation, notre Seigneur s'en tient encore au livre du Deutéronome. Pourquoi ? Parce que le Deutéronome est le livre qui considère Israël après qu'il a complètement manqué sous la loi, et quand Dieu introduit le nouveau principe de la grâce et montre non la simple justice de la loi, mais celle qui est de la foi. L'apôtre Paul cite aussi le Deutéronome dans le même but. C'est le livre qui indique la place de l'obéissance, quand ce n'est plus simplement une question d'observation de la loi. Le Seigneur Jésus prend ici cette même position. Il ne témoigne pas de ce qu'Il aurait pu faire comme une personne divine. Comme tel, Il se serait tenu sur un terrain où nous ne pouvions pas Le suivre. Mais tout au long de cette tentation, Il prend la posture qui nous convient, comme à tous ceux qui désirent Le suivre. La seule chose juste et convenable, pour un homme pieux, en rencontrant les tentations, est le terrain de l'obéissance de la foi : on se tient ainsi dans la confiance de ce que Dieu est dans Sa bonté. Le Seigneur ne voulait à aucun prix s'écarter de ce qui était la position juste et convenable pour un serviteur de Dieu en Israël. Si une personne était pieuse, sa position était de confesser et d'être baptisée du baptême de la repentance. Notre Seigneur se trouve Lui-même immédiatement avec ceux qui sont tels, quoique dans Son cas, c'était l'accomplissement de la justice, alors qu'avec nous, c'est la reconnaissance du péché. Lui qui seul aurait pu s'appuyer sur la justice légale, la prend comme justifiant Dieu à tous égards, et non comme la simple justice de l'homme. Satan peut placer la tentation devant Lui sous toutes ses formes ; mais c'est inutile. Son seul souci est de justifier Dieu, et jamais de s'arroger quelque chose pour Lui-même. L'ennemi était déjoué, pour la gloire de Dieu, par un homme obéissant et dépendant.

Je crois que les principes placés devant nous dans ce chapitre sont de la plus grande importance pratique pour les enfants de Dieu. Les quelques remarques que j'ai faites peuvent aider à diriger les âmes vers la valeur pratique de ces tentations de notre Seigneur, pour nous guider dans notre propre chemin. C'est pourquoi je recommande tout le sujet à l'attention du lecteur, comme un sujet qui, bien qu'il puisse avoir été placé devant nous bien des fois, et que nous ayons souvent médité sur sa valeur pratique, peut toujours réclamer notre attention, comme il récompensera certainement notre étude avec prière.

Il peut être instructif de comparer les différentes manières par lesquelles le Saint Esprit introduit le ministère de notre Seigneur dans les évangiles. Et quand je parle de Son ministère, vous comprendrez que je veux dire Son service public, car il y a eu bien des choses concernant le Seigneur — des miracles effectués et des discours remarquables prononcés — avant qu'Il ne soit formellement entré dans le cours de Son ministère. Ce que je désire maintenant remarquer, c'est la sagesse selon laquelle Il nous a donné une vue distincte de notre Seigneur, dans chacun de ces différents récits inspirés. Nous pouvons suivre avec révérence Celui à qui il a plu de les donner sous une forme si variée — omettant certaines déclarations dans certains, et les présentant dans

d'autres ; modifiant de temps en temps l'ordre des événements racontés, pour atteindre ainsi plus parfaitement Son but. En comparant ces récits, nous pouvons voir que le Saint Esprit conserve toujours le grand dessein de chaque évangile, et c'est la base de toute interprétation juste. Nous trouverons, en gardant toujours à l'esprit l'objectif auquel Il tend, que nous avons en cela le principe selon lequel les évangiles ont été écrits, et en conséquence, ce qui seul nous permettra de les comprendre correctement.

J'ai déjà montré, pour commencer par l'évangile de Matthieu, que tout du long, le Saint Esprit place devant nous le Messie avec les preuves les plus complètes de Sa mission de la part de Dieu, mais, hélas, un Messie souffrant et rejeté, et cela en particulier par Son propre peuple ; et, parmi eux, rejeté surtout par ceux qui, humainement parlant, auraient eu le plus de raison de Le recevoir. Certains étaient-ils plus particulièrement remarquables pour leur justice, selon l'estime de la nation ? Si les pharisiens l'étaient, qui a été plus acharné contre Lui ? Certains étaient-ils célébrés pour leur connaissance des Écritures ? Les scribes étaient ceux qui s'entendirent avec les pharisiens contre Lui. Les sacrificateurs, jaloux de leur position, seraient naturellement opposés à quelqu'un qui manifestait la réalité d'une puissance divine, administrée par le Fils de l'homme sur la terre, dans le pardon des péchés. Toutes ces choses sont manifestées là avec une force et une clarté frappantes dans l'évangile de Matthieu. Mais, bien que nous ne soyons pas encore arrivés à ces détails, déjà le dessein principal du Saint Esprit se dévoile dans la manière dont notre Seigneur est présenté comme entrant dans Son ministère public, dans la portion qui est maintenant devant nous.

Tout d'abord, aucune mention n'est faite, en Matthieu, de ce qui se passa à Jérusalem. Humainement parlant, Matthieu était aussi susceptible que le bien-aimé disciple Jean, d'avoir connu et de s'être enquis des circonstances précédentes de notre Seigneur, et en particulier de Son lien avec cette ville. Pourtant, de bien des choses qui sont données en Jean, pas un mot ne se trouve dans Matthieu. Dans le quatrième évangile, nous avons une députation venant de Jérusalem pour voir d'abord Jean le baptiseur, et puis notre Seigneur est reconnu comme l'Agneau de Dieu et comme Celui qui baptise de l'Esprit Saint. Puis nous trouvons notre Seigneur se faisant connaître à plusieurs personnes ; parmi elles, à Simon Pierre, après qu'André son frère a déjà été dans la compagnie du merveilleux étranger. Puis Philippe est appelé, lequel trouve Nathanaël ; et ainsi, l'œuvre du Seigneur se propage d'une âme à l'autre, soit que le Seigneur attire à Lui directement, soit par l'intervention de ceux qui ont déjà été appelés. Tout cela est entièrement omis ici. Puis, de nouveau, en Jean 2 nous est donné le premier miracle, ou signe, par lequel Christ manifeste Sa gloire — la transformation de l'eau en vin ; après quoi, notre Seigneur monte à Jérusalem et exécute le jugement sur la cupidité qui régnait alors même dans la cité qui se vantait de sa sainteté. Nous avons aussi un petit aperçu incident de ce que notre Seigneur faisait pendant Son temps à Jérusalem. Il opérait là des signes miraculeux, et beaucoup croyaient en Lui, quoique d'une manière charnelle. Jésus, est-il dit, « Lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes »[v. 24] ; mais Il ouvre la grande doctrine de la nouvelle naissance, et montre la croix — Lui-même devant être ainsi fait péché, comme le serpent fut élevé par Moïse dans le désert, afin que quiconque croit en Lui « ne périsse pas, mais ait la vie éternelle »[3, 15]. Tout cela eut lieu avant les circonstances relatées en Matthieu. Une fois que cela est vu, tout lecteur attentif de la Parole de Dieu doit en être frappé. Il n'est pas possible que ces choses aient été inconnues de Matthieu ; elles ne pouvaient manquer d'être nommées et commentées si, en dehors de l'inspiration, vous le considérez comme un simple disciple. André, Pierre et Jean, et le reste, auraient raconté bien des fois leur première rencontre avec le Seigneur. Pourtant, Matthieu n'en dit pas un mot ; ni non plus Marc ou Luc — seulement Jean. Maintenant, quand nous examinons les évangiles ensemble, nous trouvons la véritable solution. Ce n'est pas l'ignorance d'un évangéliste, ni la connaissance d'un autre, qui explique soit les omissions soit les insertions. Dieu a donné un récit de Jésus tel qu'il imprime parfaitement la leçon qu'Il enseignait dans chaque évangile.

Pourquoi tout ce que nous avons relevé apparaît-il de façon appropriée dans Jean ? Clairement, parce que c'est en accord avec la vérité qui y est enseignée. Dans Jean, nous avons la ruine complète de l'homme — du monde — depuis le début. Le premier chapitre nous donne la preuve pratique de ce qu'était le judaïsme — le Seigneur n'étant pas reçu par les siens, quoique dûment venu, et ainsi appelant Ses propres brebis par leur nom, et les menant dehors [10, 3]. Car le témoignage de Jean le baptiseur n'a aucun effet durable sur la masse du peuple ; il peut passer de bouche en bouche, mais il tombe sans être écouté dans les oreilles de ceux qui n'ont pas la foi : « Vous n'êtes pas de mes brebis, comme je vous l'ai dit » [10, 26]. Nous avons là les brebis appelées individuellement par leur nom, et l'une d'elles recevant un nouveau nom tout à fait conforme au caractère de l'évangile de Jean. En Matthieu, nous n'avons aucun de ces incidents frappants, parce que là, le Saint Esprit place devant nous Jéhovah-Jésus, le Messie, opérant des miracles, accomplissant la prophétie, exposant le royaume des cieux — mais dans le besoin, méprisé, et compagnon de ceux qui sont tels en Galilée ; car Il n'est pas vu là comme le Fils de Dieu, que ce soit de toute éternité ou comme né dans le monde ; mais Il prend Lui-même une position de séparation, pour accomplir le grand oracle que le prophète Ésaïe avait été inspiré de Dieu pour révéler, des centaines d'années auparavant. Car vous remarquerez que le fait que notre Seigneur quitte Nazareth et vienne habiter à Capernaüm est présenté ici comme l'accomplissement de ce qui avait été dit par le prophète Ésaïe, disant : « Terre de Zabulon, et terre de Nephthali, chemin de la mer au-delà du Jourdain, Galilée des nations ». C'était en dehors du lot normal d'Israël, dans cette partie qui doit encore appartenir à Israël, dont certaines des tribus avaient pris possession, bien que, strictement parlant, elle soit au-delà des limites du pays promis. Le Seigneur traverse la Galilée des nations, et en tout cela, Il accomplissait la prophétie. Les Juifs auraient certainement dû le savoir. Le peuple qui était assis dans les ténèbres a ainsi « vu une grande lumière ; et sur ceux qui étaient assis dans la région et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée ».

Maintenant, si nous nous tournons vers le prophète Ésaïe, nous trouverons encore un peu plus l'importance de cette citation. Elle fait partie d'un grand courant prophétique dans lequel le Seigneur met à nu la rébellion extrême d'Israël, et les jugements tombant sur Son peuple, parce qu'ils ne voulaient pas écouter Sa voix. Sa main était étendue contre eux : « Pour tout cela, sa colère ne s'est pas détournée, et sa main est encore étendue » (És. 5, 25). Au milieu de ces opérations de Dieu, nous trouvons la gloire du Seigneur révélée (chapitre 6). Nous savons maintenant, comme Jean 12 nous le déclare, que cette gloire est dans la personne de Christ. C'est en accord avec cela qu'il est annoncé en Ésaïe 7 qu'il devait y avoir une naissance entièrement au-dessus de la nature. Ce n'était plus Celui qui était assis sur un trône élevé, à l'écart des hommes, quoique les hommes reçoivent un message de grâce de Sa part au milieu du jugement, mais le chapitre 7 révèle le grand fait de l'incarnation. Le roi de gloire, l'Éternel des armées, devait devenir un petit enfant, né d'une vierge. Le chapitre suivant révèle un autre fait. Israël ne se souciait pas plus de l'enfant glorieux de la vierge que des avertissements de Dieu auparavant. Au contraire, ils L'ont méprisé et rejeté. En conséquence, le chapitre 8 suppose un résidu pieux de plus en plus isolé au milieu d'un horrible état de choses en Israël qui, se joignant aux Gentils, dira : « Conjuration ». Israël prend alors la position d'une incrédulité complète. Les Juifs seront les meneurs, dans cette rébellion contre Dieu. Mais, au milieu de tout cela, que fait-Il ? « Lie le témoignage, scelle la loi parmi mes disciples. Et je m'attendrai à l'Éternel qui cache sa face de la maison de Jacob, et je l'attendrai. Voici, moi et les enfants que l'Éternel m'a donnés, nous sommes pour signes et pour prodiges en Israël de la part de l'Éternel des armées qui demeure en la montagne de Sion » [v. 16-18]. C'est-à-dire qu'il y a une déclaration distincte que Dieu se réjouira d'avoir un petit résidu au milieu d'Israël ; et alors qu'Israël rejette le Messie, un résidu séparé apparaît, et la bénédiction viendra à la fin dans toute la plénitude de la grâce. Pourtant, au début, ce serait une chose petite et méprisée ; et c'est exactement la circonstance que notre

Seigneur mettait maintenant en évidence. « Et s'ils vous disent : Enquérez-vous des évocateurs d'esprits… un peuple ne s'enquiert-il pas de son Dieu ? ira-t-il aux morts pour les vivants ? À la loi et au témoignage ! S'ils ne parlent pas selon cette parole, il n'y a pas d'aurore pour lui ». En conséquence, la prophétie se poursuit : « Toutefois l'obscurité ne sera pas selon que la détresse fut sur la terre, quand au commencement il pesa légèrement sur le pays de Zabulon et le pays de Nephthali, et plus tard s'appesantit sur elle,… chemin de la mer, au-delà du Jourdain, Galilée des nations : le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière [le Messie] ; ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre de la mort,… la lumière a resplendi sur eux ». Il montre après cela, dans cette prophétie, que (tandis que l'affliction de la part des Gentils sur la nation serait plus grande que jamais, et que l'oppression romaine surpasserait de beaucoup celles des Chaldéens autrefois, toutefois) le Messie serait là, méprisé et rejeté des hommes, ou plutôt des Juifs, et que dans le même temps, alors qu'Il est ainsi méprisé par le peuple qui aurait dû reconnaître Sa gloire, une grande lumière jaillirait dans l'endroit le plus méprisé, dans la Galilée des nations, parmi les plus pauvres en Israël, là où les Gentils étaient mêlés avec eux — un peuple qui ne pouvait pas même parler correctement sa propre langue. C'est là que cette brillante lumière céleste devait jaillir ; c'est là que le Messie serait reconnu et reçu. Ainsi, nous pouvons voir comment cette prophétie correspond parfaitement à l'évangile que nous considérons. Car nous avons ici quelqu'un qui est Jéhovah le Messie, un roi divin — non pas un simple homme, mais rejeté par la nation et méprisé par les chefs, se faisant connaître en grâce à ceux qui étaient les plus dédaignés dans la périphérie, en allant vers les Gentils. Ce que les rois avaient cherché en vain, ce que les prophètes avaient désiré de voir, il était donné à *leurs* yeux de le contempler. Le Seigneur commence à séparer Lui-même un résidu en Israël dans la Galilée des nations. Cela poursuit et confirme l'objectif de Matthieu depuis le début.

Mais il y a plus que cela. « Dès lors Jésus commença à prêcher et à dire : Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché » (v. 17). Il est clair que cela commence Sa prédication publique. Le discours à Nicodème était tout à fait différent. Pourquoi n'avons-nous rien de semblable à la femme samaritaine, en Matthieu ? Comment cela s'accorde-t-il avec l'évangile de Jean ? En Matthieu, le sujet est l'accomplissement des prophéties concernant le Messie, et Dieu montrant qu'il n'y avait, de Son côté, aucun manquement au témoignage jusqu'à ce que s'achève l'œuvre du baptiseur. Jésus attend cela en Matthieu. Dans Jean, Il n'attend rien. Il donne là le plus grand témoignage possible concernant le royaume de Dieu ; la nécessité d'une vie que l'homme ne possédait pas naturellement, que Dieu seul pouvait donner ; et la nécessité de la croix comme expression du jugement par Dieu du péché, en grâce pour les pécheurs — pour le monde. De sorte que le discours de Jean 3 consiste en ces deux parties — une vie donnée de Dieu qui est parfaitement sainte ; et Jésus mourant en expiation pour les péchés de la vieille vie, qui ne pouvait jamais entrer dans la présence de Dieu. Car bien que les croyants doivent avoir la nouvelle vie, cependant cela ne peut ôter le péché. La mort est nécessaire aussi bien que la vie, et le Sauveur pourvoit aux deux. Il est la source de la vie comme Fils de Dieu, et Il meurt comme Fils de l'homme. Et c'est ce qu'Il met en évidence de façon frappante dans le début de l'évangile de Jean.

Dans Matthieu, comme je l'ai dit, nous avons Jésus attendant jusqu'à ce que le témoignage de Jean le baptiseur soit terminé, et alors Il entre dans Son ministère public. Ces choses sont en parfaite harmonie. S'il avait été dit que notre Seigneur prêchait le royaume des cieux à Nicodème, cela aurait semblé être une contradiction ; mais Il ne le fit pas. À lui, Il montra la nécessité d'une nouvelle naissance, pour que quelqu'un puisse voir le royaume de Dieu. Mais dans Matthieu, Il s'occupe de ce qui regarde la terre — le royaume des cieux, selon la prophétie de Daniel. Il attend donc jusqu'à ce que le précurseur terrestre eut fini sa tâche. C'est pour cela que Matthieu laisse de côté toute allusion à quoi que ce soit de public concernant Christ, avant que

Jean soit jeté en prison. Il présente aux Juifs le royaume des cieux comme ce qui était en accord avec leurs prophètes.

Dans l'évangile de Luc, voyons comment le ministère de notre Seigneur commence. Le chapitre 4 suffira pour mon propos. Le Seigneur retourne dans la puissance de l'Esprit en Galilée : « Et sa renommée se répandit par tout le pays d'alentour. Et lui-même enseignait dans leurs synagogues, étant glorifié par tous. Et il vint à Nazareth où il avait été élevé ». C'est une scène qui précède ; Il n'est pas encore à Capernaüm. Matthieu laisse tout cela de côté. C'est des plus frappant, parce que Luc n'était pas l'un de ceux qui étaient personnellement avec notre Seigneur, alors que Matthieu l'était. Mais à moins que vous ne croyiez que c'est Dieu qui a guidé la main de chacun des écrivains, et mis Son propre sceau dessus, vous êtes incapable de comprendre l'Écriture ; vous ajouterez vos propres pensées, au lieu d'être soumis à la pensée de Dieu. Ce que nous voulons, c'est nous confier à Dieu, qui nous éclaire par Sa propre lumière bénie et infinie. Pourquoi Dieu nous donne-t-Il cet incident à Nazareth en Luc, et nulle part ailleurs ? Est-ce le Messie ? Non ; tel n'est pas l'objet de Luc. Ce n'est pas non plus Son ministère dans l'ordre dans lequel il se produit : c'est ce que vous trouverez dans Marc. Mais Luc, tout comme Matthieu, modifie l'ordre des événements, dans le but de mettre en lumière l'objet moral de chaque évangile. Luc nous donne cette circonstance dans la synagogue ; Matthieu ne le fait pas. Si quelqu'un a lu l'évangile de Luc avec une intelligence spirituelle, quelle est l'impression uniforme qui est communiquée à l'esprit ? Il y a un homme béni, oint du Saint Esprit, qui avance en faisant le bien. En effet, c'est précisément la manière selon laquelle Pierre résume la vie de Jésus dans les Actes, quand il Le prêche à Corneille : « Jésus qui était de Nazareth, comment Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec lui » [Act. 10, 38]. Et alors, il donne un récit de Son œuvre merveilleuse dans Sa mort et Sa résurrection, et de ses fruits pour le croyant.

En ouvrant donc l'évangile de Luc, quel est le premier incident du ministère de notre Seigneur qui nous y est rapporté ? À Nazareth, le village le plus méprisé de la Galilée, l'endroit où notre Seigneur était certain d'être raillé — dans Son propre pays, là où Il avait vécu tous les jours de Sa vie privée d'obéissance bénie rendue à l'homme et de dépendance envers Dieu — dans ce même endroit, Il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et se tint debout pour lire dans le prophète Ésaïe, où il était écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance,... pour publier l'an agréable du Seigneur. Et ayant ployé le livre ». Il s'arrêta en plein milieu d'une phrase. Pourquoi donc ? Pour la raison la plus précieuse. Il était venu ici-bas comme un héraut de la grâce, ministre de la bonté divine pour les hommes pauvres et misérables. Dans la prophétie d'Ésaïe, il y avait le jugement mêlé avec la miséricorde. L'évangile de Matthieu souligne le jugement sur les Juifs et la miséricorde pour la Galilée méprisée. Mais ici, c'est une chose plus vaste. Dans Luc, il n'y a pas un mot à propos du jugement ; rien n'apparaît que la plénitude de la grâce qui était en Christ. Il était venu avec toute puissance et volonté pour bénir : l'Esprit de l'Éternel était sur Lui dans ce but. Il avait été envoyé pour prêcher l'an agréable du Seigneur — et à ce moment-là, Il ferma le livre. Il ne voulait pas ajouter les paroles suivantes, qui annonçaient « le jour de la vengeance de notre Dieu ». Il s'arrête, de la façon la plus significative, avant qu'un mot soit dit de ce jour. Pour ce qui concernait la véritable mission pour laquelle Jésus était venu du ciel, il ne s'agissait pas d'exécuter la vengeance : c'était seulement ce que l'homme L'obligerait à faire bientôt en refusant la grâce. Mais Il vint pour montrer l'amour divin découlant en flots incessants et parfaits de Son cœur. C'était ce que notre Seigneur ouvrait ici. Où une telle scène convenait-elle ? Exactement à l'endroit où elle se trouve — seulement dans l'évangile de Luc. Vous ne pouvez pas la transporter dans Matthieu, ni même dans Jean. Il y a un caractère en elle qui appartient à cet évangile, et à aucun autre. Certaines des circonstances du ministère de notre Seigneur

sont données dans tous les évangiles, mais celle-ci non : parce qu'elle découle du courant de Luc, elle se trouve là, et là seulement.

Cela aidera à illustrer les différences caractéristiques et arrangées divinement entre les évangiles. L'harmonisation est une tentative pour faire entrer dans un moule des choses qui ne sont pas identiques. Ainsi, si je puis ajouter quelques mots quant au récit de Luc, nous avons d'autres éléments qui le corroborent. Alors qu'ils étaient suspendus à Ses lèvres pour entendre les paroles de grâce, comme les caractérise l'Esprit Saint, tous les yeux étaient fixés sur Lui. « Il se mit à leur dire : Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant… Et ils disaient : Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph ? ». Telle était leur aveuglement de cœur. Il fut méprisé et rejeté des hommes ; non seulement des hommes orgueilleux de Jérusalem, mais même à Nazareth. C'est là l'objet de Luc, qui démontre une pensée encore plus profonde — que ce n'étaient pas seulement les hommes qui pouvaient se baser sur la loi, mais que le cœur de l'homme était contre Lui, où qu'Il soit. Que ce soit à Nazareth, et qu'Il prononce les paroles les plus pleines de grâce qui soient jamais tombées des lèvres de l'homme, toujours le mépris s'ensuivait. « Et il leur dit : Assurément vous me direz cette parabole : Médecin, guéris-toi toi-même ; fais ici aussi dans ton pays toutes les choses que nous avons ouï dire qui ont été faites à Capernaüm ». Nous apprenons ici que le Seigneur avait fait bien des choses ailleurs, et des choses qui avaient eu lieu avant ceci ; mais l'Esprit de Dieu rapporte en détail celle-ci en premier. Le Seigneur, en accord avec cela, manifeste une autre chose à laquelle je dois me référer. Il prend des exemples de l'histoire juive, pour illustrer l'incrédulité des Juifs et la bonté de Dieu envers les Gentils : « En vérité, je vous dis qu'il y avait plusieurs veuves en Israël, aux jours d'Élie, lorsque le ciel fut fermé… et Élie ne fut envoyé vers aucune d'elles, sinon à Sarepta », etc. C'est-à-dire qu'Il montre que dans l'incrédulité d'Israël, Dieu se tourne vers les Gentils, et qu'ils devaient écouter. Il y avait ce point important dans l'évangile de Luc — non seulement la manifestation de la plénitude de la grâce qui était en Jésus, mais Dieu allant vers les Gentils, et en miséricorde envers eux. Le premier discours de notre Seigneur qui est rapporté dans Luc, manifeste l'objet même de l'évangile. En conséquence, quand le Seigneur prononça ces paroles, ils « furent remplis de colère, et s'étant levés, ils le chassèrent hors de la ville, et le menèrent jusqu'au bord escarpé de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, de manière à l'en précipiter. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla. Et il descendit à Capernaüm ». Et alors, nous avons le Seigneur ayant affaire avec un homme qui était possédé par un démon. C'est le premier miracle détaillé ici ; et ce n'est que dans le chapitre suivant que nous trouvons notre Seigneur appelant Simon Pierre, André et le reste, à Le suivre ; tout cela étant donné avec le plus grand soin possible. Tout de suite, nous sommes frappés de la différence.

Car quand nous revenons à Matthieu, il n'y a pas un mot sur Nazareth, ou sur le démon chassé d'un homme possédé ; mais simplement notre Seigneur, quand Il commença de prêcher, marchait le long de la mer de Galilée, et « vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient un filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs ; et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (v. 18, 19). Ce récit est donné très succinctement. On n'y trouve aucun détail ; mais nous les trouvons dans Luc et, je présume, pour cette raison, que son évangile est de façon spéciale celui où nous voyons l'analyse morale du cœur de l'homme. Il y a deux choses qui sont spécialement mises en évidence dans Luc — ce que le cœur de Dieu est envers l'homme, et ce que le cœur de l'homme est naturellement envers Dieu ; et, outre cela, ce qu'il devient par la grâce de Dieu. Prenez la parabole du fils prodigue, par exemple. N'avez-vous pas là la grâce de Dieu et la méchanceté du cœur de l'homme pleinement mis en évidence ? Et puis son retour à lui-même et son abandon à la bonté de Dieu envers lui ? C'est exactement l'évangile de Luc, le résumé et la substance de tout le livre. C'est une des raisons pour laquelle vous avez l'expérience de Pierre quand il est appelé au service pour la première fois ; comment le Seigneur répond à ses craintes, et le rend propre à devenir un pêcheur d'hommes.

Et c'est là que Pierre devient une personne importante : une telle expérience est sans valeur, sauf dans un individu. L'expérience doit être une chose entre l'âme et Christ ; et du moment qu'elle devient vague, ou quelque chose de notoriété publique, tout est fini ; elle devient plutôt un piège pour la conscience. Il y a le danger de répéter ce que nous avons entendu des autres, ou de retenir ce qui est mauvais pour nos propres âmes. Ce doit être une affaire de conscience individuelle avec le Seigneur. C'est pourquoi Luc nous donne un individu qu'il distingue, et le récit minutieux de ce qu'il traverse avec le Seigneur.

Ce n'est pas le point de vue de Matthieu. Là, c'est le Messie rejeté, maintenant que Son précurseur est jeté en prison, qui Lui-même découvrira bientôt qu'il Lui est réservé quelque chose de pire qu'une prison. Mais malgré tout, le Seigneur accomplira les prophéties. Il accomplit, dans le lieu le plus méprisé, la prophétie d'Ésaïe qui prédisait que la loi serait scellée parmi Ses disciples, en même temps que le Seigneur cachait Sa face d'Israël. Maintenant, Il veut avoir des personnes qui soient propres à être les représentants de ce résidu pieux en Israël. C'est pourquoi Il appelle d'abord deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère. Ce serait une erreur de supposer que c'était le premier contact de notre Seigneur avec eux. Ils connaissaient le Seigneur depuis longtemps. Comment le savons-nous ? Jean nous le dit. Si vous examinez ce point, vous trouverez que tous les événements dans les quatre premiers chapitres de l'évangile selon Jean se sont produits avant cette scène. Les circonstances rapportées de notre Seigneur à Jérusalem, en Galilée, et même avec la femme de Samarie, ont toutes eu lieu avant que Simon et André soient appelés à quitter leur travail. Pour appeler à une direction particulière du service, il faut qu'il y ait une seconde œuvre de Christ.

C'est une chose pour Christ de se révéler à une âme ; c'en est une autre de faire de cette âme un pêcheur d'hommes. Il y a une foi spéciale qui est nécessaire, pour pouvoir agir sur les âmes des autres. La simple foi qui sauve et qui s'approprie Christ pour son âme, n'est pas du tout la même chose que comprendre l'appel de Christ retirant quelqu'un hors de tous les objets naturels de cette vie, pour accomplir Son œuvre. C'est ce qui se voit ici. Le Seigneur, dans Sa réjection, appelle, et fait que Sa voix est entendue par ces quatre hommes, et aussi par d'autres. Ils avaient déjà cru en Lui, et avaient la vie éternelle ; mais même avec la vie éternelle, un homme peut suivre bien des choses du monde et, étant occupé de ce qui contribue à ses propres aises ici-bas, demeurer membre de la société des hommes. Beaucoup de ceux qui sont pieux continuent encore à se mêler avec le monde ; mais pour que le Seigneur en fasse les compagnons de Son propre service, et les rende propre à réaliser Ses propres buts, Il doit les appeler à sortir. Mais ils ont un père : que faut-il faire ? Peu importe ; l'appel de Christ prime sur tout autre droit. Ils jetaient un filet dans la mer ; et Il leur dit : « Suivez-moi ». Mais ils ont peut-être attrapé tant de poissons : qu'en est-il ? « Et eux aussitôt, ayant laissé leurs filets, le suivirent. Et, passant de là plus avant, il vit deux autres frères, Jacques le fils de Zébédée, et Jean son frère, dans la nacelle avec Zébédée leur père, raccommodant leurs filets, et il les appela » (v. 20, 21). Assurément, c'était une lutte. Ils réparaient leurs filets avec leur père, quand le Seigneur les appela ; mais ils laissèrent immédiatement leurs filets et leur père, et Le suivirent. Et pour cette raison : ils savaient qui était Christ ; qu'Il était le Messie, l'objet béni de l'espérance que Dieu avait promise aux pères depuis le commencement ; et maintenant, les enfants l'obtenaient. Il les appela. Ne pouvaient-ils pas confier tout ce qu'ils avaient entre Ses mains, et se remettre à Ses soins pour leur père ? Assurément, ils le pouvaient. La même foi qui leur avait donné de suivre Jésus, non seulement comme Celui qui donnait la vie éternelle, mais comme Celui à qui ils appartenaient désormais comme esclaves, pouvait leur permettre de confier à Sa garde tout ce qui leur appartenait dans ce monde. Certainement, si le Seigneur les appelait, Son appel devait être supérieur à leurs obligations naturelles. C'était un cas extraordinaire. Nous ne trouvons pas qu'en général, des personnes soient appelées à un tel travail de cette façon ; mais il peut y avoir des occasions où le Seigneur appelle de cette manière à Le servir. Comment peut-on être utile aux âmes des autres, à moins d'avoir connu quelque chose de cette épreuve pour sa propre

âme ? Le Seigneur est présenté ici comme formant ainsi ce résidu pieux pour Lui-même, depuis le tout début. « Voici, moi et les enfants que l'Éternel m'a donnés, nous sommes pour signes et pour prodiges en Israël » [És. 8, 18]. C'était ce que le Seigneur faisait maintenant ; mais ce n'était pas tout. « Et Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant l'évangile du royaume, et guérissant toute sorte de maladies et toute sorte de langueurs parmi le peuple. Et sa renommée se répandit dans toute la Syrie ; et on lui amena tous ceux qui se portaient mal, qui étaient affligés de diverses maladies et de divers tourments, et des démoniaques, et des lunatiques, et des paralytiques, et il les guérit » (v. 23, 24).

Remarquez maintenant que nulle part, sauf en Matthieu, nous ne trouvons une telle série d'œuvres et d'enseignements du Seigneur réunis dans deux versets. Dans Matthieu, ils sont regroupés tous ensemble, avant que nous ayons l'enseignement couramment appelé « le sermon sur la montagne ». Comment se fait-il que le cours ordinaire du ministère du Seigneur soit placé devant nous ici dans cette forme complète ? C'est dans l'intention de montrer, après que le Seigneur a appelé Ses disciples, l'attention universelle qui était attirée sur Sa doctrine. Le Seigneur avait rendu un témoignage complet partout dans toute la Galilée, et Sa renommée s'était répandue dans toute la Syrie ; des personnes avaient été attirées de tous les endroits ; et le Saint Esprit nous donne alors un tableau du royaume des cieux dans ses objets et son caractère. Les circonstances sont ainsi arrangées par le Saint Esprit, pour montrer l'attention universelle qui y est portée. Quand tous sont sur la pointe des pieds pour L'entendre, alors le Seigneur dévoile le caractère du royaume des cieux. Matthieu savait parfaitement bien que le sermon sur la montagne avait été en réalité prononcé bien plus tard. Il l'avait lui-même entendu. Et pourtant, le propre appel de Matthieu ne nous est donné qu'au chapitre 9. C'était après l'appel des douze disciples, que le Seigneur prit place sur la montagne ; mais Matthieu le rapporte bien avant. Le but est de marquer, non pas le moment où le Seigneur prononça Son discours, mais le *changement* annoncé. Il y avait, d'abord, toutes ces œuvres puissantes qui témoignaient qu'Il était le vrai Messie ; et puis Sa doctrine fut parfaitement mise en évidence. Le sermon sur la montagne ne doit pas être considéré, historiquement, comme un discours continu, mais peut avoir été divisé en plusieurs parties. Il n'est dit nulle part qu'il fut prononcé entièrement à la suite. Nous avons seulement le fait général qu'alors, Il parla ainsi sur la montagne, et que là, Il enseigna le peuple. Il peut avoir été donné en plusieurs discours, avec les circonstances donnant lieu à telle ou telle partie qui sont omises dans Matthieu. L'esprit humain compare ces choses entre elles, et en trouvant que dans Luc, plusieurs portions en sont données dans une relation différente, alors qu'en Matthieu elles sont toutes données ensemble, au lieu de se confier dans l'assurance que Dieu est juste, il saute immédiatement à la conclusion qu'il y a de la confusion dans ces écritures. En réalité, il y a de la perfection. C'est le Saint Esprit mettant tout en forme selon l'objet qu'Il a devant Lui.

Une autre fois, j'espère, si le Seigneur le veut, entrer soigneusement dans ce discours des plus bénis de notre Seigneur, pour prouver sa grande importance en lui-même, et sa place appropriée dans Matthieu, où là seulement nous le trouvons tout entier. Dans Marc et dans Jean, il ne nous est pas donné du tout ; dans Luc, seulement par des fragments séparés ; dans Matthieu, comme un tout. Mais maintenant, je vous recommande simplement le sujet que nous avons considéré, confiant que les remarques générales déjà faites se révèleront être un encouragement pour un examen avec prière plus approfondi. Que les indications données puissent aider certains à une lecture plus profitable de la Parole de Dieu, et à pénétrer de façon plus intelligente dans Sa pensée, en plus de donner une clé pour les difficultés apparentes dans les évangiles.

Chapitre 5

J'ai déjà expliqué, quoique brièvement, qu'une des raisons de l'Esprit de Dieu en plaçant le sermon sur la montagne hors de sa position historique, dans Matthieu, si nous pouvons parler ainsi, et en nous le donnant avant bien des événements qui sont donnés dans la suite, était celle-ci : que tout l'évangile a été écrit dans le but de convaincre les Juifs ; d'abord, pour montrer qui était Jésus — leur Messie (un homme, mais l'Éternel), l'**Éternel** Dieu d'Israël ; puis pour donner des preuves complètes de ce qu'Il était vraiment comme leur Messie, selon la prophétie, par des miracles, des principes moraux et des voies, à la fois dans Sa propre personne et dans Sa doctrine[6]. Afin de donner plus de poids à Sa doctrine, l'Esprit de Dieu, à mon avis, s'est plu d'abord à donner, comme une esquisse générale, les œuvres de puissance miraculeuse qui éveillèrent l'attention universelle. Le récit s'en était répandu partout au loin, de sorte qu'il n'y avait aucune excuse possible à l'incrédulité pour soutenir qu'il n'y avait pas eu une publicité suffisante ; que Dieu n'avait pas sonné assez fort de la trompette, pour que les tribus d'Israël l'entendent. Loin de là : Sa renommée s'était répandue par toute la Syrie, et de grandes foules Le suivaient depuis la Galilée, et Décapolis, et Jérusalem, et la Judée, et par-delà le Jourdain. Tout cela est mis en avant ici et regroupé à la fin du chapitre 4.

Et tout comme il y a ce regroupement des miracles de Christ, qui peuvent avoir été séparés l'un de l'autre par un long espace de temps, de même, je comprends que le sermon sur la montagne n'était pas nécessairement un discours continu, non divisé par le temps ou les circonstances, mais que le Saint Esprit a trouvé bon de l'arranger ainsi, pour donner l'unité morale complète de la doctrine de Christ quant au royaume des cieux, et particulièrement de manière à contrecarrer les vues terrestres du peuple d'Israël.

Luc, au contraire, a été inspiré par le Saint Esprit pour donner les questions qui ont été à l'origine de certaines portions du discours, et les circonstances qui les accompagnaient ; et aussi, pour garder à l'arrière-plan certaines parties de ce discours, en les reliant aux faits qui se sont produits de temps en temps dans le ministère de notre Seigneur, les incidents réels étant ainsi imbriqués dans une correspondance morale avec une doctrine particulière de notre Seigneur. Dans certains endroits de Luc, l'Esprit de Dieu prend la liberté, selon Sa souveraine sagesse, de garder certaines portions à l'arrière-plan, et d'en introduire une partie ici ou là, selon l'objectif qu'Il avait en vue. La grande caractéristique de l'évangile selon Luc, qui court du début à la fin, étant son objectif moral, nous pouvons tout à fait comprendre combien il était convenable que, s'il y avait des circonstances dans la vie de Christ qui étaient une sorte de commentaire pratique de Son discours, là vous trouviez le discours et les faits placés ensemble.

Maintenant, concernant le discours lui-même, le Seigneur parle ici clairement comme le Messie, le Roi-prophète des Juifs. Mais outre cela, tout du long, vous trouverez que le discours suppose la réjection du Roi. Elle n'est pas encore clairement mise en évidence, mais c'est ce qui sous-tend tout l'ensemble. Le Roi a le sentiment du véritable état du peuple, qui n'avait pas de cœur pour Lui. En conséquence, il est tout du long empreint d'une certaine tristesse. Cela doit toujours caractériser la vraie piété dans le monde tel qu'il est : une chose étrange pour Israël, et particulièrement étrange sur les lèvres du Roi, de Celui qui possédait une puissance telle que, s'il s'était agi d'utiliser Ses ressources, Il aurait pu tout changer en un instant. Les miracles qui accompagnaient Ses pas prouvaient qu'il n'y avait rien hors de Son atteinte, s'il s'agissait seulement de Lui-même. Mais vous trouverez dans toutes les voies de Dieu que, s'Il accomplit toujours Ses desseins — de sorte que s'Il a prédit un royaume et le prend en main pour l'établir, Il l'accomplira certainement — toutefois, Il en présente d'abord la pensée à l'homme, à Israël, parce qu'ils étaient Son peuple élu. L'homme a ainsi la responsabilité de recevoir ou de rejeter ce qui est la pensée de Dieu, avant que la grâce et la puissance le réalisent. Mais l'homme manque toujours, quel que puisse être le propos de Dieu. Son propos est bon, il est saint et vrai ; il exalte Dieu, mais abaisse le pécheur : c'est suffisant pour l'homme. Il a le sentiment d'être traité comme rien, et il rejette tout ce qui ne satisfait pas sa vanité. L'homme se dresse invariablement contre les

pensées de Dieu : en conséquence, il y a de la douleur et de la tristesse — la réjection de Dieu Lui-même. Et la chose merveilleuse qu'expose l'histoire de ce monde, est Dieu se soumettant au rejet et à l'insulte ; permettant à l'homme pauvre et faible, un ver, de repousser Ses avances bienveillantes et de refuser Sa bonté ; de tourner tout ce que Dieu donne et promet, en la manifestation de son propre orgueil et de sa propre gloire, contre la majesté et la volonté de Dieu. C'est toute la vérité quant à l'homme, de sorte que tout le discours béni de notre Seigneur en est imprégné. Et, alors qu'Il dévoile maintenant (ce qui est l'objet principal de la première partie de ce chapitre) le caractère de ceux qui conviendraient au royaume des cieux, Il proclame que leur caractère devait être formé par le sien. S'il y avait du mécontentement et du mépris, de la part des hommes, pour ce qui était de Dieu, Il montre que ceux qui Lui appartiennent réellement doivent avoir un esprit et une marche caractérisés par, et en sympathie avec, Sa propre pensée. Je ne peux dire ici que « sympathie », parce que la vérité d'une vie divine donnée au croyant n'est pas évoquée, dans ce discours. La rédemption n'est jamais abordée, car elle n'est pas le sujet du sermon sur la montagne. Si quelqu'un, donc, voulait savoir comment être sauvé, il ne doit pas regarder ici avec la pensée d'y trouver une réponse. Elle ne peut pas être trouvée là, parce que le Seigneur manifeste le royaume des cieux et quelle sorte de personnes sont propres pour ce royaume. Il est clair qu'Il parle de Ses disciples, et par conséquent, Il ne montre pas comment quelqu'un éloigné de Dieu pourrait être délivré d'une telle position. Il parle de saints, non de pécheurs. Il pouvait exposer ce qui était selon Son cœur ; pas du tout le moyen pour une âme ayant conscience de son éloignement de Dieu, d'être approchée. Le sermon sur la montagne ne traite pas du salut, mais du caractère et de la conduite de ceux qui appartiennent à Christ — le vrai Roi, quoique rejeté. Mais quand nous examinerons ces béatitudes de près, nous trouverons en elles une profondeur étonnante, et aussi un ordre magnifique.

La première béatitude, donc, se relie à un trait fondamental qui est inséparable de toute âme amenée à Dieu, et qui connaît Dieu. « Bienheureux les pauvres en esprit ». Rien de plus contraire à l'homme ! Ce que les gens appellent « un homme d'esprit », est exactement l'opposé d'être pauvre en esprit. Un homme d'esprit est quelqu'un qui — comme l'était Caïn — est déterminé à ne pas se laisser faire ; une âme qui se battrait avec Dieu Lui-même. Celui qui est « pauvre en esprit » est tout l'opposé de cela. C'est une personne qui est brisée, qui sent que la poussière est sa position vraie. Et toute âme qui connaît Dieu doit, plus ou moins, se trouver là. Elle peut sortir de sa position ; car bien que ce soit une chose solennelle, il est pourtant assez facile de s'élever, d'oublier notre vraie place devant Dieu ; c'est un danger même pour ceux qui ont été amenés à la liberté de Christ. Quand il y a de la sincérité de cœur, on est prêt à être abaissé, surtout si on n'est pas tout à fait sûr que tout est au clair entre son âme et Dieu. Mais quand son esprit est complètement soulagé, quand on connaît la plénitude et la certitude de la rédemption dans le Christ Jésus, si alors on regarde ailleurs qu'à Jésus et prend place parmi les hommes, vous aurez là l'ancien esprit ravivé, l'esprit de l'homme dans sa pire forme — si terrible est l'effet d'un éloignement de Dieu pour se mêler aux hommes. Le pauvre en esprit, le premier dans l'ordre, est ce que le Seigneur pose comme une sorte de fondement, comme étant inséparable d'une âme qui est amenée à Dieu : — elle peut même ne pas connaître ce qu'est la pleine liberté, mais il y a cette marque, jamais absente là où le Saint Esprit opère dans l'âme — à savoir, la pauvreté en esprit. Elle peut avoir été envahie par d'autres choses, ou s'être estompée sous l'influence d'une fausse doctrine, ou de pensées et de pratiques mondaines, mais elle est toujours là, et là, au milieu de toutes les ordures ; et Dieu sait comment abaisser de nouveau un homme, s'il a oublié sa véritable place. « Bienheureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux » (v. 3). S'Il parle du royaume, Il dit sur-le-champ : Voici les personnes à qui il appartient. Par le « royaume des cieux », Il ne veut pas dire le ciel : il ne veut jamais dire le ciel, mais toujours la terre comme étant sous l'autorité du ciel. Vous trouverez que bien des personnes ont pour habitude de confondre ces deux choses. « C'est à eux qu'est le royaume des cieux » signifie, dans leur pensée, « c'est à eux

qu'est le ciel ». Alors que le Seigneur ne fait pas référence au ciel, mais à la domination des cieux sur une scène terrestre. Il fait référence à la scène dirigée par le Messie ; ceux qui sont pauvres en esprit appartiennent à ce système dont Il est la tête. Il ne parle pas de l'Église, ici. Il aurait pu y avoir le royaume des cieux et pas d'Église du tout. Ce n'est pas avant le chapitre 16 de cet évangile que le sujet de l'Église est abordé, et alors, c'est une chose promise et expressément distinguée du royaume des cieux. Il n'y a pas, dans toute l'Écriture, un seul passage où le royaume des cieux est confondu avec l'Église, ou vice versa. « Bienheureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux ». C'est le fondement de base, la grande caractéristique de tous ceux qui appartiennent à Jésus.

« Bienheureux ceux qui mènent deuil » est le second caractère. Il y a davantage d'activité de vie, plus de profondeur de sentiment, plus de perception de la condition des choses autour d'eux. Être « pauvre en esprit » serait vrai même s'il n'y avait pas une seule autre âme dans le monde ; on se sent tel à cause de ce que l'on est en soi-même ; c'est une question entre soi et Dieu, qui fait être pauvre en esprit. Mais « bienheureux ceux qui mènent deuil » n'est pas simplement ce que nous trouvons dans notre propre condition, mais la sainte douleur qu'un saint éprouve en se trouvant dans un monde tel que celui-ci, et oh, combien peu capable de maintenir la gloire de Dieu ! Ainsi, il y a cette sainte tristesse, dans la deuxième partie. La première est l'enfant de Dieu expérimentant les premiers sentiments de la sainteté dans son âme ; la deuxième est le sentiment de ce qui est dû à Dieu — un sentiment qui peut être d'une grande faiblesse, mais pourtant de ce qui convient à l'honneur de Dieu, et combien peu il est maintenu, par lui ou par les autres. « Bienheureux ceux qui mènent deuil, car c'est eux qui seront consolés » (v. 4). Il n'y a pas un seul soupir qui monte vers Dieu, qu'Il ne chérisse et auquel Il ne répondra ; « nous-mêmes aussi qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes » [Rom. 8, 23]. Ici donc, nous avons la tristesse de l'âme pieuse.

Mais dans le troisième cas, nous en arrivons à ce qui est plus profond et plus humble. C'est une condition d'âme produite par une connaissance plus complète de Dieu, et qui est de façon particulière la manière selon laquelle Dieu décrit ailleurs le Bienheureux Lui-même. Il était « débonnaire et humble de cœur » [Matt. 11, 29] ; et c'était ce que le Seigneur disait après avoir gémi dans Son esprit, car Il savait ce que c'était que d'avoir une peine plus profonde que celle dont nous avons parlé, quant à la condition de l'homme et la réjection de Dieu dont Il était témoin ici-bas. Il pouvait seulement dire « Malheur » à ces villes dans lesquelles Il avait fait tant de miracles ; et alors, Capernaüm fait l'objet de la plus grande condamnation, parce que les plus puissants miracles avaient été faits là en vain. Et que pouvait faire Jésus, sinon gémir en esprit, en pensant à un tel mépris complet de Dieu, et à l'indifférence envers Son propre amour ? Mais, en cette même heure, nous voyons qu'Il se réjouit en esprit, et dit : « Je te rends grâces, ô Père ». Telle est la preuve bénie de la douceur sans égale en Jésus. La même heure qui voit la profondeur de Sa tristesse à l'égard de l'homme, voit aussi Sa soumission parfaite à Dieu, quoiqu'au prix de toutes choses pour Lui-même. Conscient de cela, Il dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes » [Matt. 11, 28-29]. Or, je pense donc pouvoir affirmer que cette débonnaireté, qui se trouvait dans sa perfection absolue en Jésus, est aussi ce que la connaissance toujours plus approfondie des voies de Dieu produit dans le saint de Dieu, même dans le sentiment de la méchanceté abondante de ce monde et de la faillite de ce qui porte le nom de Christ. Car, au milieu de tout ce qu'il voit autour de lui, il y a le discernement du propos caché de Dieu, qui se poursuit en dépit de tout ; de sorte que le cœur, au lieu d'être en souci du mal dont il est témoin et qu'il ne peut écarter, au lieu d'avoir le moindre sentiment d'envie de la prospérité du méchant, trouve sa ressource en Dieu — « le Seigneur du ciel et de la terre » — une expression des plus bénies parce qu'elle dénote le contrôle absolu dans lequel Dieu tient toutes choses. Jésus est Celui qui est débonnaire,

et ceux qui appartiennent à Jésus sont aussi entraînés à cette débonnaireté. « Bienheureux les débonnaires, car c'est eux qui hériteront de la terre » (v. 5). La terre — pourquoi pas le ciel ? La terre est la scène de tout ce mal, qui cause tant de peine et de deuil. Mais maintenant, ayant mieux appris les voies de Dieu, ils peuvent tout Lui confier. La débonnaireté n'est pas simplement avoir le sentiment du néant en nous-mêmes, ou être remplis de tristesse à cause de l'opposition à Dieu ici-bas ; mais c'est plutôt le calme qui abandonne toutes choses à Dieu, et s'incline devant Dieu, et reconnaît avec action de grâces la volonté de Dieu, même là où naturellement, elle peut être la plus éprouvante pour nous.

La quatrième béatitude est bien plus active. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car c'est eux qui seront rassasiés » (v. 6). Ils auront une parfaite satisfaction de l'âme. Quelle que soit la forme du sentiment spirituel du cœur, il y a toujours une réponse parfaite de la part de Dieu. S'il y avait de la tristesse, ils seraient consolés ; s'il y avait de la débonnaireté, ils hériteraient de la terre, le lieu même de leur épreuve là. Maintenant, il y a cette activité du sentiment spirituel, la recherche de ce qui est selon Dieu et de ce qui maintenait la volonté de Dieu, en particulier telle qu'elle avait été donnée à connaître à un Juif dans l'Ancien Testament. C'est pourquoi il est parlé d'avoir faim et soif de la justice. Nous apprenons des principes encore plus profonds dans le Nouveau Testament, qui devront être révélés quand les disciples seraient capables de les supporter.

Cela termine ce que nous pourrions appeler la première section des béatitudes. Vous trouverez qu'elles sont divisées, comme le sont souvent les séries de l'Écriture, en quatre et trois. Nous avons eu quatre classes de personnes appelées « bienheureuses ». Tous les traits devraient en être trouvés dans un individu, mais certains seront plus mis en avant dans l'un que dans l'autre. Par exemple, nous pouvons voir une grande activité dans l'un, une débonnaireté étonnante dans un autre. Le principe de tous se trouve dans chaque âme qui est née de Dieu. Dans le verset 7, nous pénétrons dans une catégorie plutôt différente : et nous découvrirons que les trois dernières ont un caractère en commun, comme les quatre premières l'avaient.

« Bienheureux les miséricordieux, car c'est à eux que miséricorde sera faite » (v. 7). Tout comme la justice est le thème central des quatre premières, de même la grâce est ce qui est à la racine des trois dernières ; et c'est pourquoi la toute première d'entre elles montre non seulement qu'ils sont justes et qu'ils sentent ce qui est dû à Dieu, mais qu'ils apprécient l'amour de Dieu, et le maintiennent au milieu du mal qui les environne. Oui, il y a quelque chose d'encore plus béni ; et qu'est-ce que c'est ? « Bienheureux les miséricordieux ». Il n'y a rien sur quoi Dieu prenne davantage position (comme le principe actif de Son être dans un monde de péché), que Sa miséricorde. La seule possibilité de salut, pour une seule âme, est qu'il y a de la miséricorde en Dieu ; qu'Il est riche en miséricorde [Éph. 2, 4] ; qu'il n'y a aucune limite à Sa miséricorde ; qu'il n'y a rien dans l'homme, si seulement il s'incline devant Son Fils, qui puisse empêcher Son flot continuel de miséricorde. « Bienheureux », donc, « les miséricordieux, car c'est à eux que miséricorde sera faite ». Ce n'est pas seulement une question du pardon de leurs péchés, mais de miséricorde en toute chose. C'est une chose bénie de saluer le plus petit signe de miséricorde dans les saints, de prendre le peu qu'il y a et de rechercher bien davantage. « Bienheureux les miséricordieux ». Ils trouveront, non pas qu'il n'y a pas de difficulté ni d'épreuve, mais que, quoiqu'ils en connaissent le coût, ils en connaîtront aussi la douceur ; ils goûteront comme de nouveau ce que la miséricorde de Dieu est pour leur propre âme, dans l'exercice de la miséricorde envers les autres. C'est le caractère principal de la nouvelle classe de bénédiction ; tout comme la pauvreté en esprit était l'introduction des premières béatitudes, ainsi la miséricorde l'est pour celles-ci.

La suivante en est la conséquence, comme dans la classe précédente. Si un homme ne s'estime guère lui-même, les hommes profiteront de lui. Si un homme est effronté, vantard et s'exalte lui-même, même les saints

peuvent le souffrir (2 Cor. 11). S'il se fait du bien à lui-même, les hommes le loueront (Ps. 49). Mais ce que Dieu opère dans le saint est l'opposé de tout cela. Peu importe ce qu'il peut être, il est brisé devant Dieu : il apprend la vanité de ce qu'est l'homme ; il est content de n'être rien. Et l'effet est qu'il souffre. La pauvreté en esprit sera suivie par le deuil. Alors, il y a la débonnaireté, comme il y a une connaissance plus approfondie de Dieu, et en outre, la faim et la soif de la justice.

Mais là, nous avons la miséricorde ; et l'effet de la miséricorde n'est pas de compromettre la sainteté de Dieu, mais une référence plus large et plus profonde à elle. Plus vous saisissez pleinement la grâce, plus grand sera votre maintien de la sainteté. Si vous considérez la grâce, en tant qu'être égoïste et misérable, seulement pour trouver une excuse pour pécher, assurément, elle sera pervertie. Et ainsi, Il parle d'emblée du simple effet normal de goûter cette source de miséricorde. Ils sont « purs de cœur ». C'est la classe suivante, et c'est, je crois, la conséquence de la première — d'être miséricordieux. « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car c'est eux qui verront Dieu ». C'est exactement ce qui convient à Dieu ; car Lui seul est absolument pur. Ainsi aussi était-Il parfaitement reflété dans Son Fils bien-aimé. Car pas une seule pensée ou sentiment ne souilla jamais la perfection divine dans le cœur de Jésus. Dans ce cas, Il ne fait que dire ce qu'Il était Lui-même. Comment aurait-Il pu faire autrement que placer Ses propres caractères devant ceux qui Lui appartenaient ? Car en effet, Il est leur vie. C'est Christ en nous qui produit ce qui est selon Dieu par le Saint Esprit — cette personne bénie dont la venue même dans le monde était le témoignage de la grâce et de la miséricorde parfaites de la part de Dieu ; car nous savons que Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné pour lui Son Fils unique [Jean 3, 16]. Et Il était là, un homme — le témoin fidèle de la miséricorde et de la pureté de Dieu. Lui, quand Il vint avec Son cœur plein de miséricorde envers les plus vils, était pourtant la plénitude même et le modèle de la pureté de Dieu dans sa perfection. « Celui qui m'a envoyé », pouvait-Il dire, « est avec moi ;… parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » [Jean 8, 29]. Le seul moyen de faire quelque chose pour plaire à Dieu, est par la conscience profonde d'être dans la présence de Dieu ; et cela est impossible, sauf si je suis attiré là dans la liberté de la grâce et comme connaissant l'amour de Dieu pour moi, comme amené à Lui en Christ. Mais ce n'est pas ce qui est révélé ici ; car le Seigneur dévoile plutôt les qualités morales de ceux qui Lui appartiennent.

La troisième et dernière forme de ces béatitudes est : « Bienheureux ceux qui procurent la paix, car c'est eux qui seront appelés fils de Dieu » (v. 9). Ici, nous avons de nouveau le côté actif, dont nous avons vu une analogie dans la dernière des quatre premières. Ils sortent pour faire la paix, s'il y a une possibilité que la paix avec Dieu soit introduite sur la scène ; et si ce n'est pas possible, ils sont heureux de s'attendre à Dieu, et de regarder à Lui, afin qu'Il opère cette paix en Son propre temps. Et comme cet établissement de la paix ne peut appartenir qu'à Dieu seul, ainsi ces saints qui sont enrichis de ces qualités bénies de la grâce de Dieu aussi bien que de Sa justice, avec Sa miséricorde active et ses effets, sont également trouvés maintenant caractérisés comme ceux qui procurent la paix. « Ils seront appelés fils de Dieu ». Oh, quel doux titre — fils de Dieu ! N'est-ce pas parce que c'était le reflet de Sa propre nature — de ce que Dieu Lui-même est ? L'empreinte de Dieu est sur eux. Il n'y a pas une chose qui indique davantage Dieu manifesté dans Ses enfants, que procurer la paix. C'était ce que Dieu opérait, ce sur quoi Son cœur est fixé. Ici, nous trouvons des hommes sur la terre qui sont appelés « fils de Dieu » — un nouveau titre venant de Dieu Lui-même.

Puis suivent deux bénédictions d'un très grand intérêt. Elles ajoutent beaucoup à la beauté de la scène et complètent le tableau d'une façon très frappante. « Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux » (v. 10). Il s'agit manifestement d'un nouveau commencement. La première béatitude était : « Bienheureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux » ; et les trois suivantes étaient toutes marquées par la justice. C'est la première chose que Dieu produit dans une

âme née de nouveau. Celui qui est réveillé prend la cause de Dieu contre lui-même. Il est, au moins dans une certaine mesure, brisé, pauvre en esprit ; et Dieu cherche à ce qu'il croisse en pauvreté d'esprit jusqu'à la fin. Mais ici, il ne s'agit pas tant de ce qu'ils sont, que du sort qui leur est réservé de la part des autres. Les deux dernières béatitudes parlent de leur portion dans le monde, par les mains des autres. Les quatre premières sont caractérisées par la justice intrinsèque — les trois dernières par la grâce intrinsèque. Ces deux-ci répondent alors, l'une aux quatre premières, l'autre aux trois dernières. « Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux ». Cela ne dépasse pas l'état de choses béni que la puissance de Dieu introduira sur la terre, en lien avec le Messie. Étant rejeté, le royaume des cieux est sien à un titre plus grand et plus profond, pour ainsi dire — certainement avec les moyens de la bénédiction par la grâce, pour ceux qui sont perdus. Un Messie souffrant et méprisé est encore plus cher au cœur de Dieu que s'Il était reçu de tous immédiatement. Et s'*Il* n'a pas perdu le royaume du fait qu'Il a été persécuté, eux non plus. « Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux ». Persécutés, non seulement par les Gentils ou les Juifs, mais à cause de la justice. Ne regardez pas à ceux qui vous persécutent, mais au motif pour lequel vous êtes persécutés. Si c'est parce que vous désirez être trouvé obéissant à la volonté de Dieu, vous êtes bienheureux. Vous craignez de pécher ? Vous souffrez pour cela ? Bienheureux ceux qui souffrent à cause de la justice : ils auront leur part avec le Messie Lui-même.

Mais maintenant nous trouvons, pour finir, une autre béatitude. Et remarquez le changement. « *Vous* êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi ». Ce changement pour passer à *vous* est extrêmement précieux. Ce n'est plus simplement donné sous une forme impersonnelle — « Bienheureux ceux » ; mais c'est une chose personnelle. Il regarde aux disciples là, Il sait ce par quoi ils vont devoir passer à cause de Lui, et Il leur donne la place la plus haute et la plus proche dans Son amour. « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera… *à cause de moi* ». Ce n'est plus maintenant à cause de la justice, mais « à cause de moi ». Il y a quelque chose d'encore plus précieux que la justice, et c'est Christ. Et quand vous avez Christ, vous ne pouvez rien avoir de plus élevé. Quelle bénédiction en effet d'être persécuté à cause de Lui ! La différence est simplement celle-ci : quand un homme souffre à cause de la justice, cela suppose que quelque mal a été placé devant lui, qu'il a refusé. Il faudrait peut-être qu'il approuve quelque chose contre sa conscience, et il ne peut ou n'ose pas le faire. Un appât tentant lui est proposé, mais qui implique ce qu'il sait être contraire à Dieu. Tout est en vain : le but du tentateur est découvert. La justice prévaut, et il souffre. Non seulement il perd ce qui est offert, mais on parle aussi mal de lui. Bienheureux ceux qui souffrent ainsi à cause de la justice ! Mais souffrir à cause de Christ est une chose bien différente. Là, l'ennemi essaye un grand exercice. Il tente l'âme avec des questions telles que celles-ci : Y a-t-il une raison pour devoir défendre Jésus et l'évangile ? Il n'y a pas besoin d'être si zélé pour la vérité. Pourquoi aller si loin pour cette personne ou cette chose ? Là, dans ces cas, ce n'est pas une question de péché, découvert ou caché. Car, dans le cas de la souffrance à cause de Christ, c'est l'activité de la grâce qui va vers les autres. Elle répond aux trois dernières des sept béatitudes. Une âme qui est remplie du sentiment de la miséricorde ne peut pas retenir ses lèvres. Celui qui sait ce qu'est Dieu, ne peut se taire simplement à cause de ce que les hommes pensent ou font. Vous êtes bienheureux, vous qui souffrez ainsi pour le nom de Christ ! La puissance de la grâce prévaut ici. Trop souvent, hélas, des motifs de prudence interviennent : les gens ont peur d'offenser les autres, de perdre de leur influence, de gâcher les perspectives des enfants, etc. Mais l'énergie de la grâce, regardant à tout cela, dit encore que Christ vaut infiniment plus ; Christ commande mon âme — je dois Le suivre. En souffrant à cause de la justice, une âme rejette le mal sincèrement et péremptoirement, s'en tenant à tout prix à ce qui est juste ; mais dans l'autre cas, on discerne le chemin de Christ — ce à quoi appelle l'évangile, l'adoration ou la volonté du Seigneur, et on se jette

immédiatement et de tout son cœur du côté du Seigneur. Alors vient la consolation de cette douce parole : « *Vous* êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera… à cause de *moi* ». Le Seigneur ne peut retenir l'expression du délice de Son âme dans Ses saints : « Vous êtes bienheureux.… Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ». Observez que ce n'est pas maintenant dans le royaume des cieux, mais « dans les cieux ». Il les identifie avec une position encore plus élevée. Ce n'est pas seulement la puissance de Dieu sur la terre, et Lui leur donnant une part là, mais c'est les prendre hors de cette scène terrestre pour être avec Lui en haut. « Car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous ». Quel honneur de suivre, dans la réjection et le mépris sur la terre, ceux qui nous ont précédés dans une communion spéciale avec Dieu — les hérauts de Celui pour qui nous souffrons maintenant ! Nous pouvons alors voir clairement que ces deux bénédictions finales, les persécutions à cause de la justice et à cause de Christ, répondent respectivement aux quatre premières béatitudes et aux trois dernières.

En Luc, où ces bénédictions sont placées devant nous, nous n'avons rien à cause de la justice — seulement à cause de Son nom. Dans tous les cas, il s'agit donc de : « Bienheureux, *vous* ». Pour certains, cela peut sembler une nuance délicate, mais la différence est caractéristique des deux évangiles. Matthieu adopte la vue la plus large, et en particulier cette vue des principes du royaume des cieux qui était appropriée à la compréhension d'un Juif, pour le faire sortir de son simple judaïsme, ou pour lui montrer des principes plus élevés. Luc, quels que soient les principes, les donne tous sous la forme de la grâce, et les traite comme le Seigneur s'adressant directement aux disciples devant Lui — « Bienheureux, *vous* ». Même s'Il prend le sujet des pauvres, Il abandonne la forme impersonnelle de Matthieu, et la rend entièrement personnelle. Tout est lié au Seigneur Lui-même, et non plus seulement à la justice. C'est extrêmement beau. Et si nous poursuivons quelques versets plus loin, qui nous donnent, non pas tant les caractéristiques des personnes que leur attitude en général dans le monde — la position dans laquelle elles sont placées sur la terre par Dieu — nous avons, en très peu de mots, et fermement confirmée, la distinction qui a été faite entre la cause de la justice et celle du nom de Christ. De même, si vous examinez la première épître de Pierre, vous trouverez que cela est aussi remarquablement corroboré là.

« Vous êtes le sel de la terre ». Le sel est la seule chose qui ne peut être salée, parce qu'il est lui-même le principe de conservation ; mais si celui-ci a disparu, il ne peut être remplacé. « Si le sel a perdu sa saveur, avec quoi sera-t-il salé ? ». Le sel de la terre est la relation des disciples ici avec ce qui avait déjà le témoignage de Dieu, d'où l'expression « terre », ou « le pays », qui était alors spécialement vrai du pays juif. Si vous parlez de la terre maintenant, c'est la chrétienté — l'endroit qui jouit, soit en réalité, soit en profession, de la lumière de la vérité de Dieu. C'est ce qui peut être appelé la terre. Et c'est l'endroit qui sera, à la fin, la scène de la plus grande apostasie ; car un tel mal n'est possible que là où la lumière a été appréciée, puis abandonnée. Dans l'Apocalypse, où les résultats finaux de ce siècle sont donnés, la terre apparaît de la manière la plus solennelle ; et alors, nous avons les peuples, les foules, les nations et les langues — ce que nous appellerions les pays païens. Mais la terre signifie la scène autrefois privilégiée du christianisme professant, où les énergies de l'esprit des hommes ont opéré, la scène où le témoignage de Dieu a autrefois fait briller la lumière ; puis, hélas, qui a été abandonné à une complète apostasie.

« Vous êtes le sel de la terre » — ils étaient là le véritable principe de conservation : tout le reste, laisse entendre le Seigneur, n'est bon à rien. Mais, remarquons-le, Il donne un avertissement solennel qu'il y a un danger que le sel perde sa saveur. Il ne parle pas là de la question de savoir si un saint peut tomber ou non. Les gens viennent à l'Écriture avec leurs propres questions, et pervertissent la Parole de Dieu pour qu'elle corresponde à leurs pensées précédentes. Le Seigneur ne soulève pas la question si la vie peut être perdue ; mais Il parle de certaines personnes qui sont dans une position donnée ; et parmi elles, il peut y en avoir qui la

prennent légèrement, ou même faussement, et alors vient la disparition de tout ce qu'ils avaient autrefois possédé. Il annonce leur jugement — des plus méprisants — qui devait venir sur ce qui avait pris tant de place sans réalité.

« Vous êtes la lumière du monde ». C'est une chose différente. En gardant en tête la distinction faite dans la série des béatitudes et des persécutions, nous avons la clé pour ces deux versets. Le sel de la terre représente le principe de justice. Cela implique évidemment l'attachement aux droits éternels de Dieu, et le maintien devant le monde de ce qui est dû à Son caractère ; mais il disparaît quand ce qui porte le nom de Dieu tombe au-dessous de ce que même les hommes jugent convenable, et ils se moquent alors de ce qui est appelé religion. Tout respect disparaît, et les hommes pensent que la condition de chrétien est un bon sujet de moquerie. Mais maintenant, dans le verset 14, nous n'avons pas seulement le principe de justice, mais de grâce — le débordement et la force de la grâce. Et là, nous trouvons un nouveau titre donné aux disciples, comme décrivant leur témoignage public — « la lumière du monde ». La *lumière* est clairement ce qui se diffuse elle-même. Le *sel* est ce qui doit être intérieur, mais la lumière est ce qui se répand au loin. « Une ville située sur une montagne ne peut être cachée ». Il devait y avoir diffusion de son témoignage alentour. On n'allume pas une lampe pour la mettre sous un boisseau, mais sur un pied de lampe, « et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison ». De cette manière, que votre lumière luise devant les hommes, « en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ». Remarquez-le bien.

Nous avons considéré ces deux esquisses frappantes du témoignage des croyants ici-bas, comme le sel de la terre, l'énergie conservatrice au milieu de la profession ; et comme la lumière du monde se manifestant dans toutes les activités de l'amour envers ce pauvre monde ; et le danger que le sel perde sa saveur, et que la lumière soit mise sous un boisseau. Maintenant, nous trouvons le grand but de Dieu dans ce double témoignage. Ce n'est pas simplement une question de bénédiction des âmes, car il n'y a pas un mot sur l'évangélisation ou le salut des pécheurs, mais de la marche des saints. C'est une question grave que Dieu soulève concernant Ses saints, et il s'agit de leur manière d'être, séparés des autres. Nous trouvons ailleurs abondamment des appels aux inconvertis, et nul ne peut exagérer leur importance pour le monde ; mais le sermon sur la montagne est l'appel de Dieu pour les convertis. C'est leur caractère, leur position, leur témoignage, de façon distincte ; et si l'on pense tout du long aux autres, ce n'est pas tant une question de les gagner, que de saints réfléchissant ce qui vient d'en haut. La lumière est ce qui vient de Christ. Ce n'est pas : Que vos bonnes œuvres luisent devant les hommes. Quand on parle de ce verset en pensant à ses propres œuvres, ce ne sont en général pas du tout de bonnes œuvres ; mais même si elles l'étaient, les œuvres ne sont pas la lumière. La lumière est ce qui vient de Dieu, sans mélange de la part de l'homme. Les bonnes œuvres sont le fruit de Son action dans l'âme ; mais c'est *la lumière* qui doit briller devant les hommes. C'est la confession de *Christ* qui est le point en question devant Dieu. Ce n'est pas seulement certaines choses à faire. La lumière qui brille est le grand objet ici, quoique faire le bien doive en découler. Si je fais toutes choses bien, c'est une pensée inférieure que celle qui est devant la pensée de Dieu. Un infidèle peut sentir qu'un homme qui grelotte a besoin d'un manteau ou d'une couverture. L'homme naturel peut être pleinement conscient des besoins des autres ; mais si je prends simplement ces paroles et en fait le but proéminent, je ne fais en réalité rien de plus que ce que pourrait faire un incrédule. Du moment que vous faites des bonnes œuvres, et de leur manifestation devant les hommes, votre objet, vous vous trouvez sur un même terrain avec les Juifs et les païens. Ceux qui appartiennent à Dieu ont ainsi tendance à détruire leur témoignage. Qu'y a-t-il de plus mauvais, dans une chose professée faite pour Dieu, qu'une œuvre qui laisse de côté Christ, et qui montre qu'un homme qui aime Christ est en bons termes avec ceux qui Le haïssent ? C'est ce contre quoi le Seigneur avertit les saints. Ils ne doivent pas penser à leurs œuvres, mais à ce que la lumière de Dieu brille. Les œuvres

suivront, et de bien meilleures œuvres que quand une personne est sans cesse occupée d'elles. « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (v. 16). Que votre confession de ce que Dieu est dans Sa nature et de ce que Christ est dans Sa propre personne et dans Ses voies — que le fait que vous Le reconnaissiez *soit la chose* qui est ressentie par et placée devant les hommes ; et alors, quand ils verront vos bonnes œuvres, ils glorifieront votre Père qui est dans les cieux. Au lieu de dire : Quel homme bon que celui-là, ils glorifieront Dieu en son nom — reliant ce que vous faites avec votre confession de Christ.

Que le Seigneur permette que, comme c'est la parole et la volonté de Christ, ce soit ce à quoi nous nous soumettions, et que nous désirions par-dessus toutes choses pour notre propre âme et pour ceux qui nous sont chers ; et si nous voyons que certains saints de Dieu l'oublient, que nous puissions nous souvenir d'eux en prière, et cherchions à les aider par le témoignage de Sa vérité qui, s'il n'entraîne pas le cœur avec cela, peut au moins atteindre la conscience et porter plus tard du fruit.

Nous avons vu la déclaration de notre Seigneur quant au caractère, et aussi quant à la position, convenable aux héritiers du royaume des cieux. Nous L'avons trouvé prononçant ces « bienheureux » que l'homme n'aurait pas considérés comme tels. Mais notre Seigneur était le parfait modèle de tout cela. Et qu'est-ce qui aurait paru moins raisonnable, en particulier à un Juif, que d'entendre quelqu'un appeler délibérément et de manière emphatique bienheureux et joyeux ceux qui étaient méprisés, bafoués, haïs, persécutés, oui, même mal vus, et traités comme des malfaiteurs ? Sans aucun doute, c'était expressément au nom de la justice et au nom de Christ. Mais pour le Juif, la venue du Messie était attendue comme le couronnement de sa joie — cet événement des plus propices dans lequel tout devait tourner en faveur d'Israël, à la fois comme accomplissement des promesses de Dieu faites aux pères, et l'accomplissement des magnifiques prédictions qui impliquaient le renversement de leurs ennemis, l'humiliation des Gentils, et la gloire d'Israël. C'est pourquoi, supposer que Le recevoir comme étant le Messie impliquait désormais un opprobre inévitable et la souffrance dans le monde, était un choc énorme pour leurs attentes les plus chères. Mais notre Seigneur insiste là-dessus, déclarant que seuls de tels seront bénis — bénis d'une nouvelle sorte de bénédiction, bien au-delà de ce qu'un Juif pouvait concevoir. Et cela fait partie des privilèges dans lesquels nous aussi sommes introduits par la foi en Christ. L'instruction donnée par notre Seigneur dans le sermon sur la montagne paraît seulement en formes plus fortes, maintenant qu'Il a pris place dans le ciel. L'inimitié de l'homme a aussi été manifestée dans sa pleine mesure. Le monde s'est joint aux Juifs en inimitié contre les enfants de Dieu. Et ainsi, le dernier livre du Nouveau Testament montre que ceux qui prennent le nom de Juifs, sans aucune réalité, demeurent jusqu'à la fin les plus hostiles à tout vrai témoignage de Christ sur la terre.

Dans la portion qui suit, nous entrons dans un sujet très important. S'il y avait cette nouvelle sorte de bénédiction, si étrangère aux pensées d'Israël selon la chair, quelle était la relation entre la loi et la doctrine de Christ et le nouvel état de choses qui allait être introduit ? La loi ne provenait-elle pas de Dieu par l'intermédiaire de Moïse ? Si Christ introduisait ce qui était si inattendu, même par les disciples, quel serait l'incidence de cette vérité sur ce qu'ils avaient reçu précédemment de la part des serviteurs inspirés de Dieu, et pour laquelle ils avaient Son autorité ? Affaiblissez l'autorité de la loi, et il est clair que vous détruisez le fondement sur lequel repose l'évangile ; car la loi était de Dieu tout aussi certainement que l'évangile. En conséquent, se posait là une question des plus importantes, en particulier pour un Israélite : quelle était l'influence de la doctrine de Christ, touchant le royaume des cieux, sur les préceptes de la loi ? Le Seigneur entame ce sujet (v. 17-48) par ces paroles : « Ne pensez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ». Ils auraient pu le penser du fait qu'Il avait introduit quelque chose dont il n'était fait mention dans aucun des deux ; mais « Ne pensez pas », dit-Il, « que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir ».

Je prends ce mot, « accomplir », dans son sens le plus large. Dans Sa propre personne, le Seigneur accomplissait la loi et les prophètes, dans Ses propres voies, en juste soumission et obéissance. Sa vie ici-bas manifestait sa beauté sans défaut pour la première fois. Sa mort était la sanction la plus solennelle que la loi pouvait jamais recevoir, parce que la malédiction qu'elle prononçait sur le coupable, le Sauveur la prenait sur Lui. Il n'y a rien que le Sauveur ne voulait subir, plutôt que Dieu ne fût déshonoré. Mais les paroles de notre Seigneur méritent, je pense, une application plus poussée. C'est une extension de la loi, ou δικαίωμα (juste exigence), qui donne à son élément moral la portée la plus étendue, de telle sorte que tout ce qui honorait Dieu en elle soit manifesté dans sa puissance et son étendue les plus complets. La lumière du ciel tombait maintenant sur la loi, et la loi interprétée, non par de faibles hommes faillibles, mais par Celui qui n'avait aucune raison de se soustraire à un seul point de ses exigences ; dont le cœur, plein d'amour, pensait seulement à l'honneur et à la volonté de Dieu ; dont le zèle pour la maison de Son Père Le consumait, et qui rendait ce qu'Il n'avait pas dérobé. Qui, sinon Lui, pouvait développer ainsi la loi — non pas comme les scribes, mais à la lumière du ciel ? Car le commandement de Dieu est extrêmement large, que nous le considérions comme mettant fin à toute perfection dans l'homme, ou dans sa somme en Christ.

Loin d'annuler la loi, le Seigneur, au contraire, l'illustrait plus brillamment que jamais, et lui donnait une application spirituelle pour laquelle l'homme n'était pas du tout préparé avant qu'Il ne vint. Et c'est ce que le Seigneur entreprend de faire dans le merveilleux discours qui suit. Après avoir dit : « Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi, que tout ne soit accompli », Il ajoute : « Quiconque donc aura supprimé l'un de ces plus petits commandements et aura enseigné ainsi les hommes, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux ; et quiconque l'aura pratiqué et enseigné, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que, si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (v. 18-20). Notre Seigneur étend les grands principes moraux de la loi en commandements qui découlent de Lui-même, et non plus simplement de Moïse, et montre que ce serait la grande chose qui mettrait les personnes à l'épreuve. Il ne s'agirait plus seulement des dix paroles prononcés sur le Sinaï ; mais, tout en reconnaissant pleinement leur valeur, Il allait donner la pensée de Dieu d'une manière tellement plus approfondie que ce qui avait jamais été imaginé auparavant, que ce serait dorénavant la grande pierre de touche.

C'est pourquoi Il dit, en se référant à l'utilisation pratique de ces commandements venant de Lui : « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » — une expression qui ne comporte pas la moindre référence à la justification, mais à l'appréciation pratique et à la marche dans les relations justes du croyant devant Dieu et devant les hommes. La justice dont il est parlé ici est entièrement une justice pratique. Cela peut en frapper plus d'un de plein fouet, peut-être. Beaucoup peuvent être quelque peu en perplexité pour comprendre comment la justice pratique devient le moyen d'entrer dans le royaume des cieux. Mais, laissez-moi le répéter, le sermon sur la montagne ne nous montre jamais comment un pécheur doit être sauvé. S'il y avait la moindre allusion à la justice pratique là où il s'agit de la justification d'un pécheur, il y aurait matière à être surpris ; mais il ne peut y en avoir aucune, pour le saint qui comprend et est soumis à la volonté de Dieu. Dieu insiste sur la sainteté dans les siens. « Sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur » [Héb. 12, 14]. Il ne peut être mis en question que quand le Seigneur montre, en Jean 15, que les branches sans fruit doivent être coupées et que, tout comme les branches desséchées de la vigne naturelle sont jetées au feu pour être brûlées, de même ceux qui professent le nom de Christ sans fruit ne peuvent attendre une meilleure part.

Porter du fruit est la preuve de la vie. Ces choses sont établies dans les termes les plus forts tout au long de l'Écriture. En Jean 5, 28 et 29, il est dit : « L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres

entendront sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de damnation », ou « de jugement ». On ne peut dissimuler la vérité solennelle que Dieu veut et doit avoir ce qui est bon et saint et juste dans les siens. Ils ne sont pas du tout le peuple de Dieu, ceux qui ne sont pas caractérisés comme faisant ce qui est acceptable à Son regard. Si cela était placé devant un pécheur comme moyen de la réconciliation avec Dieu, ou d'avoir ses péchés effacés devant Lui, ce serait le reniement de Christ et de Sa rédemption. Mais tenez fermement que tous les moyens de s'approcher de Dieu se trouvent en Christ — que le seul moyen par lequel un pécheur est en relation avec la bénédiction de Christ est par la foi, sans œuvres de loi — maintenez seulement cela, et il n'y a pas la moindre incohérence ni difficulté pour comprendre que le même Dieu qui donne à une âme de croire en Christ, opère dans cette âme par le Saint Esprit pour produire ce qui est pratiquement en accord avec Lui. Dans quel but Dieu lui donne-t-Il la vie de Christ et le Saint Esprit, si seule la rémission des péchés était nécessaire ? Mais Dieu ne se satisfait pas de cela. Il communique la vie de Christ à une âme, et donne à cette âme le Saint Esprit pour demeurer en elle ; et comme l'Esprit n'est pas la source de la faiblesse ou de la crainte, mais « de puissance, et d'amour, et de conseil » [2 Tim. 1, 7], Dieu cherche des voies appropriées et l'exercice de la sagesse spirituelle et du jugement, en traversant cette scène d'épreuve présente.

Alors qu'ils considéraient avec des yeux ignorants la justice des scribes et des pharisiens, notre Seigneur déclare que cette sorte de justice ne convient pas. La justice qui monte au temple chaque jour, qui se glorifie dans de longues prières, de généreuses aumônes et de larges phylactères, ne subsistera sous le regard de Dieu. Il doit y avoir quelque chose de plus profond et de plus en accord avec la nature sainte et aimante de Dieu. Parce que, avec toute cette apparence de religion extérieure, ils pouvaient toujours être, comme ils l'étaient de fait en général, sans aucun sentiment de péché, ni de la grâce de Dieu. Cela prouve l'importance primordiale d'être, *avant tout*, juste dans nos pensées au sujet de Dieu ; et nous ne pouvons l'être qu'en recevant le témoignage de Dieu au sujet de Son Fils. Dans le cas des pharisiens, nous avons un homme pécheur qui nie son péché, et obscurcit et renie complètement le vrai caractère de Dieu comme le Dieu de grâce. Ces enseignements de notre Seigneur étaient rejetés par les religieux extérieurs, et leur justice était telle que vous pouvez l'attendre de personnes ignorantes aussi bien d'elles-mêmes que de Dieu. Cela leur permettait de gagner en réputation, mais tout s'arrêtait là ; ils recherchaient leur récompense maintenant, et ils l'avaient. Mais notre Seigneur dit aux disciples : Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le « royaume des cieux ».

Permettez-moi de poser ici la question : Comment Dieu accomplit-Il cela à l'égard d'une âme qui croit maintenant ? Il y a un grand secret qui n'apparaît pas dans ce sermon. Tout d'abord, il y a un fardeau d'injustice sur le pécheur. Comment faut-il le traiter, et comment le pécheur peut-il être rendu propre pour et introduit dans le royaume des cieux ? Par la foi, il est né de nouveau ; il acquiert une nouvelle nature, une vie qui découle autant de la grâce de Dieu que du fait que Christ a porté ses péchés sur la croix. C'est le fondement de la justice pratique. Le véritable commencement de toute bonté morale dans un pécheur — comme cela a été dit et comme cela mérite d'être souvent répété — est *le sentiment et la confession de ce qu'il n'en a pas*, c'est-à-dire, de sa *méchanceté*. Jamais rien n'est juste avec Dieu dans un homme, jusqu'à ce qu'il s'abandonne lui-même comme entièrement mauvais. Quand il est amené à cela, il est rejeté sur Dieu, et Dieu révèle Christ comme Son don pour le pauvre pécheur. Il est moralement brisé, sentant et reconnaissant qu'il est perdu, à moins que Dieu ne paraisse pour lui ; il reçoit Christ, et alors quoi ? « Celui qui croit a la vie éternelle » [Jean 3, 16]. Quelle est la nature de cette vie ? Dans son caractère, parfaitement juste et sainte. L'homme est donc immédiatement rendu propre pour le royaume de Dieu. « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » [Jean 3, 3]. Mais quand il est né de nouveau, il pénètre là. « Ce qui est né de la chair est chair ;

et ce qui est né de l'Esprit est esprit » [Jean 3, 6]. Les scribes et les pharisiens œuvraient uniquement pour et par la chair ; ils ne croyaient pas qu'ils étaient morts au regard de Dieu ; pas plus que les hommes de maintenant. Mais ce avec quoi le croyant débute, c'est qu'il est un homme mort, qu'il a besoin d'une nouvelle vie, et que la nouvelle vie qu'il reçoit en Christ est propre pour le royaume des cieux. C'est sur cette nouvelle nature que Dieu agit, et opère par l'Esprit cette justice pratique ; de sorte qu'il demeure toujours vrai que « si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ».

Mais le Seigneur n'explique pas ici comment cela peut se faire. Il déclare seulement que ce qui était convenable pour la nature de Dieu ne se trouvait *pas* dans la justice humaine des Juifs, et que c'était nécessaire pour le royaume.

Ensuite, Il prend la loi dans ses diverses parties, du moins ce qui a affaire avec les hommes. Ici, Il n'entre pas dans ce qui touche directement à Dieu, mais tout d'abord, Il prend ce qui découle de la violence humaine, et après cela, du grand exemple flagrant de la corruption humaine ; car la violence et la corruption sont les deux formes remarquables de l'iniquité humaine. Avant même le déluge, telle était la condition des hommes : « La terre était corrompue devant Dieu, et la terre était pleine de violence » [Gen. 6, 11]. Ici, au verset 21, nous avons la lumière du royaume jetée sur le commandement : « Tu ne tueras pas ; et quiconque tuera, sera passible du jugement ». La loi prenait connaissance de cette forme extrême de violence ; mais notre Seigneur lui donne longueur, largeur, hauteur et profondeur : « Mais moi, je vous dis que quiconque se met en colère légèrement contre son frère sera passible du jugement ; et quiconque dira à son frère : Raca, sera passible du jugement du sanhédrin ; et quiconque dira : fou, sera passible de la géhenne du feu » (v. 22). C'est-à-dire que notre Seigneur traite comme venant dorénavant dans la même catégorie que le meurtre, au regard de Dieu, toute sorte, sentiment ou expression de violence ; tout ce qui relève du mépris ou de la haine, tout ce qui exprime les mauvais sentiments du cœur ; tout rabaissement de l'autre, la volonté d'annihiler les autres, pour ce qui concerne le caractère ou l'influence : tout cela n'est pas meilleur que le meurtre, aux yeux scrutateurs de Dieu. Il élargit la loi ; Il montre maintenant Celui qui regarde et juge les sentiments *du cœur*. Il ne s'agit donc pas du tout simplement des conséquences de la violence envers un homme, car il pourrait n'y avoir aucun effet très mauvais produit par ces paroles de colère, mais elles prouvaient l'état du cœur ; et c'est ce avec quoi le Seigneur a affaire ici. « Si donc tu offres ton don à l'autel, et que là il te souvienne que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton don devant l'autel, et va d'abord, réconcilie-toi avec ton frère ; et alors viens et offre ton don » (v. 23, 24). Il ne manifeste pas encore le chrétien dans sa séparation complète du système juif. Ces paroles montrent clairement un lien avec Israël — quoique le principe s'applique à un chrétien ; car l'autel ne fait pas référence à la table du Seigneur.

« Mets-toi promptement d'accord avec ta partie adverse, pendant que tu es en chemin avec elle, de peur que ta partie adverse ne te livre au juge, et que le juge ne te livre au sergent, et que tu ne sois jeté en prison ; en vérité, je te dis : Tu ne sortiras point de là, jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrant » (v. 25, 26). Je crois qu'Israël était coupable de cette folie même — Israël comme peuple — de ne pas s'être mis d'accord avec la partie adverse rapidement. Le Messie était là, et eux, étant Ses adversaires, L'ont traité comme leur adversaire et ont contraint Dieu à être contre eux par leur incrédulité. La position d'Israël, moralement, au regard de Dieu, était très proche de celle présentée ici. Il y avait un désir de meurtre contre Jésus dans leur cœur. Hérode en avait été l'expression à Sa naissance, et il se poursuivit tout le long du ministère de Christ, car la croix prouva combien cette haine implacable était présente dans le cœur des Juifs contre leur propre Messie. Ils ne s'étaient pas mis d'accord rapidement avec leur partie adverse, et le juge ne pouvait que les livrer au sergent pour les jeter en prison ; et ils demeurent là jusqu'à ce jour. La nation juive, depuis leur rejet du Messie, a été exclue de toutes les promesses de Dieu ; en tant que nation, ils ont été condamnés à la prison, et ils doivent y demeurer

jusqu'à ce que le dernier quadrant soit payé. En Ésaïe, nous trouvons le Seigneur parlant en consolation à Jérusalem : « Criez-lui que son temps de détresse est accompli, que son iniquité est acquittée ; qu'elle a reçu de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés »[40, 2]. Ainsi, tandis que nous entrons désormais dans Sa faveur, tandis que, par la grâce de Dieu, nous recevons maintenant la plénitude de la bénédiction par le Christ Jésus, il ne peut pourtant y avoir de doute que cette riche bénédiction est en réserve pour Jérusalem. Car Dieu, dans Sa miséricorde, lui dira un jour : Je pardonne maintenant votre iniquité ; je ne ferai plus de vous le témoin de ma vengeance sur la terre. Et pourquoi n'est-il pas permis à Israël, jusqu'à ce jour, d'être amalgamé avec les nations ? Ils demeurent là, séparés de tous les autres peuples par Dieu. Mais Dieu a en réserve pour eux Sa grande miséricorde. « Parlez au cœur de Jérusalem… car elle a reçu de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés ». Nous trouvons ailleurs cette figure magnifiquement exposée dans le cas de l'homme coupable d'homicide, qui fuyait vers la ville de refuge fournie par Dieu. Et le livre des Nombres nous enseigne que l'homme demeurait là, hors du pays de sa possession, jusqu'à la mort, non pas de l'homicide, mais du souverain sacrificateur qui était oint d'huile. Il est fait allusion là à la sacrificature de notre Seigneur. Quand le Seigneur aura complété Son peuple céleste et les aura rassemblés là où ils n'auront plus besoin de l'activité de Son intercession ; quand nous serons dans les pleins résultats de tout ce que Christ a opéré pour nous, le grand Sacrificateur prendra alors Sa place sur Son propre trône. Alors, ce sera la fin de Sa sacrificature céleste actuelle, et Israël, coupable du sang, retournera dans la terre de sa possession. Je ne doute pas que ce soit l'application exacte de ce beau type. Je ne peux pas comprendre quelle interprétation juste de la mort du souverain sacrificateur oint d'huile il peut y avoir, si vous l'appliquez à un chrétien maintenant ; mais appliquez-la aux Juifs, et rien n'est plus clair. Christ mettra fin à ce caractère de la sacrificature dans lequel Il est actuellement engagé pour nous, et entrera dans une nouvelle forme de bénédiction pour Israël.

Mais il y a une autre chose en plus de la violence : il y a l'élément corrompu dans le cœur de l'homme — le cœur convoitant ce qu'il n'a pas. C'est ce qui est envisagé dans la parole suivant de notre Seigneur : « Vous avez ouï qu'il a été dit : Tu ne commettras pas adultère. Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. Mais si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi…Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un de tes membres périsse, et que tout ton corps ne soit pas jeté dans la géhenne » (v. 27-30). C'est-à-dire, quoi que ce soit dans notre marche, ou dans nos voies, ou dans notre service, qui expose une âme au danger de céder à ces sentiments impies, ne devrait jamais être épargné, mais écarté à tout prix. Il doit y avoir excision de tout ce qui est blessant pour l'âme ; les membres du corps, tels que l'œil qui désire et la main qui veut prendre, étant utilisés pour montrer les différentes manières d'après lesquelles le cœur peut être enlacé. Couper ces membres est le signe d'un cœur profondément exercé à se juger lui-même ; non pas prompt à s'excuser en disant qu'il n'a pas vraiment commis le péché, mais quoi que ce soit qui y expose doit être abandonné.

Le Seigneur dénonce alors la dissolution légère du lien du mariage : « Il a été dit aussi : Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui donne une lettre de divorce. Mais moi, je vous dis que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause de fornication, la fait commettre adultère ; et quiconque épousera une femme répudiée, commet adultère » (v. 31, 32). Ainsi, notre Seigneur montre que quoiqu'il puisse y avoir de grandes difficultés, cette relation humaine reçoit encore la sanction forte de l'ordonnance de Dieu. Quoique ce soit une relation terrestre, la lumière du ciel est jetée dessus, la sainteté du mariage est maintenue, et la possibilité de permettre à quelque chose d'interférer avec sa sainteté est entièrement supprimée par Christ, sauf seulement là où se

trouve ce qui l'a interrompu au regard de Dieu, auquel cas l'acte de séparation ne serait qu'une déclaration de ce qui a déjà été rompu de fait.

Le cas suivant (v. 33-37) nous introduit dans un ordre de choses différent : c'est l'utilisation du nom du Seigneur. Ici, il n'est pas fait référence à un serment judiciaire, c'est-à-dire, un serment exigé par un magistrat. Dans certains pays, cela peut avoir un parfum de paganisme ou de papauté, et aucun chrétien ne devrait faire un tel serment. Mais si la déclaration est simplement celle de l'autorité de Dieu, introduite par le magistrat pour déclarer la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité, je ne vois pas que le Seigneur, en aucune manière, ne dispense le chrétien de cette obligation. Mais le sujet ici se rapporte aux communications d'homme à homme. « Ne jurez pas du tout ; ni par le ciel, car il est le trône de Dieu ; ni par la terre, car elle est le marchepied de ses pieds ; ni par Jérusalem, car elle est la ville du grand Roi. Tu ne jureras pas non plus par ta tête, car tu ne peux faire blanc ou noir un cheveu ». C'étaient simplement les affirmations de la vie courante parmi les Juifs. Si notre Seigneur avait voulu interdire au chrétien de prononcer un serment judiciaire, n'aurait-Il pas pris comme exemple le serment qui avait cours dans les tribunaux en ces jours-là ? Mais les serments qu'Il place devant nous étaient ceux que les Juifs avaient l'habitude d'utiliser, quand leur parole était mise en question par leurs semblables, et non pas ceux qui étaient employés devant le magistrat. Bien loin de penser qu'un chrétien agit justement en refusant un serment judiciaire, je crois qu'il agit mal en ne le prononçant pas quand le magistrat requiert son témoignage, quand il n'y a rien qui offense la conscience dans la formulation du serment. Si le magistrat ne reconnaît pas Dieu dans le serment, cependant le chrétien est tenu de reconnaître Dieu dans le magistrat, qui est, pour le chrétien, un serviteur de Dieu dans les choses extérieures de ce monde. Même l'Assyrien était la verge de Dieu [És. 10, 5], tout en ne pensant qu'à accomplir ses propres desseins contre Israël. Bien davantage le magistrat, qui ou quoi qu'il soit, représente la vérité de l'autorité extérieure de Dieu dans le monde, et le chrétien doit le respecter, bien plus que les hommes du monde ; et donc, le serment, qui demande simplement la vérité sur le terrain de cette autorité, est une chose sainte et qui ne doit pas être refusée. Le chrétien, sans doute, n'a pas lui-même à poursuivre un autre en justice. Au contraire, il doit à Christ et à Sa grâce de laisser le monde, s'il le veut, abuser de lui — il peut protester oralement contre cela, et puis le laisser au Seigneur. Quand notre Seigneur Lui-même fut traité injustement, Il en convainc la personne, et c'est tout, comme l'homme le pense, pour toujours. Il n'y a rien de tel que chercher à obtenir une réparation actuelle de ses torts. Il devrait en être ainsi avec les chrétiens. Il peut y avoir la conviction morale de ceux qui font le mal, mais le supporter avec patience est agréable à Dieu.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour le chrétien de montrer combien il est au-dessus du monde, que quand il ne cherche en rien la justification du monde. Si nous appartenions au monde, nous devrions tous être des volontaires. Si le monde est notre foyer, un homme est appelé à combattre pour lui. Mais pour le chrétien, ce monde n'est pas la scène de ses intérêts, et pourquoi combattre pour ce qui ne lui appartient pas ? Si un chrétien combat dans et avec le monde (sauf son combat spirituel personnel), il est hors de sa place. C'est le devoir des *hommes*, comme tels, de repousser le mal ; et si le Seigneur utilise le monde afin de mettre fin à la révolution et de faire la paix, le chrétien peut bien regarder en haut et rendre grâces. C'est une grande miséricorde. Mais la vérité que le croyant doit garder fermement établie dans son âme, est qu'« ils ne sont pas du monde » [Jean 17, 14, 16]. Dans quelle mesure ne sont-ils pas du monde ? « Ils ne sont pas du monde, comme *moi* je ne suis pas du monde ». Dans Jean 17, où notre Seigneur répète cette parole merveilleuse, Il parle en vue d'aller au ciel, comme s'Il n'était plus du tout sur la terre. Ainsi, dans l'esprit de quelqu'un qui est hors du monde, Il dit : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde ». Un peu avant, Il avait dit : « Je ne suis plus dans le monde » [v. 11]. Son élévation au ciel est ce qui donne son caractère au chrétien et à l'Église. Un chrétien n'est pas simplement un croyant, mais un croyant appelé à jouir de Christ *alors qu'Il est*

dans le ciel. Et, comme Christ notre Tête est hors de ce monde, ainsi le chrétien est en esprit élevé au-dessus du monde, et doit montrer la force de sa foi comme étant au-dessus de ses simples sentiments naturels. Rien ne fait paraître un homme davantage fou que de n'avoir aucun parti dans ce monde. Les chrétiens n'aiment pas n'être rien ; ils sont enclins, d'une manière ou d'une autre, à vouloir faire sentir leur influence. Mais le Seigneur les délivre de cela.

C'est donc quelque chose en dessous de notre appel, que de se laisser aller à des affirmations au-delà de la simple déclaration de la vérité. « Que votre parole soit : Oui, oui ; non, non ; car ce qui est de plus vient du mal » (v. 37). Il vaut la peine de remarquer, comme une preuve pratique de la distinction tracée ici, comment notre Seigneur agit quand Il fut devant le souverain sacrificateur. Il fut silencieux jusqu'à ce que celui-ci L'adjure ; alors Il répond immédiatement. Qui peut douter qu'Il nous montre en cela le bon modèle ?

Notre Seigneur en vient ensuite au cas d'un préjudice qui peut nous être fait en pratique. Ce n'est pas qu'il est mauvais pour un homme de punir selon le préjudice qui a été infligé à un autre. « Œil pour œil, et dent pour dent » est parfaitement juste ; mais notre Seigneur indique que nous devrions être bien plus que justes, nous devrions être pleins de grâce ; et Il en fait le point culminant de Son discours. Tout d'abord, Il avait renforcé la justice de la loi, développé ses profondeurs, et mis de côté ses libertés ; maintenant, Il va plus loin. Il montre qu'il y a un principe, dans Ses propres voies et dans Sa vie, qui enseigne au chrétien qu'il n'a pas à chercher la vengeance. « Mais moi, je vous dis : Ne résistez pas au mal ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre ». Il est clair que le Seigneur ne parle pas ici de ce que doivent faire les gouvernements. Le Nouveau Testament est écrit pour le chrétien, pour ce qui a une existence séparée et un appel spécial au milieu des systèmes et des peuples terrestres. Il appartient à ceux qui sont du ciel, tandis qu'ils marchent sur la terre. Nous devenons tels en recevant Christ, et c'est à de tels que le Seigneur dit : « Ne résistez pas au mal ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre ». Il est question ici d'une blessure personnelle. Le mal fait peut être tout à fait immérité, mais il doit être surmonté par le bien. Montrez que vous êtes prêt à en recevoir encore plus pour l'amour de Christ. « Et à celui qui veut plaider contre toi et t'ôter ta tunique, laisse-lui encore le manteau ». Ici, la loi est évoquée : c'est-à-dire, qu'un homme pose une réclamation, peut-être à tort, sur une partie de vos vêtements, et s'il veut « plaider contre toi et t'ôter ta tunique, laisse-lui encore le manteau ». Ici, il semble que ce n'est pas exactement quelqu'un faisant appel à la loi, mais les officiers publics eux-mêmes. « Et si quelqu'un veut te contraindre de faire un mille, vas-en deux avec lui ». Le grand principe que notre Seigneur établit en cela — que ce soit la violence humaine, ou la loi même si durement ou si mal appliquée — est qu'alors que, selon la loi, vous devez faire un pas, selon l'évangile, vous en ferez deux. La grâce fait le double de la loi, quel que soit le point en question. Elle n'a jamais eu l'intention de remplacer les obligations ou d'abaisser les responsabilités, mais, au contraire, de donner puissance et force à tout ce qui est juste au regard de Dieu. La loi pouvait dire : « Œil pour œil, et dent pour dent » ; ici, nous trouvons non seulement le support de ce qui est positivement mauvais, mais la grâce qui donne plus que ce qui est demandé. « La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » [Jean 1, 17]. Et c'est une manière de montrer pratiquement combien nous apprécions la grâce. Il ne s'agit pas simplement de la lettre des paroles de notre Seigneur. Si vous vous limitez simplement à un coup au visage, ce serait une pauvre chose ; mais la parole de Christ est ce qui me transmet l'esprit qui plaît à Dieu, et me donne la réalité de la grâce. Et la grâce n'est pas la revendication de soi, ni la punition d'un mal, mais le support du mal et le triomphe du bien sur lui. Christ parle de ce qu'un chrétien doit endurer de la part du monde qu'il traverse. Il doit recevoir la tribulation comme la discipline que Dieu trouve bonne pour son âme ; le grand spectacle devant les hommes et les anges — qu'il y a des hommes sur cette terre qui peuvent souffrir pour Christ, et s'en réjouir, parce qu'ils ont appris à abandonner leur propre volonté, à sacrifier leurs propres droits,

et à souffrir injustement, en regardant en avant au jour où le Seigneur prendra en charge ce qui a été leur souffrance pour l'amour de Lui, et où tout mal sera jugé de la façon la plus solennelle à Son apparition et à Son règne.

Notre Seigneur dit, au verset 42 : « Donne à qui te demande, et ne te détourne pas de qui veut emprunter de toi ». C'est un exemple d'un grand principe général sur lequel le Seigneur insiste ; comme Il avait mis à nu le caractère de la violence, ainsi le fait-Il ici pour une autre chose — la sollicitation qui s'adresse à la bonté de cœur d'un chrétien. « Donne à qui te demande ». Très certainement, c'est une chose agréable et pleine de grâce ; mais il est tout à fait clair que le Seigneur n'insiste pas auprès des siens pour que la chose soit faite inconsidérément, ni comme une simple satisfaction de leurs sentiments, mais avec conscience envers Dieu. Supposons que quelqu'un vienne vous demander quelque chose, et que vous avez des raisons de croire qu'il le dépensera de façon inappropriée, vous devez y apporter une limite. Pourquoi non ? Il pourrait vous dire : Le Seigneur n'enjoint-Il pas : « Donne à qui te demande » ? Assurément ; mais le Seigneur a donné aussi d'autres paroles d'après lesquelles je juge s'il est approprié de donner dans chaque cas particulier. Le demandeur pourrait aller faire ce dont je suis sûr que ce serait absurde ou mauvais ; dois-je encore donner ? ou un autre principe n'est-il pas introduit, à savoir, le discernement approprié ? Peut-être que celui qui demande a des plans par-devers lui que je crois être mondains : dois-je satisfaire sa mondanité ? Ce que le Seigneur a en vue est un besoin réel ; et comme il y avait une grande indifférence habituellement parmi les Juifs sur ce sujet, comme c'est de fait le cas partout ailleurs, le Seigneur n'insiste pas seulement sur l'aide du chrétien à son frère, mais prend le terrain le plus vaste en exhortant à donner généreusement ; non pas, bien entendu, pour ce que nous pourrions en retirer, mais par un amour selon Dieu.

« Donne à qui te demande ». Nous savons tous qu'il y en a qui voudraient l'imposer. Cela bloque et entrave souvent la pitié ; et ce peut encore plus souvent être une excuse pour ne pas montrer de pitié. Le Seigneur met en garde contre ce piège, et montre la grande valeur morale, pour notre propre âme et pour la gloire de Dieu, d'une bonté habituelle, attentionnée et sans réserve envers les nécessiteux dans ce monde. Non pas que je doive toujours donner *ce* qu'une personne demande, car il peut chercher quelque chose d'insensé ; mais il reste cependant : « Donne à qui te demande, et ne te détourne pas de qui veut emprunter de toi ». Comptez-vous le nombre de fois où vous avez été trompé ? Alors même, pourquoi être triste ? Vous avez le droit, selon la parole de Jésus, de faire cela comme pour votre Père. Celui qui reçoit votre don peut l'appliquer à un mauvais usage : c'est *sa* responsabilité. *Je* suis tenu de cultiver une générosité sans soupçons, et ceci, tout à fait indépendamment d'une simple amitié. Même les publicains et les pécheurs sont aimables envers ceux qui le sont envers eux ; mais que devrait être un chrétien ? *Christ* détermine la position, la conduite et l'esprit du chrétien. Comme Lui a souffert, eux ne doivent pas résister au mal. S'il y avait des besoins, le cœur du Seigneur y répondait. Ils pouvaient tourner Son amour contre Lui, et utiliser les dons de Sa grâce pour leurs intérêts propres, comme l'homme qui fut guéri, indifférent à l'avertissement du Seigneur et au sentiment de Ses bienfaits. Mais le Seigneur, sachant parfaitement tout cela, poursuit résolument Son chemin en faisant le bien, non dans la simple pensée vague de la bienveillance envers l'homme, mais dans le saint service de Son Père.

Et maintenant, un mot sur ce qui suit. C'est le cœur et l'essence même de ce qui constitue notre relation avec les autres ici-bas ; le grand principe actif duquel découle toute conduite juste. C'est la question du véritable caractère et des limites de l'amour. « Vous avez ouï qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi » (v. 43). C'était l'expression que les Juifs tiraient de la teneur générale de la loi. Il y avait eu la sanction de Dieu pour l'extermination de leurs ennemis ; et de cela, ils tiraient le principe : « Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous

persécutent ». Là se trouvait une chose que la loi ne pouvait jamais enseigner — c'est la grâce. Dans un millier d'exemples pratiques, la question n'est pas si la chose est juste. Nous entendons souvent des chrétiens demander : Y a-t-il du mal dans telle chose ? Mais ce n'est pas la seule question à poser, pour un chrétien. Supposez qu'on lui fasse du mal ; quel doit alors être son sentiment ? S'il y a de l'inimitié envers lui dans un autre, que doit-il chérir dans son propre cœur ? « Aimez vos ennemis… faites du bien à ceux qui vous haïssent… en sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux » ; ainsi, ils montrent d'une manière pratique qu'ils appartiennent à une telle lignée. « Car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes… Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (v. 44-48).

Cela n'a rien à voir avec la question de savoir s'il y a du péché ou non dans notre nature. Il y a toujours le principe du mal dans un homme, aussi longtemps qu'il vit ici-bas. Mais ce sur quoi le Seigneur insiste est ceci : Notre Père est le modèle parfait dans Ses voies envers Ses ennemis maintenant, et Il nous appelle à être parfaits dans la même grâce et le même amour que montre notre Père. C'est en contraste signalé avec le Juif, ou avec tout ce qui a été enjoint auparavant. Abraham n'a pas été appelé à marcher de cette manière. Il a été, je crois, justifié en armant ses serviteurs pour récupérer Lot ; tout comme les Israélites le furent en prenant l'épée contre les Cananéens. Mais nous sommes appelés (comme règle de la vie chrétienne, comme ce qui gouverne nos pensées, nos sentiments et nos voies) à marcher selon le principe d'une grâce patiente. Nous sommes au milieu des ennemis de Christ, de nos ennemis aussi à cause de Lui. Cela peut ne pas se montrer immédiatement, ni jamais. La persécution peut passer de mode, mais l'inimitié est toujours là ; et si Dieu devait seulement ôter certaines retenues, la vieille haine éclaterait comme jamais. Quoi qu'il en soit, un seul chemin est ouvert au chrétien qui désire marcher comme Christ l'a fait : « Aimez vos ennemis » ; et cela en réalité, non pas par un simple étalage de douces paroles ou manières. Nous savons que, dans certains cas, aller et parler à une personne fâchée ne ferait qu'attiser l'amertume de la colère, et là, la bonne chose est de s'en tenir à l'écart ; mais dans toutes les circonstances, il faut être toujours prêt à chercher la bénédiction de notre adversaire. Faire preuve d'une réelle bonté à celui qui m'a blessé, même si cela ne devait jamais être connu d'aucune créature sur la terre, est la seule chose digne d'un chrétien. Le Seigneur nous donne ainsi des occasions de montrer l'amour à ceux qui nous haïssent. Quand l'occasion se présente, nous devons avoir établi dans nos âmes que le chrétien est ici dans le but d'exprimer Christ ; car en effet, nous sommes Son épître, connue et lue de tous les hommes [2 Cor. 3, 2-3]. Nous devons désirer refléter ce que Christ aurait fait dans les mêmes circonstances.

Que le Seigneur accorde que cela soit vrai de notre propre âme, d'abord dans un sentiment secret avec Lui, et puis comme manifesté humblement et avec désintéressement envers les autres. Rappelons-nous qu'il n'y a pas de victoire pour nous sinon dans ce qui est un reflet extérieur de la victoire secrète sur le moi avec le Seigneur. Commencez par là, et ce sera sûrement gagné en présence des hommes, quoique nous puissions avoir à attendre pour cela.

Chapitre 6

Matthieu 6 débute avec ce qui est encore plus élevé que ce que nous avons eu. Les diverses exhortations du chapitre 5 ont fait ressortir le principe chrétien, en contradiction avec ce qui était exigé ou permis sous la loi. Maintenant, la loi est abandonnée : il n'y est plus fait aucune allusion expresse, dans le discours de notre Seigneur. Le premier principe de toute piété se montre maintenant dans sa forme la plus douce, à savoir, avoir affaire avec notre Père dans le secret ; Lui nous comprend, Lui voit tout ce qui se passe en nous et autour de

nous, nous écoute et nous conseille, tout comme, en effet, Il prend en nous le plus profond intérêt. C'est la relation intérieure divine du saint qui est mise en évidence dans ce chapitre — nos liens spirituels avec Dieu notre Père, et la conduite qui doit en découler. D'où ce que dit notre Seigneur : « Prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes, pour être vus par eux ». Je prends la liberté de modifier le terme « aumône » en « justice » (v. 1), qui est soutenu par quelques-unes des meilleures autorités. Il y a des divergences ici, comme ailleurs, mais, en même temps, des raisons internes et spirituelles confirment les bases extérieures. Ainsi, si vous utilisez le mot « aumône » dans le premier verset, n'y a-t-il pas une simple répétition dans le verset suivant ? D'un autre côté, prenez le mot « justice » (comme indiqué dans la marge), et tout est clair. Le contexte le supporte. Car on observera dans les versets suivants que notre Seigneur divise la justice en trois parties distinctes : tout d'abord, donner des aumônes ; ensuite, la prière ; en troisième lieu, le jeûne. Que telles sont les trois parties des justes voies du saint, comme les voit notre Seigneur dans ce discours, est évident.

1. Pour ce qui regarde les aumônes, ce qui est une chose très pratique, le principe de la miséricorde se manifeste, comme ce n'est pas toujours le cas dans un don. C'est une chose faite sérieusement et solennellement, et le cœur s'ouvre. Elle est faite sous le regard de Dieu. L'avertissement général est celui-ci : « Prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes, pour être vus par eux ; autrement vous n'avez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Quand donc » (en se basant sur cette exhortation) « tu fais l'aumône », ce qui était une des branches de la justice, « ne fais pas sonner la trompette devant toi » ; cela fait allusion à certaines manières de faire adoptées alors par les Juifs pour leur notoriété et se recommander eux-mêmes — dont l'esprit appartient aux hommes de tous les temps. Il y a peu de choses dans lesquelles la vanité humaine se trahit de façon plus flagrante, que le désir d'être connu en faisant des aumônes. Et qu'est-ce qui apporte une vraie délivrance de ce piège de la nature humaine ? « Quand donc tu fais l'aumône (remarquez qu'Il rend maintenant cela complètement individuel), ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être glorifiés par les hommes. En vérité, je vous dis : ils ont déjà leur récompense ! Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite, en sorte que ton aumône soit faite dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te récompensera ». C'est-à-dire, il ne s'agit pas seulement de ne pas proclamer partout ce qui est fait, mais même pas à soi-même. Non seulement la main gauche d'un autre ne doit pas savoir ce que fait votre main droite, mais *votre propre* main gauche ne le doit pas non plus. Les paroles du Seigneur sont tranchantes pour quiconque aime l'autosatisfaction. Le grand point là est, que tout doit être fait pour notre Père. Ce n'est pas simplement une question de devoir ; mais l'amour de notre Père a été manifesté, et c'est Sa volonté pour ce qui nous concerne. Il sait ce qui est le meilleur, et nous en sommes ignorants. Nous pouvons penser procurer le plus grand bonheur en nous entourant de ce que nous aimons le mieux ; mais abandonner ce qui nous apporte une jouissance personnelle nous ouvrira de nouvelles sources de bénédiction. En outre, ce que nous devons désirer est que les aumônes soit faites « dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te récompensera ». Nous trouverons cela répété pour chaque point de ce qui est appelé notre « justice ». Il y a toujours une place laissée à la chair, là où n'est pas cultivée l'habitude de ce qui est fait entre notre Père et nous-mêmes. Bien plus, le Seigneur voudrait que nous cachions cette pensée même dans le sein du Père, qui ne l'oubliera pas.

2. Nous avons la même chose pour la prière. L'allusion est faite, semble-t-il, à la pratique que chaque jour, quand une heure particulière arrivait, les gens étaient trouvés priant en public plutôt que de manquer le moment. Il est clair que tout ceci était, au mieux, des plus légal, et ouvrait la porte à l'affichage et à l'hypocrisie. Cela néglige entièrement la grande vérité que le christianisme a si complètement mise en évidence, que faire des choses comme témoignage, ou comme une loi, ou d'une façon quelconque pour être vu des autres, ou en pensant à nous-mêmes, est totalement faux. Nous avons affaire avec notre Père, et notre Père dans le secret.

C'est pourquoi notre Seigneur dit : « Toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, et ayant fermé ta porte, prie ton Père qui demeure dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te récompensera » (v. 6). Ce n'est en aucun cas nier le bien-fondé de la prière en public ; mais il n'est pas du tout fait référence ici à une supplication en commun.

Quant à la « prière dominicale », elle était pour ces disciples individuellement qui avaient besoin d'être instruits dans les tout premiers principes du christianisme. Car elle fait partie de ce que l'apôtre appelle « la parole du commencement du Christ », quand il dit : « C'est pourquoi, laissant la parole du commencement du Christ, avançons vers l'état d'hommes faits, ne posant pas de nouveau le fondement de la repentance des œuvres mortes et de la foi en Dieu, de la doctrine des ablutions et de l'imposition des mains, et de la résurrection des morts et du jugement éternel. Et c'est ce que nous ferons, si Dieu le permet » [Héb. 6, 1-3]. L'apôtre admet que toutes ces choses étaient des vérités très importantes ; c'étaient des vérités que les Juifs pieux devaient avoir connues avant que la rédemption ait été accomplie, mais elles ne manifestaient pas la pleine puissance du christianisme. Elles étaient bien vraies, et le demeureront toujours. Rien ne pourra jamais affaiblir l'importance de la repentance des œuvres mortes et de la foi en Dieu. Mais il n'est pas même dit, la foi en Christ. Assurément que la foi envers Dieu demeure toujours ; mais là encore, jusqu'à que Christ soit mort et ressuscité, il y avait bien des vérités que les disciples ne pouvaient pas supporter. Notre Seigneur Lui-même le dit. C'est pourquoi l'apôtre leur dit : « Laissant la parole du commencement du Christ » (celle que Christ ici-bas enseignait, et qui était parfaitement adaptée à l'état d'alors des disciples), « avançons vers l'état d'hommes faits ». Il n'y a aucunement la pensée de l'abandonner ; mais en supposant que c'est une vérité établie, avançons dans la connaissance de Christ tel qu'Il est maintenant, ce qui est ici la signification du mot « perfection ». Ce n'est pas un état meilleur de notre propre chair ; cela ne fait pas non plus référence à quoi que ce soit que nous devrons être dans une vie future ; mais à la pleine doctrine de Christ tel qu'Il est maintenant, glorifié dans le ciel — telle qu'elle est exposée dans cette épître. Christ est dans le ciel ; Sa sacrificature est là ; Il y est entré dans la puissance de Son propre sang, ayant obtenu une rédemption éternelle [Héb. 9, 12]. C'est Christ tel qu'Il est en haut maintenant ; là, vous trouvez cette perfection. Dans la même épître, il parle de Christ comme « consommé »[7] par des souffrances [Héb. 2, 10]. Il était toujours parfait en tant que personne — et n'aurait jamais pu être rien d'autre. S'il y avait eu quelque défaut en Christ sur la terre, Il aurait dû être, comme l'offrande qui avait un défaut en elle, incapable d'être offert pour nous. Dans les sacrifices juifs, si l'animal mourait de lui-même, il ne pouvait pas même être mangé. De même, quant à notre Seigneur, s'il y avait eu le principe de la mort en Lui en quelque manière, s'Il n'avait pas été le vivant dans tous les sens du terme, sans la moindre tendance à la mort, Il n'aurait jamais pu être le fondement de Dieu, ni le nôtre. Il a réellement souffert la mort, victime volontaire sur la croix ; mais c'était justement parce que la mort n'avait aucune prise sur Lui. Tout fils d'Adam a la mortalité qui opère en lui. Le second homme pouvait dire, même ici-bas : « Je suis la résurrection et la vie » [Jean 11, 25]. Telle est la vérité quant à Christ Lui-même. Tandis qu'il est parfaitement vrai que Christ était toujours moralement parfait — parfait, aussi, non seulement dans Sa nature divine, mais dans Son humanité — absolument sans tache et agréable à Dieu, pourtant, pour autant, il y avait une montagne de péché qui devait être ôtée de dessus nous, et une nouvelle condition où nous devions entrer, dans laquelle Il pouvait nous associer avec Lui. Quoique absolument sans péché en Lui-même, Il a été rendu parfait par les souffrances ; Il est allé, à travers toutes ces souffrances, dans la béatitude dans laquelle Il se tient maintenant comme notre souverain Sacrificateur devant Dieu.

Sur le sujet de la prière dominicale, je ne ferai que quelques remarques maintenant. Mais de nouveau, je voudrais remarquer qu'elle est entièrement individuelle. Beaucoup peuvent s'unir en disant : « Notre Père » ; mais une âme dans son cabinet dirait encore : « Notre Père », parce qu'elle pense aux autres disciples partout.

Pourtant, il est clair que le Seigneur n'anticipe pas l'usage de cette prière, sauf dans la chambre fermée et pour la condition dans laquelle se trouvaient les disciples. Nous n'avons aucune indication qu'elle fut employée formellement après le jour de la Pentecôte. Il y avait d'autres besoins et d'autres désirs, d'autres expressions d'affection envers Dieu, manifestés alors, dans lesquels le Saint Esprit conduirait ceux qui avaient quitté la condition d'enfance, en L'ayant reçu dans leur cœur, par lequel ils pouvaient crier : « Abba, Père ». Telle est la clé du changement, et le Nouveau Testament est parfaitement clair là-dessus (comp. Gal. 3, 23-26 ; 4, 1-7).

Toutefois, considérons la prière elle-même ; car rien ne peut être plus béni, et toute la vérité qu'elle contient demeure pour nous. « Quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme ceux des nations, car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup » (v. 7). Il est clair ici que notre Seigneur n'interdit pas les répétitions, mais les vaines redites. Nous voyons notre Seigneur Lui-même, quand Il était dans l'agonie dans le jardin, répétant trois fois les mêmes paroles [Matt. 26, 44]. Mais une répétition vaine et formelle, que ce soient des paroles tirées d'un livre, ou des phrases toutes faites dans l'esprit, voilà ce qu'Il interdit positivement. De nouveau, permettez-moi d'insister sur le fait que notre Seigneur ne pourvoit pas ici aux besoins publics de l'Église ; et nous n'entendons pas dire que cela ait été compris ainsi. Il n'y a pas la moindre pensée d'une telle chose, après le don du Saint Esprit, quand l'Église fut formée et fut à l'œuvre dans ce monde. De telle sorte que tandis que la prière du Seigneur fut donnée comme le plus parfait exemple de prière, et put avoir été utilisée en l'état par les disciples avant la mort de notre Seigneur et le don du Saint Esprit, il semble pourtant clair qu'après, il n'en a plus été ainsi. Le Nouveau Testament est, bien entendu, la seule pierre de touche de cela. Quand nous en venons à la tradition, nous pouvons bien trouver toutes sortes de difficultés à cet égard, comme sur d'autres sujets, mais la Parole de Dieu n'est pas obscure. En aucun cas elle ne nous laisse dans l'incertitude quant à ce qu'est la pensée de Dieu : sinon, le but même d'une révélation serait anéanti. Quel est donc l'usage permanent de la prière ? Pourquoi est-elle donnée dans l'Écriture ? Le principe demeure toujours vrai. Il n'y a pas une expression de cette prière, je crois, que l'on ne pourrait présenter maintenant, même « Remets-nous nos dettes, comme nous aussi nous remettons à nos débiteurs ». Car c'est une erreur de supposer que c'est placer le pécheur sur le terrain de la prière pour obtenir le pardon de ses péchés. Notre Seigneur parle du croyant — de l'enfant de Dieu. Nos fautes quotidiennes et nos manquements, nous devons les placer devant notre Dieu et Père, comme Il nous y encourage, jour après jour. C'est une question relative à Son gouvernement qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun [1 Pier. 1, 17] ; et c'est pourquoi Il n'acceptera pas la demande de quelqu'un qui garde une disposition d'esprit qui ne pardonne pas aux autres, même s'ils nous ont fait un tort très grave.

L'habitude de se juger soi-même et de confesser à notre Père est très importante, dans l'expérience chrétienne ; c'est pourquoi je crois que cette déclaration est aussi applicable actuellement qu'elle l'était alors pour les disciples. Quand le pauvre publicain disait : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur » [Luc 18, 13], nous avons une autre chose aussi appropriée à son cas que celle-ci l'était à l'enfant de Dieu disant : « Notre Père ». Encore une fois, quand l'Esprit Saint fut donné, et que l'enfant fut capable de s'approcher du Père au nom de Christ, vous avez quelque chose d'encore différent. La prière du Seigneur ne revêt pas le croyant du nom de Christ. Que signifie demander au Père en ce nom ? Est-ce simplement dire : « en Son nom », à la fin d'une prière ? Quand Christ mourut et ressuscita, Il donna au croyant Sa propre position devant Dieu ; et donc, demander au Père au nom de Christ, c'est demander dans la conscience que mon Père m'aime comme Il aime Christ ; que mon Père m'a donné l'acceptation de Christ Lui-même devant Lui, ayant complètement ôté tout le mal en moi, de manière à être fait la justice de Dieu en Christ. Prier selon la valeur de cela, c'est demander en Son nom (comp. Jean 16). Quand l'âme s'approche, amenée consciemment près de Dieu, il peut être parlé de demander en Son nom. Il n'y a pas une âme qui utilise la prière dominicale comme une formule, qui ait une

véritable compréhension de ce que c'est que demander au Père au nom de Christ. Elles ne sont jamais entrées dans cette grande vérité. De là, peut-être dans leur toute prochaine requête, elles prennent la place de pécheurs misérables, déplorant la colère de Dieu, et encore sous la loi. Est-ce possible, pour une âme qui connaît ce que c'est que se tenir devant Dieu comme Christ l'est, d'être ainsi systématiquement dans le doute et l'incertitude ? C'était le cas pour un Juif ; mais en tant que chrétien, ma position est en Christ, et là, il n'y a aucune condamnation : sinon, il ne pourrait y avoir un esprit d'adoption, ou l'exercice de la fonction de sacrificateurs à Dieu. Nous sommes faits sacrificateurs à Dieu en vertu de cette bienheureuse position — ici-bas sur la terre, et nous devons l'exercer. La conscience est amenée à cela — vous ne pouvez marcher avec Christ et avec le monde. Et le chrétien est proprement un homme qui entre dans les pensées et les relations célestes, tandis qu'il marche dans ce monde. C'est la vocation à laquelle nous sommes appelés. Que les chrétiens le sachent et le fassent ou non, Christ ne recherche rien de moins de leur part. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » [Jean 17, 16]. C'est vrai depuis le moment où nous avons reçu Christ. Depuis ce moment-là, nous devons à Christ, si nous voulons être de vrais soldats pour Lui, de prendre notre position comme ceux qui ne sont pas du monde, comme Lui n'en est pas.

Cela suffira à montrer que tandis que la prière dominicale reste inestimablement précieuse, pourtant, elle fut donnée pour répondre aux besoins individuels des disciples, et que la révélation ultérieure de la vérité divine a modifié leur condition, et conduira ainsi à une autre forme de désirs qui, de fait, ne s'exprimaient pas à ce moment-là. Il me semble que c'est une heureuse réflexion que ce soit notre Seigneur Lui-même qui nous le dise. « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom » [Jean 16, 24]. Qu'est-ce que je récolte de cela ? Que l'on peut utiliser la prière dominicale chaque jour, et ne jamais rien demander au nom de Christ. « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie ». « *En ce jour-là, vous demanderez en mon nom* » [Jean 16, 26]. De quel jour est-il question ? Un temps encore futur ? Non, mais le temps présent ; le jour que le Saint Esprit a introduit quand Il descendit du ciel. C'est cela qui est en lien avec cette pleine révélation de la vérité qui est si essentielle à la joie et à la bénédiction du chrétien, et pour la marche hors du monde et céleste des enfants de Dieu ; et là où une chose n'est pas saisie, l'autre ne peut avoir lieu. Il peut y avoir la vigueur de la foi et l'amour personnel pour Christ, mais pour autant, une âme aura toujours le parfum du monde dans son esprit et sa position religieuse, jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans cette position bénie que le Saint Esprit nous donne maintenant, de nous approcher de Dieu au nom de Christ.

Je dois maintenant passer à l'une des plus importantes exhortations pratiques que notre Seigneur nous donne, en relation avec la prière — l'esprit de pardon. Il connaît bien peu de la prière, celui qui ne connaît pas les entraves qu'amène l'austérité d'esprit. C'était une des choses que notre Seigneur avait particulièrement en vue. « Car si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi à vous ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs fautes, votre Père ne pardonnera pas non plus vos fautes » (v. 14, 15). Il ne veut pas dire que les disciples n'auraient pas le pardon de leurs péchés au jour du jugement, mais Il parle du pardon des fautes comme un sujet de soin et de formation quotidiens de la part de Dieu. Je peux avoir un enfant coupable de quelque chose de mauvais, mais cela lui fait-il perdre sa relation ? Il est toujours mon enfant, mais je ne lui parle pas de la même manière que je le ferais s'il avait marché dans l'obéissance. Le père attend jusqu'à ce que l'enfant sente son péché. Dans le cas de parents terrestres, nous ne tenons parfois pas suffisamment compte de ce qui est mauvais, et d'autres fois nous pouvons nous occuper seulement des choses qui nous touchent nous-mêmes. Nous pouvons discipliner, comme il est dit dans les Hébreux, « selon que nous le trouvons bon » [Héb. 12, 10], mais Dieu le fait pour notre profit. Notre Père garde toujours Son œil sur ce qui est le plus béni pour nous, mais pour cette même raison, Il nous châtie de temps en temps. « Qui est le fils que le

père ne discipline pas ? » [Héb. 12, 7]. Si nous n'étions pas des fils, nous pourrions peut-être y échapper ; mais comme nous le sommes certainement, la verge du Père vient sur nous pour nos fautes, quoique nous puissions penser qu'elles sont peu de choses ; mais quoique ce soit douloureux pour le présent, si c'est Sa volonté, nous pouvons être assurés qu'Il fera en sorte que ce qui paraît le plus contre nous, soit sans conteste pour nous. Maintenir l'esprit d'amour, et en particulier l'amour envers ceux qui nous font du mal, coûte quelque peu ; mais nous aurons la bénédiction à la fin, et de fait aussi dans le chemin.

3. Nous en venons maintenant au sujet du jeûne. Je crois que le jeûne a une valeur réelle, que peu d'entre nous connaissent. Si, dans des occasions particulières qui réclament une prière individuelle spéciale, on y unissait le jeûne, je ne doute pas que la bénédiction s'en ferait sentir. L'humilité d'esprit y est exprimée. Il y a des prières qui sont plus appropriées quand elles sont faites debout, d'autres en s'agenouillant. Le jeûne est une de ces choses en lesquelles le corps montre sa sympathie avec ce que traverse l'esprit ; c'est un moyen d'exprimer notre désir d'être abaissé devant Dieu, et dans une attitude d'humiliation. Mais de peur que la chair ne tire profit de ce même qui mortifie le corps, le Seigneur enjoint qu'il faut prendre des mesures pour qu'il ne paraisse pas aux hommes que l'on jeûne, plutôt que d'en permettre quelque manifestation. Car bien qu'un vrai chrétien répugne à se donner des apparences trompeuses, le diable l'abusera pour qu'il le fasse, à moins qu'il ne soit très jaloux en veillant sur lui-même devant Dieu. « Toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage, en sorte qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui demeure dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te récompensera » (v. 17, 18).

Puis suivent des exhortations qui se rapportent aux choses de cette vie. Et, tout d'abord, quant à ce qui est d'amasser des trésors sur la terre. Le Seigneur introduit le principe, non de l'intérêt naturel, mais de la sagesse spirituelle et de l'absence de souci, dont jouit l'âme qui ne désire rien ici-bas. Supposez qu'il y a quelque chose que vous chérissez fortement sur la terre, il y a une crainte proportionnelle que le voleur ou quelque corruption gâte votre trésor. Ce que le Seigneur enjoint que nous recherchions est très différent : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille gâtent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la teigne ni la rouille ne gâtent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent », une pierre de touche très solennelle au moyen de laquelle nous examiner. « Car là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur » (v. 19-21). Nous pouvons déterminer où nous nous trouvons d'après ce sur quoi nos pensées se reposent principalement. Si elles sont célestes, nous sommes bienheureux ; mais si elles sont terrestres, nous découvrirons que ces mêmes choses sur lesquelles nos cœurs se fondent, se trouveront être une peine, un jour ou l'autre. Le Seigneur ramène tout cela à une grande cause racine — vous ne pouvez servir deux maîtres. Vous n'avez pas deux cœurs, mais un seul ; et votre cœur sera avec ce que vous appréciez le plus. Tout est ainsi tracé jusqu'à sa source : Dieu d'un côté, Mammon de l'autre. Mammon est ce qui résume les convoitises du cœur de l'homme quant à toutes les choses d'ici-bas. Il peut se manifester sous différentes formes, mais la racine est celle-ci — la convoitise. « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». « C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez pas en souci [ne vous préoccupez pas] pour votre vie, de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus ». Le grand point ici est l'indifférence quant aux choses présentes, ou plutôt, une confiance paisible à leur sujet ; non pas parce que nous n'apprécions pas les bontés de Dieu, mais parce que nous avons confiance dans l'amour de notre Père et dans Ses soins pour nous. L'apôtre Paul nous montre la plus belle expression de cela, quand il dit : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve » [Phil. 4, 11]. Il avait connu des changements de circonstances — ce que c'était que de n'avoir rien, et ce que c'était qu'être dans l'abondance ; mais le grand point était son parfait contentement de la portion de Dieu pour lui. Ce n'était pas quelque chose qu'il avait traversé légèrement, mais il l'avait appris. C'était une question de réalisation — de juger les choses dans la lumière de

la présence et de l'amour de Dieu. La bénédiction est de regarder en avant avec cette pensée : notre Père a affaire avec nous maintenant en vue de la gloire ; comme l'apôtre l'ajoute : « Mon Dieu suppléera à tous vos besoins, selon ses richesses en gloire par le christ Jésus » [Phil. 4, 19]. Combien c'est doux ! « *Mon* Dieu » — le Dieu que j'ai éprouvé, dont j'ai goûté l'affection. Je peux compter sur Lui pour vous, tout aussi bien que pour moi ; et Il « suppléera à tous vos besoins », non seulement selon les richesses de Sa grâce, mais selon Ses richesses *en gloire* par le Christ Jésus. Il vous a tirés de ce monde comme Ses enfants ; Il va vous avoir comme les compagnons de Son Fils en haut ; et Il a affaire avec vous maintenant selon votre place et votre position alors. Tout ce qui convient à ce grand plan de Sa gloire et de Son amour, le Seigneur nous donnera d'en éprouver les conséquences.

Que le Seigneur nous fortifie, afin que nous acceptions cela avec des cœurs reconnaissants, sachant que nous ne sommes pas nos propres maîtres ! Le Seigneur nous préservera des dangers, des pièges, des souffrances, que notre hâte ou notre propre volonté, amène, en Le laissant en dehors de ces choses extérieures. Il nous montre dans ce chapitre l'immense folie d'agir ainsi, même quant au corps. Il prend des exemples du monde extérieur pour montrer comment on peut se confier à Dieu pour accomplir au mieux Ses propres desseins. Et plus que cela, Il nous rappelle que ces choses extérieures, auxquelles nous sommes tentés d'accorder tant d'importance, ne sont que les objets que recherchent les Gentils. Un Gentil était un terme utilisé pour parler d'un homme sans Dieu, en contraste avec un Juif qui possédait Dieu extérieurement, dans ce monde. Un chrétien est un homme qui a Dieu dans le ciel comme son Père. « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses ». C'est pourquoi, comme notre Père le sait, pourquoi douterions-nous de Lui ? Nous ne nous défions pas de notre père terrestre ; combien moins alors devrions-nous douter de notre Père céleste.

« Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus ». Ce n'est pas que nous ayons à chercher d'abord le royaume de Dieu, *et puis* ces choses ; mais à chercher premièrement le royaume de Dieu et Sa justice, et tout le reste arrivera.

« Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même ». C'est-à-dire que notre Seigneur nous prépare pour cela, que l'anxiété qui redoute une mauvaise chose pour le lendemain n'est que de l'incrédulité. Quand vient le lendemain, le mal peut ne pas être là ; s'il vient, Dieu sera là. Il peut permettre que nous goûtions ce que c'est que de nous laisser aller à notre propre volonté ; mais si nos âmes Lui sont soumises, combien de fois le mal qui est redouté n'apparaît jamais. Quand le cœur s'incline devant la volonté de Dieu au sujet de quelque peine que nous craignons, combien souvent celle-ci est ôtée, et le Seigneur nous répond avec une bonté et une grâce inattendues. Il peut faire en sorte que la peine même soit toute tournée en bénédiction. Quelle que soit Sa volonté, elle est bonne. « À chaque jour suffit sa peine ».

Chapitre 7

Nous en venons maintenant à une partie très distincte du discours de notre Seigneur. Ce n'est pas tant l'établissement de relations justes entre une âme et Dieu notre Père — la vie intérieure cachée du chrétien — mais maintenant, nous trouvons les relations mutuelles des disciples l'un avec l'autre, leur conduite envers les hommes, les différents dangers qu'ils ont à redouter, et, par-dessus toutes choses, la ruine assurée pour toute âme qui prononce le nom de Christ, si elle écoute Ses paroles et ne les pratique pas. L'homme sage entend et met en pratique. Et ainsi se termine le chapitre. Je désirerais m'attarder un peu sur ces différents points d'instruction, que notre Seigneur place ici devant nous. Bien sûr, il ne sera pas possible d'entrer en détail dans

tous ; car, je n'ai pas besoin de le dire, les paroles de notre Seigneur sont particulièrement lourdes de sens, avec de profondes pensées. Il n'y a pas de portion de la Parole de Dieu où vous trouverez une profondeur plus caractérisée qu'ici.

Le point par lequel commence le Seigneur Jésus est celui-ci. Il avait auparavant pleinement montré que nous devions agir en grâce comme enfants de notre Père ; mais cela de façon plus particulière avec ce monde, avec nos ennemis, avec les personnes qui agissent mal envers nous. Mais alors, une difficulté pratique sérieuse pourrait surgir ailleurs. En supposant que parmi ceux qui agissent mal, il y en avait certains qui portaient le nom de Christ, alors que faire ? Que devons-nous ressentir, et comment avoir affaire avec eux ? Sans aucun doute, il y a une différence, et une très importante. Pourtant, il y a une chose au sujet de laquelle nous avons à prendre garde, avant d'aborder la question de la conduite d'un autre ; et c'est de veiller contre l'esprit de censure en nous, l'habitude ou la tendance à imputer des motifs mauvais dans ce que nous ignorons et qui ne se présente pas aux regards. Nous savons tous quel piège il y a là pour le cœur de l'homme, et que c'est un danger plus particulièrement pour certains, de par leur caractère naturel et leur manque de vigilance quant à une habitude permise. Il y a plus de discernement dans certains que dans d'autres, et de tels doivent particulièrement veiller à ce sujet. Ce n'est pas qu'ils doivent fermer les yeux à ce qui est mal ; mais ils ne doivent pas suspecter ce qui n'est pas manifesté, ni aller au-delà des preuves que Dieu fournit. C'est une sécurité pratique très importante, sans laquelle il est impossible de marcher ensemble selon Dieu. On peut être ensemble comme nombre d'unités séparées, sans aucune sympathie réelle ou capacité pour entrer dans les peines, les difficultés, les épreuves, et peut-être même le mal, chez les autres. Pourtant, tout cela met une obligation sur le cœur d'un disciple. Même ce qui est mal fait appel à l'amour pour trouver le chemin de Dieu pour traiter ce qui Lui est contraire. Car l'essence de l'amour est qu'il recherche le bien de l'objet qui est aimé, et cela, sans aucune considération de soi-même. Il peut avoir l'amertume de savoir qu'il n'est pas aimé en retour, comme le savait l'apôtre Paul, même dans les premiers jours, et avec de véritables chrétiens — oui, avec des personnes particulièrement douées par l'Esprit de Dieu. Dieu s'est ainsi plu à nous donner ces solennelles leçons de ce qu'est le cœur, même dans les saints de Dieu.

En toutes circonstances, cette grande vérité s'impose à la conscience : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés » (v. 1). D'un autre côté, ce principe peut être facilement abusé par l'égoïsme de l'homme. Si une personne marche dans un mauvais chemin et utilise ce passage pour refuser le droit aux frères de juger sa conduite, il est clair qu'elle trahit un manque de conscience et de compréhension spirituelle. Son œil est aveuglé par elle-même, et elle tourne simplement les paroles du Seigneur en une excuse pour pécher. Le Seigneur n'avait pas l'intention d'affaiblir, en aucune manière, le saint jugement du mal ; au contraire, Lui, au temps convenable, enjoint solennellement cela aux siens : « Ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ? » [1 Cor. 5, 12]. C'était une faute des Corinthiens de ne pas avoir jugé ceux qui étaient en leur sein. Il est clair, donc, qu'il y a un sens selon lequel je dois juger, et un autre selon lequel je ne le dois pas. Il y a des cas où je méconnaîtrais la sainteté du Seigneur si je ne jugeais pas, et il y a des cas où le Seigneur le défend, et m'avertit que le faire doit amener le jugement sur moi. C'est une question très pratique pour le chrétien — quand juger et quand ne pas juger. Tout ce qui est clairement manifesté — ce que Dieu montre aux yeux des siens, afin qu'ils le connaissent par eux-mêmes, ou d'après un témoignage indubitable — ils sont assurément tenus de le juger. En un mot, nous sommes toujours responsables d'abhorrer ce qui est une offense à Dieu, que ce soit connu directement ou indirectement ; car « on ne se moque pas de Dieu » [Gal. 6, 7], et les enfants de Dieu ne doivent pas être gouvernés par de simples modalités pratiques, dont la ruse de l'ennemi pourrait facilement tirer parti.

Mais que veut dire ici notre Seigneur : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés » ? Il fait référence, non à ce qui est clair, mais à ce qui est caché ; à ce que, s'il existe, Dieu n'a pas encore mis en évidence devant

les yeux des siens. Nous ne sommes pas responsables de juger ce que nous ne savons pas ; au contraire, nous sommes tenus de veiller contre l'esprit de *présumer* le mal ou d'imputer des motifs. Il se peut qu'il y ait du mal, et du caractère le plus grave, comme dans le cas de Judas. Notre Seigneur dit de lui : « L'un d'entre vous est un diable » [Jean 6, 70] ; et Il a délibérément gardé les disciples dans l'obscurité quant aux détails. Remarquez simplement, en passant, que c'est seulement dans l'évangile de Jean, qui nous montre que la connaissance de Judas Iscariote qu'avait notre Seigneur était celle d'une personne divine. Il dit cela longtemps avant que rien soit manifesté. Dans les autres évangiles, tout est mis en réserve jusqu'à la veille de sa trahison ; mais Jean était conduit par l'Esprit Saint pour rappeler comment le Seigneur leur avait dit qu'il en était ainsi depuis le commencement ; et pourtant, bien qu'Il le sut, ils devaient seulement se fier à Sa connaissance de cela ; car si le Seigneur le supportait, pourquoi ne feraient-ils pas de même ? S'Il ne leur donnait pas de directives sur la manière de traiter le mal, ils devaient attendre. C'est toujours la ressource de la foi, qui ne se précipite jamais, en particulier dans un cas aussi solennel. « Celui qui se fie à elle ne se hâtera pas » [És. 28, 16].

Tout est ouvert devant Dieu, tout est dans Ses mains, et la patience est le mot d'ordre, jusqu'à ce que vienne Son temps pour s'occuper de ce qui Lui est opposé. Le Seigneur laisse Judas se manifester pleinement lui-même, et alors, il n'était plus question de supporter le traître. S'il y a certains cas de mal que nous avons à juger, il y a des questions qu'Il ne demande pas à l'Église de résoudre.

Nous devons veiller à ne pas précéder Dieu, de peur que nous nous trouvions nous-mêmes, dans les détails si ce n'est dans le principal, contre Dieu. Nous ne devons pas briser ce qui est froissé en cédant à des sentiments personnels ou de parti. Quel danger il y a là ! L'effet inévitable d'un esprit de jugement est que nous sommes jugés nous-mêmes. L'âme, dont l'habitude est de censurer, est universellement mal vue. « Du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés ». Alors le Seigneur présente un cas particulier : « Pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère, et tu ne t'aperçois pas de la poutre qui est dans ton œil ? » (v. 3). C'est-à-dire, là où il y a cette tendance à juger, il y a un autre mal encore plus grave — un mal habituellement non jugé dans l'esprit, qui rend la personne agitée, et désireuse de prouver aux autres qu'ils sont aussi en tort. « Ou comment dis-tu à ton frère : Permets, j'ôterai le fétu de ton œil ; et voici, la poutre est dans ton œil ? » (v. 4). Le fétu, bien entendu, n'était que peu de chose, mais il était fait grand cas de lui, et la poutre, une chose énorme, était ignorée. Le Seigneur met en avant, de la manière la plus forte, le danger d'un esprit de jugement suspicieux. Et Il montre que la juste manière de faire, si nous désirons le bien des siens et leur délivrance du mal, est de commencer par le jugement de soi-même. Si nous désirons réellement ôter le fétu de l'œil de notre frère, comment doit-on le faire ? Commençons par corriger et confesser les graves fautes en nous-mêmes, que nous connaissons si mal : voilà ce qui est digne de Christ. Quelle est Sa manière de traiter cela ? Dit-Il du fétu dans l'œil de notre frère : Apportez-le aux juges ? Pas du tout ; vous devez vous sonder vous-mêmes. L'âme doit commencer par là. Quand je juge le mal que ma conscience connaît, ou qui, si ma conscience ne le connaît pas pour le moment, pourra être appris dans la présence de Dieu — si je commence par cela, je verrai alors clairement ce qui concerne les autres ; j'aurai un cœur prêt à entrer dans leurs circonstances, un œil nettoyé de ce qui empêche le cœur d'avoir le sentiment de Dieu concernant les autres. « Hypocrite, ôte premièrement de ton œil la poutre, et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l'œil de ton frère » (v. 5). Cela peut se trouver dans un croyant, en principe ; quoique quand le Seigneur dit : « Hypocrite », Il fait allusion au mal dans sa forme complète ; mais même en nous-mêmes, nous le connaissons dans une mesure, et qu'est-ce qui peut être plus opposé à la simplicité et à une sincérité pieuse ? L'hypocrisie est le mal le plus haïssable qui puisse se trouver sous le nom de Christ — une chose avec laquelle même la conscience naturelle est mal à l'aise et qu'elle rejette. « Hypocrite, ôte premièrement de ton œil la poutre, et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l'œil de ton frère ».

Bien souvent, nous verrons que quand la poutre a été ôtée, le fétu ne se voit plus, ayant déjà disparu. Et là où le cœur est attaché au Seigneur, serions-nous affligés ce ce que nous nous sommes trompés sur notre frère ? Ne me réjouirais-je pas de trouver la grâce du Seigneur dans mon frère, si j'ai découvert, dans le jugement de moi-même, seulement que j'avais tort ? Cela peut être douloureux pour certains, mais l'amour de Christ dans le cœur du croyant se réjouit de savoir que Christ est épargné d'un déshonneur supplémentaire.

C'est donc là le premier grand principe que notre Seigneur enjoint ici. L'habitude de juger les autres doit être sérieusement surveillée ; et cela, aussi, parce qu'elle apporte de l'amertume dans l'esprit qui s'y laisse aller, et empêche l'âme d'être capable d'avoir affaire justement avec les autres : car nous sommes mis dans le corps, comme l'apôtre Paul le montre, dans le but de nous aider l'un l'autre ; et nous sommes tous membres les uns des autres [Éph. 4, 25].

Mais il y a une autre chose. En se tenant en garde contre un jugement hâtif et sévère, il pourrait y avoir abus de la grâce. Et le Seigneur l'associe immédiatement avec ce qui précède : « Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, ni ne jetez vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent à leurs pieds, et que, se retournant, ils ne vous déchirent ». Nous devons soigneusement nous souvenir que le Seigneur ne parle pas ici de l'évangile sortant vers les pécheurs. Dieu nous garde de ne pas apporter la grâce de Dieu à tous les endroits sous le ciel, parce que rien de moins que cela ne devrait être le désir et l'effort de tout saint de Dieu. Tous devraient avoir l'esprit d'amour actif pour aller vers les autres, des désirs énergiques pour le salut et la bénédiction des âmes ; car ce serait une triste lacune si cela n'allait pas au-delà d'amener simplement les âmes à Christ. Chercher à croître en Christ et à Le glorifier en toutes choses, à connaître et à faire la volonté de Dieu, voilà notre appel. Dans ce verset, le Seigneur ne parle pas de la question de l'évangile allant partout indistinctement ; car, s'il y a une différence, l'évangile convient mieux à ceux qui sont appelés « chiens », ce qui, pour les Juifs, était une figure de tout ce qui était abominable. En parlant des voleurs, des ivrognes, des ravisseurs, etc., l'apôtre dit : « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu » [1 Cor. 6, 11].

On pourrait demander : La méchanceté dans tel homme n'est-elle pas plus grande que celle dans tel autre ? Sur un plan terrestre, on pourrait dire : À tous points de vue ; mais Dieu ne fait pas de telles distinctions, quand Il sauve les âmes. Donc, en parlant des croyants d'entre les Juifs, l'apôtre dit qu'ils ont été « des enfants de colère, comme aussi les autres » [Éph. 2, 3]. Il peut y avoir eu des caractères moralement très élevés parmi eux. Cela les disposait-il mieux envers la grâce de Dieu ? Hélas, quand l'âme trouve une justification d'elle-même dans ce qu'elle est, il n'y a rien de plus dangereux. L'apôtre lui-même avait été un exemple de cette même chose. C'est une chose difficile, pour un homme qui s'est appuyé sur sa justice, de s'incliner devant la vérité qu'il ne peut entrer au ciel que sur le terrain d'un publicain et d'un pécheur. Mais il doit en être ainsi, si l'âme doit recevoir le salut de la part de Dieu par la foi de Jésus.

Le Seigneur donc ne restreint en aucun cas la diffusion de l'évangile partout ; mais Il parle des relations de Son propre peuple avec les impies. Le croyant ne doit pas sortir pour eux les trésors particuliers qui sont la part du chrétien. L'évangile est la richesse de la grâce de Dieu pour le monde. Mais, au-delà de l'évangile, nous avons les affections spéciales de Christ pour l'Église, Son soin aimant pour Ses serviteurs, l'espérance de Son retour, les glorieuses perspectives de l'Église comme Son Épouse, etc. Si vous parliez de ces choses, que nous pouvons appeler les perles des saints, avec ceux qui ne sont pas à Christ, vous seriez sur un mauvais terrain. Si vous insistiez sur les devoirs d'un fidèle dans une compagnie mondaine, alors ce serait donner ce qui est saint aux chiens. Il y a une provision bénie pour « les chiens » — les miettes qui tombent de la table du

Maître [Matt. 15, 27]. Et telle est la grande grâce de Dieu envers nous, que les miettes qui tombent pour notre portion, à nous Gentils, sont les meilleures.

Quels que puissent être les avantages promis au Juif, la grâce de Dieu a manifesté dans l'évangile des bénédictions plus complètes que celles jamais promises à Israël. Que peut avoir Israël, comparé à la puissante délivrance de Dieu que nous connaissons maintenant ? La conscience d'être complètement purifié de tout péché ; d'avoir la justice de Dieu comme nôtre, une fois et pour toujours, en Christ ; d'accéder dès maintenant à Lui comme Père, à travers un voile déchiré ; et d'être faits Son temple par le Saint Esprit habitant en nous. Comme le Seigneur Lui-même le disait à la femme de Samarie : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive » [Jean 4, 10]. Là où Christ est reçu maintenant, par qui que ce soit, il y a cette plénitude de bénédiction, et la fontaine en est dans le croyant. « L'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » [Jean 4, 14]. Ainsi, nous pouvons voir combien Sa grâce est grande et parfaite, tandis qu'elle interdit que certaines choses soient jetées sans discernement devant les impies. Tout acte qui implique une communion entre un croyant et un incroyant est faux. Prenez, par exemple, la question de l'adoration, et l'habitude d'appeler adoration l'ensemble des dévotions. L'adoration suppose la communion avec le Père et le Fils, et les uns avec les autres. Mais le système qui, fondé sur un rite facile qui prétend régénérer tout, unit croyants et incroyants dans une même forme commune, et l'appelle adoration, c'est jeter ce qui est saint aux chiens. N'est-ce pas une tentative à peine déguisée de mettre sur un même plan brebis et chiens ? C'est en vain ; vous ne pouvez unir devant Dieu les ennemis de Christ et ceux qui Lui appartiennent. Vous ne pouvez mêler comme étant un seul peuple ceux qui ont la vie et ceux qui ne l'ont pas. La tentative de le faire est un péché, et un déshonneur continuel pour le Seigneur. Tous les efforts pour avoir une adoration selon ce caractère mélangé, tombe dans la portée même de ce verset 6.

D'un autre côté, prêcher l'évangile, là où il est clairement séparé de l'adoration, est juste et béni. Quand le jour du jugement vient sur ce monde, où tombe le coup le plus important ? Non pas sur le monde ouvertement profane, mais sur Babylone, parce que Babylone est la confusion de ce qui est de Christ avec le mal — la tentative pour faire avoir communion entre la lumière et les ténèbres. « Sortez du milieu d'elle, mon peuple », dit le Seigneur, « afin que vous ne participiez pas à ses péchés et que vous ne receviez pas de ses plaies » [Apoc. 18, 4]. Participer à ses péchés est une chose grave, pour Dieu. C'est l'acceptation d'un terrain commun sur lequel l'Église et le monde peuvent se rejoindre ; alors que le but même de Dieu, et ce pour quoi Christ mourut, était d'avoir un peuple séparé pour Lui, afin qu'il soit, par sa consécration même à Dieu, une lumière dans ce monde — non pas un témoin orgueilleux, disant : « Tiens-toi loin, car je suis saint vis-à-vis de toi » [És. 65, 5], mais l'épître de Christ, qui dit au monde où se trouve l'eau vive, et qui les invite à venir : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » [Apoc. 22, 17].

Là où l'on ne confond pas la religion du monde avec l'adoration qui monte vers Dieu de la part des siens, là vous trouverez aussi la véritable ligne de démarcation — entre ce que nous devons juger et ce que nous ne devons pas juger. Il y aura un service actif envers le monde par l'évangile, mais une séparation soigneuse de l'Église d'avec le monde. C'est aussi vrai individuellement. Pourtant, des personnes profitent de la Parole de Dieu qui dit : « Si quelqu'un des incrédules vous convie, et que vous vouliez aller » [1 Cor. 10, 27], etc. ; mais prenez garde comment vous allez, et pour quoi. Si vous allez confiant en vous-mêmes, vous ne ferez que déshonorer Christ ; si c'est pour vous plaire à vous-mêmes, c'est une bien pauvre raison ; si c'est pour plaire à d'autres, ce n'est guère mieux.

Il peut y avoir des occasions où l'amour de Christ contraindra une âme à aller dans une compagnie mondaine et à rendre un témoignage à Son amour ; pourtant, si vous saviez combien facilement des paroles peuvent être prononcées, et des choses faites, qui impliquent la communion avec ce qui est contraire à Christ, il y aurait de la crainte et du tremblement ; mais là où il y a la confiance en soi, il ne peut jamais y avoir la puissance de Dieu.

Mais maintenant, le Seigneur, ayant terminé le sujet de l'abus du jugement et de l'abus de la grâce, indique la nécessité des relations avec Dieu, et cela, tout particulièrement en lien avec ce que nous avons vu. « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et il vous sera ouvert » (v. 7). Ici, nous trouvons différents degrés, en mesure croissante de gravité en plaidant avec Dieu : « Car quiconque demande, reçoit ; et celui qui cherche, trouve ; et à celui qui heurte, il sera ouvert » (v. 8). Et alors, Il leur donne un argument pour les encourager à cela : « Quel est l'homme d'entre vous, qui, si son fils lui demande un pain, lui donne une pierre, et s'il demande un poisson, lui donne un serpent ? Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent » (v. 9-11). Il y a une différence très intéressante dans le passage qui répond à celui-ci en Luc 11, où, au lieu de dire, « donne de bonnes choses à ceux qui les lui demandent », il est dit : « Combien plus le Père qui est du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! ». Le Saint Esprit n'était pas encore donné. Ce n'est pas qu'Il n'agissait pas dans le monde, mais Il n'était pas encore personnellement communiqué, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié [Jean 7, 39]. C'est ce que dit expressément l'Écriture. Ainsi, jusqu'au moment où Il serait versé des cieux, il était tout à fait juste de prier pour que l'Esprit soit donné ; et les Gentils en particulier, étant ignorants à Son sujet, cela est expressément mentionné dans l'évangile de Luc, qui considère tout particulièrement les Gentils. Car qui peut lire cet évangile sans avoir la conviction qu'il y a un œil attentif sur ceux qui ont une origine gentile ? Il a été écrit par un Gentil, et à un Gentil ; et tout du long, il dépeint le Seigneur comme Fils de l'homme, un titre qui se relie lui-même, non avec la nation juive d'une façon propre et particulière, mais avec tous les hommes. C'est le grand besoin de l'homme — le Saint Esprit, qui allait être donné, et Il est la grande puissance de la prière, comme il est dit : « Priant par le Saint Esprit » [Jude 20]. Luc fut conduit à indiquer ce don spécial, dont auraient besoin ceux qui prient, afin de leur donner l'énergie pour la prière.

Mais, en revenant à Matthieu, nous trouvons tout ce passage conclu par ces mots : « Toutes les choses donc que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur, vous aussi, de même ; car c'est là la loi et les prophètes » (v. 12). Ce n'est en aucun cas traiter les hommes selon leur manière de faire, mais tout le contraire. Il est dit, en quelque sorte : « Vous qui connaissez le Père céleste, qui connaissez ce qu'est Sa grâce envers le mal, vous savez ce qui est agréable à Ses yeux ; agissez toujours d'après cela. N'agissez jamais simplement selon ce qu'un autre vous fait, mais selon ce que vous voudriez qu'un autre vous fasse. Si vous avez le moindre amour dans votre cœur, vous désirerez qu'ils agissent comme des enfants de votre Père ». Quoi qu'une autre personne puisse faire, mon affaire est de lui faire ce que je voudrais qu'elle me fasse ; en l'occurrence, agir d'une manière qui convienne au fils d'un Père céleste. « C'est là la loi et les prophètes ». Il leur donne une immense ampleur, en extrayant l'essence de tout ce qui était béni là. C'était clairement le désir plein de grâce d'une âme qui connaissait Dieu, même sous la loi ; et rien de moins que cela ne pouvait être le fondement de l'action devant Dieu.

Mais maintenant, nous en venons aux dangers. Il y a non seulement des frères pour nous éprouver, mais Il dit maintenant : « Entrez par la porte étroite ; car large est la porte, et spacieux le chemin qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent par elle ; car étroite est la porte, et resserré le chemin qui mène à la vie, et peu nombreux sont ceux qui le trouvent. Or soyez en garde contre les faux prophètes qui viennent à vous

en habits de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravisseurs » (v. 13-15). Il y a un lien moral entre les deux choses. Une des caractéristiques principales de ce qui est faux est de tenter de rendre large la porte et spacieux le chemin ; de nier la manière spéciale selon laquelle Dieu appelle les âmes à la connaissance de Lui-même. Combien les arrangements dans le monde religieux interfèrent avec cela ! Prenez, par exemple, le morcellement de ceux qui appartiennent à Dieu en groupes, comme s'ils étaient les brebis d'un homme, que l'on n'a pas de scrupules à appeler « notre église », ou « le troupeau d'untel ». Les droits de Dieu, Ses revendications, l'appel qu'Il fait à une âme de marcher dans sa responsabilité envers Lui, sont tous perturbés par de telles choses. Nous ne trouvons jamais même un apôtre qui dise : « Mon troupeau ». C'est toujours : « le troupeau de Dieu », parce que cela introduit la responsabilité envers Dieu. S'ils sont Son troupeau, je dois veiller que je ne les égare pas. Ce doit être l'objet de mon âme, en ayant affaire à un chrétien, d'amener son âme en relation directe avec Dieu Lui-même, de dire : « C'est une des brebis de Dieu ». Quel changement cela ferait dans le ton et les manières des pasteurs, s'ils étaient vus comme le troupeau de Dieu ! C'est l'affaire du vrai serviteur de les garder dans le chemin étroit dans lequel ils sont entrés.

Mais il y a aussi le monde qui suit le chemin large, ceux qui pensent qu'ils peuvent appartenir à Dieu en professant Christ et en essayant de garder Ses commandements. Il y a eu l'élargissement de la porte et du chemin, en lien avec ce que le Seigneur dit : « Soyez en garde contre les faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravisseurs ». Les vrais docteurs envoyés de Dieu souffrent avec les faux, s'ils sont mêlés avec le monde. Étant tous liés ensemble pour de même buts, qu'ils appartiennent ou non à Dieu, ceux qui sont réellement vrais sont souvent entraînés par les autres dans ce qu'ils savent être faux. Et rappelez-vous une autre chose solennelle. Le diable ne pourrait jamais accomplir quelqu'un de ses plans dans la chrétienté, s'il ne pouvait obtenir que de bonnes personnes se joignent aux mauvaises en elle. L'incrédulité l'utilise constamment comme une excuse : « Un homme si bon s'y trouve » ; « l'excellent M. — fait cela ». Mais l'opinion et la conduite d'un chrétien doivent-elles être le critère d'après lequel je juge ? S'il en est ainsi, il n'y a rien en quoi je ne puisse tomber ; car quelle chose mauvaise trouve-t-on qu'un homme, et même un croyant, n'ait pas faite ? Vous savez ce que David a dû confesser devant le Seigneur. Et c'est le moyen qu'utilise le diable pour tranquilliser d'autres personnes dans le mal. La seule norme pour le croyant est la Parole écrite de Dieu ; et c'est la sécurité particulière dans ces derniers jours. Quand Paul laissait les saints d'Éphèse, c'était « à Dieu et à la parole de Sa grâce » [Act. 20, 32] qu'il les recommandait. Des loups redoutables pouvaient entrer parmi eux, n'épargnant pas le troupeau ; et d'entre eux-mêmes, des hommes pouvaient se lever, disant des choses perverses ; mais l'unique sauvegarde, comme règle de foi et de conduite pour les saints, est la Parole écrite de Dieu.

La messe est l'acte le plus mauvais de la chose la plus corrompue sous le soleil ; mais si la grâce de Dieu peut entrer là, et travailler par Son Esprit, en dépit de l'hostie élevée, qui y mettra des limites ? Mais est-ce une raison pour que je me joigne à une église catholique romaine, que j'adore l'hostie ou prie la vierge ? Dieu, dans Sa grâce souveraine, peut aller partout ; mais si je désire marcher comme chrétien, comment dois-je le faire ? Il n'y a qu'une seule règle — la volonté de Dieu ; et la volonté de Dieu peut être apprise seulement par les Écritures. Je ne peux pas raisonner à partir de la quantité de bénédiction trouvée là, ni de quelque faiblesse apparente ici. Il peut être permis que des personnes apparaissent très faibles, dans le but exprès de montrer que la puissance ne se trouve pas en elles, mais en Dieu. Bien que les apôtres aient été des hommes puissants, il est souvent permis qu'ils apparaissent cependant faibles aux yeux des autres. C'était ce qui exposait Paul à être considéré par les Corinthiens comme n'étant pas apôtre, bien qu'eux, de tous les hommes, auraient dû le savoir bien mieux. Tout ceci montre que je ne peux pas raisonner soit d'après la bénédiction que la grâce de Dieu peut opérer, soit d'après la faiblesse des enfants de Dieu. Ce que nous voulons est ce qui n'a

aucun défaut, et c'est la Parole de Dieu. J'en ai besoin comme règle en tant que chrétien, et pour marcher ensemble avec tous les saints. Si nous agissons selon cette Parole, et rien d'autre, nous trouverons Dieu avec nous. On l'appellera de la bigoterie ; mais cela fait partie de l'opprobre de Christ. La foi semblera toujours fière à ceux qui n'en ont pas ; mais il sera démontré, dans le jour du Seigneur, que c'est la véritable humilité, et que tout ce qui n'est pas la foi est de l'orgueil, ou pas mieux. La foi admet que celui qui la possède n'est rien — qu'il n'a pas de puissance ni de sagesse en lui-même, et il regarde à Dieu. Que nous soyons forts dans la foi, Lui donnant gloire !

Mais là encore, « vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on du raisin sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Ainsi tout bon arbre produit de bons fruits, mais l'arbre mauvais produit de mauvais fruits ». Le Seigneur ne parle pas ici simplement des hommes connus par leurs fruits, mais des faux prophètes (v. 15-20). « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ». Là où la grâce est niée, la sainteté est creuse ou, au mieux, légale. Là où la grâce est réellement maintenue et prêchée, vous trouverez ces deux choses — un plus grand soin dans ce qui concerne Dieu que là où Il n'est pas connu de la même façon, et aussi une plus grande tendresse, tolérance et patience, dans ce qui concerne simplement l'homme. Faire un clin d'œil au péché est une chose, mais une sévérité non scripturaire est bien loin de la justice divine, et peut coexister avec la tolérance du moi sous de nombreuses formes. Il y a certains péchés qui appellent le blâme, mais c'est seulement dans les cas les plus graves qu'il devrait y avoir des mesures extrêmes. Il ne nous appartient pas de faire par nous-mêmes des lois sur le mal : nous sommes sous la responsabilité d'un autre, à savoir de notre Seigneur. Nous ne devons pas, en cela, nous fier à nous-mêmes, mais apprendre la sagesse de Dieu et nous confier dans la perfection de Sa Parole ; et notre affaire est de mettre en pratique ce que nous y trouvons. De quelque côté que vienne l'aide, si nous pouvons ainsi seulement suivre la Parole de Dieu plus pleinement, nous devrions en être extrêmement reconnaissants.

Les paroles qui suivent sont solennelles, très solennelles, alors que l'œil du Seigneur scrute le champ de la profession. « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, et n'avons-nous pas chassé des démons en ton nom, et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité » (v. 21-23). Le Seigneur montre la stabilité de Sa Parole, pour le cœur obéissant, avec l'image d'un homme bâtissant sur un roc ; Il montre aussi, comme Lui seul pouvait le faire, la fin de tous ceux qui entendent Ses paroles et ne les font pas. Mais je ne dois pas entrer maintenant dans ce sujet.

Le Seigneur fasse que nos cœurs soient tournés vers Lui ! Nous serons capables de nous aider l'un l'autre, et nous serons aidés par Sa propre grâce. Faibles comme nous le sommes, nous devons être tenus debout. Et si, par manque de vigilance, nous avons glissé, le Seigneur nous remettra sur nos pieds, dans Sa grâce.

Qu'Il nous accorde un œil simple !

Chapitre 8

Je peux bien comprendre qu'un homme qui a reçu et respecté la Bible comme la Parole du Dieu vivant, se trouve en défaut quand il examine de près les évangiles, qui rapportent le ministère du Seigneur. Un lecteur occasionnel peut ne trouver aucune difficulté ; mais au début, rien n'est plus probable, que celui qui compare soigneusement les différents récits, soit perplexe — je ne dirai pas perturbé, parce qu'il a trop de confiance

dans la Parole de Dieu. En comparant les évangiles, il trouve qu'ils diffèrent de façon très considérable dans la manière dont les mêmes faits sont rapportés dans différents évangiles. Il trouve un arrangement dans Matthieu, un autre dans Marc, et un troisième dans Luc ; et pourtant, tous ceux-ci, il en est sûr, sont vrais. Mais il ne peut comprendre comment, si l'Esprit de Dieu a réellement inspiré les différents évangélistes pour donner une histoire parfaite de Christ, il puisse y avoir en même temps ces divergences apparentes. Il est obligé de s'en remettre à Dieu, et de rechercher s'il n'y a pas quelque principe qui puisse rendre compte de ces changements de position, et des différents modes d'après lesquels les mêmes circonstances sont décrites. Du moment qu'il s'approche ainsi de ces évangiles, la lumière se fera dans son âme. Il commence à voir que le Saint Esprit n'a pas seulement donné le témoignage de si nombreux témoins, mais que quoiqu'ils soient tout à fait d'accord sur le fond, le Saint Esprit leur a assigné à chacun un office particulier, de sorte que leurs écrits présentent le Seigneur dans des attitudes variées et distinctes. Il reste à s'enquérir de ce que sont ces différents points de vue, et comment ils peuvent à la fois donner lieu et expliquer la variété des déclarations qui s'y trouvent sans aucun doute.

J'ai déjà montré que dans l'évangile de Matthieu, le Saint Esprit a dépeint Jésus dans Sa relation avec Israël, et que cela explique la généalogie qui nous est donnée au chapitre 1, qui est tout à fait différente de ce que nous avons dans l'évangile de Luc. C'est de façon particulière Sa généalogie comme Messie, ce qui, bien sûr, est important et intéressant pour Israël, qui recherchait un dirigeant de la semence de David. En même temps, le Saint Esprit prit particulièrement soin de corriger les pensées mondaines étroites des Juifs, et montre qu'alors qu'Il était, selon la chair, de la semence d'Israël, Il était aussi le Seigneur Dieu ; et s'Il était Emmanuel et Jéhovah, Son œuvre spéciale comme personne divine était de sauver Son peuple de leurs péchés. Il peut bien aller au-delà de ce peuple et bénir les Gentils tout aussi bien que les Juifs ; mais sauver de leurs péchés était clairement ce qui était attendu du Christ, selon ce qui aurait dû être compris d'après les prophètes. Les Juifs s'attendaient à ce que, lorsque le Messie viendrait, Il soit la Tête exaltée au-dessus d'eux comme nation ; qu'en conséquence, ils deviennent la tête, et les Gentils la queue [Deut. 28, 13]. Tout cela, ils l'avaient déduit à juste titre de la parole prophétique ; mais il y avait bien davantage qu'ils n'avaient pas discerné. Le Messie tenait à leur bénédiction spirituelle aussi bien que naturelle ; et toute les espérances présentes doivent s'effacer devant la question du péché ; oui, *leurs* péchés. Jésus accepte Sa réjection de leur part, et accomplit sur la croix, pour eux, cette même rédemption à laquelle ils pensaient si peu.

Combien pleinement aussi s'inscrit dans l'évangile de Matthieu le fait que nous ayons un long discours tel que celui du sermon sur la montagne, sans interruption ; le tout nous étant donné comme une parole continue de notre Seigneur. Toutes les interruptions, s'il y en avait, sont soigneusement exclues, de manière à Le manifester, sur la montagne, comme antithèse directe de Moïse, par qui Dieu avait introduit un royaume terrestre ; mais maintenant, c'est parce qu'Il manifeste le Roi céleste, contraire à tout ce que les Juifs attendaient.

Le Saint Esprit continue, dans cet évangile, à nous donner les faits de la vie de notre Seigneur, toujours en relation avec cette grande pensée. L'évangile de Matthieu est la présentation de Jésus à Israël comme leur Messie divin, leur réjection de Lui sous ce caractère, et ce que Dieu fera en conséquence. Nous verrons si les faits qui nous sont donnés même dans ce chapitre ne sont pas en rapport avec cet aspect spécial de notre Seigneur. De l'évangile de Marc, il serait impossible de le recueillir de la même manière. Dans Matthieu, le simple ordre historique est ici négligé, et des faits sont réunis qui eurent lieu à des mois d'intervalle. Ce n'est pas du tout l'objet du Saint Esprit dans Matthieu, ou même dans Luc, de donner les faits dans l'ordre dans lequel ils se sont produits, comme le fait Marc. Ceux qui examinent l'évangile de Marc avec soin trouveront des indications de temps, des expressions telles que « aussitôt », etc., là où les choses sont laissées dans le vague

dans les autres évangiles. Les phrases de transition rapide, ou de suite immédiate, lient bien entendu les différentes occurrences ainsi juxtaposées. Dans Matthieu, il n'en est pas du tout tenu compte ; et de tous les chapitres de cet évangile, il n'y en a peut-être aucun qui mette si entièrement de côté la simple succession des dates, que celui qui est devant nous. Mais s'il en est ainsi, à quoi devons-nous l'attribuer ? Pourquoi, pouvons-nous demander avec respect, le Saint Esprit en Matthieu ne tient-Il pas compte de l'ordre dans lequel les choses se sont succédées ? Était-ce que Matthieu ne connaissait pas la période à laquelle elles se sont produites ? S'il avait été seulement un homme écrivant une histoire pour son propre plaisir, n'aurait-il pas pu déterminer avec une certitude acceptable quand chaque fait s'était produit ? Et quand il eut publié le premier sa déclaration, y aurait-il eu quelque chose de plus facile pour les autres évangélistes que de le suivre, et de donner leur récit en accord avec le sien ?

Mais c'est tout le contraire. Marc suit une direction différente, et Luc une autre, tandis que Jean a un caractère qui lui est propre. Face à cela, nous sommes conduits à l'une des deux suppositions suivantes. Soit les évangélistes étaient des hommes aussi négligents que possible quand ils écrivirent les récits de leur Maître, donnant différents récits comme pour rendre perplexe le lecteur ; soit c'était le Saint Esprit qui présentait les faits de différentes manières, afin d'illustrer la gloire de Christ bien mieux que ne l'aurait fait une simple répétition. La dernière est assurément la vraie. Toute autre supposition est tout autant irrationnelle qu'irrévérencieuse. Car, même en supposant que les apôtres aient écrit différents récits et aient fait des erreurs, ils auraient pu facilement corriger les erreurs les uns des autres ; mais la raison pour laquelle il n'y a eu aucune correction semblable, c'est qu'il n'y avait ni erreur ni défaut humain, mais la perfection divine. C'était l'Esprit Saint qui s'est plu à façonner ces évangiles dans la forme particulière la mieux adaptée pour dévoiler la personne, la mission ou les diverses relations de Christ. L'évangile de Marc prouve que la guérison du lépreux eut lieu à une époque différente de celle que vous pourriez avoir déduite de ce chapitre — en fait, bien longtemps avant le sermon sur la montagne. Au chapitre 1, nous avons le Seigneur décrit comme prêchant dans leurs synagogues par toute la Galilée, et chassant les démons : « Et un lépreux vient à lui, le suppliant… Si tu veux, tu peux me rendre net » (Marc 1, 40-45). Or, nous ne pouvons douter qu'il s'agit de la même histoire qu'en Matthieu 8. Mais si nous lisons le chapitre suivant de Marc, quelle est la première chose mentionnée après cela ? « Et il entra de nouveau dans Capernaüm, quelques jours après, et on ouït dire qu'il était à la maison… et des gens viennent à lui, amenant un paralytique porté par quatre personnes ». Nous avons clairement ici un fait, la guérison de l'homme paralytique, dont Matthieu ne nous parle pas jusqu'à Matthieu 9, après une tempête que Marc décrit en Marc 4, et après le cas du démoniaque, qui n'apparaît qu'en Marc 5 ; de telle sorte qu'il est parfaitement clair qu'un des deux évangélistes doit s'être écarté de l'ordre historique ; et comme Marc, par ses indications strictes de temps, prouve qu'il ne l'a pas fait, il faut conclure que Matthieu a agi ainsi. En Marc 3, nous voyons notre Seigneur monter sur la montagne, et appeler Ses disciples à Lui ; et c'est là le moment, selon cet évangile, où se trouverait le sermon sur la montagne, s'il y avait été inséré. Ainsi, c'est bien après ce qui eut lieu en Matthieu 8, 2 à 4 que le sermon sur la montagne fut prononcé ; mais Marc ne nous donne pas ce sermon, parce que son grand objet était le ministère évangélique et les œuvres caractéristiques de Christ ; et c'est pourquoi les exposés doctrinaux de notre Seigneur sont laissés de côté. Là où de brèves paroles de notre Seigneur accompagnaient ce qu'Il faisait, elles nous sont données ; mais rien de plus.

Cela peut rendre encore plus clair ce que je dis si, dans Marc 1, nous observons de plus près l'ordre réel. Simon et André sont appelés, au verset 16 ; Jacques et Jean, au verset 19 ; et tout de suite, étant allé à Capernaüm, Il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et enseigna. Là, nous trouvons l'homme avec l'esprit immonde : le fait a lieu un peu après l'appel final d'André et de Simon, de Jacques et de Jean. L'esprit

immonde fut chassé ; « et sa renommée se répandit aussitôt tout à l'entour dans la Galilée. Et *aussitôt*, sortant de la synagogue, ils allèrent avec Jacques et Jean dans la maison de Simon et d'André. Or la belle-mère de Simon était là couchée, ayant la fièvre ; et aussitôt ils lui parlent d'elle », etc. Nous avons donc avec une certitude positive, de la propre Parole de Dieu, que la guérison de la belle-mère de Pierre eut lieu peu de temps après l'appel de Pierre et d'André, et bien longtemps avant la guérison du lépreux. En rapportant cela à notre chapitre dans Matthieu, nous en voyons l'importance ; car ici, la guérison de la belle-mère de Pierre n'apparaît qu'au milieu du chapitre. La guérison du lépreux est donnée en premier, puis la guérison du serviteur du centurion, et après cela, celle de la mère de la femme de Pierre ; tandis que, d'après Marc, nous savons avec certitude que la belle-mère de Pierre fut guérie bien longtemps avant le lépreux.

En regardant de nouveau dans Marc, nous trouvons que, le soir de ce même sabbat, après qu'Il eut guéri la belle-mère de Pierre, « on lui apporta tous ceux qui se portaient mal, et les démoniaques ; et la ville tout entière était rassemblée à la porte : et il en guérit plusieurs qui souffraient de diverses maladies, et chassa plusieurs démons… Et s'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit et s'en alla dans un lieu désert ; et il priait là », ce qui est clairement la même scène que celle décrite en Matthieu 8, et qui viendrait après le verset 17. Le fait qu'Il soit allé dans un lieu désert et ait prié n'est pas mentionné ici ; mais il eut lieu dans le même moment. Puis, en Marc, nous avons Son parcours en Galilée, prêchant dans leurs synagogues et chassant les démons ; et après cela, Il guérit le lépreux. Ce que je tire de cela, c'est que, comme Marc nous indique le jour même où ces choses ont eu lieu, nous devons le prendre pour un témoin de leur ordre quant au temps. Quand je reviens à Matthieu, est-ce que je trouve une indication du temps où tous ces événements eurent lieu ? Pas un mot. Il est simplement dit : « Quand il fut descendu de la montagne, de grandes foules le suivirent » (v. 1), et puis nous avons la guérison du lépreux. Il n'y a rien qui prouve que le lépreux vint à ce moment-là. Tout ce qui est dit est : « Et *voici*, un lépreux, s'approchant », etc. — une forme d'expression de l'Ancien Testament. Si la guérison du lépreux eut lieu avant qu'Il descende, ou après, cela ne nous est pas dit ici. De Marc, nous déduisons que le sermon sur la montagne fut donné bien après, et que la guérison de la belle-mère de Pierre eut lieu avant la guérison du lépreux.

Pourquoi, demandons-nous, n'aurait-il pas convenu à l'évangile de Matthieu de mettre la guérison de la belle-mère de Pierre en premier, puis le lépreux, et enfin le centurion ? — car vous trouverez que temporellement, c'était leur véritable ordre de succession. Le centurion vient après la fin du sermon, quand Christ était à Capernaüm ; le lépreux a été guéri bien longtemps avant, et la belle-mère de Simon encore plus tôt.

Mais quelle est la grande vérité enseignée par ces faits, tels qu'ils sont arrangés dans l'évangile selon Matthieu ? Le Seigneur est rencontré par un lépreux. Vous savez quelle chose répugnante était la lèpre. Il était notoire qu'elle était non seulement des plus actives, mais sans espoir, quant à ce qui concernait l'homme. Il est vrai que, dans le Lévitique, nous avons des cérémonies pour la purification d'un lépreux, mais qui pouvait donner une cérémonie pour la *guérison* d'un lépreux ? Qui ôtait cette maladie, une fois qu'elle avait infecté un homme ? Luc, le médecin bien-aimé, nous donne l'indication qu'il était « plein de lèpre » [5, 12] ; les autres évangélistes n'indiquent rien que le simple fait qu'il était un lépreux. Cela suffisait. Parce que, pour les Juifs, la question était s'il y avait une lèpre quelconque : si tel était le cas, ils ne pouvaient rien lui dire jusqu'à ce qu'il soit guéri et purifié. L'Esprit de Dieu utilise la lèpre comme type du péché, dans toute la répugnance qu'elle produit. La paralysie fait ressortir l'idée d'impuissance. Tous deux sont vrais du pécheur. Il est sans force, et il est impur dans la présence de Dieu. Jésus aide le lépreux. Cela illustre immédiatement la puissance de Jéhovah-Jésus sur la terre, et plus que cela ; car il n'était pas seulement question de Sa puissance, mais de Sa grâce, de Son amour, de Sa volonté à faire valoir toute Sa puissance en faveur de Son peuple. Car tout le

peuple d'Israël était comme ce lépreux. Le prophète Ésaïe l'avait dit, bien longtemps auparavant ; et ils n'étaient pas meilleurs maintenant. Le Seigneur répète la sentence d'Ésaïe : « Engraisse le cœur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes »[6, 10], etc., et ce lépreux était un type de la condition morale d'Israël en présence du Messie. Mais, qu'ils soient peu ou beaucoup, qu'ils se présentent seulement dans toute leur infamie devant le Messie, et comment le Messie les traiterait-Il ? Le Messie est là. Il a la puissance, mais le lépreux n'est pas sûr de Sa volonté. « Seigneur », dit-il, « si tu veux, tu peux me rendre net ». Nous pouvons nous rappeler la détresse du roi d'Israël, aux jours d'Élisée, quand le roi de Syrie lui avait envoyé Naaman afin qu'il soit guéri de sa lèpre ; comment, quand il eut lu la lettre, « il déchira ses vêtements, et dit : Suis-je Dieu, pour faire mourir et pour faire vivre, que celui-ci envoie vers moi pour délivrer un homme de sa lèpre ? »[2 Rois 5, 7]. Dieu seul pouvait le faire : tout Juif le savait ; et c'est ce que l'Esprit Saint est désireux de montrer. Nous avons eu le témoignage que Jésus était un homme, et pourtant l'Éternel — capable de sauver Son peuple de leurs péchés. Mais ici nous trouvons Sa présentation à Israël dans des cas particuliers, où le Saint Esprit, au lieu de donner une simple vue générale historique, comme dans le chapitre 4, prend des exemples particuliers, dans le but d'illustrer la relation du Seigneur avec Israël, et les effets manifestés de celle-ci. Le lépreux est le premier cas où nous avons, en quelque sorte, le microscope appliqué par l'Esprit de Dieu, afin que nous voyions clairement comment le Seigneur se comportait à l'égard d'Israël ; ce qu'aurait dû être la position d'Israël ; et ce qu'était leur conduite effective. En même temps, quand le lépreux reconnaît Sa puissance et confesse Sa personne : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net » ; quand il s'agissait simplement de Sa volonté et de Ses affections, immédiatement, la réponse de l'amour divin aussi bien que de la puissance, jaillit : « Je veux, sois net. Et aussitôt il fut nettoyé de sa lèpre ». Il étendit Sa main et le toucha. C'était non seulement Dieu, mais Dieu manifesté en chair[1 Tim. 3, 16] — Celui qui entrait pleinement dans l'anxiété du pauvre lépreux, tout en se montrant Lui-même supérieur à la loi. Son toucher — c'était celui de l'Éternel. Le toucher de Dieu ! La loi ne pouvait que mettre le lépreux à distance ; mais si Dieu donne une loi, Il est au-dessus, en grâce, de la loi qu'Il donne. Le cœur de ce lépreux tremblait, de peur que le Seigneur béni ne veuille pas le bénir ; mais Il étend Sa main, Il le touche : nul autre ne pouvait le faire. Le toucher du Seigneur, au lieu de Lui faire contracter la souillure, bannit la souillure du lépreux. Immédiatement, il est nettoyé. Jésus lui dit alors : « Prends garde de ne le dire à personne ; mais va, montre-toi au sacrificateur et offre le don que Moïse a ordonné, pour qu'il leur serve de témoignage ». Il n'y avait aucun désir que soit publié ce que Jésus était : Dieu pouvait parler de Ses œuvres. Il dit : « Prends garde de ne le dire à personne ; mais va, montre-toi au sacrificateur », etc. Rien ne pouvait être plus béni. Ce n'était pas encore le temps où la loi devait être mise de côté. Jésus attend. La croix doit avoir lieu avant que la loi puisse être mise de côté de quelque manière que ce soit. Nous sommes délivrés de la loi par la mort et la résurrection de Jésus. C'est la grande doctrine de l'épître aux Romains — que nous sommes morts à la loi, bien sûr dans Sa mort, afin que nous « soyons à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu »[7, 4]. Jusqu'à la résurrection de Christ d'entre les morts, il y a le plus grand soin à garder la loi. Après la résurrection, les saints sont passés dans une autre relation avec Celui qui a été ressuscité d'entre les morts. Ici, nous trouvons un soin diligent à maintenir les exigences de la loi de Dieu ; et c'était toujours le cas jusqu'à la croix. C'est pourquoi Il dit : « Va, montre-toi au sacrificateur ». Également, si l'homme était allé raconter cela à chacun au lieu du sacrificateur, le grand ennemi aurait trouvé moyen de dénaturer l'œuvre, de nier le miracle, d'essayer de faire entendre qu'il n'était pas l'homme qui avait été un lépreux. Hélas ! était-ce le désir du cœur de l'homme de montrer que Jésus n'avait pas opéré un tel miracle ? Mais Jésus dit : « Va, montre-toi au sacrificateur ». Pourquoi ? Parce que le sacrificateur lui-même serait le témoin authentique que Jésus était Jéhovah. Le sacrificateur qui savait que l'homme était auparavant un lépreux, qui l'avait déclaré impur, qui l'avait mis dehors, verrait maintenant que l'homme était guéri. Qui l'avait fait ? Nul autre que Dieu ne pouvait guérir la lèpre. Jésus était donc Dieu ; Jésus était l'Éternel ; le Dieu d'Israël

était dans le pays. La bouche du sacrificateur serait obligée de confesser la gloire de la personne de Christ. « Offre le don que Moïse a ordonné, pour qu'il leur serve de témoignage ». Quand y avait-il eu l'offrande d'un tel don ? Ils n'avaient aucune puissance pour guérir la lèpre, et ainsi, ils ne pouvaient offrir le don. De sorte que Jésus s'est plié aux obligations de la loi, et pourtant, a fait ce que la loi ne pouvait pas faire, en ce qu'elle était faible par la chair [Rom. 8, 3]. Mais ici, il y avait Celui qui était Dieu — Dieu ayant envoyé Son propre Fils « en ressemblance de chair de péché ». Dieu Lui-même, et le propre Fils de Dieu en même temps, Il était là opérant cette œuvre puissante qui prouvait Sa dignité, et Il rendait le sacrificateur lui-même témoin de cela.

Mais maintenant, nous devons entendre un autre récit ; Jésus entre dans Capernaüm. Quand, cela ne nous est pas dit. Il n'y a aucun lien avec l'histoire du lépreux ; mais le Saint Esprit les place ensemble, parce qu'Il introduit les Gentils. Nous avons eu le Juif présenté dans l'histoire du lépreux et le don que Moïse avait commandé comme témoignage à Israël. Mais maintenant, c'est un certain centurion qui vient et parle de son serviteur ; et cela amène une sorte de confession du Seigneur toute nouvelle. Ici, il n'y a pas de toucher — aucun lien avec Christ selon la chair. C'est donc plutôt la manière dont les Gentils connaissent Christ. Le Juif cherchait un Christ qui pourrait étendre Sa main — un Sauveur présent personnellement au milieu d'eux — manifestant cette puissance divine et les guérissant : comme l'Écriture l'a dit : « Je suis l'Éternel qui te guérit » [Ex. 15, 26]. Et ici, Il était venu ; mais ils ne L'ont pas reconnu comme tel. Et le témoin suivant, que nous voyons réuni ensemble en Matthieu, mais nulle part ailleurs, est le centurion ; parce que Dieu voulait montrer que les enfants naturels d'Abraham, Isaac et Jacob, allaient être retranchés. Ils ne L'adoreraient pas comme l'avait fait le pauvre lépreux. Le témoignage au sacrificateur serait ignoré. Ils deviendraient de plus en plus opposés à Ses droits. Dieu dit, pour ainsi dire : Si vous, Juifs, ne voulez pas de mon Fils, j'enverrai un témoignage aux Gentils, et les Gentils écouteront. Après le rejet de Jésus par les Juifs, après le refus d'Israël de Celui qui avait prouvé être l'Éternel Dieu en pardonnant toutes leurs iniquités et en guérissant toutes leurs maladies, qu'est-ce qui suit alors ? La porte de la foi est ouverte aux Gentils.

Ainsi, nous avons l'histoire du centurion, qui est sortie de sa place et mise ici à dessein. Et même dans les détails de l'histoire, il y a des différences très notables. Vous n'avez pas l'ambassade des Juifs, en lien avec le centurion. Ceci est laissé de côté en Matthieu, mais inséré dans Luc. Ainsi, alors que l'évangile de Matthieu nous donne tout ce qui peut être calculé pour toucher la conscience d'Israël, il s'abstient de donner ce en quoi *ils* auraient pu se glorifier eux-mêmes. Il était convenable, pour les *Gentils*, qu'ils entendent parler de l'ambassade de cet homme bon. Il était comme le Gentil posant sa main sur la robe de celui qui était juif, prenant sa place derrière Israël. Mais sa foi va au-delà de cela ; car nous voyons qu'il vient et supplie le Seigneur, et manifeste sa propre foi de la manière la plus bénie. Quand Jésus lui dit : « J'irai, moi, et je le guérirai », immédiatement, son cœur est manifesté. Il répond : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ». Car tout comme lui, le centurion, pouvait dire à quelqu'un : « Va, et il va ; à un autre : Viens, et il vient ; et à son serviteur : Fais cela, et il le fait », combien davantage le Seigneur pouvait « dire seulement une parole, et mon serviteur sera guéri ». Jésus avait en effet l'autorité sur toutes les maladies ; mais était-ce seulement une question de mettre Sa main sur le lépreux ? Pas du tout. Il avait seulement à prononcer une parole, et c'était fait. Le centurion suppose la grande vérité que Jésus était Dieu (non pas seulement le Messie), et de ce fait en pleine capacité de guérir. En bref, il regarde à Lui d'une manière encore plus élevée, non pas comme quelqu'un dont la présence doit être reliée avec l'expression de la puissance, mais comme quelqu'un qui a seulement à prononcer une parole, et c'était fait. Cela introduit le caractère de la parole de Dieu, et l'absence de Jésus d'avec ceux qui désormais profitent de Sa grâce.

Telle est *notre* position. Jésus est loin et invisible. Nous entendons Sa parole, nous la saisissons, et nous sommes sauvés. C'est la merveilleuse manière par laquelle il nous est donné de voir les agissements différents

du Seigneur envers les Juifs et envers les Gentils ; mais nous apprenons, de plus, que la bénédiction serait refusée par Israël, et que les Gentils deviendraient les objets de la miséricorde, comme il est dit ici : « En vérité, je vous dis : je n'ai pas trouvé, même en Israël, une si grande foi. Et je vous dis que plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assiéront avec Abraham et Isaac et Jacob dans le royaume des cieux » (v. 10, 11), c'est-à-dire, que beaucoup de Gentils viendront. Ce n'est pas tout non plus : « Mais les fils du royaume » — les enfants naturels qui étaient la semence, mais non les vrais enfants selon la foi d'Abraham — ceux-là seront « jetés dans les ténèbres de dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents ». En rejetant leur Messie, les Juifs allaient être rejetés comme nation. Il n'y aurait qu'une lignée de croyants ; mais la masse d'Israël serait rejetée jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée [Rom. 11, 25].

Ainsi, nous avons ici une vision merveilleuse de notre Seigneur en accord avec le courant général de l'évangile selon Matthieu. Nous avons Jésus qui démontre qu'Il est Jéhovah-Jésus, prêt à guérir là où il y avait de la foi — mais où était-elle ? Le lépreux peut représenter le résidu pieux ; mais quant à la masse d'Israël, nous avons leur sort prononcé ici, et dans l'incident même qui démontre que la grâce de Dieu qu'Israël refusait, se ferait un canal plus large pour elle parmi les Gentils, qui deviendraient participants des grâces que les Juifs rejetaient. C'est simplement ce qui est réuni ensemble ici dans ces deux histoires. Jésus donne la preuve à Israël qu'Il était un Messie divin. S'ils Le méprisaient, les Gentils L'écouteraient. Mais alors, il y a autre chose d'une grande importance, et qui montre pourquoi la guérison de la belle-mère de Pierre est gardée, dans cet évangile, jusqu'après ces événements, bien que Marc la donne avant. Marc fournit l'histoire du ministère de Christ tel qu'il s'est déroulé. Pourquoi Matthieu ne fait-il pas de même ? La sagesse divine est imprimée là-dessus, comme sur tout dans la Parole de Dieu. Je crois que cet événement est réservé par Matthieu pour cet endroit, parce qu'Israël pourrait avoir l'idée que, quand la miséricorde de Dieu se répandait vers les Gentils, Son cœur pourrait se détourner d'eux. La jeune fille n'était pas morte, mais endormie : voilà l'état d'Israël maintenant. Et, aussi sûrement que le Seigneur la ressuscita, ainsi sûrement, dans un temps futur, Il réveillera la fille de Sion endormie. Nous avons une meilleure bénédiction et une gloire plus grande maintenant. Mais il est nécessaire, pour la vérité de la Parole de Dieu, qu'Israël soit aussi béni ; car si Dieu pouvait manquer à Sa parole à Israël, pourrions-nous nous y confier pour nous-mêmes ? Là, Dieu promet positivement la gloire finale à venir d'Israël sur la terre. La seule chose nécessaire est que nous ne confondions pas ces choses ; que nous ne soyons ignorants, ni de l'Écriture, ni de la puissance de Dieu.

Dans ce cas, nous trouvons placé devant nous un événement qui prouve que (quoique le Seigneur connaissait l'incrédulité d'Israël et l'avait prédite ; et quoiqu'Il ait connu aussi que les Gentils devait maintenant entrer par la foi) Son cœur ne pouvait que s'attarder sur Israël. C'est pourquoi, je pense, le Saint Esprit, pour illustrer cela, introduit ici la guérison de la belle-mère de Pierre. Ce troisième incident, donc, la guérison de la mère de la femme de Pierre, je pense que nous pouvons en déduire que c'était pour le bien de Pierre, quelles que puissent avoir été les autres raisons. C'est une relation naturelle, et vous trouverez que la grande scène pour cela est Israël. Pierre était l'apôtre de la circoncision ; de telle sorte que je n'ai aucun doute qu'une des raisons pour lesquelles cet événement est placé ici, est de montrer que l'incrédulité d'Israël n'aliénerait pas finalement le cœur du Seigneur. Il était là, guérissant encore toutes leurs maladies, comme cela fut témoigné même à la foule à la porte, « en sorte que fût accompli ce qui a été dit par Ésaïe le prophète, disant : Lui-même a pris nos langueurs, et a porté nos maladies ». Le Seigneur, quand Il opérait un miracle, entrait en esprit dans les circonstances de celui qu'Il guérissait. Si le miracle manifestait Sa puissance divine, il y avait aussi la sympathie divine qui entrait dans la profondeur du besoin auquel Il répondait.

Après cela, nous voyons le Seigneur se préparer à aller à l'autre rive. Mais cela fournit l'occasion à certaines personnes d'être manifestées dans leur véritable caractère et leurs voies, et au Seigneur de

manifester les siens propres. Mais quand cela eut-il lieu ? Cela met en relief une caractéristique particulière de l'évangile selon Matthieu, et montre combien le Saint Esprit était entièrement au-dessus de la simple routine des dates. Regardez dans l'évangile selon Luc, et vous verrez que la conversation avec ces hommes, qui est rapportée ici, eut lieu après la transfiguration. En Luc 9, il nous est dit qu'après que la transfiguration a eu lieu, le Seigneur dressa Sa face résolument pour aller à Jérusalem ; et puis, au verset 57, il est dit : « Et il arriva, comme ils allaient par le chemin, qu'un certain homme lui dit : Seigneur, je te suivrai où que tu ailles. Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Et il dit à un autre : Suis-moi ; — et il dit : Seigneur, permets-moi d'aller premièrement ensevelir mon père » (Luc 9, 57-62). Or suis-je trop hardi en pensant que c'était le même incident que celui qui nous est rapporté en Matthieu ? Il n'est guère probable que notre Seigneur ait répété les mêmes choses à différents moments ; nous ne pouvons pas non plus concevoir que deux personnes distinctes se copient ainsi l'une l'autre si exactement. Mais remarquez l'importance de cela, s'il en est ainsi. Cette scène eut lieu bien longtemps après, et pourtant, elle est placée ici par Matthieu. Pourquoi ? Parce qu'elle illustre ceci — que tandis que le Seigneur avait tout cet amour pour Israël dans Son cœur, en dépit de leur incrédulité, il n'y avait pas de cœur pour Lui en Israël. Quelle était désormais Sa condition ? Il n'avait pas même où reposer Sa tête. Quelle chose, pour le Messie d'Israël, d'être obligé de dire, quand un homme offre de Le suivre : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ».

C'est la première fois qu'Il utilise cette expression, « Fils de l'homme ». Ce n'est plus « Fils de David ». « Fils de l'homme » est le titre de Christ comme rejeté et glorifié. Il n'y a aucun doute pour savoir duquel des deux il s'agissait ici. Même Son propre peuple ne Le reçoit pas. Et Il va passer de l'autre côté — Il doit les quitter. Il l'a fait maintenant, comme nous le savons. Mais cet homme propose de Le suivre. Le Seigneur connaissait tout ce qui était dans son cœur — un simple Juif charnel, qui pensait, en suivant Jésus, obtenir une bonne place avec le Messie. Le Seigneur lui dit qu'Il n'avait pas de place à lui donner. Il n'y avait pas même un nid pour le Messie. Qu'y avait-il là à trouver, pour la chair qui offrait de suivre Christ ? Le Seigneur dévoile son cœur, montre qu'il se trompait en cherchant quelque chose pour lui-même, alors que Lui n'avait pas même un endroit tel que la plus insignifiante et la plus malicieuse de Ses créatures puisse en posséder un. Les renards n'avaient-ils pas leurs tanières, et les oiseaux des cieux leurs nids ? Mais le Fils de l'homme n'avait pas même où poser Sa tête. Comment la chair pouvait-elle prétendre suivre notre Seigneur ? À un *disciple* qui disait : « Seigneur, permets-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père », le Seigneur pouvait dire : « Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts » (v. 21, 22). Remarquez la différence entre les deux. Là où il y a l'appel de Christ, il peut y avoir une grande réticence, la mise à l'épreuve ressentie, et des luttes de la part de la nature ; cependant, la parole est : « Suis-moi ». Quand vous avez un homme entièrement charnel en présence de l'évangile, il n'y a pas ce retard — aucune de ces épreuves. Il pense que tout est merveilleux, mais cela ne s'empare pas de son âme ; et bientôt, les circonstances arrivent qui détournent son cœur vers d'autres choses, et à la fin, l'homme retombe à son propre niveau. Mais là où le Seigneur dit : « Suis-moi », combien souvent l'âme, avant ou au moment même, dit : « Seigneur, permets-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père ». Les relations naturelles ont de très fortes exigences. Son père gisait mort : il devait aller et l'ensevelir. Les gens peuvent dire : Un homme doit faire l'ensevelissement de son père de toute urgence, de sorte que tout le reste passe après. Pas du tout, dit le Seigneur, les droits de Christ doivent être encore plus forts. Si l'appel de Christ est entendu, même si le père gît mort, attendant l'ensevelissement, nous devons passer outre même à cela. Le monde peut dire : Voici un homme qui parle de Christ, et qui pourtant n'aime pas son père. Mais nous devons y être préparé : et si nous ne le sommes pas, c'est parce que nous n'avons pas encore compris la suprême valeur de notre Christ. Vous découvrirez que les liens et les devoirs naturels dans ce monde sont

toujours prêts à devenir un obstacle entre Christ et l'âme. Les revendications de la nature sont continuellement imposées à chacun. Mais peu importe qu'il s'agisse de père ou de mère, ou de frère ou de sœur, ou de fils ou de fille, là où l'appel de Christ est clair, veillez à ne pas dire : Permets-moi de faire telle ou telle chose *premièrement*. La parole de Jésus est : « Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts ».

Alors le Seigneur continue. Nous Le voyons entrer dans une nacelle, et Ses disciples Le suivre. Et alors suit l'histoire de la tempête, et du miracle que Jésus opéra en calmant les vents et la mer. Or quand cela eut-il réellement lieu ? Au soir du jour où les sept paraboles de Matthieu 13 furent prononcées, avant la transfiguration, mais bien longtemps après les autres événements mentionnés dans ce chapitre. Marc nous le fait savoir positivement, dans le chapitre qui rapporte les paraboles (Marc 4) — les mêmes qui nous sont données en Matthieu 13, avec cet ajout : « Par plusieurs paraboles de cette sorte, il leur annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre ; mais il ne leur parlait pas sans parabole ; et en particulier (quand ils étaient entrés dans la maison, comme cela nous est dit en Matthieu 13) il interprétait tout à ses disciples. Et *en ce jour-là*, le soir étant venu, il leur dit : Passons à l'autre rive ». Puis suit la même histoire que celle que nous avons ici en Matthieu 8 ; et après qu'ils sont arrivés à l'autre rive, il y a l'homme avec la légion de démons. Il ne fait aucun doute que c'est la même scène, mais présentée dans des relations tout à fait différentes, et qui s'est produite seulement bien longtemps après sa mention ici dans Matthieu.

Qu'est-ce qu'il en découle ? Que le Saint Esprit, dans Matthieu, nous donne seulement l'ordre historique quand il est en accord avec l'objet spécial de l'évangile. Tout cela dénote la parfaite sagesse de Dieu : et nul autre que Dieu n'aurait pu penser à une telle chose. Mais combien peu y songent, ou même le comprennent, actuellement. Cela ne montre-t-il pas la lenteur de nos cœurs à saisir la pleine signification de la Parole de Dieu ? Qu'est-ce que le Seigneur enseigne dans ces deux scènes ? Nous Le voyons ici seul avec Ses disciples. La partie pieuse d'Israël est désormais séparée avec Lui et exposée à tout ce que les ennemis de Dieu pouvaient faire contre eux. Mais cela ne sert qu'à faire agir la puissance du Seigneur en leur faveur. Tout est soumis à Son commandement. Il en est ainsi dans notre propre expérience. Il n'y a jamais une difficulté, une épreuve ou une circonstance douloureuse, dans laquelle nous semblions être totalement submergés par la puissance de Satan dans ce monde, mais où, si notre œil est fixé sur Christ, et que nous faisons appel à Lui, nous verrons Sa puissance s'exercer vraiment en notre faveur. Quand ils réalisent qui ils avaient avec eux dans la même nacelle et qu'ils crient, disant : « Seigneur, sauve-nous, nous périssons », Il se lève et reprend le vent et la mer. « Et il se fit un grand calme ». De sorte que les personnes mêmes dans la nacelle s'émerveillaient, disant : « Quel est celui-ci, que les vents même et la mer lui obéissent ! ». Les disciples le savaient d'une manière encore plus profonde, mais les autres étaient étonnés.

Mais ce n'est pas tout. Cela peut montrer ce que Christ est pour les *fidèles* qui étaient avec Lui. Mais il y avait deux hommes, bien éloignés du Messie de fait, car ils étaient parmi les sépulcres, possédés par des démons, extrêmement violents, de sorte que personne ne passait par ce chemin — tout à fait l'image de la puissance la plus désespérante de Satan dans le monde. L'un d'eux, comme il nous est dit ailleurs, était connu sous le nom de Légion, parce que beaucoup de démons étaient entrés en lui. Vous ne pouvez pas avoir pire que cela. La puissance de Satan était plus forte que toutes les chaînes des hommes.

Mais le Seigneur est là. Les démons croient et frissonnent [Jacq. 2, 19]. Ils sentaient Sa présence. Mais le jour n'était pas venu où Satan serait dépossédé de son titre sur le monde. Pour le moment, c'était seulement la preuve de la puissance pour le faire : mais le plein exercice de cette puissance était réservé pour un autre jour. Je ne doute pas que notre évangéliste présente le renvoi des démons comme un témoignage de la puissance de Christ pour délivrer le résidu juif ; et c'est pourquoi le Saint Esprit, ici seulement, parle de deux hommes ;

comme, d'un autre côté, le troupeau de pourceaux possédé semble représenter la destruction de la masse impure d'Israël au dernier jour.

L'histoire manifeste aussi ceci — que Satan a pouvoir de deux manières, non seulement dans les excès redoutables de ceux qui sont complètement sous son influence, mais aussi dans la tranquille inimitié du cœur, qui peut conduire les autres à aller à Jésus afin de Le supplier de partir de leur territoire. Quelle chose solennelle que de savoir que l'influence secrète de Satan sur le cœur, qui suscite le désir de se débarrasser de Jésus, est encore plus fatale, personnellement, que quand Satan fait d'un homme le témoin de son affreuse puissance. Mais c'était le cas alors, et c'est ainsi que les hommes périssent maintenant.

C'est l'histoire des hommes qui veulent que Jésus s'éloigne d'eux. Le Seigneur nous accorde cette heureuse connaissance de Lui-même, d'entrer dans ce qu'Il est pour nous maintenant, qui donne à l'âme le calme et le repos dans Son amour, et la certitude de Sa présence avec ceux qui Lui appartiennent : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle » [Matt. 28, 20]. Que nous puissions savoir ce que c'est qu'avoir Jésus pour prendre soin de nous, et produire un grand calme, quel que puisse être l'effet de la puissance de Satan excitée contre nous. Le Seigneur nous donne de regarder à Jésus. De notre première connaissance du péché à notre dernière épreuve dans ce monde, il s'agit toujours de savoir si je me confie en moi-même ou dans le Seigneur.

Chapitre 9

Quiconque examine attentivement ce chapitre avec le suivant, ne peut manquer de voir que la division correcte se trouve à la fin du verset 35, les trois derniers versets formant effectivement l'introduction du chapitre 10. Ce que nous avons dans le chapitre 9, dans la mesure où je l'ai compris, est l'effet de la présence de Jésus sur les chefs religieux d'Israël : je crois que c'est là le grand sujet. Le chapitre 8 nous donne la vue d'ensemble de la présence du Seigneur en Israël, et ses résultats. Autrement dit, il s'agissait d'un tableau général ; et c'est pourquoi nous avons vu que le Saint Esprit néglige complètement le simple ordre historique, regroupant des passages de la vie de Christ qui étaient séparés, en réalité, par des mois ou même une année. Il n'y a là pas la moindre tentative, de la part de l'Esprit de Dieu, de les présenter tels qu'ils sont survenus ; mais au contraire, le Saint Esprit s'applique au but de réunir de différents époques et lieux certains grands faits qui illustraient la présence du Messie au milieu de Son peuple, Sa réjection par Israël, et quels seraient les résultats de cette réjection. Ce que nous avons vu, c'était que, tout d'abord, Il a été démontré être Dieu, le Dieu d'Israël — Jéhovah ; pour qui la guérison du lépreux était simplement la question de Sa volonté ; car même le lépreux ne doutait pas de Sa puissance. « Si tu veux, tu peux me rendre net ». Nul autre que Dieu ne pouvait le faire. À cet égard, nul n'avait un sentiment plus profond quant à ce mal répugnant qu'un Juif, parce que Dieu Lui-même avait décrit si soigneusement la nature et la preuve de la lèpre dans Sa loi. Car il s'agissait d'une souillure sans espoir — la solennelle leçon emphatique de combien le péché est horrible, dans ses effets et en lui-même. Dieu peut guérir et Dieu peut purifier : nul autre ne le peut. Ce n'était pas exactement un cas de pardon, mais de purification et de suppression de la souillure. L'Esprit de Dieu réservait la question du pardon (qui est en lien avec les droits de Dieu et avec Son caractère judiciaire, comme la purification du lépreux est plus particulièrement en lien avec Sa sainteté) pour le chapitre que nous allons maintenant considérer. Dans le premier de ces chapitres (Matt. 8), il y avait le caractère général que le Messie était là — Dieu Lui-même en grâce, et n'agissant pas selon la loi, qui aurait banni le lépreux hors des lieux d'habitation et du peuple, et de Sa propre présence. C'est un fait des plus merveilleux, de réaliser qu'une personne se trouvait là, sur la terre et en Israël, aussi manifestement Dieu dans Sa puissance qu'Il était Dieu dans Son amour ! La loi exposait

simplement ce qui était juste, mais ne pouvait donner de puissance, et condamnait seulement les injustes. Elle devait rendre désespéré le cas d'un pécheur, simplement parce qu'elle était la loi de Dieu, car la loi ne peut jamais se mêler avec le péché. Mais ici, il y avait quelqu'un qui avait donné la loi, et qui pourtant était au-dessus de la loi. Il est évident, de ce fait, qu'à moins qu'il n'y ait en Dieu un principe supérieur à la loi, il ne pouvait y avoir de secours pour le coupable. Mais la grâce est ce principe. Et ici se trouvait Celui qui montrait, dans Ses actes et dans Ses paroles, qu'Il n'était en rien plus manifestement Dieu que dans la plénitude de Sa grâce. Il toucha le lépreux et dit : « Je veux ; sois net ». L'état de cet homme était exactement l'image de la véritable condition d'Israël ; et ce que le Seigneur fit pour le lépreux solitaire, Il voulait également le faire pour toute la nation ; mais « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu » [Jean 1, 11]. Dieu serait-Il alors déconcerté dans Son amour ? Si le Juif Le refusait, qu'en était-il du Gentil ? Eux écouteraient ; et c'est pourquoi nous avons immédiatement à la suite le centurion et son serviteur. Mais je ne répèterai pas les faits du chapitre 8. Dans le chapitre devant nous maintenant, nous trouvons, non pas le tableau général de la présence de Dieu et ses résultats en Israël, mais ses conséquences particulières sur les chefs religieux du peuple.

Nous commençons de nouveau avec le Seigneur donnant un cas remarquable de guérison ; non pas le cas évident de la lèpre, qui devait avoir frappé tout Juif, mais un autre qui l'illustre également. « Étant monté dans la nacelle, il passa à l'autre rive, et vint dans sa propre ville » (v. 1) — c'est-à-dire, Capernaüm. Ainsi, nous sommes maintenant sur un terrain plus étroit. Capernaüm était le lieu où le Seigneur vivait et opérait Ses miracles les plus puissants, et sur qui, pour cette même raison, vint ensuite la plus terrible malédiction qu'Il pouvait prononcer. C'est un principe des plus solennels. Quand le jour du Seigneur viendra, le coup le plus fort du jugement tombera, non sur les parties ténébreuses de la terre, mais sur celles qui ont été favorisées, là où il y a eu le plus de lumière, mais hélas, aussi le plus d'infidélité. Pour ma part, je ne doute pas que notre propre pays doive souffrir d'une manière particulière ; mais, par-dessus tout, Jérusalem, et aussi Rome ; quant à cette dernière, à laquelle la plus remarquable de toutes les épîtres a été écrite, comme posant les fondements du christianisme, mais où il y a eu le plus grand éloignement. Ils viendront sous le jugement de Dieu d'une manière toute particulière, non seulement religieusement, mais civilement. Peu importe qui règne, ou qui peut être abattu, cela doit être le cas partout où, en dépit des faveurs spéciales de Dieu et de la lumière de Sa Parole répandue largement, les personnes sont demeurées infidèles, et sont même devenues plus relâchées et superstitieuses ou sceptiques. Le Seigneur enlèvera ceux qui sont siens avant le jugement, et le reste demeurera pour souffrir Sa juste rétribution. « Comme il arriva aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du fils de l'homme aussi » [Luc 17, 26].

Dans cette scène, le Seigneur montre la nécessité morale d'un tel jugement. Il n'en était pas ainsi seulement dans le pays des Gergéséniens, ou à Nazareth. Mais prenez des gens qui auraient dû connaître les Écritures plus que d'autres, dont la profession même était de les connaître et de les enseigner — quelle était l'estimation qu'ils faisaient de Jésus ? C'est cela qui est mis en évidence dans notre chapitre. « Et voici, on lui apporta un paralytique couché sur un lit. Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Aie bon courage, enfant » — un mot très béni, englobant tout l'ensemble de l'homme ; un mot qui touche ses affections et atteint sa conscience. « Aie bon courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés ». Il y avait la consolation à la fois pour son cœur et pour sa conscience. Ses péchés devaient avoir pesé plus lourdement sur son cœur que sa paralysie sur son corps ; mais cette parole répond à tous ses besoins. « Et voici, quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème » (v. 3). Dans ce chapitre, ce n'est pas le scribe dans sa vaine confiance charnelle, qui prétend honorer Jésus ; mais les scribes Le jugent et Le condamnent. À leur point de vue, Jésus blasphémait quand Il disait : « Tes péchés sont pardonnés ». Affreuse tromperie du cœur mauvais de l'homme. « Cet homme blasphème ! ». Et ce n'étaient pas des gens ignorants, qui disaient en eux-mêmes : « Cet homme blasphème ».

« Mais Jésus, voyant leurs pensées, dit : Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs ? Car lequel est le plus facile, de dire : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi et marche ? ». Et alors, Il prononce une parole qui aurait immédiatement dû parler aux scribes, qui étaient familiers avec les Écritures, où il était dit du Dieu d'Israël : « qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités » [Ps. 103, 3], et de laquelle ils avaient maintenant une illustration sous leurs yeux.

Ce n'est pas l'expérience actuelle d'un saint, quoique nous puissions la prendre dans un sens plus béni. Mais pouvons-nous dire que : « qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités », est la manière dont le Seigneur agit maintenant envers les chrétiens ? Quand Il pardonne les iniquités d'une personne, la guérit-Il nécessairement de toutes ses maladies ? Tandis qu'ici, il est évident que le Seigneur envisageait l'union de la guérison des maladies du corps avec le pardon des péchés dans la même personne et au même moment. Quand cela sera-t-il ? Quand Dieu prendra le gouvernement du monde dans Ses mains. Quand Celui qui a été crucifié sera glorifié — non seulement dans le ciel, mais ici-bas ; quand ce jour viendra, le monde extérieur, le corps de l'homme, et en particulier Israël, le propre peuple de Dieu, en sentiront l'effet immédiat. Alors que nous pouvons nous inspirer de l'esprit des Psaumes, dans la mesure où ils s'appliquent à notre condition actuelle, n'oublions pas qu'il y a davantage dans les Psaumes qui ne s'applique pas à nous.

Le pardon des iniquités et la guérison des désordres corporels, étaient tous deux promis à Israël, et ainsi, le Seigneur les accomplit ici tous deux. Il montre que, dans Sa personne et par Son ministère actuel au milieu d'Israël, il y avait le témoignage de la puissance d'accomplir les deux. Afin qu'ils sachent que le Fils de l'homme avait « le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés (alors il dit au paralytique) : Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. Et il se leva et s'en alla dans sa maison ». C'était une preuve de la réalité du pardon, dans le fait que la maladie était guérie devant leurs yeux. L'union de ces deux choses aurait dû fortement frapper un scribe. Dans ce miracle, nous avons le témoignage le plus fort de ce qu'était la gloire de Sa personne.

C'était donc la réponse du Seigneur au blasphème des scribes, qui L'accusaient de blasphème. « Et les foules, ayant vu cela, furent saisies de crainte, et elles glorifièrent Dieu qui donnait un tel pouvoir aux hommes » (v. 8). Hélas, ils ne savaient pas que c'était la puissance de Dieu exercée par Celui qui Lui-même était Dieu. Ils voyaient qu'Il était le vase de la puissance de Dieu, et c'était tout. Un homme pouvait l'être, et ne pas être Dieu. Il pouvait se plaire à opérer des miracles même par un homme mauvais. De telle sorte que, alors qu'ils donnaient gloire à Dieu qui donnait un tel pouvoir aux hommes, il n'y avait pas de foi réelle dans la personne de Christ. Mais le grand but du miracle est de manifester le véritable état du cœur dans les chefs ecclésiastiques du peuple. Un jugement solennel, applicable à tout moment, commence à poindre avec ce chapitre ; et avant de l'avoir terminé, nous trouverons que le cas est clos, pour ce qui les concerne. Jéhovah-Jésus était intolérable à Israël ; mais, par-dessus tout, à ceux qui avaient la plus haute réputation de connaissance et de sainteté.

Le Seigneur passe plus avant de cette scène, et voit « un homme nommé Matthieu, assis au bureau de recette ; et il lui dit : Suis-moi. Et se levant, il le suivit ». Si nous comparons avec les évangiles selon Marc et Luc, nous trouvons qu'à la fois le cas de l'homme paralytique et l'appel de Lévi, eurent lieu longtemps avant bien des circonstances que nous avons déjà rencontrées ; mais ils sont réservés pour deux buts particuliers dans le récit de Matthieu. Ils sont donnés au début de Marc 2, tels qu'ils sont survenus dans l'ordre du temps ; mais l'Esprit de Dieu, en Matthieu, les sort de cet ordre dans le but de donner de larges tableaux, d'après un ordre dispensationnel, de la présence de notre Seigneur sur la terre et de ses conséquences pour Israël ; et tous les faits qui concernent leur aveuglement pour un temps et leur restauration future, sont regroupés ensemble.

Ici, nous voyons l'effet de Sa présence sur les conducteurs religieux. L'appel de Matthieu était très significatif. L'Esprit de Dieu le conduit à donner ici son nom — le nom par lequel il a été connu par la suite, à la fois sur la terre et dans le ciel. En accord avec cela, Matthieu montre la grâce du Seigneur, en dépit des animosités de ces scribes contre Lui, et la forme que prend Sa grâce, en conséquence de leur incrédulité. Il sort et appelle Matthieu, alors qu'il était assis au bureau de recette. D'autres personnes avaient amené l'homme paralytique, mais Matthieu ne semble pas avoir manifesté de foi avant l'appel de Jésus. Ce n'était pas Matthieu qui cherchait Jésus, mais Jésus qui appelait Matthieu, occupé des impôts, dont il était le percepteur attitré. Les publicains étaient toujours classés avec les pécheurs, et le Seigneur va et appelle le publicain Matthieu alors qu'il était occupé à son travail, assis au bureau de recette. Obéissant à l'appel du Messie, Matthieu non seulement Le suit immédiatement, mais invite Jésus à s'asseoir à table dans sa maison. « Et voici, beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent et se mirent à table avec Jésus et ses disciples ; ce que les pharisiens ayant vu, ils dirent à ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? ». C'était une subversion positive et claire de toutes les convenances et de l'ordre, au point de vue d'un Juif. S'asseoir à table sans le moindre sentiment de mépris envers ces publicains et ces pécheurs était, de fait, étrange, au regard des pharisiens. Que faisait le Seigneur ? Il manifestait toujours plus la grâce de Dieu — l'incrédulité se manifestant toujours plus de la part des gens religieux simplement extérieurement : car des personnes peuvent avoir des pensées quant à Dieu, mais non fondées sur Sa Parole, et peuvent même être vraiment sérieuses dans leurs pensées et dans leur cœur, mais sans avoir ni foi ni lumière de Dieu. D'un côté, ces hommes prouvaient leur totale incrédulité à l'égard de Jésus et de Sa gloire ; mais, d'un autre côté, Dieu, dans la personne de Jésus, allait plus avant dans Sa grâce et plus à l'encontre des pensées de ces personnes religieuses en Israël. Il appelle Matthieu, et Il mange avec ces publicains et ces pécheurs ; et quand les pharisiens y reprochent une faute auprès des disciples, le Seigneur prononce immédiatement cette parole bénie de l'Ancien Testament : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice » [Os. 6, 6] — car « je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance ». Il justifie cet appel et le maintient, non comme un cas exceptionnel, mais comme un principe.

C'était ce que Dieu était descendu faire sur la terre. Ce n'était plus la loi, mais la grâce, désormais. Cela donne naissance à quelque chose de plus, et une parole très instructive du Seigneur est placée ici devant nous. Les disciples étaient mis en défaut parce qu'ils ne jeûnaient pas comme les disciples de Jean et les pharisiens. Et le Seigneur en donne la raison : « Les fils de la chambre nuptiale peuvent-ils mener deuil tant que l'époux est avec eux ? ». C'est-à-dire, qu'Il montre l'absurdité de jeûner quand la source de toute leur joie était présente. Combien cela aurait été entièrement contraire à leur foi en Lui, le Messie, de se soumettre à cette marque de tristesse et d'humiliation, en présence de la source de toute leur joie et de toute leur satisfaction ! Mais il y avait à apprendre quelque chose de plus profond que cela. Il y avait non seulement la présence de Celui que les disciples comprenaient, et pas les autres, mais le Seigneur montre que vous ne pouvez mélanger les prescriptions qui découlent de la loi avec les principes et la puissance de la grâce divine (un principe très important, et celui précisément que la chrétienté a détruit en pratique). Car qu'est-ce qui a amené à l'état actuel de la chrétienté ? Le christianisme est le système de la grâce en Christ, maintenue en sainteté par le Saint Esprit parmi ceux qui croient. La chrétienté est la grande maison de la profession, où il y a des vases impurs mélangés avec ceux qui sont à honneur [2 Tim. 2, 20], là où abondent et règnent des principes qui ne sont jamais venus de Christ, et qui ont été adoptés, certains du judaïsme, d'autres de la pensée propre d'un homme, sans tenir compte de la Bible. Mais ce que montre le Seigneur est que, même si vous prenez ce que Dieu sanctionnait autrefois sous la loi, ce n'est plus maintenant le cas. Le même Dieu qui éprouva Israël par la loi, a envoyé l'évangile ; et c'est l'évangile qu'Il envoie maintenant, et non pas la loi. C'est la grâce avec laquelle nous

avons affaire. C'est Christ ressuscité et dans le ciel avec lequel je suis en relation, et non pas avec la loi. Je suis mort à la loi, si je suis un chrétien. La chrétienté a oublié et s'est écarté de cela ; et, partant du principe que la loi est bonne, et l'évangile également, ils disent : Ne serait-il pas plus sûr de les mettre ensemble ? Le résultat en est ce que notre Seigneur disait ne pas devoir être fait, les hommes l'ont recherché avec le plus grand zèle. Ils ont essayé de mettre le vin nouveau dans de vieilles outres : c'est-à-dire, de mettre la grâce qui produit la joie dans les réceptacles des principes légaux. Le Seigneur a apporté le vin nouveau, et Il veut des outres neuves.

La vertu et la puissance intérieures du christianisme doivent se revêtir de leurs propres formes. Les nouveaux habits sont la manifestation convenable de l'évangile, qui diffère totalement des manières édictées par la loi. Le légalisme est le vieil habit, et c'est mépriser la bonté de Dieu que de simplement rapiécer l'ancien. Et après tout, cela ne marchera jamais. La tentative ne fera que rendre pire le vieil habit. C'est ce qu'a fait la chrétienté. Elle a essayé de raccommoder le vieil habit avec un morceau neuf — d'introduire une certaine mesure de morale chrétienne dans le vieil habit comme une sorte d'amélioration du judaïsme. Et quel en a été le résultat ? En outre, il y a le vin nouveau versé dans de vieilles outres. Il y a une certaine mesure de prédication de Christ, mais tellement en rapport avec les vieilles outres ! Ces versets embrassent à la fois le développement extérieur et la puissance intérieure, et montrent que le christianisme est une chose entièrement nouvelle, qui ne peut en rien être mêlée avec la loi. Si vous trouvez un homme qui pense qu'il a obtenu quelque justice par lui-même, vous pouvez l'abattre par la loi. C'est l'utilisation légitime de la loi. Il est en réalité impie, et vous pouvez utiliser la loi pour prouver qu'il est tel. Mais dans le chrétien, vous avez quelqu'un qui est pieux ; et la loi, comme Paul y insiste expressément, n'est pas pour lui. Je ne dois pas mettre le vin nouveau dans de vieilles outres, ni le vieux dans de nouvelles. Cela conduit le Seigneur à manifester l'entière nouveauté de la conduite et des principes qui découlent de Lui-même et de Sa grâce. Et tout cela était fortement opposé aux pensées et aux préjugés des scribes et des pharisiens, qui venaient ensuite avec leurs questions sur le jeûne. Non pas que le jeûne ne soit pas un principe chrétien (nous l'avons déjà considéré au chapitre 6) ; mais alors, ce doit être sur des principes chrétiens, et non pas juifs.

Maintenant, nous en venons à un événement du plus profond intérêt. Un chef de synagogue demande au Seigneur de guérir sa fille, puis vient et Lui rend hommage, disant : « Ma fille vient de mourir ; mais viens et pose ta main sur elle, et elle vivra. Et Jésus se levant le suivit, ainsi que ses disciples » (v. 18, 19). C'était une illustration exacte de l'attitude du Seigneur à l'égard d'Israël. Il était là avec la vie en Lui-même. Israël était comme la jeune fille qui avait besoin de Lui ; elle n'avait pas de vie en elle : telle était la condition d'Israël. Mais le Seigneur est immédiatement en éveil, et va à l'appel du chef de synagogue. Il reconnaît l'appel de la foi, quelque faible qu'il soit. Le centurion savait qu'une parole suffisait ; mais ce chef juif, avec la pensée naturelle d'un Juif, veut que le Seigneur vienne dans sa maison et pose Sa main sur sa fille, afin qu'elle vive. Il met en relation la présence personnelle du Seigneur avec la bénédiction qui devait être conférée à son enfant malade ; tandis que nous, Gentils, marchons par la foi, et non par la vue. Nous croyons et aimons quelqu'un que nous ne voyons pas. Les Juifs cherchent quelqu'un qu'ils peuvent voir ; et ils Le trouveront de cette manière. Comme Thomas, après huit jours, put voir le Seigneur, et fut invité à mettre sa main dans Son côté, et à voir les marques des clous dans Ses mains, ainsi en sera-t-il d'Israël. « Ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé » [Zach. 12, 10]. Alors que nous croyons en Lui, quoique nous ne L'ayons pas vu [1 Pier. 1, 8]. De sorte que notre position est complètement différente de celle d'Israël.

Ici, dans ce cas, le Seigneur entend l'appel, et part immédiatement pour ressusciter la fille du chef juif qui était morte. Mais pendant qu'Il allait, une femme Le touche. Alors que la mission du Seigneur est envers Israël — et tel était le cas, et cela n'est qu'en suspens — tandis qu'Il est en chemin, quiconque vient, quiconque touche, obtient la bénédiction. Nulle incrédulité des scribes, nulle propre justice des pharisiens, n'entravera ni

ne pourra entraver le Seigneur dans Sa mission d'amour. Il allait introduire de nouveaux principes qui ne se mélangeraient pas avec la loi — la grâce qui s'adresserait à tous, et répondrait au pire ; qui est clairement présentée par cette femme qui vient et Le touche. Mais tout d'abord, vous avez la promesse de la résurrection d'Israël ; car nous avons la garantie de la Parole de Dieu, quant à ce qui concerne la condition d'Israël comme mort. Regardez, par exemple, Ézéchiel 37, où Israël est comparé à des ossements secs. « Fils d'homme, ces os sont toute la maison d'Israël. Voici, ils disent : Nos os sont desséchés, et notre attente a péri… Voici, j'ouvrirai vos sépulcres, et je vous ferai monter hors de vos sépulcres, mon peuple… Et vous vivrez, et je vous placerai sur votre terre ». Il en est ainsi, je crois, dans ce miracle. Il représente, non pas simplement la conversion de pécheurs morts, mais la résurrection d'Israël comme nation. Le Seigneur a été rejeté par le peuple qui avait la plus grande responsabilité de Le recevoir ; mais très certainement, comme Il ressuscita cette jeune fille de son lit de mort, ainsi Il restaurera Israël en un jour à venir. Mais entre-temps, quiconque vient reçoit la guérison et la bénédiction. Il en était ainsi avec cette pauvre femme. Le Seigneur, non seulement lui donne la conscience qu'elle est guérie, mais lui fait connaître que Ses affections sont toutes avec elle. « Ma fille », lui dit-Il, « aie bon courage ; ta foi t'a guérie ». Il y a tout de suite eu une parole d'assurance. Le Seigneur met Son sceau sur ce qu'a fait sa foi, bien qu'elle l'ait fait en tremblant[8]. Puis, au temps convenable, nous trouvons la résurrection de celle qui était morte, dans laquelle il n'est pas question de foi, mais de la puissance de Dieu et de Sa fidélité à Sa promesse.

Après cela (v. 27), nous trouvons deux aveugles qui Le suivent : ailleurs, un seul d'entre eux est mentionné ; mais je crois que les deux sont mentionnés ici pour la même raison que nous avons trouvé les deux démoniaques. Ils crient à Lui et disent : « Aie pitié de nous, Fils de David ». C'est la confession de Christ en relation avec Israël. Ils s'adressent à Lui comme le Fils de David. Le Seigneur leur demanda : « Croyez-vous que je puisse faire ceci ? Ils lui disent : Oui, Seigneur. Alors il toucha leurs yeux, disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts » (v. 28-30). Puis vint l'homme muet possédé par un démon : « Et le démon ayant été chassé, le muet parla. Et les foules s'en étonnèrent, disant : Il ne s'est jamais rien vu de pareil en Israël » (v. 33). Je crois que tout cela est rassemblé dans le même but. Le Seigneur donnait type sur type, et gage sur gage, qu'Israël ne serait pas oublié, qu'Israël serait ressuscité de la mort : s'ils sont aveugles, ils verront ; s'ils sont muets, ils parleront. Que les pharisiens et les scribes soient complètement incrédules et blasphémateurs, et prêts à détourner tout le monde de Christ — qu'il en soit ainsi à présent ; mais la mort cèdera, l'aveuglement sera ôté, la parole sera donnée à Israël, en un jour à venir. La confession même de la foule était qu'il ne s'était jamais rien vu de pareil en Israël.

Laissez-moi répéter qu'en appliquant ainsi ces miracles de notre Seigneur, je ne nie pas du tout la bénédiction d'une partie d'entre eux pour une âme aujourd'hui. Mais ce n'est pas une raison qui prouve que le Seigneur n'avait pas en vue quelque chose au-delà, et que nous ne devons pas oublier. « Mais les pharisiens disaient : Il chasse les démons par le chef des démons » (v. 34). Que pouvait-il y avoir de pire que cela ? N'était-ce pas, en principe, le blasphème contre le Saint Esprit ? Telle est la forme que prenait alors le péché. Il y avait la puissance du Saint Esprit qui opérait en Christ et par Lui ; et ils attribuaient cette puissance à Satan. Il ne peut rien y avoir de plus déterminé qu'une telle hostilité. Ils ne pouvaient pas nier la justice de l'homme, ni les faits de l'énergie surnaturelle ; mais ils pouvaient attribuer la puissance qui était entièrement au-dessus de l'homme, non pas à Dieu, mais à l'adversaire ; et c'est ce qu'ils faisaient. Leur ruine était complète et définitive. Quoi de plus terrible ! Rien ne pouvait convaincre un homme à qui toutes ces preuves et ces appels ont été prodigués ; et l'aboutissement de tout cela était que, non seulement les ignorants, mais les sages, les religieux, les pharisiens s'enorgueillissant dans la loi, l'élite de la nation choisie, d'après l'homme — même eux disaient : « Il chasse les démons par le chef des démons ».

Rien de plus n'est nécessaire. Le Seigneur pouvait envoyer un témoignage par d'autres ; mais pour ce qui concernait Son propre ministère, il était pratiquement terminé. Il envoie les douze immédiatement après ; mais cela aboutit au même résultat. Le Seigneur est entièrement rejeté, comme nous le voyons en Matthieu 11. Et alors, Matthieu 12 fournit le jugement final prononcé sur cette génération. Ce péché dont ils s'étaient rendus coupables se transformerait en blasphème contre le Saint Esprit, et ne pourrait pas leur être pardonné, ni dans ce siècle ni dans celui qui est à venir [12, 32]. La conséquence en est que le Seigneur se détourne de la race incrédule, et introduit le royaume des cieux, en lien avec lequel Il nous donne les paraboles dans Matthieu 13. Il prend la place d'un semeur, ne cherchant plus à récolter du fruit d'Israël, et s'occupant Lui-même de la nouvelle œuvre dans ce monde qu'Il était sur le point d'entreprendre — qu'Il poursuit encore actuellement, quoique désormais par l'intermédiaire d'autres instruments. De telle sorte que la beauté de tout cet arrangement dans l'évangile selon Matthieu ne peut pas être surpassé, quoique les autres évangiles soient, quant à leur objet propre, également parfaits. Chacun présente les faits de l'histoire de notre Seigneur de manière à donner une vue distincte de la personne ou du service de Christ, avec les effets de cette manifestation ; et nous devrions tous les comprendre.

Que le Seigneur permette que l'effet de considérer ces choses soit, non seulement que nous connaissions les Écritures, mais que nous connaissions mieux Jésus ! C'est ce que nous avons à cultiver par-dessus tout — afin que nous comprenions les voies de Dieu, les merveilleuses voies de Son amour, toutes exprimées en Jésus.

Chapitre 10

À la fin du chapitre précédent, notre Seigneur, en considérant les brebis perdues de la maison d'Israël, parle d'elles, avec une profonde compassion, comme de brebis qui n'ont pas de berger. Ce qu'étaient réellement les pharisiens avait été pleinement dévoilé : non pas qu'Il ne le savait pas déjà ; mais la circonstance de Son entière réjection par eux, et de leur haine, manifestée de façon toujours plus décidée, amène devant Sa pensée l'exposition des brebis de Dieu. Si leur pensée était implacable contre Lui en qui il n'y avait pas de péché, qui était le propre Fils de Dieu, le Berger d'Israël, quel ne devait pas être le triste lot de ceux qui avaient des infirmités et des manquements qui les laissaient exposés à la malice de ceux qui ne prenaient pas soin d'eux pour l'amour de Dieu, qui avaient le regard le plus inquisiteur et le plus soupçonneux pour tout ce qu'ils avaient de faible et d'insensé en eux ! Souvenons-nous toujours de la grâce du Seigneur, que même ce qui est humiliant en nous n'attire que Sa compassion. Je ne parle pas là du péché, mais de ce qui est infirmité ; car les infirmités et les péchés sont deux choses bien différentes. Nous ne désirons pas la sympathie du Seigneur envers le mal. Le Seigneur a souffert et est mort pour notre péché. Mais nous désirons de la sympathie pour nous dans notre ignorance, notre faiblesse, nos tremblements, notre sensibilité aux anxiétés, aux soucis, aux troubles : dans toutes ces choses qui nous font souffrir ici-bas, nous désirons de la sympathie ; et le Seigneur en est plein envers nous. C'était aussi le cas avec Israël. Sans tenir compte de leur condition misérable, Jésus invite les disciples, dans l'amour de Son propre cœur, à supplier le Seigneur de la moisson qu'Il envoie des ouvriers dans Sa moisson. C'était Sa moisson, et Ses ouvriers seuls pouvaient la récolter. Mais immédiatement après — et c'est remarquable — Il montre qu'*Il* est Lui-même le Seigneur de la moisson ; et Il envoie les ouvriers. Le chapitre qui suit illustre cela, et manifeste merveilleusement le caractère de l'évangile selon Matthieu, qui Le dépeint comme Celui qui doit sauver Son peuple de leurs péchés — Emmanuel, Dieu avec nous. Remarquez les circonstances. Cela a lieu après Son rejet par Israël. Nous avons vu pleinement manifesté

Son propre ministère, plein de grâce aussi bien que de puissance, et se terminant dans l'indifférence complète d'Israël et la haine des chefs religieux. Matthieu 8 nous montre le peuple, et Matthieu 9 leurs guides, ainsi manifestés à diverses reprises.

Maintenant, le chapitre 10 montre que Jésus, comme le Seigneur de la moisson, envoie des ouvriers, et cela aussi en leur conférant toute l'autorité et la puissance. Mais observez bien que c'est encore en relation particulière avec Israël ; et le Seigneur est conscient, depuis le début, du rejet par Israël. Pendant ce temps, c'est une mission juive des douze apôtres juifs envers les brebis perdues de la maison d'Israël. Je prends cela au pied de la lettre, et non comme si cela était dit de l'Église, dont il n'est jamais parlé comme de brebis perdues ; mais les brebis d'Israël, dans leur condition de désolation, sont décrites ainsi de façon très appropriée. Avant que l'Église soit rassemblée, ce dont nous avons besoin est un Sauveur. Nous, Gentils, n'étions pas du tout des brebis, mais des chiens, selon le point de vue de notre évangéliste (voir Matt. 15). Et après avoir été introduits dans l'Église, nous ne sommes pas, et ne pouvons pas être, des brebis perdues. Alors qu'il est parlé de ces pauvres du troupeau comme de brebis perdues de la maison d'Israël. Car jusqu'à ce moment, l'œuvre n'avait pas été faite pour les mettre dans une position connue de salut.

De nouveau, quand notre Seigneur les envoie, il est dit : « Ayant appelé ses douze disciples, il leur donna autorité sur les esprits immondes pour les chasser, et pour guérir toute maladie et toute langueur » (v. 1). C'était leur mission en particulier. Il n'est pas dit un mot de prêcher ce que nous appelons l'évangile, ou d'enseigner tout le conseil de Dieu ; mais ils devaient aller avec la puissance messianique contre Satan et les maladies corporelles, en témoignage à Israël. Ils devaient proclamer le royaume des cieux. « Quand vous irez », disait notre Seigneur, « prêchez, disant : Le royaume des cieux s'est approché » (v. 7). Mais le grand trait caractéristique de la mission était qu'il leur était conféré la puissance contre les démons et les maladies. La pertinence de ceci, en lien avec Israël, est manifeste. C'était une preuve évidente que le vrai Roi, l'Éternel, était là, Lui qui était capable non seulement de chasser les démons, mais de conférer cette puissance à Ses serviteurs. Qui, sinon le Roi, l'Éternel des armées, pouvait faire cela ? C'était un témoignage bien plus grand que si la puissance avait été confinée à Sa propre personne. La capacité de communiquer à d'autres la puissance (qui était ce que Simon le magicien, espérant en tirer profit, convoitait si ardemment), Dieu montre ici qu'elle se trouve dans Son propre Fils. Là, les serviteurs allaient être envoyés, et en bon ordre — douze d'entre eux, en lien avec les douze tribus de la maison d'Israël. Nous trouvons, après cela, la promesse qu'ils seront « assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël » [19, 28]. Il n'y a donc pas à se demander si c'était une mission juive. Quand l'Église fut appelée, Dieu bouleversa le simple ordre juif en appelant un apôtre extraordinaire, avec les Gentils particulièrement en vue — un qui fut appelé après que Christ est mort, et est ressuscité, et a pris Sa place à la droite de Dieu. Alors vint ce nouveau travail dans l'appel de l'Église, et l'apôtre Paul devint le ministre caractéristique de l'Église, quoique les douze aient aussi leur place. Mais à ce moment-là, les douze apôtres devaient être (ce que Paul n'était pas) les ministres pour Israël, en témoignage du royaume des cieux. Car, observez-le, l'injonction la plus stricte leur est donnée de ne pas sortir des limites d'Israël ; pas même de visiter les Samaritains, ni d'entrer dans les villes des Gentils. Leur affaire était seulement avec les brebis perdues de la maison d'Israël : preuve positive que cela veut dire ceux d'entre les Juifs qui avaient le sentiment du péché, et qui voulaient recevoir le témoignage du vrai Messie. Ils avaient affaire avec eux uniquement. C'est des plus remarquable, parce que dans cet évangile, il nous est dit qu'après Sa mort et Sa résurrection, le Seigneur les envoya vers les Gentils ; mais alors, c'était sur le terrain manifeste que Sa mort avait eu lieu. « Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même » [Jean 12, 32]. Christ sur la croix devient le centre d'attraction pour l'homme, aussi bien que le fondement de tous les conseils de Dieu. Ici, dans ce cas, nous n'avons rien de la sorte. Il n'est même pas fait allusion à la mort du Seigneur. Sa réjection

est manifestée, mais rien n'est dit de l'édification d'une nouvelle structure — l'Église. Il fallait attendre une réjection encore plus forte avant qu'elle ne puisse être dévoilée, comme en Matthieu 16.

Mais ici, le Seigneur envoie les douze, et leur commande, disant : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville de Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Et quand vous irez, prêchez, disant : Le royaume des cieux s'est approché. Guérissez les infirmes ; rendez nets les lépreux ; ressuscitez les morts ; chassez les démons : vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne faites provision ni d'or, ni d'argent, ni de cuivre dans vos ceintures, ni d'un sac pour le chemin, ni de deux tuniques, ni de sandales, ni d'un bâton, car l'ouvrier est digne de sa nourriture » (v. 5-10). C'est-à-dire qu'ils devaient aller tels qu'ils étaient, avec le vêtement qu'ils avaient sur eux, avec les sandales qu'ils avaient aux pieds. Ils ne devaient faire provision de rien, ni mettre quelque chose en réserve pour subvenir à leurs besoins, pendant leur mission. Ce n'est pas une règle universelle pour les serviteurs de Dieu dans tous les temps. C'était une mission particulière, pour une période particulière, et en relation avec Israël uniquement. Ce n'était pas l'évangile de la grâce de Dieu, mais celui du royaume. Les deux vont ensemble maintenant ; mais ce n'était pas le cas alors. Israël ne recevait pas le témoignage du royaume ; un changement complet se produit, et le royaume des cieux, dans son établissement extérieur, demeure en suspens. L'appel de Dieu pour les Gentils, désormais, survient comme une vaste parenthèse entre ce message aux brebis perdues en Israël et son plein accomplissement dans les derniers jours. Tout ce que le Seigneur commande doit s'accomplir, mais rien n'est parfaitement accompli jusqu'à ce que le Seigneur prenne tout en main Lui-même.

Tout ce qui doit être pris en main par Christ en puissance et en gloire dans l'avenir, est d'abord confié à l'homme. Mais l'homme faillit partout, Israël comme nation se détruit, l'Église est devenue mondaine et dispersée. Tout doit cependant être à la louange de Christ Lui-même. Ainsi, peu importe ce que vous considérez dans les voies de Dieu, il y a, comme règle générale, d'abord la présentation à l'homme ; cela est fait reposer sur lui, pour voir s'il peut en supporter la responsabilité et la gloire ; et il ne le peut pas. Mais tout ce en quoi l'homme a manqué, est destiné à reposer sur les épaules de Christ dans le jour de la gloire, et tout alors arrivera à la perfection, et brillera d'un éclat plus qu'immaculé, et rejaillira à Sa gloire.

Les douze étaient envoyés dans cette mission, et instruits pour dépendre de Christ seul. Il subviendrait à leurs besoins. Ils devaient annoncer le royaume des cieux ; et Lui, le Roi, assumerait toutes les charges. Ils devaient aller avec la plus complète confiance en Lui. Maintenant, bien que Ses serviteurs ne doivent pas regarder au monde, ou utiliser des moyens humains pour agir sur les saints, et bien qu'ils puissent regarder avec confiance à Dieu pour répondre à tous leurs besoins, ils ne sont pas placés dans les mêmes circonstances que ces disciples. La différence est fortement marquée. Prenez, par exemple, un commandement tel que celui-ci : « Dans quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous qui y est digne ; et demeurez là jusqu'à ce que vous partiez » (v. 11). Un homme qui sort maintenant avec l'évangile doit-il demander qui est digne ? Il cherche les indignes. Mais c'était une mission envers Israël ; et l'Éternel voulait les excellents de la terre, dont les cœurs désiraient réellement le Messie. « Et quand vous entrerez dans une maison, saluez-la. Et si la maison en est digne, que votre paix vienne sur elle ; mais si elle n'en est pas digne, que votre paix retourne à vous ». Ce n'est pas du tout la manière de faire de l'évangile actuellement. Au contraire, c'est la paix avec Dieu que le serviteur de Christ est en droit de proclamer à Ses ennemis. La portée immédiate de l'évangile est pour ceux qui sont dans la misère — les vils et les délaissés ; parce que l'évangile est la plénitude de la grâce de Dieu envers l'homme qui n'a rien du tout à donner à Dieu. S'ils ne sont que brisés, s'ils sentent qu'ils sont totalement indignes de Dieu, et que Dieu a procuré un Sauveur tel que Sa Parole le déclare, alors nous ne pouvons Lui faire trop pleinement ou trop simplement confiance. L'essence de l'évangile est ceci : que Dieu ne me demande pas de donner, mais de *recevoir*. Voilà l'évangile de Dieu —

l'évangile de Son Fils ; mais ici, en Matthieu, c'est l'évangile du royaume. Vous trouverez constamment cette expression, dans Matthieu. Cet évangile sort vers ceux qui sont dignes. Si la maison était digne, la paix du messager venait sur elle ; et si non, elle retournait à lui. « Et si quelqu'un ne vous reçoit pas et n'écoute pas vos paroles, — quand vous partirez de cette maison ou de cette ville, secouez la poussière de vos pieds » — le jugement viendrait sur eux. « En vérité, je vous dis : le sort du pays de Sodome et de Gomorrhe sera plus supportable au jour de jugement que celui de cette ville-là » — simplement parce qu'ils ont eu les messagers du royaume venant à eux avec un message de grâce, et qu'ils n'ont pas voulu les recevoir.

Depuis le verset 16, le Seigneur les avertit des circonstances dans lesquelles l'évangile du royaume devait être prêché. « Voici, moi je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes ». C'est-à-dire qu'Il les appelle à la prudence, à une prudence céleste. Il devait y avoir une entière sainteté quant à l'objet et au caractère de leur prudence, exempte de tout accusation juste de nuire aux hommes. « Et soyez en garde contre les hommes » — ne supposez pas que, bien que vous alliez plein d'amour dans votre cœur, vous ne rencontrerez pas des loups. Les Juifs sont clairement désignés. « Soyez en garde contre les hommes, car ils vous livreront aux sanhédrins et vous fouetteront dans leurs synagogues ; et vous serez menés même devant les gouverneurs et les rois ». Quoique haïssant le joug des Gentils, ils seraient tout à fait prêts à faire appel à l'autorité des Gentils, quand il s'agirait de ceux qui suivaient Christ. Les Juifs les tireraient devant les rois et les gouverneurs gentils, tout détestés qu'ils soient. Mais notre Seigneur ajoute cette parole de grâce — « à cause de moi, en témoignage à eux et aux nations ».

Ainsi, Dieu retourne les armes de l'adversaire contre lui. « Car la colère de l'homme te louera ; tu te ceindras du reste de la colère » [Ps. 76, 10]. On ne peut que penser qu'une telle vérité, bien qu'elle s'applique spécialement aux apôtres envoyés pour cette mission, demeure très certainement vraie pour nous. « Et quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez, ni de ce que vous direz ; car il vous sera donné dans cette heure-là ce que vous direz ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous ». En même temps, Il les prépare à une conduite des plus cruelle envers eux, même de la part de leurs proches. Le frère connaissait les habitudes de son frère, le père connaissait tout sur l'enfant, et l'enfant sur le père : tout ceci serait tourné contre les serviteurs de Christ. « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; et celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé » (v. 19-22). « Mais quand on vous persécutera dans cette ville, fuyez dans l'autre ; car, en vérité, je vous dis : Vous n'aurez point parcouru les villes d'Israël », ou, comme le comporte la marge, « achevé les filles d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu » — déclaration remarquable. Elle rappelle l'expression que j'ai utilisée plus haut, que l'Église est une grande parenthèse. La mission des apôtres a été abruptement interrompue par la mort de Christ. Ils l'ont encore poursuivie un temps par la suite, mais elle fut complètement terminée par la destruction de Jérusalem : toute l'affaire était terminée pour le moment, mais pas pour toujours. L'appel de l'Église eut alors lieu ; et quand le Seigneur aura pris l'Église au ciel hors de ce monde, Dieu suscitera de nouveau des témoins pour le Messie sur la terre, quand les Juifs seront convertis. Dieu a déclaré qu'Il donnerait Son pays à Son peuple, et Il le fera, car Ses dons et Son appel sont sans repentir [Rom. 11, 29]. La fidélité de Dieu est impliquée en cela, que le peuple juif doit être rétabli dans son propre pays quand la plénitude des nations sera entrée [Rom. 11, 25]. L'appel de la plénitude des nations est la parenthèse qui est actuellement en cours. Quand elle sera terminée, le Seigneur reprendra Ses relations avec Israël. Ils retourneront dans le pays dans l'incrédulité. Le témoignage du royaume, qui avait commencé au temps du Seigneur par les apôtres, sera de nouveau repris, jusqu'à ce que le Fils de l'homme vienne. Alors « Il enverra ses anges, et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu… Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père » [Matt. 13, 41-43]. Le Seigneur accomplira pleinement, en ce jour, ce qui a été

confié à l'homme, et qui a été brisé par la main faible ou méchante de l'homme. Alors tout, sous le Germe d'Israël, sera glorieux. C'est, je pense, ce qui va avec l'expression remarquable qu'ils n'auraient pas parcouru toutes les villes d'Israël avant que le Fils de l'homme soit venu. Toute la période pendant laquelle le Seigneur s'est détourné pour appeler les Gentils, est passée sous silence. Il parle de ce qui se passe alors, et de ce qui sera repris en Israël — passant sur ce qui sera fait entre-temps.

Dans la dernière partie du chapitre, le Seigneur leur donne de doux motifs d'encouragement. « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple qu'il soit comme son maître, et à l'esclave qu'il soit comme son seigneur : s'ils ont appelé le maître de la maison Béelzébul, combien plus les gens de sa maison ? » (v. 24, 25).

Il le prouvait maintenant, et, à leur tour, ils avaient à le sentir. « Ne les craignez donc pas ». Le premier motif pour ne pas craindre est : J'ai parcouru le même chemin ; ne craignez pas. « Ne les craignez donc pas… car il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu ». Cela revient à dire : Vous comprendrez les raisons et les motifs de l'incrédulité des gens plus tard, si ce n'est pas maintenant. Tous ceux qui connaissent la vérité et ne la suivent pas, doivent avoir en aversion ceux qui la font. Comme il en a été avec moi, ainsi en sera-t-il avec vous : mais ne vous inquiétez pas. Ayez bon courage, et persévérez dans le témoignage. « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière ; et ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits » (v. 27). Il les encourage à la plus grande franchise et à la plus grande hardiesse. Une seconde exhortation à ne pas craindre est donnée sur un autre terrain : Et quel mal peuvent-ils vous faire ? Ils ne peuvent pas toucher à l'âme ; et ils ne peuvent pas non plus toucher au corps, à moins que votre Père céleste le permette. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent pas tuer l'âme ». Ils ne peuvent pas vous blesser. Il n'y a rien qu'un croyant ait à redouter, sinon peiner Dieu et pécher contre Lui. C'est pourquoi Il ajoute immédiatement : « Craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne ». Une chose effrayante se trouve devant les ennemis de Dieu — la destruction de l'âme et du corps dans la géhenne !

« Ne vend-on pas deux passereaux pour un sou ? Et pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père. Et pour vous, les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas : vous valez mieux que beaucoup de passereaux » (v. 29-31). Le soin spécial et minutieux de notre Père pour Ses enfants est déduit de cela, que même le passereau, oiseau si méprisé et insignifiant pour les hommes, ne peut pourtant tomber en terre « sans votre Père ». Il aurait pu dire : Sans Dieu ; mais Il dit : Votre *Père* — l'amour d'un père se soucie de ses enfants.

Depuis le verset 32 jusqu'à la fin du chapitre, nous trouvons l'importance de confesser Christ, et les effets que cela a dans ce monde. Le premier grand principe est celui-ci : « Quiconque donc me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux ; mais quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux ». Nous avons eu le soin du Père ; nous avons maintenant la confession du Fils à la fin. Nous connaissons les soins du Père sur la terre, quelle que puisse être l'épreuve. Le Fils nous confessant, ce sera dans le ciel, quand toute la scène de l'épreuve sera terminée.

Alors Il les avertit que le résultat de leur témoignage pourrait être très douloureux — des maisons dans la confusion, des membres d'une famille en désaccord les uns avec les autres. Mais ne soyez pas surpris. « Ne pensez pas », dit-Il, « que je sois venu mettre la paix sur la terre ». Nous savons que le Seigneur peut nous donner toujours la paix en toute manière [2 Thess. 3, 16] ; mais Il parle ici de l'introduction de Son témoignage, par le moyen de Ses disciples, dans un monde qui Le hait. Inévitablement, donc, les deux principes entrent en

conflit. Ce n'est pas qu'*Il* désire la confusion, mais c'est l'effet naturel de la connaissance de Christ entrant dans une maison où certains de ses membres Le rejettent.

Comme il en est dans le monde, ainsi en est-il dans la maison. Il y a ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. « Ne pensez pas que je sois venu mettre la paix sur la terre ; je ne suis pas venu mettre la paix, mais l'épée ». N'imaginez pas que tout aille de manière triomphante. Le jour vient où le Seigneur fera couler la paix comme une rivière [És. 66, 12] ; mais tel n'est pas l'effet de Sa première venue. C'est actuellement la marque de la guerre, à cause de l'opposition que crée toujours l'incrédulité contre la vérité. « Car je suis venu jeter la division entre un homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et les ennemis d'un homme seront les gens de sa maison ». Le Seigneur répond hardiment à la question. Je suis venu introduire mon principe, et il dresse un enfant contre un parent. Or cela devient une de nos épreuves les plus difficiles — l'effet que le témoignage de Dieu a sur les familles. Les gens parlent de maisons brisées et de familles désunies. Le Seigneur utilise aussi les mêmes termes, et nous fortifie pour cela. « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui ne prend pas sa croix et ne vient pas après moi, n'est pas digne de moi. Celui qui aura trouvé sa vie, la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la trouvera » (v. 37-39). Il montre que Sa venue amènerait le contraire d'un chemin facile dans ce monde. Oui, vous devez vous attendre à souffrir l'épreuve, le rejet et la moquerie. Mais alors, Il ajoute l'autre côté : « Celui qui vous reçoit, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé ». Il y aura ceux qui recevront, tout comme il y aura ceux qui rejetteront. « Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète » (c'est-à-dire, en tant que prophète), s'il savait qu'il était un serviteur de Dieu, et le recevait comme tel, malgré la honte et la moquerie, aurait la même récompense que le prophète lui-même. « Et celui qui reçoit un juste en qualité de juste » — d'autres peuvent l'appeler injuste, mais il le reçoit, non comme un simple homme ou un ami, mais comme un juste, et il « recevra la récompense d'un juste ». Il prouve que son propre cœur est droit envers Dieu. Nous montrons notre véritable état d'âme par l'opinion que nous donnons. Supposez que je parle ou que j'agisse injustement à l'égard d'un homme bon qui fait son devoir, je montre que je ne suis pas avec Dieu dans cette chose particulière. D'un autre côté, si j'ai la foi pour discerner ce qui est de Dieu, et que je prends ma place avec lui en face de la désertion générale, je suis de fait bienheureux. Dieu seul permet à un homme d'agir ainsi. Nous montrons où sont nos cœurs par nos jugements et notre conduite envers les autres.

« Et quiconque aura donné à boire seulement une coupe d'eau froide à l'un de ces petits, en qualité de disciple, en vérité, je vous dis, il ne perdra point sa récompense » (v. 42). Ce sera la preuve que l'Esprit était à l'œuvre dans son âme — son cœur attiré pour user de miséricorde et de sympathie envers ceux qui sont de Dieu, dans ce monde. Il ne perdra en aucun cas sa récompense. C'est la conduite extérieure découlant du principe intérieur. Dans tous ces cas, c'est clairement la mission juive de ces disciples. Je crois que nous trouvons ainsi le véritable caractère du chapitre et la position qu'il occupe dans cet évangile.

Le point de vue du chapitre tout entier est que le Seigneur, comme Seigneur de la moisson, non seulement leur demande de prier pour que des ouvriers soient envoyés dans la moisson (Matt. 9, 38), mais Lui-même anticipe la prière. « Avant qu'ils crient, je répondrai » [És. 65, 24] ; et le Seigneur agit dans l'esprit même de ce qui sera *pleinement* vrai dans les derniers jours. Il envoie Lui-même les ouvriers.

En Luc 22, 35, en faisant référence à cette même mission, le Seigneur demande : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans sandales, avez-vous manqué de quelque chose ? Et ils dirent : De rien ». Alors le Seigneur leur dit que désormais, ils se munissent d'une bourse, et d'un sac, et d'une épée : les choses mêmes qu'ils ne devaient pas faire auparavant, ils devaient les faire à partir de ce moment-là. Le

Seigneur abroge ce qu'Il avait enjoint précédemment, dans la mesure où cela concernait des circonstances particulières. Sa bonté et Son amour pour eux, et leur marche dans la sagesse et sans faire de mal, perdureraient ; mais le caractère particulier de cette mission prenait fin à la mort de Christ. Elle sera, je le comprends, reprise par d'autres dans un jour à venir ; mais les disciples actuellement envoyés devaient bientôt être appelés à une nouvelle œuvre, fondée sur la rédemption et la résurrection de notre Seigneur.

Chapitre 11

Le chapitre auquel nous sommes arrivés est plein d'intérêt et d'une grande importance, en particulier parce qu'il est une sorte de transition. Ce qui fournit à l'Esprit de Dieu l'occasion d'introduire cette transition du témoignage à Israël vers le nouvel ordre de choses que le Seigneur était sur le point d'introduire, est que Jean le baptiseur, en prison à cause de sa propre réjection, est exercé dans sa foi personnelle et sa patience. Dans l'accomplissement de son ministère prophétique, nul ne pouvait être plus inébranlable que Jean, dans son témoignage à Christ. Mais il peut y avoir des moments où la foi est mise complètement à l'épreuve, et où le plus fort peut connaître ce que c'est qu'être « abattu, mais ne périssant pas » [2 Cor. 4, 9].

Assurément, c'était le cas de Jean le baptiseur. Ce n'étaient pas seulement ses disciples qui achoppaient sur le fait qu'il était en prison. Les infidèles demandent maintenant : Si l'Écriture est vraie, comment se fait-il que les gens ne la reçoivent pas ? Pourquoi n'est-elle pas plus largement répandue ? etc.

Nous savons qu'au début, des dizaines de milliers confessèrent et suivirent le nom de Jésus, dans une seule ville ; et le poids moral était grand, car ils marchaient dans la supériorité vis-à-vis du monde. Nous savons aussi combien la puissance du christianisme s'était répandue loin et largement ; pourtant, la grande difficulté se présente à nouveau, et nous trouvons que ce qui opère dans la pensée d'un sceptique peut être trouvé troublant plus ou moins le croyant, parce que la nature tombée est encore en lui ; et ce que l'Écriture appelle « la chair » est toujours une chose incrédule. C'est ainsi qu'il arriva que, tout béni que fût Jean le baptiseur, il envoya pourtant ses disciples avec la demande : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? ». Il semble que des questions se soient présentées à son esprit, et il désirait une confirmation de la foi. Même un prophète n'est pas au-delà des assauts de Satan. Et ici, nous trouvons cet homme favorisé et par ailleurs fidèle, posant une telle question, la dernière à laquelle nous nous soyons attendus. Au lieu de répondre avec la confiance de la foi à la question de ses disciples, s'il y en avait eu, Jean en envoie quelques-uns à Jésus, disant : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? ». Le Seigneur répond : « Allez, et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez… et bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi » (v. 4, 6).

La réponse de notre Seigneur indique que ce n'étaient pas simplement les disciples de Jean, mais lui-même aussi, qui était ébranlé. Il y a deux parties dans le ministère de Christ — Ses paroles et Ses œuvres, « les choses que vous entendez et que vous voyez » ; la parole a toujours la place la plus importante ; les œuvres étant ce qui fait plutôt appel aux sens, alors que la parole de Christ est ce qui a affaire avec le cœur et la conscience par l'Esprit. Ils devaient aller et dire à Jean ce qu'ils entendaient et voyaient ; et en cela, nous avons ce que l'Ancien Testament avait prédit comme signes et effets de la puissance du Messie. Nous ne trouvons pas, je crois, un seul cas de guérison d'aveugle avant que Christ vint. C'était un miracle qui, selon la tradition juive, était réservé au Fils de David. Il était Celui qui, selon Ésaïe 35, devait ouvrir les yeux des aveugles. Le Seigneur place les aveugles recouvrant la vue comme le premier miracle extérieur, pour indiquer qu'Il était bien le Christ qui devait venir ; et en dernier lieu, mais non la moindre chose, il y a « l'évangile est

annoncé aux pauvres ». Qu'est-ce, sinon un témoignage de la miséricorde tendre et immense de Dieu qui, alors que l'évangile est destiné à tous, le rend spécialement adapté à ceux qui connaissent la misère, l'épreuve, le mépris, dans un monde égoïste ? Le Seigneur ajoute : « Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi ». Quelle parole d'avertissement ! Un homme envoyé de Dieu comme témoin, afin que tous croient en Christ ; et quand cet homme même est mis entièrement à l'épreuve, le Seigneur doit lui rendre témoignage, au lieu que ce soit lui qui rende témoignage au Seigneur. Combien nous voyons constamment l'homme tomber, quand il est mis à l'épreuve ; mais quelle chose bénie que nous ayons un tel Dieu à qui aller, si l'on compte sur Lui seul.

Mais quand ces messagers furent partis, le Seigneur montre Sa tendre compassion, et le considère, et commence à justifier ce même Jean qui avait montré sa faiblesse sous la souffrance et l'attente qui se prolongeait. Il leur demande : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? ». Un jugement superficiel pourrait avoir conclu que ce n'était qu'« un roseau agité par le vent », quand Jean envoyait ses disciples avec une telle question. Mais non, le Seigneur ne le permettra pas. Il maintient l'honneur et l'intégrité de Jean. Il lui avait envoyé une petite réprimande en privé, par le moyen de ses disciples ; mais devant les foules, Il le revêt d'honneur. « Mais qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu de vêtements précieux ? ». C'est dans les palais que vous recherchez la grandeur du monde. « Voici, ceux qui portent des choses précieuses sont dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète », parce que Jean avait une place et un honneur particuliers, qui n'avaient été accordés à aucun prophète avant lui — d'être le précurseur immédiat du Seigneur, le héraut du Messie Lui-même. Jean n'était pas seulement un prophète, mais les prophètes avaient prophétisé de Jean ; et le Seigneur dit de lui : « En vérité, je vous dis : parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur ».

Mais remarquez cette parole frappante, dans ce chapitre de transition : « Mais le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui » (v. 11). Qu'est-ce que cela veut dire ? En disant : « Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur », le Seigneur est excepté. Il parle de Jean, non pas en le comparant avec Lui-même, mais avec les autres. Il était le plus grand de ceux nés de femme. « Mais le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui ». Cela signifie clairement qu'il y avait un nouvel ordre de choses qui commençait, dans lequel les privilèges que la grâce souveraine de Dieu conférerait seraient si grands, que le moindre dans la dispensation qui allait s'ouvrir, serait plus grand que le plus grand de tous dans le passé. Bien entendu, il ne s'agit pas de quoi que ce soit en eux ; la foi d'un faible croyant maintenant n'est pas plus grande que la foi puissante d'un homme dans les temps passés ; et une pauvre âme anxieuse et troublée quant à son acceptation, n'est pas dans un meilleur état que ceux qui pouvaient se réjouir, comme Siméon, en Dieu leur Sauveur. Pourtant, le Seigneur dit que le plus grand de ceux qui sont passés est moins que le moindre maintenant.

« Le royaume des cieux » ne signifie jamais le ciel : ce sont des idées différentes, comme ce sont des expressions différentes. « Le royaume des cieux » signifie toujours ce qui, tout en ayant sa source dans le ciel, a sa sphère sur la terre. Il peut être appliqué, comme c'est souvent le cas, à ce qui a lieu maintenant ; ou, comme quelquefois, à ce qui arrivera quand le Seigneur viendra en gloire, et introduira Sa domination sous une forme visible sur toute la terre. Mais le royaume des cieux suppose toujours la terre comme scène sur laquelle les privilèges du ciel sont manifestés.

Le Seigneur Jésus se voit Lui-même rejeté ; mais Dieu, dans Ses voies et Sa grâce souveraines, fait tourner la réjection de Jésus en l'introduction d'une bénédiction bien supérieure à celle attendue si Jésus avait été reçu. En supposant que le Seigneur ait été accepté par l'homme quand Il est venu, Il aurait béni l'homme et

l'aurait conservé en vie sur la terre ; Il aurait lié le diable, et introduit d'innombrables miséricordes pour la création en général. Cependant, qu'aurait été tout cela sans la justification de Dieu à l'égard du péché ? Ni la gloire morale ni l'amour suprême n'auraient été déployés tels qu'ils le sont actuellement. Car qu'est-ce que cela aurait pu être d'autre que l'énergie divine excluant la puissance de Satan ?

Mais la mort de Christ est, en même temps, la profondeur de la méchanceté de l'homme et la hauteur de la bonté de Dieu ; car dans la croix, l'un a prouvé sa haine absolue et son iniquité, l'autre Son amour saint et parfait. C'était l'injustice de l'homme qui L'avait mis là — c'était la grâce de Dieu qui L'y avait amené ; et Christ ressuscité d'entre les morts prend Sa place comme au commencement, la Tête d'une nouvelle création, et la manifeste dans Sa propre personne maintenant à la foi qui est dans ceux qui croient ; Il les met dans cette position de bénédiction alors qu'ils sont encore dans ce monde, luttant avec le diable ; Il verse la joie de la rédemption dans leur cœur, et les remplit de la certitude qu'ils sont nés de Dieu — leurs péchés étant tous pardonnés — et qu'ils attendent seulement qu'Il vienne et couronne l'œuvre de Son amour, quand ils seront ressuscités d'entre les morts et changés en Sa gloire. C'est vrai pour la foi maintenant, et sera bientôt vrai pour la vue ; mais c'est toujours vrai depuis le moment où cela a été introduit. Cela a commencé avec l'ascension de Christ dans le ciel, et se terminera par la descente de Christ du ciel, quand Il introduira cette puissance du royaume sur la terre. Qu'a donc obtenu le moindre croyant maintenant ? Regardez les saints d'autrefois. Jean le baptiseur se reposait sur les promesses. Même lui, tout béni qu'il fût, ne pouvait pas dire : Mes péchés sont ôtés, mes iniquités ont toutes disparu. Avant la mort et la résurrection de Christ, les saints ne pouvaient regarder à l'avenir avec joie et dire : Ce sera assurément béni ! Ils pouvaient être sûrs que c'était l'intention de Dieu ; mais ce n'était pas une chose accomplie. Et, après tout, si vous étiez en prison, vous connaîtriez la différence entre une promesse d'être libéré, et le fait de votre liberté une fois dehors. C'est justement cette différence. L'œuvre de l'expiation est faite, et la conséquence en est que tous ceux qui croient sont maintenant en droit de dire : Le péché n'est plus sur moi en présence de Dieu. Et cela n'est pas vrai de certains chrétiens en particulier, mais de tout chrétien qui prend la place que Dieu lui donne en Christ. Et quel en serait l'effet ? Les chrétiens ne marcheraient plus avec le monde, comme ils le font.

Ce que je trouve donc dans la Parole de Dieu est ceci : il y avait une nouvelle dispensation qui allait s'ouvrir, dans laquelle le moindre est investi de privilèges que le plus grand ne pouvaient posséder avant. Et cela, parce que Dieu accorde une valeur infinie à la mort de Son Fils. Dieu accorde le plus grand honneur possible à la mort de Christ.

Comme un souverain de cette terre accorde un honneur particulier à une époque de joie particulière pour lui-même, la foi peut s'attendre bien davantage encore à ce que Dieu attache une gloire particulière à cette œuvre de Christ par laquelle a été accomplie la rédemption, par la mort et la résurrection de Son Fils.

Maintenant, tout est accompli, et Dieu peut inviter les âmes — non à oublier leurs péchés, ou à en détourner leurs yeux, mais à les regarder de façon juste et complète devant la croix de Christ — Il les invite à dire : « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » [1 Jean 1, 7]. Sachant cela, nous devons voir combien est entièrement mauvaise la position d'un sacrificateur désormais — un homme mis dans une position pour s'approcher de Dieu pour les autres. Tout chrétien est maintenant un sacrificateur. Tous les chrétiens ne sont pas des ministres. C'est une autre chose. Le ministère et la sacrificature, bien que souvent confondus, sont complètement distincts et différents. C'est un privilège donné de Dieu maintenant, que tout croyant est un sacrificateur de Dieu ; c'est-à-dire, qu'il a le droit de s'approcher dans le lieu très saint, le péché étant jugé, toutes ses iniquités étant ôtées, de sorte qu'il peut être entièrement heureux dans la présence de Dieu, alors qu'il est sur la terre. Tout cela n'est qu'une partie des privilèges du moindre dans le royaume des cieux,

désormais. Et rappelez-vous ceci, que toutes les grandes prérogatives du christianisme sont des privilèges communs à tous. Quelqu'un peut prêcher, et un autre non ; mais cela ne veut rien dire quant aux privilèges du royaume. Paul, comme serviteur de Dieu, avait quelque chose que d'autres n'avaient pas : une personne douée peut prêcher même sans la vie divine dans l'âme. Caïphe a pu rendre témoignage, et Balaam aussi, et tous deux déclarer des choses vraies ; et Paul est prêt à prendre une telle position, pour montrer qu'on peut prêcher à d'autres et pourtant, si l'on ne s'inquiète pas de la sainteté, être soi-même un réprouvé [1 Cor. 9, 27]. Mais cela n'a rien à voir avec les bénédictions dont j'ai parlé comme étant la portion actuelle des croyants.

Les privilèges du royaume sont désormais l'héritage universel de la famille de la foi ; le moindre d'entre eux est plus grand même que Jean le baptiseur. Une grande incompréhension a été manifestée quant à la signification de ce verset. Il a été enseigné que le moindre dans le royaume des cieux est Jésus Lui-même ! — Jésus, bien sûr, dans Son humiliation, dans Son chemin vers la croix. Mais quelle incompréhension de la pensée de Dieu est manifestée par une telle remarque. Car le royaume des cieux n'était pas encore venu. Il était prêché, mais pas encore réellement établi. Et Jésus, bien loin d'être « le moindre » dans ce royaume, était Lui-même le Roi ; de sorte qu'il serait attentatoire à Sa personne de L'appeler même le plus grand, pour ne rien dire du « moindre » dans le royaume. Ce serait un manque de respect, aussi bien que d'intelligence, de dire qu'Il était même simplement dans le royaume. Il serait plus juste de dire que le royaume était en Lui, à la fois moralement, et dans la puissance divine.

« Si moi », disait-Il aux Juifs, « je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous » [Matt. 12, 28]. Il était arrivé dans Sa personne : Il était le Roi, et Il en avait la puissance. Mais si vous considérez le « royaume des cieux » comme un état de choses introduit dans ce monde, Christ devait d'abord monter au ciel — un Roi rejeté, sans doute, mais toutefois assis comme tel à la droite de Dieu — et à partir de là, le royaume des cieux commençait. Le royaume n'était pas réellement établi jusqu'à ce que Jésus soit monté en haut. Alors il commença, d'abord spirituellement, comme bientôt il brillera en puissance et en gloire. De là, il est clair que dans ce chapitre, nous nous tenons sur les confins de la dispensation passée, et de celle qui allait s'ouvrir. Jean le baptiseur est sur la scène comme le dernier et le plus grand témoin de celle qui allait se terminer. Élie devait venir ; cela avait pu être accompli dans la personne de Jean le baptiseur. Jean faisait l'œuvre morale qui était associée à la mission d'Élie — préparer le chemin pour le Seigneur. Je ne dis pas qu'Élie ne viendra pas une autre fois, mais Jean était alors le témoin du service d'Élie. Il était venu « dans l'esprit et la puissance d'Élie » [Luc 1, 17] ; et, comme le dit notre Seigneur un peu après : « *Si vous voulez le recevoir*, celui-ci est Élie qui doit venir ». Il était tel pour la foi. Comme le royaume des cieux maintenant, c'est un témoignage au royaume à venir quand il sera manifesté en puissance et en gloire. Jean était alors pour la foi ce qu'Élie sera plus tard. Le royaume des cieux est pour la foi maintenant ce que le royaume des cieux sera pour la vue plus tard. Le Seigneur indique qu'une dispensation de foi arrivait, où les promesses ne seraient pas accomplies à la lettre.

Mais tout comme Jean le baptiseur était jeté en prison (une immense épreuve pour un Juif qui regardait à lui comme un grand prophète pour introduire le Messie dans une majesté visible), ainsi Il dit ici : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ». Cela doit être reçu par l'oreille attentive de la foi. Combien cela a dû paraître extraordinaire aux disciples, que le précurseur du Messie soit en prison, et que le Messie Lui-même, ensuite, soit cloué à la croix ! Mais avant que la gloire extérieure paraisse, la rédemption par la souffrance devait être effectuée. De là vient que le moindre désormais qui a cette bénédiction de la foi, qui jouit de ces privilèges étonnants que le Saint Esprit apporte comme le don de la grâce souveraine de Dieu, est plus grand que Jean le baptiseur. Car c'est l'œuvre, le don et l'ordre de Dieu. C'est Sa joie par Christ de bénir l'homme qui n'a pas le moindre droit sur Lui. Et telle est maintenant Son œuvre. Mais quel en serait l'effet parmi les Juifs ?

Notre Seigneur les compare à des gens capricieux qui ne veulent faire ni une chose, ni l'autre. Si la joie est de mise, ils n'ont aucune sympathie pour elle ; ni n'en ont pour la tristesse. Jean le baptiseur les appela à mener deuil : ils n'avaient pas le cœur à cela. Puis vint Jésus, les invitant, en quelque sorte, à se réjouir des bonnes nouvelles d'une grande joie : mais ils ne L'ont pas écouté. Ils n'aimaient aucun des deux : Jean était trop strict, et le Seigneur trop plein de grâce. Ils ne pouvaient supporter ni l'un ni l'autre. La vérité est que l'homme n'aime pas Dieu ; et il n'y a pas de plus grande preuve de son ignorance de lui-même, que le fait qu'il ne le croie pas. Quoi qu'ils puissent prétexter comme abusif dans la marche de Jean le baptiseur, ou de Lui-même, « la sagesse a été justifiée par ses enfants ».

En conséquence, le Seigneur nous montre comment la sagesse a été justifiée, positivement et négativement. « Il commença à adresser des reproches aux villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties : Malheur à toi, Chorazin ! malheur à toi, Bethsaïda !… Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusque dans le hadès ; car si les miracles, etc. » (v. 20-24). Quoi de plus solennel ! Ils refusaient la voix de la sagesse céleste ; et le résultat doit en être un jugement plus sévère que celui qui avait jadis fait de Sodome le monument de la vengeance de Dieu. Y avait-il un endroit ou une ville dans le pays plus favorisé que tout autre ? C'était bien Capernaüm, où la plupart de Ses miracles avaient été opérés ; et pourtant, cette ville même serait abaissée jusque dans le hadès. Même la ville notoirement dépravée de Sodome n'avait pas fait l'objet d'une sentence aussi redoutable. Le Seigneur visite en jugement seulement quand tous les moyens et les appels à la repentance sont épuisés ; mais quand Il juge, qui peut subsister ? Ainsi la sagesse serait justifiée, dirai-je, par ceux qui ne sont *pas* ses enfants.

Mais alors, nous avons le côté positif. « En ce temps-là, Jésus répondit et dit : Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre ». Du « malheur » prononcé, Jésus se tourne et dit : « Je te loue, ô Père ». Non pas que les événements rapportés ici aient eu lieu simultanément. Toute la scène concernant Jean le baptiseur a eu lieu bien avant que le Seigneur fasse allusion aux sages et aux intelligents qui Le rejetaient, et aux petits enfants qui Le recevaient. L'évangile de Luc donne à certaines occasions des marques de temps précises, et montre que la réception par le Seigneur des messagers de Jean avait eu lieu dans une période antérieure de Son ministère, très peu de temps après la guérison de l'esclave du centurion ; alors que Son action de grâces au Père eut lieu après le retour des soixante-dix disciples qui avaient été envoyés comme témoignage final, lesquels ne sont pas mentionnés du tout dans Matthieu. Le Saint Esprit, dans notre évangile, met de côté, en général, les simples successions temporelles, et réunit ensemble des événements séparés, pour illustrer la grande vérité qui était l'objet qu'Il voulait manifester ici, à savoir le vrai Messie, présenté avec les preuves adéquates à Israël, mais rejeté ; et ceci devint, par la grâce de Dieu, l'occasion de meilleures bénédictions que si le Seigneur avait été reçu.

Et tandis que le spectacle solennel de la réjection croissante de l'homme est devant nous, Jésus dit : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre » (les espérances ne sont plus désormais limitées à la terre, mais Dieu est regardé comme le Seigneur du ciel et de la terre — souverain sur toutes choses), « parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi. Toutes choses m'ont été livrées par mon Père ». Le trône d'Israël pouvait Lui être refusé ; les Juifs pouvaient Le rejeter, les chefs Le mépriser : tout cela peut bien être, mais quel en est le résultat ? Non seulement ce qui avait été promis à David et Salomon, mais « toutes choses m'ont été livrées par mon Père ». Où de telles pensées avaient-elles été dévoilées auparavant ? Dans les Psaumes, dans les Prophètes, où trouvez-vous quelque chose qui y ressemble ? Le Messie rejeté est refusé par l'homme : Il s'y soumet. Ils Le dépouillent de Ses vêtements de gloire messianique, et qu'en ressort-il ? Il est le Fils du Père, le Fils de Dieu de toute éternité, la personne divine bénie qui peut regarder en haut et dire : « Père ». Refusez-Le

dans Sa dignité terrestre, et Il brillera seulement dans Sa dignité céleste ; méprisez-Le comme homme, et Il sera manifestement Dieu.

« Et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler » (v. 27). Il révèle maintenant le Père. Ce n'est pas simplement qu'Il est venu pour accomplir les promesses de Dieu, mais Il révèle le Père — amenant les âmes à une connaissance plus profonde de Dieu que tout ce qui était possible auparavant. « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos ». C'est la grâce parfaite : pas de restriction ; pas de Juif placé au premier rang. Mais « venez à moi, *vous tous* qui vous fatiguez » — Juif ou Gentil, peu importe. Êtes-vous misérable ? Ne pouvez-vous pas trouver de réconfort ? « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez,… et je vous donnerai du repos ». C'est sans condition ni réserve que les nécessiteux vont à Lui. Dans Jean, nous trouvons : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi »[6, 37]. C'est la preuve du Père qui attire — afin que j'aille à Jésus. C'est le Fils du Père, en Jean ; car on trouve toujours la grâce la plus complète et la plus libre, là où le Fils est manifesté dans toute Sa gloire.

« Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger » (v. 29, 30). La grâce ne laisse pas les hommes faire comme ils l'entendent, mais permet au cœur qui la reçoit de désirer la volonté de Dieu. Ainsi, après avoir dit : « Je vous donnerai du repos », notre Seigneur ajoute : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous *trouverez* le repos de vos âmes ». Remarquez la différence. Au verset 28, c'est : « Venez à moi… et je vous donnerai du repos » — c'est la pure grâce pour l'âme dans le besoin, sans rien d'autre à apporter que ses péchés ; mais en disant : « Prenez mon joug sur vous… et vous *trouverez* le repos de vos âmes », Il parle de Lui être soumis, et le résultat en est de trouver le repos pour nos âmes. Quand le pécheur va à Jésus dans sa misère, le Sauveur lui donne du repos — « sans argent et sans prix »[És. 55, 1]. Mais si cette âme ne poursuit pas dans le chemin de Christ, elle devient misérable et perd la consolation qu'elle avait au début. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas pris le joug de Christ sur elle. Les conditions d'après lesquelles le Seigneur donne le repos au *pécheur* sont : « Venez à moi » simplement tels que vous êtes. Les conditions d'après lesquelles *le croyant* trouve le repos sont : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi ; car je suis débonnaire et humble de cœur ». Le Seigneur conserve Son gouvernement moral sur les siens, et ils sont plus perturbés que les autres, s'ils ne sont pas soumis à Christ ; ils ne peuvent jouir ni de Lui ni du monde. Si j'ai trouvé un tel Sauveur, et que pourtant je ne porte pas Son joug, Dieu ne veux pas que je sois heureux. Toute autre chose est un faux bonheur.

Chapitre 12

Matthieu 12 complète le tableau de la transition commencé au chapitre 11, et montre que, devant Dieu, la crise était arrivée. Le Seigneur pouvait continuer à devenir l'objet d'une réjection encore plus profonde, mais l'esprit qui L'a crucifié s'était déjà clairement manifesté. Au centre de ce chapitre, nous avons l'avertissement touchant le péché qui ne peut pas être pardonné, non seulement contre le Messie, mais contre le Saint Esprit apportant Son témoignage au Messie ; et, de plus, le fait qu'Israël en tant que nation serait coupable de ce péché, et par là serait abandonné au pouvoir de Satan, au-delà de tout ce qui est arrivé dans leur triste histoire. De sorte que le mal pour lequel Dieu avait permis qu'ils soient emmenés captifs à Babylone était peu de choses, en comparaison de l'iniquité dont ils étaient maintenant coupables, en esprit, et dans laquelle ils allaient sombrer. C'est ce qui amène la crise qui met fin à l'annonce du royaume à Israël ; et le chapitre 13

introduit une nouvelle chose — le royaume des cieux qui allait commencer dans sa forme actuelle mystérieuse, à cause du rejet du Messie.

Je dois maintenant montrer dans quelle mesure tous les incidents de ce chapitre sont en harmonie avec la pensée principale — la rupture entre Christ et Israël. C'est pourquoi le Saint Esprit ne se limite pas, ici, au simple ordre temporel dans lequel les événements eurent lieu. « En ce temps-là, Jésus allait par les blés, un jour de sabbat ; et ses disciples avaient faim, et se mirent à arracher des épis et à manger » (v. 1). Nous ne devons pas supposer que « en ce temps-là » signifie « au même moment ». C'est un terme général, qui embrasse des événements qui sont liés entre eux, quoiqu'il puisse y avoir eu des mois entre eux. Ce n'est pas comme « aussitôt », ou « immédiatement », ou « la semaine suivante », etc. Ce qui s'est produit entre, nous devons le trouver dans les autres évangiles. En Marc, nous voyons que la scène du champ de blé a eu lieu tôt dans le ministère de notre Seigneur. Ainsi, au chapitre 2, le jour du sabbat qui suivit l'appel de Lévi et le discours sur le jeûne, il nous est dit que « il passait par les blés ». Ici, nous trouvons cet incident complètement sorti de son contexte historique. Marc suit l'ordre des événements ; Matthieu s'en écarte, afin de montrer le grand changement consécutif au rejet du Messie par Israël. La parole de notre Seigneur maudissant Chorazin et Bethsaïda, et la bénédiction de ceux qui Le recevaient, ne fut pas prononcée très tôt. Ici, les deux sont mis ensemble, parce que l'objet du Saint Esprit dans Matthieu est de montrer ce changement. De là vient que ce qui démontre ce changement est sélectionné et réservé pour cet endroit.

En bref, le Saint Esprit nous donne un tableau historique indépendamment de la simple date à laquelle les événements eurent lieu ; et les événements et les discours qui illustrent la grande transition sont regroupés tous ensemble. Les disciples passaient par les blés, et commencèrent à arracher des épis et à manger, selon la liberté qui leur était accordée dans la loi. « Et les pharisiens voyant cela, lui dirent : Voilà, tes disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire en un jour de sabbat ». Notre Seigneur cite alors deux cas : l'un d'eux, un fait récurrent parmi les sacrificateurs ; l'autre, se rapportant à leur roi le plus remarquable, David ; tous deux démontrant le péché et la ruine complète d'Israël. Quel était l'état de choses quand David fut obligé d'utiliser le pain de proposition ? N'était-ce pas parce que le vrai roi était un homme méprisé et persécuté — parce que le roi du choix de leur propre cœur était établi ? Il en était de même maintenant. Le péché d'Israël profanait le pain sacré. Dieu n'accepterait rien de saint de la part d'un peuple qui vivait dans le péché. Aucune cérémonie ne vaut même une paille, si le cœur n'honore pas Christ. Pourquoi les disciples en étaient-ils réduits à arracher et manger les épis de blé ? Pourquoi ceux qui suivaient le vrai Roi en étaient-ils réduits à avoir faim ?

De plus, « n'avez-vous pas lu dans la loi, que, le jour de sabbat, les sacrificateurs dans le temple profanent le sabbat et ne sont pas coupables ? » (v. 5). Les sacrificateurs faisaient un travail très important ce jour-là. Ils offraient alors des sacrifices, parce qu'il y avait du péché ; et le péché du peuple exige ce qui, selon la lettre de la loi, semblait à un pharisien être une transgression de celle-ci. Peu importe ce que la loi peut exiger d'ordinaire, s'il y a du péché de la part du peuple de Dieu, le sacrifice ne peut pas être différé. Ainsi, que vous preniez le cas particulier de l'oint du Seigneur aux jours de Saül, ou le service sacerdotal continuel le jour du sabbat, une seule chose est à l'origine de tous les désordres, qu'ils soient réels ou apparents — *Israël était des pécheurs*. Ils avaient permis que l'élu du Seigneur soit chassé sur les montagnes, en son jour ; et un plus grand que David était là. Et de même pour les sacrificateurs et leur service. Quelqu'un d'infiniment plus grand que le temple était là — le Messie Lui-même ; et quelle n'était pas leur indifférence, et même leur inimitié, envers Lui ?

Un autre jour de sabbat était nécessaire pour compléter le tableau. Et là, Jésus opère Lui-même l'œuvre ; et ces deux choses sont réunies ici. « Et étant parti de là, il vint dans leur synagogue. Et voici, il y avait là un homme qui avait la main sèche. Et ils l'interrogèrent, disant : Est-il permis de guérir, le jour de sabbat ? — afin

de l'accuser ». Le Seigneur accepta le défi. « Il leur dit : Quel sera l'homme d'entre vous, qui aura une brebis, et qui, si elle vient à tomber dans une fosse un jour de sabbat, ne la prendra et ne la relèvera pas ? ». Bien sûr qu'ils délivreraient la pauvre brebis de la fosse, parce que c'était leur propre brebis. Ils n'avaient pas de scrupule à faire ce qui était à leur propre avantage, du fait que c'était le jour du sabbat. Et le Seigneur ne les en blâme pas ; mais Il leur impose cette conclusion des plus fortes — « Combien donc un homme vaut-il mieux qu'une brebis ! De sorte qu'il est permis de faire du bien le jour de sabbat ». En un mot, Il montre, par ce second cas, que non seulement Israël était un peuple coupable vis-à-vis du vrai Bien-aimé, mais que, s'ils avaient connu leur véritable condition, ils se seraient reconnus semblables à l'homme avec la main sèche, ayant besoin de Sa grande puissance. Il était là en grâce pour accomplir tout ce qui était nécessaire pour la guérison. Le Seigneur insistait sur leur triste condition. La nation tout entière, devant Dieu, était moralement aussi sèche que la main de cet homme, physiquement ; mais ils ne voulaient pas, hélas, être guéris, comme lui le voulait. « Alors il dit à l'homme : Étends ta main. Et il l'étendit, et elle fut rendue saine comme l'autre » (v. 13). Pourquoi est-il rapporté ici que cela eut lieu le jour du sabbat — en particulier en lien avec l'incident du champ de blé ? Dans le premier, le Seigneur démontre la culpabilité d'Israël, en contraste avec la sainteté du sabbat ; et dans le second, Il déclare que Lui-même est là pour opérer la restauration, même pendant le sabbat. C'est un récit de toute importance, parce que le Seigneur met en pièces, pour ainsi dire, la lettre extérieure du lien entre Lui et Israël, dont le jour du sabbat était un signe particulier.

Je ferai observer ici que le jour du Seigneur diffère du sabbat, pour l'essentiel ; et dans l'Église primitive, il y avait un soin scrupuleux à ne pas confondre les deux choses. Le sabbat et le jour du Seigneur sont des signes de vérités tout à fait distinctes. Le premier tire son origine de Dieu consacrant Son repos, une fois que la création fut achevée ; et c'était la marque que, quand Dieu aurait fini Son œuvre, il y aurait un saint repos pour l'homme. Puis le péché est entré, et tout fut ruiné. Nous n'en entendons pas parler (du moins directement) jusqu'à ce qu'un peuple soit tiré du milieu de tous les autres pour servir le vrai Dieu, comme Sa nation élue. Nous avons vu, dans l'Ancien Testament aussi bien que dans le Nouveau, combien ils avaient complètement failli ; et maintenant, le seul espoir d'avoir un vrai sabbat est quand Christ Lui-même l'introduira. Quand Adam eut péché, la mort passa à tous, et le repos de la création fut détruit. Alors (après le type de Christ dans la manne, le sabbat le suivant) vint la loi, qui prit le sabbat, l'incorpora dans les dix commandements et les statuts d'Israël, et en fit non seulement un jour consacré, mais un jour commandé, qui leur était enjoint tout comme les neuf autres paroles ; un jour dans lequel tout Israélite était tenu, non seulement de s'abstenir de travailler lui-même, mais de donner du repos à tout ce qui lui appartenait. Il n'était pas question d'un peuple spirituel. Tout Israël était tenu à cela, et ils partageaient ce repos avec leur bétail. Il ne fut jamais question du jour du Seigneur, d'un autre côté, jusqu'à ce que Christ ressuscite d'entre les morts. De là provint un ordre de choses entièrement nouveau. Christ, le commencement, la Tête d'une nouvelle création, ressuscita d'entre les morts le premier jour de la semaine. Ainsi, alors que l'ancien monde continuait, que le péché était encore à l'œuvre, et que Satan n'était pas encore lié, Dieu avait opéré le salut, qu'Il accorde à toute âme qui croit. Ceux-ci reconnaissent que le Christ ressuscité est leur Sauveur, et qu'en conséquence, ils ont une nouvelle vie en Lui. Ceci, et bien plus encore, ils viennent ensemble le reconnaître le jour du Seigneur. Ils « annoncent la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » [1 Cor. 11, 26]. Rien ne peut être plus clair dans l'Écriture, si notre désir est de connaître et suivre la Parole de Dieu. Il n'était plus question de savoir si les gens étaient des Juifs ou des Gentils. Étaient-ils des chrétiens ? Avaient-ils Christ comme leur vie et leur Seigneur ? S'ils Le confessaient avec reconnaissance, le jour du Seigneur était pour eux le jour important. Les chrétiens qui avaient été Juifs continuaient à fréquenter la synagogue le jour du sabbat. Mais cela montre seulement plus clairement que ce n'était pas un simple changement de jour. En écrivant aux saints de Rome, l'apôtre insiste pour que celui qui

avait égard au jour, y ait égard à cause du Seigneur [14, 6] ; et que celui qui n'y avait pas égard, n'y ait pas égard à cause du Seigneur. S'agissait-il du jour du Seigneur ? Non, mais des jours et des fêtes juifs. L'apôtre ne considérait jamais le jour du Seigneur comme étant à observer ou non de façon facultative. Certains de ces croyants voyaient qu'ils avaient été délivrés de la loi, et n'observaient pas les fêtes ou les jeûnes juifs. Les Gentils, bien entendu, n'étaient pas du tout sous la loi. Mais certains, en tout cas, des Juifs croyants, avaient toujours des scrupules à l'égard de leurs anciens jours saints, et c'est d'eux que parle l'apôtre. Le jour du Seigneur ne fut jamais et ne sera jamais un jour juif. Il a son caractère propre imprimé sur lui ; et les chrétiens, quoique n'étant pas sous la loi comme les Juifs vis-à-vis du sabbat, sont toutefois par grâce appelés d'une façon bien plus solennelle à en faire usage pour le Seigneur, comme ce qui les convoque à se réunir ensemble au nom de Jésus, dans la séparation de ce monde, conscients de la rédemption et de la justification par Sa mort et Sa résurrection. C'est le type de la bénédiction que le chrétien a obtenue, et qui doit encore être manifestée en gloire. Le monde le confond toujours avec le sabbat, tout comme beaucoup de chrétiens. On entend quelquefois de vrais chrétiens, mal instruits, parler du « sabbat chrétien ». C'est, bien sûr, parce qu'ils ne réalisent pas leur délivrance de la loi, et les conséquences qui découlent de ce qu'ils appartiennent à Celui qui est ressuscité d'entre les morts. L'apôtre développe ces vérités bénies.

Notre Seigneur ne s'occupe ici que des Juifs. Ses disciples n'étaient pas empêchés d'arracher des épis de blé le jour du sabbat, comme dans un autre, Il opéra ouvertement un miracle en présence de tous (donnant ainsi une occasion aux pharisiens, qui en cherchaient contre Lui). Il est vrai que les œuvres étaient des œuvres de miséricorde et de bonté ; mais il n'y avait aucune nécessité pour elles, s'il n'y avait pas eu un but. Il aurait pu parler sans faire une seule chose. Ainsi en fut-il avec l'aveugle dans l'évangile de Jean. Toute la boue du monde n'aurait pas pu le guérir, mais seulement par la puissance de notre Seigneur. Sa parole aurait été suffisante ; mais Il fait parfois Lui-même quelque chose, et fait faire à l'homme quelque chose d'autre, le jour du sabbat. Il nous est dit expressément : « Or c'était un jour de sabbat que Jésus fit la boue, et qu'il ouvrit ses yeux » [Jean 9, 14]. Le Seigneur brisait le sceau de l'alliance entre l'Éternel et Israël. Le sabbat scellait ce lien, et était en Israël désormais pire qu'inutile, aux yeux de Dieu, parce que ceux qui prétendait garder si soigneusement le sabbat, étaient les ennemis les plus acharnés de Son Fils. Il était totalement faux de L'assujettir au sabbat. Le Fils de l'homme était « Seigneur du sabbat ». Il prend hardiment cette position, comme il nous est dit ici (v. 8), et le sabbat suivant, Il opère ce miracle. Les pharisiens sentaient que c'était un coup fatal pour tout leur système, et, se réunissant ensemble, ils « tinrent conseil contre lui pour le faire périr ». Ce fut le premier conclave dans le but de Le mettre à mort. Jésus, le sachant, se retire de là, « et de grandes foules le suivirent, et il les guérit tous » — image de ce qu'Il ferait quand Israël Le mettrait à mort. À partir de ce moment, la grande œuvre devait être parmi les Gentils. Le prophète Ésaïe est cité, en lien avec cet événement, pour montrer ce qu'était le caractère de notre Seigneur : « Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé, en qui mon âme a trouvé son plaisir ; je mettrai mon Esprit sur lui, et il annoncera le jugement aux nations. Il ne contestera pas, et ne criera pas, et personne n'entendra sa voix dans les rues ; il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume, jusqu'à ce qu'il ait produit en victoire le jugement ; et les nations espéreront en son nom ».

Le Seigneur s'en allait d'Israël ; mais ce n'était pas tout. Il y a un témoignage final avant qu'Il ne prononce la sentence sur Israël : « Alors il lui fut amené un démoniaque aveugle et muet, et il le guérit ; de sorte que l'homme aveugle et muet parlait et voyait ». C'était la condition dans laquelle Israël était sur le point d'être, sans un œil ou une voix pour Jésus ; l'image appropriée de la condition de la nation, le Messie n'étant pas vu et Sa louange n'étant pas prononcée au milieu d'eux. Et c'est là la chose solennelle. Le pauvre, l'ignorant, tous peuvent s'écrier : « Celui-ci serait-il le fils de David ? Mais les pharisiens, ayant entendu cela, dirent : Celui-ci ne

chasse les démons que par Béelzébul, chef des démons. Et Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert ; et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne subsistera pas. Et si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même ; comment donc son royaume subsistera-t-il ? » — Il condescend à raisonner avec eux. « Et si c'est par Béelzébul que moi je chasse les démons, vos fils par qui les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si moi je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous » (v. 27, 28). Mais ils étaient muets et aveugles. L'homme qui s'était soumis à Jésus fut guéri ; mais les pharisiens tenaient conseil ensemble pour mettre à mort le Fils de David. Le Seigneur leur répond encore davantage. Il leur dit que maintenant, il y avait un point d'arrêt. « Celui qui n'est pas *avec moi*, est contre moi ; et celui qui n'assemble pas *avec moi*, disperse ». Tout dépendait d'être et d'agir avec Lui ; c'est pourquoi notre Seigneur ajoute : « Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes ; mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné aux hommes » (v. 31). La raison pour cela était celle-ci : non seulement le Fils de l'homme opérait ces miracles, mais la puissance du Saint Esprit était aussi là. Bien que Jésus puisse subir l'humiliation, Il ne pouvait qu'affirmer la gloire de Dieu. Le Saint Esprit mettait en avant ces actes puissants, et l'incrédulité qui refusait le témoignage de l'Esprit tandis que Jésus était là, serait d'autant plus contre après Son départ. Ils seraient démontrés être comme leurs pères : « Vous résistez toujours à l'Esprit Saint ; comme vos pères, vous aussi » [Act. 7, 51]. Et quelle en serait la conséquence ? Ils seraient coupables d'un péché impardonnable, celui de rejeter (non seulement Jésus Lui-même, comme homme tel que présenté ici, mais) la puissance du Saint Esprit, qu'elle opérât en Lui alors, ou maintenant par Lui et pour Lui.

C'est le rejet final du témoignage de l'Esprit envers Christ. C'était vrai tandis que le Seigneur était ici-bas, mais c'est encore plus entièrement vrai maintenant qu'Il est dans le ciel. Ils avaient refusé Christ sur la terre, et après, quand Il fut monté au ciel, quand, par la puissance de l'Esprit Saint, Son nom seul pouvait faire ressusciter les morts, et prouver ainsi Sa gloire davantage encore que ce qu'Il avait fait personnellement quand Il était ici-bas. Ceux qui résistaient à un tel témoignage étaient de toute évidence perdus sans espoir, dans l'incrédulité et le mépris de Dieu dans la personne de Son Fils. C'est pourquoi notre Seigneur proclame que rien ne peut répondre à un tel blasphème. Ce n'est pas l'ignorance qui rejette ainsi Christ. Un homme peut ne pas avoir de lumière ; et quand il s'approche, il peut, par grâce, être rendu capable de Le recevoir. Mais celui qui refuse tout témoignage divin, et fait de la puissance manifestée du Saint Esprit, l'occasion de montrer son inimitié contre Jésus, est évidemment perdu pour jamais : il porte la marque sans équivoque de la perdition sur son front. C'était exactement le péché dans lequel Israël allait tomber bientôt. Le Saint Esprit pourrait être envoyé ici-bas, et opérer des actes de puissance encore plus grands que ceux que le Seigneur Lui-même avait faits ; cela ne changerait pas leur cœur. La race blasphématrice et incrédule d'Israël ne serait pardonnée ni dans ce « siècle », ni dans celui à venir. Je n'ai pas de préjugé pour le mot « dispensation » — qui veut dire une certaine période de temps, régie par des principes particuliers ; mais le point en question est que ni dans ce siècle (αἰών), ni dans celui à venir, ce péché ne pourrait être pardonné. Le siècle à venir est celui dans lequel les fils d'Israël seront sous la domination du Messie ; alors qu'à présent, et depuis la captivité à Babylone, ils ont été sous la domination des Gentils. Ce péché ne pourrait être pardonné ni maintenant ni alors. Quant à toute autre iniquité, il y avait toujours espoir que ce qui n'était pas pardonné maintenant le soit quand le Messie viendrait. Il est vrai qu'il y a un pardon illimité pour toute âme qui Le reçoit ; mais eux Le rejetaient : ils attribuaient à Béelzébul la puissance de l'Esprit opérant dans Sa personne ; et ce blasphème ne serait jamais pardonné. Tel était le danger croissant pour Israël. Rejetant ainsi le Messie, ils étaient condamnés. C'était rejeter le témoignage de l'Esprit Saint ; et une nouvelle œuvre de Dieu doit alors être introduite.

De là vient que le Seigneur les appelle une race de vipères. « L'arbre est connu par son fruit ». C'était un arbre mauvais, et Il ne pouvait en attendre aucun bon fruit. « Race de vipères », ajoute-t-Il, « comment, étant méchants, pouvez-vous dire de bonnes choses ? car de l'abondance du cœur la bouche parle. L'homme bon, du bon trésor, produit de bonnes choses, et l'homme mauvais, du mauvais trésor, produit de mauvaises choses. Et je vous dis que, de toute parole oiseuse (c'est-à-dire, je suppose, de tout ce qui trahit le mépris de Dieu) qu'ils auront dite, les hommes rendront compte au jour de jugement ; car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné » (v. 34-37). Ce sur quoi Dieu insiste est le témoignage rendu à Jésus. Ces paroles oiseuses trahissent le rejet de Jésus par le cœur, et méprisent le témoignage que Lui rend le Saint Esprit. « Par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné ». C'est de la bouche que confession est faite à salut [Rom. 10, 10] ; et les paroles qui laissent Jésus de côté prouvent que le cœur préfère son péché à Lui. Les paroles de la bouche mettent en évidence l'état du cœur. Elles sont l'expression extérieure des sentiments, et elles montrent l'homme d'une certaine manière, comme sa conduite le montre d'une autre manière. Si le cœur est mauvais, les paroles sont mauvaises, la conduite est mauvaise : tout vient donc en jugement.

Après cela, les pharisiens demandent un signe, et le Seigneur leur en donne un très significatif ; mais, avant cela, Il prononce Sa sentence morale sur la nation : « Une génération méchante et adultère recherche un signe ; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas le prophète » (v. 39). Quel était le caractère particulier de Jonas en tant que prophète ? À qui prophétisa-t-il ? Il fut envoyé hors d'Israël vers les Gentils ; et, plus que cela, avant que Jonas ne délivre correctement son message, il dut passer par l'image de la mort et de la résurrection. Il était si obstiné en ne voulant pas aller là où il était envoyé, que l'Éternel prit soin que Jonas soit jeté hors du bateau ; et alors, Il s'occupa de lui comme d'un homme mort, et opéra une grande œuvre dans son âme. Jonas, ayant passé par ce type si remarquable de la mort et de la résurrection, était maintenant prêt pour le message que l'Éternel lui donne. C'est là le signe que le Seigneur place devant les pharisiens. L'état de la nation juive était tel, qu'Il devait les laisser et aller vers les Gentils ; et cela, également après la mort et la résurrection, dans leur réalité, quand les espérances d'Israël auraient péri. Le Seigneur a une bénédiction en réserve pour Israël, prochainement ; mais pour le présent, tout est perdu pour eux. Ils ont rejeté leur Seigneur. Dieu allait maintenant s'occuper des Gentils. C'est pourquoi les exemples utilisés pour confirmer cela sont, tout d'abord, le cas des hommes de Ninive, qui se repentirent à la prédication de Jonas ; « et voici, il y a ici plus que Jonas ». Puis la reine de Sheba, aussi une Gentile, qui ne se repentit pas simplement du péché, mais montra une énergie de foi, je puis dire, digne d'intérêt, sans même qu'un message lui ait été envoyé. L'ardeur de son cœur était telle, et son désir de sagesse, que, entendant parler de Salomon, elle se hâta afin de l'entendre de ses propres lèvres. Quelle réprimande pour Israël ! « Voici, il y a ici plus que Salomon » ; et une sagesse tout autant supérieure à celle de Salomon, que la personne de Jésus l'était vis-à-vis de Salomon. Mais eux étaient une génération méchante et adultère. Ils ne savaient pas que Celui qui les avait faits était leur mari [És. 54, 5] ; ils Le méprisèrent ; et, ajoute notre Seigneur, « une reine du midi se lèvera au jugement avec cette génération et la condamnera ». Mais désormais, Il annonce ce que sera leur condition finale. Le lien entre Israël et Lui était rompu ; et ils devaient être jugés pour ce mépris blasphématoire du témoignage de l'Esprit rendu à Jésus comme Fils de l'homme.

C'est ce que montre maintenant le Seigneur. « Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va par des lieux secs, cherchant du repos, et il n'en trouve point » (v. 43). Toute personne qui étudie l'Écriture reconnaîtra que l'esprit *immonde* signifie l'idolâtrie, et son adoration en lien avec les démons plutôt qu'avec Dieu. Devons-nous supposer que notre Seigneur passe soudain de ce qu'Il disait sur la nation, à ce qui relève de simples individus ? Clairement, ce qu'Il dit concerne Israël. En tant que nation, Israël n'est jamais retombé comme

auparavant dans l'idolâtrie, après le retour de Babylone. Non pas qu'ils fussent meilleurs ; mais l'esprit immonde de l'idolâtrie n'était plus leur tentation particulière. Il y avait de nouvelles manières pour le diable de les inciter à pécher, si ce n'était pas selon l'ancienne. La maison avait été balayée et ornée. Elle était telle quand notre Seigneur vint ici-bas. Israël avait mis de côté ses habitudes idolâtres ; ils allaient à la synagogue chaque sabbat ; et ils étaient zélés au point de parcourir la mer et la terre pour faire un prosélyte [Matt. 23, 15]. La maison était apparemment propre, et rien extérieurement ne choquait l'œil, quand on la considérait. Mais l'esprit immonde doit y revenir. « Alors il va, et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même ; et étant entrés, ils habitent là ; et la dernière condition de cet homme-là est pire que la première. Ainsi en sera-t-il aussi de *cette génération méchante* ». L'esprit immonde doit revenir, avec la pleine puissance de Satan — « sept esprits plus méchants que lui-même ». Plus méchants que l'idolâtrie ! L'image d'un homme est utilisée pour illustrer l'état d'Israël, comme les paroles qui suivent le montrent clairement : « Ainsi en sera-t-il aussi de cette génération méchante ». Et quand cela doit-il avoir lieu ? C'est leur dernier état, encore à venir. L'état vide, balayé et orné qui existera alors, peut être toujours en cours. Humainement parlant, ils peuvent être moraux. Ils peuvent ne pas abandonner les livres de Moïse, et affirmer qu'ils n'adorent nul autre que le vrai Dieu. Ils continueront un certain temps, mais non pas à toujours ; car nous savons, par l'Écriture, que Dieu a réservé cette nation dans un but spécial, tout d'abord en jugement, puis en miséricorde. Il les convertira, et fera d'eux une semence d'Abraham sainte, puisqu'ils en sont les descendants. Israël doit encore manifester les derniers résultats de la puissance de Satan sur leurs âmes, avant que Dieu ne convertisse un résidu, et en fasse une nation forte et sauvée.

Mais en attendant, que va-t-Il faire ? Prononçait-Il simplement le jugement sur Israël ? Loin de là. Alors qu'Il parlait encore au peuple, quelqu'un vint et Lui dit : « Voici, ta mère et tes frères se tiennent dehors, cherchant à te parler » (v. 47). Le Seigneur saisit immédiatement l'occasion pour montrer qu'Il ne reconnaît plus les simples relations selon la chair. Il avait eu une relation spéciale avec Israël, « desquels, selon la chair, est issu le Christ » [Rom. 9, 5]. Il ne la reconnaît plus. Ils ne L'auraient plus, et deviendraient la demeure du diable dans toute sa puissance — leur dernier état étant pire que le premier. Mais, dit le Seigneur, je vais avoir désormais quelque chose de nouveau — un peuple selon mon propre cœur. Et ainsi, Il étend Sa main vers Ses disciples, et dit : « Voici ma mère et mes frères ». Ses seules véritables relations étaient avec ceux qui recevaient la parole de Dieu, et la faisaient. « Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » — Il renonçait à toute relation terrestre pour le temps présent. Le seul lien qu'*Il reconnaît* désormais, est une relation avec un Père céleste, formée par la parole de Dieu reçue dans l'âme.

Ainsi, nous trouvons dans ce chapitre le Seigneur en terminant avec Israël, en ce qui concernait le témoignage. Dans le chapitre suivant, nous verrons ce qui provient, dispensationnellement, de ces nouvelles relations que le Seigneur allait révéler.

Chapitre 13

À la fin du chapitre précédent, notre Seigneur désavoua tous les liens naturels qui Le liaient à Israël. Je parle là simplement de ce qu'Il mit en évidence quant à l'enseignement ; car nous savons que, historiquement, le moment de la rupture finale avec eux fut la croix. Mais du point de vue du ministère, si je puis parler ainsi, la rupture eut lieu et est indiquée ici. Il prit occasion d'une allusion à Sa mère et à Ses frères, pour dire qui était réellement Sa parenté — non plus ceux qui étaient en relation avec Lui d'après la chair : la seule famille qu'Il pouvait désormais reconnaître était ceux qui faisaient la volonté de Son Père dans les cieux. Il ne reconnaît rien d'autre que le lien formé par la Parole de Dieu reçue dans le cœur et obéie en conséquence. Le Saint Esprit

poursuit Son sujet en rapportant, sous une forme qui les associe, un certain nombre de paraboles qui avaient pour but de montrer la source, le caractère, la conduite et les buts de cette nouvelle famille, ou du moins de ceux qui professaient y appartenir. C'est le sujet de Matthieu 13. C'est un exemple frappant de la manière manifeste dont le Saint Esprit a groupé les matériaux sous la forme particulière dans laquelle nous les trouvons ; car nous savons que notre Seigneur prononça davantage de paraboles que celles qui sont données ici. En comparant avec l'évangile de Marc, nous trouvons une parabole qui diffère matériellement de tout ce qui apparaît dans Matthieu. En Marc, c'est une personne qui ensemence le sol et dort, et se lève nuit et jour, attendant la germination et la pleine croissance et le mûrissement du blé, et puis le récolte lui-même [4, 26-29]. Cela diffère très considérablement de toutes les paraboles du premier évangile ; pourtant, nous savons par Marc que la parabole en question fut prononcée le même jour. « Par plusieurs paraboles de cette sorte, il leur annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre ; mais il ne leur parlait pas sans parabole… Et en ce jour-là, le soir étant venu, il leur dit : Passons à l'autre rive » [4, 33-35].

Tout comme le Saint Esprit sélectionne certaines paraboles en Marc pour les y insérer, alors que d'autres sont laissées de côté (et de même en Luc), c'est aussi le cas dans Matthieu. Le Saint Esprit communique pleinement la pensée de Dieu quant au nouveau témoignage, couramment appelé christianisme, et même chrétienté. Par conséquent, le début même de ce chapitre nous prépare à la nouvelle scène. « En ce jour-là, Jésus, étant sorti de la maison, s'assit près de la mer » (v. 1). Jusqu'à ce moment-là, la maison de Dieu était en rapport avec Israël. Dieu habitait là, dans la mesure où cela pouvait être dit quant à la terre ; Il le considérait comme Son habitation. Mais Jésus sortit de la maison, et s'assit au bord de la mer. Nous savons tous que la mer, dans le langage symbolique de l'Ancien et du Nouveau Testaments, est utilisée pour représenter les masses des hommes, errant dehors ici et là, et qui ne sont pas sous le gouvernement établi de Dieu. « Et de grandes foules étaient rassemblées auprès de lui, de sorte que, montant dans une nacelle, il s'assit ». De là, Il les enseigne. « Et toute la foule se tenait sur le rivage ». L'action même de notre Seigneur indiquait qu'il devait y avoir un témoignage très largement répandu. Les paraboles elles-mêmes ne sont pas limitées à la sphère des actions précédentes de notre Seigneur, mais prennent une portée bien plus vaste que tout ce dont Il avait parlé par le passé. « Il leur dit beaucoup de choses par des paraboles » (v. 3). Il n'est pas indiqué que nous ayons toutes les paraboles qu'a prononcé notre Seigneur ; mais le Saint Esprit nous donne ici sept paraboles liées entre elles, toutes présentées ensemble et regroupées en un système cohérent, comme je vais m'efforcer de le montrer. Le Saint Esprit exerce clairement une certaine autorité, quant aux paraboles choisies ici, car nous savons tous que sept est le nombre scripturaire pour ce qui est complet : qu'il s'agisse de bien ou de mal, spirituellement, sept est le nombre utilisé de façon habituelle. Quand le symbole de douze est utilisé, il exprime l'intégralité, non pas spirituelle, mais quant à ce qui a affaire avec l'homme. Là où l'administration humaine est mise en avant pour réaliser les desseins de Dieu, là le nombre douze apparaît. C'est pourquoi nous avons les douze apôtres, qui ont une relation spéciale avec les douze tribus d'Israël ; mais quand l'Église doit être présentée, nous entendons de nouveau le nombre sept — « les sept assemblées ». Quoi qu'il en soit, nous avons ici sept paraboles, dans le but de donner un récit complet du nouvel ordre de choses qui allait commencer — la chrétienté ou le christianisme, le véritable comme le faux.

La première question qui se pose alors est : Comment se fait-il que nous avons cette série de paraboles ici et nulle part ailleurs ? Certaines d'entre elles se trouvent dans Marc, et certaines dans Luc ; mais nulle part, sinon en Matthieu, nous n'avons les sept, la liste complète. La réponse est celle-ci : Rien ne peut être plus beau, ou plus approprié, que le fait qu'elles sont données dans un évangile qui présente Jésus comme le Messie à Israël ; alors dans Sa réjection, montrant ce que Dieu voulait introduire ensuite. Pour les disciples, alors que leurs espérances s'évanouissaient, que pouvait-il y avoir de plus profondément intéressant que de

connaître la nature et la fin de ce témoignage ? Si le Seigneur allait envoyer Sa parole parmi les Gentils, quel en serait le résultat ? Par conséquent, l'évangile de Matthieu est le seul qui nous donne une esquisse complète du royaume des cieux ; comme il nous donne aussi l'indication que le Seigneur allait bâtir l'Assemblée. C'est seulement dans Matthieu que nous avons ces deux choses dévoilées. Je réserve cependant cela pour un autre jour ; mais je dois faire observer que le royaume des cieux n'est pas la même chose que l'Assemblée, mais plutôt la scène où l'autorité de Christ est reconnue, au moins extérieurement. Cela peut être réel ou pas, mais tout chrétien professant se trouve dans le royaume des cieux. Toute personne qui, même dans un rite extérieur, confesse Christ, n'est pas un simple Juif ou Gentil, mais est dans le royaume. C'est une chose très différente que d'être un homme né de nouveau et baptisé par le Saint Esprit dans le corps de Christ. Quiconque porte le nom de Christ appartient au royaume des cieux. Il se peut qu'il ne soit là qu'un plant d'ivraie, mais toutefois, il est là. C'est une chose très solennelle. Là où Christ est confessé extérieurement, il y a une responsabilité qui dépasse ce qui s'attache au reste du monde.

La première parabole était clairement vraie quand notre Seigneur était sur la terre. Elle est très générale, et peut s'appliquer au Seigneur en personne ou en esprit. C'est pourquoi il peut être dit qu'elle se poursuit toujours ; car nous trouvons, dans la deuxième parabole, le Seigneur présenté de nouveau, toujours semant la bonne semence : seulement là, c'est le « royaume des cieux » qui est fait semblable à un homme qui sème de bonne semence dans son champ. La première est l'œuvre de Christ en publiant la Parole parmi les hommes, tandis qu'Il était ici-bas. La seconde s'applique plutôt à notre Seigneur semant par le moyen de Ses serviteurs ; c'est-à-dire, le Saint Esprit opérant par eux selon la volonté du Seigneur tandis qu'Il est en haut, le royaume des cieux étant alors établi. Cela fournit d'emblée une clé importante pour l'ensemble du sujet. Mais dans la mesure où le sujet de la première parabole est très général, il y a beaucoup de choses dans tout son enseignement moral qui s'appliquent aussi bien maintenant que quand notre Seigneur était sur la terre. « Un semeur sortit pour semer » — assurément une vérité de poids. Ce n'était pas ainsi que les Juifs attendaient leur Messie. Les prophètes avaient rendu témoignage à un dirigeant glorieux, qui établirait Son royaume au milieu d'eux. Sans doute, il y avait des prédictions claires de Ses souffrances aussi bien que de Son exaltation. Notre parabole ne décrit ni les souffrances ni la gloire extérieure ; mais une œuvre poursuivie par le Seigneur, d'un caractère distinct de tout ce que les Juifs auraient naturellement déduit de l'ensemble des prophéties. Néanmoins, notre Seigneur, me semble-t-il, faisait allusion à Ésaïe. Ce n'est pas exactement l'évangile de la grâce et du salut pour les pauvres, les méchants et les coupables, mais c'en est un qui, au lieu de venir réclamer les fruits de la vigne établie en Israël, dut commencer une œuvre entièrement nouvelle. Un semeur sortant pour semer indique évidemment le début de ce qui n'existait pas auparavant. Le Seigneur commence une œuvre, qui n'était pas connue dans le monde précédemment. « Et comme il semait, quelques grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux vinrent et les dévorèrent ». C'était clairement le cas le plus désespéré de tous. Il était nul et stérile, non pas à cause de la semence, mais du fait de l'activité destructrice des oiseaux qui dévorèrent ce qui avait été semé.

Ensuite, nous avons : « D'autres tombèrent sur les endroits rocailleux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre ; et aussitôt ils levèrent, parce qu'ils n'avaient pas une terre profonde ». Il y avait, dans ce cas, une apparence plus prometteuse. La parole était reçue, mais le terrain était rocailleux ; il n'y avait pas une terre profonde. Les apparences se manifestent très rapidement — « aussitôt ils levèrent ». Il y a peu, ou pas, de sentiment de péché. Tout est accepté, mais trop aisément. « Le plan du salut » peut être considéré comme excellent ; l'esprit peut être éclairé d'une façon indéniable ; mais celui qui est tel n'a jamais mesuré son affreuse condition au regard de Dieu. La bonne parole de Dieu est goûtée, mais le terrain est rocailleux. La conscience n'a pas bien été exercée. Alors que, dans un véritable travail de cœur, la conscience est le sol dans lequel la

Parole de Dieu prend effet. Il ne peut jamais y avoir de véritable travail de Dieu sans un sentiment de péché. Quand les sentiments sont échauffés et excités, mais que le péché est traité légèrement, c'est le cas dont il est parlé ici — la Parole reçue immédiatement, mais le terrain demeurant en réalité non brisé — rocailleux. Il n'y a pas de racine, parce qu'il n'y a pas une terre profonde : en conséquence, « le soleil s'étant levé, ils furent brûlés, et parce qu'ils n'avaient pas de racine, ils séchèrent ».

Mais, de plus, « d'autres tombèrent entre les épines, et les épines montèrent et les étouffèrent ». C'est un autre cas ; non pas exactement celui où le cœur a reçu immédiatement la Parole. Et nous devrions avoir aussi peu confiance dans le cœur que dans la tête. La chair est différente selon les individus. Certains peuvent avoir plus de réflexion, et d'autres plus de sentiments. Mais aucun des deux ne peut recevoir la Parole de Dieu à salut, à moins que le Saint Esprit n'agisse sur la conscience et produise le sentiment d'être entièrement perdu. Là où c'est le cas, c'est une véritable œuvre de Dieu, que les peines et les difficultés ne font qu'approfondir. Ceux qui reçoivent la semence au milieu des épines sont une classe dévorée par les soucis de ce siècle, et menée en avant par la tromperie des richesses, qui étouffent la parole, de sorte qu'aucun fruit ne parvient à maturité.

Mais maintenant vient le bon terrain. « D'autres tombèrent sur une bonne terre et produisirent du fruit, l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende » (v. 8, 9). Le semeur ici est le Seigneur Lui-même, quoique sur les quatre semences jetées, trois soient infructueuses. C'est seulement dans le dernier cas que la semence porte du fruit mûr ; et même là, les résultats sont variables et entravés — « l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente » — des choses naturelles gênent encore plus ou moins la fécondité.

Quelle histoire du cœur de l'homme et du monde nous dévoilent ces paraboles ! Même là où le cœur ne refuse pas, mais reçoit extérieurement la vérité, il peut l'abandonner aussi rapidement. La même volonté qui a fait qu'un homme a reçu volontiers l'évangile, lui fait l'abandonner en face des difficultés. Mais, dans certains cas, la Parole produit des effets bénis. Elle tombe sur une bonne terre, et produit du fruit à des degrés divers. « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ». C'est un avertissement solennel pour les âmes, à bien considérer si elles produisent ou non du fruit selon la vérité qu'elles ont reçu.

Les disciples s'approchent maintenant et Lui disent : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? », et le Seigneur en fait une occasion pour leur expliquer ces choses. « Lui, répondant, leur dit : C'est parce qu'à vous il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais à eux, il n'est pas donné ». La même parabole serait comme la nuée d'Israël au jour d'autrefois — pleine de lumière pour ceux qui l'avaient, pleine d'obscurité pour ceux qui étaient dehors. Il en est ainsi avec les paroles de notre Seigneur. La crise avec Israël incrédule était si solennelle désormais, qu'il n'était pas dans Son intention de donner davantage de lumière. La conscience s'en était allée. Ils avaient eu le Seigneur au milieu d'eux, apportant la pleine lumière, et Il avait été refusé, en particulier par les conducteurs religieux. Il avait maintenant rompu avec eux : c'était là ce qui expliquait Sa conduite. « À vous il est donné de connaître », etc. Ce n'était pas donné à la foule, et cela, parce qu'ils avaient déjà rejeté les preuves les plus claires possibles que Jésus était le Messie de Dieu. Mais, comme Il le dit ici, « À quiconque a, il sera donné, et il sera dans l'abondance ». Tel était le cas des disciples. Ils avaient déjà reçu Sa personne, et maintenant le Seigneur veut leur fournir la vérité pour les conduire. « Mais à quiconque n'a pas » (Israël qui rejetait Christ) « cela même qu'il a sera ôté » — la présence corporelle du Seigneur et la preuve des miracles allaient bientôt disparaître. « C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce que voyant ils ne voient pas, et qu'entendant ils n'entendent ni ne comprennent » (v. 13). Cette sentence judiciaire d'aveuglement qu'Ésaïe avait prononcée à leur encontre des siècles auparavant, allait maintenant être scellée, quoique le Saint Esprit leur donne encore un nouveau témoignage. Et ce passage même est cité

ensuite pour bien indiquer que c'est une chose terminée avec Israël. Ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière [Jean 3, 19]. À quoi sert une lumière pour quelqu'un qui ferme ses yeux ? C'est pourquoi la lumière serait aussi ôtée. « Mais bienheureux sont vos yeux, car ils voient, et vos oreilles, car elles entendent ; car en vérité, je vous dis, que plusieurs prophètes et plusieurs justes ont désiré de voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues, et d'entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont pas entendues » (v. 16, 17).

Alors vient l'explication de la parabole. Nous avons la signification des « oiseaux » qui nous est donnée. Ce n'est pas laissé à notre propre supposition. « Toutes les fois que quelqu'un entend la parole du royaume » (ce qui était alors prêché : ce n'est pas exactement la parole de l'évangile, mais « du royaume ») « et ne la comprends pas », etc. En Luc, elle n'est pas appelée « la parole du royaume », et il n'est pas non plus dit : « ne la comprends pas ». Il est intéressant d'observer la différence, parce qu'elle montre la manière selon laquelle l'Esprit Saint a agi dans cet évangile. Comparez avec Luc 13. La première de ces paraboles nous est donnée en Luc 8, 11 : « Or voici ce qu'est la parabole : La semence est la parole *de Dieu* » — non pas la parole du royaume, mais « de Dieu ». Il y a, bien sûr, bien des choses en commun entre les deux ; mais l'Esprit avait une sage raison pour utiliser des expressions différentes. Ce serait plutôt donner une opportunité à un ennemi, s'il n'y avait pas eu certaines bonnes raisons pour cela. Je répète que c'est « la parole du royaume » en Matthieu, et « de Dieu » dans Luc. Dans ce dernier, nous avons « qu'en *croyant* », et dans le premier, « qu'ils ne *comprennent* ». Que nous enseigne la différence ? Il est clair que, dans Matthieu, le Saint Esprit a particulièrement en vue le peuple juif ; alors qu'en Luc, le Seigneur a tout spécialement les Gentils devant Lui. Ils comprenaient qu'il y avait un grand royaume que Dieu allait établir, destiné à engloutir tous leurs royaumes. Avec les Juifs, déjà familiers avec la Parole de Dieu, le grand point était de *comprendre* ce que Dieu enseignait — ce que la propre justice ne comprend jamais. Vous pourriez être contredit si vous aviez dit à un Juif : Vous ne croyez pas ce qu'Ésaïe dit ; et vient une sérieuse question : L'avez-vous *compris* ? Mais pour le Gentil, qui n'avait pas les oracles vivants, au lieu de se reposer sur sa propre sagesse, la question était de *croire* ce que Dieu disait ; et c'est ce que nous trouvons dans Luc. Dans Matthieu, s'adressant à un peuple qui avait déjà la Parole, la grande chose était de la comprendre. Ce n'était pas leur cas. Le Seigneur montre que, s'ils entendaient de leurs oreilles, ils ne comprenaient pas de leurs cœurs. Cette différence, en lien avec les idées et buts différents des deux évangiles, est également intéressante et instructive.

« Toutes les fois que quelqu'un entend la parole du royaume, et ne la comprend pas » (v. 19). Nous apprenons de ceci une autre vérité solennelle : la grande chose qui entrave la compréhension spirituelle est les préjugés religieux. Les Juifs étaient accusés de ne pas comprendre. Ils n'étaient ni idolâtres, ni ouvertement infidèles, mais ils avaient un système de religion dans leurs pensées, dans lequel ils avaient été élevés dès l'enfance, système qui obscurcissait leur intelligence de ce que le Seigneur manifestait. Il en est de même maintenant. Mais parmi les Gentils, quoique l'état soit moralement mauvais, pourtant, dans un désert aride, la Parole de Dieu peut être librement semée et, par grâce, être crue. Ce n'est pas le cas là où on a été nourri d'ordonnances et de superstitions : là, la difficulté est de *comprendre* la Parole. « Alors le méchant vient et ravit ce qui est semé dans le cœur ». Ce qui correspond aux oiseaux, dans la première parabole, comme nous l'avons vu, c'est le méchant qui ôte la parole du royaume aussitôt qu'elle est semée.

« Et celui qui a été semé sur les endroits rocailleux, c'est celui qui entend la parole, et qui la reçoit aussitôt avec joie » (v. 20). Là, vous avez le cœur, remué dans ses affections, mais sans exercice de conscience. La Parole est reçue aussitôt avec joie. Il y a une grande allégresse à son sujet, mais cela s'arrête là. C'est seulement le Saint Esprit agissant sur la conscience qui montre ce que sont les choses au regard de Dieu. « Mais il n'a pas de racine en lui-même, mais n'est que pour un temps : et quand la tribulation ou la persécution survient à cause de la parole, il est aussitôt scandalisé ».

Puis nous trouvons le terrain avec les épines : « Celui qui a été semé dans les épines, c'est celui qui entend la parole ; et les soucis de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole, et il est sans fruit ». C'est un cas qui peut avoir semblé être prometteur pendant un temps ; mais les soucis de ce monde, ou l'aisance facile de la prospérité ici-bas, l'ont rendu stérile, et tout est perdu. « Et celui qui a été semé sur la bonne terre, c'est celui qui entend et comprend la parole » (partout, il s'agit d'une compréhension spirituelle), « qui aussi porte du fruit, et produit l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente ».

Nous en arrivons maintenant à la première des similitudes du royaume des cieux. La parabole du semeur était le travail préparatoire de notre Seigneur sur la terre. « Il leur proposa une autre parabole, disant : *Le royaume des cieux a été fait semblable* à un homme qui semait de bonne semence dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla » (v. 24, 25) — exactement ce qui s'est produit dans la profession de Christ. Il y a deux choses nécessaires à l'intrusion du mal au milieu des chrétiens. La première est le manque de vigilance des chrétiens eux-mêmes. Ils deviennent négligents, ils dorment ; et l'ennemi vient et sème l'ivraie. Cela a commencé très tôt dans la chrétienté. Nous en trouvons les germes déjà dans les Actes, et encore davantage dans les épîtres. 1 Thessaloniciens est la première épître inspirée qu'ait écrite l'apôtre Paul ; et la seconde fut écrite peu après. Là, il leur dit que le mystère d'iniquité opérait déjà ; que l'apostasie et l'homme de péché devaient suivre ; et que quand l'iniquité serait pleinement manifestée (au lieu d'œuvrer en secret), alors le Seigneur mettrait fin à l'inique et à tous ceux qui lui sont liés. Le mystère d'iniquité est semblable à semer l'ivraie, dont il est parlé ici. Quelque temps après, « lorsque la tige monta et produisit du fruit » — quand le christianisme commença à faire de rapides progrès sur la terre, « alors l'ivraie aussi parut ». Mais il est évident que l'ivraie avait été semée presque immédiatement après la bonne semence. Quelle que soit l'œuvre de Dieu, Satan est toujours sur ses talons. Quand l'homme fut créé, il écouta le serpent, et tomba. Quand Dieu donna la loi, elle fut violée avant même d'être remise entre les mains d'Israël. Telle a toujours été l'histoire de l'homme.

Ainsi le méfait est fait dans le champ, et jamais réparé. L'ivraie n'est pas ôtée du champ pour le moment : il n'y a pas de jugement sur elle. Cela veut-il dire que nous devions avoir de l'ivraie dans l'Assemblée ? *Si le royaume des cieux signifiait l'Assemblée, il ne pourrait pas y avoir de discipline du tout* : l'impureté de chair ou d'esprit, ceux qui jurent, les ivrognes, les adultères, les schismatiques, les hérétiques, les antichrists, devraient être tolérés en elle. Voilà l'importance de comprendre la distinction entre l'Assemblée et le royaume. De l'ivraie qui est maintenant dans le royaume des cieux, le Seigneur dit : « Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson » (v. 30), c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'Il vienne en jugement. Si le royaume des cieux était identique à l'Assemblée, il s'agirait, je le répète, de rien de moins que ceci : qu'aucun mal, quelque flagrant ou évident qu'il soit, ne peut être mis hors de l'Assemblée jusqu'au jour du jugement. Nous voyons alors l'importance de faire ces distinctions, que trop méprisent. Elles sont de toute importance pour la vérité et la sainteté ; il n'y a pas un seul mot de la Parole de Dieu dont nous puissions nous passer.

Mais cette parabole n'a rien à voir avec la question de la communion de l'Assemblée. C'est du « royaume des cieux » dont il est parlé — la scène de la confession de Christ, véritable ou non. Ainsi Grecs, Coptes, Nestoriens, Catholiques romains, aussi bien que Protestants, sont dans le royaume des cieux ; non pas seulement les croyants, mais tous ceux qui professent extérieurement le nom de Christ. Certains peuvent être immoraux ou hérétiques, mais ils ne sont pas pour autant ôtés du royaume des cieux. Mais serait-il juste de recevoir de tels à la table du Seigneur ? À Dieu ne plaise ! L'Église (l'Assemblée de Dieu) et le royaume des cieux sont deux choses différentes. Une personne qui tombe dans un péché manifeste n'est pas autorisée à avoir part à la communion de l'Assemblée ; mais *vous ne pouvez pas* la mettre hors du royaume des cieux. En fait, cela ne peut être fait qu'en lui ôtant la vie ; car le déracinement de l'ivraie implique cela. Et c'est ce en quoi

est tombé le christianisme mondain, dans un laps de temps assez court après que les apôtres aient quitté la terre. Les punitions temporelles furent introduites comme discipline ; des lois furent faites dans le but de livrer les réfractaires au pouvoir civil assujetti. S'ils n'honoraient pas la soi-disant église, ils ne devaient pas être laissés en vie. Ainsi, le mal même contre lequel notre Seigneur mettait en garde les disciples, advint ; et l'empereur Constantin utilisa l'épée pour réprimer les contrevenants ecclésiastiques. Lui et ses successeurs introduisirent les punitions temporelles pour traiter l'ivraie, pour essayer de la déraciner. Prenez l'église de Rome, où vous avez d'une manière si complète la confusion de l'Église avec le royaume des cieux : ils prétendent, si un homme est un hérétique, le remettre aux tribunaux de ce monde pour être brûlé ; et ils ne confessent ou ne corrigent jamais le mal, parce qu'ils prétendent être infaillibles. En supposant même que leurs victimes étaient de l'ivraie, c'est les ôter du royaume. Si vous déracinez une ivraie du champ, vous la tuez. Il peuvent être des hommes qui profanent ouvertement le nom de Dieu ; mais nous devons laisser Dieu s'en occuper.

Quant à la responsabilité du chrétien envers ceux qui entourent la table du Seigneur, nous avons des instructions complètes dans ce qui est écrit au sujet de l'Assemblée. « Le champ est le monde » ; mais l'Assemblée embrasse seulement ceux qui sont membres du corps de Christ. Prenez 1 Corinthiens, où le Saint Esprit nous donne l'ordre de la maison de Dieu et sa discipline. Supposez que certains là sont coupables d'un péché sans s'en repentir ; de telles personnes ne doivent pas être reconnues, tant qu'elles persistent dans ce péché. Un vrai saint peut tomber dans un péché manifeste, mais l'Assemblée, le sachant, est tenue d'intervenir pour exprimer le jugement de Dieu sur le péché. S'ils permettaient délibérément à un tel de s'approcher de la table du Seigneur, ils rendraient, de fait, le Seigneur participant de ce péché. La question n'est pas si la personne est ou non convertie. S'ils sont inconvertis, les hommes n'ont rien affaire avec l'Assemblée ; s'ils sont convertis, le péché ne doit pas être négligé. Les coupables ne sont pas mis hors du royaume des cieux ; ils doivent être mis hors de l'Assemblée. De sorte que l'enseignement de la Parole de Dieu est des plus clair quant à ces deux vérités. C'est une erreur d'utiliser des punitions mondaines pour traiter une personne méchante dans le domaine spirituel. Je peux chercher le bien de son âme, et maintenir l'honneur de Dieu quant au péché, mais ce n'est pas une raison pour utiliser une punition mondaine. Les inconvertis doivent être jugés par le Seigneur à Son apparition. C'est l'enseignement de la parabole de l'ivraie ; et cela donne une vue très solennelle du christianisme. Il y a un remède pour le mal qui entre dans l'Assemblée, mais pas encore pour le mal dans le monde.

C'est le seul évangile qui contient la parabole de l'ivraie. Luc donne celle du levain. Matthieu a aussi l'ivraie. Elle enseigne de façon particulière la patience pour le temps présent, en contraste avec les actions judiciaires juives, ainsi qu'avec leur juste attente d'un champ nettoyé sous le règne du Messie. Les Juifs diraient : Pourquoi permettrions-nous des ennemis, des hérétiques impies ? Même quand notre Seigneur était ici-bas, et que quelques Samaritains ne Le recevaient pas, Jacques et Jean voulaient commander au feu de descendre du ciel pour les consumer. Mais le Seigneur n'était pas venu alors pour le jugement, mais pour sauver. Le jugement du monde doit attendre Son retour.

Mais nous avons une instruction supplémentaire. « Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson ; et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler, mais assemblez le froment dans mon grenier » (v. 30). Ainsi, les saints célestes doivent être assemblés dans le grenier du Seigneur, être enlevés de la terre au ciel. Mais « le temps de la moisson » implique une certaine période occupée par les différentes opérations de rassemblement. Il n'est pas dit que le froment doit être lié en faisceaux pour être pris dans le ciel. Il n'y a pas d'indication d'un travail préparatoire particulier concernant les saints avant qu'ils ne soient pris. Mais il y a une opération de Dieu telle pour l'ivraie.

Les anges doivent assembler l'ivraie en bottes avant que le Seigneur ne les ôte du champ. Je ne prétends pas dire comment cela aura lieu, ou si le système des associations dans le temps actuel ne prépare pas le chemin pour l'action finale du Seigneur pour ce qui concerne l'ivraie. Mais le principe de l'association mondaine se développe rapidement.

La parabole du champ de blé a pleinement montré, ce qui a dû être un coup inattendu pour les pensées des disciples, que la dispensation qui s'ouvrait manquerait, en ce qui concerne la responsabilité de l'homme de maintenir la gloire de Dieu, aussi complètement que la précédente. Israël avait déshonoré Dieu ; ils avaient apporté sur la terre, non la délivrance, mais la honte et la confusion ; ils avaient manqué sous la loi, et rejetteraient la grâce si complètement que le Roi serait obligé d'envoyer Ses armées pour détruire ces meurtriers et brûler leur ville. Mais s'il devait y avoir une nouvelle œuvre en rassemblant les disciples au nom de Jésus par la parole qui leur était prêchée, cela aussi devait-il être gâté entre les mains de l'homme ? Le salut des âmes est de fait en sécurité dans les mains de Dieu ; mais l'épreuve de ce qui est confié à la responsabilité de l'homme s'avère maintenant, comme toujours, un complet échec. L'homme n'a pas atteint à la gloire de Dieu dans le paradis, et en dehors, il a corrompu sa voie et rempli la terre de violence. Après cela, Dieu a choisi un peuple pour être mis à l'épreuve, et ils sont tombés. Et maintenant vient une nouvelle épreuve : Qu'en serait-il des disciples qui professaient le nom de Christ ? La réponse a été donnée : « Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi sema de l'ivraie » ; et la déclaration solennelle annonce qu'aucun zèle de leur part ne pourrait remédier au mal. Ils pouvaient être eux-mêmes fidèles et sérieux ; mais le mal qui avait été fait par l'introduction de l'ivraie — de faux professants du nom de Christ — ne serait jamais éradiqué. Le Seigneur parle évidemment du vaste champ de la profession chrétienne, et du triste fait que le mal devait être introduit dès le commencement ; et, une fois introduit, il n'en serait jamais chassé, jusqu'à ce que le Seigneur Lui-même revienne en jugement et, par Ses anges, rassemble l'ivraie en bottes pour les brûler, tandis que le froment est assemblé dans le grenier.

Si l'Église est dans nos pensées en lisant Matthieu 13, nous ne pourrons jamais comprendre ce chapitre. « Le champ est le *monde* » — la sphère où le nom du Seigneur est professé, et qui s'étend bien au-delà de ce qui peut être appelé l'Église. Il peut y avoir, et il y a, bien des personnes qui s'appellent chrétiens, et qui pourtant montrent par leurs voies qu'il n'y a aucune foi réelle en elles. Celles-ci sont appelées « ivraie ». Il y en a beaucoup qui, quoiqu'aucun ne se croit né de Dieu, seraient pourtant choqués s'ils étaient considérés comme des infidèles. Ils reconnaissent Christ comme le Sauveur du monde, le vrai Messie, mais c'est totalement inopérant dans leur âme, comme ceux qui croyaient en Christ quand ils voyaient les miracles qu'Il faisait (Jean 2, 23). Jésus Lui-même ne se fie pas à eux, pas plus maintenant qu'Il ne le faisait alors.

La parabole suivante indique que le mal ne serait pas simplement le mélange d'une fausse profession, mais que quelque chose de tout à fait différent devait sûrement s'ensuivre. Elle peut être en relation avec l'ivraie, et provenir d'elle ; mais une autre parabole était nécessaire pour la manifester. En commençant avec la plus petite des semences, la plus humble au jugement de ce monde, il devait y avoir ce qui prendrait de vastes proportions sur la terre, qui enfoncerait ses racines profondément dans les institutions des hommes, et élèverait un système de grande puissance et d'influence terrestre. C'est le grain de moutarde croissant en un grand arbre, dans les branches duquel les oiseaux des cieux viennent et demeurent. Le Seigneur a déjà expliqué ces derniers comme étant le méchant, ou ses émissaires (comp. v. 4, 19). Nous ne devons jamais nous écarter de la signification d'un symbole, dans un chapitre, à moins qu'il n'y ait quelque raison nouvelle et expresse pour cela, ce qui ne paraît pas être le cas ici. Ainsi, nous avons la plus petite de toutes les semences qui croît en quelque chose comme un arbre ; et de ce très petit commencement provient un tronc avec des branches suffisantes

pour fournir un abri et une demeure aux oiseaux du ciel. Quel changement, pour la profession chrétienne ! Le destructeur est maintenant logé dans son sein !

Puis suit la troisième parabole, de nouveau d'une nature différente. Ce n'est pas une semence, bonne ou mauvaise. Ce n'est pas ce qui est petit devenant grand et élevé, une puissance protectrice sur la terre, et dans quel but ? Mais ici, nous trouvons qu'il y aurait une diffusion de la doctrine à l'intérieur — « le levain », utilisé ici, comme ailleurs, pour la doctrine. Par exemple, nous avons « la doctrine des pharisiens et des sadducéens » [Matt. 16, 12], que notre Seigneur appelle levain. La pensée ici est de symboliser ce qui diffuse et imprègne tout ce qui lui est exposé. « Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prit et qu'elle cacha parmi trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout fût levé » (v. 33). Il n'est pas légitime de supposer que les trois mesures de farine signifient le monde entier, comme beaucoup l'ont fait, et le font encore[9]. Ce n'est pas ainsi que l'on trouve d'habitude la *vérité*. Nous savons ce qu'est le cœur, et nous pouvons en déduire que la doctrine qui est si complètement répandue sous le nom de Christ doit être bien éloignée de sa pureté d'origine, quand elle devient bien accueillie par la masse des hommes. Nous avons, de plus, vu l'ivraie — qui n'implique rien de bon — mêlée avec le froment. Nous avons eu le grain de moutarde croissant en un arbre, et abritant de façon étrange les oiseaux du ciel, qui autrefois s'en étaient pris à la semence que semait Christ. De nouveau, quand on trouve symboliquement « le levain » dans la Parole de Dieu, il n'est jamais employé autrement que pour caractériser la corruption qui tend à œuvrer activement et à se répandre ; de sorte qu'on ne peut pas supposer qu'il représente l'extension de l'évangile. Sa signification, je n'en doute pas, est un système de doctrine qui remplit et donne le ton à une certaine masse donnée d'hommes. D'un autre côté, l'évangile est la semence — la semence incorruptible — de vie, comme étant le témoignage de Dieu à Christ et à Son œuvre. Nulle part, le levain n'a à voir avec Christ ou avec le don de la vie, mais bien tout le contraire. C'est pourquoi il n'y a pas la moindre analogie entre l'action du levain et la réception de la vie en Christ par l'évangile. Je crois que le levain ici manifeste la propagation des dogmes et des décrets, après que la chrétienté est devenue une grande puissance sur la terre (répondant à l'arbre — ce qui fut historiquement le cas au temps de Constantin le Grand). Nous savons que le résultat de cela fut un affreux éloignement de la vérité. Quand le christianisme crût en respectabilité dans le monde, au lieu d'être persécuté et en opprobre, des foules d'hommes y furent introduites. Une armée entière fut baptisée à un mot de commandement. Désormais, l'épée était utilisée pour défendre ou imposer le christianisme.

Remarquez aussi qu'ainsi, l'interprétation en découle harmonieusement. Nous avons des paraboles consacrées à des choses différentes, qui ont une certaine mesure d'analogie l'une avec l'autre, et pourtant mettent en avant des vérités distinctes, dans un ordre qui ne peut que se recommander à un esprit spirituel sans préjugés. Une bonne compréhension dépend en grande partie de ce qui est entendu par « le royaume des cieux ». N'oublions pas que c'est simplement l'autorité du Seigneur dans le ciel, reconnue sur la terre. Quand elle devient une chose que le monde prend en compte comme puissance civilisatrice sur la terre, ce n'est plus le simple champ semé de bonne semence, que l'ennemi a gâté avec de la mauvaise, mais c'est l'arbre imposant et le levain travaillant profondément dans l'ensemble. Telle est la conclusion très inattendue que fait notre Seigneur. La foule peut admirer, mais le sage comprendra. Les disciples ont besoin d'être instruits sur le fait qu'il devait y avoir un état de choses totalement différent de ce qu'ils attendaient ; que bien que le Messie soit venu, Il allait s'en aller ; que, tandis qu'Il serait dans le ciel, le royaume serait introduit en patience, non en puissance — mystérieusement, et non pas encore à la vue de tous ; et qu'à l'intérieur, le diable serait autorisé à œuvrer tout comme avant, ne faisant que mettre à profit son avantage habituel pour gâter et corrompre d'une manière particulière, la nouvelle vérité et la nouvelle condition qui allaient être introduites.

Jusqu'ici donc, ces paraboles montrent la croissance graduelle du mal. Tout d'abord, il y a le mélange d'un peu de mal avec une grande quantité de bien, comme dans le cas du champ de blé. Puis l'ascension de ce qui est élevé et influent, à partir de l'origine humble du christianisme primitif. Au lieu d'avoir de la tribulation dans le monde, le corps chrétien devient un patron ou un bienfaiteur, y exerçant l'autorité, et les plus grands ambitieux du monde le recherchent pour ce qu'ils désirent. Après cela, une grande propagation de la doctrine appropriée aux conditions mondaines s'ensuit, alors que la folie du paganisme et l'étroitesse du judaïsme sont devenus plus apparents aux hommes, et alors que leurs intérêts les portaient vers le nouveau système mondain.

Un changement est alors marqué. Le Seigneur cesse de s'adresser à la foule, qui avait été en vue jusque-là. Comme il est dit : « Jésus dit toutes ces choses aux foules en paraboles, et sans parabole il ne leur disait rien ». Mais maintenant, Jésus renvoie la foule, et entre dans la maison. J'attire votre attention sur ce fait, parce que cela divise les paraboles et inaugure un ensemble distinct. Les paraboles qui suivent n'étaient pas de nature à pouvoir être vues ou saisies par la foule. Dans la séparation entre ces trois dernières paraboles d'avec les quatre précédentes, nous avons une analogie avec ces fêtes établies en Lévitique 23, où après la Pâque et les pains sans levain, l'offrande des prémices et la fête des semaines, qui se suivaient l'une l'autre, vous avez une interruption ; après quoi vient la fête des trompettes, des propitiations et, enfin, des tabernacles. L'apôtre nous enseigne que Christ notre pâque a été sacrifié [1 Cor. 5, 7] pour nous ; de sorte que nous devons célébrer la fête des pains sans levain qui lui était inséparablement liée. Puis nous avons la résurrection de Christ — la gerbe des prémices, suivie de la Pentecôte, comme nous le lisons en Actes 2 : « comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait ». Ces fêtes sont accomplies en nous, chrétiens. Mais la fête des trompettes, le jour des propitiations et la fête des tabernacles, qui suivent les quatre premières, il serait absurde de les appliquer à l'Église ; leur application sera pour les Juifs. Ainsi, comme au milieu de Lévitique 23, la division indique un nouvel ordre de sujets, il en est de même dans ce chapitre, où elle est aussi marquée. Et tandis que les premières paraboles s'appliquent à la profession extérieure du nom de Christ, les dernières se rapportent spécialement et intimement à ce qui concerne les vrais chrétiens. La foule ne pouvait pas y entrer. Elles étaient les secrets de la famille et c'est pourquoi le Seigneur appelle les disciples dedans, et là, Il les leur dévoile toutes.

Mais avant d'entrer dans un nouveau sujet, Il donne plus d'information sur le précédent. Les disciples Lui demandent : « Expose-nous la parabole de l'ivraie du champ ». Tout ignorants qu'ils soient, ils avaient cependant confiance dans leur Seigneur, et ce dont Il avait parlé, Il était désireux de l'expliquer. « Et lui, répondant, leur dit : Celui qui sème la bonne semence, c'est le fils de l'homme ; et le champ, c'est le monde ; et la bonne semence, ce sont les fils du royaume ; et l'ivraie, ce sont les fils du méchant » (v. 37, 38). Le Fils de l'homme et le méchant, on l'a fait remarquer à juste titre, sont opposés l'un à l'autre. Comme dans la Trinité, nous savons qu'il y a une part appropriée portée par chaque personne bénie dans Son œuvre de bénédiction, ainsi le triste contraste apparaît dans le mal extérieur. Comme le Père manifeste spécialement Son amour, et sépare du monde par la révélation de celui-ci en Christ ; comme vous avez le Saint Esprit, en opposition à la chair, le grand agent de toute la grâce, les conseils et les voies du Père ; ainsi l'Écriture présente Satan agissant toujours comme le grand antagoniste personnel du Fils. Le Fils de Dieu est venu « afin qu'il détruisît les œuvres du diable » [1 Jean 3, 8]. Le diable utilise le monde pour piéger les gens, pour exciter la chair, agitant les désirs naturels du cœur pour l'honneur et le confort actuels. En opposition avec tout cela, le Fils de Dieu présente la gloire du Père comme l'objet en vue duquel Il travaillait par le Saint Esprit.

La discrimination caractérise fortement toute l'explication du Seigneur aux disciples, dans la maison. Dans la première des paraboles, le bon est entièrement séparé du mal, mais dans la dernière des trois, tout est mélangé dans une masse indistincte. Au début, tout était clair. D'un côté, le Fils de l'homme sème la bonne

semence, et le résultat en est les enfants du royaume. De l'autre, il y a l'ennemi, et il sème sa mauvaise semence — fausses doctrines, hérésies, etc. ; et le résultat en est les enfants du méchant. Le diable a saisi l'occasion du christianisme pour rendre les hommes pires que s'il n'y avait jamais eu de nouvelle révélation céleste. Au regard de Dieu, ce qui porte faussement le nom de Christ est une chose plus mauvaise que toute autre. Jamais autant de sang juste n'a été versé que par la main de la soi-disant religion, de la main de laquelle il sera redemandé. Voyez Matthieu 23, 34 à 36. La papauté a été la manifestation complète de cette religion terrestre. Et tout système religieux du monde tend à persécuter tout ce qui n'est pas en accord avec lui. L'amertume et l'opposition envers ceux qui cherchent à suivre le Seigneur, de nos jours, est de la même nature que ce qui déclencha les horreurs des siècles de ténèbres, et se prolongea encore dans le « saint office » de l'Inquisition, quand et où elle se présente.

Pour poursuivre : « la moisson, c'est la consommation du siècle ; et les moissonneurs sont des anges ». « Le monde », dans le verset 38, ne doit pas être confondu avec « le siècle » dans le verset 39. Ce sont deux mots et deux choses totalement distincts. « Le siècle », dans le verset 39, signifie *la période*. C'est une période de temps, et non une sphère géographique. Dans le verset 38, la sphère est en vue, là où l'évangile se répand ; dans le verset 39, c'est la période de temps pendant laquelle l'évangile progresse ou est entravé par la puissance de l'ennemi. La moisson est la consommation du siècle, c'est-à-dire, de la dispensation actuelle — le temps pendant lequel le Seigneur est absent, et l'évangile proclamé sur la terre. La grâce se manifeste activement, maintenant. Les seuls moyens que Dieu emploie pour agir sur les âmes sont d'une nature morale ou spirituelle. Les anges introduisent un jugement providentiel ; alors que l'évangile se saisit de pauvres pécheurs pour les sauver. Le Seigneur indique ici qu'il sera mis fin à l'envoi actuel de la parole du royaume, et qu'il y aura un jour où les effets de l'œuvre de Satan devront être pleinement développés et jugés. « Les moissonneurs sont des anges ». Nous n'avons rien affaire avec la partie judiciaire, seulement avec la diffusion du bien ; les anges, eux, ont affaire avec le jugement du méchant. « Comme donc l'ivraie est cueillie et brûlée au feu, il en sera de même à la consommation du siècle ». Le même mot est utilisé pour « siècle » au verset 40 comme au verset 39. Malheureusement, notre version anglaise donne le même mot pour tous[10].

Beaucoup de passages montrent un temps et un état de choses à venir pour le monde totalement différent de ce que l'évangile envisage. Je me référerai à un ou deux dans les prophètes. Prenez Ésaïe 11, qui parle d'abord de notre Seigneur sous la figure d'un rejeton du tronc de Jessé. Il est clair que cela est vrai de Christ, que ce soit lors de Sa première ou de Sa seconde venue. Il était né Israélite, et de la famille de David. Et encore, en ce qui concerne l'Esprit Saint reposant sur Lui, nous savons que cela était vrai de Lui quand Il était un homme ici-bas ; mais au verset 4, nous trouvons autre chose : « il jugera avec justice les misérables, et reprendra avec droiture les débonnaires de la terre ». Si vous affirmez que cela s'applique aujourd'hui, parce que dans le royaume des cieux le Seigneur agit sur les âmes des débonnaires, etc., je vous demanderai de lire encore quelques mots : « et il frappera la terre avec la verge de sa bouche, et par le souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant ». Le Seigneur agit-Il ainsi maintenant ? Clairement pas. Au lieu de faire mourir le méchant par le souffle de Ses lèvres, ne *convertit*-Il pas le méchant par la parole de Sa grâce ? — en contraste complet avec ce qui est décrit ici. Dans Apocalypse 19, nous avons la même période de jugement, où le Seigneur est vu avec une épée sortant de Sa bouche. Elle représente le juste jugement exécuté par la seule parole du Seigneur. Comme Il a appelé le monde à l'existence, Il parlera aux méchants pour leur perdition. En prenant cela comme la signification indubitable de ce qui est mentionné ici en Ésaïe, que s'ensuit-il ? — un état de choses tout à fait différent de celui que nous avons aujourd'hui sous l'évangile : « La justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité, la ceinture de ses flancs. Et le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau ; et le veau et le jeune lion, et la bête grasse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira…On ne fera pas de

tort, et on ne détruira pas, dans toute ma sainte montagne ; car la terre sera pleine de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer ».

Tout cela n'est pas ce que nous avons actuellement. Au lieu d'un monde converti par la prédication de l'évangile, l'Écriture déclare avec force que dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux [2 Tim. 3, 1] ; et que dans les derniers temps, ce n'est pas la vérité de Christ, mais le mensonge de l'Antichrist, qui prévaudra (1 Jean 2) ; non pas le triomphe du bien, mais du mal, jusqu'à ce que le Seigneur y mette Sa main ; et c'est ce qui est réservé pour Son apparition et pour Son règne. « Il frappera la terre avec la verge de sa bouche, et par le souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant ». Le Seigneur ne frappe pas la terre, actuellement. Il a ouvert le ciel : mais bientôt, Il prendra la terre. Dans l'Apocalypse, vous avez la vision de l'ange puissant, avec son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre. C'est le Seigneur prenant l'ensemble de l'univers sous Son gouvernement immédiat. Actuellement, le mystère d'iniquité est laissé sans être jugé. Il est permis au mal de se répandre dans le monde. Mais cela ne durera pas à toujours. Le mystère de Dieu doit être terminé. Alors commencera cet étonnant changement, « la régénération », comme notre Seigneur l'appelle, quand l'Esprit de Dieu sera versé, et que la terre sera pleine de la connaissance du Seigneur comme les eaux couvrent le fond de la mer. Mais jusqu'à ce que ces temps de rafraîchissement viennent de devant la présence du Seigneur, l'Écriture appelle l'espace dans l'intervalle, un temps mauvais. Ainsi en Galates 1, 4, ce n'est pas du monde matériel qu'il s'agit, mais du cours moral des choses, à savoir « ce présent siècle mauvais ». Le nouvel âge, au contraire, sera glorieux, saint et béni.

Dans le verset qui suit immédiatement en Ésaïe 11, nous avons la restauration prédite de l'ancien peuple de Dieu, le rassemblement de tout Israël aussi bien que de Juda. Au retour de la captivité de Babylone, tel ne fut pas le cas. Une petite fraction de Juda et de Benjamin revint, et seuls quelques individus d'Israël. Les dix tribus sont universellement appelées « les tribus perdues » ; *alors que* « il arrivera, en ce jour-là, que le Seigneur mettra sa main encore une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste, de l'Assyrie, et de l'Égypte, et de Pathros, et de Cush, et d'Élam, et de Shinhar, et de Hamath, et des îles de la mer. Et il élèvera un étendard devant les nations, et rassemblera les exilés d'Israël, et réunira les dispersés de Juda des quatre bouts de la terre. Et la jalousie d'Éphraïm s'en ira, et les adversaires de Juda seront retranchés ; Éphraïm ne sera pas rempli d'envie contre Juda, et Juda ne sera pas l'adversaire d'Éphraïm… Et l'Éternel desséchera la langue de la mer d'Égypte » — une chose qui n'a jamais été faite, ni rien de semblable. « Et il secouera sa main sur le fleuve dans l'impétuosité de son vent, et le frappera pour qu'il devienne sept ruisseaux, et y fera marcher avec des souliers. Et il y aura un chemin battu pour le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste, de l'Assyrie, selon ce qui est arrivé à Israël au jour qu'il est monté du pays d'Égypte ». À la fois dans la mer d'Égypte et dans le Nil, il y aura cette grande œuvre de Dieu, surpassant ce qu'Il a fait quand Il a tiré le peuple de là la première fois, par Moïse et Aaron.

Ce sera le siècle à venir, mais dans l'actuel, l'ivraie et le froment doivent croître ensemble jusqu'à la moisson, qui est la consommation de ce siècle ; et quand celle-ci arrivera, le Seigneur enverra Ses anges, « et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité ». La séparation a alors lieu : l'ivraie est recueillie et jetée dans une fournaise de feu, et « alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père ». Remarquez la précision de l'expression : « Alors les justes *resplendiront* » ; non pas « Alors ils seront enlevés ». Ce sera un nouveau siècle, dans lequel il n'y aura aucun mélange de bien et de mal : mais le rassemblement des méchants pour le jugement clôt cette période, afin que le bien puisse être béni dans celle qui suit.

Nous avons donc ici la région supérieure, appelée le royaume du Père ; et la région inférieure, le royaume du Fils de l'homme. « Le fils de l'homme enverra ses anges, et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité ». Ceux-ci ne sont pas même autorisés à demeurer sur la terre, mais sont jetés dans une fournaise de feu. « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père ». Tous deux sont « le royaume de Dieu ». Quelle glorieuse perspective ! N'est-ce pas une douce pensée que même cette scène actuelle de ruine et de confusion doit en être délivrée ? que Dieu doit avoir la joie de Son cœur, non seulement en remplissant les cieux de Sa gloire, mais dans le Fils de l'homme honoré dans le lieu même où Il a été rejeté ?

Mais considérons maintenant la parabole suivante. « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme, après l'avoir trouvé, a caché ; et de la joie qu'il en a, il s'en va, et vend tout ce qu'il a, et achète ce champ-là » (v. 44). C'est la première des nouvelles paraboles données dans la maison. Le Seigneur montre là, non pas l'état de choses trouvé sous la profession publique du nom de Christ, mais les choses cachées, ou celles qui nécessitent du discernement. C'est un trésor *caché* dans un champ, qu'un homme trouve et cache, et de la joie qu'il en a, il vend tout ce qu'il a et achète le champ. Je suis conscient qu'on a l'habitude d'appliquer cela à une âme qui trouve Christ. Mais que fait l'homme dans la parabole ? Il vend tout ce qu'il a pour acheter le champ. Est-ce de *cette* manière que l'homme doit être sauvé ? Si c'était le cas, le salut ne serait pas une question de foi, mais de renoncer à tout pour gagner Christ, ce qui n'est pas la grâce, mais les œuvres poussées à l'extrême. Quand un homme a Christ, il renoncera sans doute à tout pour Lui. Mais ce ne sont pas là les conditions d'après lesquelles un homme reçoit d'abord Christ pour les besoins de son âme. Mais ce n'est pas tout : « Le champ est le monde ». Dois-je acheter le monde afin d'obtenir Christ ? Cela seul montre les difficultés dans lesquelles nous tombons quand nous nous écartons de la simplicité de l'Écriture. Le Seigneur Lui-même réfute une telle interprétation. Il montre qu'il y a un homme, un seul, qui a vu ce trésor au milieu de la confusion. C'est Lui-même, qui a renoncé à tous Ses droits afin de pouvoir obtenir des pécheurs lavés dans Son sang et rachetés pour Dieu ; c'est *Lui* qui acheta le monde, afin d'acquérir le trésor qu'Il appréciait. Les deux choses sont présentées de façon distincte en Jean 17, 2 : « Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle ». Voilà le trésor : « Tous ceux que tu lui as donnés ». Il achète le tout, le monde extérieur, afin de posséder son trésor caché.

Mais, de plus, « le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles ; et ayant trouvé une perle de très grand prix, il s'en alla, et vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta » (v. 45, 46). La parabole du trésor caché ne traduisait pas suffisamment ce que les saints sont pour Christ. Car le trésor peut consister en une centaine de pièces d'or et d'argent. Et comment cela dénoterait-il la bénédiction et la beauté de l'Assemblée ? Le marchand trouve « une perle de très grand prix ». Le Seigneur ne voit pas seulement la valeur précieuse des saints, mais l'unité et la beauté céleste de l'Assemblée. Chaque saint est précieux à Christ ; mais « Il a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle » [Éph. 5, 25]. C'est ce qui est vu ici — « *une* perle de très grand prix ». Je ne doute pas le moins du monde que l'esprit de ceci peut être appliqué à chaque croyant ; mais je crois que l'intention est de mettre en évidence la beauté de l'Assemblée aux yeux de Christ. Il ne pourrait être pleinement dit d'un homme s'éveillant pour croire à l'évangile, qu'il cherche de belles perles. Et avant la conversion, le pécheur se nourrit plutôt des gousses des pourceaux [Luc 15, 16]. Ici, nous avons quelqu'un qui cherche « de belles perles », ce qu'aucun homme inconverti ne peut jamais réellement chercher. Il n'y aucune possibilité d'appliquer ces paraboles, sauf au Seigneur Lui-même. Combien il est béni que, au milieu de toute la confusion que le diable a produite, Christ voit dans Ses saints un trésor, et la beauté de Son Église, en dépit de toutes les infirmités et de tous les manquements !

Puis le tout est conclu par la parabole de la seine qui est jetée dans la mer (v. 47-50). C'est une image utilisée pour nous rappeler que notre énergie et nos désirs doivent être dirigés vers ceux qui flottent dans la mer de ce monde. La seine est jetée dans la mer, et rassemble toute sorte de poissons, « et quand elle fut pleine, ils la tirèrent sur le rivage, et s'asseyant, ils mirent ensemble les bons dans des vaisseaux, et jetèrent dehors les mauvais ». Qui sont les « ils » ? Nous ne trouvons jamais les anges rassembler ce qui est bon, mais toujours séparant les méchants pour le jugement. Les pêcheurs sont des hommes, comme les serviteurs dans la première parabole. Mais ce n'est pas seulement l'évangile que nous avons ici. La seine rassemble toute sorte. Il nous est montré que dans chaque classe, avant que le Seigneur revienne en jugement, il doit y avoir une puissante opération de l'Esprit par le moyen des pêcheurs d'homme, rassemblant les saints d'une manière tout à fait sans précédent. L'esprit de ceci ne se poursuit-il pas aujourd'hui ? L'évangile sort avec une puissance remarquable dans tous les pays. Mais il y a une autre action — le rassemblement des bons pour être mis dans des vaisseaux. Les mauvais sont jetés dehors ; mais ce n'est pas leur fin. « Les anges sortiront, et sépareront les méchants du milieu des justes, et les jetteront dans la fournaise de feu ». Le travail des anges est toujours en lien avec les méchants ; celui des serviteurs, en relation avec les bons. La séparation des méchants du milieu des justes n'est pas du tout le travail des pêcheurs ; et le fait qu'ils jettent dehors les mauvais n'est pas la même chose que la fournaise de feu.[11]

En commentant les chapitres 8 et 9 de notre évangile, certains exemples frappants de déplacement ont été déjà signalés. Ainsi, les incidents de la traversée du lac dans la tempête, de la guérison des démoniaques, de la résurrection de la fille de Jaïrus, et de la femme guérie en chemin, appartiennent, historiquement, à la période entre les paraboles dont nous avons été occupés dernièrement et le mépris de notre Seigneur bien-aimé, que notre évangéliste présente ensuite, dans l'ordre qui est le sien. J'ai cherché à expliquer les principes selon lesquels, il me semble, le Saint Esprit s'est plu à agir en arrangeant ainsi les événements, afin de développer d'une manière des plus vivantes le ministère messianique du Seigneur en Israël, avec Son rejet et ses conséquences. De là vient que, des faits intermédiaires ayant été insérés dans cette portion précédente, l'incrédulité d'Israël en présence de Son enseignement vient naturellement à la suite. Il était dans Son propre pays et les enseignait dans leurs synagogues ; mais le résultat, en dépit de l'étonnement quant à Sa sagesse et à Ses œuvres puissantes, est l'interrogation méprisante : « Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier ?… Et ils étaient scandalisés en lui ». Il était un prophète, mais sans honneur dans Son propre pays et dans Sa propre maison. La manifestation de la gloire n'est pas niée ; mais Celui en qui elle était manifestée, n'est pas reçu selon Dieu, mais jugé d'après la vue et les perceptions de la nature (v. 54-58).

Chapitre 14

Ce n'est pas là non plus toute la triste vérité. C'est à cette époque que les douze furent envoyés. Nous avons cela dans le chapitre 10, formant une partie de la série spéciale des événements qui sont transplantés dans cette partie de l'évangile ; mais, quant au temps, cet épisode suivit le jugement charnel du peuple concernant Christ. Leur mission a été donnée de façon magnifique auparavant, dans Matthieu, afin de compléter le tableau de la grâce patiente et persévérante de Christ envers Israël, ainsi que pour témoigner des droits de Sa personne comme étant l'Éternel, le Seigneur de la moisson. Ici, en conséquence, le fait est omis, mais l'effet s'en manifeste. « En ce temps-là, Hérode le tétrarque ouït parler de la renommée de Jésus ; et il dit à ses serviteurs : C'est Jean le baptiseur ; il est ressuscité des morts, et c'est pourquoi les miracles s'opèrent par lui ».

Cela fournit à l'Esprit de Dieu l'occasion de donner le récit (v. 3-12) de l'extinction du témoignage de Jean le baptiseur dans son propre sang. Ce n'était pas seulement un peuple aveuglé, mais au milieu d'eux régnait un faux roi dissolu, qui ne craignit pas, en premier lieu d'emprisonner, puis finalement de mettre à mort, ce témoin béni de Dieu. Non pas qu'il ne craignit pas la foule (v. 5) ; car ses passions l'auraient poussé à commettre cet acte ; non pas non plus qu'il n'ait pas d'affliction ou de scrupules à cet égard (v. 9) ; mais que peuvent ces freins en face des ruses et de la puissance de Satan ? Tout mauvais que fût Hérode, il n'était pas entièrement sans conscience, et la prédication de Jean l'avait atteinte, au moins jusqu'à le rendre mal à l'aise. Mais le résultat fut celui que l'on pouvait attendre en sachant qu'un ennemi se trouve derrière la scène, haïssant tout ce qui est de Dieu, et incitant les hommes à devenir ses esclaves et les ennemis de Dieu, en satisfaisant leur convoitise et en maintenant leur honneur, pire que la vanité. Quelle vue du monde et du cœur nous avons ici de la part de Dieu ! Et avec quelle sainte simplicité tout est mis à nu, dans ce qu'il nous est profitable d'entendre et de peser ! « L'homme qui est en honneur ne dure pas ; il est semblable aux bêtes qui périssent. Ce chemin qu'ils tiennent est leur folie ; mais ceux qui viennent après eux prennent plaisir aux propos de leur bouche. Ils gisent dans le shéol comme des brebis : la mort se repaît d'eux, *et au matin les hommes droits domineront sur eux* » [Ps. 49, 12-14]. Ainsi chantait le psalmiste, et assurément c'était juste et selon Dieu. « Et il (le roi) envoya décapiter Jean dans la prison. Et sa tête fut apportée dans un plat et donnée à la jeune fille ; et elle la porta à sa mère » (v. 10, 11). Tel est l'homme, et telle la femme, sans Dieu.

Quand la nouvelle de la mort de Jean parvint au Seigneur, Il signala immédiatement Son sentiment quant à cet acte — « Il se retira de là dans une nacelle en un lieu désert, à l'écart ; et les foules, l'ayant appris, le suivirent ». Il n'y avait pas d'insensibilité en Lui, quelles que soient Sa longanimité et Sa grâce. Il sentait les graves torts faits à Dieu et à Son témoignage et à Son serviteur. C'était le signe avant-coureur d'une tempête encore plus violente et d'un acte sanguinaire encore plus sombre — l'affreux péché de Sa propre réjection. Il ne veut pas hâter le moment, mais Il se retire. Il était quelqu'un qui souffrait, qui souffrait parfaitement, tout comme Il était un sacrifice ; et bien que Ses souffrances aient atteint leur paroxysme dans cette heure solennelle où Il porta nos péchés en Son corps sur le bois [1 Pier. 2, 24], ce serait en ignorer beaucoup que de limiter nos pensées et nos sentiments quant à Son amour et à Sa gloire morale, à Son agonie finale. Le Seigneur ressentait donc d'autant plus le mal, du fait de Son amour désintéressé et de Sa sainteté immaculée. Il est toujours davantage ressenti dans la présence de Dieu, là où Jésus sentait toutes choses. L'œuve de réjection se poursuit.

Ce sentiment profond dans Son esprit de la puissance grandissante du mal en Israël interrompit-il le cours de Son amour ? Loin de là. « Et Jésus sortit, et vit une grande foule ; et il fut ému de compassion envers eux, et il guérit leurs infirmes » (v. 14). Que l'incrédulité meurtrière agisse comme elle le peut, Il était l'Éternel, présent ici-bas dans l'humiliation, mais en puissance divine et en grâce.

Les disciples profitent bien pauvrement de Sa grâce, et laissent peu de place pour la manifestation de Sa puissance bienfaisante. Ainsi, quand le soir fut venu, ils « vinrent à lui, disant : Le lieu est désert, et l'heure est déjà passée ; renvoie les foules, afin qu'elles s'en aillent aux villages et qu'elles s'achètent des vivres » (v. 15). « Renvoie les foules » ! — Loin de Jésus ? Quelle proposition ! La grandeur du gouffre, l'urgence du besoin, la difficulté des circonstances, qui sont pour l'incrédulité autant de raisons pour que les hommes fassent ce qu'ils peuvent, sont pour la foi tout autant une excuse et une occasion pour que le Seigneur montre ce qu'Il est. « Jésus leur dit : Il n'est pas nécessaire qu'elles s'en aillent ; vous, donnez-leur à manger ». Oh, la dureté de l'homme ! — la folie et la lenteur de cœur des disciples à croire tout cela ! Et pourtant, chers amis, ne l'avons-nous pas vu ? N'avons-nous pas nous-mêmes montré la même chose en nous ? Quel manque de soin pour les autres ! Quelle mesure de ce qui leur manquait, dans l'oubli de Celui qui avait toute puissance dans le ciel et

sur la terre, et qui, dans la même parole qui nous en assure, nous a envoyés pour répondre aux besoins les plus profonds des âmes dans les ténèbres du péché !

« Mais ils lui disent : Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons ». Ah ! étaient-ils, sommes-nous, aveugles au point d'oublier que la question n'est pas quoi, mais qui, nous avons ? Jésus n'est rien pour la chair, même celle des disciples.

Il dit : « Apportez-les-moi ici ». Oh, qu'il y ait plus de simplicité à apporter ainsi tout manque et toute maigre ressource à Celui à qui il revient de pourvoir, non seulement pour nous, mais pour toutes les exigences de Son amour ; à compter sur Lui plus habituellement, comme Celui qui ne peut agir en deçà de Lui-même.

« Et ayant donné l'ordre aux foules de s'asseoir sur l'herbe, ayant pris les cinq pains et les deux poissons, il regarda vers le ciel et bénit ; et ayant rompu les pains, il les donna aux disciples, et les disciples aux foules. Et ils mangèrent tous et furent rassasiés. Et ils ramassèrent, des morceaux qui étaient de reste, douze paniers pleins. Or ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille hommes, outre les femmes et les enfants » (v. 19-21).

Quelle scène bénie, et combien la perfection de Christ brille à travers elle ! Il ne s'écarte en rien de la grâce, en dépit des récentes manifestations de haine meurtrière en Hérode ; se retirer devant cela n'était qu'un pas de plus dans le sentier de Sa peine et de Son humiliation ; et encore ici, dans le désert, Il manifeste ce témoignage frappant envers cette grande multitude, attirée par ses besoins. N'auraient-ils pas dû comprendre qui et ce qu'Il était ? L'Éternel avait choisi Sion — l'avait désirée pour Son habitation — avait dit : « C'est ici mon repos à perpétuité ; ici j'habiterai, car je l'ai désirée » [Ps. 132, 13, 14]. Mais maintenant, un Édomite s'y trouvait, l'esclave d'un Gentil vorace ; et le peuple le voulait ainsi, et les principaux sacrificateurs crieraient bientôt : « Nous n'avons pas d'autre roi que César » [Jean 19, 15]. Quoi qu'il en soit, Celui qui est rejeté dresse une table dans le désert, bénit abondamment les provisions de Sion, et rassasie ses pauvres de pain. Le miracle n'est peut-être pas l'accomplissement de psaume 132, 15, mais il est le témoin que se trouvait là Celui qui pouvait, et même voulait, le réaliser. Il est le Messie, mais le Messie rejeté, comme toujours dans notre évangile. Il rassasie Ses pauvres de pain, mais c'est dans le désert, où Il s'est retiré à part de la nation incrédule et du roi délibérément apostat.

Mais maintenant, un changement se présente à nous. Car « aussitôt il contraignit les disciples de monter dans la nacelle et de le précéder à l'autre rive, jusqu'à ce qu'il eût renvoyé les foules. Et quand il eut renvoyé les foules, il monta sur une montagne à l'écart pour prier ; et le soir étant venu, il était là seul » (v. 22, 23). La couronne ne devait pas encore fleurir sur Lui [Ps. 132, 18]. Il devait laisser Son ancien peuple à cause de son incrédulité, et prendre une nouvelle position en haut, et appeler un résidu à en sortir aussi, pour un autre état de choses. Rejeté comme Messie sur la terre, Il ne voulait pas être un roi par la volonté de l'homme, pour satisfaire les convoitises mondaines de quiconque, mais Il monte en haut, et là, exerce Sa sacrificature devant Dieu. C'est un tableau exact de ce que le Seigneur a fait. Pendant ce temps, si la multitude d'Israël (« la grande congrégation ») est rejetée, Ses élus sont introduits dans une scène de troubles, en l'absence de leur Maître durant la nuit du jour de l'homme. « La nacelle était déjà au milieu de la mer, battue par les vagues, car le vent était contraire ».

Telles étaient quelques-unes des conséquences du rejet de Christ. À l'écart en haut, et non pas dans le désert, Il prie pour les siens ; physiquement séparé, mais pourtant en réalité bien plus proche, Il prie pour les disciples laissés seuls, selon l'apparence extérieure. Ils sont « ceux qui devaient être sauvés » [Act. 2, 47], les élus, les compagnons de Son humiliation, tandis que la nation Le méprisait.

« Et à la quatrième veille de la nuit, il s'en alla vers eux, marchant sur la mer. Et les disciples, le voyant marcher sur la mer, furent troublés, disant : C'est un fantôme. Et ils crièrent de peur. Mais Jésus leur parla aussitôt, disant : Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur. Et Pierre, lui répondant, dit : Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux. Et il dit : Viens. Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant : Seigneur, sauve-moi ! Et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? » (v. 25-31). Sans nous attarder maintenant sur la leçon morale, avec laquelle nous sommes tous plus ou moins familiers, quelques mots sur les instructions typiques que donnent ce passage seront les bienvenus.

Il quittera Sa place d'intercession en haut, et rejoindra Ses disciples quand leurs troubles et leur perplexité seront les plus grands. La montagne, la mer, la tempête et le calme, les ténèbres et la lumière, sont tous, pour ce qui concerne la sécurité, une même chose pour Christ ; mais Sa participation à la détresse est la terreur de l'esprit naturel. Au début, même les disciples « furent troublés, disant : C'est un fantôme ; et ils crièrent de peur », cri étouffé seulement par le signe rapide de Sa présence. Cela ne va guère au-delà des circonstances et de la condition du résidu juif. S'il y a quelque chose qui le dépasse, c'est ce qui est manifesté en Pierre, qui, sur la parole de Jésus, quitte la nacelle (qui représente l'état ordinaire du résidu), et va à la rencontre du Seigneur, en dehors de tout soutien naturel. C'est notre part de traverser ce monde par la puissance divine ; car nous marchons par la foi, non par la vue [2 Cor. 5, 7]. Le vent n'était pas calmé, les vagues étaient toujours autant menaçantes ; mais Pierre n'avait-il pas entendu ce mot : « Viens » ? et n'était-ce pas suffisant ? C'était largement assez, provenant du Seigneur et Dieu de tout. « Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Tant que Jésus et Sa parole étaient devant son cœur, il n'y avait pas plus d'échec que de danger. « Mais voyant que le vent était fort, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant : Seigneur, sauve-moi ! ». Pierre manque, tout comme l'Église a manqué, à marcher vers Christ et avec Christ ; mais, comme dans son cas, de même dans le nôtre, Christ a été fidèle, et nous a délivrés d'une si grande mort, et nous délivrera ; en « qui nous espérons qu'il nous délivrera aussi encore » [2 Cor. 1, 10]. « Et quand ils furent montés dans la nacelle, le vent tomba. Et ceux qui étaient dans la nacelle vinrent et lui rendirent hommage, disant : Véritablement tu es le Fils de Dieu » (v. 32, 33).

Jésus rejoint maintenant le résidu, et le calme s'ensuit immédiatement, et Il est reconnu là comme le Fils de Dieu. Non seulement cela, mais « ils vinrent dans la contrée de Génésareth. Et les hommes de ce lieu-là, l'ayant reconnu, envoyèrent dans tout le pays d'alentour ; et on lui apporta tous ceux qui se portaient mal ; et ils le priaient de les laisser toucher seulement le bord de sa robe : et tous ceux qui le touchèrent furent complètement guéris » (v. 34-36). Le Seigneur est désormais joyeusement reçu, dans ce même lieu où auparavant Il avait été rejeté. C'est la bénédiction et la guérison d'un monde en détresse et qui gémit, comme conséquence de Son retour dans une puissance et une gloire reconnues.

Chapitre 15

Nous trouvons dans ce chapitre une preuve frappante du grand changement qui arrivait désormais rapidement suite au rejet de Jésus par Israël. Car, tout d'abord, nous avons certains guides religieux, « les scribes et les pharisiens de Jérusalem », qui avaient les meilleures capacités spirituelles de la nation, et qui venaient revêtus de tout ce parfum d'antiquité et de sainteté extérieure. Ces hommes posent une question à notre Seigneur : « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens, car ils ne lavent pas leurs

mains quand ils mangent du pain ? ». Le Seigneur continue de s'occuper de leur conscience. Il n'entre pas dans une discussion abstraite sur la tradition ; Il ne discute pas non plus avec eux de l'autorité des anciens ; mais Il établit immédiatement le fait évident que, dans leur zèle pour la tradition des anciens, ils se dressaient nettement contre le commandement clair et positif de Dieu. C'est, je crois, l'effet invariable de la tradition, peu importe en qui elle se trouve. Si nous prenons l'histoire de la chrétienté, et considérons n'importe quelle règle qui ait jamais été inventée, on trouvera qu'elle entraîne ceux qui la suivent, en opposition à la pensée de Dieu. Cela peut sembler la chose la plus naturelle possible, et qui s'accroît des nouvelles circonstances de l'Église ; mais nous ne sommes jamais en sûreté en nous écartant de la Parole de Dieu, au profit d'un autre standard.

Je ne suis pas en train de défendre une interprétation littérale de l'Écriture. Une certaine conduite que la Parole de Dieu indique à Ses saints pour traiter un mal, peut ne pas être leur devoir dans une autre crise. De nouvelles circonstances modifient le chemin que l'Église doit suivre. Si vous deviez appliquer les directives données pour juger l'immoralité, aux erreurs fatales touchant la personne de notre Seigneur, vous auriez une mesure de discipline très insuffisante. La fausse doctrine ne touche pas la conscience naturelle comme une conduite grossière le fait. Non, vous trouverez bien souvent un croyant entraîné par ses affections à chercher des excuses à ceux qui sont fondamentalement hétérodoxes. Toutes sortes de difficultés encombrent l'esprit, là où l'œil n'est pas vraiment simple. Beaucoup peuvent ainsi être impliqués, quoique ne tenant pas eux-mêmes la fausse doctrine. Si je tiens pour principe de n'avoir affaire qu'avec celui qui n'apporte pas la doctrine de Christ, cela ne suffira pas ; car il peut y en avoir d'autres mêlés avec cela. Qu'est-ce qu'un individu, qu'est-ce même que l'Assemblée, en comparaison du Sauveur, le Fils du Père ? En conséquence, la règle établie par l'Esprit pour défendre la personne de Christ contre ses assaillants blasphémateurs, ou leurs partisans, est bien plus stricte que là où il s'agit de corruption morale, quelque mauvaise qu'elle soit.

Là encore, il y a une tendance forte à stéréotyper nos propres pratiques précédentes, et quand quelque nouveau mal survient, à insister sur ce qui a été fait précédemment, ou de manière générale, sans s'enquérir de nouveau auprès de Dieu et rechercher dans Sa Parole ce qui concerne le cas actuellement devant nous et notre propre responsabilité. L'esprit de dépendance est nécessaire afin de marcher correctement avec Dieu. Il y a, dans la Parole écrite de Dieu, ce qui répondra à toutes les demandes ; mais chaque cas devrait être une occasion renouvelée de consulter cette Parole dans la présence de Celui qui l'a donnée. On aime à être cohérent avec soi-même, et à tenir ferme des opinions et des pratiques antérieures.

Notre Seigneur, à ce sujet, affirme que le respect de la simple tradition humaine mène à une désobéissance directe à la volonté de Dieu. Se laver les mains peut avoir semblé être un acte des plus appropriés. Personne ne pouvait prétendre que l'Écriture l'interdisait ; et, sans aucun doute, les docteurs juifs pouvaient insister sur sa grande importance. Ils pouvaient très bien avancer l'argument que c'était prévu pour garder devant leur pensée la pureté sur laquelle Dieu insiste, et en particulier que nous ne devons rien recevoir de Sa main sans ôter toute souillure des nôtres. Ils pouvaient raisonner ainsi devant un peuple qui aimait tout ce qui était routine extérieure. Dans tous les cas, ils pouvaient dire : Quel est le mal d'une telle tradition ? Mais notre Seigneur en vient simplement à ce problème : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? ». Du fait de leur tradition, ils désobéissaient à Dieu. Le commandement d'honorer son père et sa mère était le premier commandement avec promesse [Éph. 6, 2], comme le dit l'apôtre en écrivant aux Éphésiens. D'autres commandements avaient une menace de mort qui leur était attachée ; ce commandement portait la promesse d'une longue vie sur la terre. Le raisonnement de l'apôtre est que, si un enfant juif n'était pas simplement tenu, mais encouragé par une telle promesse, d'honorer ses parents, combien plus un enfant chrétien doit-il leur obéir — non seulement selon la loi, mais dans le Seigneur.

Le Seigneur confronte alors les pharisiens avec : « Dieu a commandé, disant : « Honore ton père et ta mère » ; et : « que celui qui médira de père ou de mère, meure de mort » ; mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais tirer profit de ma part est un don, — et il n'honorera point son père ou sa mère… ». Les Juifs avaient introduit une astuce (pour tranquilliser leur conscience) par laquelle ils pouvaient s'affranchir de l'obligation de remplir leurs devoirs filiaux. Ils avaient seulement à prononcer les paroles : « C'est un don » (corban), et un parent pouvait être oublié ! Sans doute, c'était une de leurs traditions permises, et pour le profit du sacrificateur, mais au regard de Dieu, c'était une violation directe de Son commandement. « Vous avez annulé le commandement de Dieu à cause de votre tradition ». Et c'est ce que fait la tradition de façon générale, que ce soit dans le romanisme ou ailleurs. Ajouter à l'Écriture amène la ruine : peu importe par qui cela a pu être fait, ou quels saints motifs les hommes peuvent alléguer ; Dieu est jaloux à ce sujet, et ne permettra pas que Sa Parole soit élargie ou modifiée. La révélation est complète, et notre simple affaire est d'être obéissants à la Parole de Dieu.

Prenez, par exemple, le choix d'un ministre. Les gens, les chrétiens, disent : Nous devons faire venir des ministres, et choisir entre eux lequel sera le nôtre. Je suis prêt à concevoir du soin et de la conscience dans l'exercice de leur jugement. Mais où se trouve la justification pour choisir quelqu'un pour prêcher l'évangile ou enseigner l'Église ? Y a-t-il un seul précepte, ou un seul exemple de cela, dans tout le Nouveau Testament ? Dieu n'a-t-Il donc pas prévu les difficultés et les besoins des congrégations ? Évidemment qu'Il l'a fait. Pourquoi donc y a-t-il absence de direction quelconque les concernant ? Parce que c'était un péché de le faire ; non seulement ce n'était pas Sa pensée, mais c'était son opposé. Il n'y a pas un seul cas, ni rien de semblable, dans l'Écriture, depuis le moment où le Saint Esprit a été envoyé à la Pentecôte. Pourtant, il est parlé de multitudes d'assemblées, dans l'Écriture. Que doit donc faire une congrégation quand elle veut un ministre ? Pourquoi ne pas chercher et voir dans l'Écriture la manière de répondre au besoin ? La difficulté provient de ce qu'ils sont déjà dans une mauvaise position. La vérité centrale de l'Église est la présence du Saint Esprit. Je parle là d'une assemblée chrétienne, où l'Esprit est personnellement présent pour agir selon Sa propre volonté au milieu des disciples assemblés là dans le but de glorifier Dieu et d'exalter Christ. Dans un tel rassemblement, la question de choisir un ministre ne devrait pas se poser. De telle sorte que, si vous prenez cette tradition protestante courante de choisir un ministre, elle est en opposition directe avec la Parole de Dieu. Il peut être bon, pour une assemblée chrétienne, de sentir sa faiblesse. Il peut n'y avoir parmi elle personne avec un don particulier : certains peuvent bien aider dans l'adoration et la prière, mais pas dans la prédication ou l'enseignement. Mais la consolation bénie est que, même s'il n'y avait personne de particulièrement doué dans la Parole, le Saint Esprit est capable d'édifier les saints même sans cela. Dieu, dans Sa sagesse, peut se plaire à ne susciter personne dans une assemblée particulière, ou bien Il peut envoyer là deux ou trois ministres, ou davantage. Je ne crois pas qu'aucun homme ait les dons suffisants pour l'Assemblée. La notion d'avoir une seule personne pour être l'organe *exclusif* des communications de Dieu envers les siens est un mal, pour eux et, par-dessus tout, pour le Seigneur. Lors de la Réformation, le point important était d'obtenir la Bible pour que les pauvres âmes puissent apprendre de Christ pour leur salut. Mais quasiment tout ce qui était connu de la vérité s'arrêtait là. La Réformation ne s'est jamais occupé de la vraie question de l'Assemblée. Les réformateurs avaient affaire avec un ennemi très rude. Ils devaient casser les blocs de rocher dans la carrière ; et nous ne devons pas leur tenir rigueur de ne pas avoir façonné ni édifié les pierres avec la même habileté. Mais nous ne devons pas nous arrêter à leurs limites.

Ici, avec les pharisiens, il ne s'agissait pas seulement de suivre la tradition, mais de l'utiliser pour satisfaire un égoïsme hypocrite. « Hypocrites ! », dit notre Seigneur, « Ésaïe a bien prophétisé de vous, disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi ». Ceux qui affichaient un tel zèle pour la loi, étaient

ceux qui la détruisaient par leur tradition, déshonorant la propre autorité de Dieu dans les relations terrestres qu'Il avait établies et honorées. C'est pourquoi Il ajoute : « mais ils m'honorent en vain, enseignant comme doctrines des commandements d'hommes ».

Sur ce, le Seigneur appelle la foule et leur dit : « Écoutez et comprenez : ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme ». C'étaient surtout les chefs religieux qui s'occupaient de la tradition. Le grand piège, en général, est de nier le mal dans l'homme. La tromperie que Satan utilise constamment actuellement est l'idée que l'homme n'est pas si mauvais, mais que la culture morale peut l'améliorer. Les progrès du monde sont étonnants, disent-ils. Il y a des sociétés pour promouvoir tout but philanthropique, et pour l'amélioration de l'homme. Les fautes sont cherchées dans les circonstances environnantes plutôt que dans l'homme. Voici une parole qui s'applique à ce sujet dans l'ensemble : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme ». Le véritable secret de la condition déplorable de l'homme est son cœur. Cela affecte tout ce qui en sort.

Ce n'est pas du tout ce que Dieu a fait. L'homme est désormais une créature corrompue dont la corruption se transmet à tout ce qu'il entreprend. C'est pourquoi restreindre simplement la chair est totalement inutile, au regard de Dieu, et faux dans son essence. Le Seigneur dit *à la foule* : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme ». Observez qu'Il en a fini avec la question de Jérusalem et de la tradition. Il parle de ce qui touche la nature humaine. L'homme est perdu. Mais personne ne croit cela entièrement de lui-même, jusqu'à ce qu'il ait trouvé Christ. Il peut croire qu'il est un pécheur, mais croit-il qu'il est mauvais au point qu'aucun bien pour Dieu ne peut provenir de lui ? La théorie et les efforts qui prévalent ne consistent-ils pas à améliorer la condition de l'homme ? Mais notre Seigneur déclare ici que le cœur est mauvais ; et jusqu'à ce que le cœur soit atteint, tout le reste est vain. « Car la parole est très près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur » [Deut. 30, 14]. La manière de faire de Dieu est d'avoir affaire avec le cœur. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus béni, de plus puissant, que l'évangile ? Qui prétend que l'évangile a besoin d'un serviteur ? Le serviteur a failli à sa mission et en est renvoyé. Agar a été chassée de la maison, et le fils né de la chair se moque seulement de l'enfant de la promesse. L'homme n'est pas actuellement dans un état de probation. L'épreuve a été faite. Dieu a déclaré que la chair est totalement sans valeur ; et pourtant, l'homme repose constamment la question, au lieu de croire Dieu.

Les disciples n'appréciaient pas vraiment ce que le Seigneur avait dit. Ils vinrent et Lui dirent : « Sais-tu que les pharisiens ont été scandalisés en entendant cette parole ? ». Ils n'étaient peut-être pas offensés eux-mêmes, mais étaient disposés à sympathiser avec ceux qui l'étaient. Mais notre Seigneur répond encore plus sévèrement : « Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée ». Il y avait besoin d'une nouvelle vie de la part de Dieu, non d'une amélioration de l'ancienne. Une plante d'origine céleste doit donc être plantée, et le Père céleste doit le faire. Toute autre plante sera déracinée. « Laissez-les ; ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles ». Raisonner avec ces pharisiens est tout à fait inutile. Ils ont besoin des premiers principes, et de l'œuvre de Dieu dans leur âme. C'est pourquoi toute discussion est inutile. « Laissez-les ; ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles ». Il n'appliquait pas cela à la foule, mais aux chefs qui étaient scandalisés par la doctrine de la corruption complète de l'homme. Il vaut mieux les laisser à eux-mêmes. « Laissez-les… Et si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans une fosse ».

Mais le Seigneur n'abandonne pas les disciples là où ils en étaient. Pierre répond et Lui dit : « Expose-nous cette parabole ». Que voulait-il dire en appelant cela une parabole ? Il ne le comprenait pas lui-même. Voici quelqu'un, le chef même des douze apôtres, et il ne pouvait comprendre notre Seigneur quand Il leur dit que

l'homme est entièrement mauvais — son cœur par-dessus tout ; faisant que ce qui provient de lui est mauvais — et non pas ce qui entre en lui. Et cela serait une parabole ! La difficulté de l'Écriture provient moins d'un langage difficile que d'une vérité déplaisante. La vérité est contraire aux désirs des gens ; ils ne peuvent pas la voir, parce qu'ils n'aiment pas la recevoir. Un homme peut ne pas toujours être conscient lui-même de cela, mais c'est le véritable secret que voit Dieu. L'obstacle consiste en ce que l'homme n'aime pas la vérité. Jésus répondit : « Et vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence ? N'entendez-vous pas encore que tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre, et passe ensuite dans le lieu secret ? Mais les choses qui sortent de la bouche viennent du cœur, et ces choses-là souillent l'homme. Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures ». La source du mal de l'homme provient de son intérieur. Et c'est pourquoi, jusqu'à ce qu'une nouvelle vie soit introduite — jusqu'à ce que l'homme soit né de nouveau, d'eau et de l'Esprit — tout est inutile. « Ce sont ces choses qui souillent l'homme ; mais de manger avec des mains non lavées ne souille pas l'homme ».

Ici se termine l'enseignement béni et important de notre Seigneur, montrant que le jour des formes extérieures était passé, et qu'il s'agissait maintenant de la réalité de l'état de l'homme au regard de Dieu.

Le Seigneur se détourne maintenant de ces scribes et de ces pharisiens, et va vers les quartiers de Tyr et de Sidon, tout à l'extrémité de la Terre sainte, et dans cette région particulière de la frontière qui avait été expressément la scène des jugements de Dieu.

Au chapitre 11, notre Seigneur y avait fait référence, et avait dit que le jour du jugement serait plus supportable pour Tyr et pour Sidon, que pour les villes où Ses miracles avaient été faits. Elles étaient proverbiales comme étant des monuments de la vengeance de Dieu parmi les Gentils[12]. Là, une femme cananéenne Le rencontra. S'il y avait une race qui était plus particulièrement sous l'interdit de Dieu, c'était bien Canaan. « Maudit soit Canaan » [Gen. 9, 25], avait dit Noé. Le jeune Canaan semble avoir été tout particulièrement le chef de file de son père, dans sa méchanceté contre son grand-père Noé. « Maudit soit Canaan ! Il sera l'esclave des esclaves de ses frères ». Et quand Israël fut introduit dans le pays, les Cananéens, qui avaient sombré dans une profonde corruption, durent être exterminés sans merci. Leurs abominations étaient montées jusqu'aux cieux, avec un cri de vengeance de la part de Dieu. Ici, cette femme sort des quartiers de Canaan, et crie à Lui, disant : « Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée d'un démon » (v. 22). Si nous pouvions envisager un cas plus opposé à ce que nous avons eu auparavant — les scribes et les pharisiens de Jérusalem, pleins de connaissance et de vénération extérieure pour la loi — nous le trouvons dans cette pauvre femme cananéenne.

Les circonstances aussi étaient épouvantables. Non seulement cela se passait à Tyr et à Sidon, rappelant les jugements de Dieu, mais le diable avait pris possession de sa fille. Toutes ces circonstances mises ensemble rendaient le cas aussi déplorable que possible. Comment le Seigneur devait-Il agir avec elle ? Le Seigneur montre, en s'occupant de son cas, un grand changement dans Ses voies. Il avait déclaré les Juifs hypocrites ; leur culte était intolérable pour Dieu, et ils avaient été déclarés tels par leurs propres prophètes : car en les déclarant hypocrites, Il le faisait d'après les paroles de leur propre prophète Ésaïe. Maintenant vient quelqu'un qui n'avait pas le moindre lien avec Israël. Comment le Messie allait-Il avoir affaire à elle ? Elle crie à Lui, disant : « Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée d'un démon. Et il ne lui répondit mot ». Pas un mot !

Pourquoi cela ? Elle était sur un terrain totalement faux. Qu'avait-*elle* affaire avec le Fils de David ? Si le Seigneur avait simplement été le Fils de David, aurait-Il pu lui donner la bénédiction qu'Il avait dans Son cœur ? Elle faisait appel à Lui comme si elle faisait partie du peuple élu, qui avait des droits sur Lui comme leur Messie.

Avait-il jamais été promis que le Messie devait guérir les *Cananéens* ? Il n'en est pas dit un mot. Quand le Messie viendra comme Fils de David, les Cananéens ne seront pas là. Voyez Zacharie 14, quand notre Seigneur sera Roi sur toute la terre : « Et il n'y aura plus de *Cananéen* dans la maison de l'Éternel des armées, en ce jour-là » [v. 21]. Les jugements, qui n'avaient pas été entièrement exécutés par Israël, parce qu'ils avaient été infidèles à la confiance du Seigneur, devront être exécutés quand le Fils de David prendra Son héritage. Cette femme était tout à fait dans la confusion à ce sujet. Elle avait la conviction qu'Il était bien plus que le Fils de David, mais elle ne savait pas comment l'exprimer. C'est, je crois, un peu de la même manière que bien des personnes, actuellement, anxieuses au sujet de leurs péchés, ont utilisé la prière du Seigneur, et ont demandé au Père de leur pardonner leurs péchés, comme eux pardonnent aux autres. Elles vont à Dieu comme à leur Père, et Lui demandent de les traiter comme des enfants. Mais c'est la chose même qui n'est pas encore établie. Sont-elles des enfants ? Peuvent-elles dire que Dieu est leur Père ? Elles reculeraient devant cela. C'est ce qu'elles désirent avant tout, mais elles craignent qu'il n'en soit pas ainsi ; c'est-à-dire, qu'elles n'ont aucun droit à s'approcher de Dieu sur le pied d'une relation qui n'existe pas. Et quand des personnes sont ainsi dans la confusion, elles n'obtiennent jamais une paix complète pour leur âme. Quelquefois, elles espèrent être des enfants de Dieu, quelquefois elles craignent de ne pas l'être, abattues par le sentiment du mal qui est en elles. Le fait est qu'elles ne comprennent pas du tout la question. Elles ont tout à fait raison de vouloir se tourner vers Dieu, mais elles ne savent pas comment le faire. Elles craignent d'aller à Dieu simplement comme elles sont, abandonnant toute pensée d'avoir des promesses ou autres choses semblables. Cela montre l'erreur d'une âme anxieuse qui recherche Dieu sur la base des promesses. On parle beaucoup de pécheurs qui « saisissent les promesses » : mais les promesses de l'Ancien Testament étaient pour Israël ; dans le Nouveau, pour les chrétiens. Mais vous n'êtes ni un Israélite, ni un chrétien. Une âme arrivée à ce point est déconcertée.

Il est bon pour une âme d'être amené à cela : je n'ai aucun droit devant Dieu à quoi que ce soit ; je suis un pécheur perdu. Si Dieu prive une personne de ce à quoi elle n'a pas droit, s'Il la dépouille de tout, c'est dans le but de lui donner une bénédiction que *Lui* a le droit de lui donner. On oublie que désormais, c'est la justice de Dieu — le droit de Dieu de bénir par Jésus Christ, selon tout ce qui est dans Son cœur. Les hommes sont perdus ; mais ils ont peur de confesser la véritable ruine dans laquelle ils se trouvent. C'est à cela que le Seigneur amena la pauvre femme cananéenne. Il l'abaissait pour lui faire sentir qu'elle n'avait aucun droit aux promesses — faites en effet à Israël, mais où y avait-il une quelconque promesse faite aux Cananéens ? Ainsi, sur la base de ce qu'Il était le Fils de David, il était impossible pour le Seigneur de lui donner ce qu'elle demandait. Elle ne comprenait pas cela. Elle pensait que si un Israélite pouvait venir sur le terrain de la promesse, elle le pouvait aussi. Mais c'est une erreur. La pauvre femme a ainsi fait en sorte qu'Il ne lui réponde pas. C'étaient la grâce et la tendresse qui Le conduisirent à ne pas lui répondre : Il reste silencieux jusqu'à ce qu'elle abandonne le terrain qu'elle avait d'abord pris.

Mais les disciples n'étaient pas silencieux ; ils voulaient se débarrasser de son importunité ; ils n'appréciaient pas qu'elle les dérange. « Ils s'approchèrent et le prièrent, disant : Renvoie-la, car elle crie après nous ». Mais le Seigneur confirme ce qui a déjà été dit quant à l'erreur de sa demande. Il dit, en quelque sorte : Elle n'appartient pas à la maison d'Israël ; je ne peux pas lui donner une bénédiction sur le terrain qu'elle prend, mais je ne la renverrai pas sans une bénédiction. Il était là avec des privilèges spéciaux pour les brebis de la maison d'Israël, mais elle n'était pas une brebis. « Lui, répondant, dit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». Alors la pauvre femme « vint et lui rendit hommage, disant : Seigneur, assiste-moi ». Elle abandonne les termes « Fils de David ». Elle n'utilise plus le titre qui Le relie à Israël, mais reconnaît Son autorité de manière générale. Maintenant Il lui répond, quoiqu'elle ne soit pas encore suffisamment abaissée. Quand elle fait appel à Lui comme Seigneur, un titre convenable, Il répond : « Il ne convient pas de prendre le

pain des enfants et de le jeter aux chiens ». Dès que cela est prononcé, tout secret est dévoilé. « Oui, Seigneur », dit-elle, « car même les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». Elle prend la place d'un chien. Elle reconnaît qu'Israël était, dans les voies extérieures de Dieu, le peuple élu, comme les enfants mangeant du pain à table ; alors que les Gentils n'étaient que des chiens sous la table. Elle le reconnaît, et c'est très humiliant. On n'aime pas cela, actuellement. Mais elle est abaissée jusque-là. Le Seigneur peut, dans le but de nous amener dans une bénédiction plus profonde, nous faire tomber au plus bas niveau quant à la vérité nous concernant. Mais n'y avait-il aucune bénédiction, même pour un chien ? Elle prend appui sur cette vérité : Soit, je suis un chien ; Dieu n'a-t-Il pas quelque bénédiction pour moi ? Là, le Seigneur lui répond avec la plus complète bénédiction. Il lui répond avec la plus forte approbation de sa foi — « Ô femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux ». Le Seigneur avait prononcée la sentence sur la nation des Juifs, qui n'étaient que des hypocrites, et était sorti vers les Gentils. La foi Le rencontre là ; une foi qui pénètre à travers les circonstances extérieures, et amène la découverte de la position abaissée que nous devons prendre ; et la pauvre femme est bénie selon ce qui est dans son cœur. « Qu'il te soit fait comme tu veux. Et dès cette heure-là sa fille fut guérie ». Une grâce illimitée est accordée à un Gentil sous une malédiction particulière ; et le cœur de notre Seigneur est rafraîchi par sa foi.

Mais il y a plus. Ayant visité les Gentils, le Seigneur revient maintenant vers Israël en bonté souveraine. « Et Jésus, étant parti de là, vint près de la mer de Galilée ; et montant sur une montagne, il s'assit là. Et de grandes foules vinrent à lui, ayant avec elles des boiteux, des aveugles, des muets, des estropiés, et beaucoup d'autres ; et elles les jetèrent à ses pieds, et il les guérit ; de sorte que les foules s'étonnèrent en voyant les muets parler, les estropiés guérir, les boiteux marcher, et les aveugles voir ; et elles glorifièrent le Dieu d'Israël » (v. 29-31). Je considère cela comme une image d'Israël sentant sa condition réelle. Ils viennent à Jésus, regardant à Lui et disant, en quelque sorte : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » [Matt. 21, 9]. Ils allaient bientôt s'exprimer ainsi ; et le Seigneur déclarait qu'ils ne devaient plus Le voir jusqu'à ce qu'ils disent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » [Matt. 23, 39]. Ce qu'ils voyaient en Jésus les conduisait à glorifier le Dieu d'Israël. Ainsi, le Seigneur aura des relations avec Israël. Ils viennent, non plus désormais pour la controverse, mais comme une foule pauvre, estropiée, aveugle et misérable ; et le Seigneur les guérit tous. Mais ce n'est pas tout : Il les nourrit tout aussi bien qu'Il les guérit ; et nous trouvons le beau miracle de la multiplication des pains.

Mais remarquez les différences. Dans un cas précédent, les disciples voulaient renvoyer les foules ; et le Seigneur leur permit alors de manifester leur incrédulité. Dans le cas présent, c'est Christ Lui-même qui pense à eux et se propose de les bénir. « Je suis ému de compassion envers la foule », dit-Il, « car voici trois jours déjà qu'ils demeurent auprès de moi, et ils n'ont rien à manger ; et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en chemin » (v. 32). Vous vous souvenez peut-être qu'il est dit en Osée 6 : « Dans deux jours, il nous fera vivre ; au troisième jour, il nous mettra debout, et nous vivrons devant sa face ». C'est le temps approprié pour l'épreuve du peuple. Littéralement, c'était le moment où notre Seigneur gisait dans le tombeau. Mais il est aussi en lien avec la bénédiction future d'Israël. « Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en chemin. Et ses disciples lui disent : D'où aurions-nous dans le désert assez de pains pour rassasier une si grande foule ? ». Combien sont-ils lents à apprendre à connaître les ressources de Christ, comme auparavant à apprendre à connaître l'inutilité complète de l'homme. « Jésus leur dit : Combien avez-vous de pains ? Et ils dirent : Sept, et quelques petits poissons ». Ce n'est pas ici cinq pains et douze paniers pleins ; mais ils commencent avec sept pains, et terminent avec sept corbeilles pleines. La raison en est que sept, dans l'Écriture, représente la plénitude spirituelle, et cela est destiné à montrer la plénitude avec laquelle le Seigneur fait découler la bénédiction pour Son peuple — la plénitude de provisions qu'ils avaient en Lui.

« Ayant pris les sept pains et les poissons, il rendit grâces et les rompit et les donna à ses disciples, et les disciples à la foule ». Je considère cela comme une image du Seigneur pourvoyant largement aux besoins des Juifs — le peuple bien-aimé de Son choix, qu'Il ne peut jamais abandonner, envers lequel Il doit accomplir Ses promesses, parce qu'Il est le Dieu fidèle. Ici le Seigneur, de Son propre cœur, pourvoit pleinement même au rafraîchissement de leur corps. Ce sera le caractère du jour millénial, quand non seulement l'âme sera bénie, mais que toutes sortes de grâces abonderont ; Dieu délivrant Sa terre de la main de Satan, qui l'a longtemps souillée. Dans les sept pains présents avant qu'ils mangent, et les sept corbeilles de restes récoltées après qu'ils ont mangé, vous trouvez une idée de la plénitude, une ample provision pour le présent et pour les besoins à venir.

Chapitre 16

Dans le dernier chapitre, qui introduit une nouvelle partie du sujet considéré dans Matthieu, nous avons vu deux grands tableaux : tout d'abord, la désobéissance hypocrite de ceux qui s'enorgueillissaient de la loi complètement exposée par leurs propres prophètes, ainsi que la pierre de touche qu'était le Seigneur Lui-même ; et, en second lieu, la véritable nature de la grâce manifestée envers quelqu'un dont les circonstances ne demandaient rien d'autre qu'une miséricorde souveraine pour être bénie. À la fin, la grâce parfaite et patiente du Seigneur envers Israël est manifestée, malgré la condition des conducteurs juifs. S'Il avait compassion des Gentils, Son cœur soupirait toujours après Son peuple, et Il le montrait en répétant le grand miracle de nourrir des milliers, dans leur état de besoin ; non plus, ici, avec l'image de se retirer de la terre, que nous avons vue au chapitre 14 à la suite du premier miracle pour nourrir les foules — le type de l'occupation de notre Seigneur à la droite de Dieu.

Ici, nous trouvons un autre tableau, tout à fait distinct du précédent, quoiqu'il s'y apparente. Ce n'est pas la désobéissance flagrante à la loi par la tradition humaine, mais l'incrédulité — la source de toute désobéissance. C'est pourquoi, dans la langue employée par le Saint Esprit, il y a seulement une différence de nuance entre les mots incrédulité et désobéissance. La première est la racine dont la dernière est le fruit. Nous ayant montré la violation flagrante et systématique de la loi de Dieu, même par ceux qui étaient les conducteurs religieux en Israël, et les en ayant convaincus, un principe plus profond est désormais mis en avant. Toute cette désobéissance envers Dieu découlait de l'incrédulité à Son égard, et, en conséquence, de la mauvaise compréhension de leur propre état moral. Ces deux choses vont toujours ensemble. L'ignorance de soi découle de l'ignorance de Dieu ; et l'ignorance à la fois de nous-mêmes et de Dieu est démontrée par le mépris de Jésus. Et ce qui est entièrement vrai de l'incrédule, s'applique partiellement au chrétien qui, en quelque mesure, néglige la volonté et la personne du Seigneur. Toutes ces choses ne sont que les résultats de ce cœur d'incrédulité contre lequel l'apôtre met en garde même les croyants. La grande provision contre cela, l'opération du Saint Esprit, en contraste avec le travail de l'esprit naturel de l'homme, apparaît clairement ici.

« Les pharisiens et les sadducéens, s'approchant, lui demandèrent, pour l'éprouver, de leur montrer un signe du ciel ». Ils recommençaient encore la même histoire ; mais désormais, elle est d'une source plus élevée et de ce fait, bien entendu, pire en principe. C'est une chose affreuse de trouver deux partis opposés, avec une seule chose qui les unit — la haine de Jésus ; des personnes qui se seraient entredéchirées en d'autres occasions, mais qui se retrouvent sur un point — tenter Jésus. « Les pharisiens et les sadducéens, s'approchant pour l'éprouver », etc. Il n'y avait pas de conflit entre les scribes et les pharisiens, mais un grand fossé séparait les sadducéens et les pharisiens. Les premiers étaient les libres penseurs de l'époque ; les

derniers étaient les champions pour tenir ferme pour les ordonnances et l'autorité de la loi. Mais tous deux se rejoignaient pour tenter Jésus. Ils désiraient un signe du ciel. Le témoignage le plus important que Dieu ait jamais donné à l'homme, se trouvait devant eux dans la personne de Son Fils, lequel éclipsait tous les autres signes. Mais l'incrédulité était telle, qu'elle peut se trouver dans la présence de la pleine manifestation de Dieu et contempler une lumière plus brillante que le soleil à midi, et pourtant demander alors à Dieu de lui donner une pauvre chandelle.

Mais Jésus « répondant, leur dit : Quand le soir est venu, vous dites : Il fera beau temps, car le ciel est rouge ; et le matin : Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est rouge et sombre. Vous savez discerner l'apparence du ciel ; et ne pouvez-vous pas discerner les signes des temps ? » (v. 2, 3). Leur propre condition morale était le signe et la preuve que le jugement était imminent. Pour ceux qui pouvaient voir, il y avait le temps convenable, l'Orient d'en haut qui les avait visités [Luc 1, 78] en Jésus. Ils ne le voyaient pas ! Mais ne pouvaient-ils pas discerner le mauvais temps ? Ils étaient en présence du Messie, et ils demandaient un signe du ciel ! Le Dieu qui a fait le ciel et la terre était là, mais les ténèbres ne l'ont pas compris [Jean 1, 5]. « Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » [Jean 1, 11]. Ils étaient totalement aveugles. Ils pouvaient discerner des changements physiques, mais ils ne percevaient rien des gloires morales et spirituelles qui étaient alors devant eux. Combien il est vrai que « une génération méchante et adultère recherche un signe ; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas. Et les laissant, il s'en alla ».

Les hommes errent continuellement, en ce qui concerne le caractère de Jésus. Ils imaginent qu'Il ne pouvait pas utiliser un langage fort et qu'Il ne ressentait aucune colère ; pourtant, on trouve cela dans la Parole, écrit en pleine lumière. L'incrédulité est toujours aveugle, et trahit son aveuglement d'autant plus contre Jésus. La même incrédulité qui ne pouvait pas discerner alors qui et quel était Jésus, ne voit pas maintenant Jésus venir, et ne discerne pas les signes de sa propre ruine imminente. C'est la condition morale des hommes, peu importe qui ils sont, qui est manifestée de la manière la plus remarquable seulement là où se trouve la lumière de Dieu.

Notre Seigneur n'hésite pas à toucher le mal avec une main ferme. Il était la manifestation parfaite de l'amour ; mais qu'on se rappelle qu'Il est aussi Celui qui disait : « génération méchante et adultère », « race de vipères », etc. ! Cela provient du véritable amour — si les hommes voulaient seulement s'incliner devant la vérité qui les accuse. Se soumettre à la parole de Dieu, à la vérité, maintenant, dans ce monde, c'est être sauvé ; être convaincu de la vérité seulement dans le monde à venir, c'est être perdu pour toujours. Christ était le témoin fidèle et véritable [Apoc. 3, 14] ; Il amenait Dieu vis-à-vis de l'homme, et faisait resplendir sur eux Sa parfaite lumière. Jésus pouvait rencontrer une âme dans sa ruine ; Il pouvait manger avec les publicains pour montrer qu'Il pouvait recevoir des pécheurs — oui, étant venu pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus [Luc 19, 10], et pardonner les péchés jusqu'à l'extrême limite ; mais Il ne donnera jamais aucun signe pour satisfaire l'incrédulité qui Le rejette. Ces pharisiens et ces sadducéens ne voulaient pas entendre Sa voix de grâce, et ils devaient entendre leur propre sentence de la part du juge de toute la terre : « Une génération méchante et adultère recherche un signe ; et il ne lui sera pas donné de signe, si ce n'est le signe de Jonas ». Si Jésus n'avait pas été présent, demander un signe n'aurait pas été une telle méchanceté ; mais Sa présence en fait une audacieuse incrédulité et une épouvantable hypocrisie. Et quel était ce signe ? Le signe de celui qui disparut de la terre ; qui, par la figure de la mort, avait été retranché du peuple, et après un moment, leur avait été rendu. C'était le symbole de la mort et de la résurrection, et notre Seigneur agit immédiatement en conséquence. Il « les laissa et s'en alla ». Il allait passer sous la puissance de la mort ; Il ressusciterait, et le message qu'Israël avait méprisé, Il le porterait aux Gentils.

Mais il y a d'autres formes d'incrédulité ; et la scène suivante (v. 5) se passe avec Ses disciples : tant il est vrai que ce que vous trouvez à l'œuvre dans un homme inconverti, dans sa forme la plus grossière, peut se retrouver, peut-être sous une forme différente, dans les croyants. « Jésus leur dit : Voyez, et soyez en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens ». Ils ne Le comprirent pas ; ils raisonnaient entre eux ; et quand les chrétiens se mettent à raisonner, ils ne comprennent jamais rien. « Ils raisonnaient en eux-mêmes, disant : C'est parce que nous n'avons pas pris du pain ».

Il existe, bien sûr, une déduction saine et solide. La différence est que le mauvais raisonnement commence toujours par l'homme et essaye d'atteindre Dieu, alors que le bon raisonnement part de Dieu vers l'homme. L'esprit naturel ne peut faire de déduction que de son expérience, et ainsi, se forme ses idées sur ce que Dieu doit être. C'est la base de la spéculation humaine dans les choses divines ; alors que Dieu est la source, la force et le guide des pensées de la foi. Comment est-ce que je connais Dieu ? Dans la Bible, qui est la révélation de Christ depuis le début de la Genèse jusqu'à la fin de l'Apocalypse. Je Le vois là, la clé de voûte de l'arche, le centre de tout ce dont parle l'Écriture ; et à moins de voir la relation de Christ avec toute chose, rien n'est compris correctement. La première grande erreur est de ne pas tenir compte que Dieu s'est révélé dans Son Fils. Ce n'est pas la lumière derrière le voile, comme dans le système juif, mais une bénédiction infinie, maintenant que Dieu est devenu un homme, et que l'homme est amené à Dieu. Dans la vie de Christ, je vois Dieu s'approchant de l'homme, et dans Sa mort, l'homme approché de Dieu. Le voile est déchiré ; tout est mis en vue, ce qui est de l'homme d'un côté, et de Dieu de l'autre, dans la mesure où il plaît à Dieu de se révéler à l'homme dans ce monde. Tout est mis en évidence de la façon la plus vive dans la vie et la mort de Christ. Mais les disciples ont tendance à être très durs d'oreille sur ces choses, maintenant comme alors ; et ainsi, quand Il les mettait en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens, ils pensaient qu'Il parlait simplement de quelque chose de la vie quotidienne — de manière très semblable à ce que nous voyons aujourd'hui. Mais notre Seigneur « leur dit : Pourquoi raisonnez-vous en vous-mêmes, gens de petite foi, sur ce que vous n'avez pas pris du pain ? » (v. 8). Pourquoi ne pensaient-ils pas à Christ ? Auraient-ils été troublés au sujet du pain s'ils avaient correctement pensé à Lui ? Impossible ! Ils s'inquiétaient, ou pensaient que Lui aussi, au sujet du pain ! « N'entendez-vous pas encore », dit le Seigneur, « et ne vous souvient-il pas des cinq pains des cinq mille hommes, et combien de paniers vous en recueillîtes ? ni des sept pains des quatre mille hommes, et combien de corbeilles vous en recueillîtes ? Comment n'entendez-vous pas que ce n'était pas touchant du pain que je vous disais : Soyez en garde contre le levain des pharisiens et des sadducéens ? Alors ils comprirent que ce n'était pas contre le levain du pain qu'il leur avait dit d'être en garde, mais contre la doctrine des pharisiens et des sadducéens » (v. 9-12). Et c'est ce que les disciples, même aujourd'hui, comprennent souvent mal. Ils ne comprennent pas l'horreur de la mauvaise doctrine. Ils sont conscients du mal moral. Si une personne s'enivre ou tombe dans quelque autre scandale grossier, ils savent, bien sûr, que c'est très mauvais ; mais si le levain de la fausse doctrine opère, ils ne le sentent pas. Comment se fait-il que les disciples sont plus attentifs à ce que la simple conscience naturelle peut juger, plutôt qu'à la doctrine qui détruit les fondements de toute chose, à la fois pour ce monde et pour celui qui est à venir ? Quelle chose sérieuse que les disciples doivent être avertis par le Seigneur à ce sujet, et même alors ne comprennent pas ! Il dut le leur expliquer. C'était l'influence néfaste de l'incrédulité parmi les disciples, faisant du corps le grand objet, et ne voyant pas l'importance primordiale de ces doctrines corrompues, qui menaçaient les âmes de tant de manières insidieuses autour d'eux.

Mais il y a une autre manière et une autre scène dans laquelle opère l'incrédulité. Ce chapitre dissèque la racine de nombreuses formes d'incrédulité. « Par la foi, nous comprenons », dit l'apôtre aux Hébreux. L'homme du monde essaye d'abord de comprendre, puis de croire ; le chrétien commence peut-être avec la plus faible

compréhension, mais il croit Dieu : sa confiance est en Celui qui est au-dessus de lui ; et ainsi, de la pierre est suscité un enfant à Abraham. Le Seigneur interroge maintenant les disciples quant à l'essence même de la question, que ce soit parmi les pharisiens, les sadducéens, ou les disciples eux-mêmes. « Il interrogea ses disciples, disant : Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ? ». C'est maintenant la personne de Christ qui se présente ; et cela, j'ai à peine besoin de le dire, est plus profond que toute autre doctrine. « Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ? Et ils dirent : Les uns disent : Jean le baptiseur ; les autres : Élie ; et d'autres : Jérémie ou l'un des prophètes » (v. 13, 14). Il y a tant d'opinions parmi les hommes, avance l'incrédulité, que toute certitude est impossible. Certains disent une chose et d'autres une autre ; vous parlez de la vérité et de l'Écriture ; pourtant, après tout, c'est seulement votre point de vue. Mais que dit la foi ? La certitude, de la part de Dieu, est notre portion, du moment que nous discernons qui est Jésus. Il est le seul remède qui bannit la difficulté et le doute de l'esprit de l'homme. « Qui dites-vous que je suis ? » (v. 15). C'était dans le but de mettre en évidence quel est maintenant le pivot de la bénédiction de l'homme et de la gloire de Dieu, et cela devient le tournant du chapitre. Parmi ces mêmes disciples, nous trouvons une confession bénie de l'un d'entre eux — la puissance de Dieu opérant dans un homme qui avait été repris auparavant pour son manque de foi, comme il le sera aussi de fait juste après. Quand nous sommes réellement abaissés devant Dieu à cause de notre peu de foi, le Seigneur peut révéler quelque vue de Lui-même plus profonde et plus élevée que ce que nous avons jamais eu. Les disciples avaient fait mention des diverses opinions des hommes : l'un disait qu'Il était Élie ; un autre, Jean le baptiseur ; etc. « Mais qui dites-vous que je suis ? Et Simon Pierre, répondant, dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Glorieuse confession ! Dans les Psaumes, il est parlé de Lui comme le Fils de Dieu, mais de manière très différente. Là, Il a affaire avec les rois de la terre, qui sont appelés à prendre garde à la manière dont ils se comportent. Mais le Saint Esprit lève maintenant le voile pour montrer que le « Fils du Dieu vivant » implique des profondeurs dépassant de beaucoup une domination terrestre, quelque glorieuse qu'elle soit. Il est le Fils de ce Dieu vivant qui peut communiquer la vie même à ceux qui sont morts dans le péché. « Jésus, répondant, lui dit : Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ».

Tout d'abord, le Père révèle ; et du moment que Christ s'entend confesser comme le Fils du Dieu vivant, Il y met aussi Son propre sceau et honore celui qui Le confesse. C'est l'affirmation de quelqu'un qui s'élève immédiatement à Sa propre dignité intrinsèque : « Et *moi aussi, je te dis* que tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle ». Il donne à Simon un nouveau nom. Comme Dieu en avait donné un à Abraham, à Sara, etc., à cause de quelque nouvelle manifestation de Lui-même, ainsi fait le Fils de Dieu. Cela avait été annoncé prophétiquement auparavant ; mais maintenant est manifestée, pour la première fois, la raison *pour laquelle* il lui avait été donné. « Tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée ». Quel roc ? La confession qu'avait fait Pierre que Jésus était le Fils du Dieu vivant. C'est sur cela que l'Église est bâtie. Israël était gouverné par une loi ; l'Église est édifiée sur un fondement solide, impérissable et divin — sur la personne du Fils du Dieu vivant. Et quand cette confession plus complète sort des lèvres de Pierre, la réponse survient : Tu es Pierre — tu es une pierre : un homme qui tire son nom de ce roc sur lequel l'Assemblée est bâtie.

Dans les premiers chapitres des Actes, Pierre parle toujours de Jésus comme le saint Serviteur de Dieu. Il parle de Lui comme d'un homme qui allait faisant du bien ; comme le Messie mis à mort par les mains d'hommes méchants, que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Quelle que soit la connaissance de Jésus que pouvait avoir Pierre, toutefois, quand il prêche aux Juifs, il Le leur présente simplement comme le Christ, comme le Fils annoncé de David, qui a marché ici-bas, qu'ils ont crucifié, et que Dieu a ressuscité. Puis, au martyre d'Étienne, un nouveau terme est utilisé au sujet du Seigneur. Ce témoin béni regarde en haut et dit :

« Je vois les cieux ouverts, et *le Fils de l'homme* debout à la droite de Dieu » [Act. 7, 56]. Ce n'est plus maintenant seulement Jésus comme le Messie, mais « le Fils de l'homme », ce qui implique Sa réjection. Quand Il fut rejeté comme Messie, Étienne, voyant que ce témoignage était rejeté, est conduit par Dieu à témoigner de Jésus comme le Fils de l'homme exalté à la droite de Dieu. Lorsque Paul fut converti, ce que nous trouvons deux chapitres plus loin, il prêche tout de suite « Christ dans les synagogues, disant que Lui est *le Fils de Dieu* » [v. 20]. Il ne Le confesse pas simplement, mais il Le prêche comme tel. Et à Paul fut confié le grand service de mettre au jour la vérité quand à « l'Assemblée de Dieu ».

Ainsi ici, d'après la confession de Pierre, le Seigneur dit : « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée ». Tu comprends la gloire de ma personne ; je te montrerai l'œuvre que je vais accomplir. Remarquez l'expression. Ce n'est pas : J'ai bâti, mais : Je *bâtirai* mon Assemblée. Il ne l'a pas encore bâtie, ni n'a commencé à le faire : tout cela était nouveau. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas eu d'âmes ayant cru en Lui auparavant, et ayant été régénérées par l'Esprit ; mais c'est une erreur d'appeler « Assemblée » l'ensemble des saints du début à la fin des temps. C'est une notion courante, qui n'a pas une once de l'Écriture pour la soutenir. L'expression en Actes 7, 38 : « l'assemblée au désert », signifie l'ensemble de la congrégation — la masse d'Israël — dont la plus grande partie tombèrent comme cadavres dans le désert. Pouvez-vous appeler cela « l'Assemblée *de Dieu* » ? Il n'y avait que peu de croyants parmi eux. Les gens sont induits en erreur à ce sujet par le mot. L'expression « assemblée dans le désert » signifie simplement la congrégation qui était là. Le même mot est appliqué au rassemblement plein de confusion en Actes 19, qui voulait mettre en pièces Paul. S'il était traduit comme en Actes 7, ç'aurait été « l'église dans le théâtre », et l'erreur est évidente. Le mot qui est traduit par « église » signifie simplement *assemblée*. Pour trouver *quelle* est la nature de l'assemblée, nous devons examiner l'utilisation scripturaire et le but du Saint Esprit. Car vous pouvez avoir une bonne ou une mauvaise assemblée : une assemblée de Juifs, de Gentils, ou une assemblée de Dieu, distincte des deux premières et en contraste avec elles, comme on peut facilement et incontestablement le voir en 1 Corinthiens 10, 32. Ici, c'est de cette dernière que nous parlons, c'est-à-dire l'Assemblée de Dieu, quand nous parlons de « l'Assemblée ».

Qu'est-ce donc, pour revenir à notre sujet, qu'indique le Seigneur, quand Il dit : « Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée » ? C'est clairement quelque chose qu'Il allait ériger sur la confession qu'Il était le Fils du Dieu vivant, que la mort ne pouvait vaincre, mais seulement Lui fournir l'occasion de faire briller Sa gloire par la résurrection. « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès » — la puissance de la mort — « ne prévaudront pas contre elle ». Le hadès ne signifie pas l'endroit de ceux qui sont perdus, mais la condition des esprits séparés du corps. « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ».

L'Assemblée et le royaume des cieux ne sont pas la même chose. Il n'est jamais dit que Christ a donné les clefs de l'Église à Pierre. Si les clés de l'Église ou du ciel lui avaient été données, je ne serais pas étonné que l'on ait pensé à un pape. Mais « le royaume des cieux » signifie la nouvelle dispensation qui allait commencer sur la terre. Dieu allait ouvrir une nouvelle économie, libre pour les Juifs et les Gentils, et dont Il a confié les clefs à Pierre. Une de ces clefs a été utilisée, si je puis dire, à la Pentecôte, quand il a prêché aux Juifs ; et l'autre, quand il a prêché aux Gentils[13]. C'était l'ouverture du royaume aux hommes, qu'ils soient Juifs ou Gentils. « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (v. 19). Le pardon éternel des péchés a affaire seulement avec Dieu, quoiqu'il y a un sens dans lequel le pardon fut confié à Pierre et aux autres apôtres, ce qui demeure encore vrai aujourd'hui. Chaque fois que l'Assemblée agit au nom du Seigneur, et fait vraiment Sa volonté, le sceau de Dieu est mis sur ses actes. « Mon Assemblée », bâtie sur ce roc, est Son corps — le temple des croyants édifié sur Lui-même. Mais « le royaume des cieux » embrasse tous ceux qui confessent le nom de Christ. Cela commença par la prédication et le baptême. Quand un homme est baptisé, il

entre dans « le royaume des cieux », même s'il devait s'avérer un hypocrite. Il ne se trouvera jamais dans le ciel, bien entendu, s'il est un incrédule ; mais il est dans « le royaume des cieux ». Il peut être de l'ivraie ou du bon froment, dans le royaume des cieux ; un mauvais serviteur, ou un serviteur fidèle ; une vierge folle ou une vierge prudente. Le royaume des cieux englobe toute la scène de la profession chrétienne.

Mais, comme nous l'avons vu, quand Christ parle de « mon Assemblée », c'est une autre chose. Elle est édifiée sur ce que Sa personne est reconnue et confessée — « le Fils du Dieu vivant ». Nous savons que « quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » [1 Jean 5, 1]. Et, encore, que « celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu est victorieux du monde » [1 Jean 5, 5]. Mais il y a une puissance plus profonde du Saint Esprit, en Le reconnaissant comme le Fils de Dieu ; et plus la connaissance de Christ est grande, plus l'énergie spirituelle est grande pour traverser et vaincre le monde. Si un croyant est plus spirituel qu'un autre, c'est parce qu'il connaît et apprécie mieux la personne de Christ. Toute puissance pour la marche chrétienne et le témoignage dépend de l'appréciation de Christ.

Remarquez aussi l'ordre des paroles de notre Seigneur. Tout d'abord, « tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Christ doit être trouvé en dehors de l'Assemblée, et avant elle ; Christ doit être discerné en premier lieu et avant tout par l'âme individuelle ; Christ et ce qu'Il est doivent, avant et par-dessus tout, être révélés au cœur par le Père. Il peut employer comme instruments des personnes qui appartiennent à l'Assemblée, ou Il peut utiliser directement Sa propre Parole. Mais quels que soient les moyens employés, c'est le Père révélant la gloire du Fils à un pauvre homme pécheur ; et quand cela est établi pour l'individu, Christ dit : « Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée ». La foi en Christ est fondamentalement l'ordre et la voie de Dieu, avant que surgisse la question de l'Assemblée. C'est une grande controverse entre Dieu et le mystère d'iniquité, qui opère maintenant dans ce monde. Le but du Saint Esprit est de glorifier Christ ; alors que celui de l'autre est de se glorifier soi-même. Le Saint Esprit poursuit cette révélation bénie que le Père a faite du Fils ; et quand la question individuelle est réglée, alors viennent le privilège et la responsabilité collectifs — l'Assemblée.

Si j'ai obtenu Christ, c'est une bénédiction infinie. Mais je dois aussi croire qu'Il bâtit Son Assemblée. Est-ce que je connais ma place là ? Suis-je trouvé marchant dans la lumière de Christ — une pierre *vivante* dans ce qu'Il bâtit — agissant sainement comme membre de Son corps ? Le salut a été opéré ici sur la terre, et c'est ici que l'Assemblée est construite sur ce roc ; et les portes du hadès — l'état invisible, ou la condition de séparation de l'esprit et du corps — ne prévaudront pas contre elle. La mort peut venir, mais les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle. Le Seigneur dit, dans l'Apocalypse, qu'*Il* tient les clés de la mort et du hadès. La mort du chrétien est dans les mains de Christ. Par la croix, Il a annulé la puissance de Satan, et Il est le Seigneur à la fois des morts et des vivants ; notre seigneur n'est pas la mort, mais Christ. « Soit que nous vivions, nous vivons ayant égard au Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons ayant égard au Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes du Seigneur » [Rom. 14, 8]. Le Seigneur a un droit absolu sur nous ; et c'est pourquoi la mort est privée de tout ce qui la rend si terrible. Dans l'Apocalypse, vous trouvez le Seigneur avec les clés de la mort et du hadès. Il donne les clefs *du royaume des cieux* à Pierre, parce que c'est lui qui devait prêcher aux Juifs et aux Gentils. La porte a été ouverte tout d'abord le jour de la Pentecôte, et ensuite bien plus largement quand les Gentils furent introduits.

L'administration est aussi confiée à Pierre, à la fois pour lier et délier ; c'est l'autorité d'agir publiquement ici-bas, avec la promesse d'une ratification en haut : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ». C'est dit à Pierre en premier lieu ; et sans aucun doute, de ce que nous trouvons en Matthieu 18, 18 : « En vérité, je *vous* dis : Tout ce que vous lierez sur la terre

sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel », l'acte de lier et délier s'applique aussi aux autres disciples ; non pas aux apôtres seulement, mais, je crois, aux disciples comme tels. Comparez aussi la commission en Jean 20, 19 à 23. Sur ce principe, on est reçu dans l'Assemblée chrétienne, et sur ce principe les personnes méchantes sont mises dehors jusqu'à ce que la repentance justifie leur restauration. Les apôtres ou les disciples ne pardonnent pas les péchés en ce qui concerne le jugement éternel, bien sûr, ce que Dieu seul a le pouvoir de faire. Mais Dieu nous demande de juger l'état d'une personne pour sa réception ou son exclusion du cercle qui confesse le nom de Christ ici-bas. En Actes 5, Pierre lie leur péché sur Ananias et Sapphira. Cela ne prouve pas qu'ils étaient perdus ; mais le péché était lié sur eux, et amenait un jugement actuel. Ni Pierre ni Paul n'étaient à Corinthe ; et là, le Seigneur Lui-même a mis Sa main sur les coupables : plusieurs étaient faibles et malades, et certains s'étaient endormis[1 Cor. 11, 30]. Cela ne s'oppose pas à leur salut final — plutôt l'inverse, de fait. Quand ils étaient jugés par le Seigneur, ils étaient châtiés, afin qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde (c'est-à-dire, qu'ils ne soient pas perdus). Ils devaient être ôtés par la mort, et cependant être sauvés dans le jour du Seigneur. L'Assemblée met dehors une personne méchante. L'homme à Corinthe, qu'il leur était demandé d'excommunier, était coupable d'un affreux péché, mais n'était pas perdu. Il fut livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit « sauvé dans la journée du Seigneur Jésus »[1 Cor. 5, 5]. Dans l'épître suivante, nous trouvons cette personne si accablée de tristesse à cause de son péché, qu'il leur était demandé de ratifier leur amour envers lui[2 Cor. 2, 8]. Cette action de lier et délier est de fait simple, alors qu'on en fait souvent quelque chose de mystérieux. Les seuls péchés que l'Assemblée doit juger sont ceux qui sont manifestés de façon si évidente, qu'ils exigent une répudiation publique selon la Parole de Dieu. L'Assemblée ne doit pas être un petit tribunal de jugement pour toute chose. Nous ne devons jamais réclamer l'intervention de l'assemblée, sauf au sujet du mal qui est si manifeste qu'il peut emporter la conscience de tous avec lui. C'est ce que je considère être la signification de lier et délier.

« Alors il enjoignit aux disciples de ne dire à personne qu'il fût le Christ ». Un changement remarquable a lieu ici. Pierre L'avait confessé comme étant le Christ, le Fils du Dieu vivant ; maintenant, le Seigneur leur ordonne de ne dire à personne qu'Il était le Christ. Cela revenait à dire : Il est trop tard ; je suis rejeté comme le Christ — le Messie, l'Oint de l'Éternel. Israël L'a refusé, et Il accepte ce fait. Mais remarquez une autre chose : « Dès lors Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour » (v. 21). En Luc 9, 20, il nous est dit : « Il leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Et Pierre, répondant, dit : Le Christ de Dieu ». « Le Fils du Dieu vivant » n'est pas mentionné en Luc : en conséquence, rien n'est dit de l'édification de l'Assemblée. Comme l'Écriture est parfaite ! En Luc, le Seigneur continue en disant : « Il faut que le fils de l'homme souffre beaucoup », etc. Il y a une grande différence entre « le Christ » et « le fils de l'homme ». Ce dernier est Son titre en tant que rejeté, puis en tant qu'exalté dans le ciel.

Interdire aux disciples de dire qu'Il était le Christ est le tournant du ministère de Christ. Cela signifie que Christ abandonne Son titre juif, et Il parle de Son Assemblée. Avant cela, Il dit : « Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée ». À partir de ce moment, Il commença à leur montrer comment Il devait « aller à Jérusalem, et souffrir beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et être mis à mort, et être ressuscité le troisième jour ». Luc ajoute que « Il doit d'abord souffrir », etc. Tout cela est en lien avec l'édification de l'Assemblée, qui commença à être bâtie après que Christ fut ressuscité d'entre les morts et eut pris Sa place dans le ciel. Dans les Éphésiens, il est parlé de l'Assemblée seulement après que la résurrection de Christ et la nouvelle place qu'Il a prise dans le ciel ont été mis en évidence. Nous voyons Dieu élire les saints dans le Christ Jésus, mais pas l'Assemblée. L'élection est une chose individuelle. Il *nous* a choisis — vous et

moi, et tous les autres saints — afin que « nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » [Éph. 1, 4]. Mais quand Paul eut introduit la mort et la résurrection de Christ, il dit que Dieu « l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » [Éph. 1, 22, 23].

Mais remarquez une chose solennelle. Immédiatement après que Simon eut fait cette glorieuse confession du Seigneur Jésus, il est appelé, non plus Pierre, mais Satan ! Il n'avait prononcé aucune parole inconvenante, au jugement de l'homme. Il n'avait pas même cédé à la précipitation, comme il en avait souvent l'habitude. Le Seigneur n'a jamais appelé la simple excitation, « Satan » ; mais Il appelle Pierre ainsi parce qu'il songeait à Le détourner de la souffrance et de la mort. Le secret se trouvait en ceci : Pierre avait à l'esprit un royaume terrestre, et n'avait pas pleinement senti ce qu'était le péché, ni ce qu'était la grâce de Dieu. Il se mettait en travers du chemin du Seigneur allant à la croix. N'était-ce pas pour Pierre qu'Il allait là ? Si Pierre y avait songé, aurait-il dit : « Seigneur, Dieu t'en préserve » ? C'était l'homme contrecarrant Christ, et Il le nomme Satan. « Lui, se retournant, dit à Pierre : Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » (v. 23). Les sentiments et les actes de Pierre sont ainsi en lien avec le mystère d'iniquité, et non pas avec ce qui avait été enseigné par le Père.

Notre Seigneur se tourne vers les disciples et place devant eux que ce n'est plus simplement Lui qui va à la croix, mais qu'ils doivent être préparés à Le suivre là. Si je dois être dans le vrai chemin de Jésus, je dois me renoncer moi-même et prendre la croix et suivre — non pas les disciples — non cette église-ci ou celle-là, mais — Jésus Lui-même. Je dois me détourner de ce qui plaît à mon cœur naturel. Je dois rencontrer l'opprobre et le rejet dans ce présent siècle mauvais. Si ce n'est pas le cas, ce qui en dépend, c'est que je ne suis pas Jésus ; et souvenez-vous que c'est une chose dangereuse que de croire en Jésus sans Le suivre. Suivre Jésus peut sembler être comme perdre sa vie. À l'heure actuelle, confesser Christ est la plupart du temps relativement facile. Il y a peu d'opposition ou de persécution. Les gens s'imaginent que le monde a changé ; ils parlent de progrès ou d'être éclairé. En réalité, les chrétiens ont changé. Demandons-nous si nous désirons être trouvés prenant notre croix et suivant Jésus. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive : car quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera » (v. 24, 25).

Quelle leçon pour nos âmes ! La chair s'arroge facilement la domination sur l'esprit ; et l'indulgence envers le chemin de la facilité se montre (bien qu'étant de Satan) sous le faux prétexte de l'amour et de la bonté. La croix de Christ est-elle notre gloire ? Sommes-nous prêts à souffrir en faisant Sa volonté ? Quelle tromperie que l'honneur et la jouissance actuels !

Chapitre 17

Le chapitre précédent nous a montré Jésus rejeté comme Christ ou Messie, confessé comme le Fils du Dieu vivant, et sur le point de revenir en gloire comme le Fils de l'homme. Mais avec la gloire dans laquelle Il doit venir et récompenser chacun selon ses œuvres, nous avons Ses souffrances : non seulement le rejet, mais Sa mise à mort — ressuscité en effet le troisième jour, mais toujours le Fils de l'homme souffrant, et devant revenir en gloire. À la suite du sujet de la gloire de Son Père, dans laquelle Il déclare qu'Il doit venir avec Ses anges et juger dans Son royaume, nous avons maintenant un tableau qui nous est donné sur la sainte montagne — un tableau frappant à un double point de vue. La gloire du royaume, comme nous l'avons vu, dépend de ce qu'Il est le Fils de l'homme, l'homme exalté qui a souffert autrefois, et dans les mains duquel toute gloire est remise — qui a restauré l'honneur de Dieu à tout prix, et doit donner effet à la bénédiction de

l'homme ; qui, en vertu de Ses souffrances, a déjà réduit à néant la puissance de Satan pour ceux qui croient, et qui en fin de compte, quand le royaume sera établi, doit chasser complètement Satan, et introduire ce pour quoi Dieu a attendu — un royaume préparé depuis la fondation du monde. En accord avec cela, « après six jours » (type de la fin du travail ordinaire ici-bas), « Jésus prend avec lui Pierre, et Jacques, et Jean son frère, et les mène à l'écart sur une haute montagne » (v. 1). C'est-à-dire qu'Il prend des témoins choisis ; car c'était seulement un témoignage au royaume — l'exemple de ce à quoi Il faisait référence quand Il disait : « Il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le fils de l'homme venant dans son royaume » [16, 28].

Le point important ici est que le Fils de l'homme vient, plutôt que le royaume lui-même ; et ce qui suit dans notre chapitre n'est qu'une illustration partielle de la gloire du Fils de l'homme rejeté. Toute partielle qu'elle soit, rien ne peut être plus béni, sinon le royaume lui-même ; et la foi nous amène à une réalisation actuelle très réelle de ce qui doit arriver. C'est « l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas » [Héb. 11, 1]. Le royaume, dont parlait notre Seigneur, n'est bien entendu pas encore arrivé. Quand il est dit : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » [Jean 3, 5], Il parle d'un royaume dans lequel nous entrons maintenant. Car Jean ne le présente pas comme une chose simplement manifestée extérieurement, mais donne une révélation plus profonde du royaume, qui est vraie maintenant, dans lequel entrent tous ceux qui sont nés de Dieu, et qui doit encore être manifesté dans sa puissance céleste et dans sa puissance terrestre. Mais Matthieu, qui présente le côté juif, ou les prédictions du royaume selon l'Ancien Testament, nous esquisse la présentation du Fils de l'homme venant dans Son royaume.

En conséquent, le Seigneur prend ces disciples « à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux ; et son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière ». Le soleil est l'image de la gloire suprême, comme ce qui domine sur le jour. « Et voici, Moïse et Élie leur apparurent, parlant avec lui » — Moïse, par qui la loi avait été donnée, et Élie, le grand exemple des prophètes, qui avait rappelé le peuple à la loi de l'Éternel. Ils étaient comme tels les piliers du système juif, vers qui tout vrai Israélite se tournait avec les plus profonds sentiments de révérence : l'un d'eux distingué comme le seul Juif monté au ciel, sans passer par la mort ; l'autre, de peur qu'il ne devienne un objet d'adoration après sa mort, ayant eu l'honneur particulier d'être enseveli par l'Éternel. Ces deux hommes apparaissent en présence de notre Seigneur. Ils étaient connus comme étant Moïse et Élie : il semble n'y avoir eu aucune difficulté à les reconnaître. Ainsi, dans l'état de résurrection, la distinction des personnes sera entièrement maintenue. Il n'y aura rien de tel qu'une sorte d'uniformité qui efface les particularités de chacun. Quoique les relations terrestres aient alors disparu, et qu'aucun lien terrestre particulier qui lie l'un à l'autre ne subsistera, dans le ciel, pourtant, chacun conservera sa propre individualité — avec cette immense différence, bien sûr, que tous les saints porteront l'image du céleste ; car tandis que dans le corps nous ressemblons tous actuellement à Adam tombé, nous ne sommes toutefois pas tous perdus dans une masse commune indiscernable. Nous avons chacun notre propre caractère et notre propre forme de corps. De même dans la gloire, chacun sera connu pour ce qu'il est. Moïse et Élie sont vus comme glorifiés, mais pourtant toujours comme Moïse et Élie ; et le Seigneur est transfiguré au milieu d'eux. « Et Pierre, répondant, dit à Jésus : Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, faisons ici trois tentes : une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie » — montrant qu'il savait parfaitement bien qui était qui. « Comme il parlait encore, voici, une nuée lumineuse les couvrit ; et voici une voix de la nuée, disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le » (v. 4, 5).

Ici, me semble-t-il, se trouve la profondeur de tout le passage. Pierre, voulant rendre honneur à son Maître, mais d'une façon humaine — goûtant encore dans une mesure les choses des hommes et non celles de Dieu — propose de placer son Maître sur un même pied que les chefs de la loi et des prophètes. Mais il ne doit pas

en être ainsi. Quel que puisse être l'honneur de Moïse, quelle que puisse être la charge particulière d'Élie, qui et qu'étaient-ils, en présence du Fils de Dieu ? Le Fils ne peut rien faire de Lui-même ; mais le Père aime le Fils [Jean 5, 19, 20]. Pierre voudrait Le mettre sur un même niveau avec les hommes les plus honorés ; mais le propos du Père est que tout genou se ploie devant Lui [Phil. 2, 10] — que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père [Jean 5, 23]. L'homme ne le fait jamais, voyant simplement l'homme dans le Fils, ne L'honorant pas comme il convient d'un hommage divin. La foi le fait, car elle voit Dieu dans le Fils, elle entend Dieu en Lui, et elle Le trouve aussi dans Sa relation particulièrement bénie avec le *Père*. Car si Jésus était saisi comme étant simplement Dieu, et non le Fils, ce serait une révélation incomparablement moins bénie que celle que nous avons réellement. Quant à nous, si nous avions une nature divine sans la relation bénie de fils devant le Père, nous perdrions la partie la plus douce de notre bénédiction. Et ce n'est pas seulement la divinité de Jésus qui doit être reconnue (quoique cela soit à la base de toute vérité), mais la relation éternelle du Fils avec le Père. Il n'était pas seulement Fils dans ce monde : il est très dangereux de limiter ainsi la filiation de Christ, car elle est de toute éternité. On raisonne que, parce qu'Il est appelé Fils, Il doit avoir eu un commencement dans le temps, ultérieurement au Père. De telles argumentations doivent être bannies de l'âme d'un chrétien. La doctrine de l'Écriture ne parle d'aucune priorité de temps. Il est appelé Fils en raison de l'affection et de la proximité intime de la relation. C'est le modèle de la position bénie dans laquelle la grâce nous introduit par l'union avec le Seigneur Jésus Christ. Quoiqu'en Lui, bien sûr, il y ait des hauteurs et des profondeurs ineffables qui vont bien au-delà. Mais si nous demeurons simples à cet égard, nous en recueillerons la plus profonde joie que l'on puisse trouver dans la connaissance du vrai Dieu — et cela, dans Son Fils.

Le Père interrompt alors le discours de Pierre, et répond Lui-même. La nuée lumineuse qui les couvrit, Pierre la connaissait pour être la nuée de la présence de l'Éternel ; et le Père ajoute : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Ce n'est pas : Voici votre Messie — Il l'était, bien entendu, mais Il introduit la grande révélation de Jésus dans le Nouveau Testament. Il Le révèle comme Son propre Fils bien-aimé, et Son plaisir sans réserve en Lui. « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; *écoutez-le* » — cette dernière déclaration étant aussi de toute importance. Qu'étaient désormais Moïse et Élie ? Ils sont ici entièrement laissés de côté par le Père. Je n'ai pas besoin de dire que tous ceux qui connaissent Jésus comme le Fils de Dieu, sont bien loin de mépriser Moïse et Élie. Ceux qui comprennent la grâce ont un respect pour la loi bien plus profond que l'homme qui mêle la loi et la grâce. Le seul vrai moyen d'apprécier quelque chose qui est de Dieu, est dans la compréhension de Sa grâce. Je ne me comprends pas moi-même, ni Dieu, jusqu'à ce que je connaisse Sa grâce ; et je ne peux connaître Sa grâce, sinon telle que je la vois révélée dans Son Fils. « La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » [Jean 1, 17]. Il était plein de grâce et de vérité.

« Écoutez-le » est la demande du Père. Ce n'est plus : Écoutez Moïse, ou : Écoutez Élie, mais « écoutez-**Le** ». Pouvait-il y avoir quelque chose de plus surprenant, pour un Juif ? Tout doit faire place au Fils. La dignité des autres n'est pas niée, ni la place qui leur est due amoindrie. Affirmer la gloire du soleil dans les cieux n'est en aucun cas mépriser les étoiles. Dieu a mis Moïse à sa place, et Élie dans une autre, comme Il l'a trouvé bon ; mais qu'étaient-ils comparés à Son Fils ? Combien il est clair et triste que les hommes fassent encore deux tentes — une pour Moïse (si ce n'est pour Élie), et une pour le Seigneur Jésus ! Ils parlent de Dieu comme étant le Dieu immuable : mais Celui qui a ordonné la nuit a fait le jour ; et tout aussi sûrement qu'Il a autrefois prononcé la loi, Il a maintenant envoyé l'évangile. Je vois ici la manifestation de la gloire de Dieu, montrant là une partie de Son caractère, et là une autre.

Cela ne change pas. Dieu nous donne à voir Ses différents attributs, et Sa sagesse variée, et Sa gloire infinie ; mais je dois les voir chacun dans sa propre sphère, et comprendre dans quel but Dieu a donné chacun.

Moïse et Élie étaient les deux grands points cardinaux du système juif ; mais désormais, il y en a Un qui éclipse tout ce système — Jésus, le Fils de Dieu ; et en Sa présence, même les représentants de la loi et des prophètes n'ont pas à être écoutés. Il y a une plénitude de vérité qui se manifeste dans le Fils de Dieu ; et si je veux comprendre la pensée de Dieu, pour ce qui me concerne maintenant, je dois L'écouter. C'était très difficile, pour un Juif, d'entrer dans cela, parce que sa religion était basée sur la loi. Maintenant, le bien-aimé Fils de Dieu, en qui le Père Lui-même exprime Sa parfaite satisfaction, est placé devant tous — « Écoutez-Le ».

De même que Jésus est l'objet de l'amour infini du Père, Il est aussi le moyen pour que ce même amour parvienne jusqu'à nous. Si je Le vois être le bien-aimé Fils du Père, mon âme se repose sur Lui et entre en communion avec le Père. « Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » [1 Jean 1, 3]. Qu'est-ce que la communion ? C'est avoir une joie commune dans un objet commun, que nous partageons les uns avec les autres. Nous participons à la joie du Père et du Fils. Le Père m'invite à écouter le Fils, et le Fils révèle le Père. Nous avons communion avec le Père, qui Le montre à nos cœurs comme Celui en qui Il trouve Son plaisir ; nous avons communion avec le Fils, dans la mesure où Il nous fait connaître le Père. Comment connaîtrai-je le Père ? — Comment connaître Ses sentiments ? D'une seule façon : Je regarde à Son Fils, et je vois le Père. Le Fils parle, et j'écoute Sa voix. Je sais comment Il agit ; je connais Son amour — un amour qui peut s'abaisser jusqu'au plus vil. Tel était Christ ; et maintenant, je suis assuré que tel est aussi le Père. Je sais ce qu'est Dieu le Père quand je suis le Fils et que je L'écoute. C'est le Père qu'Il révèle, non Lui-même : le Fils vint pour faire connaître ce qu'est le Père, dans un monde qui ne Le connaissait pas. Même ceux qui avaient la foi, quelles pensées avaient-ils au sujet du Père ? Nous n'avons qu'à considérer les disciples pour voir quelle maigre réponse ils donnaient au cœur du Père. Bien qu'ils soient nés de Dieu, jusqu'à ce moment-là, ils ne savaient pas que le Père se révélait Lui-même en Jésus. Philippe disait : « Montre-nous le Père, et cela nous suffit » [Jean 14, 8]. Non pas qu'il ne connaissait pas divinement Jésus comme le Messie ; mais il n'était pas entré dans la bénédiction de ce qu'Il était comme le Fils révélant le Père. Ce fut seulement après que le Saint Esprit fut descendu, après le départ du Fils pour le ciel, qu'ils prirent conscience de la grâce dans laquelle ils se trouvaient. Ainsi l'apôtre Paul dit encore : « Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi » [2 Cor. 5, 16]. Connaître Christ à la droite de Dieu — apprécier ce qu'Il est là, c'est Le connaître bien mieux que si nous avions entendu chacun de Ses discours et vu chacun de Ses miracles sur la terre. Le Saint Esprit Le fait ressortir plus pleinement à travers Sa Parole. Je ne parle pas là de combien pleinement nous entrons en pratique dans ce que le Saint Esprit enseigne, parce que cela doit dépendre, après tout, et de façon juste, de la mesure de notre spiritualité. Mais le Saint Esprit est ici pour prendre les choses de Christ et nous les montrer [Jean 16, 14] — pour faire connaître Sa gloire, et Ses souffrances, comme c'est le plaisir du Père qu'Il soit ainsi connu. Mais il y a bien des choses qu'ils ne pouvaient supporter alors. Quand le Saint Esprit serait venu, Il les conduirait dans toute la vérité [Jean 16, 13].

Tel est le but du Père. Il profite de la gloire de Jésus, manifesté comme Fils de l'homme, pour montrer qu'une gloire encore plus grande s'attache à Lui. Le royaume de Christ ne diminue en rien la gloire de Sa personne ; et c'est en relation avec Sa gloire plus profonde que l'existence de l'Église est dévoilée. Ce fut la confession de Lui comme Fils qui suscita la parole : « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée » [Matt. 16, 18]. C'est le cœur de la révélation du Nouveau Testament — c'est le Père révélant Son Fils, et l'Esprit nous permettant de recevoir ce qu'est le Fils, à la fois comme l'image du Dieu invisible [Col. 1, 15], et comme nous introduisant dans la communion avec le Père. Ce n'est pas Dieu simplement connu comme tel, mais le Père dans le Fils que le Saint Esprit a fait connaître. C'est pourquoi c'est ici, dans un évangile écrit spécialement pour les croyants juifs, que le Saint Esprit souligne particulièrement cela (comparez avec la fin de Matthieu 11).

Les disciples, confondus par ce qu'ils ont entendu, tombent sur leur face et sont saisis de peur. Il n'y avait encore aucune communion avec ces choses. Pour le moment, ils n'y entraient que très peu, bien qu'ils le firent plus tard quand cela leur fut rappelé par l'Esprit de Dieu. « Et Jésus, s'approchant, les toucha et dit : Levez-vous, et n'ayez point de peur. Et eux, levant leurs yeux, ne virent personne que Jésus seul » (v. 7, 8). La vision céleste avait disparu pour un temps : ils étaient sur la montagne, seuls avec Jésus. Quelle joie ! — si cela s'évanouit, Lui demeure !

Reportons-nous juste brièvement au récit de cette scène tel que nous le donnent les autres évangiles. Dans Marc, les mots : « en qui j'ai trouvé mon plaisir », sont omis. Le point mis en évidence, et qui n'est oublié nulle part, est qu'Il était le *Fils* — dans Marc, comme dans Matthieu (non pas seulement un serviteur, quoique réellement tel) — qui doit être écouté. Mais Matthieu ajoute : « en qui j'ai trouvé mon plaisir ». La satisfaction du Père dans le Fils est donnée comme la raison pour laquelle Il devait être écouté, comme la pleine expression de Sa pensée. En Luc, nous trouvons une autre chose : « Voici, deux hommes, qui étaient Moïse et Élie, parlaient avec lui » (Luc 9, 30). Ils sont appelés là des « hommes », d'une manière distincte — cet évangile ayant été écrit plus particulièrement en vue des hommes en général. Ces hommes « apparaissant en gloire, parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem ». C'est le sujet de leur conversation — du plus profond intérêt pour nous tous. La mort et les souffrances de Jésus sont le grand thème de ce dont les hommes dans la gloire parlent avec Jésus, le Fils de Dieu. Et Jérusalem — Jérusalem ! — serait l'endroit de Sa mort, au lieu de L'accueillir pour régner ! Mais nous trouvons ici les tristes traits de la faiblesse humaine : Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil. Ici de nouveau, nous trouvons l'affection du Père pour Son Fils. Les plus hautes gloires du judaïsme déclinent — le Fils doit être écouté. Les caractères moraux sont mis en évidence tout du long.

Mais, observons-le, Jean laisse complètement de côté la transfiguration ; parce que son œuvre propre était de s'attarder, non sur la manifestation extérieure de Christ au monde comme Fils de l'homme dans Son royaume, mais sur Sa gloire éternelle comme Fils unique de Dieu ; ou, comme il le dit lui-même : « Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père » [Jean 1, 14].

En 2 Pierre 1, 16 à 18, nous avons une allusion à cette scène. Il est dit là : « Il reçut de Dieu le Père honneur et gloire » (confirmant la remarque, que cette scène ne nous montre pas tant Sa gloire essentielle, que celle qu'Il a reçue de Dieu le Père) — « lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique » (ou la nuée, qui était le symbole extérieur bien connu de la majesté de l'Éternel), « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Pierre laisse de côté « Écoutez-le », parce que, la révélation de Jésus ayant été faite, le point qui demeure est le plaisir du Père en Jésus. Je ne prétends pas dire jusqu'où les écrivains inspirés connaissaient toute la pensée de Dieu dans une telle chose : ils écrivaient comme poussés par le Saint Esprit.

Comme les disciples descendaient de la montagne, le Seigneur leur enjoint, disant : « Ne dites à personne la vision, jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts » (v. 9). Il ne s'agissait plus de témoigner du royaume de Christ. Il était rejeté. La vision était pour les disciples, pour fortifier leur foi en Jésus. Le Seigneur s'occupait des âmes des croyants, non du monde. Il y a toujours un temps où le témoignage extérieur peut s'éteindre. Vous pouvez vous souvenir du temps où Paul sépare les disciples qui étaient à Éphèse de la foule [Act. 19, 9], et les conduisit dans ce qui les concernait plus particulièrement. Pour le moment, jusqu'à ce que l'Esprit Saint soit donné, jusqu'à ce que le Seigneur soit ressuscité d'entre les morts, et que la puissance vienne d'en haut pour faire de ces choses un nouveau point de départ, il était inutile d'en parler davantage.

Puis nous trouvons : « Ses disciples l'interrogèrent, disant : Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne premièrement ? Et lui, répondant, leur dit : En effet, Élie vient premièrement, et il rétablira toutes choses ; mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas reconnu ; mais ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu » (v. 10-12). Il montre que, pour la foi, Élie était venu. Si la nation avait reçu la parole prêchée par Jean, la mission d'Élie aurait été accomplie, selon la prophétie de Malachie ; mais la nation ayant refusé Jésus aussi bien que Son précurseur, la foi seule pouvait reconnaître le témoignage de Jean le baptiseur comme étant virtuellement celui d'Élie. Cela est en accord avec la déclaration que nous avons en Matthieu 11 : « *Si vous voulez recevoir ce que je vous dis*, celui-ci est Élie qui doit venir » ; montrant que ce n'était pas réellement et littéralement Élie, mais l'esprit et la puissance d'Élie dans la personne de Jean le baptiseur. Le Messie doit venir en gloire dans l'avenir, et Élie doit venir aussi. Mais le Messie était venu là en faiblesse et dans l'humiliation, et Son précurseur avait été mis à mort. C'était Élie qui était venu dans la personne de Jean le baptiseur souffrant, et son témoignage avait été méprisé. Les disciples sont introduits dans le secret de ces choses : « Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas reconnu ; mais ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu ; ainsi aussi le fils de l'homme va souffrir de leur part. Alors les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean le baptiseur » (v. 12, 13).

Mais au pied de cette même montagne où Jésus avait manifesté la gloire du royaume, Satan manifestait aussi sa puissance. Il n'était pas encore brisé. Le royaume était seulement une affaire de témoignage. Les disciples n'ont pas su puiser dans les ressources de Christ de quoi vaincre la puissance de l'ennemi. Un homme vient au Seigneur, s'agenouille devant Lui et dit : « Seigneur, aie pitié de mon fils, car il est lunatique et souffre cruellement, car souvent il tombe dans le feu, et souvent dans l'eau » — les épreuves les plus opposées étaient ainsi réunies. « Et je l'ai apporté à tes disciples, et ils n'ont pu le guérir. Et Jésus, répondant, dit : Ô génération incrédule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous ; jusques à quand vous supporterai-je ? Amenez-le-moi ici. Et Jésus le tança ; et le démon sortit de lui ; et le jeune garçon fut guéri dès cette heure-là » (v. 15-18). Les disciples désiraient savoir comment se faisait-il qu'ils n'avaient pas pu le chasser, et Il leur dit : « À cause de votre incrédulité ». Il est aussi triste que merveilleux que l'incrédulité soit à la racine des difficultés dans lesquelles Satan s'immisce ; car il a perdu sa puissance sur ceux qui ont la foi. Cet enfant est lunatique et très agité ; mais l'incrédulité est incapable d'utiliser la puissance de Dieu, qui aurait dû agir au commandement des disciples. « Si vous aviez de la foi comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là ». La moindre action de la foi dans l'âme est disponible jusqu'à maintenant pour les difficultés actuelles. La puissance du monde, la puissance établie de quoi que ce soit ici-bas, qui est ce que la montagne représente, disparaîtrait complètement devant la foi. « Mais cette sorte ne sort que par la prière et par le jeûne » (v. 20, 21). Il doit y avoir la dépendance envers Dieu, dans la lutte avec la puissance du mal. C'était la gloire morale de Christ et le secret de la force. *Supposer* la force, du fait de l'association avec Jésus, échoue simplement et tourne à la honte. Il faut aussi être vidé de soi et se renoncer soi-même, pour que Dieu puisse agir. Quand Jésus descend, toute la puissance de Satan est brisée et disparaît.

Puis vient une autre déclaration de Ses souffrances, mais je ne m'attarderai pas dessus maintenant, au-delà de faire remarquer que, comme en Matthieu 16, 21, nous avons Ses souffrances de la part des *Juifs* (anciens, principaux sacrificateurs et scribes), ainsi ici c'est plutôt le rejet par les Gentils : « Le fils de l'homme va être livré entre les mains des *hommes* ». Cela vient à la suite de la manifestation de Sa gloire comme Fils de l'homme, alors que l'autre suit la confession de Sa gloire encore plus profonde comme Fils de Dieu.

En conclusion, considérons la merveilleuse leçon dans la pièce de monnaie demandée pour le temple. Pierre répond là avec hâte, selon l'ardeur habituelle de son caractère. Quand le collecteur d'impôt, qui était en lien avec le temple, vint, et que la taxe usuelle fut demandée, Pierre répondit, de façon très hâtive, que bien sûr,

son Maître payerait le tribut. Sa pensée ne va pas au-delà de leur position juive. Ce n'était pas que quelque roi de la terre leur demandait là le tribut ; c'était pour le temple de l'Éternel. Et notre Seigneur anticipe ce que Pierre allait dire, quand ils vinrent à la maison, et lui dit : « Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils des tributs ou des impôts, de leurs fils ou des étrangers ? ». Pierre répond assez justement : « Des étrangers ». Alors Jésus lui dit : « Les fils en sont donc exempts ». Rien n'est plus beau que la vérité qui nous est enseignée ici : quelle que soit la gloire du royaume à venir, quelle que soit la puissance de Satan, qui disparaît à la parole de Jésus, quelle que soit la foi qui peut déplacer des montagnes, rien ne peut faire sortir le Fils de Dieu de Sa position de grâce. Il est le Roi, et Pierre un de ces « fils » qui sont libres, et à qui pourtant cette demande a été faite. « Mais, afin que nous ne les scandalisions pas », dit le Seigneur, « va-t'en à la mer, jette un hameçon, et prends le premier poisson qui montera ; et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi » (v. 27).

C'est la grande merveille en Christ, et la merveille pratique du christianisme, qu'alors même que nous avons conscience de la gloire, et devons traverser le monde comme des fils de la gloire aussi bien que des fils de Dieu, pour cette raison même, le Seigneur nous appelle à être les plus humbles et les plus débonnaires, ne prenant aucune place sur la terre — je ne veux pas dire ne revendiquant aucune place pour Christ, bien entendu. C'est notre affaire de vivre pour Christ et la vérité ; mais quand il s'agit de nous-mêmes, d'accepter d'être foulé aux pieds et considéré comme le rebut du monde. La chair et le sang sont opposés à cela ; mais c'est la puissance de l'Esprit de Dieu s'élevant au-dessus de la nature.

Le Seigneur pourvoit à tous les besoins. Il indique à Pierre comment trouver la pièce de monnaie, et dit : « Prends-la, et donne-la-leur pour moi et pour toi ». Quelle joie que Jésus nous associe avec Lui, et pourvoie à tout ! — que Jésus, qui en cela même montre qu'Il est Dieu le Créateur, avec une connaissance divine et ayant autorité sur les abîmes agités, faisant apporter par un poisson la pièce de monnaie nécessaire pour payer la taxe du temple, nous donne ainsi une place avec Lui, et s'occupe de tous nos besoins ! Rien ne peut nous montrer de manière plus merveilleuse comment, avec la conscience de la gloire, notre position devrait toujours être celle de l'abaissement et de l'humilité de Christ. Quelle bénédiction que le Fils se soit abaissé pour être serviteur, et qu'Il conduise les fils dans le même chemin de grâce !

Que le Seigneur nous accorde de savoir comment concilier ces deux choses. Nous ne pouvons le faire qu'autant que notre œil est fixé sur Christ.

Chapitre 18

Dans Matthieu 16, nous avons deux sujets en lien avec la révélation de la personne du Seigneur à Simon Pierre : l'un, l'Assemblée, entièrement nouveau, ou divulgué pour la première fois ; l'autre, le sujet familier du royaume des cieux. Nous trouverons, dans le chapitre qui est devant nous, ces deux choses de nouveau réunies — non pas confondues ou identifiées l'une avec l'autre. Nous sommes appelés à voir le royaume et l'Assemblée dans leur portée pratique. Nous avons déjà appris que le Seigneur devait bâtir l'Assemblée. « Sur ce roc » (la confession de Sa personne) « je bâtirai mon assemblée » [Matt. 16, 18]. Après cela, Il promit de donner les clés du royaume des cieux à Pierre.

Maintenant nous trouvons (en lien, je pense, avec le principe qui Le poussait à agir) la conscience de la gloire, et de l'autorité absolu sur tout ce qu'Il avait fait. Il était le Seigneur du ciel et de la terre — même si, en grâce, Il avait payé le tribut du temple ; car la grâce renonce à ses droits ; du moins, elle ne cherche pas à les revendiquer et à les exercer pour le présent. Et dans la conscience même qu'elle possède toute gloire, elle peut

s'incliner dans ce monde mauvais. Mais, alors, observez bien que l'âme ne doit jamais abandonner les droits de Dieu, seulement les siens propres. Nous devons être aussi inflexibles qu'un silex, là où il est question de Dieu. La grâce n'abandonne jamais la vraie sainteté, les droits ou la volonté de Dieu ; de fait, c'est ce qui fortifie l'âme, de les apprécier et d'y marcher. Il y a souvent une difficulté pratique que l'on ne comprend pas. Tandis que nous sommes appelés à marcher dans la grâce, c'est faire un abus de la grâce que de supposer qu'elle soit une permission pour le mal, ou pour l'indifférence à son égard, dans nos relations avec Dieu. La grâce, tandis qu'elle nous rencontre dans notre ruine, nous accorde une puissance que nous n'avions pas auparavant, parce qu'elle révèle Christ, fortifie l'âme, donne une nouvelle vie, et agit sur cette vie de manière à nous faire avancer dans l'obéissance aussi bien que dans la jouissance de Christ. Notre Seigneur montre que cela devrait tout gouverner.

Mais tout d'abord, nous avons l'esprit qui nous convient. « En cette heure-là les disciples vinrent à Jésus, disant : Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux ? ». Cela fournit à notre Seigneur l'occasion d'indiquer l'esprit qui est digne du royaume des cieux : « Jésus, ayant appelé auprès de lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et dit : En vérité, je vous dis : si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (v. 3). Là, c'est ce qui est opéré dans une âme quand elle est convertie : une nouvelle vie est donnée, à savoir Christ. De là vient qu'il y a bien plus qu'un changement. Ce serait très loin de la vérité, pour un chrétien. Bien sûr, le chrétien est un homme changé ; mais alors, le changement provient de quelque chose d'encore plus profond. Un chrétien est un homme né de nouveau, possédant désormais une vie qu'il n'avait pas auparavant. Je ne veux pas dire simplement qu'il vit d'une nouvelle manière, mais qu'une nouvelle vie lui a été donnée, qu'il ne possédait pas auparavant. C'est de cette manière qu'il devient un petit enfant. Alors, cette nouvelle vie doit être cultivée et fortifiée. Notre vie naturelle, comme homme, se développe, ou bien elle peut être freinée et entravée par diverses circonstances. Il en est de même avec la vie spirituelle.

Notre Seigneur montre ici quel est le caractère moral caractéristique qui convient au royaume des cieux ; et cela, en opposition avec les pensées juives de grandeur. Ils pensaient encore au royaume selon certaines définitions qu'en donnait l'Ancien Testament. Quand David parvint à la royauté, ceux qui le suivaient, qui avaient été fidèles avant, furent exaltés selon leur dignité précédente. Vous avez les trois grands chefs, et puis trente autres hommes forts, et ainsi de suite ; chacun d'eux ayant sa place déterminée par la manière selon laquelle il s'était conduit au jour de l'épreuve. Les disciples vinrent au Seigneur avec des pensées similaires, pleins de ce qu'ils avaient fait et souffert. Le même esprit se manifeste en de nombreuses occasions, et même au dernier souper. Ici, notre Seigneur l'utilise pour montrer que l'esprit qu'Il aime dans Ses disciples, c'est de n'être rien — d'être sans une pensée pour soi, dans un esprit d'abaissement, de dépendance et de confiance, qui ne pense pas à lui-même. C'est le sentiment naturel d'un petit enfant. Dans l'enfant spirituel, cet oubli de soi est exactement le sentiment qui convient. Le petit enfant est le témoin manifeste de la vraie grandeur dans le royaume des cieux. Cela était pleinement montré dans notre Seigneur Lui-même. La merveille était que Lui qui connaissait toutes choses, qui avait toute puissance et tout pouvoir, pouvait prendre la place d'un petit enfant ; et c'est ce qu'Il fit. Et, en effet, vous pouvez être assuré que la petitesse d'un enfant n'est en rien incompatible avec une personne profondément enseignée dans les choses de Dieu. Il ne s'agit pas d'un abaissement qui se manifeste lui-même dans des phrases ou dans des formes, mais de la réalité de la douceur qui ne se confie pas en soi, mais dans le Dieu vivant ; et cela, avec le respect envers ceux qui l'entourent, comme Dieu aime qu'il y ait. L'humilité parfaite était tout aussi bien un caractère de notre Seigneur Jésus que la conscience de Sa gloire. Les deux choses peuvent très bien aller ensemble ; et vous ne pouvez pas réaliser l'humilité chrétienne sans

qu'il y ait conscience de la gloire. Nous comporter nous-mêmes humblement, comme enfants de Dieu, est la magnifique chose que le Seigneur place ici devant nous.

« Quiconque donc s'abaissera comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux » (v. 4). Ce n'est pas simplement devenir comme un petit enfant en tant que né de Dieu, mais il y a une humiliation pratique de nous-mêmes. Et non seulement l'humiliation de nous-mêmes, mais ce que nous ressentons envers les autres : « Quiconque reçoit un seul petit enfant tel que celui-ci en mon nom, me reçoit ». Quelle que puisse être l'abaissement d'un chrétien, il devrait être considéré avec toute la gloire de Christ, ce que veut dire le fait de le recevoir au nom de Christ. C'est une personne qui ne défend pas ses droits, ni n'affirme sa propre gloire, mais qui est prête à s'incliner et à faire place à toute autre, tout en étant consciente de la gloire qui repose sur elle. Il peut y avoir tout l'opposé de cela — « quiconque est une occasion de chute pour un de ces petits qui croient en moi ». Que veut dire ceci ? Quelque chose qui est calculé pour ébranler leur confiance en Christ, pour mettre une pierre d'achoppement sur leur chemin. Il ne s'agit pas de ce qui peut être dit dans un amour fidèle pour leur âme. On peut s'en offusquer ; mais ce n'est pas de cela dont il est parlé ici. C'est ce qui tend à ébranler la confiance des petits en Dieu Lui-même. « Quiconque est une occasion de chute pour un de ces petits qui croient en moi, il serait avantageux pour lui qu'on lui eût pendu au cou une meule d'âne et qu'il eût été noyé dans les profondeurs de la mer ». Ces choses se produisent continuellement, dans le monde. C'est pourquoi, dit le Seigneur, « Malheur au monde à cause des occasions de chute ! car il est nécessaire qu'il arrive des occasions de chute ; mais malheur à cet homme par qui l'occasion de chute arrive ». Que faut-il faire ? Le Seigneur montre de deux manières le chemin pour se garder de ces pierres d'achoppement. La première, c'est que je dois commencer par moi-même. C'est le moyen le plus important pour ne pas faire broncher les autres. « Et si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et jette-les loin de toi ». Ce peut être dans le service ou la marche de quelqu'un ; mais si la main ou le pied deviennent une occasion de chute (quelque chose dont l'ennemi tire avantage contre Dieu), il faut traiter immédiatement et résolument la chose mauvaise. « Il vaut mieux pour toi d'entrer dans la vie boiteux ou estropié, que d'avoir deux mains ou deux pieds, et d'être jeté dans le feu éternel » (v. 6-8).

Le Seigneur place toujours le plein résultat du mal devant l'âme. En parlant du royaume des cieux, Il prend en compte qu'il peut y avoir en lui des personnes aussi bien fausses que vraies. C'est pourquoi Il parle d'une façon générale. Il ne se prononce pas sur eux ; car certains pouvaient être vraiment nés de Dieu, et d'autres non. Le Seigneur place solennellement devant eux que ceux qui sont ainsi indifférents à l'égard du péché ne sont pas de Dieu. Il est impossible qu'une âme soit régénérée et négligente de façon habituelle à l'égard de ce qui attriste le Saint Esprit. C'est pourquoi Il met devant eux la certitude que de tels seront jetés dans le feu éternel. Cela ne pourrait être dit de nul qui est né de Dieu. Mais comme il peut y avoir, dans le royaume des cieux, une fausse profession aussi bien qu'une vraie, le croyant doit bien faire attention à cela, afin de ne pas permettre de péché dans aucun de ses membres. « Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi d'entrer dans la vie n'ayant qu'un œil, que d'avoir deux yeux, et d'être jeté dans la géhenne du feu ». Cela peut coûter très cher, mais Dieu n'est pas un Maître dur ; aucun n'est si tendre et si aimant. Et pourtant, c'est Dieu nous donnant Sa pensée par le Seigneur Jésus, nous montrant que c'est la seule manière de traiter ce qui peut devenir une occasion de péché (comp. Éph. 5, 5-6).

La première grande source d'offense pour les autres, et qui doit être supprimée en premier lieu, est ce qui est une pierre d'achoppement pour notre propre âme. Nous devons commencer par le jugement de nous-mêmes. Mais il y a aussi le mépris de ces petits qui appartiennent à Dieu. « Prenez garde », dit notre Seigneur, « de ne pas mépriser un de ces petits ; car je vous dis que, dans les cieux, leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux.[14] Car le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu » (v.

10, 11). Parole magnifique, d'autant plus qu'elle est énoncée de façon très générale par notre Seigneur, de manière à englober littéralement un petit enfant, aussi bien que les petits qui croient en Lui. Je crois que ce chapitre a pour but de donner un encouragement touchant ces petits. L'argument que présente notre Seigneur est, non pas qu'ils étaient innocents (ce qui est la manière de parler si fréquente parmi les hommes), mais que le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. Cela suppose la tache du péché, mais que le Fils de l'homme est venu pour y répondre : de sorte que nous avons le droit d'avoir confiance dans le Seigneur, non seulement pour nos propres âmes, mais aussi pour celles des petits.

Mais notre Seigneur va plus loin. « Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis, et que l'une d'elles se soit égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf sur les montagnes, pour s'en aller chercher celle qui s'est égarée ? Et s'il arrive qu'il la trouve, — en vérité, je vous dis qu'il a plus de joie de celle-là que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. Ainsi, ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse » (v. 12-14). Sans aucun doute, nous pouvons embrasser tous ceux qui sont sauvés, sur le même principe. L'évangile de Luc nous montre (Luc 15) cette même parabole appliquée à tout pécheur. Mais ici, le Seigneur la donne en lien avec ce qui précède, à savoir, les sentiments justes pour quelqu'un qui appartient au royaume des cieux. En partant d'un petit enfant qu'Il plaça au milieu d'eux, Il poursuit la pensée du petit enfant tout au long de cette partie de Son discours. Et maintenant, Il l'achève avec la preuve, dans Sa propre mission, de l'intérêt que le Père prend dans ces petits.

Le Seigneur applique alors cela notre conduite pratique. Supposez que votre frère vous fasse du mal ; une parole mauvaise, peut-être, ou une méchante action faite contre vous — quelque chose que vous sentez profondément comme une véritable atteinte personnelle contre vous ; c'est un péché, bien sûr. Personne ne le connaît, probablement, sauf lui-même et vous. Que devez-vous faire ? Immédiatement, ce même principe est appliqué : Quand vous étiez ruiné et loin de Dieu, qu'est-ce qui a répondu à votre cas ? Dieu a-t-Il attendu jusqu'à ce que vous vous débarrassiez de votre péché ? Il a envoyé Son propre Fils pour vous chercher, pour vous sauver. « Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu »[Luc 19, 10]. Voilà le principe selon lequel vous devez agir. Vous appartenez à Dieu ; vous êtes un enfant de Dieu. Votre frère vous a fait du tort ? Allez vers lui, et cherchez à le remettre dans le droit chemin. C'est l'activité de l'amour que le Seigneur préconise à Ses disciples. Nous avons à chercher la délivrance, dans la puissance de l'amour divin, de ceux qui ont erré loin de Dieu. La chair ressent et est irritée par le mal fait contre elle-même. Mais la grâce ne se drape pas dans sa propre dignité, attendant que celui qui a fait l'offense vienne et s'humilie et reconnaisse son tort. Le Fils de l'homme est venu chercher ceux qui étaient perdus. Il dit : Je veux que vous marchiez selon le même principe, pour être des vases du même amour — pour être caractérisés par la grâce, allant après ceux qui ont péché contre Dieu. C'est une grande difficulté, à moins que l'âme ne soit rafraîchie dans l'amour de Dieu, et jouisse de ce que Dieu est pour elle. Qu'est-ce que Dieu ressent à l'égard de l'enfant qui a mal agi ? Son désir d'amour est de le remettre dans le droit chemin. Quand l'enfant est assez près pour connaître le cœur du Père, il sort pour faire la volonté du Père. Un mal peut avoir été fait à son encontre, mais il ne pense pas à cela. C'est son *frère* qui a glissé dans le mal, et le désir de son cœur est que son frère qui s'est égaré soit redressé — non pour se justifier soi-même, mais pour que son âme soit restaurée pour le Seigneur.

« Et si ton frère pèche contre toi, va, reprends-le, entre toi et lui seul » (v. 15). Il ne s'agit pas ici d'un péché connu de beaucoup, mais quelque atteinte personnelle connue seulement de vous deux. Va donc vers lui, et parle-lui de sa faute, entre toi et lui seul. « S'il t'écoute, tu as gagné ton frère ». L'amour cherche à gagner son frère. Il en est ainsi pour celui qui comprend et ressent avec Christ. Ce n'est pas celui qui a offensé, mais *ton frère*, qui est la pensée devant le cœur : « tu as gagné ton frère »[15].

« Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes, afin que par la bouche de deux ou de trois témoins toute parole soit établie ». Est-il possible qu'il résiste à un ou deux qui viennent à lui, témoins de l'amour de Christ ? Il a refusé Christ plaidé par un seul ; peut-il refuser Christ maintenant qu'Il est plaidé par davantage ? Ce peut être le cas, hélas. « Et s'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée ». L'Assemblée signifie l'assemblée de Dieu à l'endroit où tous se trouvent. « Et s'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée ; et s'il ne veut pas écouter l'assemblée non plus, qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain » (v. 17). L'assemblée est donc mise au courant de la faute du coupable. La chose a été investiguée et insistée auprès de lui. L'assemblée avertit et implore cet homme, mais il refuse d'écouter ; et la conséquence en est — « qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain ». Résultat des plus solennels ! Un homme qui est appelé un frère au verset précédent, est pour moi comme un homme des nations et un publicain, désormais. Nous ne devons pas supposer que l'homme est un ivrogne ou un voleur, mais quelqu'un qui montre la dureté de la propre volonté et un esprit de propre justification. Ce peut être le résultat de petites circonstances ; mais cet orgueil inébranlable quant à lui-même et sa propre faute est ce pour quoi il doit, selon le Seigneur, être considéré comme un homme des nations et un publicain — ne plus le reconnaître dans son état d'impénitence. Et pourtant, cela peut provenir essentiellement de la pensée de se justifier soi-même. Dans le cas d'un péché manifeste ou d'une méchanceté, le devoir de l'assemblée est clair : la personne est mise dehors. Mais dans un tel cas, il n'y a pas de raison pour que un aille, puis un ou deux de plus. Mais le Seigneur montre ici comment la fin de cette atteinte personnelle peut être que l'assemblée doive finalement en entendre parler — et cela peut déboucher sur quelque chose de supplémentaire.

« En vérité, je vous dis : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ». Ce n'est pas une simple question d'accord, mais de ce qui est fait au nom du Seigneur (voir 1 Cor. 5, 4). « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux ; car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». Que ce soit pour la discipline ou pour adresser des requêtes à Dieu, le Seigneur pose ce grand principe, que là où deux ou trois sont assemblés en Son nom, Il se trouve au milieu d'eux. Rien ne peut être plus doux ou plus encourageant. Et je suis persuadé que le Seigneur avait en vue la ruine actuelle de l'Église, où il peut n'y en avoir que si peu réunis correctement, assemblés en obéissance à la Parole de Dieu, et l'exécutant selon la volonté du Seigneur Jésus Christ.

Mais quelqu'un pourrait demander : Y a-t-il quelqu'un sur ce terrain ? Je peux seulement dire que les chrétiens qui s'appuient sur les Écritures, reconnaissant la présence fidèle de l'Esprit dans l'Assemblée sur la terre, se donnent beaucoup de mal pour une illusion, s'ils n'y sont pas. Ils sont complètement fous en agissant comme ils le font, à moins d'être sûrs que cela est selon la pensée de Dieu. Devriez-vous avoir davantage de doutes sur la manière dont les chrétiens doivent se réunir pour l'adoration ou l'édification mutuelle, que pour toute autre direction dans la Parole de Dieu ? Si nous ne sommes pas retenus par des règles humaines, si la Parole de Dieu seule est suivie, il y a une entière liberté pour exécuter ses directives. Mais tout en parlant ainsi avec confiance, ne devrions-nous pas, d'un autre côté, prendre une position très humble ? Quand des membres du corps de Christ sont dispersés ici et là, seule l'humiliation nous convient ; non seulement à cause du chemin des autres, mais du nôtre. Car qu'avons-nous été pour Christ et pour l'Assemblée ? Il serait très mauvais de nous appeler nous-mêmes l'Assemblée ; mais si nous n'étions que deux ou trois à nous réunir au nom de Christ, nous aurions la même sanction et la présence de Christ, que si nous avions les douze apôtres avec nous. Si, par incrédulité et faiblesse, l'Église dans son ensemble a été brisée et dispersée, et si, dans toute cette confusion, il n'y en avait que deux ou trois qui aient la foi pour agir selon la volonté du Seigneur, pour

eux, la parole demeurerait vraie : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». C'est la présence de Christ et Lui obéir qui donne la sanction à leurs actes. Si l'Église est tombée en ruine, l'affaire de ceux qui ressentent cela est de se séparer du mal connu — « Cessez de mal faire ; apprenez à bien faire » [És. 1, 16, 17]. Nous avons toujours à revenir aux principes du commencement, quand les choses se perdent. C'est l'obligation d'un homme chrétien.

Pierre demande alors à notre Seigneur : « Combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? » (v. 21). Nous avons eu l'instruction sur comment nous devons agir en cas d'atteinte personnelle. Mais Pierre soulève une autre question. En supposant que mon frère pèche contre moi encore et encore, combien de fois dois-je lui pardonner ? La réponse est : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois ». Dans le royaume des cieux — non pas sous la loi, mais sous la règle d'un Christ rejeté — le pardon est illimité. Quelle merveille — la plus profonde sainteté révélée dans le christianisme est en même temps ce qui a le sentiment d'amour le plus profond, et sors avec vers les autres ! Ainsi, nous trouvons ici : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois », ce qui était pour Pierre l'idée de la grâce la plus étendue, « mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois ». Notre Seigneur insiste sur le fait qu'il n'y a en réalité pas de limite au pardon. Il doit toujours se trouver dans le cœur du chrétien.

« C'est pourquoi le royaume des cieux a été fait semblable à un roi qui voulut compter avec ses esclaves » (v. 23). Et alors, deux esclaves sont placés devant nous. Le roi pardonne à l'un d'eux qui avait été très coupable (qui lui devait dix mille talents — en pratique, une dette qui ne pourrait jamais être payée par un esclave). Sur sa requête, le roi lui pardonne. L'esclave sort alors et rencontre un qui était esclave avec lui et qui lui devait cent deniers — une petite somme, de fait, en comparaison de ce qui venait juste de lui être pardonné. Pourtant, il saisit son compagnon d'esclavage à la gorge, disant : « Paye-moi ce que tu me dois ». Et le roi, entendant cela, convoque le coupable devant lui. Qu'est-ce qui nous est enseigné par cela ? C'est une similitude du royaume des cieux, et qui se rapporte à un état de choses établi ici-bas par la volonté de Dieu. Alors que nous pouvons — et devons — nous appliquer ce principe, il est enseigné bien plus que cela[16]. Pris comme ensemble, l'esclave qui doit les dix mille talents représente les Juifs, particulièrement favorisés de Dieu, et qui avaient pourtant contracté une énorme dette, qu'ils ne pourraient jamais payer. Quand ils eurent complété cette dette par la mort de leur Messie, un message de pardon leur fut envoyé — « Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés » [Act. 3, 19]. C'est tout ce qu'ils avaient à faire, et leurs péchés seraient effacés : Dieu enverrait de nouveau le Messie, et introduirait les temps de rafraîchissement. Le Saint Esprit, répondant à la prière de notre Seigneur sur la croix, utilise Pierre pour leur dire : « Frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi… Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés », tout comme le Seigneur avait dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » [Luc 23, 34]. Ainsi, l'esclave avait entendu la voix du pardon qui lui était adressée, sans pourtant vraiment la saisir. Il sort et jette en prison un compagnon d'esclavage pour une très petite dette. C'est la manière selon laquelle les Juifs ont agi envers les Gentils. Et ainsi, toute la dette que Dieu leur avait pardonnée leur devint attachée. Le maître dit à l'esclave : « Méchant esclave, je t'ai remis toute cette dette, parce que tu m'en as supplié ; n'aurais-tu pas dû aussi avoir pitié de celui qui est esclave avec toi, comme moi aussi j'ai eu pitié de toi ? Et son seigneur, étant en colère, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qui lui était dû » (v. 32-34).

Je ne doute pas que vous puissiez appliquer cela à un individu qui a entendu l'évangile, et qui n'agit pas en accord avec lui. Le principe en est vrai aujourd'hui de tout simple professant de l'évangile de nos jours, qui agit comme un homme du monde. Mais en le considérant sur un plan plus large, vous devez introduire les voies de Dieu avec les Juifs. Le jour vient où le Seigneur dira que Jérusalem a reçu de Sa main le double pour tous ses

péchés [És. 40, 2]. Il leur appliquera le sang de Christ, qui peut peser bien davantage que les dix mille talents. Mais la génération incrédule d'Israël est jetée en prison, et ne sortira jamais ; le résidu, lui, sortira, par la grâce de Dieu ; et le Seigneur fera du résidu une nation forte.

En attendant, pour nous, le grand principe du pardon est ce dont nous avons à nous souvenir. Nous avons particulièrement à le rappeler à nos âmes dans le cas de quelque chose qui est contre nous. Que nous puissions immédiatement regarder fermement à ce que notre Dieu et Père a fait pour nous ! Si nous pouvons, en présence d'une telle grâce, être durs pour quelque chose insignifiante contre nous, considérons comment le Seigneur juge ici.

Que le Seigneur nous accorde que Ses paroles ne soient pas vaines pour nous, afin que nous puissions chercher à nous souvenir de la grâce surabondante qui a abondé en faveur de notre âme, et à ce que Dieu attend de nous !

Chapitre 19

Nous avons eu l'annonce du royaume des cieux, puis de l'Assemblée. Nous les avons vus comme distincts, quoique reliés, en Matthieu 16 ; puis, en Matthieu 18, les voies pratiques qui leur conviennent. Il était aussi nécessaire de faire ressortir la relation entre le royaume des cieux et l'ordre de Dieu dans l'état naturel. Les relations que Dieu a établies dans l'état naturel sont entièrement à part de la nouvelle création, et se poursuivent quand une âme entre dans la nouvelle création. Le croyant est encore un homme ici-bas, bien que comme chrétien, il soit appelé, non pas à agir sur des principes humains, mais à faire la volonté de Dieu. Il était donc de la plus haute importance de savoir si les choses nouvelles affectaient la reconnaissance de ce qui avait été déjà établi dans l'état naturel. Par conséquent, ce chapitre révèle dans une grande mesure les relations mutuelles entre ce qui est de la grâce et ce qui est de l'état naturel. J'utilise, bien entendu, le terme « état naturel », non pas dans le sens de « la chair », qui exprime le principe et l'exercice de la volonté propre, mais de ce que Dieu avait ordonné dans ce monde avant que le péché y entre, et qui a survécu à la ruine. Ce n'est que l'homme qui comprend la grâce, qui peut entrer et reconnaître pleinement l'ordre naturel extérieur dans le monde. La grâce ne conduit jamais quelqu'un à manquer de respect à ce que Dieu a introduit, peu importe ce que c'est. Prenez par exemple la loi ; quelle profonde erreur de supposer que l'évangile affaiblit ou annule la loi de Dieu ! Au contraire, comme l'apôtre Paul l'enseigne en Romains 3, par la foi, « nous établissons la loi ». Si je suis sur un terrain légal, il y a de la terreur, de l'anxiété, des ténèbres ; la crainte de rencontrer Dieu comme un juge : la loi maintient toutes ces pensées aussi longtemps que je suis là, et de façon très juste. C'est pourquoi c'est seulement celui qui sait qu'il est sauvé par grâce, élevé au-dessus de la région où la loi applique ses coups mortels, qui peut la considérer avec gravité, quoique en paix, et reconnaître sa puissance, parce qu'il est en Christ, au-dessus de toute condamnation. Un croyant peut le faire, justement parce qu'il n'est pas sous la loi ; car « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction » [Gal. 3, 10]. S'il était sous la loi, même quant à sa marche et à sa communion, et non pas dans sa position devant Dieu, il doit être misérable ; et d'autant plus, en proportion qu'il est honnête vis-à-vis de la loi. La tentative d'être heureux sous la loi est une lutte des plus douloureuses, avec le danger aussi de nous tromper nous-mêmes et les autres. La grâce délivre l'âme de tout cela, la plaçant sur un nouveau terrain. Mais le croyant peut regarder avec délices et voir la sagesse et la sainteté de Dieu qui brillent dans chacune de ses dispositions et dans tout Son gouvernement moral. La loi, en effet, est un témoignage à ce que Dieu interdit ou désire, mais n'est pas la révélation de ce qu'Il est. Cela, vous ne pouvez le trouver en dehors de Christ. Cependant, la loi pose la norme

de ce que Dieu exige de l'homme. Elle montre Son intolérance du mal, et le jugement nécessaire de ceux qui le pratiquent. Mais nous serions impuissants et désespérément misérables, si c'était là tout ; et c'est seulement quand l'âme s'est saisie de la grâce de Dieu, qu'elle peut prendre plaisir à Ses voies.

Ce chapitre étudie donc les relations de l'état naturel à la lumière du royaume. La première de ces relations, et la plus fondamentale, est celle du mariage. « Les pharisiens vinrent à lui, l'éprouvant et lui disant : Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour quelque cause que ce soit ? » (v. 3). Vous avez là la conduite de ceux qui sont sur un terrain légal. Il n'y a en réalité aucun respect pour Dieu, ni aucune véritable considération pour Sa loi. Le Seigneur justifie immédiatement l'institution et la sainteté du mariage d'après l'Écriture : « N'avez-vous pas lu que celui qui les a faits, dès le commencement les a faits mâle et femelle ? » (v. 4). C'est-à-dire qu'Il montre que ce n'est pas une simple question de ce qui a été introduit par la loi, mais Il remonte aux sources. Dieu l'avait établi au commencement ; et, loin de dissoudre le lien comme le font les hommes, Il en a fait un couple unique, et donc étant seulement l'un pour l'autre. Toutes les autres relations étaient moindres, en comparaison de ce lien le plus étroit — qui est même une union. « C'est pourquoi, l'homme laissera son père et sa mère et sera uni à sa femme ; et les deux seront *une seule chair* ». Après la relation du mariage, on trouve le lien entre un enfant et ses parents. Il est impossible d'exagérer l'importance du mariage, comme institution naturelle. Qui voudrait parler d'un enfant quittant son père et sa mère pour quelque cause que ce soit ? Les pharisiens même n'auraient pas pensé à une telle chose. « Ce donc que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ». Leur réponse était prête : « Pourquoi donc Moïse a-t-il commandé de donner une lettre de divorce, et de la répudier ? » (v. 7). Il n'y avait en réalité pas de tel *commandement* : un divorce était seulement permis.

Notre Seigneur souligne parfaitement la différence. Moïse *a souffert* certaines choses qui n'étaient pas selon l'intention typique originelle de Dieu. Il ne faut pas s'en étonner, car la loi n'a rien amené à la perfection [Héb. 7, 19]. Elle était bonne en elle-même, mais elle ne pouvait *communiquer* la bonté. La loi pouvait être parfaite dans son objet propre, mais elle ne rendait rien parfait, et ce n'était pas non plus l'intention de Dieu qu'elle le fasse. Mais plus que cela : il y avait certaines concessions contenues dans la loi qui n'exprimaient pas du tout la pensée divine ; car Dieu avait affaire, en elle, avec un peuple selon la chair. La loi ne considère pas un homme comme né de Dieu ; mais le christianisme le fait. Les hommes de foi, pendant l'économie de la loi, étaient bien entendu nés de Dieu. Mais la loi elle-même ne trace pas de ligne entre les régénérés et les irrégénérés ; elle s'adresse à tout Israël, et non aux croyants seulement ; c'est pourquoi elle a souffert certaines choses, à cause de la dureté de leurs cœurs. De sorte que notre Seigneur, tout en montrant une certaine considération pour la condition d'Israël dans la chair, justifiait en même temps la loi de Dieu contre les déductions corrompues de ces pharisiens égoïstes. « Au commencement il n'en était pas ainsi. Et je vous dis que quiconque répudiera sa femme, non pour cause de fornication, et en épousera une autre, commet adultère ; et celui qui épouse une femme répudiée, commet adultère » (v. 8, 9). Notre Seigneur ajoute ici ce qui ne se trouvait pas dans la loi, et manifeste la pensée complète de Dieu touchant cette relation. Il n'y a qu'un seul cas pour lequel elle puisse être justement dissoute ; ou plutôt, le mariage doit être moralement dissous, afin qu'il y soit mis un terme de fait. Dans un cas de fornication, le lien a complètement disparu devant Dieu ; et le divorce proclame simplement devant les hommes ce qui a déjà eu lieu sous le regard de Dieu. Tout est rendu parfaitement clair. La justice de la loi est établie aussi loin que possible, mais elle s'arrête avant la perfection, en admettant dans certains cas un mal moindre pour en éviter un plus grand. Notre Seigneur fournit la vérité nécessaire — revenant jusqu'au commencement même, et aussi jusqu'à la fin.

C'est ainsi que Christ, la vraie lumière, introduit, seul et comme toujours, la parfaite pensée divine, suppléant à toutes les déficiences, et amenant tout à la perfection. C'est le but, le travail et l'effet de la grâce.

Toutefois, « Ses disciples lui disent : Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il ne convient pas de se marier » (v. 10). Hélas ! quel égoïsme du cœur, même chez les disciples. C'était tellement une habitude alors de renvoyer sa femme pour un petit désagrément, etc., qu'ils étaient choqués d'entendre le Seigneur insister sur l'indissolubilité du lien du mariage.

Mais, dit le Seigneur, « tous ne reçoivent pas cette parole, mais ceux à qui il est donné ; car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le ventre de leur mère ; et il y a des eunuques qui ont été faits eunuques par les hommes ; et il y a des eunuques qui se sont faits eux-mêmes eunuques pour le royaume des cieux. Que celui qui peut le recevoir, le reçoive » (v. 11, 12). Là, je comprends que, tout en maintenant l'institution du mariage selon la nature, le Seigneur montre qu'il y a une puissance de Dieu qui peut élever au-dessus. L'apôtre Paul agissait dans l'esprit de ce verset, quand il nous donne son propre jugement comme quelqu'un qui « a reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle » (1 Cor. 7, 25). Sans aucun doute, il était appelé à une œuvre remarquable, qui aurait rendu très difficile l'attention due aux relations familiales. Ses activités l'ont conduit partout. Partout où il y avait des assemblées dont prendre soin, partout où des âmes criaient : Passe et aide-nous [Act. 16, 9] — et bien au-delà des appels des saints ou des hommes, le Saint Esprit plaçant cela sur son cœur dévoué. Avec une femme ou une famille dont il fallait prendre soin, l'œuvre du Seigneur n'aurait pas pu être si complètement faite. De là le jugement sage et plein de grâce de l'apôtre, donné non pas comme un commandement, mais laissé à l'estimation de l'esprit spirituel. La dernière des trois classes, dans le verset, est exprimée de façon figurée : elle signifie simplement vivre non marié pour la gloire de Dieu. Mais remarquez que c'est un don, non pas une loi, encore moins une caste. Seuls ceux « à qui cela est donné » le reçoivent. C'est indiqué comme un privilège. Alors que l'apôtre insiste sur l'honorabilité du mariage, il est le dernier à porter la moindre atteinte à un tel lien ; mais il connaissait aussi un amour plus élevé et qui absorbait entièrement, une entrée, dans une certaine mesure, dans les affections de Christ pour l'Assemblée. Encore une fois, ce n'est pas une obligation imposée, mais un appel spécial et un don de grâce dans lequel il se réjouissait de glorifier son Maître. L'appréciation de l'amour de Christ pour l'Assemblée l'avait formé selon son propre modèle. Observez ici que c'est : « se sont faits eux-mêmes eunuques pour le royaume des cieux » — cet ordre de choses qui dépend de Christ maintenant dans le ciel. Et c'est pourquoi, forts de la grâce qui brille en Lui à la droite de Dieu, ceux à qui cela est donné marchent au-dessus des liens naturels de la vie — sans les mépriser, mais en les honorant, tout en s'abandonnant eux-mêmes à cette bonne part qui ne leur sera pas ôtée.

Et maintenant, des enfants Lui sont apportés — de petits enfants, enclins à être méprisés. Qu'y a-t-il, dans ce monde, de plus impuissant et dépendant qu'un bébé ? « Alors on lui apporta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât » (v. 13). Les disciples pensaient que c'était un désagrément ou une liberté, et « les reprenaient. Et Jésus dit : Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car à de tels est le royaume des cieux. Et leur ayant imposé les mains, il partit de là » (v. 13-15). Toutes les demandes de l'amour étaient ainsi complètement satisfaites, même lorsque le désir semblait être hors de saison. Car pourquoi le Seigneur du ciel et de la terre s'occuperait-Il d'imposer les mains à ces petits ? Mais l'amour n'est pas limité par la raison humaine, et les pensées indignes des disciples furent mises de côté, eux qui pensaient ces petits enfants indignes de Son attention. Ah ! combien peu ils Le connaissaient, quoiqu'ayant été si longtemps avec Lui. N'était-il pas digne de Lui de bénir ainsi le moindre à l'estimation de l'homme ? Quelle importante leçon pour notre âme nous avons là ! Il n'est pas nécessaire qu'il s'agisse de quelqu'un qui nous soit lié ; ce peut être l'enfant d'un autre. Faisons-nous appel au Seigneur pour lui ? Quel est Son sentiment ? Il est grand, Il est puissant ; mais Il ne méprise personne.

Devant Sa gloire, il n'y a guère de différence entre un monde et un ver. Le monde n'est qu'un simple fantoche, si Dieu le mesure par Lui-même. Mais alors, le plus faible peut être l'objet de Son amour et de Ses

soins les plus grands. Oh, avec quel intérêt notre Seigneur regardait à ces petits enfants ! Ils sont les objets de l'amour du Père, pour lesquels Il a donné Son Fils, et c'est pour les sauver que le Fils est venu. Chacun avait une âme ; et quelle était sa valeur ? Devait-il être un vase de la grâce dans ce monde, et de gloire dans le brillant jour éternel ? Les disciples n'entraient pas dans ces pensées ; et combien peu nos propres âmes y entrent. Jésus ne bénissait pas seulement les petits enfants, mais reprenait les disciples, qui avaient donné une fausse image de Lui ; et Il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car à de tels est le royaume des cieux ». Parole cinglante pour l'orgueil. Les disciples étaient-ils « de tels » en ce moment, ou du moins dans cet acte ?

Et maintenant, un jeune homme « vint et lui dit : Maître, quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle ? ». Il était de toute évidence un caractère naturel aimable ; un caractère qui combinait en sa personne toutes les qualités qui étaient estimables ; quelqu'un qui avait non seulement ce que tous les hommes estiment produire de la joie dans ce monde, mais apparemment sincère en désirant connaître et faire la volonté de Dieu. Et, de plus, il était attiré par Jésus et venait à Lui. Dans un autre évangile, nous lisons que « Jésus l'aima » [Marc 10, 21] ; non pas parce qu'il crut en Jésus et Le suivit ; car hélas, nous savons qu'il ne le fit pas. Mais il y a plusieurs formes d'amour divin, outre celui qui nous embrasse comme des prodigues de retour. Quoique nous ayons un amour particulier pour les enfants de Dieu, et que dans les choses de Dieu, nous ne devrions apprécier que ce qui est du Saint Esprit, il ne s'ensuit pas que nous ne devons pas admirer un bel esprit ou un caractère naturellement beau. Si nous ne le faisons pas, cela prouve seulement que nous ne comprenons pas la pensée de Dieu telle qu'elle est manifestée ici en Jésus. Même quant à la création, dois-je considérer froidement, ou même pas du tout, les rivières ou les montagnes, la mer, le ciel, les vallées, les forêts, les arbres, les fleurs, que Dieu a faits ? C'est une complète erreur qui rend spirituellement aveugle à Ses œuvres extérieures. Mais dois-je m'attacher à ces contemplations ? Devons-nous voyager partout dans le but de visiter tout ce que le monde compte de choses dignes d'être vues ? Si, dans mon chemin de service pour Christ, une grande et belle perspective passe devant moi, je ne pense pas que Celui dont c'est l'œuvre de Ses mains m'appelle à y fermer mes yeux ou mon esprit. Le Seigneur Lui-même prêtait attention aux lis des champs, plus splendides que Salomon dans toute sa gloire. L'homme admire ce qui lui permet d'encourager son amour-propre et son ambition dans ce monde. C'est simplement la chair. Mais quant à ce qui est beau, moralement ou dans la nature, la grâce, au lieu de le mépriser, apprécie tout ce qui est bon dans sa propre sphère, et rend hommage au Dieu qui a ainsi manifesté Sa sagesse et Sa puissance. La grâce ne méprise ni ce qui est dans la création, ni ce qui est dans l'homme. Le Seigneur « aima » ce jeune homme, alors qu'il n'y avait certainement pas encore de foi en lui. Il s'en alla de Jésus tout triste. Mais quel croyant fit jamais cela, depuis le commencement du monde ? Sa tristesse provenait de ce qu'il n'était pas prêt pour le chemin de la foi. Jésus désirait qu'il Le suive, mais non pas comme un homme riche. Il aurait aimé faire « quelque grande chose » [2 Rois 5, 13] ; mais le Seigneur a mis à nu le moi dans son cœur. Il savait que (en dépit de tout ce qui, naturellement et même selon la loi, était beau en lui) il y avait au fond l'estime de soi — la chair faisant tourner tous ces privilèges mêmes en un motif pour ne pas suivre Jésus. Mais il devait suivre Jésus comme n'étant rien. « Bon Maître », dit-il, « quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle ? ». Il n'avait pas appris la première leçon que connaît un chrétien, qu'apprend un pécheur convaincu — qu'il est perdu. Le jeune homme montrait qu'il n'avait jamais ressenti sa propre ruine. Il supposait qu'il était capable de faire le bien ; mais le pécheur est comme le lépreux en Lévitique 13, qui ne pouvait apporter une offrande à Dieu, mais demeurait seulement au-dehors en criant : « Impur, impur ». Le jeune homme n'avait pas le sentiment du péché. Il regardait la vie éternelle comme le résultat du bien fait par l'homme. Il avait accompli la loi ; et, pour autant qu'il le sache, il ne l'avait jamais violée.

Notre Seigneur lui dit : « Pourquoi m'interroges-tu touchant ce qui est bon ? Un seul est bon. Mais si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements ». Il peut le prendre sur ce terrain. Cet homme n'avait pas l'idée que Celui à qui il parlait était Dieu Lui-même. Il venait seulement à Lui comme à un homme bon. Sur ce pied, le Seigneur ne permet pas que Lui-même soit appelé bon. Dieu seul l'est. Le Seigneur, pour commencer, a affaire avec lui simplement sur son propre terrain. « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. Il lui dit : Lesquels ? Et Jésus dit : Tu ne tueras point ; tu ne commettras point adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère ; et, tu aimeras ton prochain comme toi-même » (v. 17-19). Le Seigneur cite les commandements qui se rapportent aux devoirs humains — la seconde table de la loi, comme on l'a appelée. « Toutes ces choses », dit le jeune homme, je les ai gardées dès ma jeunesse : que me manque-t-il encore ? Mais le Seigneur dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne aux pauvres ; et tu auras un trésor dans le ciel ; et viens, suis-moi ». Et que se passe-t-il alors ? « Et le jeune homme, ayant entendu cette parole, s'en alla tout triste, car il avait de grands biens ». Il aimait ses biens davantage qu'il n'aimait Jésus. Cela donna à notre Seigneur l'occasion de dévoiler une autre vérité, et une très surprenante pour un Juif, qui regardait les richesses comme un signe de la bénédiction de Dieu. C'est dans un esprit similaire que les amis de Job agissaient aussi, quoiqu'ils fussent des Gentils ; car en vérité, c'est le jugement de la justice selon la chair. Ils pensaient que Dieu devait être contre Job parce qu'il avait reçu ces épreuves inouïes. Le Seigneur manifeste, en vue du royaume des cieux, la vérité solennelle que les privilèges de la chair sont des entraves positives à l'Esprit.

« Et Jésus dit à ses disciples : En vérité, je vous dis qu'un riche entrera difficilement » (c'est-à-dire, avec difficulté, non pas qu'il ne le peut pas, mais « difficilement ») « dans le royaume des cieux ». De façon emphatique, Il répète : « Et je vous le dis encore : Il est plus facile qu'un chameau entre par un trou d'aiguille » (ce qui est au-delà du naturel, bien sûr) « qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu. Et les disciples, l'ayant entendu, s'étonnèrent fort, disant : Qui donc peut être sauvé ? ». Le Seigneur répond à leur objection : « Jésus, les regardant, leur dit : Pour les hommes, cela est impossible ; mais pour Dieu, toutes choses sont possibles » (v. 24-26). Si l'homme devait faire quoi que ce soit pour entrer dans le royaume, les richesses ne seraient qu'un obstacle. Et il en est ainsi de toute autre chose estimée désirable. Quoi que je puisse avoir, et en quoi je me confie, que ce soit des voies morales, une position, ou quoi que ce soit d'autre — ce ne sont que des entraves, pour ce qui concerne le royaume, et le rend impossible pour l'homme. Mais avec Dieu (et nous pouvons Le bénir pour cela), toutes choses sont possibles, peu importe la difficulté. C'est pourquoi Dieu choisit, dans Sa grâce, d'appeler des gens de toutes sortes et de toutes conditions. Nous lisons qu'il est parlé de quelqu'un appelé en provenance de la cour d'Hérode [Act. 13, 1] ; nous entendons parler de saints dans la maison de César [Phil. 4, 22]. Une grande foule de sacrificateurs crurent ; ainsi aussi Barnabas le Lévite, avec ses maisons et ses biens ; et, par-dessus tous, Saul de Tarse, élevé aux pieds de Gamaliel. Toutes ces difficultés offraient seulement à Dieu l'occasion de surmonter tous les obstacles par Sa propre puissance et Sa propre grâce.

Quand Pierre entendit combien il est difficile pour un riche d'être sauvé, il pensa qu'il était temps pour lui de parler de ce qu'ils avaient abandonné pour l'amour du Seigneur, et de savoir ce qu'ils obtiendraient en retour. « Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi ; que nous adviendra-t-il donc ? ». Combien tout cela est douloureusement naturel ! « Jésus leur dit : En vérité, je vous dis que vous qui m'avez suivi, — dans la régénération, quand le fils de l'homme se sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël ; et quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle » (v. 28, 29). Il n'y a rien que le croyant fasse ou souffre, qui ne soit remis en mémoire dans le royaume. Quoique ce soit là une chose bénie, c'est aussi une pensée très solennelle. Notre marche maintenant,

quoiqu'elle n'ait rien à faire avec la rémission de nos péchés, est pourtant de toute importance comme témoignage à Christ, et influera de façon très décisive sur notre place future dans le royaume. Nous ne devons pas utiliser la doctrine de la grâce pour nier celle des récompenses ; mais même ainsi, Christ est le seul motif pour le saint. Nous recevrons selon les choses faites dans le corps, selon ce que nous avons fait, que ce soit bien ou mal [2 Cor. 5, 10], comme le Seigneur le montre ici clairement. Les douze avaient suivi le Seigneur rejeté, même si Sa propre grâce leur en avait accordé la puissance. Ce n'étaient pas eux qui L'avaient choisi, mais Lui qui les avait choisis [Jean 15, 16]. Ils sont maintenant encouragés par l'assurance qu'au temps béni de la régénération, quand le Seigneur opérera un grand changement dans ce monde (car comme Il régénère un pécheur, ainsi, en quelque sorte, Il régénérera le monde), leur travail et leurs souffrances pour Son nom ne seront pas oubliés de Sa part.

Souvenez-vous que ce dont il est parlé ici ne se rapporte pas au ciel : il y a une œuvre encore meilleure dans le ciel, que de juger les douze tribus d'Israël. Pourtant, c'est une destinée glorieuse qui est réservée aux douze apôtres durant le règne de Christ sur la terre. Une gloire semblable est prévue pour les autres saints de Dieu, comme nous le lisons en 1 Corinthiens 6, 2 : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? ». Là, c'est utilisé pour montrer l'incongruité d'un saint recherchant le jugement du monde dans une affaire entre lui et un autre ; car la part du chrétien et sa bénédiction sont entièrement à part du monde, et il doit être fidèle à ce pour quoi Christ l'a appelé.

Quant à toutes les relations naturelles et aux privilèges de cette vie, s'ils sont perdus pour l'amour de Son nom, ceux qui les perdent en recevront cent fois autant, et hériteront de la vie éternelle. L'évangile de Jean parle de la vie éternelle comme d'une chose que nous possédons actuellement ; les autres en parlent comme étant à venir. Nous l'avons en effet demeurant maintenant en nous ; nous entrerons alors dans sa propre demeure, et en posséderons la plénitude en gloire dans l'avenir. « Mais plusieurs qui sont les premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers ». Quelle indication pour Pierre — et pour nous tous ! Une revendication de propre justice est un piège tout préparé, qui se refermera bientôt. L'abandon de tout, s'il est apprécié, a perdu toute sa valeur. Ainsi, beaucoup de ceux qui commencent à courir bien, se détournent de la grâce vers la loi ; et Pierre lui-même fut repris par le dernier (mais le premier) des apôtres, comme nous le savons par l'épître aux Galates.

Que le Seigneur fasse que Sa grâce fortifie nos cœurs ; et si nous avons souffert la perte de quelques choses, ou de toutes, que nous puissions *encore* les considérer comme des ordures, afin que nous gagnions Christ [Phil. 3, 8] !

Chapitre 20

Le chapitre précédent s'est terminé avec la doctrine importante que dans le royaume, le Seigneur se souviendra de toutes les souffrances et de tout le service fait ici-bas pour l'amour de Son nom. Mais il est évident que, quoi que ce soit une vérité incontestable de l'Écriture, à laquelle il est fait référence dans les épîtres de Paul, et ailleurs dans le Nouveau Testament, c'est une vérité dont le cœur serait prêt à abuser pour sa propre justice ; et quelqu'un, oubliant que tout est par grâce, pourrait être disposé à en faire une revendication envers Dieu en raison de quoi que ce soit qu'Il lui ait permis de faire. C'est pourquoi une parabole est ajoutée, avec un principe complètement différent, dans laquelle la pensée proéminente est la souveraineté de Dieu, dans le but exprès, je pense, de préserver de tels effets. Car Dieu n'est pas injuste pour oublier notre œuvre et le travail d'amour que nous avons montrés pour Son nom [Héb. 6, 10] : mais il y a pour nous un danger

en cela. Il ne s'ensuit pas que, parce que Dieu n'oubliera pas ce que les siens ont fait pour Lui, ils ont à le chérir pour eux-mêmes. Nous n'avons qu'une seule chose sur laquelle fonder nos âmes : c'est Christ Lui-même ; comme le disait l'apôtre : « Je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière et tendant avec effort vers celles qui sont devant » [Phil. 3, 14] — non pas oubliant le mal que nous avons fait : même dans la gloire, ce sera l'inverse de cela. Quand il ne restera aucun vestige d'humiliation, nous aurons un sentiment plus vif que jamais de nos nombreux manquements ; mais non pas comme produisant un sentiment de doute, ou de crainte, ou de chagrin. De telles pensées seraient contraires à la présence de Dieu. C'est une bonne chose, pour le croyant, tout en tenant ferme sa propre bénédiction, de penser à ce qu'il est — de s'humilier chaque jour sous le regard de Dieu ; de se souvenir toujours que la véritable humiliation est sur le fondement de ce que nous sommes enfants de Dieu. Quelqu'un qui a obtenu quelque office de la reine, et la respecte comme il se doit, penserait à elle, non à lui-même. Combien davantage quand nous sommes dans la présence de Dieu ! Cela devrait remplir nos âmes de joie, dans l'adoration du Seigneur. Ce qui est appréciable pour le saint, ce qui est des plus agréable à Dieu, n'est pas la manifestation constante de nous-mêmes, d'une manière ou d'une autre, quelque juste qu'elle puisse être, dans un certain sens, dans notre cabinet. Mais la louange de Dieu pour ce qu'Il est — par-dessus tout, dans la connaissance de Son Fils et de Son œuvre — est le grand but de toutes les opérations de Dieu envers Ses enfants. La conscience de notre néant montre réellement l'humilité la plus profonde et la plus réelle. Là où il y a habituellement négligence et manque de dépendance, avec leurs tristes résultats, il n'y aura pas de préparation de cœur pour l'adoration. La pensée convenable en lien avec la table du Seigneur est que je viens y rencontrer Christ, Le louer ensemble avec Ses saints ; et cela — le sentiment d'être dans Sa présence — contrôle nos esprits.

Afin de nous garder dans le sentiment de la grâce, l'Esprit de Dieu revient, dans ce chapitre, à la souveraineté de Dieu, l'opposé de la propre justice qui se trouve même dans le cœur d'un disciple. Pierre disait : « Nous avons tout quitté et nous t'avons suivi » [19, 27], et le Seigneur lui assure que cela ne serait pas oublié ; mais Il ajoute immédiatement la parabole du maître de maison. Nous trouvons là, non pas le principe de la récompense, ou de la juste reconnaissance du service accompli par les siens, mais les propres droits de Dieu, Sa propre souveraineté. C'est pourquoi, ici, il n'y a pas de différences — personne ne vient particulièrement en mémoire parce qu'il a gagné des âmes à Christ ou a tout abandonné pour Christ. Le principe est que, tandis que Dieu reconnaîtra infailliblement tout service et toute perte faits pour l'amour de Christ, cependant, Il maintient Son propre droit à agir selon Sa volonté. Quelque pauvre âme peut être amenée à la connaissance de Christ le jour de sa mort. Dieu revendique Son propre droit à lui donner ce qu'il Lui plaît, à donner à ceux qui n'ont rien fait du tout — selon que nous pourrions le penser — juste ce qui est bon à Ses propres yeux. C'est un principe très différent de ce que nous avons eu dans le chapitre précédent, et excessivement contraire à la pensée de l'homme. « Le royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui sortit dès le point du jour afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Et étant tombé d'accord avec les ouvriers pour un denier par jour, il les envoya dans sa vigne » (v. 1, 2).

L'application habituelle de cette parabole au salut de l'âme est une erreur. Car celui-ci est ce pour quoi Christ a travaillé, souffert et vécu, indépendamment de l'homme. Le pauvre pécheur n'a qu'à s'abandonner lui-même pour être sauvé par Christ. Lorsqu'il est amené à en avoir fini avec lui-même, reconnaissant qu'il ne mérite rien d'autre que l'enfer, quelle douceur que Dieu présente devant une telle âme que Jésus Christ (et c'est une parole certaine) est venu dans le monde pour sauver les pécheurs [1 Tim. 1, 15] ! Quand on se contente de n'être sauvé comme rien d'autre qu'un pécheur, et par rien d'autre que Christ, là et alors seulement se trouve le vrai repos qu'Il donne. Là où l'on pense apporter sa contribution, il n'y aura qu'incertitude, doutes et difficultés. Christ seul est notre salut. L'homme qui est sauvé n'y contribue en rien, sinon par ses péchés. Mais

dans cette parabole, la question n'est pas celle-ci ; c'est le travail de chaque serviteur, comme le Seigneur se plaît à appeler à travailler dans Sa vigne. S'il Lui plaît, Il mettra chacun sur un même pied. Il récompensera le travail qui est accompli, mais Il donnera selon qu'Il le veut.

« Et étant tombé d'accord avec les ouvriers pour un denier par jour, il les envoya dans sa vigne. Et sortant vers la troisième heure, il en vit d'autres qui étaient sur la place du marché à ne rien faire ; et il dit à ceux-ci : Allez, vous aussi, dans la vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste ; et ils s'en allèrent » (v. 2-4). Ce n'est pas ici la grâce dans le sens du salut. « Je vous donnerai ce qui sera juste ». C'est Dieu qui juge ce qui est convenable. « Sortant encore vers la sixième heure et vers la neuvième heure, il fit de même ». Et, aussi singulier que cela puisse paraître, « sortant vers la onzième heure ». De quel cœur cela nous parle ! Quelle bonté infinie ! que Dieu, qui reconnaît tout service et toute souffrance faits pour Lui, garde pourtant intacte pour Lui la prérogative de sortir au dernier moment pour amener des âmes et les occuper de ce qui pourrait sembler être un petit service ! Mais Il peut donner la grâce de bien faire cette petite chose. « Sortant vers la onzième heure… il leur dit : Allez, vous aussi, dans la vigne, et vous recevrez ce qui sera juste. Et le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers, et paye-leur leur salaire, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers » (v. 6-8). « En commençant depuis les derniers ». Il est toujours parlé des derniers en premier, dans cette parabole. Ainsi, il est dit à l'intendant de commencer par les derniers jusqu'aux premiers. Et de nouveau, quand le maître de la vigne doit parler lui-même, c'est la même chose : « les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers ». C'est la souveraineté de la grâce en donnant comme il Lui plaît ; non pas seulement en sauvant, mais en récompensant au temps de la gloire ; car c'est ce dont il est parlé ici.

Bien sûr, les derniers reçoivent leur salaire avec reconnaissance. Mais quand les premiers entendent cela, ils commencent à penser en eux-mêmes avoir droit à plus — eux qui ont porté le faix du jour et la chaleur. Mais le maître leur rappelle que tout était une chose établie avant qu'ils commencent leur travail. Dans leur égoïsme, ils oubliaient et les conditions et la justice de celui avec qui ils avaient affaire. Si, par la libéralité de son cœur, il lui plaisait de donner au dernier la même chose qu'au premier, qu'est-ce que cela leur faisait ? Dieu maintient Ses propres droits. Il est de la plus grande importance, pour nos âmes, que nous nous en tenions aux droits de Dieu en toutes choses. Des gens pourront argumenter pour savoir s'il est juste pour Dieu de choisir cette personne-ci ou celle-là. Mais sur le terrain de la justice, tous sont perdus, et pour toujours. Maintenant, si Dieu se plaît à user de Sa grâce selon Sa sagesse, et pour Sa gloire, envers ces pauvres perdus, qui le Lui disputera ? « Qui es-tu, ô homme, qui contestes contre Dieu ? » [Rom. 9, 20]. Dieu a le droit d'agir selon ce qui est dans Son cœur ; et « le juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste ? » [Gen. 18, 25]. A-t-Il le droit d'agir de par Lui-même ? Il ne peut agir envers l'homme sur le terrain de la justice. Il n'y a aucune base sur laquelle Il puisse agir ainsi ; c'est entièrement une question de Son bon plaisir. Et nous devons nous souvenir qu'il n'y a pas un homme qui soit perdu et qui ne rejette la miséricorde de Dieu, qui la méprise, ou qui l'utilise à ses propres fins égoïstes dans ce monde. L'homme qui est sauvé est le seul qui a un véritable sentiment du péché, qui s'abandonne lui-même comme perdu, et qui se rejette sur la miséricorde de Dieu en Christ pour sauver un pécheur perdu.

À celui qui se plaint, le maître de la maison répond : « Mon ami, je ne te fais pas tort : n'es-tu pas tombé d'accord avec moi pour un denier ? Prends ce qui est à toi et va-t'en. Mais je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est mien ? Ton œil est-il méchant, parce que moi, je suis bon ? » (v. 13-15). C'est là qu'est révélé tout le secret. L'homme, oui, un disciple professant, un ouvrier dans Sa vigne, peut contester parce qu'il pense lui-même avoir droit à plus qu'un autre qui, à son avis,

a peu fait en comparaison de lui-même. La question d'être un enfant de Dieu n'intervient pas, dans cette parabole ; et, quant au service, on peut être un véritable serviteur ou un simple mercenaire.

Je voudrais juste demander : Pourquoi, dans le chapitre précédent, il y avait : « Plusieurs qui sont les premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers », et ici : « Les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers » ? En parlant des récompenses, selon le travail accompli, le manquement de l'homme est évoqué ; car en effet, la faiblesse se montre rapidement — « Les premiers seront les derniers ». Mais dans cette nouvelle parabole, c'est la souveraineté de Dieu, qui ne fait jamais défaut ; en conséquence, ici, « les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers ». « Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle » [2 Tim. 4, 10]. Voilà un premier, dirions-nous, qui est devenu un dernier — un travailleur pour le Seigneur, qui n'avait pas abandonné le christianisme, mais s'était lassé du chemin de service incessant pour Christ. Si, au lieu de l'honneur maintenant, les milliers de ceux qui sont engagés dans le service de Christ ne devaient recevoir que le mépris et la persécution, leurs rangs en seraient fortement clairsemés. Mais celui qui cherche intelligemment à servir fidèlement le Seigneur dans ce monde doit s'attendre à la honte et la souffrance. Démas peut bien avoir été un croyant ; mais l'épreuve et le blâme, l'amour de ses aises et d'autres choses, tout cela pesa fortement sur son esprit, et il abandonna le service du Seigneur. « Tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ » [Phil. 2, 21] est un principe similaire.

Et maintenant, le Seigneur monte à Jérusalem, et Il prépare Ses disciples à de plus grandes difficultés encore. « Voici, nous montons à Jérusalem, et le fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes, et ils le condamneront à mort ; et ils le livreront aux nations pour s'en moquer, et le fouetter, et le crucifier ; et le troisième jour il ressuscitera » (v. 18, 19). Même après cela, tant le cœur de l'homme est égoïste, la mère des fils de Zébédée vient à Lui avec ses fils, qui faisaient partie des apôtres ; et, Lui rendant hommage, elle désire obtenir quelque chose de Lui. « Et il lui dit : Que veux-tu ? Elle lui dit : Ordonne que mes deux fils que voici, s'asseyent, l'un à ta droite et l'un à ta gauche, dans ton royaume » (v. 21). L'humiliation de Christ est si parfaite, Son abandon de soi est tel (Lui, le seul qui avait une parfaite connaissance de tout, et le droit à tout par Sa gloire personnelle), qu'Il dit : Je n'ai pas de place à donner dans mon royaume — ce n'est pas à moi de donner, sauf si mon Père le désire. Mais j'ai quelque chose à vous donner maintenant : c'est de *souffrir*. Oui, souffrir pour et avec Lui est ce que Christ donne à Ses serviteurs maintenant — un privilège élevé. Quand l'apôtre Paul fut converti, il demanda : « Que veux-tu que je *fasse* ? » [Act. 22, 10]. Le Seigneur lui dit quelles grandes choses il devrait souffrir pour Son nom. Le plus grand honneur que nous puissions avoir ici-bas est de souffrir avec et pour Christ. C'est ce que fait savoir notre Seigneur à la mère des fils de Zébédée. « Jésus, répondant, dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que moi, je vais boire ? Ils lui disent : Nous le pouvons » (v. 22). Il s'est chargé de deux sortes de souffrances : la coupe, qui est une souffrance intérieure ; et le baptême, qui exprime ce en quoi nous sommes immergés extérieurement. Les deux incluent toutes les espèces d'épreuve, intérieure et extérieure. Il ne parle pas ici de la croix comme expiation, car il ne peut y avoir aucune participation en cela. Mais ce peut être la croix en réjection, quoique pas en expiation. Ce peut être partager ce que Christ a souffert de la part de l'homme, mais non pas ce qu'Il a souffert de la part de Dieu. Quand Il souffrait pour le péché sur la croix, la relation était abolie, alors qu'Il s'inclinait en grâce infinie dans la place du jugement. Il était fait péché. Il réalisait ce que c'est que d'être abandonné de Dieu, se rendant responsable des péchés des hommes. C'est pourquoi Il disait, dans ce moment terrible sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? [Matt. 27, 46] Nous ne pouvons avoir aucune part en cela. Dieu a abandonné Jésus afin qu'Il ne nous abandonne pas. Dieu n'abandonne jamais un chrétien ni ne se cache de lui.

Quand le Seigneur dit : « Pouvez-vous boire la coupe que moi, je vais boire, et être baptisés du baptême dont je suis baptisé ? Ils lui disent : Nous le pouvons ». Ils ne savaient pas ce qu'ils disaient, pas plus que ce qu'ils demandaient. Car, quand notre Seigneur était seulement en danger de mort, nous voyons que tous L'abandonnèrent et s'enfuirent [26, 56]. Quant à l'un d'eux, s'il s'est aventuré jusque dans la salle du jugement, c'était seulement, pour ainsi dire, sous le couvert du souverain sacrificateur ; c'est-à-dire, au prétexte d'être connu de lui. Quand Pierre suivit sur son propre terrain, ce fut seulement pour montrer sa complète faiblesse. En présence d'une coupe telle que celle-ci, et d'un tel baptême, le Seigneur dit : « Vous *boirez* bien ma coupe, et vous serez baptisés du baptême dont moi je suis baptisé » (non pas vous en êtes *capables*) ; « mais de s'asseoir à ma droite et à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé par mon Père » (v. 23). Je ferai seulement remarquer que les mots « cela sera donné à ceux » (version anglaise), insérés sans garantie, gâchent grandement le sens. Il est bien meilleur sans eux. Il Lui appartenait de le donner seulement à ceux à qui le Père le destinait. Christ est l'administrateur des récompenses du royaume. De même qu'Il était le Serviteur dans les souffrances, Il dispensera aussi les récompenses et les gloires du royaume.

« Et les dix, l'ayant entendu, furent indignés à l'égard des deux frères » (v. 24). Sans aucun doute, cela semblait une chose très juste de rabaisser ces deux frères qui étaient si pleins d'eux-mêmes. Mais pourquoi étaient-*ils* ainsi indignés ? Leur orgueil était blessé ; eux aussi étaient pleins d'eux-mêmes. Christ n'était pas rempli d'indignation — c'était une tristesse, pour Lui ; mais eux étaient animés d'un vif ressentiment contre les deux frères. Nous avons à y prendre garde. Souvent, quand nous cherchons à abaisser ceux qui cherchent à s'exalter eux-mêmes, il y a aussi du moi de notre côté. Supposez que l'un de nous soit tombé dans le péché. Il y a souvent bien de forts sentiments à ce sujet : mais est-ce la meilleure manière de montrer notre sentiment du péché ? Ceux qui le ressentent le plus selon Dieu, le sentent aussi le plus profondément pour ceux qui ont glissé loin de Lui. « Quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » [Gal. 6, 1].

« Et Jésus, les ayant appelés auprès de lui, dit : Vous savez que les chefs des nations dominent sur elles, et que les grands usent d'autorité sur elles » (v. 25). Il met Son doigt sur cet amour même de la grandeur en eux. Ils le condamnaient bruyamment en Jacques et en Jean ; mais leurs sentiments trahissaient la même chose dans leur propre cœur. « Il n'en sera pas ainsi parmi vous », dit le Seigneur, « mais quiconque voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur ; et quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave ». Il y a une différence entre les deux termes. Le mot traduit par « serviteur » signifie quelqu'un qui sert. Mais au verset 27, c'est un homme lié, ou esclave. Voulez-vous vraiment être grand selon les principes de mon royaume ? Descendez aussi bas que possible. Voulez-vous être le plus grand ? Abaissez-vous jusqu'à être le plus bas de tous. Celui qui a le moins de lui-même est le plus grand aux yeux du Seigneur. Car « le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs » (v. 28). Il a pris la place la plus basse de tous, et Il a donné Sa vie en rançon pour plusieurs. Que Son nom en soit béni à jamais !

Les derniers versets appartiennent proprement au chapitre suivant, qui est l'approche de Jérusalem par notre Seigneur en suivant le chemin depuis Jéricho. Et il est nécessaire de considérer ces deux chapitres ensemble, pour avoir la relation correcte entre tout ce qui nous est donné ici. Mais je ne peux terminer cette partie du sujet sans attirer encore une fois l'attention sur les principes du royaume de Dieu tels qu'ils nous sont montrés par Christ Lui-même. Quel appel à un service de propre renoncement ! Quelle joie de penser que tout ce qui est actuellement une épreuve, sera trouvé être une joie dans ce royaume ! Il y en a certains qui pensent

avoir peu d'opportunités de servir le Seigneur — qui sont privés de ce que leur cœur désire. Souvenons-nous que Celui qui connaît toutes choses a le droit de donner comme il Lui plaît aux siens et de la part des siens. Il fera ce qui est le mieux selon Son cœur. Notre propre affaire, maintenant, est de penser à Celui qui vint, non pour être servi, mais pour servir, et pour donner Sa vie en rançon pour plusieurs. C'est là notre appel et notre besoin principaux — être des serviteurs de Christ en nous servant les uns les autres.

Dans la transfiguration, nous avons une image du royaume à venir ; Christ, la tête et le centre, avec des représentants de ses aspects céleste et terrestre ; d'un côté, Moïse et Élie glorifiés ; et de l'autre, les trois disciples dans leur corps naturel. C'était un tournant dans l'histoire de la course de notre Seigneur, sur lequel Jean passe, mais qui est pleinement donné dans les trois autres évangiles. La croix, à cause du péché, est le fondement de toute la gloire. Il ne peut rien y avoir de stable ou de saint sans elle. C'est le seul canal par lequel coulent toutes nos bénédictions ; et la mort de Christ, nous le savons par Luc, était le thème sur la sainte montagne. Mais Jean ne nous donne rien de cette scène ; parce qu'il est occupé de Christ comme le Fils. En Jean, nous n'avons pas le côté humain, mais la déité du Seigneur Jésus : Sa réjection par Israël, et en conséquence le rejet d'Israël par Dieu, sont supposés dès le début de cet évangile : comme nous le lisons, « Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » [Jean 1, 11]. Or la transfiguration ne manifeste pas la déité de Christ, mais Sa gloire comme Fils de l'homme exalté, reconnu en même temps comme Fils de Dieu. C'était un exemple de la gloire du Seigneur dans Son royaume à venir ; avec des types de certains ressuscités et célestes, et d'autres dans leur état naturel ou terrestre. Mais Jean ne nous montre pas le royaume, mais la maison du Père. Le monde peut, dans une certaine mesure, voir la gloire, comme préfigurée sur la montagne, mais ce n'est pas là notre meilleure part. Tandis que nous attendons « cette bienheureuse espérance » [Tite 2, 13] et l'apparition de la gloire, notre espérance est d'être avec Christ dans les plusieurs demeures de la maison du Père — une espérance qui est bien au-delà de toute bénédiction du royaume. Cela ne sera jamais non plus montré. Les secrets de l'amour et de la communion de Christ avec l'Assemblée n'ont pas à être manifestés devant le monde. Sans aucun doute, la gloire et la position de puissance que l'Assemblée possèdera dans le royaume à venir seront manifestées ; car elles forment certains des principaux caractères dans le règne millénial. Ainsi, la montagne de la transfiguration tient une place importante dans les trois évangiles synoptiques, comme montrant Christ dans Sa qualité de Messie, de Serviteur et de Fils de l'homme. Comme tel, Il sera manifesté selon le modèle vu sur la montagne, et de ce fait, les trois évangélistes, qui présentent Christ sous ces trois aspects, nous rapportent la transfiguration. La pensée de la réception actuelle par les Juifs, comme nous l'avons vu, a été entièrement abandonnée, et la nouvelle chose qui arrive commence à être annoncée. Christ doit souffrir et mourir.

La fin de notre chapitre, depuis Matthieu 20, 30, est une préface à Matthieu 21, où nous avons la dernière présentation formelle du Roi — non pas avec la pensée d'être reçu ; mais pour parachever l'iniquité de l'homme et l'accomplissement des conseils de Dieu, Il se présente Lui-même comme tel. Le Seigneur est en chemin pour Jérusalem, et deux aveugles crient à Lui : Aie pitié de nous, Seigneur, Fils de David ! S'ils ne savaient rien de la crise imminente, ils étaient néanmoins complètement dans l'esprit de la scène. Le Saint Esprit agissait sur eux afin qu'ils rendent témoignage à Jésus, qui était maintenant pour la dernière fois présenté publiquement comme l'héritier du trône. Quel tableau ! Ceux qui voyaient, dans la dureté aveugle de leur cœur, rejetaient leur propre Messie, quoiqu'Il soit reconnu des *Gentils* comme le Roi des Juifs mis au monde ; et les pauvres aveugles, par la foi, pouvaient hautement Le confesser comme le vrai Roi. Peut-être que leur désir principal, et même leur seul désir, était d'être guéri de leur cécité. Soit ; mais Dieu, en tout cas, donna à leur foi l'objet approprié et la confession juste par rapport à ce moment, car c'est Lui qui dirigeait toute la scène. Quelle que fut la pensée des deux aveugles en criant au Seigneur, le dessein de Dieu était qu'il y ait un témoignage

approprié rendu à Son Roi, le « Fils de David ». Un Juif pouvait bien comprendre tout ce qui était impliqué par ce titre. Quelle condamnation des pharisiens et des scribes qui avaient rejeté Christ ! Le point de vue le plus élevé n'est pas toujours le plus approprié. Les circonstances varient. Ainsi, la confession de Christ comme « Fils de David » était plus convenable ici que s'ils avaient dit : « Fils de Dieu ». Nous n'avons qu'à peser les différents titres, pour voir qu'en Le saluant selon Sa gloire juive, ils disaient ce qui était à l'unisson avec ce que Dieu faisait alors.

Laissez-moi poser avec révérence cette question : Pourquoi la résurrection de Lazare devait-elle être omise dans les trois premiers évangiles ? L'homme, si ces récits avaient été son œuvre, ne l'aurait sûrement pas omise. Il aurait pensé qu'elle était bien trop importante pour être laissée sans considération. L'omission d'un miracle si extraordinaire en Matthieu, Marc et Luc indique clairement que c'est l'Esprit de Dieu qui agissait souverainement et qui écrit par chacun d'eux dans un but particulier. S'il en est ainsi, ce que les hommes appellent des incohérences et des imperfections, sont en réalité des perfections dans la Parole de Dieu. Cela faisait partie du propos de Dieu d'omettre le miracle dans certains évangiles, car Il présente seulement les faits qui conviennent à Son propos dans chacun d'eux. Le miracle de la résurrection de Lazare ne nous montre pas Christ comme le Messie, ou le Serviteur, ou le Fils de l'homme, mais comme le Fils de Dieu, qui donne la vie et ressuscite les morts — un grand point de doctrine en Jean 5 — c'est pourquoi il est donné seulement dans l'évangile selon Jean. Il y eut *d'autres* miracles de résurrection d'un mort dans les autres évangiles ; mais la vérité de la filiation et de la gloire actuelle de Jésus en communion avec le Père n'est pas ce qui est le plus en vue, dans ces autres résurrections. Ce n'est donc pas comme *Fils de Dieu* qu'Il est vu en eux. Prenez, par exemple, la résurrection du fils de la veuve de Naïn. Quelles sont les circonstances mises là en exergue ? Il était le fils unique de sa mère, et elle était veuve. Luc, ou plutôt l'Esprit, prend soin de noter cela ; car c'est ce qui donne son sens à cette touchante histoire. « Il le donna à sa mère » [Luc 7, 15]. C'est la sympathie humaine du Seigneur, le Seigneur comme le Fils de *l'homme*, qui est ici l'objet. En vérité, Il devait avoir été Fils de Dieu, sinon Il n'aurait pas ainsi pu ressusciter le mort. Si la divinité et la relation avec le Père de Celui qui avait été fait chair, avait été la seule vérité à manifester, les circonstances associées n'auraient pas eu besoin d'être racontées ; l'évangile de Jean aurait bien suffi, comme il le fait, pour présenter de manière éminente le Seigneur Jésus comme le Fils.

Tout cela manifeste la perfection de la Parole de Dieu. Quand l'esprit Lui est soumis, il voit cela, et Lui enseigne ceux qui se soumettent et se confient en Lui. Un aveugle est guéri en Jean 9 (non pas ceux près de Jéricho, qui font appel à Jésus), mais, comme Jésus passait, *Il* vit un homme aveugle dès sa naissance. Rejeté par les hommes, Jésus allait chercher des objets à qui Il pourrait accorder Sa bénédiction ; le Fils qui, non recherché, voyait le profond besoin et agissait en conséquent. C'était une opportunité pour faire les œuvres de Dieu. Il n'attend rien, va vers l'homme, et l'œuvre est faite, quoique ce soit le jour du sabbat. Comment le Fils de Dieu pouvait-Il se reposer en présence du péché et de la misère, quoi que puisse en penser l'orgueil religieux ? Le Seigneur ne le laisse pas jusqu'à ce qu'il puisse Le reconnaître comme « le Fils de Dieu », et adorer. De plus, pouvons-nous dire, Jean ne mentionne jamais un miracle simplement pour la manifestation de la puissance, mais pour attester la gloire divine de Christ. Dans Matthieu, c'est le Messie rejeté. Ici (au chap. 20), étant méprisé par la nation, Dieu Lui fait rendre témoignage comme Fils de David par deux aveugles ; ce qui, quand Il sera reconnu ainsi par la nation, amènera la restauration d'Israël avec une puissance triomphante.

L'endroit (près de Jéricho) était maudit. Mais si Jésus est venu comme le Messie, bien que les Juifs Le rejettent, Il montre qu'Il est l'Éternel — non pas seulement le Messie sous la loi, mais l'Éternel *au-dessus* d'elle ; et ainsi, Il les bénit même à Jéricho, et ils Le suivirent. C'était la position qu'Israël aurait dû prendre : ils auraient dû connaître leur Roi. Les deux aveugles étaient des témoins pour Lui, et contre eux. Il y avait un témoignage

suffisant — « par la bouche de deux témoins », etc. Marc et Luc, dont l'objet n'était pas de manifester un témoignage valide selon la loi, en mentionnent seulement un.

Chapitre 21

Jésus vient à la montagne des Oliviers. Les Juifs savaient bien ce qui avait été prophétisé concernant cette montagne ; ils auraient dû entrer dans l'esprit de ce que faisait le Seigneur.

L'envoi pour l'ânon montre le Seigneur comme l'Éternel, qui avait un droit parfait sur tout. « Le Seigneur (l'Éternel) en a besoin »[17]. Quoi de plus profond que Sa connaissance des circonstances à venir encore en gestation ? Combien est évident Son contrôle sur l'esprit et les sentiments du propriétaire ! Doux comme Il l'était, assis sur un âne, le Roi de Sion selon le prophète, Il était de fait aussi sûrement l'Éternel que le Messie venant en Son nom — Son « en a besoin » étant aussi étonnant que la gloire de Sa personne.

Le Seigneur poursuit Sa route vers Jérusalem. Et la foule crie : « Hosanna au Fils de David ! ». Ils appliquent le psaume 118 au Messie, et ils avaient raison. Ils pouvaient bien être très peu intelligents, et quelques-uns peut-être peuvent s'être plus tard joints à ce cri terrifiant : « Que son sang soit sur nous »[27, 25] ; mais ici, le Seigneur conduit la scène. Il vient à la ville ; mais Il est *inconnu* : les siens ne Le connaissent pas. Ils demandent : « Qui est celui-ci ? ». La foule a si peu de connaissance, qu'elle répond : « Celui-ci est Jésus, le prophète, qui est de Nazareth de Galilée ». Mais bien qu'ils ne voient que Jésus de Galilée, pourtant, Lui se montre comme Roi, et prend une position d'autorité et de puissance. Il entre dans le temple, et renverse les tables des changeurs, etc. On peut certainement considérer cela comme un incident miraculeux ; car il était étonnant que Celui qu'ils connaissaient seulement comme un prophète de Nazareth puisse entrer si hardiment dans leur temple, et chasser tous ceux qui le profanaient. Mais ils ne se tournent pas vers Lui. La puissance du Dieu du temple était là, et ils fuient ; leurs consciences, sans aucun doute, font écho aux paroles du Seigneur, qu'ils avaient fait de Sa maison une caverne de voleurs. Mais ici nous voyons, non seulement le témoignage de la foule à la royauté de Jésus, mais la réponse qui y est donnée, pour ainsi dire, dans l'acte de Jésus. Comme s'Il avait dit : « Vous me saluez comme Roi, et je vais démontrer que je le suis ». En accord avec cela, Il règne, en quelque sorte, en justice, et purifie le temple souillé. Dans quel état les Juifs n'étaient-ils pas tombés ! « Ma maison… une maison de prière… mais vous en avez fait une caverne de voleurs » !

Il y a eu deux purifications — une avant le ministère public de notre Seigneur, et l'autre à sa fin. Jean rapporte la première ; Matthieu la dernière.

Dans notre évangile, c'est un acte de puissance messianique, par lequel Il purifie Sa propre maison ou, du moins, agit pour Dieu comme Son Roi. En Jean, c'est plutôt du zèle pour l'honneur bafoué de la maison de Son Père — « Ne faites pas de la maison de *mon Père* une maison de trafic ». Une raison collatérale, pour laquelle Jean nous parle de la première purification au début de son évangile, est qu'il suppose dès le début le rejet d'Israël. C'est pourquoi leur rejet par Christ, manifesté dans cet acte, était la conséquence inévitable de leur réjection de Lui : et c'est le point duquel part Jean quand il commence à parler des voies du Seigneur avant Son ministère.

Mais ici, les aveugles et les boiteux viennent à Lui pour être guéris. « Il guérit leurs infirmités, et il pardonne leurs iniquités »[Ps. 103, 3]. Ces deux classes de personnes étaient haïes de l'âme de David — l'effet sur David de la moquerie (2 Sam. 5, 6-8). Quel contraste béni dans le Fils de David ! Il chasse les religieux égoïstes du temple, et y reçoit les pauvres, les aveugles et les boiteux, et les guérit — parfaite justice et parfaite grâce.

D'un côté, il y a les voix des enfants criant « Hosanna », etc. — la louange qui Lui est attribuée comme Roi, Fils de David ; d'un autre côté, il y a le Seigneur *agissant* comme Roi, et faisant ce que les Juifs savaient bien avoir été prophétisé de leur Roi. Il était là le Roi confessé ; certes pas par les principaux sacrificateurs et les scribes, qui en prennent ombrage, Le rejetant délibérément et sciemment — « Nous ne voulons *pas* que celui-ci règne sur nous » [Luc 19, 14]. C'est pourquoi, naturellement, ils cherchent à fermer la bouche des enfants, et demandent à Jésus de les reprendre : « Entends-tu ce que ceux-ci disent ? ». Mais le Seigneur sanctionne leurs louanges : « N'avez-vous jamais lu : Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tètent, tu as établi ta louange » (v. 16). La puissance de l'Éternel était là, et il y avait une bouche pour la reconnaître, quoique seulement par les petits enfants et ceux qui tètent. Ainsi « il les laissa » — acte significatif et solennel. Ils Le rejetaient, et Il les abandonne, tournant le dos à la cité bien-aimée.

En revenant à Jérusalem le jour suivant, le Seigneur a faim, et recherche du fruit sur le figuier, mais n'en trouve aucun. Il prononce alors sur lui une malédiction, et à l'heure même il sèche. La sentence sur le figuier était une malédiction emblématique sur le peuple — Israël était le figuier. Le Seigneur n'y trouva rien que des feuilles, et la parole est que désormais, aucun fruit n'en sortirait plus à jamais. La nation avait manqué de produire du fruit pour Dieu, quand ils avaient tous les moyens et les opportunités pour Le glorifier et Le servir ; et maintenant, tous leurs avantages sont ôtés, et l'ancienne lignée est abandonnée — un arbre mort.

Marc dit que ce n'était pas encore la saison des figues. Beaucoup ont été rendus perplexes par cela, comme si le Seigneur cherchait des figues à un moment où il ne pouvait y en avoir. La signification est que le moment de *récolter* les figues n'était pas venu — ce n'était pas encore la saison des figues. Il aurait dû y avoir une manifestation de fruit, mais il n'y avait que des feuilles — seulement une profession extérieure. Il était complètement stérile. Les disciples s'étonnèrent ; mais le Seigneur leur dit de plus : « Si vous disiez à cette montagne (symbolisant la place d'Israël parmi les nations, comme exalté au milieu d'elles) : Jette-toi dans la mer », etc. C'est ce qui a eu lieu. Non seulement il n'y a pas eu de fruit produit pour Dieu, mais Israël, en tant que nation, a été jeté dans la mer — comme perdu dans la masse des peuples — foulé et oppressé sous le pied des Gentils.

Les principaux sacrificateurs et les anciens d'Israël viennent maintenant attaquer le Seigneur ; ils Lui demandent : « Par quelle autorité fais-tu ces choses ? » — chasser les changeurs des alentours du temple — « et *qui* t'a donné cette autorité ? ». Elle n'était en effet pas donnée par *eux* ; et leurs yeux étaient fermés quant à Sa gloire. Notre Seigneur répond en demandant quelles étaient *leurs* pensées sur le baptême de Jean. Il ne fait appel ni aux miracles, ni à la prophétie, mais à la conscience. Combien avait été évident l'accomplissement des anciens oracles dans Sa personne, dans Sa vie et dans Son ministère ! Combien le témoignage des signes et des prodiges opérés par Lui avait été complet ! Pourtant, *leur* question prouvait combien tout cela avait été vain, tout comme *Sa* question prouvait soit leur malhonnêteté, soit leur aveuglement. Dans tous les cas, qui étaient-*ils* pour juger ? Ils pensaient bien peu qu'en cherchant à éprouver le Seigneur de gloire, ils ne faisaient en réalité que dévoiler leur propre distance et leur aliénation de Dieu. De fait, il en est toujours ainsi. Notre jugement, ou notre refus de juger, sur ce qui concerne Christ, est une jauge infaillible de notre propre condition. Dans ce cas (v. 23-27), l'absence de conscience était manifeste — nulle part aussi fatale que chez les guides religieux. « Ils raisonnaient en eux-mêmes, disant : Si nous disons : Du ciel, il nous dira : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru ? Et si nous disons : Des hommes, nous craignons la foule, car tous tiennent Jean pour un prophète ». Dieu n'était pas dans leurs pensées ; et ainsi, tout était faux et erroné. Et si Dieu n'est pas l'objet, le moi est l'idole. Ces principaux sacrificateurs n'étaient au fond que des esclaves du peuple sur la foi, ou la superstition, duquel ils dominaient. « Nous craignons la foule » ; ceci du moins était vrai. « Et, répondant, ils dirent à Jésus : Nous ne savons ». À quel misérable subterfuge sont-ils conduits — guides aveugles de leur

propre aveu ! À de tels, le Seigneur refuse de rendre compte de Son autorité. Encore et encore, ils avaient vu les œuvres de Sa puissance en grâce, et leur question fournissait la preuve qu'une réponse était inutile. Ils ne voulaient pas voir, même s'ils le pouvaient.

Mais notre Seigneur fait davantage. Dans la parabole des deux fils, Il convainc ces chefs religieux d'être plus loin de Dieu que les classes les plus méprisées dans le pays. « En vérité, je vous dis que les publicains et les prostituées vous devancent dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru », etc. (v. 32). Des formes décentes d'un hommage des lèvres — « J'y vais, seigneur ; et il n'y alla pas » — telle était la religion de ceux qui étaient le plus haut placés dans l'estimation du monde d'alors. L'hypocrisie s'y trouvait, pour cacher la propre volonté et l'orgueil avec le manteau de la religiosité, qui les rend plus obstinés que ceux qui déshonoraient les convenances de la société en faisant des émeutes ou autres activités peu recommandables. *Ceux-là* étaient plus accessibles aux vibrants appels de Jean que ces pharisiens. Sourds à l'appel de la justice, ils étaient également endurcis contre les opérations de la grâce de Dieu, même là où elles étaient les plus visibles. « Et vous, l'ayant vu, vous n'en avez pas eu de remords ensuite pour le croire ». La repentance éveille le sentiment de la relation avec Dieu, comme Celui contre qui on a péché. Les résolutions de la nature commencent et se terminent dans « j'y vais, seigneur ». L'Esprit de Dieu produit la conviction profonde de péché contre Lui, sans aucune place ni désir de s'excuser. Mais tout est perdu pour la religion du monde qui, en résistant à la fois au témoignage de Dieu et à la démonstration de la conversion chez les autres, sombre dans des ténèbres croissantes et dans l'hostilité contre Dieu. Le juge de tous déclare donc que ces hommes fiers et satisfaits d'eux-mêmes, étaient pires que ceux qu'ils dédaignaient. *Ils* n'étaient plus des juges maintenant — ils étaient jugés.

De nouveau, le Seigneur leur propose d'entendre une autre parabole, établissant non seulement leur conduite envers Dieu, mais l'action de Dieu envers eux, sous une double forme : d'abord, au regard de la responsabilité humaine comme étant sous la loi ; et secondement, au regard de la grâce de Dieu sous le royaume des cieux. La première est développée dans la parabole du maître de maison (v. 33-41) ; la dernière, dans la fête de noces du roi pour son fils (Matt. 22, 1-14). Considérons la première.

« Écoutez une autre parabole : Il y avait un maître de maison, qui planta une vigne, et l'environna d'une clôture, et y creusa un pressoir, et y bâtit une tour ; et il la loua à des cultivateurs et s'en alla hors du pays. Et lorsque la saison des fruits approcha, il envoya ses esclaves aux cultivateurs pour recevoir ses fruits » (v. 33, 34). C'est un tableau basé sur et complétant l'aperçu de Ésaïe 5 — une image des faveurs particulières de Dieu envers Israël. « Qu'y avait-il encore à faire pour ma vigne, que je n'aie pas fait pour elle ? ». Il les avait tirés hors d'Égypte, et les avait établis dans un bon pays, avec tous les avantages accordés par Sa bonté et Sa puissance. Il y avait un arrangement définitif, une bénédiction abondante, une ample protection. Alors Il rechercha du fruit, leur rappelant Ses droits par les prophètes. « Et les cultivateurs, ayant pris ses esclaves, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un autre » (v. 35). Il y avait aussi une patience complète. « Il envoya encore d'autres esclaves en plus grand nombre que les premiers, et ils leur firent de même ». Restait-il encore une dernière possibilité ? un espoir, même ténu ? « Et enfin, il envoya auprès d'eux son fils, disant : Ils auront du respect pour mon fils. Mais les cultivateurs, voyant le fils, dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, et possédons son héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent » (v. 37-39). Ils reconnurent alors le Messie, mais seulement avec l'effet de provoquer leur malice et leurs convoitises mondaines. « Tuons-le, et possédons son héritage ». Ce n'était pas seulement l'absence de fruit, un refus persistant de toutes les justes exigences de Dieu et Lui dérober tout retour qui Lui était dû, mais le débordement le plus complet d'une haine rebelle, quand ils furent mis à l'épreuve par la présence du Fils de Dieu au milieu d'eux. L'épreuve est terminée ; la question de l'état de l'homme et des efforts de Dieu pour

obtenir du fruit de Sa vigne est close. La mort du Messie rejeté a refermé ce livre. L'homme — le Juif — aurait dû rendre une réponse appropriée à Dieu pour tous les bienfaits si généreusement répandus sur lui ; mais sa réponse fut — *la croix*. Il est trop tard pour parler de ce que les hommes devaient être. Éprouvés par Dieu dans les circonstances les plus favorables, ils trahirent et versèrent le sang innocent ; ils tuèrent l'héritier pour s'emparer de Son héritage. C'est pourquoi le jugement est désormais la seule part que l'homme sous la loi ait à attendre. « Quand donc le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces cultivateurs-là ? ». Pris comme l'étaient ces pauvres Juifs, ils ne pouvaient que confesser la triste vérité : « Il fera périr misérablement ces méchants », etc. (v. 41). La méchanceté des cultivateurs n'a pas réussi à atteindre son but égoïste, tout aussi sûrement qu'elle n'avait jamais rendu les fruits attendus pour Celui dont les soins prévoyants laissaient l'homme sans excuse. Mais les droits du maître de maison demeuraient intacts ; et s'il y avait encore « le maître de la vigne », était-Il indifférent à la culpabilité accumulée du fait de Ses serviteurs maltraités et de Son Fils outragé ? Il ne pouvait en être ainsi. Il doit, eux-mêmes en étant les témoins, tirer vengeance des plus sommairement, à cause de Sa longue patience et de Son incomparable amour, si honteusement repoussés et défiés. D'autres se verraient confier la vigne, qui Lui en rendraient le fruit en sa saison.

Ainsi, la mort de Christ est vue dans cette parabole, non pas comme dans les conseils de Dieu, mais comme l'apogée du péché de l'homme et la scène qui conclut sa responsabilité. Que ce soient la loi ou les prophètes ou Christ recherchant du fruit pour Dieu, tout fut en vain, non pas parce que les exigences de Dieu n'étaient pas justes, mais parce que l'homme — oui, l'homme favorisé, avec toute l'aide concevable — était désespérément mauvais. Sous cet aspect, le rejet du Messie avait la plus solennelle signification ; car il démontrait, sans contestation possible, que l'homme, le Juif, n'avait aucun amour pour Dieu, par lequel il avait été béni. Ce n'était pas seulement qu'il était mauvais et injuste, mais qu'il ne pouvait pas supporter l'amour et la bonté parfaits dans la personne de Christ. S'il y avait eu la moindre particule de lumière divine ou d'amour dans le cœur des hommes, ils auraient révéré le Fils ; mais maintenant, la preuve complète était là, que l'homme naturel est désespérément mauvais ; et que la présence d'une personne divine, qui venait en amour et en bonté, un homme parmi les hommes, ne fournit que l'opportunité finale de donner le coup le plus méchant et le plus insultant, à Dieu Lui-même. En un mot, l'homme était maintenant démontré et déclaré **perdu**. « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché ; mais maintenant ils n'ont pas de prétexte pour leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché ; mais maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père » [Jean 15, 22-24]. La mort de Christ fut le grand tournant dans les voies de Dieu ; l'histoire morale de l'homme, dans son sens le plus important, se termine là.

« Jésus leur dit : N'avez-vous jamais lu dans les écritures : La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin ; celle-ci est de par le Seigneur, et est merveilleuse devant nos yeux ? » (v. 42). C'était la conduite de ceux qui prenaient la tête en Israël, révélée dans leurs propres Écritures. Action merveilleuse de la part du Seigneur ! — dans le renversement manifeste de ceux qui se sont établis eux-mêmes, et ont été acceptés, comme agissant en Son nom ; qui doit encore être rendue merveilleuse aux yeux d'Israël, quand le Sauveur maintenant caché mais exalté viendra, la joie d'un peuple converti, qui L'accueillera alors et bénira pour toujours son Roi autrefois rejeté ; car en vérité, Sa bonté demeure à toujours. En attendant, Ses lèvres prononcent la sentence d'un rejet assuré de leur état élevé : « C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu [non pas des cieux, car ils ne l'avaient pas] vous sera ôté, et sera donné à une nation qui en rapportera les fruits » (v. 43). Et ce n'était pas tout : car « celui qui tombera sur cette pierre » (Lui-même dans l'humiliation) « sera brisé ; mais celui sur qui elle tombera » (c'est-à-dire, en conséquence de Son exaltation), « elle le broiera » (v. 44). Ainsi, Il montre les chutes de l'incrédulité qui s'ensuivent ; et de plus, l'exécution

positive d'un jugement de destruction, qu'il soit individuel ou national, des Juifs ou des Gentils, à Son apparition en gloire (comp. Dan. 2).

C'est une scène remarquable à tous égards, et le Seigneur, arrivant maintenant à la conclusion de Son témoignage, parle avec un jugement perçant. De sorte que, tout impotents et sourds spirituellement que soient les principaux sacrificateurs et les pharisiens, et quoique Ses paroles soient formulées sous forme de paraboles, leur force et leur but étaient clairement sentis. Et pourtant, quelle que puisse être leur volonté meurtrière, ils ne pouvaient rien faire jusqu'à ce que Son heure soit venue ; car le peuple, dans une certaine mesure, s'inclinait devant Sa parole, et Le prenait pour un prophète. Il amenait Dieu en présence de leur conscience, et leur crainte répondait faiblement à Ses paroles de malheur à venir.

Chapitre 22

Il ne nous est pas positivement dit que la parabole de la fête des noces fut prononcée à ce moment-là. Elle est introduite d'une manière si générale, qu'on pourrait bien concevoir que c'est la même que celle que Luc, avec des indications de temps plus marquées, présente dans le chapitre 14 de son évangile. Toutefois, quoi qu'il en soit, rien ne peut surpasser la magnifique convenance de ce qu'elle se trouve *ici*, comme faisant suite à la dernière partie du chapitre précédent. Car, comme la vigne présentait le juste droit du Seigneur à l'égard d'Israël, sur la base de ce qu'Il leur avait confié, ainsi les noces présentent la nouvelle chose, et c'est pourquoi elle est une similitude du « royaume des cieux » — non pas désormais du fruit recherché comme une dette due par l'homme à Dieu, mais Dieu manifestant les ressources de Sa propre gloire et de Son amour en l'honneur de Son Fils, et l'homme invité à partager cela. Nous n'avons rien ici qui concerne en propre l'Église ou l'Assemblée, mais le royaume. En conséquence, quoique la parabole aille au-delà de l'économie juive, traitée si longuement dans la partie précédente, et la propre présence personnelle de Christ sur la terre, elle ne s'occupe pas des privilèges de l'ensemble, mais de la conduite individuelle, comme diversement affectée par la miséricorde étonnante de Dieu, et cela, en vue de et découlant de la place de Christ en tant que glorifié en haut. Le trait caractéristique est qu'il s'agit d'un exposé, non des voies d'Israël envers le Seigneur, mais des voies du Roi qui voulait magnifier Son Fils ; quoique ici, comme auparavant, l'incrédulité et la rébellion ne manquent jamais de trouver leur juste récompense. Il a été démontré que Dieu ne pouvait se fier à l'homme ; l'homme voudrait-il maintenant se confier en Dieu, et venir à Sa parole, et être un participant de Ses délices dans Son Fils ?

Il est clair qu'ici, nous ne sommes plus sur le terrain de l'Ancien Testament avec ses solennels avertissements prophétiques. « Le royaume des cieux a été fait semblable à un roi qui fit des noces pour son fils, et envoya ses esclaves pour convier ceux qui étaient invités aux noces ; et ils ne voulurent pas venir » (v. 2, 3). Notre évangéliste, conformément au plan et au dessein du Saint Esprit, présente ce tableau frappant après celui du rejet du Messie. Quelle serait la nouvelle intervention de Dieu ? et comment serait-elle reçue par l'homme, en particulier par Israël ? Dans Luc, je peux le mentionner en passant, la relation dispensationnelle n'apparaît pas ; mais l'Esprit donne plutôt un aperçu de ce que Dieu est pour l'humanité en général, et Le présente même comme « un certain homme » faisant un souper avec une générosité sans égale, et non pas comme le « Roi » agissant pour la gloire de « Son Fils ». Dans les deux évangiles, la parabole représente, non les justes exigences comme sous la loi, mais le chemin par lequel la grâce sort, d'abord vers les Juifs, et aussi vers les Gentils. Il « envoya ses esclaves pour convier ceux qui étaient invités aux noces [Israël] ; et ils ne voulurent pas venir ». Le royaume n'était pas encore venu, mais annoncé, tandis que le Seigneur était ici-bas.

« Il envoya encore d'autres esclaves, disant : Dites aux conviés : Voici, j'ai apprêté mon dîner ; mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués et tout est prêt : venez aux noces » (v. 4).

Remarquez la différence. Lors de la première mission des serviteurs, Il ne dit pas : « Tout est prêt », mais seulement lors de la seconde, quand Christ, entre-temps, est mort et est ressuscité, et que le royaume était désormais établi à Son ascension. C'est l'évangile du royaume après Son œuvre, comparé avec l'évangile avant celle-ci. Les deux messages sont ainsi distingués ; la réjection de Christ et Sa mort étant le tournant entre eux. Matthieu seul nous donne cette différence frappante ; Luc commence immédiatement, d'une façon également appropriée à sa tâche, avec : « Venez, car déjà tout est prêt », insistant plutôt, avec des détails qu'on ne trouve pas dans Matthieu, sur les excuses données par le cœur pour mépriser l'évangile.

Le Roi était alors actif, et Son honneur était en jeu, pour avoir une fête digne de Son Fils. Même la croix ne Le détourna pas de Son grand propos, d'avoir un peuple près de Lui et heureux d'honorer Son Fils. Au contraire, si la grâce opère, comme elle le fait, le message interrompu est renouvelé, avec de nouvelles invitations plus pressantes pour les conviés ; et désormais par d'autres serviteurs que les douze et les soixante-dix. Ainsi, nous trouvons au début des Actes (Act. 2 à 4) l'annonce spéciale faite à Israël comme étant les enfants de l'alliance — « à ceux qui étaient conviés ». Le premier envoi eut donc lieu pendant la vie du Messie, pour appeler le peuple privilégié ; après cela, il y eut le second témoignage particulier de la grâce envers le même peuple, quand l'œuvre de la rédemption fut accomplie.

Quel en fut l'effet ? « Eux, n'en ayant pas tenu compte, s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic ». Dieu n'était pas dans leurs pensées, mais le champ d'un homme ou son commerce ; et hélas, tandis que Dieu accroît le témoignage de Sa grâce, l'homme s'enhardit dans son indifférence et son opposition. « Et les autres, s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent » (v. 5, 6). C'est ce que vous trouvez, dans une mesure, dans les Actes des apôtres. Le message est ignoré dans les premiers chapitres ; dans les chapitres 7 et 12, les serviteurs sont outragés et mis à mort. Le résultat en est alors montré d'avance — le jugement sur les Juifs et sur Jérusalem. « Et le roi, l'ayant entendu, en fut irrité ; et ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers-là et brûla leur ville » (v. 7). Qui ne voit pas dans cela le sort de la nation juive et la destruction de leur ville ? On ne trouve pas cela en Luc ; je n'ai pas besoin d'indiquer combien cela est approprié à Matthieu.

Mais Dieu veut avoir Sa maison remplie d'invités ; et si ceux qui étaient particulièrement favorisés ne voulaient pas venir, et encourraient la colère la plus extrême, la grâce divine ne veut pas être contrariée par la volonté de l'homme — le mal doit être surmonté par le bien. « Alors il dit à ses esclaves : Les noces sont prêtes, mais les conviés n'en étaient pas dignes ; allez donc dans les carrefours des chemins, et autant de gens que vous trouverez, conviez-les aux noces » (v. 8, 9). Ici, on trouve un appel indiscriminé fait à toute âme par l'évangile. « Et ces esclaves-là, étant sortis, s'en allèrent par les chemins, et assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, tant mauvais que bons ; et la salle des noces fut remplie de gens qui étaient à table » (v. 10). L'évangile sort vers tous les hommes tels qu'ils sont, et là où il est reçu, il produit, par grâce, ce qui est selon Dieu, au lieu de l'exiger. C'est pourquoi tous sont les bienvenus, tant mauvais que bons — un brigand mourant ou une femme qui était une pécheresse, une Lydie ou un Corneille. La question n'était pas leur caractère, mais la fête pour *le Fils du Roi* ; et ils étaient gratuitement invités à celle-ci. La grâce, bien loin d'exiger, donne la capacité de se tenir devant Lui en paix.

Oui, cela produit une adaptation nécessaire et indispensable. Une robe de noces est nécessaire pour le festin des noces. Le Roi la fournit, dans Sa magnifique générosité, et il revenait à tous les invités de la revêtir : qui, parmi ceux qui honoraient le Roi et l'occasion, ne le voudrait pas ? Les serviteurs ne cherchaient pas de

tels vêtements au-dehors : ils ne se portaient pas sur les chemins, mais à l'intérieur de la noce. Il ne s'agissait pas non plus pour les invités de se montrer du mieux *qu'ils pouvaient*. C'était l'affaire du Roi de donner. Qui que ce soit qui vienne, il y en avait assez et au-delà ; « *toutes* choses étaient prêtes ».

C'est la grande vérité essentielle de l'évangile. Bien loin de rechercher quelque chose d'agréable à Dieu dans l'homme, la bonne nouvelle vient de Sa part sur la base expresse que tout est ruiné, misérable, coupable, du côté du pécheur. « Que celui qui a soif vienne ; oui, quiconque veut » [Apoc. 22, 17].

Mais là où le cœur n'est pas droit envers Dieu, il ne se soumet jamais à Sa justice ; l'homme, dans ce cas, préfère se tenir sur son propre fondement. Soit il pense qu'il peut élever une exigence envers Dieu en étant ou en faisant quelque chose, soit il s'aventure à l'intérieur, ne se souciant pas ni de lui-même ni de Dieu. Tel était l'homme que le roi trouve sans robe de noces. C'était mépriser la sainteté aussi bien que la grâce de Dieu, et prouver qu'il était entièrement étranger à la fête. Que pensait-il, ou se souciait-il, des sentiments du Roi visant à la glorification de Son Fils ? Car c'est là le véritable secret : Dieu prodigue la grâce aux pécheurs pour l'amour de Son Fils. L'opportunité est ainsi offerte d'honorer Son nom. Mon âme s'incline-t-elle devant cela et devant Lui ? — c'est le salut. Le cœur peut passer par bien des exercices, mais la seule clé de Son étonnante bonté envers nous est le sentiment de Dieu envers Son Fils. Si je peux me permettre de parler ainsi, le Seigneur Jésus a mis le Père dans l'obligation d'agir ainsi. Il a vécu ainsi et est mort pour glorifier Dieu à tout prix, afin que Dieu (je le dis avec révérence) soit tenu de montrer cette grâce, de montrer ce qu'Il était, à cause de Son Fils. De là cette expression remarquable dans les épîtres de Paul : « la justice de Dieu ». Ce n'est plus la justice de l'homme recherchée par la loi, mais Dieu qui est juste en justifiant ceux qui ont foi en Son Fils [Rom. 3, 26], quand l'homme a été démontré avoir failli complètement et à tous égards. À cause de la valeur infinie de la croix, Dieu aime à faire honneur à Christ ; et si une âme implore simplement Son nom, cela devient une question de la justice de Dieu en la justifiant gratuitement, par Sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus [Rom. 3, 24].

La vérité démontrée par l'action du Roi envers l'intrus méprisant Christ est bien frappante ! « Et le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut là un homme qui n'était pas vêtu d'une robe de noces » (v. 11). C'était la base d'une action immédiate. Il n'y avait pas lieu de démarrer une question quant à ce que l'homme avait été ou avait fait. Les serviteurs avaient reçu l'ordre de faire entrer les mauvais aussi bien que les bons. « Quelques-uns de vous, vous étiez tels » [1 Cor. 6, 11], dit l'apôtre. De fait, cet homme pouvait avoir été le plus correct, le plus moral et le plus religieux de toute la compagnie, comme le jeune chef qui laissa le Seigneur tout triste. Mais, qu'il ait été un pécheur dégradé ou une âme propre juste, une chose est certaine — il n'avait pas de robe de noces. Cela arrêta immédiatement les regards du Roi. Cet homme méprisait la grâce du Roi — il déshonorait ouvertement Son Fils.

La robe de noces est Christ. Cet invité venait donc devant le Roi sans Christ. *Il n'avait pas revêtu Christ* ! Quelle qu'en soit l'excuse, c'était entièrement et seulement lui, et non pas Christ, et pour un pécheur, c'est la ruine éternelle et la condamnation. Alors que le plus grand des pécheurs qui accepte Christ comme sa seule assurance pour se tenir devant Dieu, Le justifie par là et L'exalte, Lui et Sa grâce. C'est comme un homme brisé dans ses pensées quant à lui-même, regardant en haut et disant : Je ne peux pas me confier dans ce que j'ai été ni même dans ce que je désire être, mais je peux me confier dans ce que tu es pour moi dans le don de ton Fils. Et une telle confiance en Dieu produit un profond dégoût de soi, une réelle droiture de l'âme, aussi bien qu'un vrai désir de faire la volonté de Dieu. Mais cela, l'homme ne savait pas, ne croyait pas, que rien de la terre n'est propre pour la présence divine — mais seulement ce qui est racheté par le précieux sang de Jésus. Il n'avait aucun sentiment de la grâce qui l'avait invité, ni de la sainteté qui convient à la présence de Dieu. En

conséquent, le Roi lui dit : « Ami, comment es-tu entré ici, sans avoir une robe de noces ? Et il eut la bouche fermée » (v. 12). Il était, en esprit et devant Dieu, entièrement étranger au festin ; sinon, il aurait senti la nécessité absolue d'une parure à la hauteur de la joie du Roi et des noces du Fils. Et le jugement le jeta hors de cette scène pour laquelle il n'avait pas de cœur — le jeta dehors là où les incrédules, dans une misère désespérée et se faisant des reproches, doivent honorer le Fils. Ce n'est pas simplement une vengeance gouvernementale, telle que celle qui frappa providentiellement les meurtriers et brûla leur ville, mais le jugement final sur celui qui avait rejeté la grâce en prétendant s'approcher de Dieu sans revêtir Christ. « Alors le roi dit aux serviteurs (*non pas* aux esclaves des v. 3, 4, etc.) : Liez-le pieds et mains, emportez-le, et jetez-le dans les ténèbres de dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents ». Cette solennelle sentence était-elle rare, du fait qu'un seul homme en sert d'exemple ? Non, en vérité ; « car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (v. 13, 14).

Ainsi se terminait la double épreuve de la nation ; tout d'abord, sur le terrain de leur responsabilité comme étant sous la loi, et ensuite, éprouvée par le message de la grâce. Le reste du chapitre juge en détail toutes les diverses classes en Israël qui cherchaient successivement à juger et prendre au piège le Seigneur, mettant en évidence leur position, et terminant tout par une question à laquelle ils ne pouvaient répondre sans comprendre Sa position et, en outre, Sa glorieuse personne.

« Alors les *pharisiens* vinrent et tinrent conseil pour l'enlacer dans ses paroles. Et ils lui envoient leurs disciples avec les *hérodiens* ». Quelle alliance ! Les pharisiens (partisans d'un judaïsme strict et de la loi) et les hérodiens (les opportunistes politiques de ce jour-là, que les premiers haïssaient cordialement) se joignent en flattant Jésus pour Le piéger par la question du droit des Juifs envers les Gentils. Lui, le Messie, nierait-Il les espérances et les privilèges élevés d'Israël en tant que nation ? Si non, comment échapper à l'accusation de trahison envers César ? C'était là une habileté diabolique, mais la sagesse divine introduit la juste balance de la vérité quand à l'autorité de Dieu et celle de l'homme, et la difficulté s'évanouit. C'était la rébellion des Juifs contre l'Éternel qui avait fourni l'occasion de leur assujettissement à leur maîtres gentils. Étaient-ils humiliés à cause de cela, et recherchaient-ils les ressources de la grâce de Dieu ? Non, mais ils étaient fiers et vantards ; et leurs partis en conflit, à ce moment même, s'unissaient dans une opposition mortelle à Dieu, complotant contre leur, et Son, Messie. « Dis-nous donc, que t'en semble : est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? Et Jésus, connaissant leur méchanceté, dit : Pourquoi me tentez-vous, hypocrites ? Montrez-moi la monnaie du tribut » (v. 17-19). Ils apportèrent un denier, et reconnurent l'image et l'inscription de César dessus, et entendirent la sentence de la sagesse : « Rendez donc les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu ». Si les Juifs L'avaient honoré, ils n'auraient jamais été dans la servitude de la domination gentile ; mais maintenant, étant tels de par leur propre péché et leur folie, ils étaient tenus d'accepter leur humiliation. Ni les pharisiens, ni les hérodiens, ne sentaient le péché ; et si l'un ressentait la honte de ce dont l'autre se glorifiait, le Seigneur, en les forçant à considérer en face la véritable position à laquelle leur iniquité les avait réduits, indique que, s'ils en tenaient compte, ce serait le signe avant-coureur d'une délivrance divine.

« En ce jour-là, des sadducéens, qui disent qu'il n'y a pas de résurrection, vinrent à lui et l'interrogèrent, disant : Maître, Moïse dit », etc. (v. 23-33). Ainsi, l'incrédulité est aussi fausse et malhonnête que la prétendue justice humaine. Si les pharisiens pouvaient se liguer avec les hérodiens et affecter la loyauté envers César, de même les sadducéens sceptiques pouvaient invoquer Moïse, comme si la parole inspirée avait une pleine autorité sur leur conscience ! Mais le Seigneur, comme Il avait mis à nu l'hypocrisie de ceux qui s'élevaient comme religieux, détectait également ce que les sceptiques ne soupçonnaient nullement, que leurs difficultés découlaient non seulement de ce qu'ils oubliaient la puissance de Dieu, mais d'une ignorance complète — quelle que puisse être leur propre suffisance. « Vous errez, *ne connaissant pas les écritures*, ni la puissance de

Dieu ». La foi, au contraire, voit clairement, tout comme elle compte sur Dieu selon la révélation de Lui-même dans la Parole.

Le Seigneur ne montre pas seulement que leur sophisme n'est qu'une simple mauvaise compréhension de l'état de résurrection, mais Il démontre (et cela par Moïse également, sans aller au-delà) que la résurrection des morts est une partie essentielle du propos et de la vérité de Dieu. Une déclaration supplémentaire est fournie en Luc quant à la vie intermédiaire de l'esprit séparé du corps. Mais dans notre évangile, le seul point est que les *morts* ressuscitent, parce que Dieu a déclaré Lui-même être le Dieu des pères, même *après* leur mort. Et sans contredit, Il n'est pas le Dieu des morts (ceux qui ont *disparu*, comme le pensaient les sadducéens), mais des vivants. S'Il était leur Dieu dans leur état alors qu'Il parlait à Moïse, Il doit être le Dieu des morts, ce que les sadducéens auraient été les premiers à nier. Il était d'autant plus important de se révéler ainsi à Moïse, par qui le système de la loi avait été donné, et auquel les sadducéens prétendaient adhérer.

Mais si les pharisiens s'étaient retirés avec étonnement, ils étaient loin d'être vaincus ; et, de fait, ils s'activent de nouveau une fois que leurs rivaux sceptiques ont été réduits au silence. Ils s'assemblent ; puis un docteur de la loi L'« éprouve », avec pour seul résultat d'obtenir un résumé parfait de la justice pratique. Ils parlaient et éprouvaient ; Jésus *était* l'expression de toute la perfection de la loi et des prophètes ; et bien plus que cela — l'image de Dieu Lui-même en grâce aussi bien qu'en justice, ici-bas : non pas comme Adam, qui se rebella contre Dieu — non pas comme Caïn, qui n'aima pas son prochain, mais tua son frère (v. 34-40).

Et maintenant, il revient au Seigneur de *leur* poser la question des questions, non seulement pour un pharisien, mais pour toute âme : « Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est-il fils ? ». Il était le Fils de David — c'était tout à fait vrai. Mais cette vérité était-elle toute la vérité ? « Comment donc David, en Esprit, l'appelle-t-il seigneur, disant : Le Seigneur a dit à mon seigneur », etc. Comment était-Il à la fois le fils de David et le Seigneur de David ? C'était là la clef de toute l'Écriture — le chemin, la vérité et la vie [Jean 14, 6] — l'explication de Sa position, le seul espoir pour la leur. Mais ils étaient sourds. Ils ne connaissaient rien, et ne pouvaient rien répondre. « Et personne, depuis ce jour-là, n'osa plus l'interroger ».

Chapitre 23

Ils ont tous été réduits au silence, ceux qui prétendaient avoir le plus de lumière ! Ne croyant pas en Christ, ils ont été privés de la seule clé de l'Écriture ; et le psaume 110, brillant car il est un témoignage à leur propre Messie, était une nuée épaisse, non seulement pour les Égyptiens maintenant comme autrefois, mais aussi pour Israël. Ils ne voyaient pas Sa gloire, et étaient ainsi désespérément perplexes sur comment comprendre que David, parlant par l'Esprit, pouvait appeler son fils son Seigneur.

Dans ce chapitre, le Seigneur prononce la condamnation de la nation, et plus que tout — non pas de ceux que les hommes dénonceraient en premier lieu ; non pas de ceux qui sont ouvertement iniques, licencieux ou violents ; non pas de ceux qui aiment leurs aises, les sadducéens sceptiques, mais — de ceux qui étaient le plus élevés dans l'estime générale pour leur connaissance religieuse et leur sainteté. La conscience, l'homme, le monde même, peuvent, avec plus ou moins d'exactitude, juger de l'immoralité grossière. Dieu voit et rejette ce qui semble juste aux yeux des hommes, mais qui est faux et impie. Et la Parole de Dieu est explicite sur le fait qu'il doit en être ainsi. Les plus grands malheurs encore en réserve pour ce monde ne sont pas destinés aux ténèbres des païens, mais, comme pour le judaïsme rebelle, ainsi à la chrétienté corrompue, dans laquelle la plus grande partie de la vérité est connue et à laquelle les plus hauts privilèges sont conférés, mais où, hélas, leur puissance est méprisée et reniée. Non pas que, quand Dieu se lèvera pour juger, les nation païennes

demeureront impunies. Elles aussi boiront de la coupe. Cependant, « Écoutez cette parole que l'Éternel prononce sur vous, fils d'Israël, sur la famille entière que j'ai fait monter du pays d'Égypte, disant : Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre ; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités » [Amos 3, 1, 2]. Il en sera de même avec la chrétienté professante : plus complète aura été la lumière accordée, plus riche la grâce de Dieu révélée dans l'évangile, d'autant plus graves seront les motifs pour des jugements sans ménagement sur la profession hypocrite, quand le glas de la vengeance divine sonnera pour ceux « qui ne connaissent pas Dieu et qui n'obéissent pas à l'évangile de notre seigneur Jésus Christ » [2 Thess. 1, 8]. Le Seigneur ne voit pas comme l'homme voit, que ce soit en grâce ou en jugement ; car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur [1 Sam. 16, 7]. C'est ainsi que Jésus parlait dans la scène qui est devant nous.

Il est toutefois remarquable qu'en premier lieu, Il parla « aux foules et à ses disciples ». Ils étaient encore en grande partie considérés ensemble — et cela, jusqu'à la mort et à la résurrection de Christ ; et même alors, le Saint Esprit rompt lentement un lien après l'autre, et prononce seulement Sa dernière parole au résidu juif (alors chrétien, bien entendu) par plus d'un témoin, seulement peu avant la destruction de Jérusalem. Mais il n'y avait pas de séparation, et il ne pouvait pas y en avoir, jusqu'à la croix.

C'était donc une partie de la mission juive de notre Seigneur de dire que « les scribes et les pharisiens se sont assis dans la chaire de Moïse. Toutes les choses donc qu'ils vous diront, faites-les et observez-les » (v. 2, 3). Mais il y avait un avertissement soigneux contre le fait de faire des scribes et des pharisiens, à tous égards, des mesures du bien et du mal. « Ne faites pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas ». Ils étaient en eux-mêmes des guides, modèles de mal, et non de bien (v. 3-7). Cependant, non seulement les disciples étaient classés avec la foule, mais dans les plus fortes dénonciations mêmes de ces guides religieux, ils étaient encore tenus, par le Seigneur, de reconnaître ceux qui étaient assis dans la chaire de Moïse. C'est là qu'ils étaient de fait, et le Seigneur maintient, au lieu de l'abolir, l'obligation de les reconnaître, ainsi que ce qu'ils mettaient en avant, non pas de leurs propres traditions, mais de la loi. C'était honorer Dieu Lui-même, en dépit des hypocrites qui ne cherchaient que l'honneur des hommes pour eux-mêmes, et cela n'accorde aucun droit maintenant aux faux apôtres ou à leurs successeurs qui s'égarent eux-mêmes. Car les apôtres n'avaient pas de chaire comme celle de Moïse ; et le christianisme n'est pas un système d'ordonnances ou d'observations formelles comme la loi, mais, là où il est réel, il est le fruit de l'Esprit par la vie en Christ, qui est formée et nourrie par la Parole de Dieu.

Il a été affirmé, et avec beaucoup d'assurance ces derniers temps, et dans des endroits où on aurait pu espérer de meilleures choses, que comme les saints du temps de l'Ancien Testament regardaient à Christ, et que la vie éternelle était leur par la foi, quoiqu'ils fussent sous la loi, ainsi nous qui maintenant croyons en Christ sommes néanmoins, et dans le même sens, sous la loi comme eux, quoique, comme eux, nous soyons justifiés par la foi. Quelque plausible, et même juste, que cela puisse paraître à certains, je n'ai aucune hésitation à déclarer que c'est extrêmement mauvais. C'est ramener délibérément les âmes dans la condition d'où l'œuvre de Christ nous a fait sortir. Les Juifs autrefois étaient placés sous la loi selon le sage propos de Dieu, jusqu'à ce que la semence promise vint opérer une délivrance complète ; et les saints parmi eux, quoiqu'élevés au-dessus de cette condition par la foi, étaient durant toute leur vie assujettis à la servitude [Héb. 2, 15] et à un esprit de crainte. Christ nous a rendus libres, par la grande grâce de Dieu, au moyen de Sa mort et de Sa résurrection ; et nous avons à cet effet reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père [Rom. 8, 15]. Et pourtant, en dépit du témoignage de Dieu le plus clair quant au changement radical opéré par la venue de Son Fils, et l'accomplissement de Son œuvre, et le don du Saint Esprit, il est ouvertement et sérieusement proposé, comme si c'était la part de la foi une fois accordée aux saints, que cette œuvre merveilleuse et cette

manifestation de la grâce divine soient mises de côté, avec leurs résultats pour le croyant, et que l'âme soit replacée sous l'ancien joug et dans l'ancienne condition ! Sans aucun doute, c'est précisément ce à quoi vise Satan, un effort pour effacer tout ce qui est propre au christianisme par un retour au judaïsme. On ne peut qu'être étonné de trouver un tel aveu à visage découvert, de la part d'hommes qui professent avoir la lumière évangélique.

La véritable réponse alors à une telle incompréhension de Matthieu 23 et aux fausses applications de portions similaires de la sainte Écriture, est qu'à ce moment-là, notre Seigneur adhérait encore (et c'est ce qu'Il fit jusqu'au dernier moment) à Sa propre mission messianique ; et cela supposait et maintenait la nation et le résidu sous la loi, et non dans la puissance libératrice de Sa résurrection. Lequel des disciples pouvait alors dire : « En sorte que nous, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair ; et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ, et qui nous a donné le service de la réconciliation » [2 Cor. 5, 16-18] ? Maintenant, au contraire, c'est le langage normal du chrétien. Ce n'est pas une question de réalisation particulière ou de foi extraordinaire, mais de la simple soumission actuelle au témoignage chrétien complet dans le Nouveau Testament. Même si nous étions des Juifs, l'ancien lien est dissous par la mort, et nous sommes mariés à un autre, à savoir Christ ressuscité d'entre les morts. Ainsi, avoir la loi aussi bien que Christ pour guide et pour règle, c'est comme avoir deux maris en même temps, et c'est une sorte d'adultère spirituel.

Certainement aussi, nous pouvons et devons retirer un profit moral de la censure de notre Seigneur envers les scribes et les pharisiens ; car qu'est le cœur ! Nous avons à prendre garde de ne pas imposer aux autres ce que nous négligeons d'observer nous-mêmes. Nous devons veiller à ne pas faire des œuvres afin d'être vus des hommes. Nous avons à prier contre ce que reconnaît l'esprit du monde — l'amour de la prééminence, à la fois intérieure et extérieure (v. 4-7). C'est pourquoi la parole est : « Ne soyez pas appelés : Rabbi ; car un seul est votre conducteur, le Christ ; et vous, vous êtes tous frères. Et n'appelez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre père, celui qui est dans les cieux. Ne soyez pas non plus appelés conducteurs ; car un seul est votre conducteur, le Christ ». La question ici n'est pas les divers dons que le Seigneur confère, par le Saint Esprit, aux membres de Son corps l'Assemblée, mais les autorités religieuses dans le monde et un certain statut et honneur en vertu de l'office ou de la position ecclésiastiques. Mais le grand principe moral du royaume (qui est toujours vrai) est appliqué ici : « Le plus grand de vous sera votre serviteur. Et quiconque s'élèvera sera abaissé ; et quiconque s'abaissera sera élevé » (v. 8-12). La croix et la gloire céleste ne feront qu'approfondir la valeur et la signification de ces paroles du Sauveur ; mais même avant l'une et l'autre, et indépendamment du nouvel ordre de choses dans l'Assemblée, elles portent Son empreinte et sont valables pour le royaume.

Les scribes et les pharisiens étaient dans un contraste manifeste avec ce modèle du vrai service pour les disciples, eux sur lesquels le Seigneur prononce ensuite huit solennels malheurs (v. 13-33)[18]. Que pouvait-Il dire d'autre d'hommes qui non seulement n'entraient pas dans le royaume des cieux, mais qui empêchaient ceux qui étaient disposés à entrer ? Quoi d'autre pouvait être dû à ceux qui cherchaient l'influence religieuse sur les faibles et ceux qui étaient sans défense, pour leur propre gain ? Quoique reconnaissant que leur zèle pour faire des prosélytes était infatigable, quel en était le fruit dans les âmes devant Dieu ? Ceux qui étaient enseignés n'étaient-ils pas, comme d'habitude, le meilleur reflet de tels enseignants, comme étant plus simples et sans réserve dans leurs voies, leur but et leur esprit ? Alors le Seigneur met à nu leurs distinctions de pinaillage, qui en réalité rendaient nulle l'autorité de Dieu, insistant, comme ils le faisaient, sur les exactions les plus insignifiantes tout en négligeant les vérités morales les plus simples et éternelles. Ensuite est montré leur

effort vis-à-vis de l'apparence extérieure, quelle que puisse être l'impureté à l'intérieur ; et cela, à la fois dans leur travail comme dans leur vie et leur personne, qui étaient pleines de duplicité et de volonté propre, le tout couronné par une grande vénération affectée pour les prophètes et les justes qui avaient souffert depuis le début, et qui n'agissaient plus sur la conscience. Ce dernier point leur donnait d'autant plus de crédit. Il n'y a pas de moyen moins coûteux ni plus réussi pour obtenir une réputation religieuse, que d'honorer de façon affichée les justes qui sont morts et ont disparu, en particulier en se reliant à eux en apparence, comme étant dans la même association. La succession semble naturelle, et il semble difficile d'accuser ceux qui honorent les saints morts, de nos jours, avec le même esprit rebelle qui les avait persécutés et mis à mort à leur époque. Mais le Seigneur allait les mettre à l'épreuve d'une manière rapide et décisive, et démontrer le véritable penchant et l'esprit de la religion du monde. « C'est pourquoi voici, moi, je vous envoie des prophètes, et des sages, et des scribes ; et vous en tuerez et vous en crucifierez, et vous en fouetterez dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville, en sorte que vienne sur vous tout le sang juste versé sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel » (v. 34, 35). C'était moralement la même race et le même caractère tout du long. Dans un juste jugement, le Seigneur ajoute : « En vérité, je vous dis : toutes ces choses viendront sur cette génération ». Ainsi doit être jugé dans sa pleine mesure ce qui avait commencé avec leurs pères et avait été achevé par eux. Hypocrites et serpents, comment pouvaient-ils échapper au jugement de la géhenne ?

Mais, combien cela est touchant ! Là, le Seigneur se lamente sur la cité coupable — Sa propre ville : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici, votre maison vous est laissée déserte » (v. 37, 38). Sa gloire resplendit plus que jamais ; le Messie rejeté est en vérité l'Éternel. *Lui* avait voulu rassembler (et combien souvent !), mais ils ne le voulaient pas. Ce n'était désormais plus Sa maison, ni celle de Son Père, mais la leur, et elle leur est laissée déserte. Toutefois, si c'est une parole judiciaire des plus solennelles, il y a de l'espoir à la fin : « Car je vous dis : Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». Israël doit encore voir son Roi, mais non pas avant qu'un résidu pieux d'entre eux ne soit converti pour L'accueillir au nom de l'Éternel.

Chapitre 24

Dans cette prophétie de notre Seigneur que nous abordons maintenant, nous trouvons une confirmation d'un grand principe divin : qu'Il n'ouvre jamais l'avenir des jugements sur les rebelles, et de la délivrance de Son propre peuple, jusqu'à ce que le péché se soit développé jusqu'à manifester une ruine complète. Prenez les tous premiers exemples dans la Bible. Quand fut-il dit que la semence de la femme briserait la tête du serpent [Gen. 3, 15] ? Quand la femme fut séduite, et que l'homme fut tombé dans la transgression du fait des ruses de l'ennemi ; quand le péché fut entré dans le monde, et par le péché la mort [Rom. 5, 12]. Encore, la prophétie d'Énoch, qui nous est donnée par Jude, fut prononcée quand le terme de la patience de Dieu envers le monde d'alors fut presque atteint, et que le déluge allait venir rendre témoignage de Son jugement sur la corruption et la violence de l'homme.

Ainsi, que nous regardions à la première prédiction de Christ avant l'expulsion d'Éden, ou au témoignage à la venue du Seigneur pour juger avant le déluge, la prophétie survient quand l'homme a complètement manqué. Ainsi avec Noé, quand le manquement se fut produit dans sa propre famille, et en lui-même, nous voyons qu'il

fut conduit par l'Esprit Saint dans un résumé prophétique de toute l'histoire du monde, en commençant par le jugement de celui qui avait méprisé son père (même si cela était à sa propre honte), et en poursuivant avec la bénédiction de Sem et la part de Japheth. Ainsi en fut-il, plus tard, avec les prophéties de Balaam et de Moïse, « et même tous les prophètes, depuis Samuel et ceux qui l'ont suivi » [Act. 3, 24] ; car l'époque de Samuel est la période frappante que le Nouveau Testament désigne comme le commencement de la grande lignée des prophètes. Et pourquoi ? C'était le jour où Israël abandonna ouvertement Dieu comme son Roi, consommant le péché que leur cœur avait conçu dans le désert, quand ils cherchaient un chef pour retourner en Égypte. C'était une crise de fierté en Israël, dont la bénédiction reposait sur le fait qu'il était un peuple séparé de tous ceux qui l'entouraient, pour l'Éternel son Dieu, qui leur aurait sûrement fourni un roi de Son propre choix, s'ils s'étaient attendus à Lui, au lieu de choisir pour eux-mêmes, au déshonneur de Dieu et à leurs propres humiliation et peine, afin d'être comme les nations.

Le même principe s'applique de façon évidente au temps où les grands livres prophétiques ont été écrits — Ésaïe, Jérémie, et le reste. C'était quand toute espérance actuelle avait disparu, et que les fils de David n'opéraient aucune délivrance, mais plutôt que, à cause de leur immense iniquité et de leurs insultes profanes envers Dieu, Il fut finalement moralement forcé de déclarer la nation Lo-Ammi — « pas mon peuple » [Os. 1, 9]. Avant, pendant et après la captivité, l'Esprit de prophétie mettait à nu le péché des rois, des sacrificateurs et des prophètes (les faux prophètes), et du peuple, mais indiquait le Messie qui allait venir et la nouvelle alliance. Et c'est Lui que nous avons vu venir en réalité, dans notre évangile, mais être rejeté de façon croissante et complète par Israël, et avec Lui, toutes leurs promesses et leurs espérances en Lui ; et maintenant, dans la perspective prochaine de Sa propre mort de leurs mains, et par là la pire de *leurs* morts, le Seigneur rejeté entreprend ce discours prophétique.

« Et Jésus sortit et s'en alla du temple ». Car qu'était-il maintenant ? Un cadavre, et rien de plus. « Voici, *votre* maison vous est laissée déserte » [23, 38][19]. « Et ses disciples s'approchèrent pour lui montrer les bâtiments du temple. Et lui, répondant, leur dit : Ne voyez-vous pas toutes ces choses ? En vérité, je vous dis : Il ne sera point laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas » (v. 1, 2). Le cœur des disciples était occupé alors, comme c'est trop souvent le cas maintenant, des apparences présentes, et du grand déploiement de magnificence dans le service de Dieu ; le halo des associations brillait devant leurs yeux. Mais Jésus prononce la condamnation sur tout ce qu'ils admiraient sur la terre. En vérité, quand Il quitta le temple, tout avait disparu de ce qui lui donnait sa valeur aux yeux de Dieu. En dehors de Jésus, qu'y a-t-il dans ce monde sinon un vain affichage, ou pire ? Et comment le Seigneur délivre-t-Il les siens de la puissance de la tradition et de toute autre source d'attrait pour le cœur ? Il présente les communications de Son propre esprit, et jette la lumière du futur sur le présent. Combien souvent la mondanité non jugée dans le cœur d'un chrétien, se trahit par un manque de goût pour ce que Dieu révèle de ce qu'Il va faire ! Comment puis-je jouir de la venue du Seigneur si elle doit jeter bas la plus grande partie de ce que je cherche à édifier dans le monde ? Quelqu'un, par exemple, peut essayer d'obtenir ou de conserver un certain statut par son habileté, et espérer que ses fils pourront le surpasser au moyen des avantages supérieurs dont ils jouissent. Toute la grandeur humaine est basée sur une idée de la sorte ; c'est « le monde », de fait. Encore une fois, la venue de Christ est une vérité qui démolit toute cette construction ; parce que, si nous attendons réellement Sa venue comme pouvant avoir lieu à tout instant — si nous réalisons que nous sommes mis comme des serviteurs à la porte avec la poignée en main, attendant qu'Il frappe (nous ne savons pas dans combien de temps) et désirant Lui ouvrir *immédiatement* (« Bienheureux sont ces esclaves ! » [Luc 12, 37]) — si telle est notre attitude, comment pouvons-nous avoir du temps ou du cœur pour ce qui occupe ce monde affairé qui oublie Christ ? De plus, nous ne sommes pas du monde, comme Christ n'en est pas [Jean 17, 14] ; et en matière de moyens et d'agents pour réaliser ses plans, le monde ne manquera

jamais d'hommes pour faire son travail. Mais nous avons une affaire plus élevée, et il est au-dessous de notre niveau de rechercher les honneurs du monde qui rejette notre Seigneur. Quelque insignifiante ou éprouvante que soit notre position extérieure, qu'y a-t-il d'aussi glorieux que de servir en elle notre Seigneur Christ ? Et Il vient.

Dans la croix, nous voyons Dieu s'humiliant Lui-même — l'unique qui, de toute la grandeur qui était la sienne, s'est abaissé si bas pour sauver mon âme — l'unique qui commande tout, devenant le serviteur de tous. Quelqu'un ne peut pas recevoir la vérité de la croix sans avoir, dans une certaine mesure, sa marche en accord avec l'esprit de celle-ci. Pourtant, combien de saints de Dieu regardent à la croix, non pas tant comme ce par quoi le monde leur est crucifié et eux au monde [Gal. 6, 14], mais plutôt comme le remède par lequel ils sont rendus libres de toute crainte, pour se faire une place confortable dans le monde ! Le chrétien devrait être le plus heureux des hommes ; mais son bonheur devrait consister en ce qu'il sait que sa part est en et avec Christ. Pendant ce temps, notre service et notre obéissance doivent être formés d'après l'esprit de la croix de notre Seigneur Jésus Christ. La méchanceté de l'homme et la grâce de Dieu ont été pleinement manifestés à la croix ; tout se rencontre là : et sur cette grande vérité est fondé ce qui est souvent dit dans l'Écriture : « La fin de toutes choses s'est approchée » [1 Pier. 4, 7] ; parce que tout a été manifesté dans ses voies morales et ses relations dispensationnelles entre Dieu et l'homme.

Le Seigneur prend les disciples là où ils se trouvaient. Ils étaient des Juifs pieux croyants. Leurs associations reliaient Christ avec le temple. Ils savaient qu'Il était le Messie d'Israël, et ils s'attendaient à ce qu'Il juge les Romains et réunisse tous les dispersés de la semence d'Abraham des quatre vents des cieux. Ils s'attendaient à ce que toutes les prophéties concernant le pays et la ville soient accomplies. Il n'y avait pas la moindre pensée dans l'esprit des disciples, à ce moment-là, de Jésus allant au ciel et demeurant là un long moment, ni de la dispersion d'Israël, ni des Gentils amenés à la connaissance de Christ. En conséquence, cette grande prophétie sur la montagne des Oliviers commence avec les disciples et avec leur condition. Leur cœur était trop occupé de bâtiments du temple. Mais le Seigneur, désormais rejeté, annonce que « il ne sera point laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas ». Cela excita fortement le désir des disciples de comprendre comment de telles choses devaient se réaliser. Ils étaient conscients, d'après les prophéties, qu'il y aurait un temps de sombre tristesse pour Israël, et ils ne savaient pas comment cela pouvait aller ensemble avec leur bénédiction prédite. Ils Lui demandent donc : « Quand ces choses auront-elles lieu, et quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle (*monde*) ? » (v. 2, 3).

« Ta venue » signifie « la présence du Seigneur avec eux sur la terre » ; et « la consommation du *siècle* » est un terme tout à fait différent de celui traduit ailleurs par « monde », il signifie ici la fin de la période pendant laquelle notre Seigneur serait absent d'eux. Ils voulaient connaître le signe de Sa présence avec eux. Ils savaient qu'il ne pourrait jamais y avoir une désolation telle, si leur Messie régnait sur eux. Ils désiraient savoir quand le temps de tristesse serait venu, et quel serait le signe de Sa présence qui le terminerait et introduirait une joie sans fin.

« Et Jésus, répondant, leur dit : Prenez garde que personne ne vous séduise ; car plusieurs viendront en mon nom, disant : Moi, je suis le Christ ; et ils en séduiront plusieurs » (v. 4, 5). Dans les épîtres, on ne trouve jamais exactement une pensée telle qu'avertir des personnes contre de faux christs, car les épîtres sont adressées aux chrétiens ; et un chrétien ne pouvait pas être trompé par les prétentions d'un homme à être Christ. C'est ici tout à fait approprié, parce que dans ce chapitre, les disciples sont vus, non comme nos représentants à nous chrétiens maintenant, mais des Juifs pieux dans le futur. Nous, comme chrétiens, n'avons rien affaire avec la destruction du temple ; cela ne nous affecte en rien. Ces disciples, comme le résidu pieux de

la nation, attendaient que le Messie introduise la gloire. Le Seigneur les avertit donc que si quelqu'un s'élevait parmi eux, disant : Je suis le Christ, ils ne devaient pas le croire. Le temps était venu où le véritable Messie devait apparaître. Et Il était apparu, mais Israël L'avait rejeté, s'endurcissant dans le mensonge que notre Seigneur ne pouvait pas être Celui qui avait été promis. Mais Israël n'avait pas encore abandonné l'espérance du Messie, et cela les exposait au faux espoir dont il est parlé ici (c'est-à-dire, de personnes disant : Je suis le Christ). De toutes façons, le rejet du vrai Christ les laissait ouverts à la réception d'un faux Christ. Notre Seigneur les avait avertis de ceci. « Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez » [Jean 5, 43]. Si un messie devait venir, plein de lui-même et de Satan, la nation serait abandonnée à recevoir le faux, comme une juste rétribution pour avoir rejeté le vrai. Les disciples étaient les représentants des Juifs pieux, et étaient avertis de ce qui devait survenir à leur nation. Mais prenez l'épître de Jean, et qu'y trouvez-vous ? « Bien-aimés, ne croyez pas tout esprit » [1 Jean 4, 1]. Pourquoi ? Parce que la grande chose par laquelle se distingue l'Église est la présence du Saint Esprit ; et la tromperie contre laquelle nous avons à veiller est les faux esprits, non les faux Christs, quoiqu'il y ait plusieurs antichrists. Le danger pour les chrétiens est d'attrister le Saint Esprit — bien plus, d'écouter les faux esprits. « Ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde ». Il y a maintenant de faux prophètes, et de mauvais esprits qui travaillent en eux. De nos jours, la foi dans l'Esprit Saint et dans la puissance de Satan est très affaiblie. Les gens regardent seulement à l'homme ; alors que l'Écriture fait grand cas de Dieu et de Satan. Ce qui donne à Satan de la puissance sur un professant du nom de Christ, c'est la tolérance du péché. Satan n'a pas un atome de puissance contre un enfant de Dieu qui regarde à Jésus ; mais là où le moi est toléré, c'est une opportunité pour Satan de s'introduire.

Ici, il est question de faux christs, parce que notre Seigneur parlait aux disciples de circonstances et d'espérances juives, quoiqu'après cela Il se tourne vers des sujets chrétiens. La prophétie est constituée de trois grandes parties. Le résidu juif a son histoire décrite complètement ; puis vient la portion des chrétiens, et après cela celle des Gentils. La prophétie se divise elle-même dans ces trois sections. Les Juifs sont d'abord mis en avant, parce que les disciples n'étaient pas encore retirés de leur position juive : ce fut seulement quand Christ fut crucifié que le mur de clôture fut détruit. L'intention de notre Seigneur était de prendre le résidu juif et de montrer qu'il y aurait une compagnie, au dernier jour, sur le même terrain que ces disciples — le chrétien se présentant entre les deux. C'est ce qui nous est décrit dans la dernière partie du chapitre, et dans la plus grande partie de Matthieu 25. Puis nous avons les Gentils, « toutes les nations », rassemblés devant le Fils de l'homme. Tel est le fil reliant les parties de ce grand discours.

« Plusieurs viendront en mon nom, disant : Moi, je suis le Christ ; et ils en séduiront plusieurs. Et vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres ; prenez garde que vous ne soyez troublés, car il faut que tout arrive ; mais la fin n'est pas encore » (v. 5, 6). Remarquez qu'il y a deux grands avertissements moraux donnés par notre Seigneur. Tout d'abord, ils devaient se méfier d'une espérance vraie faussement appliquée. De faux Christs tireraient profit du fait que les Juifs devaient attendre Christ, et ils prétendraient être le Christ. En second lieu, ils pouvaient être terrifiés par l'ennemi qui savait comment utiliser de telles circonstances. Le verset 6 les met donc en garde contre des alarmes : « Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres ». Ce n'est clairement pas pour le chrétien, car où le Saint Esprit avertit-Il le chrétien de troubles concernant des guerres et des bruits de guerre ? Nous ne trouvons rien de cela dans les épîtres, là où l'Assemblée chrétienne est proprement mise en évidence ! Est-ce nier l'importance de l'avertissement du Seigneur ? À Dieu ne plaise !

Mais le passage que nous considérons ne se rapporte pas aux chrétiens, mais aux disciples juifs tels qu'ils étaient alors, et tels qu'ils seront. Notre appel prend place après que notre Seigneur est allé au ciel et avant qu'Il revienne en gloire, tandis que le résidu juif se trouvera, au dernier jour, sur un terrain similaire et avec des espérances semblables aux disciples auxquels le Seigneur s'adressait. Si nous voulons mettre les choses en ordre dans la Parole de Dieu, nous devons remarquer de quoi et à qui Il parle. Si moi, un Gentil, je prend le langage d'un Juif, c'est faire une grande erreur ; ou si un chrétien adopte le langage soit d'un Juif, soit d'un Gentil, c'est également aussi une erreur semblable. C'est pour cette raison qu'une telle importance est mise sur « exposer justement la parole de la vérité » [2 Tim. 2, 15]. Nous trouvons différentes voies de Dieu, selon Sa volonté souveraine, au sujet de ceux dont Il s'occupe, et nous devons prendre garde d'appliquer correctement Sa Parole. Les disciples, en tant que résidu juif, ayant un appel particulier dans un pays particulier, le pays de Judée, ne devaient pas être troublés s'ils entendaient parler de guerres et de bruits de guerre : « Car il faut que tout arrive ; mais la fin n'est pas encore ». Trouvons-nous jamais les apôtres disant : La fin n'est pas encore, pour nous ? Au contraire, il est dit de nous (1 Cor. 10) : « à nous que les fins des siècles ont atteints » ; tandis que le Seigneur, en s'adressant au résidu juif, dit : « la fin n'est pas encore » — parce que beaucoup de choses doivent encore s'accomplir avant que les Juifs ne parviennent à leur bénédiction. Mais pour les chrétiens, toutes choses sont déjà maintenant nôtres en Christ ; la bénédiction n'est jamais repoussée, quoique nous attendions le couronnement à Sa venue.

En pratique aussi, la différence est immensément importante ; car le chrétien n'est pas du monde, tout comme Christ n'en est pas, ce qui ne pouvait pas être dit de la même façon du corps juif qui devait être appelé dans le dernier jour. Pour nous, « les guerres et les bruits de guerre » ne devraient pas être une source de trouble, quoique certainement elles devraient être une occasion de sainte préoccupation et d'intercession dans un esprit de grâce, et cela, pour tous ceux qui y sont engagés. Le résidu juif, au contraire, ne sera pas séparé de cette manière céleste ; et les combats terrestres qui feront alors rage dans et autour du pays ne pourront que les affecter grandement : de sorte qu'ils auront particulièrement besoin de chérir la confiance dans les paroles du Sauveur, et de ne pas être troublés comme si l'issue en était douteuse, ou comme si eux-mêmes étaient oubliés dans ce jour sombre. Ils devront attendre avec patience ; « car nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume ; et il y aura des famines, et des pestes, et des tremblements de terre en divers lieux. Mais toutes ces choses sont un commencement de douleurs ». Il est évident que le langage n'est applicable, dans toute sa force, qu'aux Juifs — à ceux qui croient, sans doute, mais encore Juifs au milieu d'une nation judiciairement châtiée pour son apostasie de Dieu et la réjection de son propre Messie.

Le Seigneur prépare donc les disciples juifs ou le résidu pour leurs épreuves particulières, en partie vraies après Son propre départ jusqu'à la destruction de Jérusalem, et encore bien plus complètement vérifiées avant que Jérusalem soit de nouveau reconnue, après la destruction de l'Antichrist. « Alors ils vous livreront pour être affligés, et ils vous feront mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations [ou des Gentils] à cause de mon nom. Et alors plusieurs seront scandalisés, et se livreront l'un l'autre, et se haïront l'un l'autre » (v. 9, 10). Il y aura une fausse profession et une haine de la vérité, même parmi eux — et non pas seulement des troubles extérieurs : « Et plusieurs faux prophètes s'élèveront et en séduiront plusieurs : et parce que l'iniquité prévaudra, l'amour de plusieurs sera refroidi ; mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ». Ainsi, il y a une certaine période définie de patience — une fin à venir, aussi certainement qu'il y a eu un commencement de douleurs. Mais quelle épreuve, quelle obscurité, quelles souffrances, quel scandale, avant que vienne la fin ! Quand notre Seigneur, dans l'évangile de Jean, parle du lot du chrétien, Il ne parle jamais ni d'un commencement ni d'une fin, mais laisse seulement entendre qu'il faut s'attendre à la tribulation tout au long de la course : « Vous avez

de la tribulation dans le monde » [Jean 16, 33]. Et tel est le langage et la pensée constants dans les épîtres, où incontestablement, c'est notre appel qui est en vue.

Puis suit un signe final. « Cet évangile du royaume sera prêché dans la terre habitée tout entière, en témoignage à toutes les nations ; et alors viendra la fin » (v. 14). L'évangile de la grâce de Dieu n'est pas le même que l'évangile du royaume. Tous deux seront prêchés — que Dieu sauve les âmes désormais par Sa seule faveur, par Christ ; et qu'il y a un royaume qu'Il va établir prochainement par Sa puissance, qui doit embrasser toute la terre. Avant que vienne la fin, il y aura donc un témoignage spécial de cette venue du Seigneur, comme Il le laisse entendre ici. Ainsi, en Apocalypse 14, un ange est vu par Jean dans la vision prophétique, ayant l'évangile éternel pour l'annoncer à ceux qui sont établis sur la terre, et à toute nation, et « disant à haute voix : Craignez Dieu et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue ; et rendez hommage à celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les fontaines d'eaux ». Actuellement, on ne peut pas dire que l'heure de Ses jugements est venue ; car c'est, au contraire et de façon explicite, le jour de Sa grâce et du salut. Clairement donc, la conclusion est que juste avant la fin de cette dispensation, il y aura une énergie remarquable de l'Esprit au milieu des Juifs ; et de ce même peuple qui avait rejeté Jésus autrefois, des messagers du royaume iront partout, touchés par Sa grâce, pour annoncer l'arrivée prochaine du jugement divin et l'établissement du royaume des cieux en puissance et en gloire. Qui, dans la miséricorde de Dieu, est plus propre à proclamer le retour du Messie, que quelques-uns venant de la nation même qui autrefois L'avait cloué à la croix — pour Le proclamer maintenant parmi tous les orgueilleux Gentils dont le représentant d'alors avait inscrit sur Sa croix : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » [Matt. 27, 37] ? Le témoignage se répandra universellement, alors. Combien c'est humiliant pour la chrétienté ! avec la papauté, l'islam, et aussi le paganisme, qui prévalent encore en Asie et en Afrique — la grande masse de l'humanité. Et pourtant, les hommes chrétiens ferment leurs yeux aux faits les plus clairs et les plus solennels, et se vantent des triomphes de l'évangile ! Non : les Gentils ont été sages selon leur propre estimation, quoique la grâce souveraine ait opéré malgré tout ; mais il est réservé à d'autres témoins, quand l'« apostasie » aura été complète dans la chrétienté et que l'homme de péché sera révélé, de proclamer le royaume qui vient dans toute la terre habitable.

Au verset 15, le Seigneur nous montre, non pas des signes généraux de la fin approchant, ou ce qui devait distinguer la fin en général des douleurs précédentes d'Israël, mais Il indique des circonstances d'une nature très précise, qui peuvent peut-être être appliquées partiellement à ce qui s'est passé avant la chute de Jérusalem sous Titus, mais qui ne peuvent être accomplies que dans le futur d'Israël, si nous faisons soigneusement attention à la particularité de la scène, au lien avec la prophétie, et, par-dessus tout, à la consommation dans laquelle tout doit se terminer.

Tout d'abord donc, notre Seigneur fait référence à un prophète juif. « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne) », etc. La parenthèse prévient du fait que la prédiction pourrait être mal comprise — dans tous les cas, qu'elle demandait de l'attention. Deux passages de la prophétie (Dan. 11, 31 et Dan. 12, 11) parlent de cette abomination ; mais je n'ai aucune hésitation à dire que le premier était une annonce des actes d'Antiochus Épiphane, des siècles avant Christ, et que le dernier est celui auquel il est fait référence ici, et qui est encore non accompli. Tout à fait distinct de l'époque d'Antiochus, Daniel 12 parle d'une autre idole qui amène la désolation à sa suite, et cela expressément « au temps de la fin ». « Plusieurs seront purifiés et blanchis et affinés ; et les méchants agiront méchamment, et aucun des méchants ne comprendra ; mais les sages comprendront » [v. 10]. En cela, nous trouvons un autre lien de relation avec les paroles de notre Seigneur — « que celui qui lit comprenne ». « Et depuis le temps où le [sacrifice] continuel sera ôté et où l'abomination qui

désole sera placée, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours »[v. 11]. Ainsi, outre le mal idolâtre imposé par le célèbre roi du Nord, Antiochus, longtemps avant que le Seigneur apparaisse, Daniel considérait dans l'avenir un mal similaire à la fin des détresses d'Israël, dont la destruction précédera immédiatement leur délivrance finale. « Bienheureux celui qui attend ». Quant à ce dernier passage, notre Seigneur cite le prophète juif, et jette une lumière supplémentaire sur ces mêmes temps et circonstances.

La conclusion est claire et certaine : dans le verset 15 de Matthieu 24, notre Seigneur fait allusion à cette partie de Daniel qui est encore à venir, et non à celle qui était de l'histoire quand Il parlait de cela sur la montagne des Oliviers. Je suis conscient que certains ont confondu la chose avec ce que nous lisons dans Daniel 8 et 9. Mais « la transgression qui désole »[8, 13] n'est pas la même chose que « l'abomination de la désolation » ; et nous ne pouvons pas non plus identifier de façon absolue « la fin de l'indignation »[8, 19] avec « le temps de la fin » (comp. És. 10). Les distinctions dans l'Écriture doivent être notées aussi bien que les points de ressemblance et de contact. Le dernier verset de Daniel 9 peut sembler avoir de plus fortes raisons pour cela. Nous avons là une alliance confirmée pour une semaine ; et alors, au milieu de la semaine, le sacrifice et l'offrande sont forcés de cesser ; après quoi, à cause de la protection donnée aux abominations, ou idoles, il y a un désolateur « jusqu'à ce que la consomption et ce qui est décrété soient versés sur la désolée » (*c'est-à-dire* Jérusalem). J'ai donné ainsi ce que je pense être le véritable sens de cet important passage, parce que, quand il est cité avec précision, la ressemblance supposée avec « l'abomination de la désolation » disparaît. Un désolateur qui vient à cause de l'aile (c'est-à-dire protection) des abominations est tout à fait distinct de l'abomination qui cause la désolation, ou de l'idole qui doit encore être mise dans le sanctuaire. Avec l'établissement de cette abomination est en lien la période de mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Même pour ceux qui l'interprètent comme autant d'années, il est impossible d'appliquer la prophétie à la destruction de Jérusalem ou de son temple par les Romains. En aurait-il été ainsi, la période de bénédiction aurait dû être arrivée depuis longtemps pour Israël. La prophétie a-t-elle donc manqué ? Non ; mais les lecteurs ont manqué dans sa compréhension. Nous devons corriger, non pas le langage de l'Écriture, mais nos interprétations : nous devons revenir encore et toujours à la Parole de Dieu, et voir si nous n'avons pas mal tiré nos déductions.

La vérité, c'est que la compréhension de Daniel 12 est de toute importance pour tirer correctement profit de Matthieu 24. Dans son premier verset, nous avons un point de repère simple : « En ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple ». Il ne peut y avoir aucun doute raisonnable que le peuple de Daniel signifie les Juifs, et qu'il est parlé là d'une puissante intervention en leur faveur ; mais, comme d'habitude, non pas sans la plus grande épreuve de la foi. Car « ce sera un temps de détresse tel, qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là ». C'est ce que notre Seigneur a indiscutablement en vue dans le verset 21 : « Alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais ». Il ne peut pas y avoir deux tribulations, pour le même peuple, qui sont chacune la plus grande : les deux déclarations se rapportent au même trouble. Or Daniel dit positivement que « en ce temps-là ton peuple (les Juifs) sera délivré ». Qui peut prétendre que Micaël se tenait pour Israël contre Titus, pas plus que contre Nebucadnetsar ? Tout le monde ne sait-il pas qu'à ce moment-là, bien loin d'être délivrés, ils furent complètement vaincus par les Romains, et que ceux qui échappèrent à l'épée furent vendus comme esclaves et dispersés dans tout le monde ? Dieu était alors contre Israël, et non pour lui ; et, comme le roi dans la parabole, Il fut irrité, envoya Ses troupes, fit périr ces meurtriers et brûla leur ville[Matt. 22, 7]. Ici, au contraire, l'heure de détresse sans égale précède tout juste leur délivrance de la part de Dieu, et non pas leur captivité.

En rapportant cela à notre chapitre, la vue de l'idole qui désolait dans le lieu saint est le signal de la fuite. « Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes » (v. 16). Il n'y a aucune pensée d'un tel

signe pour les chrétiens, mais pour les disciples juifs dans la terre sainte ; et cela, afin qu'ils puissent immédiatement se retirer de la scène du danger. « Que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter ses effets hors de sa maison ; et que celui qui est aux champs ne retourne pas en arrière pour emporter son vêtement. Mais malheur à celles qui sont enceintes et à celles qui allaitent en ces jours-là ! » (v. 17-19). On a essayé de trouver dans ces paroles l'avertissement d'après lequel certains ont fui à Pella dans l'intervalle entre le moment où le lieutenant romain avait entouré la ville, et la mise à sac finale sous le commandant victorieux. Mais cela provient de ce que l'on confond Luc 21, 20 à 24 avec Matthieu 24, 15 à 21 ; alors qu'ils sont manifestement distincts, en dépit d'une certaine mesure d'analogie entre eux. Cela s'inscrivait parfaitement dans le cadre de ce qui était donné par l'Esprit au grand évangéliste gentil, de noter le siège romain maintenant passé aussi bien que la suprématie actuelle des nations qui foulaient aux pieds Jérusalem jusqu'à ce que leurs temps soient accomplis. Matthieu, cependant, avait sa propre tâche en parlant de la grande crise à venir, du moins depuis le verset 15. Et il est évident que comme l'abomination dans le lieu saint diffère très largement des armées qui environnaient Jérusalem, ainsi il y avait une large place pour le départ le plus tranquille de la cité menacée (oui, pour que les plus ralentis et les plus handicapés des deux sexes s'en aillent) après que Cestius Gallus se fut retiré. J'en conclus donc que par Matthieu, notre Seigneur nous donne ce qui concerne les temps de la fin ; et par Luc, ce qui se réfère au passé, et aussi au présent, superficiellement, aussi bien qu'au futur. Matthieu, par exemple, ne pouvait pas parler, comme Luc, de Jérusalem foulée aux pieds par les Gentils, parce qu'il est ici uniquement occupé des horreurs qui précéderont immédiatement la bénédiction et la délivrance d'Israël. Luc a à la fois un premier et un dernier temps de trouble ; Matthieu, depuis le verset 15, se limite à ce dernier temps.

« Et priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat ; car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais » (v. 20, 21). Combien le Seigneur est prévenant ! Et combien sûrement Ses disciples, en ce jour-là, pourront compter sur Ses soins, afin qu'il soit répondu à leurs requêtes, de sorte que, quelqu'urgente que doive être leur fuite, ni la saison peu clémente, ni le jour saint des Juifs, ne les entrave ! C'est ici une nouvelle preuve que ce sont les Juifs qui Le suivent, et non les chrétiens, qui sont en vue là. Quelque saint que soit le sabbat, je n'ai aucune hésitation à dire que le jour du Seigneur, avec lequel a affaire l'Église, est fondé sur une sainteté plus profonde. Le croyant a désormais à prendre garde, d'un côté à ne pas confondre le sabbat avec le jour du Seigneur, de l'autre à supposer que, puisque le jour du Seigneur n'est pas le sabbat, il peut donc être utilisé à des fins égoïstes ou mondaines. Le sabbat est le saint mémorial de la création et de la loi, comme le jour du Seigneur est celui de la grâce et de la nouvelle création dans la résurrection du Sauveur. En tant que chrétiens, nous ne sommes ni de l'ancienne création, ni sous la loi, mais nous nous tenons sur un terrain totalement différent, celui de Christ mort et ressuscité. Le sabbat était pour l'homme et pour le Juif — le dernier jour de la semaine, et simplement un jour de repos, partagé avec son âne et son bœuf. Ce n'est pas la pensée chrétienne, qui commence la semaine avec le Seigneur, Lui en donne le meilleur dans l'adoration, et est libre de travailler pour Lui de toutes manières au milieu du péché et de la misère du monde.

Ainsi, nous trouvons à chaque étape un nouveau témoignage de la portée réelle de la prophétie. Pour nous, le lieu saint est dans les cieux, non pas à Jérusalem ; pour nous, il n'est pas question d'échapper à quelque tribulation sans égale, mais d'être préparés à souffrir avec et pour Christ, et de nous réjouir toujours en cela ; pour nous, rassemblés d'entre toutes les nations et langues, les montagnes autour de la Judée ne sont pas des cachettes appropriées ; pas plus que l'hiver ou le jour du sabbat ne peuvent être une juste source d'alarme. Toute parole nous est donnée pour être méditée et mise à profit ; mais les preuves indiquent de façon immanquable un corps de Juifs convertis dans le dernier jour, non pas se tenant dans la lumière et les

privilèges de l'Église, mais ayant des espérances juives ; et tout en attendant le Messie, avertis sur la manière d'échapper aux tromperies et au trouble accablant de ce jour. Il est question de sauver la chair (v. 22), et non de communion avec les souffrances de Christ et de conformité à Sa mort, de manière à, quel qu'en soit le prix, avoir part à la résurrection d'entre les morts. C'est pourquoi aussi, il n'y a aucune pensée ici de la venue de Christ pour nous prendre à Lui et nous donner des demeures là où Il est dans la maison du Père, mais bien plutôt de Son apparition en gloire pour détruire les ennemis, pour juger ce qui était mort et offensant pour Dieu, et pour délivrer les élus dispersés d'Israël. Pour leur bien, ces jours de terreur seront abrégés. Les avertissements des versets 23 à 28 sont en accord avec cela : « Alors, si quelqu'un vous dit : Voici, le Christ est ici, ou : Il est là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes ; et ils montreront de grands signes et des prodiges », etc. (v. 23, 24). Une telle tromperie *pourrait*-elle être adressée même au plus simple chrétien qui attend le Fils de Dieu du ciel ? Pourtant, elle est très intelligible si nous pensons aux futurs disciples juifs, qui pourront attendre quelque chose de semblable d'après une prédiction comme celle de Zacharie 14, où nous trouvons que la montagne des Oliviers est l'endroit désigné sur lequel Jéhovah le Messie doit encore se tenir. Nous pouvons bien concevoir, pour de tels saints, des rumeurs comme quoi le Messie était au désert ou dans les chambres secrètes : elles pourraient tromper ceux qui s'attendent à rencontrer le Seigneur sur la terre, non pas ceux qui savent qu'ils doivent Le rejoindre en l'air avec les ressuscités (1 Thess. 4 ; 2 Thess. 2).

La manière dont Il apparaîtra pour délivrer les Juifs est alors dévoilée, comme une mise en garde contre ces tromperies : « Car comme l'éclair sort », etc. Les images (v. 27, 28) qui illustrent la présence du Fils de l'homme, portent la pensée d'une manifestation soudaine et terrible, et d'un jugement rapide et inévitable sur ce qui sera alors simplement un corps sans vie, devant Dieu, quelles que puissent avoir été ses prétentions. Il n'est rien dit de tel, cependant, quand l'Écriture décrit la descente du Seigneur pour recevoir Ses saints ressuscités. Et quel est le résultat d'appliquer ainsi à tort ces versets ? L'interprétation révoltante que le « corps mort » signifie Christ, et « les aigles », les saints transfigurés, ou les convertis, ne mérite que la censure, et aucun commentaire. Il n'est pas non plus nécessaire de réfuter la revendication avancée par les doctrines de Rome. Appliqué à Israël, tout est simple. Le corps mort représente la partie apostate de cette nation ; les aigles, ou vautours, sont l'image des jugements qui lui tombent dessus. Ce n'est pas seulement qu'il y aura la manifestation de Christ en jugement comme un éclair, mais les agents de Sa colère sauront où et comment traiter ce qui est abominable au regard de Dieu. L'allusion se rapporte à Job 39, 33.

« Aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil sera obscurci », etc. (v. 29-31). On ne peut guère me demander de signaler l'ancien effort pour appliquer ces versets au triomphe de Rome sur Jérusalem. Face à cela, pourrait-il être dit que cela est « aussitôt après la tribulation » ? ou n'était-ce pas plutôt le couronnement de la douleur des Juifs ? — non pas le glorieux renversement de leurs souffrances par une délivrance divine. Quelques prodiges que rapporte Josèphe, ils étaient plutôt *pendant* la tribulation qu'il raconte ; alors que les signes dont il est parlé ici, littéraux ou figurés, doivent *suivre* « la tribulation de ces jours-là » (c'est-à-dire, la crise future de Jérusalem). Non ; il y a là un plus grand que Titus ; et un événement est annoncé en lien avec ce pauvre peuple, qui changera la face et la condition de toutes les nations. « Alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire. Et il enverra ses anges avec un grand son de trompette ; et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout ». Tout du long, les élus sont la semence choisie d'Israël (v. 22, 24, 31 ; comp. És. 65). Il y a d'autres élus, c'est sûr ; mais nous devons toujours interpréter d'après le contexte ; et celui-ci, dans le cas présent, semble parfaitement évident. Le Fils de l'homme dans le ciel, et vu là, est, je le conçois ainsi, le signe pour ceux qui sont sur la terre. Cela remplit de deuil toutes les tribus ; et Christ vient pour juger de

façon visible. D'autres passages montrent que les saints célestes ont déjà été enlevés, et qu'ils devront alors accompagner leur Seigneur ; mais rien de ceci n'apparaît ici. Ç'aurait été prématuré. En outre, l'objet de cette portion de la prophétie est de montrer Sa venue pour le soulagement et le rassemblement de Ses élus hors d'Israël. C'est pourquoi c'est comme le Fils de l'homme (c'est-à-dire, dans un caractère judiciaire, voyez Jean 5, 27) qu'Il est présent ; et c'est pourquoi aussi Il envoie Ses anges avec un grand son de trompette. « Et il arrivera en ce jour-là qu'on sonnera de la grande trompette ; et ceux qui périssaient dans le pays d'Assyrie, et les exilés du pays d'Égypte, viendront et se prosterneront devant l'Éternel, en la montagne sainte, à Jérusalem » (És. 27, 13). C'est la proclamation, non seulement de l'an agréable du Seigneur, mais du jour de la vengeance de Dieu. « Et vous serez rassemblés un à un, fils d'Israël » [És. 27, 12]. Les quatre vents en lien avec Israël ne présentent pas de difficulté, bien au contraire (voyez Zach. 2, 6). Comme le Seigneur les avait dispersés et répandus au loin « aux quatre vents des cieux », ainsi maintenant Ses élus sont rassemblés.

L'exposé général et la vue spéciale de la portion juive ont ainsi été donnés jusqu'à présent, dans le chapitre 24. Ils sont ensuite illustrés, à la fois d'après la nature (v. 32, 33), et d'après l'Écriture (v. 34, 35), et terminé par une application appropriée (v. 42-44).

« Apprenez du figuier la [ou, sa] parabole » (v. 32). Le figuier est le symbole bien connu de la nation juive. Nous le voyons, en Matthieu 21, ne portant rien que des feuilles — cette génération abandonnée à la malédiction d'une stérilité perpétuelle, quoi que la grâce puisse faire pour la génération à venir. En Luc 21, la parole est : « Voyez le figuier et *tous* les arbres », parce que le Saint Esprit, tout du long, et de façon particulière dans ce chapitre, introduit les Gentils. Luc adopte une portée plus large que Matthieu, et traite expressément des afflictions de Jérusalem en lien avec « le temps des Gentils ». D'où la différence même dans les figures qui l'illustrent. Ici il s'agit de l'arbre, avec des signes de vie renouvelés — la nationalité juive ravivée : « Quand déjà son rameau est tendre et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été est proche. De même aussi vous, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que cela est proche, à la porte » (c'est-à-dire, la fin de ce siècle, et le commencement du prochain sous le Messie et la nouvelle alliance). Mais de façon solennelle, le Seigneur avertit que « cette génération », cette race qui rejette Christ en Israël, ne passerait pas jusqu'à ce que toutes choses soient accomplies !

La pensée que tout *fut* accompli dans le siège passé de Jérusalem, fondée sur une interprétation étroite et non scripturaire de ce passage, vient de ce qu'on n'écoute pas ce que le Seigneur dit aux disciples. Par le terme « génération » dans une généalogie (comme en Matt. 1), ou là où le contexte le requiert (comme en Luc 1, 50), il est sans doute parlé de la durée d'une vie ; mais où est-il utilisé ainsi dans les Écritures prophétiques — les Psaumes, etc. ? La signification dans ces cas est morale plutôt que chronologique ; comme, par exemple, en psaume 12, 7 : « Toi, Éternel ! tu les garderas, tu les préserveras de *cette génération*, à toujours ». Les mots « à toujours » prouvent une application prolongée ; et en accord avec cela, le passage indique que l'Éternel préservera les hommes pieux de leurs oppresseurs impies, « de cette génération à toujours ». C'est une réfutation nette et concluante de ceux qui voudraient limiter l'expression à la courte durée de la vie d'un homme. Ainsi, en Deutéronome 32, 5 et 20, nous trouvons le terme génération utilisé ainsi, non pour signifier une période, mais pour exprimer les caractéristiques morales d'Israël. Encore, dans les Psaumes, nous trouvons « la génération à venir », qui n'est pas limitée à une simple durée de trente ou cent ans. De même aussi en Proverbes 30, 11 à 14 : « Il est une génération qui maudit son père… une génération pure à ses propres yeux », etc., où le *caractère* de certaines classes est considéré ; encore plus clair, si c'est possible, en est l'utilisation dans les évangiles synoptiques. Ainsi, en Matthieu 11, 16 : « À qui comparerai-je cette génération ? » signifie ceux qui vivaient alors, caractérisés par un caractère moral capricieux qui les mettait en opposition avec le témoignage de Dieu, quel qu'il puisse être, en justice ou en grâce. Mais évidemment, quoique ceux qui étaient

alors vivants soient en vue en premier lieu, l'identité morale des mêmes caractères peut s'étendre indéfiniment, et ainsi de siècle en siècle ce serait encore « cette génération ». Comparez Matthieu 12, 39, 41, 42 et 45, où le dernier verset montre l'unité de la « génération » dans son jugement final (non encore épuisé) avec ce qui a émergé de la captivité babylonienne. Remarquez encore le chapitre 23, 36 : « En vérité, je vous dis : toutes ces choses viendront sur cette génération » — une génération qui se poursuivrait jusqu'à ce que toutes les prédictions de jugement que Christ a prononcé, soient accomplies (chap. 24, 34). Comme il est clair de ce que nous avons déjà montré, que beaucoup reste à accomplir, « cette génération » subsiste encore, et le fera, jusqu'à ce que tout soit terminé. Et combien cela est vrai ! Ici les Juifs sont — à l'étonnement de tout esprit réfléchi — non seulement une race brisée, dispersée, et cependant perpétuée ; non seulement distincte, en dépit des efforts puissants de l'extérieur pour les effacer, et de l'intérieur pour les amalgamer aux autres ; mais ayant la même incrédulité, le même rejet et le même mépris envers Jésus leur Messie, qu'au jour où Il prononça leur sentence. Toutes ces choses — parlant de leurs premières et de leurs dernières détresses — devront passer avant que cette génération méchante ne disparaisse. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ». Ce que l'incrédulité considère comme le plus stable, la scène de son idolâtrie ou de sa propre exaltation, disparaîtra ; mais les paroles de Christ, qu'elles concernent Israël ou les autres, demeureront à toujours.

Mais si tout est ainsi assuré et ne peut manquer, le Père seul en connaît le jour et l'heure (v. 36). Le Seigneur avait déjà annoncé de grands signes distinctifs, et les sages comprendront ; « mais les méchants agiront méchamment, et aucun des méchants ne comprendra » [Dan. 12, 10]. « Mais comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la venue du fils de l'homme. Car, comme dans les jours avant le déluge on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien, jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous, ainsi sera aussi la venue du fils de l'homme » (v. 37-39). On trouve ici un autre témoignage que notre Seigneur, dans cette position, parle des disciples juifs des derniers jours (représentés par ceux qui L'entouraient alors), et non pas de l'Assemblée. Car Son illustration est tirée de la préservation de Noé et de sa maison à travers les eaux du déluge ; tandis que le Saint Esprit, par le moyen de Paul, illustre notre espérance d'après le modèle d'Énoch, enlevé au ciel, entièrement en dehors de ces scènes et de ces circonstances de jugement ici-bas.

De plus, quand le Fils de l'homme viendra ainsi en jugement sur les hommes vivant ici-bas, ce ne sera pas, comme quand les Romains ou d'autres prirent Jérusalem, un massacre ou une captivité indiscriminés ; mais que ce soit aux champs ou dans les tâches domestiques, que ce soient les hommes ou les femmes, il y aura un discernement juste des individus. « Alors deux hommes seront au champ, l'un sera pris et l'autre laissé ; deux femmes moudront à la meule, l'une sera prise et l'autre laissée » (v. 40, 41). La signification est clairement que l'un est ôté judiciairement, et que l'autre est laissé pour jouir des bénédictions du règne de Christ, qui jugera le peuple de Dieu en justice et Ses affligés avec droiture [Ps. 72, 2]. C'est l'*inverse* de notre changement, quand les morts en Christ ressusciteront premièrement, et que nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux à la rencontre du Seigneur en l'air [1 Thess. 4, 16, 17] ; car ceux qui sont laissés, dans notre cas, le sont pour être punis d'une destruction éternelle de devant Sa présence [2 Thess. 1, 9]. Mais le Seigneur aura aussi un peuple terrestre. Il attend jusqu'à ce que les saints célestes soient rassemblés avec Lui en haut, et alors Il commencera à semer, si je peux parler ainsi, pour la bénédiction terrestre, et dans ce cas, Sa venue comme Fils de l'homme sera pour ôter les méchants en laissant les justes tranquilles et en paix. « Il y aura abondance de froment sur la terre, sur le sommet des montagnes ; son fruit bruira comme le Liban ; et les hommes de la ville fleuriront comme l'herbe de la terre. Son nom sera pour toujours ; son nom se perpétuera devant le soleil, et on se bénira en lui : toutes les nations le diront bienheureux. Béni soit l'Éternel, Dieu, le Dieu d'Israël, qui seul

fait des choses merveilleuses ! Et béni soit le nom de sa gloire, à toujours ; et que toute la terre soit pleine de sa gloire ! Amen ! oui, amen ! » (Ps. 72, 16-19).

« Veillez donc ; car vous ne savez pas à quelle heure (ou jour[20]) votre Seigneur vient ». Les opérations envers Israël, se terminant avec le sauvetage des justes au milieu d'eux, impliquent le jugement du monde inconscient qui se croit en sécurité. Par conséquent, dans ces versets de transition (v. 42-44), nous avons une allusion à une sphère plus large que les Juifs ou leur pays, dans lequel se trouvera le résidu pieux — protégé, mais toujours là. Dieu saura comment délivrer de la tentation les hommes pieux [2 Pier. 2, 9]. Ils sont là, toutefois, environnés de pièges et d'ennemis, mais préservés : une position totalement différente de la nôtre, qui seront avant cela enlevés en haut dans la grâce souveraine et la sagesse de notre Seigneur. « Mais sachez ceci, que si le maître de la maison eût su à quelle veille le voleur devait venir, il eût veillé, et n'eût pas laissé percer sa maison. C'est pourquoi, vous aussi, soyez prêts ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le fils de l'homme vient ». Le but est évidemment un avertissement pratique aux fidèles sur la terre, d'être prêts. Ils avaient été réconfortés face aux troubles et à la violence ; ils avaient été mis en garde contre les tromperies religieuses du serpent ancien ; ils avaient été solennellement assurés de la fermeté des paroles du Seigneur concernant le point au sujet duquel les pensées des Gentils avaient fait errer même les vrais croyants ; ils sont maintenant exhortés à la vigilance et à être prêts pour la venue de leur Seigneur, afin que non seulement ils échappent aux fauves, mais qu'ils se tiennent devant le Fils de l'homme [Luc 21, 36]. Pour le monde, ce sera comme un voleur inattendu, les surprenant dans leur prétendue sécurité.

Depuis le verset 45 jusqu'au verset 30 du chapitre 25, nous entrons dans les paraboles qui concernent seulement la chrétienté, et non plus le résidu juif. Nous pouvons regarder cette partie comme un appendice au côté juif dont le Seigneur a parlé jusque-là. Par conséquent, nous avons ici un portrait si distinct de la profession, vraie ou fausse. Chaque fois que nous touchons à ce qui est proprement chrétien, Dieu a affaire avec le cœur et la conscience. Il appelle et forme ceux qui doivent être les compagnons de Son Fils dans la gloire céleste. C'est pourquoi Il ne passe sur rien ; tout est jugé par Dieu dans Sa vraie lumière. C'est pourquoi aussi, ici, il n'y a pas de limite de lieu ou de personne. Le christianisme est au-dessus du temps, du ciel et pour le ciel, quoiqu'il puisse être révélé de fait sur la terre durant l'intervalle dans les dispensations de Dieu provenant du rejet d'Israël pour un temps. Le christianisme est une révélation de la grâce découlant de Celui qui parle maintenant, non pas de la terre, mais du ciel. Ce n'est pas — je n'ai pas besoin d'y insister — que le mal est minimisé. Aucune erreur ne peut être plus grande ou fatale que de dire que la grâce implique de la légèreté à l'égard du péché. Au contraire, la grâce est la condamnation la plus forte de tout mal, étant de fait non la simple exigence de ce que l'homme devrait être envers Dieu, mais la révélation de ce que Dieu est envers l'homme dans le jugement de son péché à la croix de Christ. C'est pourquoi elle est la plus complète manifestation de la haine divine et du jugement du mal ; mais cela en Christ, au prix de Son propre Fils bien-aimé, afin de sauver les plus coupables qui croient. Quand Il avait affaire avec Son peuple terrestre sous la loi, bien des choses étaient permises, à cause de la dureté de leur cœur, qui n'avaient jamais Sa sanction. Mais quand la manifestation complète de la grâce brille, comme elle le fait maintenant, le mal n'est pas supporté, mais jugé. Tel est le christianisme en principe et en fait. Et de là vient que, pour le vrai chrétien, tout le temps de son séjour terrestre est un temps de jugement de soi ; ou, s'il y manque, l'assemblée est tenue de juger ses voies ; et si elle y manque, le Seigneur juge et lui et elle, en sainteté, mais en grâce, afin qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde. Il peut dévoiler la fausse profession, ici et maintenant, s'Il le juge bon, mais nous voyons la fin de tout cela dans chacune de ces trois paraboles. La grâce ne ferme jamais les yeux sur le mal ; et si le mal prend occasion de la grâce à son profit, le résultat en est affreux, et il sera manifestement tel à la venue du Seigneur.

Et cela me conduit à remarquer que la venue du Seigneur a un double caractère. Tout d'abord, il y a Sa venue en grâce complète, entièrement indépendante de toute question quant à notre service, et en conséquent des récompenses dans le royaume dans lequel nous devons être manifestés avec Christ. Mais nous devons garder à l'esprit que cette manifestation au monde dans le royaume à venir est loin d'être la part la plus élevée de Sa gloire, ou même de la nôtre, car elle ne suscite pas le plus profond exercice de Sa grâce. En nous recevant à Lui, d'un autre côté, tout est purement de Lui. C'est Son propre amour qui veut nous avoir ainsi avec et comme Lui. C'est ainsi que nous trouvons que Jean présente la venue de Christ dans son évangile (Jean 14) ; et je ne sache pas qu'il soit traité différemment là. Dans l'Apocalypse, nous trouvons les deux caractères. Dans le premier chapitre, le témoignage est : « Voici, il vient avec les nuées », etc. Clairement, il n'y a pas de trace de saints enlevés ici, mais « tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui ». L'Épouse n'apparaît nulle part dans cette scène, mais plutôt ce qui est public et affecte le monde de façon universelle, et en particulier les Juifs coupables du sang ; et tous se lamentent. Mais le dernier chapitre ne pouvait pas se terminer sans nous faire savoir qu'il y a, en dépit de tout mal et malheur et jugement, quelqu'un de tel que l'Épouse qui attend Son Époux céleste. À peine s'annonce-t-Il comme la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin, que l'Esprit et l'Épouse disent : « Viens ». Ici, nous avons la relation intime du cœur entre le Seigneur et l'Église. Il est impossible, pour quelqu'un qui n'est pas né de Dieu, de dire : « Viens », quoiqu'il puisse y en avoir qui sont nés ainsi et qui sont pourtant ignorants de leur plein privilège d'être unis à Christ. Et pour eux, je n'en doute pas, une provision de grâce est fournie dans les paroles : « Que *celui qui entend* dise : Viens ». Mais en aucun cas le monde ou une âme non pardonnée ne peut répondre à un tel appel ; de leur part, ce serait en effet la folie de la présomption, car pour eux, Sa venue doit être une destruction certaine et éternelle. Encore une fois, il ne s'agit pas simplement de sauver la chair, ou d'être délivrés de la misère ou du danger par le renversement de leurs ennemis : le Saint Esprit ne présente jamais l'aspect de la venue de Christ pour nous sous un tel jour. Nous aurons du repos, et ceux qui nous troublent auront de la tribulation, au jour de Son apparition ; mais nous allons à la rencontre du Sauveur, et pour être avec Lui pour toujours ; et en attendant, c'est notre précieux privilège sur la terre de souffrir maintenant pour l'amour de Lui. Nous sommes laissés pour un temps dans un monde où tout est contre nous parce que tout est contre Lui et que nous Lui appartenons. Mais nous savons qu'Il attend pour venir pour nous, et nous L'attendons du ciel ; et tandis que l'attente se prolonge, nous n'avons rien d'autre à attendre, si nous sommes fidèles au Seigneur, que des souffrances de la part du monde ; et pourtant d'être heureux en elles, assurés que la gloire dans le ciel et la croix sur la terre vont ensemble. La coupe d'épreuve, l'opprobre et la moquerie des hommes, peuvent être moindres en un temps qu'en un autre. Il appartient à notre Père de donner ce qu'Il juge bon. Mais si nous attendons quelque chose d'autre que notre part naturelle ici comme chrétiens, nous sommes infidèles à notre appel. Nous sommes rejetés parce que nous sommes à Lui : « C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu » [1 Jean 3, 1].

Comme l'Époux, donc, le Seigneur n'a rien d'autre dans Son cœur que l'amour pour l'Épouse. Il n'est parlé d'aucun autre que du sien. Il leur a dit qu'Il venait ; et plus la puissance de l'Esprit dans l'âme est grande, plus l'Épouse dit ardemment : « Viens ». Dans cette rencontre céleste du Seigneur avec l'Épouse, combien il serait incongru que d'autres yeux la voient, ou que des multitudes gémissantes s'introduisent dans une telle réunion, ou en soient les témoins ! L'Écriture ne parle pas ainsi.

Les Juifs, le monde, qui ont refusé le vrai Christ, recevront l'Antichrist. C'est dans cela que les hommes tomberont ; et au milieu de leur illusion et de leur triomphe apparent, le Seigneur viendra en jugement. Mais quand Il viendra ainsi, ce ne sera pas seul. D'autres, Ses saints célestes, apparaîtront avec Lui en gloire. C'est ce que nous voyons en Colossiens 3, 4 ; 1 Thessaloniciens 3, 13, et avec des détails en Apocalypse 19. Non

pas seulement les anges, mais aussi Ses saints, Le suivront hors du ciel, vêtus de lin blanc, et sur des chevaux blancs, selon les figures frappantes de l'Apocalypse. Les saints auront été dans le ciel avant le jour du jugement du monde. Ils doivent avoir été ravis de la terre au ciel avant cela, afin de Le suivre hors du ciel et d'être avec Lui quand ce jour paraîtra ; et cela n'aura pu avoir lieu que par Sa venue pour les recevoir à Lui. C'est pourquoi, une nouvelle fois, il est manifeste que Sa venue a un double caractère, selon le but de chacun de ces pas ou étapes. Il vient pour recueillir à Lui tous Ses saints, morts ou vivants, et Il les présentera dans la maison du Père, afin que là où Il est, ils y soient aussi [Jean 17, 24]. Au temps convenable après cela, Il les amènera avec Lui, jugeant la Bête et le faux prophète, les Juifs et les Gentils, aussi bien que tout faux professant de Son nom. C'est encore Sa venue, ou état de présence : seulement, c'est maintenant (ce que l'acte précédent, quand Il nous prend pour être avec Lui, n'est jamais appelé) Son « *apparition* », l'« apparition de sa venue » (2 Thess. 2, 8), Sa « révélation », et « Son jour ».

Avec ce second acte de la venue du Seigneur, ou de « Son jour », est liée l'appréciation de notre service, et l'attribution des récompenses pour le travail qui a été fait. Car tout doit être manifesté devant le trône de jugement de Christ, et chacun doit recevoir les choses accomplies dans le corps, soit bien, soit mal [2 Cor. 5, 10]. Certains ont du mal à se soumettre à ces deux vérités ; mais si nous sommes soumis à la Parole, nous ne négligerons ni la bénédiction commune aux saints dans la pleine grâce du Sauveur à Sa venue, ni la reconnaissance de la fidélité individuelle, ou son manque, dans les récompenses du royaume. Quand nous lisons qu'il est parlé de plusieurs demeures, nous ne devons pas songer que l'une sera plus glorieuse que l'autre. La vérité contenue en cela est que nous devons être aussi proches et aussi chers que des fils peuvent l'être en présence du Père, par le moyen de l'amour et de l'œuvre parfaits du Fils. À ce point de vue, je ne vois aucune différence. Tous sont amenés absolument près, tous sont aimés de l'amour dont Christ a été aimé, et ayant Sa part, dans la mesure où cela est possible pour la créature. Mais dois-je pour cela nier que « chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail » [1 Cor. 3, 8] ? ou que dans certains cas, le travail subsistera, alors que dans d'autres, il sera brûlé ? ou que, comme l'enseigne la parabole, un esclave peut recevoir dix villes, et un autre cinq ?

En accord avec cela, on trouvera qu'il y a un lien étroit dans l'Écriture entre le jour de Christ, ou Son apparition, et les exhortations actuelles à la fidélité. Ainsi, Timothée est exhorté à garder le commandement sans tache, irrépréhensible, jusqu'à *l'apparition* de notre seigneur Jésus Christ [1 Tim. 6, 14]. Ainsi l'apôtre, en 2 Timothée 4, parle de la « couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son *apparition* ». Les résultats de la fidélité, ou de l'infidélité, seront manifestés seulement alors. C'est le jour de la manifestation devant le monde ; et « quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire » (Col. 3, 4). C'est pourquoi c'est comme attendant la *révélation* de notre Seigneur Jésus que l'apôtre parle des saints de Corinthe comme ne manquant d'aucun don [1 Cor. 1, 7], et introduisant immédiatement Son jour dans les pensées. Ainsi le *jour* de Christ est la fin bénie et l'épreuve solennelle de toutes choses, dit-il en écrivant aux Philippiens. Je n'ai pas besoin de dire davantage des épîtres aux Thessaloniciens, car elles présentent les deux vérités de la manière la plus claire.

En revenant maintenant à la première de ces paraboles (v. 45) qui se rapporte à la profession chrétienne, je voudrais faire la remarque générale, d'après ce que nous avons examiné, que tandis que les mots « apparition », « jour », etc., sont spéciaux (et jamais utilisés, je crois, sauf quand il s'agit de la responsabilité), le mot « venue » est général ; et quoique applicable, si le contexte le réclame, à des cas de responsabilité, il est en lui-même d'un caractère plus large, et est de ce fait utilisé pour exprimer le retour de notre Seigneur en grâce seule. En d'autres termes, l'apparition, le jour ou la révélation de Christ, ce sont encore Sa venue et Sa

présence ; mais Sa venue ne signifie pas nécessairement Son apparition, Sa révélation ou Son jour. Il peut venir sans apparaître, et je crois qu'il y a une preuve d'après l'Écriture qu'il en sera ainsi quand Il nous recevra à Lui en haut ; mais Son « apparition » est cette étape ultérieure de Sa nouvelle venue, quand tout œil Le verra.

« Qui donc est l'esclave fidèle et prudent, que son maître a établi sur les domestiques de sa maison pour leur donner leur nourriture au temps convenable ? ». Il n'est pas question d'évangélisation, ici, mais du soin de la maison. Le principe de trafiquer au-dehors avec les dons du Maître viendra bientôt (Matt. 25, 14 et suiv.) ; mais ici, le point essentiel est que, comme le Seigneur aime les siens (« nous sommes sa maison » [Héb. 3, 6]), ainsi Il fait grand cas du service fidèle ou infidèle dans cette sphère. Car je n'ai pas besoin de dire que la fidélité au Seigneur n'implique aucun reniement du ministère qu'Il fournit. Le ministère, quand il est vrai, est de Dieu ; quoique la manière dont il est exercé soit souvent fausse et antiscripturaire. Le ministère n'est pas juif, mais caractéristique du christianisme. Mais c'est une chose très susceptible de perdre son véritable caractère. Au lieu d'être des serviteurs de Christ dans Sa maison, beaucoup tombent au niveau d'agents d'un corps particulier. Dans un tel cas, il découle toujours de l'église ou de la dénomination. Le véritable ministère vient de Christ, et de Lui seul. C'est pourquoi l'apôtre dit qu'il était serviteur ou esclave de Jésus Christ, ne faisant jamais dériver sa mission de l'Église, ni étant responsable de son travail devant elle. L'évangile et l'Assemblée étaient les sphères de son service (Col. 1) ; mais Celui qui les lui donnait et son Seigneur était exclusivement Christ Lui-même. Il me semble que cela est nécessaire, afin que le ministère soit reconnu comme divin ; et rien d'autre que le ministère divin n'est reconnu par l'Écriture, ni ne devrait l'être maintenant par le peuple de Dieu. C'est donc la première chose sur laquelle insiste notre Seigneur, que le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur Sa maison, soit trouvé faisant Son œuvre, prenant soin de ce qui est si proche de Christ. C'est une preuve très douloureuse du bas état de l'Église dans ces jours-ci, qu'un tel service soit considéré comme « une perte » de parfum précieux. Les enfants de Dieu se sont même si complètement écartés de la pensée du vrai ministère, qu'ils estiment comme de l'oisiveté ou du prosélytisme de prendre soin de ceux qui sont à l'intérieur. Pourquoi ne pas prêcher à ceux qui sont dehors, disent-ils, et chercher à les amener à la connaissance de Christ ? Mais ce n'est pas la première chose sur laquelle le Seigneur insiste. L'« esclave fidèle et prudent » a affaire avec ceux qui sont à l'intérieur : son objet était de leur donner leur nourriture au temps convenable ; et le Seigneur déclare qu'un tel esclave est bienheureux. « Bienheureux est cet esclave-là que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi ». D'autres peuvent soulever des questions quant au titre du serviteur ; mais Il dit simplement : Si je vous trouve « faisant ainsi », vous êtes bienheureux. Le point important est de faire Sa volonté. Ce n'est pas le titre ou la position, mais de faire l'œuvre que le Seigneur désire.

Mais ensuite vient l'autre côté du tableau. « Mais si ce méchant esclave-là dit en son cœur : Mon maître tarde à venir, et qu'il se mette à battre ceux qui sont esclaves avec lui, et qu'il mange et boive avec les ivrognes » (v. 48, 49). Là, vous trouvez le grand danger de ceux qui professent être serviteurs de Christ dans ce monde. Tout d'abord, faisant du mal à leurs co-esclaves en s'arrogeant une position arbitraire. L'autorité est juste quand elle est exercée sous l'obéissance à Christ. Aucun changement de circonstance ou de condition n'altère la vérité que le Seigneur demeure la Tête de l'Église, et qu'Il suscite des serviteurs en tout temps pour exécuter ce qu'Il veut avec autorité. Mais ici, c'est la volonté de l'homme, là où le serviteur prend la place du Maître et commence à battre ceux qui sont esclaves avec lui. En second lieu, en plus de cela, il y a une mauvaise fréquentation avec le monde. Il n'est pas dit que lui-même soit un ivrogne ; mais il y a une association avec le monde. « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » [1 Cor. 15, 33]. Là où la pensée du Seigneur est perdue, le ministère perd son vrai caractère. Il y aura de l'oppression envers ceux qui sont à l'intérieur, et de mauvaises relations avec ceux qui sont dehors. « Le maître de cet esclave-là viendra en un jour qu'il n'attend pas, et à une heure qu'il ne sait pas, et il le coupera en deux et lui donnera sa part avec les

hypocrites : là seront les pleurs et les grincements de dents » (v. 50, 51). Cela suppose que l'esclave continue encore dans le même chemin, et est trouvé tel quand le Seigneur vient — son cœur étant entièrement avec le monde. Il avait commencé par dire dans son cœur : Mon maître tarde à venir. C'est bien plus que de fausses pensées sur la venue du Seigneur, que certains saints peuvent retenir sans que ce passage s'applique à eux. S'il y a, d'un autre côté, des personnes professant attendre la venue du Seigneur et agissant comme si elles n'y croyaient pas, elles sont bien davantage semblables à l'esclave disant en son cœur : Mon maître tarde à venir. Ce que le Seigneur juge n'est pas une simple faute ou une erreur doctrinale ; mais c'est l'état du cœur — satisfait que Christ demeure loin. Si nous désirons quelque grande chose et l'estime parmi les hommes, comment pouvons-nous dire : « Viens » ? Sa venue gâcherait tous nos plans. Nous pouvons parler de la venue du Seigneur et être instruits de la prophétie ; mais le Seigneur regarde au cœur, et non pas à l'apparence [1 Sam. 16, 7]. Que la profession soit des plus fortes et des plus élevées, Il voit là où l'âme est attachée au monde et ne veut pas de Lui.

Chapitre 25

« Alors le royaume des cieux sera fait semblable à dix vierges ». Nous avons ici l'aspect général de ceux qui portent le nom de Christ. Le royaume des cieux ici implique une certaine économie à un moment donné du temps. « *Alors* le royaume des cieux sera fait semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, sortirent à la rencontre de l'époux » (v. 1). « Leurs lampes » parlent de la lumière de la profession. Elles étaient des témoins pour le Seigneur, et leur appel était de rencontrer le Sauveur. C'est ce qui devrait être l'attitude du chrétien depuis le commencement, de *sortir* à la rencontre de l'Époux. Le christianisme ne veut pas dire que ceux qui le professent restent où ils sont, et attendent Christ ainsi, mais qu'ils quittent tout afin de sortir et de rencontrer l'Époux. Certains des premiers croyants étaient des Juifs, et certains des Gentils ; mais pour Christ, ils abandonnèrent leurs relations précédentes, leur position dans le monde, et tout ce qu'ils appréciaient jusqu'alors. Ils avaient un nouvel objet ; ils savaient que le seul béni au regard de Dieu était le Sauveur ; ils L'attendaient, Lui qui est dans le ciel, et ils sortent pour rencontrer Celui qui a promis de revenir. C'est la véritable attente du chrétien. Il ne doit pas y avoir de dates fixées, mais une certaine espérance que le Seigneur vient — nous ne savons pas quand. Plus une telle espérance sera forte dans nos cœurs, plus nous serons complètement séparés des plans et des projets de ce monde.

« Et cinq d'entre elles étaient prudentes, et cinq folles ». Le royaume des cieux est devenu une affaire de profession. Comme dans le cas des esclaves, il y en avait un méchant aussi bien qu'un fidèle, ainsi ici il y a cinq vierges prudentes et cinq folles. « Celles qui étaient folles, en prenant leurs lampes, ne prirent pas d'huile avec elles ». C'étaient des personnes qui avaient la lampe de la profession, mais pas d'huile. Certains ont pensé que c'étaient des chrétiens qui avaient manqué d'attendre le Seigneur qui venait. Mais je crois que c'est faux, parce que les folles prouvent leur folie par cela — qu'elles ne prirent pas d'huile dans leurs lampes. Qu'est-ce que cela signifie ? L'huile est le type du Saint Esprit. Nous trouvons en 1 Jean 2 une « onction de la part du Saint ». Quelqu'un maintiendra-t-il que ce sont de vrais chrétiens qui n'ont pas cette « onction » ? Les vierges prudentes représentent les vrais croyants, les folles, les simples professants, ceux qui ont pris le nom de Christ, mais rien ne pouvait les rendre propre pour la présence de Christ. Notre puissance pour jouir de Christ vient entièrement du Saint Esprit. L'homme naturel peut admirer Christ, mais seulement à distance, et sans avoir une conscience réveillée et purifiée. Il n'y a pas de relation vivante qui lie le cœur de l'homme naturel à Christ ; et c'est pourquoi l'homme L'a crucifié. Ces vierges folles, n'ayant pas d'huile dans leurs lampes, montraient qu'elles ne *possédaient* rien qui puisse leur permettre d'accueillir Christ. Le Saint Esprit seul peut rendre les hommes

propres pour se tenir debout dans la confession de Son nom, pour faire Son œuvre. L'huile était ce qui alimentait la lampe, et ces vierges folles n'en avaient pas. « Mais les prudentes prirent de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs lampes. Or, comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent » (v. 4, 5). Elles abandonnèrent toutes, en pratique, l'espérance de la venue de Christ : il n'y avait aucune différence en cela. Il y avait de vrais et de faux chrétiens, mais tous étaient, à cet égard, endormis. Ainsi, tandis qu'à l'origine, l'appel des chrétiens était d'attendre le retour de Christ, étant unis à Lui par le Saint Esprit, il devait pourtant y avoir un assoupissement universel quant à *l'attente* de Christ. Mais le Seigneur ajoute : « Au milieu de la nuit il se fit un cri : Voici l'époux ; sortez à sa rencontre » (v. 6). Clairement, ce cri fut l'œuvre du Saint Esprit Lui-même. C'était la puissance et la grâce de Dieu qu'Il envoyait par les moyens qu'Il jugeait appropriés. Il ne nous est pas dit comment, mais cela révèle clairement un mouvement général parmi les chrétiens professants — un réveil de la vérité de la venue du Seigneur. « Alors toutes ces vierges se levèrent et apprêtèrent leurs lampes » (v. 7). Le cri affecta même celles qui n'avaient pas le Saint Esprit habitant en elles.

Mais alors se manifeste la solennelle différence. « Les folles dirent aux prudentes : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent », ou plutôt, « sont *en train* de s'éteindre ». Elles avaient allumé leurs mèches, mais il n'y avait pas d'huile. La lumière de la simple nature brûle immédiatement et rapidement, mais il n'y a rien qui implique l'Esprit de Dieu — elles n'avaient pas d'huile. « Mais les prudentes répondirent, disant : Non, de peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous ; allez plutôt vers ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous-mêmes ». Je n'ai pas besoin de dire que les conditions auxquelles Dieu vend et l'homme achète le Saint Esprit, sont « sans argent et sans prix » [És. 55, 1] ; mais le point important ici est que toute âme doit avoir affaire avec Dieu. Le croyant écoute, et s'incline devant Dieu dans ce monde ; l'incrédule tremblera devant Dieu dans le monde à venir. La grâce force les âmes à venir et à avoir affaire avec Lui maintenant, dans ce monde-ci ; mais si je refuse de faire face à Dieu quant à mes péchés ici-bas, je serai perdu pour toujours. *Maintenant* est le jour du salut [2 Cor. 6, 2] ; et ce n'est qu'une tromperie du diable que de persuader le cœur de le reporter à un moment plus favorable. Si je vais à Dieu au sujet de mes péchés, et parce que je crois que Jésus est un Sauveur, je trouverai, non seulement Jésus le Fils de Dieu, mais le Saint Esprit donné, par lequel je pourrai jouir du Sauveur. Les prudentes avaient cette huile, et elles pouvaient attendre en paix la venue du Seigneur. Mais les folles ne connaissaient pas Sa grâce. Et vers qui allaient-elles ? Non pas vers ceux qui vendent sans argent et sans prix. « Comme elles s'en allaient pour en acheter, l'époux vint ; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces ; et la porte fut fermée ». Après cela, comme nous le voyons dans la triste image des vierges folles, elles viennent, disant : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! Mais lui, répondant, dit : En vérité, je vous dis : je ne vous connais pas. Veillez donc ; car vous ne savez ni le jour ni l'heure ». Les mots « en laquelle le Fils de l'homme vient » n'ont pas d'autorité solide des manuscrits, dans ce verset. Ce n'est pas une vue qui m'est propre, mais c'est le jugement de toute personne compétente qui a examiné les témoignages originaux. Quand le Seigneur est présenté comme venant pour le jugement, il est parlé de Lui comme le Fils de l'homme. Ici, Il est représenté comme l'Époux ; et si les mots « fils de l'homme » devaient réellement être lus ici, il serait de fait difficile de les justifier. Combien il est clair que vous ne pouvez pas ajouter quelque chose à l'Écriture sans la gâter ! Notre Seigneur apparaît ici sous un aspect de grâce envers Ses saints ; et c'est une des raisons pour lesquelles vous ne trouvez aucune description de jugement comme devant tomber sur les vierges folles. Dépeindre l'exécution de la vengeance divine serait incohérent avec Son titre d'Époux. Sans doute, même ici, la porte est fermée ; et notre Seigneur dit aux vierges folles, quand elles L'appellent pour ouvrir : « Je ne vous connais pas » ; mais là-dessus, Il tourne immédiatement la chose pour le profit spirituel de Ses disciples : « Veillez donc ; car vous ne savez ni le jour ni l'heure » (v. 13).

Puis vient une autre parabole. « Car le royaume des cieux est [litt. : c'est] comme un homme qui, s'en allant hors du pays, appela ses propres esclaves et leur remit ses biens. Et à l'un, il donna cinq talents ; à un autre, deux ; à un autre, un ; à chacun selon sa propre capacité ; et aussitôt il s'en alla hors du pays » (v. 14, 15). Ici, notre Seigneur est représenté comme quittant ce monde et allant dans un pays éloigné. Cette manière selon laquelle notre Seigneur est représenté ici est remarquable. Dans Matthieu, Sa demeure est supposée être sur la terre, parce qu'Il est le Messie qui vint vers les siens, même si les siens ne L'ont pas reçu [Jean 1, 11]. Comme le Messie rejeté, Il quitte Sa demeure, et va, Fils de l'homme souffrant mais glorifié, dans un pays éloigné, qui est clairement le ciel. Et pendant qu'Il est allé là, Il a Ses esclaves à qui Il a confié une partie de Ses biens ; et ils ont à travailler avec ceux-ci. « Or celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla et les fit valoir, et acquit cinq autres talents » (v. 16). Ici, nous trouvons une autre sorte de ministère. Ce n'est pas servir les domestiques de la maison, et leur donner leur nourriture au temps convenable, comme en Matthieu 24, 45. C'est trafiquer, ou sortir vers les autres. C'est une caractéristique du christianisme. Dans le judaïsme, il n'y avait rien de semblable au Seigneur envoyant Ses esclaves ici et là pour gagner des âmes ; mais quand le Seigneur Jésus quitta ce monde et monta au ciel, Il les envoya ainsi. De plus, Il leur laissa les moyens de trafiquer. C'est l'activité de la grâce qui sort pour chercher des pécheurs, aussi bien que pour répandre le témoignage de la vérité de Dieu parmi les saints.

Si le Seigneur appelle à Son service, Il donne aussi selon notre capacité propre. Le caractère du don mis à notre disposition est adapté et au but, et au vase, selon la sagesse du Donateur. C'est une question de souveraineté, et tout est sagement ordonné. Comment pourrait-il en être autrement, en voyant que c'est le *Seigneur* qui appelle ? C'est en cela aussi que la chrétienté a si grandement manqué. Si un homme, actuellement, se mettait à prêcher et à enseigner sans une sanction humaine quelconque, beaucoup considéreraient cela comme une présomption, voire même une prétention ; alors qu'en vérité, si je recherche l'autorité de la part des églises pour prêcher ou servir le Seigneur, je pécherai contre Christ. Toute nomination par l'homme pour un tel but n'est pas autorisée et est opposée à la pensée de Christ ; et ceux qu'ils considéreraient comme agissant de façon irrégulière, sont en réalité dans l'humble chemin de l'obéissance, et trouveront leur justification dans le grand jour à venir. C'est entièrement une question entre Christ et Ses propres esclaves. Il donne l'un comme prophète, un autre comme évangéliste, un autre comme pasteur et docteur (Éph. 4). Mais il y a deux choses dans le serviteur — toutes deux très importantes. Il leur a donné des dons, mais c'était selon leur capacité propre. Le Seigneur n'appelle pas à un service spécial quelqu'un qui n'a pas la capacité pour la mission qui lui est confiée. L'esclave doit avoir certaines qualifications naturelles ou acquises, outre la puissance de l'Esprit de Dieu. Il leur a donné des talents — à l'un cinq, à l'autre deux, et à un autre un. Là, vous trouvez l'énergie du Saint Esprit — la puissance que le Seigneur donne d'en haut, en plus et au-delà de Son choix pour chacun « selon sa propre capacité ».

Il découle clairement de là qu'il y a certaines qualités dans le serviteur, qui sont indépendantes du don que le Seigneur place en lui. Ses capacités naturelles sont le vase qui contient le don, et dans lequel le don doit être exercé. Si le Seigneur appelle quelqu'un à être un prédicateur, il y a une aptitude naturelle supposée pour cela. De plus, le don peut être augmenté. Tout d'abord, il y a la capacité de l'homme auparavant et quand il est converti ; puis le Seigneur lui donne un don qu'il n'avait jamais eu auparavant ; en troisième lieu, s'il ne met pas en œuvre son don, il peut être affaibli, et même perdu. Il peut devenir infidèle et peut perdre la puissance. Mais si quelqu'un s'attend au Seigneur, il peut lui être accordé, au contraire, une puissance accrue. Beaucoup pensent que la seule qualification du serviteur de Dieu est celle de l'Esprit. C'est, bien entendu, essentiel et des plus bénis ; mais ce n'est pas tout. La vérité est que Christ donne des dons ; mais Il les donne « selon la

capacité » de chaque individu. L'union des deux faits, la capacité du serviteur et le don souverainement accordé qui lui est donné pour trafiquer, est à garder bien en vue de façon primordiale.

Mais pour continuer : « Et longtemps après, le maître de ces esclaves vient et règle compte avec eux. Et celui qui avait reçu les cinq talents vint et apporta cinq autres talents, disant : Maître, tu m'as remis cinq talents ; voici, j'ai gagné cinq autres talents par-dessus. Son maître lui dit : Bien, bon et fidèle esclave » (v. 19-21). Au chapitre 24, c'était l'esclave « fidèle et *prudent* », parce que, quand il est question de la maison, la sagesse est nécessaire. Mais ici, c'est « *bon* et fidèle esclave ». Tous deux sont appelés « fidèle » ; mais, dans l'exercice des dons que le Seigneur a envoyés dans le monde avec le message de la grâce, la bonté de Dieu est ce qui les caractérise. Quelle est la source de toute grâce, dans le serviteur du Seigneur ? C'est l'appréciation de la bonté de Dieu. Cela se trouve en contraste avec le cas de l'esclave paresseux. Un homme inconverti peut avoir un don de la part du Seigneur. L'esclave paresseux était clairement quelqu'un qui n'avait jamais connu Dieu : ce qui est démontré en ce qu'il ne croyait pas à la bonté du Seigneur ; il n'avait pas confiance dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. Le méchant esclave montrait par là ce qu'il était. Il dit : « Je te connaissais, que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé et recueillant où tu n'as pas répandu ; et, craignant, je m'en suis allé et j'ai caché ton talent dans la terre ; voici, tu as ce qui est à toi. Et son maître, répondant, lui dit : Méchant et paresseux esclave, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je recueille où je n'ai pas répandu » (v. 24-26). Son seigneur le prend sur son propre terrain. Si le serviteur juge qu'il est dur, sur son propre terrain, il dit : « tu aurais *donc* dû placer mon argent chez les banquiers, et, quand je serais venu, j'aurais reçu ce qui est à moi avec l'intérêt ». Selon sa propre excuse, il avait complètement manqué ; et il en est toujours ainsi. L'homme qui parle de la justice de Dieu, ne peut se tenir devant elle un seul instant ; alors que celui qui se rejette humblement sur la grâce de Dieu sera trouvé marchant sobrement, et justement, et pieusement [Tite 2, 12], dans ce présent siècle mauvais. Celui qui nie la bonté de Dieu est invariablement lui-même un méchant.

Ainsi en est-il dans notre service : que nous ayons deux ou cinq talents, si nous les employons pour Lui, le Seigneur le rendra à nos âmes, et dans le jour qui vient, nous fera entendre ces paroles bénies : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître ».

Nous en venons maintenant à un sujet considéré, je pense, avec beaucoup de préjugés par bien des personnes. Il a été perverti, j'ai le regret de le dire, même par ceux qui aiment le Sauveur et reconnaissent à la fois la bénédiction générale de ceux qui Lui appartiennent et la perdition assurée de ceux qui Le méprisent. Mais bien que tous les chrétiens doivent être dans l'ensemble d'accord sur ces vérités fondamentales, quand nous en venons à rechercher ce que le Seigneur voulait que nous récoltions du fait qu'Il s'assied sur le trône de Sa gloire ; quand nous voulons déterminer qui sont les partis que le Seigneur a devant Lui dans cette scène, et quelle est la destinée spéciale de ceux qui sont bénis, nous faisons face à des opinions très variées. La racine de la difficulté peut être ramenée en général à une seule pensée — la préoccupation, même chez les chrétiens, de trouver ce qui concerne leur propre sort. N'étant pas pleinement en repos quant à leur acceptation vis-à-vis de Dieu, il y a d'ordinaire une disposition à déformer l'Écriture, en partie pour échapper à ce qu'ils craignent, et en partie pour trouver du réconfort pour leurs âmes troublées. La plus grande partie des enfants de Dieu sont, plus ou moins, en esprit sous la loi ; et partout où ils sont honnêtes dans cette condition, ils doivent être misérables. Comparativement, bien peu connaissent la plénitude de la délivrance en Christ ; peu savent ce que c'est que d'être mort à la loi et marié à un autre, savoir à Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Ils peuvent entendre et répéter les paroles de l'Écriture, en pensant qu'elles signifient quelque chose de bon ; mais la véritable signification et la bénédiction d'être mort à la loi et uni à un Sauveur ressuscité, est appréciée de bien peu. C'est la raison pour laquelle autant ne sont pas en état de comprendre la Parole de Dieu. Ne jouissant pas

en paix de leur propre position en Christ, ils saisissent chaque promesse, sans bien considérer les objets que Dieu a en vue. Ainsi, recherchant de l'assurance pour leur propre âme, quand le Seigneur parle de certains Gentils comme de « brebis », ils pensent qu'il s'agit de nous, parce que nous sommes appelés ainsi ailleurs, comme en Jean 10. Ils trouvent qu'ils sont bénis du Père, et en concluent donc que cela ne peut être autre chose que notre espérance. Également, il est parlé de certains comme de « frères » du Roi ; et ils prennent pour certain qu'il s'agit de nous — les chrétiens. Avec une telle manière superficielle, l'Écriture est mal comprise, et le réconfort même que les âmes désirent leur échappe tout aussi sûrement. Chaque fois que nous détournons le tranchant de la Parole de Dieu, et nous approprions sans discernement ce qui est dit de personnes dans une position totalement différente, il y a une perte. Dieu a tout arrangé de telle sorte que la meilleure part pour nous est celle que Dieu a donnée. Nous ne pouvons pas changer les conseils de Dieu, ni ajouter aux richesses de Sa grâce. Si nous connaissons l'amour que Dieu a pour nous en Christ, nous connaissons la meilleure chose que nous puissions trouver sur la terre ou au ciel. Du moment que nous tenons ferme cela, et que nous voyons combien nous sommes grandement bénis, nous arrêtons de nous soucier que chaque bonne parole de Dieu converge vers nous ; nous voyons Son objet infiniment plus grand, à savoir Christ, et nous pouvons nous réjouir de ce que d'autres sont bénis, même dans ce que nous n'avons pas. C'est une chose très importante, dans la pratique — que nous soyons ainsi satisfaits de l'amour de Dieu pour nous, et de la part qu'Il nous a donnée en Christ, pour nous réjouir de tout ce qu'il Lui plaît d'accorder à d'autres. Ne sommes-nous pas assurés que notre Père ne nous cache rien, sinon ce qui interférerait avec notre bénédiction ? Ainsi, en lisant cette parabole, ou description prophétique, nous n'avons aucune contrainte. Nous pouvons la comparer à d'autres passages, et déterminer qui le Seigneur a en vue, et nous enquérir de ce que doit être leur part.

« Quand le fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et *toutes les nations* seront assemblées devant lui » (v. 31, 32). Ici, les preuves sont suffisantes quant au temps et aux circonstances dont parle notre Seigneur. Il s'assied sur Son propre trône comme le Fils de l'homme. Il rassemble devant Lui toutes les nations. Quand cela aura-t-il lieu ? Ici, du moins, on ne prétendra pas qu'il s'agit de quelque chose de passé. Le Seigneur Jésus n'est même pas encore assis sur Son trône. Quand Il était sur la terre, Il n'avait pas de trône ; quand Il monta au ciel, Il s'assit sur le trône de Son Père, comme le dit Apocalypse 3, 21 : « Celui qui vaincra, — je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône ». D'après cette promesse, quand elle sera accomplie, Il devra avoir quitté le trône de Son Père et s'être assis sur Son propre trône. C'est une chose future. Tout passage qui parle de la position actuelle de notre Seigneur, montre qu'Il est actuellement assis sur le trône du Père. Mais l'Écriture montre aussi qu'Il doit s'asseoir sur Son propre trône ; et c'est ce que nous avons ici. Toutes choses dans les cieux et sur la terre seront placées sous le gouvernement du Seigneur Jésus. Il sera la tête de toute gloire, céleste et terrestre. De laquelle parle ce passage ? Y a-t-il quelque circonstance dont le Seigneur entoure Son trône et qui rende claire la réponse ? « *Toutes les nations* seront assemblées devant lui ». Les nations sont-elles dans le ciel ? Clairement, non. Qui peut imaginer une chose aussi grossière ? Quand on franchit la frontière entre les choses visibles et les invisibles, aucune vision terrestre semblable n'abaisse ou ne distrait l'adoration en haut. Quand les hommes seront ressuscités d'entre les morts, ils ne seront plus connus comme anglais ou français : ces distinctions nationales auront pris fin, pour eux. Leur lot à venir est décidé en fonction de leur acceptation ou de leur rejet de Jésus dans la vie actuelle. Ce trône futur du Fils de l'homme est par conséquent en relation avec un état temporel sur la terre. Plus on pèse chaque mot, plus cela sera évident à celui qui est sans parti-pris.

Si nous la comparons, en second lieu, avec une scène de résurrection, leur caractère distinctif apparaîtra clairement. En Apocalypse 20, 11, « je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la

face duquel la terre s'enfuit et le ciel ; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux ». Il ne peut y avoir de doute quant à ce trône. Il ne peut rien avoir affaire avec la terre, puisque le passage lui-même nous dit que la terre et le ciel se sont enfuis. J'en déduis immédiatement le contraste positif entre Matthieu et l'Apocalypse. Ce n'est que dans cette dernière que nous entendons parler du ciel et de la terre qui s'enfuient ; dans le premier, nous avons seulement des indications très claires que le Seigneur prend place sur Son trône en gouvernement sur la terre et sur les hommes qui y vivent — et non pas jugeant les morts, quand le royaume est sur le point d'être remis. Ceux qui sont assemblés devant Lui ici sont « toutes les nations » — un terme qui n'est jamais utilisé pour les morts ou pour les ressuscités, mais seulement appliqué aux hommes ici-bas, et de fait appliqué seulement aux Gentils, en tant que distincts des Juifs. Car nous avons déjà trouvé les Juifs en Matthieu 24, et maintenant nous considérons les Gentils ; entre les deux se trouvent les paraboles qui s'appliquent à la profession chrétienne.

Ainsi, rien ne peut être plus en ordre que tout l'ensemble de cette prophétie sur la montagne. Les Juifs viennent en premier, comme de fait les disciples l'étaient encore eux-mêmes ; puis les paraboles de l'esclave de la maison, des vierges et des talents, qui décrivent la position chrétienne, qui sera bientôt développée, quand les Juifs rejetteront le témoignage du Saint Esprit. En dernier lieu, une nouvelle section clôture le tout : ni les Juifs, ni les chrétiens, mais « toutes les nations », ou Gentils, à qui le témoignage du royaume doit être envoyé[21], et parmi lesquelles le Saint Esprit agira (Satan agissant aussi, de peur qu'ils ne soient amenés des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu). Dans Apocalypse 20, nous trouvons un grand trône blanc. « Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant… ». Ainsi, vous voyez immédiatement le caractère de ce trône. Pas un homme vivant dans sa vie naturelle ne s'y trouve, mais les morts maintenant ressuscités sont convoqués devant le grand trône blanc pour le jugement. En Matthieu 25, il n'est pas parlé d'un seul homme mort ; en Apocalypse 20, pas d'un seul homme vivant. En Matthieu, les personnes appelées devant le trône sont « tous les Gentils », ou nations ; dans l'Apocalypse, nul autres que « les morts ». « Et des livres furent ouverts ; et un autre livre fut ouvert qui est celui de la vie. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres ». Quand nous considérons soigneusement Matthieu 25, le principe du jugement n'est pas selon les œuvres en général, mais seulement une épreuve particulière à laquelle ils ont été soumis — le traitement fidèle ou infidèle envers les frères du roi. « Et la mer rendit les morts qui étaient en elle ; et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon leurs œuvres ». Il n'y a pas un mot de cela en Matthieu 25 ; et, en effet, la mention des « nations » implique, sans doute aucun, la déduction qu'ils n'étaient pas ressuscités des morts. C'est le jugement de ceux qui sont couramment appelés « les vivants » — ceux qui vivent sur la terre à ce moment-là — et ils sont traités en accord avec leur comportement vis-à-vis des messagers de l'évangile du royaume. Cela montre que c'est une grande erreur de supposer que tous les jugements dans la Parole de Dieu signifient une seule et même chose. Nous devons laisser de la place pour des différences, ici comme ailleurs. Dieu en effet est capable de répondre à toutes les difficultés, et de manifester Ses propres perfections en agissant avec tout ce qui se présente devant Lui.

En tenant compte du contraste avec Apocalypse 20, tournons-nous vers la scène finale dans Matthieu 25. Le titre de « Fils de l'homme » vous prépare immédiatement à un jugement en lien avec la terre et avec les personnes qui y vivent. Sans doute, le Fils de l'homme vient sur les nuées du ciel, mais Il vient pour juger le *monde* et les gens qui y sont. Cela peut même être dit d'églises ou d'assemblées, comme en Apocalypse 1 ; mais quels que soient les objets du jugement, c'est le Seigneur jugeant des personnes encore vivantes sur la terre, et non pas les morts.

« Et toutes les nations seront assemblées devant lui ; et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les chèvres ». C'est une distinction soigneuse et divine — non pas un simple

acte de vengeance qui a affaire avec des masses, dans lequel tous peuvent être anéantis dans une ruine commune. Il les sépare les uns des autres. Au grand trône blanc, là où les morts se tiennent pour être jugés, il n'y a pas besoin de les séparer. Mais ici, il y a une compagnie mélangée. Un tel mélange ne se trouve jamais dans le ciel ou dans l'enfer, mais seulement sur la terre. Il les sépare « comme un berger sépare les brebis d'avec les chèvres ». Il s'ensuit que les personnes représentées par « les brebis » et « les chèvres » sont respectivement les justes et les impies parmi les nations vivant alors sur la terre, quand notre Seigneur vient pour juger en Sa qualité de Fils de l'homme. Ce n'est pas alors ce que nous avons vu en Matthieu 24, quand Il brillera soudainement comme un éclair. Ici, c'est le jugement calme, mais très solennel, avec des résultats éternels, selon la distinction que le Seigneur fait entre les individus. Quand le jugement des morts a lieu devant le grand trône blanc, les cieux et la terre se sont enfuis ; de sorte que le Seigneur doit donc être venu auparavant, sinon il n'y aurait plus de terre comme actuellement sur laquelle venir, comme nous confessons tous qu'Il doit venir.

Notre Seigneur sépare alors ici les pieux des impies, parmi ces nations vivantes. Il en dispose ainsi : « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde » (v. 34). Quelque bénis qu'ils soient, Il ne les décrit pas comme les enfants de *leur* Père. Je ne nie pas qu'ils sont des enfants de Dieu ; mais Il dit : « enfants de *mon* Père ». Sans doute, les paroles qui leur sont dites sont très précieuses ; mais atteignent-elles la hauteur de la bénédiction que la grâce de Dieu nous a donnée maintenant en Christ ? Il n'y a rien ici à propos d'être « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » [Éph. 1, 3]. Ils sont appelés à hériter du royaume préparé pour eux *dès* la fondation du monde. Quand Dieu posa les fondations de la terre, Il regardait en avant vers ce temps béni. Satan obtenant le pouvoir sur l'homme ne fut qu'une affreuse interruption, mais non pas de manière à avoir des conséquences que le Seigneur ne puisse surmonter et ôter : c'est ce qu'Il entend faire, et avoir ce monde comme la scène d'une bénédiction incomparablement plus grande que sa misère présente du fait de l'œuvre de Satan. Dieu a l'intention de donner le royaume de ce monde à Son Fils — oui, Il placera tout l'univers sous Christ. Notre Seigneur a un droit à toutes choses, dans Sa propre gloire ; mais Il s'est abaissé Lui-même, et a laissé Sa vie pour nous délivrer, nous et la création, de la main de Satan, et pour établir un droit nouveau et juste sur toutes choses, et les ramener à Dieu.

De nouveau, remarquons qu'il n'y a pas un mot ici sur Son Épouse. Il parle comme « le Roi », et Il n'est jamais parlé de Lui ainsi dans Sa relation avec l'Assemblée. Dans Apocalypse 15, l'expression « Roi des saints » devrait être « Roi des nations », citée d'après les paroles de Jérémie. C'est un titre dans lequel nous pouvons nous réjouir, mais ce n'est pas Sa relation avec nous. Nous sommes appelés, par grâce, à être des membres de Son corps, de Sa chair et de Ses os. Ici, dans Sa condition de Roi, le Seigneur sépare les Gentils justes de leurs compagnons injustes — « Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde » ; c'est un choix indépendant de la scène de la création, en relation avec lequel ces Gentils bénis ont leur part. Notre place à nous serait plutôt dite être avec Lui qui a créé toutes choses. Le monde peut disparaître ; mais notre bénédiction est identifiée avec Lui. Le brigand sur la croix avait demandé : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume ». Mais notre Seigneur dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » [Luc 23, 42, 43]. Être avec Christ est meilleur que le royaume — dont nous hériterons aussi. Christ Lui-même est bien au-dessus de toute la gloire manifestée dans et au monde. Son amour va toujours bien au-delà de notre foi, donnant davantage que ce que nous Lui demandons.

La bénédiction donnée à ces saints d'entre les Gentils est l'héritage du royaume préparé pour eux par le Père dès la fondation du monde. Cela montrait qu'ils possédaient la vie éternelle : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu,

et vous m'avez vêtu ; j'étais infirme, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi » (v. 35, 36). Observez bien ce qu'ils répondent : « Alors les justes lui répondront, disant : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, et que nous t'avons nourri ; ou avoir soif, et que nous t'avons donné à boire ? ». Un chrétien pourrait-il dire une telle chose dans le ciel, où nous connaîtrons comme nous sommes connus [1 Cor. 13, 12] ? Mais ces Gentils pieux sont évidemment encore dans leur corps naturel. Et le Seigneur les instruit, même après qu'Il est apparu en gloire. Quelque bénie que soit cette scène, c'est toujours le Seigneur comme le Fils de l'homme jugeant toutes les nations et bénissant les justes parmi elles, lesquels, jusqu'à ce moment-là, étaient ignorants du fait qu'en montrant des actes d'amour et de bonté envers les messagers de Christ, ils en faisaient ainsi envers Christ Lui-même. *Leur* dernière leçon fut la première que Paul apprit sur le chemin de Damas — la vérité qui surpris son âme : « Je suis Jésus que tu persécutes » [Act. 9, 5]. Paul fut enseigné par le Seigneur que persécuter les saints vivant sur la terre, c'était persécuter Christ dans le ciel : eux et Christ étaient un. Il est évident que ces brebis gentiles montrent des hommes encore dans la condition qui nécessite et reçoit instruction de la part de Christ.

« Et le roi, répondant, leur dira : En vérité, je vous dis : En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (v. 40). Qui sont « ceux-ci qui sont mes frères » ? Nous avons vu les brebis et les chèvres — les Gentils justes et injustes ; mais qui sont les frères du Roi ? Ceux que le Seigneur enverra avant qu'Il ne vienne dans la gloire du royaume ; des hommes envoyés pour annoncer qu'Il vient dans Son royaume. Les brebis leur ont montré de l'amour, des soins, de la sympathie dans leurs détresses. De telle sorte que ces frères du Roi doivent avoir été exposés à la tribulation avant que le Roi n'apparaisse. La conclusion évidente est que, dans ce jour, la base sur laquelle Il aura affaire avec les nations sera celle-ci — « Comment avez-vous traité mes messagers ? ». Les messagers du Roi, immédiatement avant qu'Il apparaisse en gloire, iront prêcher l'évangile du royaume partout ; et quand le Roi prendra Son trône, ceux qui ont reçu l'évangile du royaume parmi les nations seront reconnus comme des « brebis », et ceux qui s'en sont moqué périront comme des « chèvres ». Ceux qui honorent le message traitent bien les messagers — prenant soin d'eux, et s'identifiant avec eux — « associés à ceux qui ont été ainsi traités » [Héb. 10, 33]. Le Seigneur s'en souvient, et tient compte de ce qui a été fait à Ses messagers, comme ayant été fait à Lui-même. Ce sera aussi réellement l'œuvre du Saint Esprit que notre entrée dans le témoignage plus complet de Son amour maintenant. Leur étonnement devant Son trône, comme Lui ayant fait quelque chose dans la personne de Ses frères, prouve qu'ils n'étaient pas dans la position chrétienne, quoiqu'étant de vrais croyants.

Mais qui étaient ces « frères » ? D'après les principes généraux de l'Écriture et l'enseignement spécial de ce discours prophétique, il n'y a pas de doute que les frères du Roi seront les Israélites pieux, employés par le Seigneur, après que l'Église aura été enlevée au ciel, pour être les hérauts du Roi et du royaume qui viennent. Nous savons que l'Église doit être enlevée avant le temps de la dernière grande tribulation. « Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre » [Apoc. 3, 10]. Mais ici, ce sont des saints qui se trouvent sur la terre — non pas gardés *de* l'heure de l'épreuve, mais vivant sur la terre *pendant* celle-ci, et prêchant cet évangile du royaume. Et en fonction de la manière dont ils sont reçus, les nations seront maudites ou bénies. Il n'y avait pas d'évangile du royaume prêché avant ou après le déluge, et c'est l'évangile de la grâce de Dieu qui est actuellement prêché. L'évangile du royaume est souvent confondu avec lui. Je ne doute donc pas que les frères du Roi sont une classe d'Israélites pieux, que Christ reconnaîtra comme Ses frères. Il y a certaines bénédictions que les saints juifs auront, que ni vous ni moi ne posséderons ; il y en a d'autres que nous aurons et dont eux ne jouiront jamais.

Mais il y a un arrière-plan très solennel à l'entrée bénie dans le royaume : « Alors il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges » (v. 41). Observez qu'Il ne dit pas : Maudits de mon Père, en réponse au « Bénis de mon Père ». Dieu déteste mettre dehors. Aussi, quand vient l'affreux moment pour la malédiction qu'Il a prononcée sur ces méchants Gentils, c'est : « Allez-vous-en loin de moi, maudits ». Je crois que c'est une peine des plus profondes, pour Dieu, et que cela rejette toute la responsabilité de la destruction sur ceux dont c'était le péché, qui ont rejeté Son amour, Sa sainteté et Sa gloire, en rejetant Son Fils. « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges ». Dans l'autre cas, le royaume était dit avoir été « préparé pour vous » ; il n'en est pas ainsi quand il s'agit de la malédiction. L'enfer n'a pas été préparé pour le pauvre homme coupable. Il le mérite ; mais il a été préparé pour le diable et ses anges. Quand les âmes ont rejeté le témoignage, Il les déclare maudites. Il est le Roi, le juge. Mais que ce soit au grand trône blanc, ou à ce trône terrestre, c'est « le feu éternel, préparé pour le diable et ses anges ». Il n'y avait aucun espoir de délivrance pour ces anges tombés — aucune rédemption pour eux. Ils s'étaient délibérément, et sans tentateur, éloignés de Dieu. L'homme fut tenté par un ennemi ; et Dieu compatit avec l'homme coupable, entraîné par un rebelle plus fort, sinon plus coupable, que lui. Combien il est solennel de penser qu'il a été préparé pour d'autres, et que les hommes le partageront avec ces esprits rebelles ! Il n'était pas dans le cœur de Dieu de faire un enfer pour l'homme misérable : il a été préparé pour le diable et ses anges. Mais il y avait ceux qui préféraient le diable à Dieu ; et à de tels, Il dit : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges ». La même mise à l'épreuve leur est appliquée qu'aux saints précédemment — le traitement du Roi et de Ses messagers, ou plutôt de Lui en eux.

Pour nous, bien que le même principe soit impliqué, pourtant, d'un autre côté, ce qui est encore plus profond est introduit. Tout repose sur : Que pensez-vous de Christ ? Croyez-vous au Fils de Dieu ? « Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5). Le pécheur est obligé de faire face à la personne du Fils de Dieu, et cela devient une question urgente, prioritaire et éternelle, qui doit être décidée par l'âme : Est-ce que je préfère Christ au monde ? Est-ce que je préfère Christ ou moi-même ? Le Seigneur veuille permettre que nous soyons sages, et sachions comment trouver en Christ et le salut et la puissance de Dieu. Car le même Être béni qui nous donne la vie, nous donne aussi la puissance pour toute difficulté pratique. « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » [1 Jean 5, 4].

Chapitre 26

Le Seigneur avait rendu Son témoignage, comme le témoin fidèle, en œuvres aussi bien qu'en paroles. Il avait accompli toutes les paroles qui proclamaient qu'Il était le prophète comme Moïse, que celui-ci avait prophétisé (Deut. 18, 15), mais combien incomparablement plus grand, et qui devait dorénavant être écouté, sous peine d'une ruine éternelle. Et maintenant, l'heure approchait, l'heure solennelle de Ses souffrances ; et Jésus y entre en esprit, avec la calme dignité qui convenait à Lui seul.

Les guides religieux étaient résolus à Le faire mourir. Les principaux sacrificateurs, les scribes, les anciens, tous d'une même pensée en cela, s'assemblèrent dans le palais du souverain sacrificateur. Ils consultaient, ils complotaient ; mais après tout, s'ils consommaient leur infamie, ils accomplissaient sans le vouloir les paroles de Christ à Ses disciples, plutôt que leurs propres plans de méchanceté. Ils se disaient l'un à l'autre : « Non pas pendant la fête, afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple » (v. 5) ; mais *Lui* disait à Ses disciples : « Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié » (v. 2). Désiraient-ils Le

mettre à mort ? Ils devaient le faire alors. L'homme a sa méchanceté, et Dieu a Ses voies. Mais combien peu les amis ou les ennemis de Jésus savaient-ils comment le conseil déterminé de Dieu devait être amené à s'accomplir. Un traître du cercle le plus intime, instrument adéquat pour la malice intrigante de Satan, devait lever son talon contre le Sauveur, conduisant cette génération adultère et désormais apostate dans le puits de la perdition. L'ennemi dégrade moralement ses victimes — ce qui est toujours la conséquence du mal — et la merveilleuse offrande de l'amour (fruit du Saint Esprit en celle qui versa le parfum très précieux du vase d'albâtre sur la tête de Jésus) donna occasion aux motivations les plus basses, en Judas, et au succès final du tentateur sur une âme, bien qu'elle vit et entendit constamment Christ, mais depuis longtemps habituée à une culpabilité secrète (v. 6-16).

Je suis contraint par les circonstances à ne jeter qu'un rapide coup d'œil sur ces scènes finales touchantes. Cependant, ne manquons pas d'observer, en premier lieu pour notre avertissement, combien il est facile, pour onze hommes bons, d'être induits en erreur par les faux-semblants d'un seul homme méchant, qui était influencé par de mauvais sentiments qu'ils ne connaissaient pas. Hélas ! la chair, même dans ceux qui sont régénérés, demeure toujours la même chose haïssable, et il n'y a aucun bien pour le croyant ailleurs que là où Christ est l'objet et contrôle le cœur. Ensuite, pour notre joie, combien il est doux de trouver que l'amour pour Christ est assurément justifié par Lui, et qu'il a la direction de l'Esprit même dans les plus faibles, en dépit des murmures de ceux qui semblent toujours si élevés et si forts ! En troisième lieu, si un saint a manifesté son estimation de Jésus — de façon si prodigue, au jugement de l'incrédulité utilitariste — qu'était Sa valeur aux yeux des sacrificateurs soudoyant le traître, et de celui-ci même ? « Et ils lui comptèrent trente pièces d'argent » (v. 15). Le prix d'un esclave était suffisant pour le Seigneur de tout, ainsi méprisé (comp. Ex. 21, 32 ; Zach. 11, 12-13).

Cependant, en face de tout cela, le Seigneur poursuit Son chemin d'amour et de calme saint ; et quand les disciples s'informent de ce qui Lui plaît quant au lieu où manger la fête de la pâque, Il parle comme le Messie qu'Il est conscient d'être, quoiqu'Il soit toujours rejeté comme tel : « Allez à la ville auprès d'un tel, et dites-lui : Le maître dit : Mon temps est proche ; je ferai la pâque chez toi avec mes disciples » (v. 18). Alors que les douze mangeaient, Il exprime la douleur de Son cœur : « En vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me livrera » (v. 21) — ce qui ne manque pas de susciter la réalité de leurs affections et leur profonde tristesse. Si Judas imita leur interrogation quant à leur innocence, craignant que son silence ne le trahisse, et si, peut-être, il comptait sur l'ignorance du fait de la généralité de l'expression du Seigneur (« l'un d'entre vous »), il ne fait qu'entendre ainsi son destin donné à connaître personnellement. La prophétie était accomplie, « mais malheur à cet homme par qui le fils de l'homme est livré ».

Rien, cependant, n'arrête le courant de l'amour de Christ. « Et comme ils mangeaient, Jésus ayant pris le pain et ayant béni, le rompit et le donna aux disciples, et dit : Prenez, mangez ; ceci est mon corps. Et, ayant pris la coupe et ayant rendu grâces, il la leur donna, disant : Buvez-en tous. Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés » (v. 26-28). Le pain, mais tout particulièrement la coupe, présentent le Messie, non pas comme vivant sur la terre, mais rejeté et mis à mort. La vérité générale est donnée ici, comme en Marc, dans « Ceci est mon corps », sans s'attarder sur la grâce qui le donnait ; c'est la vérité en elle-même, sans les accompagnements accessoires que l'on trouve ailleurs. L'accent est mis sur « mon sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour *plusieurs* », parce que le refus du Messie par Israël, et Sa mort, ouvraient le chemin pour d'autres au-dehors — pour les Gentils ; et il était important, pour notre évangéliste, de le noter. Luc a : « versé pour *vous* » (c'est-à-dire, pour ceux qui croient en Jésus) ; Matthieu ajoute : « en rémission de péchés », en contraste avec le sang de l'ancienne alliance, qui présentait sa sanction pénale : car le sang, en Exode 24, scellait sur le peuple leur promesse d'obéissance à la

loi, sous menace de mort ; ici, dans le sang du Sauveur, ils boivent le témoignage de ce que leurs péchés ont été effacés et ôtés. « Mais », ajoute-t-Il, « je vous dis que désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père » (v. 29). Il est désormais séparé de la joie avec eux, jusqu'à ce que vienne le royaume du Père : alors Il reprendra avec délices Son association avec Son peuple ici-bas. Les saints boivent maintenant Son sang avec louange et reconnaissance ; bientôt, Il boira le vin nouveau de la joie avec nous dans le royaume du Père. Mais jusqu'alors, Il est le Nazaréen céleste ; et tels, en conséquence, devrions-nous être en esprit.

Après le souper, ils chantèrent une hymne — combien c'est béni, dans un tel moment ! — et se rendirent au mont des Oliviers (v. 30). Avec une grâce ineffable, le Seigneur leur fait connaître l'épreuve qui allait tomber sur eux et les frapper tous, cette nuit même, et cela, en accord avec la Parole écrite, tout comme ce qu'Il leur avait montré Le concernant (comp. v. 24, 31). La chair a fait ses preuves et montré sa valeur dans le « prix magnifique » auquel a été estimé Jésus ; elle devait aussi faire la preuve de sa confiance en elle-même et du courage dont elle se vantait envers Lui — « *Vous* serez *tous* scandalisés en moi », etc. Pierre, qui se confiait le plus dans son amour pour le Seigneur, le démontra de façon amère pour lui-même, et éclatante pour les autres (v. 32-35). Ainsi, la fin des épreuves serait la confirmation de leur foi et l'approfondissement de leur défiance de soi, faisant de Christ leur tout en toutes choses ; et Lui, ressuscité, irait devant eux en Galilée, reprenant dans la puissance de la résurrection la relation qu'Il avait là avec eux durant les jours de Sa chair.

La scène suivante, dans le jardin, également parfaite dans sa manifestation de Jésus, et des plus humiliantes dans ce qu'elle montre des meilleurs apôtres, nous donne le tableau, non du saint calme dans la pleine connaissance de tout ce qui L'attendait, Lui et Ses disciples, mais de l'angoisse poussée à son paroxysme, et de la mort réalisée dans toutes ses horreurs devant Dieu (v. 36-46). Quel éclairage nous donne Gethsémané de Lui, tout Jéhovah-Messie qu'Il était, comme l'homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur [És. 53, 3] ! Qui connut jamais une affliction comme Lui ? Non seulement Jésus dut connaître les profondeurs de la croix en expiation, comme nul autre ne pouvait le faire ; incliner Sa tête sous le jugement complet et implacable de Dieu, quand Il fut fait péché pour nous ; mais Il passa, plus que tout autre, par l'anticipation pressante sur Son âme de la mort comme puissance de Satan, la ressentant parfaitement, et de la façon la plus profonde en la prenant de la main de Son Père, et non de celle de l'ennemi. C'étaient maintenant « les grands cris et les larmes » [Héb. 5, 7] pour Son Père, comme ensuite envers Dieu en tant que tel quand il fut question de porter réellement les péchés sur le bois. « Et ayant pris Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être attristé et fort angoissé. Alors il leur dit : Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi » (v. 37, 38). Quand vint la croix, il n'y eut pas un tel appel aux disciples pour veiller avec Lui. Il était seul, absolument, essentiellement, pour nous — c'est-à-dire, pour nos péchés — sans aucun homme ni ange, en aucune manière ni en aucune mesure, près de Lui (moralement parlant) — seul, quand Dieu L'abandonna et cacha Sa face de Celui sur la tête duquel se trouvaient toutes nos iniquités. Ici, en Gethsémané, Il suppliait comme un Fils avec Son Père, quand « s'en allant un peu plus avant, il tomba sur sa face [prostré dans Sa ferveur], priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux » (v. 39). *Lui* veillait, et priait, et n'entrait pas en tentation, quoiqu'Il fût tenté au plus haut degré. Mais Il trouve les disciples endormis : ils n'avaient pas pu veiller avec Lui une heure. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible » ; et ainsi en fut-il encore et encore avec eux, jusqu'à ce qu'Il les invite à dormir, mais les avertisse que l'heure était venue, alors que le traître s'approchait.

Mais la même chair qui entraînait au sommeil quand le Seigneur appelait à veiller et à prier, est pleine de zèle avec les armes charnelles quand Judas vint avec son baiser trompeur et une foule qui le suivait (v. 47, etc.), bien qu'elle ne préservât pas, mais plutôt conduisît, soit à abandonner le Maître, soit à Le renier. Jésus,

une fois passé le combat en Gethsémané, en toute dignité et toute paix devant les hommes, s'avance pour répondre à la volonté de Dieu, entre leurs mains méchantes ; dans les termes les plus doux (v. 50-54), mettant à nu le mal au fond de Judas, la faiblesse irréfléchie de celui qui Le défendait inconsidérément, et indiquant Sa mort prochaine, en dépit de Son droit à commander des légions d'anges en Sa faveur — qui en outre appelle les mondes à l'existence et anéantit les méchants par Sa parole. Mais Il était prisonnier pour la volonté de Dieu, et non pas de la puissance de l'homme.

Devant Caïphe (v. 57-68), Il est déclaré coupable de mort — non parce que la fausseté des témoins avait abouti, mais à cause de Sa propre confession de la vérité. Lui, le Fils de Dieu, venu en plénitude de grâce et de vérité tel qu'Il était, ils devront dorénavant Le voir, le Fils de l'homme, assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel — Sa position actuelle et Sa manifestation quand Il viendra en puissance et en gloire.

Pourtant, au milieu de Sa réjection et de l'humiliation dont Il est l'objet de la part des grands et des petits parmi ceux qui sont extérieurement Son peuple, Jésus permet que Ses paroles puissantes reviennent à la mémoire du pauvre Pierre, maintenant audacieux pour Le renier avec des imprécations et en jurant (v. 69-75). « Et étant sorti dehors, il pleura amèrement ». Oh, quel serviteur ! quel Seigneur !

Chapitre 27

Tout au long de cet évangile, le Saint Esprit garde à l'esprit tout particulièrement les relations de notre Seigneur avec Israël. C'est pourquoi, dans les chapitres qui précèdent, où nous trouvons prédite la destruction de Jérusalem, un soin tout particulier a été pris pour souligner aussi la préservation d'un résidu pieux en Israël — un fait qui serait une consolation toute spéciale pour Son peuple. Et, tout comme nous l'avons vu dans ce témoignage prophétique, il en est ainsi dans le récit de la crucifixion : ce qui ressort particulièrement dans l'évangile selon Matthieu, c'est la part que prit Israël dans cet acte solennel, dans leur accomplissement de ce qui était écrit dans la Loi, les Psaumes et les Prophètes, touchant leur rejet de leur propre Messie. Notre évangéliste écrivait en ayant tout spécialement en vue les Juifs, et c'est pourquoi il était de la plus grande importance de les convaincre que Dieu avait accompli les promesses en envoyant le Messie, que l'incrédulité d'Israël avait rejeté et crucifié sur le bois par les mains des Gentils. Quelle serait l'intérêt spécial de faire une citation de la Loi et des Prophètes aux Gentils ? Les Écritures de l'Ancien Testament formaient un livre dont les païens n'avaient pas la moindre connaissance. Nous trouvons des références à ces Écritures dans Luc, juste assez pour fournir un lien, mais c'est tout. Mais Matthieu, quoiqu'assurément écrit pour tous, avait tout particulièrement en vue Israël. C'est pourquoi le Seigneur est présenté comme le Messie de façon si distincte et si soigneuse, dans cet évangile ; mais depuis le début, il y a suffisamment d'indications pour montrer Son rejet. Dans les détails qui suivent, nous voyons non seulement les grandes prédictions accomplies, mais le progrès et le développement de cette inimitié. La culpabilité des chefs religieux est mise en avant, et leurs mauvaises œuvres religieuses, qui sont tout spécialement une offense envers Dieu ; le diable introduisant le nom de Dieu pour donner effet et sanctionner ce qui est fait par l'homme.

C'est pour cela que l'activité du mal ici vient des sacrificateurs. « Quand le matin fut venu » — ils se lèvent tôt pour accomplir leur dessein. Et remarquez qu'il est dit : « tous les principaux sacrificateurs », etc. Cela montre la ruine complète et l'aveuglement de la nation. C'était un fait des plus surprenants, et capital à comprendre pour un Juif (car un Juif savait que la sacrificature avait été instituée et ordonnée par Dieu), que ceux qui auraient dû être les guides sûrs du peuple, étaient ceux qui les égaraient dans le plus grand de tous

les péchés. Les fils d'Aaron n'avaient-ils pas été divinement choisis ? Ceux-ci n'étaient-ils pas leurs successeurs ? Les Juifs n'étaient-ils pas un peuple appelé hors du reste du monde, pour reconnaître le vrai Dieu et Sa loi ? Tout cela est assurément vrai ; mais qu'en était-il maintenant d'eux et de leurs chefs ? Ils tenaient conseil et planifiaient de détruire leur Messie ! Et c'étaient les hommes qui avaient la plus grande lumière de toutes les nations ! Tout l'usage que l'homme fit de la lumière possédée, fut de devenir encore plus endurci et implacable en rejetant le Fils de Dieu ! « Et l'ayant lié, ils l'emmenèrent et le livrèrent à Ponce Pilate, le gouverneur » (v. 2). Quelle que soit la part que les Gentils y prennent, Dieu prend soin de souligner que les Juifs étaient non seulement les instigateurs, mais aussi les avocats déclarés de cet horrible acte.

« Alors Judas qui l'avait livré…, ayant du remords… disant : J'ai péché en livrant le sang innocent » (v. 3, 4). Affreuse image de ce que Satan provoque dans un misérable cœur humain ! Il est d'autant plus éloigné moralement de Jésus, qu'il en était le plus proche extérieurement. Ceux qui ont les plus grands privilèges extérieurs sont d'autant plus coupables, quand la vérité de Dieu ne gouverne pas l'âme. Nous voyons aussi la moquerie de Satan — la manière dont il trompe ses victimes. Manifestement, Judas ne s'attendait pas à une telle fin pour Jésus. Il avait connu le Seigneur dans des périls imminents, auparavant ; il L'avait vu, quand on prit des pierres pour Le lapider, se cachant, passant au milieu d'eux, et allant Son chemin. Il savait comment Jésus pouvait marcher sur la mer — comment Il pouvait vaincre tous les obstacles de la nature ; et pourquoi pas la tempête déchaînée des passions et de la violence de l'homme ? Mais Judas fut trompé, quelles qu'aient pu être ses calculs ; il avait cédé à la convoitise ; il avait marchandé pour le sang de Jésus. À sa propre horreur, il découvrit que ce n'était que trop vrai. Et Satan, qui l'avait conduit par l'amour de l'argent, le laisse sans espoir — dans un noir désespoir. Il va vers les sacrificateurs, qui se détournent sans cœur d'une misérable âme au désespoir. Hélas, la confession du péché sans confiance en Dieu quant à Sa grâce, est vaine — privée de tout bien. Attache-toi à Dieu, mon âme ! et rend-Lui grâces pour ce qu'Il est en Christ. Mais il n'y a pas de foi, là où Jésus n'est pas aimé ; et Judas n'avait ni l'un ni l'autre. Toute la proximité extérieure dont il avait joui auparavant, n'était désormais qu'un poids plus grand sur son âme perdue. Quelle chose que l'aboutissement du péché, même dans ce monde, le péché contre Jésus !

Judas apporte les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux anciens, avec la confession : « J'ai péché en livrant le sang innocent ». Ils ne pouvaient pas nier que cela était vrai ; mais avec un manque complet de cœur, plus endurci si possible que celui de Judas, ils disent : « Que nous importe ! tu y aviseras. Et ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira ; et s'en étant allé, il se pendit » (v. 4, 5). Beaucoup vendent ainsi Jésus virtuellement, si ce n'est effectivement. Que toute âme prenne garde que son péché ne soit pas, en quelque manière, semblable à celui de Judas. Si Dieu appelle les pécheurs à la connaissance de Son Fils, et de Sa grâce par Lui, c'est une chose affreuse de Le rejeter ; c'est vendre Jésus pour quelque objet dans ce monde, que soit nous cherchons à atteindre, soit nous aimons trop pour nous en séparer. En Judas, cela se manifesta sous sa pire forme ; mais la perdition n'est pas limitée à celui qui est le fils de perdition.

« Mais les principaux sacrificateurs, ayant pris les pièces d'argent », etc. La conscience leur aurait dit que c'était *leur* culpabilité d'avoir soudoyé Judas pour trahir Jésus, mais elle avait été depuis longtemps cautérisée comme avec un fer rouge, et désormais, elle était complètement morte vis-à-vis de Dieu, comme cela se manifeste par la cruauté sans cœur envers Judas. La religion sans Christ ne sert que comme moyen pour tromper l'âme. Ils dirent : « Il n'est pas permis de les mettre dans le trésor sacré, puisque c'est le prix du sang ». Voilà la religion ; mais où était la conscience, en donnant de l'argent pour Jésus ? « Et ayant tenu conseil, ils achetèrent avec cet argent le champ du potier, pour la sépulture des étrangers ; c'est pourquoi ce champ-là a été appelé Champ de sang, jusqu'à aujourd'hui » (v. 7, 8). Le souvenir de leur culpabilité est ainsi perpétué, à leur propre condamnation. Et c'est une image de ce que le peuple est devenu — les principaux sacrificateurs

étant le modèle de ce qu'était la nation. Un champ de sang, c'est ce que ce pays demeure jusqu'à aujourd'hui ; un champ « pour la sépulture des étrangers ». Israël étant chassé hors de son pays, il est laissé à d'autres, ne serait-ce que pour y être ensevelis[22].

Mais ce ne sont pas les principaux sacrificateurs et les anciens, ni la misérable condition de Judas, ni la perpétuation de la méchanceté d'Israël, prédite par le prophète, qui nous occupe en ce moment. C'est notre Seigneur Lui-même, se tenant devant le gouverneur. Il reconnaît la puissance du monde, quand Pilate Lui demande : « Es-tu le roi des Juifs ? ». Aux principaux sacrificateurs et aux anciens, Il ne répond rien. Pilate, frappé par le silence et la dignité morale de son prisonnier, désire Le relâcher, discerne au travers de la malice du peuple, et leur propose un choix, selon ce qu'était la coutume du gouverneur : « Lequel voulez-vous que je vous relâche ? ». Mais il dut apprendre quelle était la haine avec laquelle les hommes considéraient Jésus : il n'y a pas personne ou chose que la malice des homme ne Lui préfère. Dieu prend également soin qu'il y ait un témoignage de sa propre maison donné à la conscience du gouverneur. Sa femme envoya un message, disant : « N'aie rien à faire avec ce juste ; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un songe » (v. 19). Ce fait, qui n'est rapporté qu'en Matthieu, troubla encore plus Pilate. Dieu ordonna tout cela afin que l'iniquité de l'homme en rejetant Jésus soit évidente et sans excuse. Observez alors la solennelle leçon : « Les principaux sacrificateurs et les anciens *persuadèrent* aux foules de demander Barabbas et de faire périr Jésus » (v. 20). Plus les privilèges moraux sont grands, là où il n'y a pas une foi simple en Dieu, plus la haine de Jésus est grande. La réception ou le rejet de Jésus est actuellement la même chose, en principe, quoique, sans doute, les circonstances du monde aient changé.

Des personnes peuvent en savoir juste assez de Jésus pour le salut de leur âme, et éprouver peu le rejet du monde ; mais si je m'attache vraiment à un Christ crucifié et maintenant glorifié, je dois connaître ce que c'est que d'éprouver le mépris et la méchanceté du monde. Si le monde L'a rejeté, je dois être prêt à la même chose. Nous ne pouvons pas faire notre objet à la fois du ciel et de la terre, pas plus que nous ne pouvons servir Dieu et mammon. La croix et la gloire vont ensemble. Le Seigneur présentait les espérances de bénédiction sur la terre à Israël, s'ils L'avaient reçu ; mais ils Le refusèrent, et cela amena la croix de Jésus. Dieu savait que c'était inévitable, à cause de la méchanceté de l'homme ; c'était l'occasion d'introduire Son propos quant à l'Église et à la gloire céleste ; mais nous devons être prêts à tout ce que l'homme choisira de faire, dans l'état actuel de la société. C'est un mensonge de Satan, que l'homme s'est amélioré durant les mille huit cents dernières années ; le cœur de l'homme naturel est toujours le même, quoiqu'il puisse y avoir des périodes où se produise une crise. Les personnes mêmes, qui « s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche » [Luc 4, 22], songeaient à précipiter Jésus tête la première, le même jour. Et qu'est-ce qui avait provoqué leur inimitié ? L'affirmation du mal de l'homme et de la vraie grâce de Dieu. L'homme ne peut supporter la pensée que son salut dépend de la miséricorde de Dieu, qui est pour le pire des pécheurs tout aussi bien que tout autre. « Est-il possible », dit-il, « que moi, qui ait essayé de servir Dieu pendant tant d'années, je sois traité comme un ivrogne, un escroc ou une prostituée ? ». Il tourne le dos à Dieu, et devient Son ennemi déclaré. Mais, après tout, le salut d'un pécheur n'est pas une question de la justice de l'homme. Ce doit être la *grâce*, si Dieu sauve quelqu'un ; et c'est ce qu'Il se plaît à montrer. Ce n'est pas non plus un remède partiel, car il n'y a pas de cas si désespéré, que Sa grâce ne puisse atteindre.

« Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ ? Ils disent tous : Qu'il soit crucifié ! ». Là, nous voyons l'injustice acharnée de ces hommes religieux ; et si Pilate semblait trop sensible pour agir ainsi, au début, nous verrons aussi ce que vaut sa justice. Il demande : « Mais quel mal a-t-il fait ? Et ils s'écriaient encore plus fort, disant : Qu'il soit crucifié ! Et Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que plutôt il s'élevait un tumulte, prit de l'eau », etc. (v. 23, 24). C'est là ce que vaut la justice du monde, tout autant dans les chefs

religieux que dans le Romain. La véritable justice ne se trouve que là où Dieu gouverne. Un seul, dans cette scène, est vu dans la patience, la bonté, la sagesse de Dieu — parfait à tous égards. Quand c'était le moment de parler, Il prononce Sa parole ; quand c'était le moment de rester silencieux, Il se tient tranquille. Il était Dieu sur la terre, et toutes Ses voies étaient parfaites. Mais ce n'est pas ici le point principal. Tout comme l'évangile selon Jean développe spécialement la déité de notre Seigneur, et celui selon Luc Son humanité, dans Matthieu, nous Le voyons comme le Messie ; c'est pourquoi, ici, Pilate Lui demande : « Es-tu, toi, le roi des Juifs ? ». Quand Pilate eut « lavé ses mains devant la foule, disant : Je suis innocent du sang de ce juste ; vous, vous y aviserez » (comme si cet acte pouvait l'innocenter du crime affreux qu'il perpétrait), tout le peuple répondit et dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants », et de là, cette sombre tâche fatale persiste jusqu'à aujourd'hui. « Quand il (Pilate) eut fait fouetter Jésus, il le livra pour être crucifié ». Et c'est là la justice du juge ! C'était lui qui avait, juste auparavant, appelé Jésus un homme juste. Puis viennent les soldats. Eux aussi, comme tous, sont démontrés coupables. Pas une classe ou une condition de l'homme ne montre autre chose que sa haine de Dieu dans la personne de Son Fils — manifestée aussi dans ce qui faisait leur fierté. Car quelle basse lâcheté que celle qui foule aux pieds celui qui souffre sans résister ! « Et lui ayant ôté ses vêtements, ils lui mirent un manteau d'écarlate ; et ayant tressé une couronne d'épines, ils la mirent sur sa tête ;… et ayant craché contre lui, ils prirent le roseau et lui en frappaient la tête », etc. (v. 28-30). La tyrannie des soldats apparaît dans ce contexte : ils contraignent quelqu'un qui n'était en rien impliqué en cela, à accomplir un service qu'eux ne voulaient pas faire — « Comme ils sortaient, ils trouvèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'ils contraignirent de porter sa croix ».

À la croix, « ils lui donnèrent à boire du vinaigre mêlé de fiel » (v. 34). Nous ne devons pas confondre cette circonstance avec celle mentionnée en Jean, quand le Seigneur dit : « J'ai soif » [19, 28]. Dans le récit de Matthieu, il s'agissait d'un breuvage stupéfiant administré aux prisonniers avant qu'ils souffrent ; et le Seigneur ne voulut pas le boire. Alors que dans Jean, le Seigneur, tandis qu'Il était sur la croix, accomplissait l'Écriture. Dans Jean, Il est vu, non pas comme Celui qui ne souffrait pas, mais outre cela comme Maître absolu de toutes les circonstances. Vivant donc pour honorer l'Écriture, et en accomplissant un passage qui n'avait pas encore reçu son exécution, Il dit : « J'ai soif ». « Et ils emplirent de vinaigre une éponge… et la lui présentèrent à la bouche ». Alors, Il but le vinaigre. Mais ici, en Matthieu, au contraire, « L'ayant goûté, il n'en voulut pas boire » (v. 34) — Il ne voulait pas de soulagement de la part de l'homme. « Et l'ayant crucifié, ils partagèrent ses vêtements, en tirant au sort ».

La suscription diffère dans les divers évangiles. Nous devons nous souvenir que Pilate l'écrivit en trois langues différentes, et il se peut donc qu'elle n'ait pas été exactement la même dans chacune. Un évangile (Marc) ne prétend pas donner autre chose que la substance de ce qui était écrit, l'accusation, ou la charge, portée contre Lui ; dans les autres, le Saint Esprit donne les mots écrits. Et quelle pertinence nous trouvons là ! « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » (v. 37). La chose importante pour les Juifs est l'identification de leur Messie et de leur Roi avec Jésus. En Luc, le mot « Jésus » doit être omis, selon les meilleures autorités. C'est en réalité : « Celui-ci est le roi des Juifs » [23, 38], et signifie « cet homme » — un terme de mépris. Le but là est de montrer qu'« Il est méprisé et délaissé des hommes » [És. 53, 3] ; ici, en Matthieu, « Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » [Jean 1, 11], parce que, quoique les Gentils en partageassent la culpabilité, c'étaient les Juifs qui amenèrent Pilate à Le condamner à mort. Dans Jean, nous avons, de façon caractéristique, la forme la plus complète de toutes — « Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs » [19, 19]. La raison en est qu'elle unit deux choses dans notre Seigneur, qui ne sont nulle part ailleurs juxtaposées ainsi — la plus complète humiliation et la gloire la plus élevée. Celui par qui toutes choses ont été faites, Dieu Lui-même, était un homme de « Nazareth ». La

beauté de cela doit être discernée par tout esprit spirituel. Tout au long de l'évangile selon Jean, le Seigneur est à la fois plus élevé et plus abaissé que partout ailleurs.

« Les brigands aussi qui avaient été crucifiés avec lui l'insultaient de la même manière » (v. 44). Ils trouvèrent le temps d'injurier aussi Jésus, épanchant leur angoisse corporelle en moqueries contre le Fils de Dieu. Oh, chers amis, y a-t-il eu jamais une telle scène ?

Nous avons brièvement considéré la part de l'homme, mais qu'est-ce que Dieu faisait là ? « Vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant : Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (v. 46). Nous avons la preuve complète que ce n'était pas un épuisement naturel. Et « ayant encore crié d'une forte voix, Il rendit l'esprit » (v. 50). Notre Seigneur mourut en victime volontaire. L'homme avait bien pu désirer Sa mort, et en être l'instrument. Il était devenu un homme, afin qu'Il puisse mourir comme un homme : mais dans chacune de ces circonstances, tout est indiqué de manière à montrer que se trouvait là *Celui* qui aurait pu balayer le monde aussi facilement qu'Il avait autrefois posé les fondements du ciel et de la terre par Sa parole. Il « rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; et la terre trembla, et les rochers se fendirent » (v. 50, 51). La nature a été le moyen de Lui rendre témoignage en haut et en bas ; et les ténèbres sur le pays n'étaient pas une simple éclipse. Le système juif aussi, rendit son témoignage solennel dans le voile déchiré — les ombres étaient passées : leur accomplissement, la grande réalité, était venu. Non déchiré, il avait été le symbole que l'homme ne pouvait pas s'approcher de Dieu. Sous la loi, c'était impossible. Dieu habitait alors dans l'obscurité profonde. Mais dans la mort de Jésus, la plénitude de la grâce était venue. Dieu et l'homme peuvent désormais se rencontrer face à face. Le sang est aspergé sur et devant le propitiatoire, et l'homme est invité à s'approcher avec une sainte hardiesse. C'est le résultat de ce sang précieux. Dieu en Lui était descendu du ciel pour ôter le péché par le sacrifice de Lui-même. Pour toute âme qui croit, c'est une chose accomplie. Le système juif pouvait perdurer, comme un cadavre attendant plusieurs jours sa sépulture ; mais le voile déchiré était l'âme séparée du corps. Ainsi, il y avait des témoins de tous côtés — de la terre, du ciel, de la loi, et du monde invisible. Jésus a les clés du hadès et de la mort. Les sépulcres mêmes furent ouverts quand Jésus mourut, quoique les corps des saints ne se relevèrent qu'après la résurrection. Lui-même était les prémices, et la puissance de la vie fut introduite par Sa résurrection. Pouvait-il y avoir un témoignage plus complet ? Le centurion envoyé pour surveiller, tout païen qu'il fut, sans doute, « eut une fort grande peur, disant : Certainement celui-ci était Fils de Dieu ».

« Et il y avait là plusieurs femmes qui regardaient de loin ». Mais où étaient les disciples ? Oh, quelle condamnation cinglante de tout le courage dont ils se vantaient ! Ils avaient abandonné Jésus et s'étaient enfuis ; mais là se trouvaient ces femmes, dans un acte contraire à leur timidité naturelle, « de faibles qu'elles étaient rendues vigoureuses » [Héb. 11, 34], regardant, quoique ce soit de loin. En Joseph d'Arimathée, nous voyons un homme qui avait beaucoup à perdre : un homme riche et un conseiller, et en outre, disciple de Jésus en secret. Maintenant, Dieu l'amène à un point où on l'attend le moins. Avec la mort de Jésus sur la croix — « compté parmi les transgresseurs » [És. 53, 12] — il va vers Pilate, demande Son corps, et l'ayant déposé dans son propre sépulcre neuf, roule une grande pierre devant la porte du sépulcre, accomplissant involontairement Ésaïe 53, 9 — « avec le riche dans sa mort ». Si les apôtres et les disciples s'étaient enfuis, Dieu peut, et Il le fait, élever un témoignage pour l'amour de Son nom.

Nous avons retracé notre propre histoire dans ce chapitre. Si nous avions toutes les richesses, la connaissance, la puissance de ce monde, aucune de toutes ces choses ne pourrait nous rendre heureux. Jésus le peut, et Il le fait. Mais souvenons-nous que nous sommes dans le pays de l'ennemi, qui a montré sa perfidie

envers notre Maître. Si nous ne sentons pas que nous passons à travers le camp de ceux qui ont crucifié Jésus, nous sommes en danger de tomber dans quelque embuscade de l'ennemi. Le Seigneur nous accorde ce calme de la foi, qui n'est pas occupée de soi, mais de Lui qui a porté Lui-même nos péchés en Son corps sur le bois [1 Pier. 2, 24] !

Chapitre 28

Le but spécial de Dieu dans cet évangile apparaît aussi clairement qu'ailleurs, dans le récit de la mort et de la résurrection du Seigneur. En effet, il n'y a guère de passage qui l'illustre de façon plus frappante, que le chapitre qui est devant nous. Ainsi, nous ne trouvons aucune mention de l'ascension de notre Seigneur. Si nous n'avions que Matthieu 28, nous ne connaîtrions absolument pas, comme un fait, que le Seigneur est monté au ciel. Il est impossible, sans un propos divin, que l'apôtre ait pu omettre un événement aussi glorieux et aussi intéressant. Non que cette omission soit un défaut dans le récit de Matthieu ; au contraire, il fait partie et est une preuve de sa perfection, quand on en comprend sa portée. Si la scène de l'ascension avait été introduite ici, elle n'aurait pas été en accord avec l'histoire qui termine notre chapitre. Pourtant, encore aujourd'hui, c'est un des points sur lesquels achoppent les savants. En négligeant l'évidence du dessein, ils raisonnent a priori, et en conséquence, ils ne peuvent comprendre pourquoi un tel événement serait omis par notre évangéliste. De toute évidence, ils ne croient pas, au sens propre du terme, que Dieu a écrit ces évangiles ; sinon, ils en auraient conclu que la faute résidait dans leur ignorance et leur raisonnement erroné. Un croyant au cœur simple, quoiqu'il puisse ne pas comprendre pourquoi, demeure satisfait du fait que l'omission dans Matthieu est tout aussi parfaite que l'insertion dans Luc ; tout est comme il doit en être, dans la Parole de Dieu, telle qu'Il l'a écrite. Et la notion que quelque chose manque maintenant, à ce que Matthieu a autrefois écrit comme conclusion, est contraire à toute preuve, externe et interne.

Avant de conclure, je m'efforcerai de montrer comment sa présence ici aurait été incongrue et nuirait à la beauté du tableau que Dieu fournit ; d'un autre côté, sa présence là où elle se trouve ailleurs, j'ai à peine besoin de l'ajouter, est également belle et nécessaire. Les événements sont choisis en lien avec le sujet immédiat. En prenant le chapitre tel qu'il est, nous voyons que le Saint Esprit se limite ici à un Messie ressuscité d'entre les morts, qui rencontre Ses disciples en Galilée, en dehors de la ville rebelle. Dans d'autres parties de cet évangile, l'ascension est implicite ou supposée, comme en Matthieu 13, 41 ; 16, 27-28 ; 22, 44 ; 24 ; 25 ; et, par-dessus tout, 26, 64. Elle n'était donc pas omise par ignorance, et ce n'est pas non plus quelque accident qui nous l'a dérobé de l'original. Je dis ceci seulement comme réfutant entièrement les raisonnements ridicules et irrévérencieux des hommes, en particulier modernes.

« Sur le tard, le jour du sabbat, au crépuscule », etc. (v. 1). Ce n'était pas le matin du jour de la résurrection, mais le soir qui le précédait. Nous, dans nos manières occidentales de compter le temps, ne pouvons penser qu'au début du crépuscule ; mais cela signifie simplement que la semaine était proche de sa fin. Nous devons nous rappeler que pour un esprit juif, le crépuscule du soir commençait un nouveau jour[23]. Une expression exactement semblable se trouve en Luc 23, 54, où le sens juif est indéniable. Le Saint Esprit ne poursuit pas la description de cette visite des femmes au sépulcre. Il n'y a pas de fondement solide pour relier les circonstances des trois premiers versets de ce chapitre[24]. Le premier présente simplement le dévouement de ces saintes femmes. Quand les disciples s'en furent allés dans leur maison, ces femmes, en dépit des craintes naturelles en un tel lieu et à un tel moment, ne pouvaient rester à l'écart. Elles avaient préparé des aromates pour embaumer le corps, mais se reposèrent le jour du sabbat (comme nous le lisons en Luc), selon le

commandement. « C'était le début du crépuscule » est ici la véritable pensée. C'était le crépuscule après le sabbat. Leur cœur les portait vers le sépulcre, étant liées avec Jésus, dès que la loi du sabbat le leur permettait.

« Et voici, il se fit un grand tremblement de terre », etc. Il s'agit d'un événement postérieur ; il n'est pas dit combien de temps après. Nous avons simplement un récit des événements, l'un après l'autre, dans ces premiers versets, sans que les intervalles de temps soient définis. Nous ne devons pas confondre la visite des femmes ici (au v. 1) avec leur visite au matin du premier jour, mentionnée par Marc et dans notre verset 5, etc. Le Seigneur ne se trouvait pas, lors de cette dernière occasion, dans le sépulcre, et l'ange, en descendant et en roulant la pierre, n'a rien à voir directement avec la résurrection du Seigneur. Une telle interposition n'était en rien nécessaire, pour Lui. Dieu L'a ressuscité, et Lui-même s'est ressuscité — reprenant Sa vie comme Il l'avait laissée [Jean 10, 17]. Telle est la doctrine scripturaire de la résurrection. Cette action angélique avait pour but, je suppose, d'attirer l'attention des hommes sur l'action divine dans la résurrection de Jésus, et de mettre de côté de la façon la plus claire les tromperies ou les raisonnements des ennemis[25]. Ainsi, la parole de l'ange est : « Venez, voyez le lieu où le Seigneur gisait ».

Une conséquence remarquable de la résurrection est toujours mise en avant : l'ange dit : « Ne craignez pas ». Cet acte puissant de Dieu est destiné à dissiper pour toujours la crainte de ceux qui croient en Jésus, en leur donnant la certitude de Son intervention en leur faveur. Jusqu'à la venue et à la résurrection de Jésus, il y avait une certaine part d'obscurité et d'incertitude, quelque grandes que soient la bonté et la miséricorde manifestées par le Seigneur. La résurrection laissait le monde entier sans perturbation apparente ; mais quelles étaient la grande vérité et la bénédiction qui en résultaient pour le peuple de Dieu ? Pour la foi, c'est le triomphe de Dieu sur les derniers efforts du péché et sur la puissance de Satan. Sans doute, la mort est encore dans le monde, poursuivant ses ravages. Et qu'est-ce que la résurrection, pour vous ? dit celui qui conteste. *Tout*, si Christ est ma vie. J'ai le droit de me consoler en elle ; mon âme est invitée à boire dans sa joie, quoique mon corps n'ait pas encore part à la délivrance. Dieu m'a montré, dans la croix de Christ, le témoignage parfait des souffrances pour le péché. L'homme ne croit pas qu'Il est le Fils, et ne peut pas comprendre comment Dieu pouvait permettre que Son bien-aimé souffre. D'autres aussi ont crié à Dieu ; et, malgré tous leurs manquements, ils ont été entendus ; pourtant, dans l'extrémité des souffrances de Christ, et en dépit de Sa grâce et de Sa gloire, et de l'amour du Père envers Lui, Il a crié et n'a pas été entendu ! Car en vérité, dans toute Sa vie, Il fut le Bien-aimé, sur qui les cieux s'ouvraient avec délices. Mais sur la croix, la crise est survenue, et tout en est changé. Il pouvait sembler au monde que c'en était complètement fini des revendications de Jésus. Il était mort sur la croix, et, de Son propre aveu, avait été abandonné de Dieu. Tout était-il désormais tel que l'homme ou le diable le désirait ? Au troisième jour, Dieu intervient : Jésus est ressuscité d'entre les morts, et toute la puissance de la terre et de l'enfer est ébranlée jusque dans son centre. La résurrection établissait toutes choses en paix pour le croyant. Tout motif de crainte et de tristesse incrédule était enseveli dans le tombeau de Christ. Toute bénédiction débordait, en Lui ressuscité. Les épîtres parlent abondamment de cela ! Rien n'est plus fondamental, ni n'a été l'objet de plus d'insistance. Des pensées vagues sur la bonté de Dieu, Son amour, etc., n'auraient pas suffi pour la consolation ferme du peuple de Dieu. Une paix complète et ferme est fondée sur la base solide que Dieu indique — la mort et la résurrection de Jésus. Si Sa mort répond à tout le mal en moi, Sa résurrection est la source et le modèle de la vie nouvelle et de l'acceptation — au-delà du péché, et de la mort, et du jugement. Notre vie, notre paix, notre nouvelle position devant Dieu, doivent maintenant être associées avec Jésus ressuscité.

Le cours de ce monde n'a pas été interrompu par la résurrection du Seigneur. Les hommes dormaient comme d'habitude, et se sont levés comme si rien ne s'était passé. Pourtant, c'était la plus grande œuvre de

puissance que Dieu ait jamais opérée ; oui (fondée sur la souffrance la plus profonde qui fut jamais endurée), c'était la plus grande œuvre qu'Il fera jamais ; et je dis ceci en considérant le jour où toutes choses seront faites nouvelles selon Sa gloire. Elles seront les *conséquences* de la résurrection de Christ, les applications de la puissance manifestée en elle. Mais si le monde y était indifférent, que devrait-il en être de nous ? Ne dites pas que c'est une petite chose parce que c'est jusqu'à présent une question de foi. Au milieu de cette scène de faiblesse et de mort, la grande puissance de Dieu est survenue, et a été manifestée là dans la résurrection de Christ. Dieu ne pouvait pas faire davantage, et Il n'en avait pas besoin, pour ôter le péché : il a été ôté par le sacrifice de Christ. Jésus fut traité comme s'Il en était couvert, comme s'il était entièrement le sien. S'il devait être ôté, Il devait le porter entièrement : c'est ce qu'Il fit, et maintenant il a *disparu* ; et nous nous reposons sur ce que Dieu nous dit de Lui et du péché. C'est ce qui met à l'épreuve la confiance de l'âme en Dieu. Est-ce que je veux faire confiance à Dieu, quand je ne peux me confier en moi-même ? Le péché a amené la méfiance envers Dieu ; mais le don, la mort et la résurrection de Christ font plus que restaurer ce qui avait été perdu, et établissent l'âme dans une connaissance de Dieu telle que nul ange n'en eut jamais, ni ne peut en avoir. Ce dont mon âme a besoin, ce n'est pas que Dieu soit si miséricordieux qu'il ne me détruise pas à cause de mes péchés, mais d'une délivrance complète avec un jugement entier du péché (Rom. 8, 1, 3). Nous ne pouvons pas avoir communion avec Dieu, en dehors du fondement du péché ôté en justice. Jésus crucifié a aboli le péché devant Dieu, pour ceux qui croient. Croire Dieu au sujet de la mort de Son Fils à cause de nos péchés, c'est prendre le parti de Dieu contre nous-mêmes. Nous reconnaître devant Lui comme des pécheurs perdus, c'est la repentance envers Dieu, et elle est inséparable de la foi.

L'amour parfait se trouve en Dieu, et jaillit des profondeurs de Son être saint. Dieu est devenu un homme afin qu'Il puisse endurer toute la condition morale du péché : ce qui a été fait en Christ est le triomphe de la grâce. Il n'est alors pas étonnant que l'ange puisse dire : « N'ayez point de peur ». La résurrection montre que tout obstacle est ôté. L'ange Le reconnaît comme le Seigneur (« Venez, voyez le lieu où le Seigneur gisait ») ; mais quelle bénédiction de pouvoir dire : *notre* Seigneur ! Quelle joie de reconnaître ainsi que ce ressuscité, qui a été crucifié, a le droit de commander en toutes choses ! Sans doute, ce qui fit la valeur de Son œuvre, c'est qu'Il était Dieu Lui-même — Celui qui, tandis qu'Il était un homme, était infiniment au-dessus de l'homme — un arbitre [Job 9, 33] — quelqu'un qui pouvait poser Sa main sur les deux côtés. L'ange indique cela, que dans la présence d'un Sauveur ressuscité, il n'y avait rien à craindre, pour le croyant le plus timide. D'un autre côté, Actes 17, 31 dit : « Il [Dieu] a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts ». Si je ne me confie pas en un Sauveur ressuscité pour la délivrance de mon âme, je participe à la culpabilité de Sa mort. Si je n'ai pas fui pour trouver refuge en Lui, j'appartiens, en quelque sorte, à la même entreprise qui L'a crucifié. Mais par la foi en Lui, je suis lavé de cette culpabilité par Son sang. Combien il est juste que la provision de grâce qui signale la délivrance du croyant, devienne, si elle est méprisée, le fardeau mortel qui engloutit le monde ! Si je crois en Lui, je sais que c'est l'homme qui a crucifié Jésus ; et pas seulement l'homme profane ; car la culpabilité s'étend à tous. Et il y a une seule porte de délivrance pour quiconque, et c'est Jésus crucifié. « N'ayez point de peur ». Il n'y a pas besoin de s'alarmer, car Il est ressuscité. « Je sais que vous cherchez Jésus », etc. C'était le cœur fixé sur Jésus qui était apprécié. Il a toujours été dans la pensée de Dieu d'ôter le péché ; mais désormais, il a complètement disparu ; et Dieu attendait cela pour proclamer la bonne nouvelle. Celui qui était plein de saint amour en donnant Jésus pour qu'Il meure, L'a désormais ressuscité d'entre les morts et Lui a donné la gloire, afin que notre foi et notre espérance fussent en Dieu [1 Pier. 1, 21]. Si ma foi et mon espérance sont en Dieu, mes délices sont en Christ ; si elles sont en moi, Christ est devenu comme rien pour

moi, et je périrai justement pour toujours. Si je n'ai pas Christ pour mon repos et mon délice, pour mon Sauveur et mon Seigneur, je devrais bientôt trembler devant Lui comme mon juge.

Et maintenant, en revenant aux femmes, elles devaient aller et dire à Ses disciples que Jésus était ressuscité d'entre les morts, et qu'Il allait devant eux en Galilée. Dans Luc, il n'y a pas de mention de la Galilée, mais Il se joint là aux deux disciples allant à Emmaüs ; et quand ils furent retournés à Jérusalem le soir même, ils « trouvèrent les onze assemblés… disant : Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon » [Luc 24, 33, 34]. Jésus Lui-même apparaît au milieu d'eux. Là, toutes les circonstances ont Jérusalem pour centre. Dans Matthieu, le point principal mis en avant est le lieu de rencontre désigné en Galilée. Et pourquoi ? N'est-il pas remarquable, à première vue, qu'un évangile donne la rencontre de Jésus avec Ses disciples à Jérusalem, et l'autre en Galilée ? Dieu n'a-t-Il pas quelque vérité à m'enseigner par là ? Nous sommes enclins à mesurer l'importance d'une vérité par ses résultats envers nous ; mais la véritable norme est son rapport avec la gloire de Dieu. La manière selon laquelle Dieu nous donne Sa vérité, après tout, est aussi la meilleure pour nous. Tout au long de l'évangile selon Matthieu, Jésus se trouve en Galilée. Jérusalem Le rejette ; elle était troublée à Sa naissance, et elle L'a rejeté jusqu'à la mort, la mort même de la croix. « Nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu, et affligé » [És. 53, 4], décrit de façon exacte leur sentiment. Ils attendaient du Messie quelque chose qui corresponde à leur idée terrestre ; ils exprimaient leur déception dans le rejet du Fils de Dieu. En accord avec cela, Matthieu rapporte donc que la scène de Ses travaux pendant Sa vie, comme aussi celle où Il s'est manifesté comme ressuscité après que la maison d'Israël L'a rejeté, était la Galilée — le lieu méprisé par les Juifs. Il se montre de nouveau Lui-même dans la Galilée des Gentils méprisée, quand toute autorité Lui est donnée dans le ciel et sur la terre ; et là, Il donne au résidu pieux de Son ancien peuple, sa grande commission.

« Et comme elles allaient pour l'annoncer à ses disciples, voici aussi Jésus vint au-devant d'elles », etc. Dans Jean, où Marie retrouve son Seigneur bien-aimé, comme elle le croyait, Il dit : « Ne me touche pas » [Jean 20, 17]. Comment se fait-il qu'ici, quand les femmes viennent et Lui saisissent les pieds, notre Seigneur ne le leur interdit pas ? Une vérité complètement différente est ainsi présentée par ces actes. La grande espérance d'Israël était d'avoir Christ au milieu d'eux. Mais pour nous, l'absence de Christ qui est en haut, alors que nous traversons notre temps d'épreuve, est caractéristique de la même manière que Sa présence le sera pour eux. Jean parle pleinement du départ de notre Seigneur ; une autre scène de gloire, entièrement distincte de ce monde, y est introduite. C'est pourquoi l'enseignement qu'elle implique est, en quelque sorte : Vous pouvez avoir recherché comme des Juifs une scène où je serai présent personnellement ; mais à la place de cela, je vous parle de ma présence actuelle en haut, et des plusieurs demeures que je vais vous y préparer dans la maison de mon Père [Jean 14, 2]. Il leur révèle une espérance céleste, entièrement distincte de Son règne sur Son peuple dans ce monde ; c'est pour cela qu'en Jean, le Seigneur dit à Marie : « Ne me touche pas, car… je monte », etc. Mais dans Matthieu, Jésus nous est montré rejeté par Jérusalem, mais se trouvant encore en Galilée, même après Sa résurrection. Quelles que soient Sa puissance et Sa gloire maintenant, et la consolation et la bénédiction pour les siens, Il est encore, pour ce qui regarde les Juifs et Jérusalem, le Messie rejeté et méprisé. C'est pourquoi c'est dans cette occasion qu'Il confirme le message de l'ange, disant aux femmes : « N'ayez point de peur ; allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en Galilée, et là ils me verront » (v. 10).

Le gouverneur exerçait le pouvoir de l'empire romain ; mais qui étaient ceux qui l'incitaient en secret ? Les faux religieux de l'époque — les sacrificateurs, complètement aveuglés par le diable. Manquant toujours de simplicité de cœur, ils s'assemblèrent ensemble avec les anciens, et tinrent conseil ; et ceux qui avaient soudoyé un disciple traître avec « trente pièces d'argent » pour mettre Christ à mort, donnèrent maintenant

« une bonne somme d'argent » pour nier la vérité de Sa résurrection. Tel est l'homme, tel est le monde ; et combien c'est solennel à dire, tel est sa phase la plus élevée et dont il est le plus fier. Tel était-il alors ; la situation morale a-t-elle changé de nos jours ? Si nous lisons correctement la Bible, nous trouverons en elle, non seulement le récit du passé, mais le livre des leçons divines pour le présent et le futur. Que nous le lisions pour nos propres âmes ! Il est certain que les Juifs, et en particulier les chefs religieux, prirent la tête du mal et de l'opposition à Dieu, avant la mort de Christ (Matt. 26 et 27), pendant qu'Il était dans le sépulcre (Matt. 27, 62-66), et après qu'Il est ressuscité (Matt. 28, 11-15). Mais l'incrédulité est, après tout, aussi faible contre Dieu que la foi est forte avec et par Lui. Leur propre garde devint le témoin de la résurrection le plus évident, le plus involontaire et le moins suspect. Quel témoignage que l'alarme des soldats, ajoutée aux doutes de Ses propres disciples ! Cela devenait désormais plus que de l'incrédulité ; c'était un mensonge délibéré et déterminé ; et tels sont les Juifs « jusqu'à aujourd'hui ». Leurs craintes étaient, sans qu'ils le veuillent, un témoignage assuré à Jésus ; mais leur inimitié les conduit maintenant à rejeter ce qu'ils savaient être la vérité, même si c'était pour leur perdition éternelle.

« Et les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre. Et l'ayant vu, ils lui rendirent hommage ; mais quelques-uns doutèrent » (v. 16, 17). « Quelques-uns doutèrent » — et ils étaient des disciples. Combien Dieu est bon ! Combien Il surpasse les pensées de l'homme ! L'homme aurait dissimulé le fait. Pourquoi dire que certains de Ses *disciples* doutèrent ? Cela n'en ferait-il pas broncher d'autres ? Mais il est profitable de connaître la profondeur de nos cœurs incrédules — de voir que même en présence d'un Jésus ressuscité, « quelques-uns doutèrent ». Peu importe Son amour pour Ses enfants, Dieu ne cache jamais leurs péchés, ni ne passe légèrement dessus.

« Et Jésus, s'approchant, leur parla, disant : Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre… Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle ». Il me semble là qu'avec une telle parole, la scène de l'ascension serait incongrue. Il avait dit : « Voici, je suis toujours avec vous » ; et là, le rideau tombe — la bénédiction ininterrompue de cette promesse résonne dans le cœur ! Ainsi, garder hors de vue Son départ me semble être le couronnement de la beauté de la promesse d'adieu, et de tout l'évangile.

Et pourquoi n'avons-nous pas ici « la repentance et la rémission des péchés » [Luc 24, 47] ? Pourquoi pas « prêcher l'évangile à toute la création » [Marc 16, 15] ? Quelle est la convenance particulière de cette conclusion de Matthieu ? Le Seigneur, rejeté comme le Messie juif, ouvre de nouvelles opérations de Dieu avec les hommes. Auparavant, ils ne devaient pas même aller vers les Samaritains ; mais ici, une sphère entièrement nouvelle est ouverte. Ce n'est plus Dieu ayant Son habitation dans une nation ; c'est désormais cette pensée plus large — « Allez donc, et faites disciples toutes les nations, les baptisant pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (v. 19)[26]. Le baptême est ici en contraste avec la circoncision, et la révélation plus complète de la déité est en contraste avec le nom de Jéhovah par lequel Dieu était connu en Israël. « Leur enseignant à garder toutes les choses que je vous ai commandées ». Ceci s'accorde avec le sermon sur la montagne, où le Seigneur dit, en contraste avec ceux de l'ancienne époque : « Mais moi je vous dis ». Il était le prophète comme Moïse, que Dieu avait promis de susciter, et qu'ils étaient tenus d'écouter. Quel guide spécial cela formait pour les disciples juifs ! Ils devaient enseigner toutes les choses que Jésus avait commandées. Il était le Fils bien-aimé de Dieu, qui devait maintenant être écouté par-dessus tout. Il ne s'agissait pas de mettre les Gentils sous la loi — ce qui a été la ruine de la chrétienté, le reniement du christianisme, et le plus grand déshonneur fait à Christ Lui-même.

Et tout se termine là. Les disciples allaient entrer sur une scène troublée ; mais « Voici, moi [Jésus] je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle ». Et c'était, et c'est encore, suffisant pour la foi.

Que Seigneur permette que nous confions nos âmes, pour ce temps et pour l'éternité, à cette Parole qui demeurera, quand le ciel et la terre passeront !

---

1. ↑ Remarquez qu'il serait impossible maintenant pour un Juif quelconque de produire sa généalogie depuis Abraham ou David, comme ce doit être le cas pour authentifier une revendication au titre de Messie. Elle nous est donnée à la fois dans sa forme légale, ou du côté de Joseph, et naturelle, ou du côté de Marie, dans Matthieu et dans Luc respectivement. Le Messie étant venu, et ayant été rejeté par les Juifs, il fut permis aux Romains de venir détruire leur temple, leur ville et leur nation ; et leurs registres généalogiques pouvaient bien prendre fin, comme ce fut effectivement le cas.
2. ↑ Beaucoup d'anciennes versions omettent « Jésus » dans ce verset.
3. ↑ En Genèse 7, 1 ; 15, 6, et psaume 32, 1, 2 et 5, etc., nous voyons que certains saints d'autrefois, comme enseignés de Dieu, pouvaient avoir anticipé la bénédiction au-delà de la dispensation dans laquelle ils vivaient. (*Éd.*)
4. ↑ Nous pouvons dire que le Seigneur, en étant baptisé dans le Jourdain, s'identifiait Lui-même avec ceux qui avaient un cœur vrai en Israël et qui venaient, confessant leurs péchés. La grâce L'a amené là où le péché les avait amenés, et nous tous. Le bon Berger « entre par la porte » [Jean 10, 2] et prend Sa place avec les brebis qu'Il est venu sauver par Son sacrifice. Son baptême indiquait cela. (*Éd.*)
5. ↑ La traduction exacte de l'expression grecque est : « qui a été en toutes choses tenté de la même manière, le péché à part ».
6. ↑ Un troisième point que je peux ajouter ici, d'une immense importance, était de rendre manifestes les conséquences de Son rejet par les Juifs, non seulement pour *eux*, mais pour les Gentils ; c'est-à-dire, le changement d'économie qui s'opérait par ce fait solennel.
7. ↑ Même mot que « rendre parfait », selon la note.
8. ↑ Remarquons cette confession ouverte de Christ à salut. En Marc 5, 30 à 34 et Luc 8, 45 à 48, nous voyons comment le Seigneur attire et presse l'âme timide à une confession ouverte de la grâce reçue par le toucher de la foi. Puis suivent les paroles bénies d'assurance et de relation de la part du Seigneur : « *Ma fille… va en paix* », que sa confession ont mises en évidence, pour sa joie et sa consolation éternelles. (*Éd.*)
9. ↑ Si nous prenons l'Écriture pour son propre interprète, les « trois mesures de farine » dans la parabole font naturellement référence aux offrandes de gâteau prescrites dans la loi. Elles devaient être la nourriture des sacrificateurs, mangée dans un lieu saint, sans levain. Voir Lévitique 6, 7 à 10 et 1 Corinthiens 5, 8.

« Aucune offrande de gâteau que vous présenterez à l'Éternel ne sera faite avec du levain » (Lév. 2, 11) — la femme ici dans la parabole fait ce que la loi *interdit* strictement. Le levain étant toujours, dans l'Écriture, un type du mal, le mettre dans la farine était introduire la mauvaise doctrine dans le pain de Dieu — la nourriture des siens. Voir Jean 6, 32 et 33.

La *femme*, dans cette parabole, nous rappelle aussi Ève conduisant « dans la transgression » ; et encore plus « cette femme Jésabel qui *se dit prophétesse, pour enseigner* et égarer mes esclaves », etc. (Apoc. 2, 20) — de nouveau faisant ce qui est interdit. Voyez 1 Timothée 2, 12 à 14. Pourquoi les commentateurs interprètent-ils le levain comme le bien qui se répand, ou l'évangile soumettant le monde entier ? C'est comme les douze en Luc 18, 31 à 34 à qui le Seigneur parlait de Sa réjection, de Ses souffrances, de Sa mort et de Sa résurrection ; mais « *ils ne comprirent rien de ces choses* ». Dans leur esprit, le royaume allait être restauré en Israël ; donc ils ne pouvaient pas comprendre les paroles les plus claires concernant le *rejet* du Messie. Des idées préconçues empêchent de recevoir la vérité la plus simplement exprimée. (*Éd.*)
10. ↑ « monde » pour « siècle ». (*Trad.*)
11. ↑ Dans un traité « Les mystères du royaume des cieux » par F.W. Grant, la signification de ces trois paraboles devient lumineuse. Le « trésor caché dans le champ » met en avant Israël, le « trésor particulier » de l'Éternel (Ps. 135, 4) — recherché par le Seigneur, qui acquiert un droit sur le champ et le trésor par Son humiliation et Ses souffrances jusqu'à la mort ; et qui maintenant, garde le trésor caché pour un jour à venir.

Puis « la perle de grand prix » — l'*Assemblée* qu'Il aime et pour laquelle « Il s'est livré lui-même » [Éph. 5, 25], et dont Il se parera Lui-même comme Sa compagne et Son Épouse, dans la gloire céleste.

Puis « la seine » jetée dans la mer des Gentils, après que l'Assemblée a été « prise en haut » pour rencontrer son Époux — l'évangile du royaume sortant et rassemblant une multitude, que les administrateurs du gouvernement de

Dieu doivent trier, à la fin de cette courte période. Nous recommandons ce traité au lecteur, ainsi que la « Bible numérique » sur les évangiles, du même auteur. (*Éd.*)

12. ↑ La chute de Tyr prédite en Ésaïe 23 et Ézéchiel 26 ne fut que partiellement accomplie par Nebucadnetsar, qui emmena Juda captif à Babylone. Cette antique cité marchande princière dominant sur les mers fut ensuite, non seulement capturée, mais totalement détruite par Alexandre, selon Ézéchiel 26, 3 et 4, qui vendit le reste de ses habitants comme esclaves. (*Éd.*)

13. ↑ On a pensé que le « baptême » et « l'enseignement », que le Seigneur ressuscité avait commandés en envoyant les disciples vers toutes les nations, en Matthieu 28, 18 à 20, sont en réalité les « clefs » du royaume. (*Éd.*)

14. ↑ Ce que notre Seigneur appelle ici « leurs anges » semble être les esprits des enfants maintenant dans le ciel — l'esprit représentant la personne dans l'état actuel jusqu'à la résurrection. Comparez Actes 12, 15 ; Hébreux 12, 23 ; et Apocalypse 1, 20 — ce dernier représentant l'assemblée. Un « ange gardien », dont certains parlent quelquefois comme ce qui est entendu ici, ne semble pas donner un bon rendu de l'avertissement du Seigneur ; il n'en est pas non plus fait mention quelque part dans l'Écriture. (*Éd.*)

15. ↑ Le pardon est nécessairement basé sur « l'écoute » — « s'il t'écoute » — ce qui montre que le cœur ne persiste pas dans le mal. (*Éd.*)

16. ↑ Alors que pardonner ou retenir le péché gouvernementalement est le sujet de cette parabole du royaume, un esprit implacable et sans pitié manifesterait un cœur non touché par la grâce de Dieu, avec les conséquences éternelles qui s'y rattachent. (*Éd.*)

17. ↑ Matthieu seul mentionne « une ânesse attachée, et un ânon avec elle », selon Zacharie 9, 9. « Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, et mirent leurs vêtements dessus ; et il s'y assit » (v. 2, 7). Les trois autres évangiles mentionnent seulement *l'ânon*. Ici, dans Matthieu, l'ancien Israël et la nation renouvelée sont ainsi mis en relation. L'entrée du Seigneur dans Jérusalem se fait avec l'« ânon, le petit d'une ânesse » — le nouvel Israël L'introduira avec des Hosannas ! La vue dispensationnelle dans Matthieu est ainsi de nouveau placée devant nous. L'âne était, selon la loi, « impur » ; mais son petit pouvait être racheté. Voyez Job 11, 12 ; Exode 13, 13 ; 34, 20 ; etc.(*Éd.*)

18. ↑ Le verset 14 est en général omis par les éditeurs comme n'ayant pas suffisamment l'autorité des manuscrits dans cet évangile, quoiqu'il se trouve en Marc et Luc. Les « malheurs » prononcés ici sur les scribes et les pharisiens sont donc au nombre de *sept*, et non de huit. (*Éd.*)

19. ↑ Le Seigneur du temple était rejeté ; la maison d'Israël était abandonnée ; la gloire allait retourner au ciel (comp. Éz. 10, 2-4, 18-19 et Éz. 11, 22-23). Quand les jugements sur Israël les auront fait revenir vers le Seigneur, la gloire reviendra par le même chemin par lequel elle s'en était allée. Comparez Ézéchiel 43, 1 à 4 et Zacharie 14, 1 à 9. (*Éd.*)

20. ↑ Ἥμέρα, jour (au lieu de la lecture habituelle ὥρα, « heure »), a d'excellentes autorités.

21. ↑ Cela correspond aussi aux trois dernières paraboles du chapitre 13, comme nous l'avons vu. (*Éd.*)

22. ↑ Cela s'applique plutôt aux Juifs eux-mêmes. Chassés de leur propre pays à cause du sang du Juste, duquel ils ont dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants »[v. 25], ils ont été depuis lors « étrangers » parmi toutes les nations du monde — où ils ont eu leurs *sépultures*, mais non pas leurs demeures. (*Éd.*)

23. ↑ C'est en accord avec Genèse 1, 5 : « Et il y eut soir, et il y eut matin : — premier jour » ; et ainsi versets 8 et 13, etc. : la manière de compter des Juifs était conforme à cela. Si nous croyons que Genèse 1 a aussi une application symbolique, comme d'autres l'ont clairement montré, l'omission de « soir et matin » lors du septième jour indique de façon très significative le repos de Dieu (et le nôtre avec Lui) dans la nouvelle création, où le péché n'entrera pas, et où Son repos ne sera jamais troublé. (Éd.)

24. ↑ Cela correspond tout à fait à ce que nous avons trouvé ailleurs dans Matthieu. Le lecteur peut comparer καὶ ἰδοὺ (« et voici ») en Matthieu 8, 2 avec le même en Matthieu 28, 2. Le véritable lien se trouve dans l'intention du narrateur, et non simplement dans la période. Il n'y a pas de fondement pour supposer que les femmes ont été les témoins du tremblement de terre ; les soldats seuls, à ce que je crois, le furent.

25. ↑ Peut-être plus spécialement pour la consolation et l'assurance des disciples dans la peine, tout aussi bien que pour leur annoncer la résurrection de Jésus. (Éd.)

26. ↑ C'est encore « le royaume », mais désormais plus confiné à Israël. (Éd.)